



# Le cheval mexicain en Nouvelle Espagne entre 1519 et 1639

Marion J. V. Du Bron

## ► To cite this version:

Marion J. V. Du Bron. Le cheval mexicain en Nouvelle Espagne entre 1519 et 1639. Histoire. Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS), 2010. Français. NNT : . tel-00948259

**HAL Id: tel-00948259**

**<https://theses.hal.science/tel-00948259>**

Submitted on 18 Feb 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES**

**UMR 8565**

**Année 2010**

**N°**

**THÈSE**

**Pour obtenir le grade de**

**DOCTEUR de l'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES  
SOCIALES**

**Discipline : HISTOIRE ET CIVILISATIONS**

**Présentée publiquement par :**

**MARION DU BRON**

**Le :**

**Titre de la thèse :**

**LE CHEVAL MEXICAIN EN NOUVELLE-  
ESPAGNE ENTRE 1519 ET 1639**

**Directeur de thèse :**

**SERGE GRUZINSKI**

Remerciements,

Je remercie de tout mon cœur, ma mère, Estelle, Fredo et ma grand-mère pour m'avoir tour à tour soutenue, écoutée, encouragée et inspirée pendant ces longues années, sans eux, ce travail n'aurait pas été possible ;

Je remercie très sincèrement et très chaleureusement mon directeur de recherche, Serge Gruzinski, pour avoir dirigé mes recherches, pour m'avoir guidée, pour m'avoir éclairée, pour sa tolérance et son ouverture d'esprit, pour sa patience et pour m'avoir appris à mûrir intellectuellement ;

En France, je remercie particulièrement et affectueusement :

Daniel Roche pour m'avoir encouragée à entreprendre ce travail et pour m'avoir conseillée,

Jean-Pierre Digard pour son aide précieuse, ses bons conseils, ses encouragements et sa disponibilité,

Frédéric Saumade pour son aide précieuse, son soutien et les connaissances qu'il a partagées avec beaucoup de générosité,

Jacques Lardoux pour avoir relu et corrigé l'ensemble de mon travail avec rigueur, bienveillance, patience et générosité ;

Au Mexique, je remercie tout particulièrement Rosana de Almeida et Miguel Ángel Guzmán pour leur aide inestimable, leur générosité et leurs conseils ;

Je remercie affectueusement le CEMCA et en particulier Odile Hoffmann pour son aide, ses conseils, son professionnalisme et pour m'avoir encouragée à entreprendre, au-delà du doctorat, des séminaires, des colloques, des échanges avec le monde de la recherche au Mexique, je remercie également de nombreux chercheurs mexicains pour leur aide précieuse : Ana Cristina Ramírez Barreto pour son accueil, son aide inestimable, son enthousiasme et pour ses nombreuses invitations à l'Université de Morelia ; Rafael Tena pour m'avoir enseigné les bases d'une langue aussi belle que complexe, le náhuatl dit classique, et pour m'avoir aidée à déchiffrer des documents avec toute la patience du monde ; Patrick Johansson pour m'avoir chaleureusement éclairée, conseillée et pour m'avoir enseigné la philosophie et la cosmogonie des lettrés

Indiens du XVI<sup>e</sup> siècle avec une passion contagieuse ; Jorge Luis pour son amitié et pour m'avoir initiée à la *charrería* et au *reining* et pour m'avoir prêtée la Arenita (que je remercie aussi), José Antonio Terán Bonilla pour m'avoir initiée à l'art colonial et pour son aide précieuse ; mais aussi Carmen Aguilera, Martin Ríos, Manuel Hermán Lejarazu, María de los Ángeles Romero Frizzi et mes compagnons de la classe de náhuatl ;

Je remercie mes amis pour leur soutien, leur compréhension, leur aide, pour avoir partagée mes doutes, mes joies et mes colères, Martine Ferrand pour m'avoir épaulée, encouragée, relue et pour sa générosité, Caroline Perrée pour la richesse de ses références, pour m'avoir lue et relue, pour m'avoir encouragée et aidée, Gaëlle Bruneau pour ses encouragements et ses relectures avisées, l'ensemble des boursières du CEMCA, en particulier Céline Jacquin pour m'avoir initiée aux techniques de la cartographie, Stéphanie pour sa générosité ;

Je remercie l'ensemble des personnes qui m'ont accueillie dans les bibliothèques et les archives et toutes les personnes qui de près ou de loin ont rendu cette recherche possible ;

Je remercie aussi de tout mon cœur Francisco ;

Enfin, je remercie les chevaux qui sont à la source de cette itinérance un peu folle...



# Table des matières

Introduction.....	p. 6
Partie 1. L'équitation reine.....	p. 19
Chapitre 1. Les chevaux et les cavaliers de la Conquête : mémoire, sensibilités et techniques.....	p. 21
« S'ils doivent me tuer et mon cheval avec ».....	p. 23
Les cycles de la domestication des chevaux des origines aux cavaleries reines.....	p. 33
Les cavaliers de l'Apocalypse.....	p. 41
Chapitre 2. Arts équestres .....	p. 49
« Des réjouissances et des fêtes » royales.....	p. 51
Par-delà les apparences.....	p. 62
Chapitre 3. La chevauchée indienne.....	p. 70
Voyage à cheval « <i>que cierto era de ver</i> ».....	p. 71
Mirage chichimèque.....	p. 80
Partie 2. Les chevaux vécus.....	p. 93
Chapitre 4. Tels chevaux.....	p. 95
Les espaces, les états et la vie sauvages.....	p. 97
L'âge adulte, le travail et les espaces sédentaires.....	p. 106
Chapitre 5. Voir, connaître, reconnaître.....	p. 117
Les prix des chevaux et les marques.....	p. 118
Le langage des robes et du corps.....	p. 129
Les mots et les expressions dans les langues indiennes.....	p. 134
Chapitre 6. Le harnachement : survivances, inventions et métissages.....	p. 138
Survivance des selles <i>brida</i> , <i>jineta</i> et <i>estradiota</i> et diffusion des selles de bât.....	p. 141
Le fer et la corde (les harnais de tête).....	p. 152
Métissages.....	p. 158
Partie 3. Les sociétés chevalines.....	p. 163
Chapitre 7. L'homme à cheval.....	p. 166

L'homme en noir.....	p. 168
L'homme à cheval indien.....	p. 179
Chapitre 8. Voleurs de chevaux dans la Mixteca, 1566-1636.....	p. 193
Des querelles criminelles.....	p. 195
Les victimes.....	p. 197
Les voleurs.....	p. 201
Les sentences.....	p. 212
Chapitre 9. Les Marchands de chevaux dans la Mixtèque au début du XVII <sup>e</sup> siècle.....	p. 215
L'affaire de 1602.....	p. 217
L'affaire de 1605.....	p. 225
Manuel López et Luis de Montesinos.....	p. 230
Partie 4. Des regards indiens.....	p. 237
Chapitre 10. Le cheval et le cerf.....	p. 239
Le feu qui brille dans la nuit (le cerf, un être cosmique au cœur du dualisme).....	p. 241
Le cheval-cerf et le cheval-cheval.....	p. 248
La nature des chevaux.....	p. 254
Chapitre 11. Les chevaux peints.....	p. 267
Les chevaux dans la tourmente du cinquième soleil.....	p. 270
Les chevaux peints dans les scènes de rencontre.....	p. 287
Les chevaux coloniaux.....	p. 297
Conclusion.....	p. 301
Annexes.....	p. 309
Sources et bibliographie.....	p. 367
Table des illustrations.....	p. 397

# Introduction

« Et par le fait même le savoir du XVI<sup>e</sup> siècle laisse le souvenir déformé d'une connaissance mêlée et sans règle où toutes les choses du monde pouvaient se rapprocher au hasard des expériences, des traditions et des crédulités ». (Michel Foucault, *Les mots et les choses*)

## Les sociétés chevalines et les cultures équestres en histoire

Les historiens n'observent pas les chevaux comme les zoologues, les vétérinaires ou les généraux. Les historiens s'intéressent davantage à l'expérience ou « fait chevalin », ils scrutent les cultures équestres, les sociétés chevalines et leurs évolutions qui s'inscrivent, comme tout fait historique, dans un contexte déterminé.

L'historiographie sur le cheval en Amérique témoigne des intérêts et des curiosités qui ont animé les historiens sur ces questions. Son examen révèle des clivages notables et suscite de nombreuses questions. Les catégories traditionnellement établies entre les Espagnols et les Indiens, les nomades et les sédentaires sont-elles, au regard du cheval, pertinentes ? Un puissant cacique indien affichant de belles écuries n'équivalait-il pas, sur l'échelle sociale, à un *corregidor* ? La situation d'un pauvre domestique espagnol originaire des royaumes de Castille sans maître et sans-le-sou dans le Nouveau Monde, tel Francisco Hernández, était-elle tellement différente, au regard du cheval, d'un domestique indien, Mexicain ou Mixtèque, pareillement livré à son pauvre sort, tel Diego Mejía<sup>1</sup> ? Par ailleurs, ne faudrait-il pas nuancer l'importance habituellement accordée aux ordonnances de 1529 et de 1568, la première interdisant aux Espagnols la vente de chevaux aux Indiens sous peine de mort et la seconde interdisant aux Indiens la monte de chevaux, qui sont d'ordinaire présentées comme la preuve irréfutable de la passivité des Indiens sédentaires en matière de chevaux du point de vue des techniques, des pratiques et des représentations, l'étude du fait chevalin n'ayant alors de légitimité

---

<sup>1</sup> Voir chapitre 7 et chapitre 8.

et de profondeur qu'au sein des mondes espagnols ? L'ensemble des sources consultées nous invite à appréhender les sociétés sous un jour nouveau. Non que les clivages n'existassent pas. Les chevaux eux-mêmes étaient acteurs des inégalités et des distinctions sociales. Mais considérer que le cheval dans toute sa complexité sociale et culturelle n'était le fait que de la République des Espagnols, et surtout considérer que le cheval participait à la division entre celle-ci et la République des Indiens risquerait de nous faire passer à côté des échanges, des appropriations, des adaptations et des métissages multiples qui existèrent entre les Indiens et les Espagnols de la Nouvelle-Espagne.

Dans l'imaginaire occidental contemporain, l'association entre le cheval et les Indiens correspond à un espace bien défini : les Grandes Plaines. Les limites temporelles sont souvent plus floues et les Indiens nomades des Plaines passent pour être des peuples cavaliers ancestraux, comme les nomades des Steppes. Pas une publication aujourd'hui traitant des cavaliers mythiques qui ne fasse la part belle aux Apaches, aux Sioux, aux Nez Percés, etc.<sup>2</sup>. Pourtant, l'adoption du cheval par les tribus au nord du Rio Grande ne date que de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et les modalités de cette adoption demeurent en grande partie mystérieuses bien qu'il semble aujourd'hui acquis qu'un contexte de paix et d'échanges commerciaux la favorisa<sup>3</sup>. Pourquoi l'historiographie a-t-elle donc privilégiée, dans le rapport au cheval, l'étude des Indiens nomades aux dépens des Indiens sédentaires ? Dans cette partie de l'Amérique en effet, les historiens ont cantonné l'histoire des chevaux aux Espagnols et parmi eux principalement aux conquérants et aux éleveurs<sup>4</sup>. Prétextant les ordonnances de 1529 et de 1568 ils ont occulté les « masses indiennes » pourtant démographiquement majoritaires, dans lesquelles seules les « noblesses » indiennes -en réalité de nombreux roturiers-, parce qu'elles bénéficièrent de licences de monte, ont attiré quelques regards mais en étant toujours présentées comme un exemple de l'acculturation. Est-ce si simple ? Et les « masses indiennes » ne sont-elles que la fourmilière indescrivable d'analphabètes et de paysans condamnés à périr de maladies ?

---

<sup>2</sup> Lebreton, Tibo : 2001.

<sup>3</sup> Shimkin : 1986, 517-518. Ewers : 1955, 14 : « *I believe peaceful contact was a necessary condition of initial horse diffusion, in order that some members of the pedestrian tribes might learn to overcome their initial fear of horses and learn to ride and manage those lively animals* ».

<sup>4</sup> En ce qui concerne les conquérants, voir chapitre 1. En ce qui concerne les éleveurs, voir notamment l'ouvrage de François Chevalier sur les grands latifundios au Mexique du XVI<sup>e</sup> si XVIII<sup>e</sup> siècle qui fait autorité (Chevalier : 1952), voir également l'étude remarquable de Justo del Rio Moreno (Rio Moreno : 1992) et Tudela de la Orden : 1993.

Cette historiographie s'inscrit dans un contexte plus large des sciences sociales qui ont, jusque récemment, laissé de côté les chevaux « producteurs » de sociétés chevalines et de cultures équestres. En 2004, lorsqu'il publie *Une histoire du cheval*, Jean-Pierre Digard constate qu'« alors que l'on sait tout ou presque du cheval, on ne connaît à peu près rien de ses éleveurs et de ses utilisateurs »<sup>5</sup>. Le cheval se trouve dans les marges des sciences sociales parce qu'il n'est plus ce qu'il était -à savoir un animal de rente dans le cadre du transport, des travaux agricoles, miniers et industriels ce que Daniel Roche nomme le « cheval moteur »<sup>6</sup> et le pilier des armées jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle-, qu'il est aujourd'hui mondialement confiné à quelques exceptions près aux seuls domaines du loisir et qu'il est difficile, dans nos sociétés post-modernes, d'imaginer la place et l'influence qu'il occupa dans les sociétés du passé. Néanmoins ces dernières années, de multiples publications ont permis de combler ce vide. Jean-Pierre Digard est l'auteur de nombreux ouvrages sur les chevaux. Retenons notamment *Une histoire du cheval* qui est le premier ouvrage à proposer une synthèse et une véritable réflexion historique sur le cheval, sur ses relations avec l'homme, sur les techniques et sur les implications sociales et culturelles de la domestication équine, de l'homme préhistorique aux sociétés contemporaines. Les recherches de Daniel Roche centrées sur la France et l'Europe montrent de quelle façon l'expérience chevaline accompagna la « naissance » de la modernité dans les sociétés occidentales. Bien qu'elle entraîna « la fin reconnue, mais discutée de la cavalerie militaire médiévale et de ses emplois », elle continua d'accentuer les clivages sociaux ce qui se manifesta notamment avec l'apparition d'une société à écuyers. Les chevaux de la modernité étaient omniprésents dans les villes et dans les campagnes. Les voitures et les attelages connurent leur âge d'or et elles témoignent de la diversification et de la spécialisation des pratiques. L'exploitation systématique du cheval se manifesta aussi à travers la profusion soudaine de recensements et d'enquêtes, de traités et de récits. Or, selon les premiers recensements, qui datent du début du XVII<sup>e</sup> siècle, jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, les chevaux n'eurent de cesse d'augmenter : au début du XX<sup>e</sup> siècle (1906), il y avait plus de trois millions de chevaux en France. Afin d'organiser cet immense cheptel, les hommes des villes, des villages et des campagnes développèrent des techniques, des valeurs et des règles communes, entendues de tous. Les chevaux évoluaient au cœur des sociétés, ils participèrent aux échanges, à la construction de la vitesse et à l'intolérance

---

<sup>5</sup> Digard : 2004, 9.

<sup>6</sup> Roche : 2008a.

progressive contre la lenteur. Ils précédèrent l'industrialisation à laquelle ils fournirent l'énergie indispensable à son développement<sup>7</sup>.

Au Mexique, l'histoire du cheval n'échappe ni à l'événement ni au cloisonnement. Rares voire inexistantes sont les histoires sur le Mexique qui envisagent le fait chevalin sur la longue durée, parmi lesquelles des ouvrages de référence comme l'*Historia general de México*<sup>8</sup> ou encore le classique de Charles Gibson, *The aztecs under spanish rules*<sup>9</sup>. Dans le meilleur des cas les chevaux apparaissent-ils comme l'emblème de la Conquête, mais alors, les historiens peinent à prendre de la distance avec les récits des conquérants et une impression de répétition se dégage de l'ensemble<sup>10</sup>. Dans ce contexte, les travaux de Frédéric Saumade apparaissent d'autant plus novateurs. Il étudie les jeux équestres et taurins -la *charreada* et le *jaripeo*- dans les sociétés contemporaines et montre comment « l'opposition que ces deux spectacles entretiennent révèle la hiérarchie et les tensions sociales et ethniques du pays »<sup>11</sup>, ce qui l'amène à s'interroger sur les représentations animalières. Ces études apparaissent pionnières par de nombreux aspects, elles mettent en lumière les relations qui existent entre les représentations, l'imaginaire et les structures matérielles<sup>12</sup>.

---

<sup>7</sup> Roche : 2001, 2008a ; Roche, Reytier : 2007.

<sup>8</sup> *Historia general de México* : 2000.

<sup>9</sup> Gibson : 1964.

<sup>10</sup> Gómez de Orozco : 1920, Cunninghame Graham : 1949, et plus récemment, Thomas : 1994. Voir chapitre 1.

<sup>11</sup> Saumade : 2004, 61-72.

<sup>12</sup> Saumade : 2004, Saumade : 2008.

## Les sources

Les historiens qui travaillent sur le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle en Nouvelle-Espagne savent combien les sources sont d'une abondance inouïe et d'une grande variété sur le fond et la forme car elles héritent de cultures, hispaniques et méso-américaines, qui partageaient une passion pour l'écriture et pour l'image. Pourtant, dans les premières années qui suivirent la Conquête, les autorités espagnoles participèrent à la destruction systématique des livres précolombiens, plus grave encore, elles persécutèrent les sages et les scribes indiens, les gardiens du savoir, les *tlamatinime* et les *tlacuiloque*. Un labeur de compilation suivit aux destructions, il s'agit de l'une des originalités de la Nouvelle-Espagne. Des moines, principalement franciscains, s'entourèrent systématiquement de lettrés indiens, de jeunes qu'ils formèrent à la culture latine et d'anciens et grâce auxquels ils compilèrent les savoirs précolombiens. Des dictionnaires, des récits, des traités et des « peintures »<sup>13</sup> sont nés de ce labeur, et aussi d'innombrables requêtes. De fait, les moines formèrent aussi les élites indiennes au droit castillan. À titre d'exemple, en 1565 fut publié le *Confesionario Mayor en lengua mexicana y castellana* du franciscain Alonso de Molina (1514-1579)<sup>14</sup>. Rédigé en náhuatl et en espagnol, le *Confesionario* décrivait un « avis aux notaires qui font des testaments » et un « entête et principe de testament ». Est-ce un hasard si la même année, la *Suma del estilo del escribano* attribuée à Lorenzo de Niebla, qui devint la référence de la rédaction testamentaire en Espagne, fut publiée à Séville<sup>15</sup> ? Une armée de notaires et d'interprètes indiens envahit les tribunaux et les *cabildos*<sup>16</sup> encourageant de ce fait et dans une certaine mesure l'accès à la justice des « masses » indiennes. L'existence d'interprètes qualifiés était la condition *sine qua non* à la transcription des témoignages indiens puisque, rappelons-le, les populations indiennes dans leur majorité ne parlaient pas espagnol et qu'il existait des centaines de langues. Le *nahuatlato*, l'interprète indien, symbolise le multilinguisme propre au royaume de la Nouvelle-Espagne. Les métissages linguistiques furent inévitables, par exemple entre le náhuatl et l'espagnol, créant, tel le « *spanglish* » aujourd'hui, des mots et des expressions inédits.

---

<sup>13</sup> Les Espagnols, au XVI<sup>e</sup> siècle, donnèrent aux livres indiens et à leurs écritures le nom de « *pinturas* », les « peintures ». Aujourd'hui, nous parlons plus volontiers de « codex » s'agissant de livres précolombiens richement décorés ou de bouts de papiers européens à peine dessinés. Ils définissent donc des documents indiens.

<sup>14</sup> Il est également l'auteur d'un dictionnaire célèbre castillan/nahuatl, nahuatl/castillan.

<sup>15</sup> Rojas Rabiela, Rea López, Medina Lima, TI : 1999, introduction.

<sup>16</sup> Le *cabildo* était le conseil municipal.



Aussi, il apparaît de nombreuses sources aux formes hybrides, dans lesquelles plusieurs écritures et plusieurs langues cohabitent, et il est probable que les hommes du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle étaient familiers de ce « multiculturalisme » plus que nous ne le sommes. Il est à ce sujet révélateur que la couronne reconnaissait une valeur juridique aux « peintures » indiennes.

Les chevaux et les sociétés chevalines sont présents dans de nombreuses sources qui peuvent être regroupées par genre. Parmi les récits rédigés en espagnol et en langues indigènes –principalement le náhuatl- il convient de différencier les témoignages directs et indirects –les sources de « seconde main »-, les sources imprimées et manuscrites. Cette dernière distinction est fondamentale car elle permet d’expliquer l’aura de certains documents et de ce fait l’existence d’un discours historiographique prédominant. Ainsi, les *Lettres* d’Hernán Cortés ont inspiré dès leur publication<sup>17</sup> les chroniques historiques sur la Conquête jusqu’aux livres d’histoire modernes<sup>18</sup> et de ce fait, elles ont conquis l’imaginaire occidental. Les muralistes mexicains dont Diego Rivera (1886-1957) ont représenté les chevaux de la Conquête d’un point de vue résolument occidental dont les canons s’inscrivent dans la figuration et la perspective depuis la Renaissance. S’ils avaient souhaité capturer « l’image » indienne et peut-être par-là même les regards indigènes sur les chevaux de la Conquête, ils auraient pu adopter la « perspective » indienne, qui, comme nous le verrons à travers de nombreuses images, était symboliquement structurée.

Le peintre des cavaliers de l’Apocalypse qui surgissent au premier étage, au-dessus d’une grande porte en bois typique des maisons urbaines coloniales dans l’actuel *Museo Regional Michoacano* à Morelia, a-t-il posé un jour son regard sur les cavaliers de l’Apocalypse peints par l’Indien Juan Gerson en 1562 dans le vestibule de l’église de Tecamachalco dans l’évêché de Puebla ? En effet, hormis le thème des cavaliers de l’Apocalypse -au demeurant un classique de la peinture européenne depuis le bas Moyen Age- qui compose le thème central des peintures murales de Morelia et de Tecamachalco, tout pourtant les oppose. Ainsi, les chevaux d’Agustín Cardenas Castro

---

<sup>17</sup> Le conquérant envoyé cinq « lettres de relation » au roi Charles Quint entre 1519 et 1526. Elles furent publiées, et donc connues du public, entre 1522 et 1532.

<sup>18</sup> Restall : 2005, 38-41. Matthew Restall explique de quelle façon l’historiographie a privilégié certains points de vue. Les historiens de la Conquête, en effet, se sont inspirés en particulier des discours des premiers témoignages qui furent envoyés par les conquérants à la couronne d’Espagne dans le but d’obtenir des récompenses. Ces « *informes* » devinrent un genre documentaire appelé « *probanza de méritos* » desquels les chroniques s’inspirèrent largement devenant dès le XVI<sup>e</sup> siècle le discours historique dominant et repris dans les siècles suivants.

apparaissent dans une vue plongeante nous faisant face, ils semblent presque venir nous écraser. Ils affichent un tempérament excessivement expressif et un harnachement pesant qui ne laissent aucune place au doute, par exemple le tracé des branches métalliques indique l'usage d'un mors de bride. Si les chevaux de Juan Gerson adoptent dans une certaine mesure la perspective renaissante, ils cèdent néanmoins à la réminiscence symbolique précolombienne, c'est peut-être ce que leur « nudité » suggère.

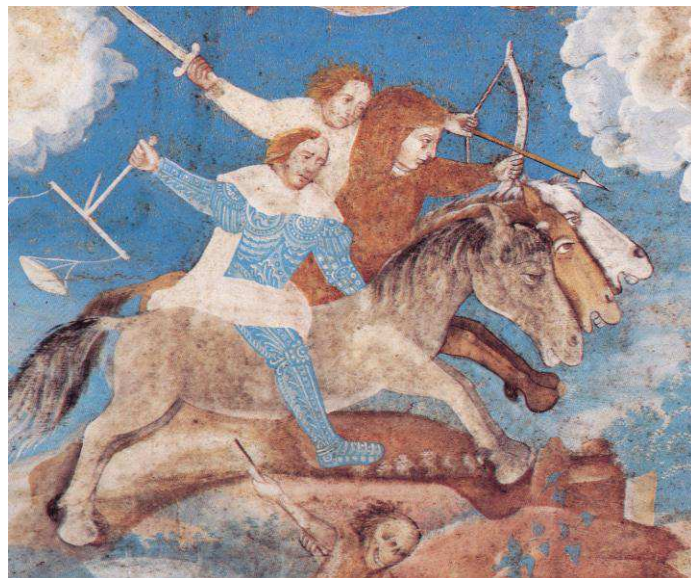
#### **Document It-1**

Les chevaux de l'Apocalypse de Agustín Cardenas Castro, Morelia, XX<sup>e</sup> siècle



#### **Document It-2**

Les chevaux de l'Apocalypse de Juan Gerson, Tecamachalco, 1562



Les relations<sup>19</sup> demeuraient l'apanage d'un cercle réduit de lettrés européens qui témoignaient d'une curiosité dévorante, d'une vaste érudition et d'un savoir insatiable. Infatigables, tout leur semblait à porter de main : la connaissance, les espaces, les langues, le monde. À suivre leurs pérégrinations, on en oublierait presque l'étendue du territoire et les conditions de vie difficiles. Les lettrés recelaient de multiples facettes : hommes de terrain multipliant les voyages et les expériences à l'intérieur de réseaux, ici monastiques, tel Thomas Gage, là familiaux comme les marchands de chevaux. Parmi les lettrés nous distinguons notamment les moines et les voyageurs - ils étaient souvent à la fois l'un et l'autre - car ils fréquentaient les bibliothèques et les couvents tout autant que la place du marché et les chemins. Ils s'adressaient au *macehual*<sup>20</sup> en langue indienne avec autant d'aisance qu'ils rédigeaient une lettre scellée au vice-roi en castillan ou qu'ils récitaient un psaume en latin. Pour nombre d'entre eux, leurs récits ne furent publiés que récemment et traduits par de grands spécialistes lorsqu'il s'agit de textes en langues indiennes<sup>21</sup>. Ils apparaîtront souvent comme des sources de premières mains, en ce qui concerne les pratiques équestres indiennes<sup>22</sup> et les regards indiens sur les chevaux de la Conquête par exemple. Nous présenterons leur contexte d'élaboration et leurs particularités propres le moment venu.

Les sources du droit, là émanant directement du roi par l'intermédiaire du Conseil de Indes qui se trouvait à Séville, avec par exemple l'ordonnance de 1529 et de 1568, ici promulguées par les conseils municipaux, comme le *cabildo* de Mexico ou de Tlaxcala à travers les *Actas de Cabildo*<sup>23</sup>, composent un groupe de sources ponctuelles. Les plus importantes furent publiées et/ou compilées à leur époque<sup>24</sup>. Ces lois nous en diront plus sur les mentalités des législateurs que sur les réalités quotidiennes. Les sources législatives nous renseigneront aussi sur les coutumes locales, telles les

---

<sup>19</sup> Terme d'ancien français qui se réfère aux récits écrits, manuscrits ou imprimés.

<sup>20</sup> Les *macehuals* définissaient les gens du peuple.

<sup>21</sup> Nous devons par exemple à Charles E. Dibble et Arthur J. O. Anderson la traduction en anglais du texte náhuatl du *Codex de Florence* (Dibble, Anderson : 1975) et à Rafael Tena la traduction en espagnol de l'œuvre de Domingo Chimalpáhin, le grand érudit indien d'Amecameca Chalco et des *Annales de Tlatelolco*, voir Tena : 1998, Tena : 2004. Voir chapitre 10.

<sup>22</sup> Voir chapitre 3.

<sup>23</sup> Voir O'Gorman : 1970, *Actas de Cabildo de la Ciudad de México* : 1889, Celestino Solís : 1985.

<sup>24</sup> Voir Puga : 1985, Encinas : 1945, *Recopilación de leyes de los reynos de las Indias* : 1997, Chavez Orozco : 1956. On trouvera en annexes un tableau récapitulatif des principales lois ayant trait aux Indiens et aux équidés entre 1529 et 1635, A-VII-2, ainsi que des extraits et des notes d'explication sur les différentes compilations, voir A-VII-3 et A-VII-4.

*Ordonnances de Cuauhtinchan* (1549) qui tentèrent de stopper la monte de juments<sup>25</sup>, ou les *Ordonnances de Mesta* (1574) qui organisaient la corporation des éleveurs<sup>26</sup>. Néanmoins, elles ne reflètent qu'une partie de l'univers chevalin et l'erreur consisterait à surévaluer leur représentativité. Dans la vie quotidienne, les chevaux étaient beaucoup plus présents que ce qu'en révèle la législation.

Parmi les sources législatives, il faut aussi prendre en considération les licences puisque celles-ci sont archivées dans les *Livres du gouvernement*<sup>27</sup> qui correspondent notamment aux sections « *Indios* » et « *General de Parte* » de l'*Archivo General de la Nación* à Mexico. C'est le plus grand centre d'archives coloniales du Mexique, qui était il y a quelques décennies encore une célèbre prison. Mais à la différence des ordonnances, les licences furent adressées personnellement à une personne ou à un groupe de personnes. Se comptant par centaines<sup>28</sup>, ces documents autorisent une approche quantitative, en particulier pendant certaines périodes : lors de la première vague de licences entre 1550 et 1552, de la deuxième vague entre 1575 et 1579, de la troisième vague entre 1589 et 1592, la quatrième et la cinquième vagues au début du XVII<sup>e</sup> siècle, le moment où s'achève l'étude. La récurrence de villages et de patronymes n'est peut-être pas seulement le fruit du hasard.

Parmi les sources notariales, il se trouve des testaments et des inventaires de biens. Ils constituent un groupe de documents dont l'approche, au vu de leur abondance, est difficilement exhaustive. Aussi, nous avons privilégié les documents qui ont été publiés et traduits ces dernières années –dans le cas de documents rédigés en langues indiennes puisque comme nous l'avons vu précédemment, des notaires indiens avaient été formés- et qui concernent majoritairement les Hauts Plateaux mexicains, la vallée de Mexico, de Tlaxcala, de Puebla et la Mixtèque<sup>29</sup>. Nous avons aussi consulté des documents d'archives à l'*Archivo Municipal de la Ciudad de Pátzcuaro*, à la

---

<sup>25</sup> Voir chapitre 4.

<sup>26</sup> Voir chapitre 4 et 5.

<sup>27</sup> Los *libros de gobierno* ou *libros de asientos* comme on les appelait à l'époque coloniale, sont de gros volumes qui enregistrent des mandements royaux. Ceux qui avaient trait aux Indiens sont archivés aujourd'hui principalement dans les sections « *mercedes* » (pour les années 1530, 1540), « *general de parte* » (les années 1570) et « *indios* » (à partir de 1589) de l'*Archivo General de la Nación* à Mexico, parcimonieusement dans les sections « *congregaciones* » et « *civil* ». Il existe des catalogues de ces sources plus ou moins détaillés, voir par exemple Zavala : 1582, Spores, Saldaña : 1975, Paredes Martínez : 1994.

<sup>28</sup> Nous avons travaillé sur un ensemble d'un peu plus de huit cent cinquante licences.

<sup>29</sup> Anderson, Berdan, Lokhart : 1976, Rojas Rabiela, Rea López, Medina Lima : 1999, Sullivan : 1987, Calvo : 1990.

bibliothèque du Musée National d'Anthropologie et d'Histoire de Mexico<sup>30</sup> et à l'*Archivo del poder judicial* de Oaxaca dans la « *sección civil* », ayant trait à la province du Michoacán et à la Mixtèque. Leurs apports sont nombreux. Les sources notariales témoignent par exemple de l'organisation progressive de l'élevage équin et elles renseignent sur les patrimoines des divers propriétaires et utilisateurs de chevaux et autres équidés. Enfin, les testaments et les inventaires de biens apparaissent comme des documents privilégiés pour l'étude des instruments matériels de la domestication, c'est-à-dire le harnachement<sup>31</sup>.

Les sources judiciaires se composent principalement de querelles criminelles pour vols de chevaux et représentent sans doute le groupe de sources le plus volumineux parce qu'il s'agit de dossiers souvent conséquents contenant parfois jusqu'à trente folios, soit le double de pages. Nous avons effectué notre recherche dans deux régions, la province du Michoacán et la Mixtèque, dont les archives sont respectivement regroupées dans les archives municipales de Pátzcuaro, la bibliothèque du Musée d'Anthropologie et d'Histoire de Mexico et dans l'*Archivo del poder judicial* de Oaxaca. Plus qu'une approche comparatiste entre les deux provinces, nous avons privilégié l'étude des vols de chevaux qui se déroulèrent dans la Mixtèque parce que les sources y sont plus abondantes et qu'elles permettent de suivre l'évolution de certains personnages. L'ensemble de ces documents se présente de la même façon, ce qui facilite leur approche. Dans ces querelles, des plaignants déposaient une plainte. Oralement, elle était enregistrée par le juge de la province, le *corregidor* ou l'*alcalde mayor*, ou un assistant en son nom, ou bien elle était consignée par écrit par le plaignant. Ensuite, des témoins étaient interrogés. Enfin, lorsqu'ils avaient été retrouvés, les accusés, à savoir les voleurs de chevaux, subissaient un interrogatoire, parfois deux. S'ils répondaient à des questions précises qui visaient à élucider le vol des chevaux, laissant peu de place à l'improvisation, ces affaires apparaissent néanmoins comme les principales sources qui permettent d'appréhender la vie quotidienne des hommes et des chevaux.

Enfin, il existe de nombreuses sources iconographiques, ce que les officiers de la couronne et les moines nommaient « *pinturas* ». Le terme n'avait pas le sens actuel d'œuvres artistiques destinées au marché de l'art, il se référait plutôt aux « livres

---

<sup>30</sup> BNAH

<sup>31</sup> Voir chapitre 6.

peints », ce que les Nahuas nommaient génériquement « *amoxtli* », le « livre », ou « *amatl* », le « papier ». Pendant la colonie, les *pinturas* désignèrent non seulement les « véritables » livres peints de l'époque préhispanique, mais aussi l'ensemble des feuilles de papier européen ne présentant ne serait-ce qu'un petit dessin tracé à la plume, quand bien même l'écriture alphabétique dominait sur le document. Lorsqu'au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècle des érudits, tel Lorenzo Boturini Benaducci (1702-1753), s'intéressèrent sous un jour nouveau aux cultures précolombiennes et aux traces qu'elles avaient laissées dans les livres, le terme « *pinturas* » disparut et laissa place à celui de « *códice* », « codex », raison pour laquelle nous parlons aujourd'hui des codex mexicains, précolombiens et coloniaux. Il conviendra, au fur et à mesure de leur apparition, de préciser la forme et le genre « réels » de ces dénommés « codex ». Il faut également compter, dans le corpus des sources iconographiques, avec des peintures murales. Nous pensons notamment aux amazones de Puebla, aux chevaux de l'Apocalypse de Tecamachalco et au centaure d'Ixmiquilpan. Ces sources peintes ou dessinées suggèrent des interrogations qui semblent nous mener au-delà de nos cadres habituels et nous invitent peut-être à dépasser les outils traditionnels du raisonnement et de la pensée classique.

L'ensemble de ces sources dessine un cadre géographique qui correspond *grosso modo* au gouvernement de la Nouvelle-Espagne. Toutefois, à la façon du franciscain Alonso Ponce ou du dominicain anglais Thomas Gage, nous ferons parfois des incursions au-delà des « frontières » du gouvernement de la Nouvelle-Espagne, en particulier dans la province du Chiapas et du Yucatán rattachées à la Capitanía General de Guatemala et à la frontière chichimèque, au nord de Mexico<sup>32</sup>. Notre histoire se déroulera entre 1519 et 1640 environ. 1519 marque l'arrivée des chevaux au Mexique. Un peu avant 1640, Thomas Gage traversa la Nouvelle-Espagne et son périple tout autant équestre que chevalin servira de fin à notre histoire.

---

<sup>32</sup> Voir les itinéraires d'Alonso Ponce et de Thomas Gage dans le chapitre 3.

## Problématique

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, un moine anglais nommé Thomas Gage traversait la Nouvelle-Espagne. Son périple le mena à Mexico, à Oaxaca, à Chiapa de Indios et jusque dans la province du Guatemala. Se trouvant dans l'isthme de Tehuantepec, il perdit ses guides indiens à cause de son cheval soudainement rétif et le dominicain se retrouva seul dans la plaine venteuse. La nuit tombant, il résolut de « coucher dans ce désert » avec son cheval. Ce fut tiraillé par la peur « attendant la mort à tout moment » qu'il passa la nuit dans la plaine désertique n'ayant que pour seul point de repère son cheval qu'il qualifia de « mexicain » à la fin du récit<sup>33</sup>.

L'espagnol « *mexicano* » provient du náhuatl « *mexica* » qui définissait, à l'arrivée des conquérants, l'habitant de Mexico-Tenochtitlán et plus largement de la vallée de Mexico. L'emploi du terme « *mexicano* » dans la langue castillane qui désignait la langue espagnol à l'époque coloniale, correspond donc à un « mexicanisme » (*mexicanismo*) comme il en existe tant d'autres dans l'espagnol du Mexique<sup>34</sup>. Aussi, lorsqu'au XVI<sup>e</sup> siècle et encore au début du XVII<sup>e</sup> siècle on évoquait le « *Mexicano* », le Mexicain, ou la « *lengua mexicana* », la langue mexicaine, des expressions courantes dans la documentation de l'époque, l'on désignait les habitants « mexicains » de Mexico et de sa vallée, c'est-à-dire des Indiens de culture nahua. Ces derniers n'étaient plus des Mexicas –les Mexicains de l'époque préhispanique- puisque « l'empire »<sup>35</sup> *mexica*, que l'on dénomme aussi « aztèque » en référence à Aztlán, le lieu d'origine mythique de ces tribus, avait été renversé, mais des « néo Mexicas ». À travers le terme « *mexicano* » l'on qualifiait aussi une langue, le náhuatl, qui fonctionnait encore à l'époque coloniale comme *lingua franca*, mais qui se trouvait en concurrence avec l'espagnol qui gagnait du terrain<sup>36</sup>.

Est-il besoin de rappeler que de nos jours, « Mexicain » se réfère à l'habitant du Mexique, l'Etat-nation, comme le Français est l'habitant de la France ? L'année prochaine, 2010, célébrera le bicentenaire de l'Indépendance qui symbolise la naissance du Mexique et des Mexicains, par opposition aux Espagnols. C'est bien la libération du joug espagnol qui fonde l'identité mexicaine moderne. À la radio, le message est clair,

---

<sup>33</sup> Voir extrait dans le chapitre 13.

<sup>34</sup> Voir le dictionnaire de García Icazbalceta : 1899.

<sup>35</sup> En fait une confédération de puissantes seigneuries qui avaient soumis de nombreuses seigneuries dans une grande partie de la Mésopotamie au XV<sup>e</sup> siècle.

<sup>36</sup> Voir à ce sujet Lockhart.



les annonces publicitaires clament : « *docientos años de ser orgullosamente mexicanos* ». Aussi, il convient de se demander de quelle façon, au cours des cinq derniers siècles, le contenu du terme « mexicain » muta-t-il. L'expression de « cheval mexicain » employée par Thomas Gage peut-elle nous aider ? À quelles réalités renvoyait-elle ? Désignait-elle un cheval « néo mexica », « indien nahua », « de parler náhuatl » ou bien faut-il déceler derrière le « cheval mexicain » de Thomas Gage la genèse et la cristallisation de la mexicanité moderne. À quel moment le « cheval mexicain » cessa-t-il d'être un « cheval espagnol » ? De quelle façon prit-il conscience de cette identité mexicaine et comment l'appréhendait-il ? Dans quelle mesure enfin le « cheval mexicain » précède-t-il « l'homme mexicain » et permet-il de mieux comprendre la complexité, les héritages multiples, les échanges et les tensions qui fondent l'identité mexicaine ?

Pour répondre à cette question nous nous proposons de suivre l'évolution du cheval en Nouvelle-Espagne depuis son arrivée en Méso-amérique, la future Nouvelle-Espagne, en 1519 jusqu'au voyage de Thomas Gage dans les années 1620 et 1630, soit sur un siècle environ. Quatre axes ont été retenus, celui de la culture équestre, celui de l'ethnographie équine, celui des sociétés et enfin celui des représentations.



# **Partie 1**

## **L'équitation reine**

A travers l'histoire, les sociétés ont domestiqué le cheval selon des besoins spécifiques et elles ont de ce fait mis au point des techniques et des pratiques originales. C'est seulement au milieu du premier millénaire avant notre ère que l'équitation devint reine et plus précisément la reine des armées, en Orient et en Occident. L'équitation, qu'il s'agisse de la *brida* ou la *jinetá* représentatives respectivement de cavaleries lourdes et légères, demeure une équitation de guerre. En ce sens, les cavaliers de la Conquête du Mexique s'inscrivent pleinement dans le troisième cycle de la domestication des chevaux comme nous le verrons dans le chapitre 1, intitulé « les chevaux et les cavaliers de la Conquête : mémoire, sensibilités et techniques ». Il conviendra dans les chapitres suivants, intitulés « arts équestres » et « la chevauchée indienne », de nous interroger sur l'évolution de ces pratiques en Nouvelle-Espagne au XVI<sup>e</sup> et au début du XVII<sup>e</sup> siècle, à la fois dans les milieux espagnols aristocratiques et dans les milieux indigènes ruraux. Nous entreverrons alors une quatrième phase de la domestication chevaline dans laquelle l'équitation de guerre implantée par les conquérants ne tarda pas à être remplacée par une équitation de loisir qui transcenda les catégories, au contraire de l'Occident qui conserva l'opposition entre l'animal de rente et l'animal de loisir et où la pratique de l'équitation demeura le privilège de la civilisation de cour. L'Amérique fut aussi et surtout le théâtre d'une équitation de travail. Celle-ci, loin d'être confinée aux seules *estancias* et *haciendas*, ces grandes « fermes » du Nouveau Monde, composait une équitation de transport intégrée à une culture séculaire du voyage.

# Chapitre 1

## Les chevaux et les cavaliers de la Conquête : Mémoire, sensibilités et techniques



Le portrait équestre ci-dessus qui représente à « don Fernando Cortés » à cheval se présente comme le symbole de la Conquête de Mexico-Tenochtitlán par de nombreux aspects, mais il conviendra dans ce chapitre de les dépasser. Au regard des portraits équestres monumentaux de la Renaissance, du Siècle d'or ou encore de l'âge baroque, alors que les plus grands peintres immortalisaient les souverains de l'époque, par exemple le Titien qui peignit Charles Quint en 1548, le dessin ci-dessus fait songer au format d'une gravure. De fait, il remplit une page de manuscrit. Celui-ci porte le nom de *Relation Géographique de Tlaxcala*<sup>37</sup> (1584) et son auteur, Diego Muñoz Camargo (~1529-1600), était un Métis de Tlaxcala, une ville située à l'est de Mexico dans les Hauts Plateaux mexicains. Quelles motivations poussèrent le peintre à dessiner le

<sup>37</sup> *Descripción de la ciudad y provincia de Tlaxcala*, voir Muñoz Camargo : 2000.

portrait équestre de Hernan Cortés<sup>38</sup> ? Avait-il eu entre ses mains des gravures européennes ? Diego Muñoz Camargo était un homme politique et un chroniqueur avisé il avait donc certainement eu loisir de voir dans sa vie quelques gravures de portraits équestres. Savait-il que le genre avait accompagné l'écriture de l'histoire des grands empires ? Il n'était certainement pas étranger à la finalité de ces œuvres qui mettaient en scène la toute puissance des souverains telle une ode au prestige et au pouvoir. Savait-il qu'originellement les portraits équestres avaient représenté des dieux, comme les Egyptiens qui immortalisèrent Horus enfourchant un cheval, puis des saints, tel Saint Georges et Saint Jacques montés sur un cheval blanc, luttant et triomphant de l'idolâtrie<sup>39</sup> ? Représenter Hernán Cortés à cheval faisait de ce dernier un souverain et plus précisément celui de Mexico-Tenochtitlán dont le glyphe a été dessiné au-dessus de l'ombrelle tenue par Malintzin, l'indienne qui lui servit d'interprète et de guide pendant la Conquête. Hernan Cortés apparaît tel un souverain chrétien qui foule l'idolâtrie représentée par une tête d'idole. Le conquérant revêt une armure sertie de pierres précieuses et il tient une lance à la façon d'un chevalier. Pourtant, il monte à la *jineta*, c'est-à-dire à la mauresque, comme en témoigne sa façon d'être assise avec les genoux pliés au contact du cheval, les pieds posés dans des étriers triangulaires à plancher dont on sait qu'ils pouvaient être très beaux<sup>40</sup>. L'armure, la lance, le chevalier, la *jineta* : voilà les objets d'études qui seront au cœur de ce chapitre. Plutôt que d'écrire une énième histoire politique sur la Conquête vantant les exploits des cavaliers, tentons de dégager les sensibilités et les techniques équestres. Le portrait équestre nous invite également à nous interroger sur la mémoire.

---

<sup>38</sup> En fait cinq portraits équestres ouvrent la série d'illustrations (plus de cent cinquante dessins) qui accompagnent le texte de la *Relation Géographique*. On trouvera la reproduction des quatre autres portraits équestres (Charles Quint, Philippe II, Christophe Colomb et Francisco Pizarro) en annexe, A-I-1.

<sup>39</sup> Bernand : 2008, 43.

<sup>40</sup> Digard : 2002, 111.

## « S'ils doivent me tuer et mon cheval avec »

Les chevaux et les cavaliers de la Conquête ont fasciné les imaginaires occidentaux. Les chroniques espagnoles abondent d'éloges et d'anecdotes sur les exploits et les couples merveilleux que formèrent les conquérants avec leur monture. Des écrivains de grande renommée encore au début du XX<sup>e</sup> siècle les plaçaient au cœur de la narration, tel l'écossais Robert Bontine Cunningham Graham, dans le succès éditorial *The horses of the Conquest*<sup>41</sup>. De fait, de nombreux historiens ont érigé les chevaux au rang de symbole de la Conquête. Emportés par la passion, ils ont surestimé le rôle du cheval, allant jusqu'à dire que ce furent les chevaux qui permirent la victoire des conquérants, qu'ils constituèrent « les nerfs de la guerre »<sup>42</sup>. Cette interprétation se fonde sur les récits hagiographiques des conquérants et de leurs descendants<sup>43</sup>. En 1604, Baltasar Dorantes de Carranza<sup>44</sup> notait que « la cavalerie, bien qu'en très petit nombre, fut l'arme la plus efficace dans les premiers temps de la Conquête et encore plusieurs années après »<sup>45</sup>. Toutefois, le rôle du cheval pendant la Conquête demande à être nuancé. Les alliés indigènes, tels les Tlaxcaltèques, les alliances et les rivalités locales, la diplomatie et l'espionnage, les appuis logistiques et l'information privilégiée et bien sûr les épidémies apparaissent bien plus déterminants que les chevaux dans la victoire espagnole<sup>46</sup>. Les chevaux et leurs cavaliers cessent-ils d'être intéressants pour autant ?

Les cavaliers étaient *los de a caballo*, la *gente de a caballo* en opposition à *los de a pie*, les hommes à pied. « Cavalier » se traduit aussi par *jinete*<sup>47</sup>, terme d'origine

---

<sup>41</sup> Cunningham Graham : 1949. Edition en espagnol, Sáenz : 1946. Dans cette histoire événementiel et hagiographique citons aussi à Gómez de Orozco : 1920.

<sup>42</sup> Thomas : 1994, 186.

<sup>43</sup> Notamment dans les *relaciones de méritos y servicios* dans lesquels les conquérants, passés le temps des conquêtes, vantèrent leurs exploits et rappelaient que leur participation avaient eut un coût financier, dans le but d'être récompensé par les Rois Catholiques, à travers l'attribution d'*encomiendas* (c'est-à-dire le droit de bénéficier du travail forcé des Indiens). La *relación de méritos* de Bernardino Vázquez de Tapia, rédigée en 1542, est un bon exemple. Il ne faut pas les confondre avec les *probanzas de méritos* dans lesquelles les conquérants comparaissaient devant les autorités dans le cadre d'un jugement.

<sup>44</sup> Fils de Andrés Dorantes de Carranza, conquérant. Baltazar Dorantes de Carranza naquit dans la ville de Mexico au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Il fut un temps trésorier du roi dans la ville de Veracruz. La *Sumaria relación de las cosas de la Nueva España* (1604) est un traité sur les descendants légitimes des conquérants.

<sup>45</sup> Dorantes de Carranza : 1970, 350 : « *la caballería, aunque en tan pequeño número, fue la arma de mayor provecho en los primeros tiempos de la conquista y por muchos años después* ».

<sup>46</sup> Sur le rôle jouer par les alliés indiens voir Matthew et Oudijk : 2007; Restall : 2005.

<sup>47</sup> Qui s'écrivait « *ginete* » au XVI<sup>e</sup> siècle.

arabo-hispanique<sup>48</sup> plus précis que *los de a caballo*. Lorsque Bernal Díaz del Castillo évoque les cavaliers en général, il parle de « *los de a caballo* », mais quand il remémore les aptitudes équestres d'un conquérant c'est le terme « *jinete* » qu'il emploie, tel Gonzalo Rodríguez, un *muy extremado jinete*, un cavalier inoubliable. On retiendra qu'en général, « *los de a caballo* » définit les cavaliers comme « soldats à cheval » tandis que « *jinete* » définit les aptitudes et les techniques équestres des cavaliers et en particulier celle de la *jineta*.

Le nombre des conquérants dans les expéditions, avant, pendant et après les batailles est connu. Comme il existe parallèlement des données similaires quant à *los de a pie*, il est possible d'évaluer le pourcentage des cavaliers par rapport au total des troupes (*los de a caballo* + *los de a pie*)<sup>49</sup>. L'observation de ces données suggère quelques commentaires. Brutes, elles indiquent sans équivoque qu'il y eut très peu de chevaux pendant la conquête de Mexico-Tenochtitlán qui se déroula entre 1519 et 1521. Seize chevaux accompagnent la troupe de Cortés (février 1519) composée par ailleurs de cinq cent huit soldats à pied. Les troupes de Francisco de Saucedo arrivées en juin 1519 ne comptaient qu'entre sept et onze chevaux ; celles de Pánfilo de Narváez l'année suivante, entre quatre-vingts et quatre-vingt-dix ; celles de Pedro Barba et de Rodrigo de Morejón seulement trois ; quant à celles de Miguel Díaz de Auz et de Ramírez el Viejo, elles totalisaient ensemble dix-sept chevaux. Ce fut tout de même grâce à l'apport de Pánfilo de Narváez, qui disposait de l'appui de Diego Velázquez le gouverneur de Cuba, que les armées espagnoles purent aligner presque cent chevaux, l'été 1521, pour le siège de Mexico-Tenochtitlán. Jusqu'à cette conquête qui s'acheva le 13 août 1521, les conquérants-cavaliers représentèrent en moyenne 8% de l'ensemble des conquérants<sup>50</sup>.

Les chevaux étaient « fort rares et chers en ce temps là »<sup>51</sup>. Rareté et cherté allaient de paire. Les chevaux coûtaient alors entre trois cents et mille pesos d'or. Si l'on sait que la rente annuelle d'un conquérant se situait entre cinquante et quatre cents pesos d'or<sup>52</sup>, un cheval représentait jusqu'à vingt fois le salaire annuel d'un conquérant.

---

<sup>48</sup> Voir étymologie p. 18-19.

<sup>49</sup> Voir tableau en annexe. A-I-2.

<sup>50</sup> Cortés : 1983; Díaz del Castillo : 1977, Thomas : 1994.

<sup>51</sup> Voir par exemple la *Relación de méritos y servicios* de Bernardino Vázquez de Tapia (1542) dans Gurriá Lacroix : 1972 et les témoignages de divers conquérants lors de l'interrogatoire de Cristóbal Martín Millán de Gamboa (1532) dans Fernández del Castillo : 1927.

<sup>52</sup> Voir tableau en annexe. A-I-3.



Si l'on ajoute au prix du cheval, le coût de l'armure, de la selle, de la bride et des armes, le prix est multiplié par deux. Toutefois, la « rareté » des équidés apparaît plus relative. Leur accès s'inscrivait dans des logiques de réseaux. Les équidés<sup>53</sup> avaient été implantés dans les îles lors du second voyage de Christophe Colomb en 1493, répondant vraisemblablement à des objectifs militaires<sup>54</sup>. Plus que des chevaux, ce furent des cavaliers lanciers<sup>55</sup> qui furent embarqués. On soulignera l'originalité d'une telle démarche, dont la force réside en cela qu'elle engagea durablement un processus. Dans les dix années qui suivirent les premières introductions d'équidés à la Hispaniola l'élevage restait exigu, mais les bases d'un développement ultérieur étaient jetées. Depuis les marchands de chevaux sévillans, en aval, aux éleveurs de chevaux, en amont, chacun avait acquis l'expérience nécessaire qui allait permettre l'implantation durable des équidés sur le continent. A partir de 1509, la production d'équidés à la Hispaniola suppléait enfin à la nécessité de les faire venir depuis l'Espagne. Elle permit d'alimenter en chevaux les îles voisines (la Jamaïque, Puerto Rico, Cuba) et la Terre Ferme, qui, à leur tour, devinrent d'importants foyers d'élevage et d'approvisionnement vers le Mexique et le Pérou<sup>56</sup>.

De fait, le commerce des chevaux accompagna l'entreprise américaine, tant militaire (les conquêtes) que commerciale (la *carrera de Indias*). Ses caractéristiques principales ont été mises à jour par John Johnson et plus récemment par Justo del Río Moreno. Alors que le premier s'est penché sur les lettres et les récits de l'époque, le second a dépouillé les registres de la *Casa de Contratación* de Séville, qui enregistrent à l'égal des hommes, les départs des chevaux à destination des îles. Nous y trouvons maints détails sur les prix, les propriétaires, l'âge, les robes, etc. Bien que risqué, le commerce des chevaux s'avéra rentable. Ainsi, un cheval était acheté à Séville entre deux mille cinq cents et trois mille cinq cents maravédís, soit environ sept pesos d'or<sup>57</sup>. Le coût total de l'exportation de chevaux de l'Espagne vers l'Amérique, qui comprenait en plus du coût du cheval celui de la douane et celui des frais de transport (le cheval et les deux mille kilogrammes de nourriture nécessaires au voyage), représentait la somme de quatorze mille six cents maravédís, soit à peu près trente-deux pesos d'or. N'a-t-on

---

<sup>53</sup> Vingt chevaux et cinq juments.

<sup>54</sup> Sur cette genèse voir Johnson : 1943.

<sup>55</sup> « *Veinte lanzas ginetes de á caballo* » dans D.I.I, T.XXI, 310. Il s'agit d'une lettre des Rois Catholiques adressée à Fernando de Zafra, secrétaire royal en charge de la seconde expédition de Christophe Colomb, datée du 23 mai 1493.

<sup>56</sup> Río Moreno : 1992, Johnson : 1943.

<sup>57</sup> Un peso d'or équivaut à quatre cent cinquante maravédís.

pas signalé plus haut que les conquérants les acquéraient pour trois cents pesos et au-delà jusqu'à mille pesos d'or?

Ainsi, l'élevage et le commerce des chevaux étaient monopolisés par quelques hommes influents<sup>58</sup>. C'est la raison pour laquelle Pánfilo de Narváez (1470-1528) comptait dans sa troupe, qui débarqua à la Veracruz au printemps 1520, entre quatre-vingts et quatre-vingt-dix chevaux, alors que Hernán Cortés, quatorze mois auparavant n'en dénombrait que seize. En ces années 1520, l'élevage des chevaux à Cuba se portait bien, mais cela ne suffit pas à expliquer une telle disproportion à un an d'intervalle. C'est que l'approvisionnement en chevaux s'appuyait sur des réseaux d'influence, contrôlés à Cuba par Diego Velázquez de Cuéllar (1465-1524), le lieutenant-gouverneur de l'île depuis 1511. Nous savons qu'il disposait de troupes armées. Par exemple, en 1514, il avait réuni cinquante-huit cavaliers dans une expédition à l'autre bout de l'île (afin de libérer des chrétiens faits prisonniers par un cacique local)<sup>59</sup>. Ce témoignage anecdotique montre néanmoins que Diego Velázquez, au moins depuis 1514 (soit cinq ans avant l'expédition montée par Hernán Cortés), disposait de troupes montées. En mai 1520, il dotait Pánfilo de Narváez de quatre-vingts cavaliers avec l'objectif de renverser Cortés. Le dénouement de cette histoire est bien connu, Cortés défit sans peine Pánfilo de Narváez et récupéra ses troupes. Les chevaux n'étaient donc pas si rares que ce que les conquérants, *a posteriori*, voulurent faire croire. Leur accès était en revanche rendu difficile à cause des conflits et des luttes d'influence qui rongeaient la société des conquérants. C'est la raison pour laquelle Hernán Cortés envoya des hommes de confiance, non à Cuba, mais à Saint Domingue et en Jamaïque, au printemps 1521, pour aller chercher des chevaux et des juments dont il avait besoin pour conquérir Mexico-Tenochtitlán<sup>60</sup>, les montures apportées par Pánfilo de Narváez l'année précédente ayant presque toutes été tuées pendant la *Noche Triste*, le 30 juin 1520<sup>61</sup>.

---

<sup>58</sup> Río Moreno : 1992, 84-106, 186-187.

<sup>59</sup> D.I.I, vol. XI. Il s'agit d'une lettre écrite par Diego Velásquez au roi en février 1514.

<sup>60</sup> Díaz del Castillo, TI : 1977, 432.

<sup>61</sup> La ville de Mexico fut atteinte par les troupes de Cortés en novembre 1519, elles furent accueillies pacifiquement. Cortés fit néanmoins prisonnier le roi mexica, Moctezuma, afin de garantir la sécurité de ses hommes. Au printemps 1520, apprenant le débarquement d'une troupe rivale sur les côtes du Veracruz, conduite par Pánfilo de Narváez, Cortés quitta la grande capitale laissant des hommes sous le commandement de Pedro de Alvarado. Lors de la célébration d'une fête, Alvarado fit massacrer des nobles indiens. La colère du peuple mexica ne put être contenue. Cortés, revenu dans la capitale avec le renfort des troupes de Narváez ne put redresser la situation. Les Espagnols n'eurent d'autre choix que de fuir Mexico-Tenochtitlán dans une retraite meurtrière, connue comme la *Noche Triste*. Les Espagnols qui échappèrent à la mort cette nuit là trouvèrent refuge parmi les alliés indiens tlaxcalteques. Ensemble, ils préparèrent la reconquête de Mexico-Tenochtitlán, qui se déroula l'année suivante.

En dépit des difficultés signalées plus haut, les équidés se retrouvèrent de plus en plus nombreux dans les expéditions et les cavaliers de moins en moins rares dans les troupes. Si avant le siège de Mexico-Tenochtitlán, les cavaliers représentaient 8% du total des troupes, deux ans plus tard, ils formaient 20% des bataillons et à partir de 1530, pas moins de 40% de cavaliers composaient les expéditions<sup>62</sup>.

C'est à Bernal Díaz del Castillo (1495-1584)<sup>63</sup>, un soldat à pied, que l'on doit la liste des seize premiers équidés, des chevaux et des juments, passés au Mexique dans la suite de Hernán Cortés au début de l'année 1519, « je souhaite garder en mémoire tous les chevaux et les juments qui vinrent [avec nous] »<sup>64</sup>. Bernal Díaz ne croit pas si bien dire, ce passage étant probablement l'un des plus reproduits dans les livres sur la Conquête. Il est également remarquable que le chroniqueur place les chevaux et les juments au cœur de la description, comme des personnages à part entière. Le chroniqueur rend compte aussi bien des aptitudes des chevaux que des cavaliers. Il est à cet égard singulièrement critique, porté tantôt par l'admiration, tantôt par la consternation. D'une façon générale, il loue les chevaux de la troupe, ce qui signifie « vivacité, fougue, aptitude à la course, emballement, pétulance, puissance »<sup>65</sup> ; des qualités indispensables aux chevaux de selle montés à la *jineta*, nous y reviendrons. Seuls quelques-uns ne servirent pas « aux choses de la guerre », tel le cheval de Francisco de Montejo (1479-1548) et de Alonso de Ávila (1486-1542)<sup>66</sup>, voire à rien du tout, comme celui de **Baena**. En outre, le chroniqueur nomme les montures par la

---

<sup>62</sup> Voir tableau en annexe, A-I-3

<sup>63</sup> Il est particulièrement frappant de remarquer que les descriptions les plus détaillées sur les chevaux proviennent de ceux qui, pendant la Conquête, n'en disposaient pas : les conquérants à pied et les Indiens. *L'Histoire véridique de la Conquête de la Nouvelle-Espagne* (1541-1568) place les chevaux au cœur de la narration. Bernal Díaz del Castillo jouit d'une longévité exceptionnelle pour un conquérant puisque seuls 20% d'entre eux passèrent le cap des cinquante ans et 1% seulement le cap des quatre-vingt-dix ans, dont le chroniqueur<sup>63</sup>. En outre, Bernal Díaz apparaît comme un témoin privilégié, sur le devant de la scène. Passé aux Indes en 1514, il fit partie des premières expéditions d'exploration lancées vers le Mexique (1517-1519). Il accompagna Cortés en 1519 et il participa à la conquête de Mexico-Tenochtitlán (1519-1521). Il assista à la reconstruction politique de la capitale (août 1521-1524/1526-1540). Il accompagna de nouveau Hernán Cortés dans la conquête du Honduras (octobre 1524-juin 1526). Néanmoins, la longévité exceptionnelle et la richesse des expériences de ce conquérant à pied n'auraient pas laissées de traces s'il n'avait eu à cœur de rassembler ses souvenirs et de les mettre par écrit, ce qu'il entreprit depuis Santiago de Guatemala, où il s'installa à partir de 1541 et où il résida jusqu'à sa mort en 1582. Bien que le chroniqueur ne soit pas exempt de parti pris, son témoignage n'en demeure pas moins d'une valeur inestimable.

<sup>64</sup> Díaz del Castillo, TI : 1977, 92, « *quiero aquí poner por memoria todos los caballos y yeguas que pasaron* ».

<sup>65</sup> *Ibid*, « *muy revuelto, de buena carrera, gran corredor, corría muy bien, muy poderosa* ».

<sup>66</sup> Outre leur participation à la conquête de Mexico-Tenochtitlán, ces deux conquérants ont participé à de nombreuses conquêtes : Francisco de Montejo dans la péninsule du Yucatán (1527-1528, 1531-1532), Alonso de Ávila dans la péninsule du Yucatán, las Hibueras et la Nord.

couleur de leur robe. Et c'est tout un langage qui émerge, qui, maîtrisé, permettait à tous, à *los de a pie* et à *los a caballo*, de reconnaître chaque cheval. On ne confondait pas un cheval avec un autre cheval, ni dans le temps, ni dans l'espace. Les robes des chevaux se déclinaient en diverses tonalités, noir (*morcillo*), bai (*castaño*), alezan (*alazán*), gris (*rucío*), qui étaient nuancées, clair (*claro*), brun (*oscuro*), zain (*zaíno*)<sup>67</sup>, parfait (*perfecto*). Les nuances étaient parfois à leur tour nuancées, « bai un peu clair » (*castaño algo claro*), « aubère tendant à noir boudin » (*overo algo sobre morcillo*). Les tâches des membres et de la tête, si elles existaient, étaient bien évidemment spécifiées, telles les balzanes, au nombre de une, de deux, de trois ou de quatre, ou les losanges. Les adjectifs étaient variés, une jument « grise masculine » (*rucía machorra*) apparaît. Ce langage qui associait une grande variété de tonalités de robes et leurs nombreuses nuances permettait de qualifier chaque équidé « individuellement ». Ainsi, le cheval de Juan Escalante resta dans la mémoire du chroniqueur comme un cheval bai clair avec trois balzanes (*castaño claro, tresalbo*). Seuls quelques chevaux possédaient un nom propre, tel l'Arriero, littéralement, le Muletier, ou encore la Rabona, une jument dont le nom signifiait « sans queue ». Le Romo, dont le nom rappelle le bardot, l'hybride du cheval et de la mule, fut l'une des montures de Hernán Cortés pendant le siège de Mexico-Tenochtitlán. En dépit d'être un « très bon cheval », le Romo fut assailli par les Mexicas et mourut<sup>68</sup>. Les détails apportés au harnachement des chevaux : l'expression de leurs visages, leurs caractéristiques physiques telles les blessures et les marques, peints sur le *Lienzo de Tlaxcala*<sup>69</sup> rendent compte de cette personnification des chevaux.

<sup>67</sup> Dont la robe, d'une seule couleur, ne présente aucun poils blancs.

<sup>68</sup> Bernal Díaz, TI : 1977, 483 : « y Cortés, que se halló en aquella gran prisa, y el caballo en que iba que era muy bueno, castaño oscuro, que le llamaban El Romo, o de muy gordo o de cansado, como estaba holgado, desmayó el caballo ».

<sup>69</sup> Le *Lienzo de Tlaxcala* se présente sous la forme d'une grande toile de 2.087m sur 4.871m. Dans sa fonction originelle il était probablement accroché au mur. Les originaux (perdus) dateraient du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, étant alors exécutés alors que le conseil municipal indien de Tlaxcala exerçait un pouvoir fort et réclamait des privilèges à la couronne d'Espagne pour leur soutien aux troupes espagnoles pendant la Conquête. Le *lienzo* se compose de quatre-vingts images qui narrent les différents épisodes de la Conquête du Mexique.

Les originaux, au nombre de trois, ont tous été perdus. L'un aurait été envoyé à Charles V, le second à la capitale vice-royale de Mexico et le dernier serait resté dans les archives du *cabildo* de Tlaxcala. Onze copies nous sont parvenues et ce sont à travers elles que nous connaissons aujourd'hui le document. La plus ancienne de ces copies est aussi la plus complète. Il s'agit de la copie de Yllañes réalisée en 1773 et qui est aujourd'hui archivée et préservée dans le « salon des codex » du Musée d'Anthropologie de Mexico. C'est en comparant les différentes copies et descriptions qui ont été faites sur le *lienzo* que les historiens ont conclu à leur fidélité aux documents originaux perdus. Voir Gibson : 1967, 158-169, 247-253.

### Document I-1

Un étalon avec son cavalier pendant la Conquête du Mexique d'après le *Lienzo de Tlaxcala*



Sur les aptitudes équestres des cavaliers, Bernal Díaz del Castillo, soldat à pied, ne mâcha pas ses mots, ni dans un sens, ni dans l'autre. Comme pour les chevaux, il distingua les bons cavaliers des mauvais, avec des nuances. Par exemple, Gaspar Ávila, Andrés de Barrios, Gonzalo Briones, ou encore Juan Galindo étaient de « bons cavaliers ». Lares et Juan de Escalante furent qualifiés de « très bons cavaliers ». Mais c'est Gonzalo Domínguez, qui mourut à l'âge de vingt-six ans pendant les combats sanglants de l'été 1521, qui fut, aux yeux de Bernal Díaz, le plus admirable et le plus inoubliable de tous les cavaliers, il fut *un muy extremado jinete, un extremado hombre de a caballo*, « un cavalier inoubliable ». Ni Hernán Cortés ni les autres grands capitaines, tels Pedro de Alvarado, Cristóbal de Olid, Andrés de Tapia ou encore Gonzalo de Sandoval, ne furent pareillement décrits. A l'opposé, Ortiz le musicien et Bartolomé García, ne furent ni l'un ni l'autre bons cavaliers. Leur cheval (qu'ils partageaient car ils avaient probablement dû l'acquérir en commun), sur les ordres de Cortés, passa aux mains de Alonso de Ávila.

En dehors de ce cheval, les montures étaient généralement unies à leurs cavaliers jusqu'à la mort de l'un ou de l'autre. Derrière ce lien nous devinons des croyances. La

mort des chevaux marque les imaginaires. Ainsi, Bernal Díaz remémore tous les chevaux morts, comme la jument baie de Pedro de Alvarado pendant la *Noche Triste*. Peu importait le nombre des chevaux ou leur efficacité au combat, ils apparaissaient comme le porte-bonheur des troupes et ils revêtaient un caractère un peu magique. L'été 1519 après une attaque des Tlaxcaltèques, Hernán Cortès fit enterrer des chevaux<sup>70</sup>. Cet acte visait t-il à garder les Indiens dans l'ignorance de la mortalité des chevaux – interprétation communément admise- ou au contraire à garder le moral des troupes à travers l'organisation d'un rite magico-religieux<sup>71</sup> ? Je m'inclinerais pour la seconde interprétation car c'est bel et bien le destin des chevaux et leurs exploits qui nourrissaient les conversations entre les conquérants, le soir, autour des feux de camp<sup>72</sup>. Bernal Díaz del Castillo, trente années après la *Noche Triste* s'interroge : « qu'étaient devenus Juan Velásquez de León, et Francisco de Salcedo, et Francisco de Morla, et Lares le bon cavalier, et tant d'autres de l'armée de Cortés ? » Les noms cités sont ceux de cavaliers, et d'ajouter : « pourquoi en nommer si peu »<sup>73</sup> ? L'histoire des premiers chevaux appartient aux sphères étendues de l'oralité et de l'imaginaire, chacun gardant précieusement une anecdote en mémoire. Encore au début du XVII<sup>e</sup> siècle, Juan de Torquemada (1557-1624) évoquait la singulière destinée d'un poulain, abandonné par les conquérants et recueilli par un troupeau de cerfs : « ils laissèrent là un poulain qui allait avec les juments et un an et de mi plus tard, ils le retrouvèrent parmi un troupeau de cerfs duquel il ne s'était jamais séparé (selon ce que dirent les Indiens) et il était devenu un très beaux roussin et il fut un très bon cheval »<sup>74</sup>. C'est à travers le *Lienzo de Tlaxcala* et les yeux du lettré et astrologue Botello que l'on mesure le mieux les sensibilités à l'œuvre dans la relation homme/cheval, un couple uni jusque dans la mort et peut-être dans l'au-delà. Bernal Díaz del Castillo nota de quelle façon « son astrologie ne lui a pas servi » puisqu'il périt dans la débâcle de la Noche Triste le 30 juin 1520. Sortis de Mexico-Tenochtitlán, les conquérants survivants dénichèrent dans la besace de l'astrologue des papiers « comme un livre », soit un carnet de notes dans lequel ce lettré avait inscrit à l'aide de traits, de chiffres et de signes, les peurs qui l'avaient envahi à la veille de la déroute espagnole :

---

<sup>70</sup> Thomas : 1994, 274.

<sup>71</sup> Sur les « croyances » indiennes sur les chevaux de la Conquête, voir partie IV.

<sup>72</sup> Se référer aux chroniqueurs Andrés de Tapia, López de Gomara ou Bernal del Castillo.

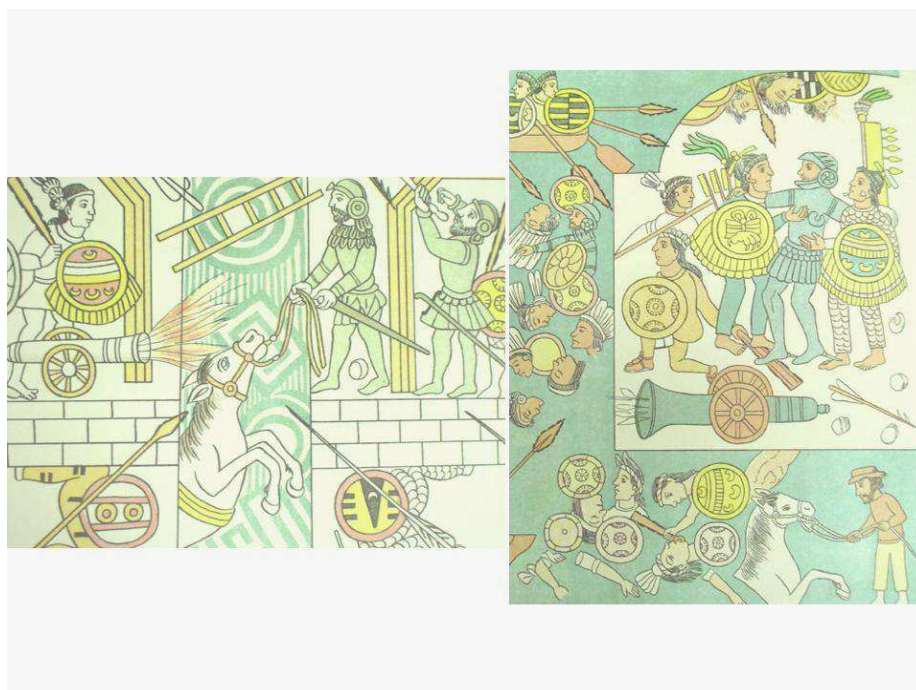
<sup>73</sup> Díaz del Castillo, TII : 1980, 162.

<sup>74</sup> Torquemada : 1986, 530 : « *quédeseles aquí, por descuido, un potrillo, que iba con las yeguas, y pasado año y medio, le hallaron hecho muy bien rocín, entre una manada de venados, de los cuales nunca se había apartado (según dijeron los indios) y fue muy buen caballo* ».

« Des papiers composant une sorte de livre avec des chiffres, des traits, des marques et des signes où on lisait : « Si je dois mourir ici en cette triste guerre au pouvoir de ces chiens d'Indiens ». Il y avait d'autres traits et d'autres chiffres plus bas où cela disait : « Tu ne mourras point ». Et à nouveau il y avait d'autres traits, d'autres chiffres et d'autres marques qui disaient : « Oui, tu mourras ». Et la ligne suivante répondait : « Tu ne mourras pas ». Ailleurs cela disait : « S'ils doivent me tuer et mon cheval avec ». Plus bas on lisait : « Oui, ils me tueront »<sup>75</sup>.

### Document I-2

Les chevaux morts pendant la Noche Triste (30 juin 1520) d'après le *Lienzo de Tlaxcala*



Juan Suárez de Peralta raconte que les conquérants, en certaines occasions, c'est-à-dire lorsqu'ils mourraient de faim, mangèrent des chevaux<sup>76</sup>. C'est le sens de la scène de la *Relation Géographique de Tlaxcala* sur laquelle nous voyons un Espagnol dépecer un cheval à Otumba lors de la *Noche Triste*. L'interrogatoire du conquérant Cristóbal Martín de Gamboa en 1532 confirme la pratique de l'hippophagie pendant la Conquête.

<sup>75</sup> Bernand et Gruzinski : 1991, 293. Díaz del Castillo : 1977, 398. « Digamos ahora el astrólogo Botello no le aprovechó su astrología, que también allí murió con su caballo. Pasamos adelante, y diré cómo se hallaron en una petaca de este Botello, después que estuvimos en salvo, unos papeles como libro, con cifras y rayas y apuntamientos y señales, que decía en ellas : "Si me he de morir aquí en esta triste guerra en poder de estos indios". Y decía en otras rayas y cifras más adelante: "No morirás." Y tornaba a decir en otras cifras y rayas y apuntamientos: "Si morirás." Y respondía la otra raya: "No morirás." Y decía en otra parte: "Si me han de matar, también mi caballo ».

<sup>76</sup> Suárez de Peralta : 1990, 148.



Le conquérant et les nombreux témoins qui comparurent durent s'expliquer sur la mort d'un cheval pendant la déroute de la *Noche Triste*, dire de quelle façon il avait été blessé et déclarer « ce qu'ils savaient »<sup>77</sup>. Ceux qui n'assistèrent pas à la scène évoquèrent un fait « connu », « fameux », *notario y público* sans jamais nommer le « fait » par son nom (l'hippophagie) suggérant par là le caractère exceptionnel, presque hérétique, des faits<sup>78</sup>.

### Document I-3

Un conquérant dépèce un cheval après la déroute de la *Noche Triste*, *Relation Géographique de Tlaxcala*, 1584



<sup>77</sup> Fernández del Castillo : 1941, 17.

<sup>78</sup> *Ibid*, 29.

## Les cycles de la domestication des chevaux des origines aux cavaleries reines

Les montures des conquérants-cavaliers, chevaux et juments, servaient pour « les choses de la guerre ». En matière de techniques équestres, les cavaliers de la Conquête héritèrent de deux traditions, la *brida* et la *jineta*, caractéristiques de l'histoire de l'équitation de la Péninsule Ibérique, qui, depuis la Reconquête (1085-1492), avait vu cohabiter ces deux façons de monter à cheval opposées, voire concurrentes. La *jineta* et la *brida* s'inscrivent dans un processus de longue durée dont il convient de retracer la genèse, les évolutions, les diffusions et surtout les implications sociales et culturelles.

La domestication chevaline est un processus millénaire qui apparaît mal connu dans sa phase initiale ou première domestication. En effet, entre les représentations d'équidés sur les parois des grottes en Europe Occidentale il y a trente mille ans et les premières preuves archéologiques (connues), des ossements, des restes alimentaires et des sépultures rituelles, retrouvées sur les bords du fleuve Dniepr (site de Dereivka, actuelle Ukraine), datées du quatrième millénaire avant J.-C. et qui témoignent d'une domestication relativement aboutie comme semble l'indiquer l'usage d'un mors : que s'est-il passé ? Le chemin parcouru pendant plus de vingt mille ans entre les sociétés et les équidés reste en grande partie mystérieux, mais l'abondance de représentations de chevaux dans les sépultures eurasiatiques signale peut-être des liens profonds entre la domestication initiale du cheval et les croyances des sociétés qui les ont vu naître. L'hypothèse d'un cheval au cœur des cosmogonies préhistoriques n'est pas à écarter<sup>79</sup>. En ce sens, les preuves de la domestication initiale semblent témoigner plutôt qu'un « début », d'un aboutissement.

Si cette domestication initiale demeure aussi lointaine qu'énigmatique, il en va différemment de la domestication secondaire du cheval entamée au troisième millénaire

---

<sup>79</sup> André Leroi-Gourhan a montré la signification religieuse profonde de l'art pariétal occidental, par exemple les grottes de Lascaux en Dordogne et les grottes de Etcheverriko-Karbia dans le pays basque. En étudiant minutieusement l'organisation des représentations d'animaux dans les grottes, il a pu distinguer deux groupes d'animaux : alors que les premiers ornent les cavités du centre de la grotte, les seconds habitent les parties périphériques. Il a aussi identifié la présence de signes qui révéleraient la nature féminine ou masculine des groupes d'animaux, comme la représentation symbolique d'un ordre cosmique rigoureux, une sorte de manichéisme animal.

avant notre ère et « dictée par le désir de maîtriser et d'exploiter sa force de vitesse »<sup>80</sup>. La domestication secondaire du cheval se manifesta à travers l'apparition des charreries et des cavaleries et donna naissances aux premières cultures équestres nomades. Tout d'abord, elle consacra l'attelage, « la première utilisation massive et durable qui a été faite du cheval pour son travail »<sup>81</sup>. Le développement et le perfectionnement de l'attelage supposèrent le concours d'un ensemble de moyens techniques complexes, telle la roue. C'est le perfectionnement de celle-ci au milieu du troisième millénaire (la roue à rayons) entre le Cappadoce et l'Arménie actuelle, qui permit la naissance d'un char léger à deux roues tracté par des chevaux attelés de front, qui ne tarda pas, de perfectionnements en innovations, à devenir le pilier des armées. Le char à deux roues se diffusa entre le troisième et le premier millénaire avant notre ère en Asie, du Moyen-Orient à la Chine, en Europe et en Afrique du Nord. Par ailleurs, l'utilisation de ce char léger participa à la formation de nouvelles élites guerrières. En ce sens, elle bouleversa profondément les structures sociales des peuples qui l'avaient adopté, le cheval devenait synonyme de pouvoir.

Les cavaleries apparurent deux millénaires après l'attelage militaire. A l'aube de premier millénaire avant notre ère, le centaure comme figure centrale des armées fit son entrée dans l'histoire en Asie intérieure et au Moyen-Orient<sup>82</sup>. Les cavaliers qui dans un premier temps avaient épaulé les chars dans leurs manoeuvres, ne tardèrent pas à les remplacer. L'invention de ces premières cavaleries dont les techniques d'équitation encore rudimentaires, donna naissance aux premières sociétés nomades centaures qui engendrèrent la « civilisation des steppes » fondée sur le grand nomadisme pastoral et guerrier. En Chine, la diffusion des cavaleries fut tout autre mais non moins décisive puisqu'elle participa à la naissance de l'Empire au troisième siècle avant J.-C. C'est le prince de Qin (246-211) qui, conscient de l'intérêt stratégique de la cavalerie, fit du cheval monté « le fer de lance » de son armée<sup>83</sup>. De son côté, le monde antique gréco-romain utilisa les chars légers et les chariots à quatre roues comme moyen de transport plus que comme technique de guerre et pratiqua l'équitation plutôt civile que militaire mais n'apporta aucune innovation majeure, au regard des techniques, à la domestication chevaline<sup>84</sup>.

---

<sup>80</sup> Digard : 2007, 45

<sup>81</sup> *Ibid*, 47

<sup>82</sup> *Ibid*, 50.

<sup>83</sup> Desroches : 1995, 13.

<sup>84</sup> Digard : 2007, 59-68.

Le passage d'une domestication à une autre ne se fit pas du jour au lendemain. Les cycles de la domestication chevaline se chevauchèrent parfois sur plusieurs siècles. La troisième domestication sonna l'avènement de cavaleries toutes puissantes et de techniques d'équitation abouties dans lesquelles les conquérants-cavaliers puisèrent leurs racines. Autrement dit, la troisième domestication célébra l'entrée dans l'ère de la *brida* et de la *jineta*. Par ailleurs, elle marqua l'avènement de traditions culturelles chevalines originales.

Entre le V<sup>e</sup> siècle et le I<sup>er</sup> siècle avant notre ère, les Perses inventèrent un nouveau type de combat à cheval fondé sur la technique de la charge qui visait « à enfoncer les lignes ennemies par le choc frontal d'une charge au galop à fond »<sup>85</sup>. Les cavaliers et les montures étaient cuirassés. Par ailleurs, les cavaliers chargeaient l'ennemi, armés d'arcs ou de lances portées sous le bras. Les techniques de combats jointes à l'extrême dextérité des cavaliers qui montaient sans étriers faisaient des cavaleries lourdes perses de redoutables ennemis<sup>86</sup>. Ainsi, les Perses inventèrent une technique d'équitation typique des cavaleries lourdes. Elle fut réutilisée et perfectionnée plusieurs siècles plus tard par les chevaliers de l'âge féodal parmi lesquels elle prit le nom de *brida*.

L'avènement d'une cavalerie lourde dans l'Occident médiéval, de la figure emblématique du cavalier cataphractaire et de la *brida* accompagna la diffusion des étriers et de la selle à arçon entre le VIII<sup>e</sup> siècle et le IX<sup>e</sup> siècle<sup>87</sup>. Le chemin parcouru par les étriers de la Perse à l'Occident médiéval et les conséquences d'une telle introduction ont suscité de passionnants débats<sup>88</sup>. Dans quelle mesure en effet l'adoption de la selle à arçon et des étriers par une classe de guerriers engendra-t-elle la société féodale ? La diffusion des étriers somme toute n'étaient que la partie émergée de l'iceberg, elle intégra un contexte de profondes mutations sociales et culturelles qui fit glisser les sociétés romano-germaniques à la société féodale dans laquelle les *oratores*, les *bellatores* et les *laboratores* (ceux qui prient, ceux qui guerroient et ceux qui labourent) composaient les piliers du nouveau monde chrétien. La toute puissance des gens d'armes se manifesta au cours du X<sup>e</sup> siècle à travers leur main mise sur des privilèges et à travers la sacralisation des pratiques militaires que l'on entrevoit par

---

<sup>85</sup> *Ibid*, 82

<sup>86</sup> *Ibid*, 70-73

<sup>87</sup> Criste : 2008, 148-150.

<sup>88</sup> *Ibid*, 83

exemple à travers le rite de l'adoubement<sup>89</sup>. Les guerriers d'élite accédèrent au rang de chevaliers. La diffusion d'un idéal de paix chrétien parmi eux, qui se manifesta à travers le mouvement de la *pax* et de la *tregua Dei* au XI<sup>e</sup> siècle, donna naissance à l'éthique chevaleresque et à l'émergence d'un christianisme de guerre qui justifia les Croisades et la Reconquête<sup>90</sup>. Les cavaliers cataphractaires adoptèrent, développèrent et perfectionnèrent au fil des siècles la monte à la *brida*, une technique d'équitation de combat dans laquelle les cavaliers chargeaient l'ennemi par un choc frontal, la lance portée sous le bras<sup>91</sup>. Les chevaliers de l'ère médiévale revêtaient une lourde armure comme avant eux les Perses avaient arboré les cuirasses, et leurs montures, une barde. Les armures gagnèrent en poids, au XIII<sup>e</sup> siècle notamment. Le harnachement des chevaux au coût exorbitant faisait l'objet des plus grandes ostentations révélant le prestige du cavalier. Bien évidemment, le chevalier ne constitua pas une figure figée ni dans le temps, ni dans l'espace. Entre le Haut et le Bas Moyen Âge, du nord au sud de l'Europe, les idéaux, les mentalités ou encore l'armement mutèrent. Retenons néanmoins, comme le souligne Jacques Le Goff<sup>92</sup>, que l'ère médiévale entre le XI<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle notamment fut empreinte d'une profonde unité et d'une remarquable cohérence socioculturelle, dont la *brida*, à elle seule, rend compte. Cette technique équestre renvoyait, plus largement, à une culture et à des sociétés profondément chevalines qui nourrissaient un imaginaire chevaleresque et qui s'enracinaient dans un idéal chrétien. Ce n'est donc pas un hasard si le cheval de l'âge médiéval était entouré de mythes qui révélaient les pouvoirs « magiques » et surnaturels des chevaux. Par exemple, les mythes qui circulaient à Montailhou au début du XIV<sup>e</sup> siècle signalent la précellence du cheval sur les autres animaux pour abriter les esprits et les âmes des défunts. En haute Ariège, le cheval se retrouvait au coeur de la métempsycose<sup>93</sup>.

---

<sup>89</sup> Le Goff : 1990, 85-86.

<sup>90</sup> *Ibid*, 88-93.

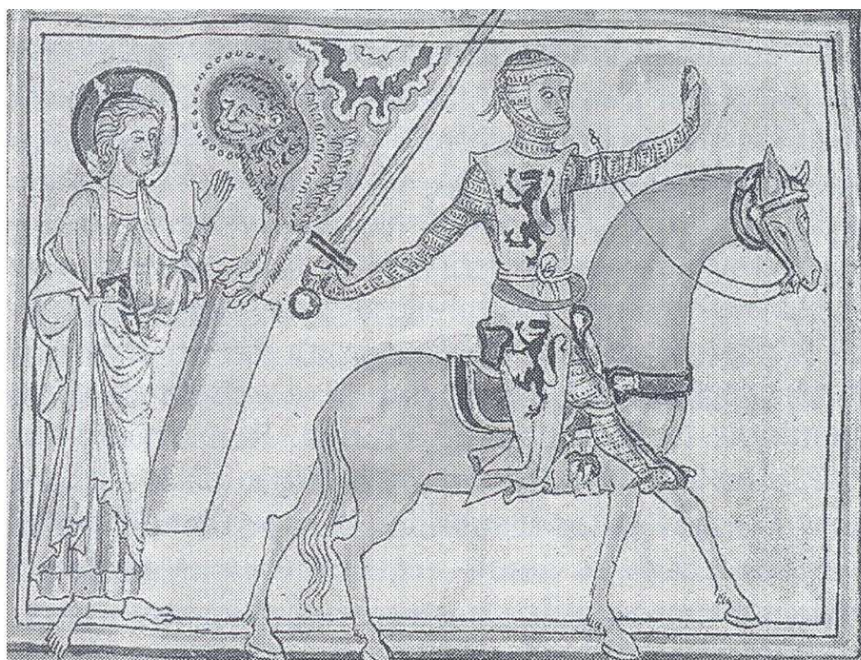
<sup>91</sup> Pourquoi « *brida* » ? La position des étriers, très en avant, « éloignait le contact physique avec le cheval étant donné que les jambes du cavalier dépassaient largement les flancs de l'animal, rendant les très longs éperons de l'époque nécessaires. L'insensibilité aux éperons et le manque de contact des jambes rendaient difficiles pour le cavalier la transmission d'ordre subtils et précis au cheval et ils ne facilitaient pas la sensibilité aux réactions du cheval telles que son équilibre et sa direction. Le rapport le plus complexe que le chevalier avait avec son cheval passait par les mors rudes de l'époque et, de fait, le cheval était majoritairement monté « à la main » ou « à la bride », d'où le terme « *a la brida* » : Thompson : 2008, 196.

<sup>92</sup> Le Goff : 1990, introduction.

<sup>93</sup> Le Roy-Ladurie : 1975, 454.

#### Document I-4

Un chevalier monté à la *brida*. Miniature de l'*Apocalypse* de Cambrai, XIII<sup>e</sup> siècle



Parallèlement, au nord-est de l'Iran, un autre grand foyer d'innovations équestres vit le jour. Comme les Perses, les peuples des steppes eurasiatiques furent pris d'une fièvre hippique. Rappelons qu'au I<sup>er</sup> millénaire avant notre ère les cultures des steppes avaient adopté l'usage de l'équitation et un mode de vie pastoral nomade<sup>94</sup>. Cinq siècles plus tard environ, les cultures des steppes perfectionnèrent les techniques d'équitation et inventèrent de nouvelles tactiques de combats. De fait, c'est l'invention de la cavalerie légère par les Scythes, entre le VIII<sup>e</sup> siècle et le III<sup>e</sup> siècle avant J. C, qui permit à Gengis Khan, plusieurs siècles plus tard, de conquérir la moitié du monde. Les cavaliers nomades, dont l'arme reine était l'arc, avaient développés des tactiques de manoeuvres rapides à cheval fondées sur le harcèlement et la fuite simulée, dans lesquelles l'efficacité reposait sur l'effet de surprise et la rapidité d'action<sup>95</sup>. C'est la nécessité de la vitesse qui poussa les cavaliers nomades à inventer une équitation légère en suspension, qui prit en espagnol, quelques siècles plus tard, le nom de *jineta*. On doit également aux cavaliers nomades l'invention de la selle à arçon et des étriers, vers la

<sup>94</sup> Voir Lebedynsky : 2003.

<sup>95</sup> Lebedynsky : 2003, 31. Digard : 2007, 75-76.



naissance de Jésus-Christ, en Asie centrale<sup>96</sup>, invention qui ne tarda pas à être diffusée à l'ensemble du continent eurasiatique du IV<sup>e</sup> siècle -les Perses et les Arabes en furent les premiers bénéficiaires- au VIII<sup>e</sup> siècle pour l'Occident. Néanmoins, les cavaliers nomades n'étaient pas étrangers à d'autres techniques de combat à cheval. Nombres de tribus nomades tels les Sarmates adoptèrent la tactique en escadrons de choc, c'est-à-dire l'attaque frontale à l'iranienne avec des cavaleries cuirassées. Les cavaliers des steppes connaissaient et pratiquaient les deux techniques d'équitation caractéristiques de la troisième domestication dont héritèrent les conquérants-cavaliers sous le nom de *brida* et de *jineta*.

En moins d'un millénaire, les civilisations des steppes avaient donc mis au point des cavaleries légères efficaces et des techniques d'équitation complexes qui furent diffusées dans les mondes arabes. La monte en suspension continua d'évoluer. C'est la synthèse originale entre les traditions équestres turco-mongole, iranienne et bédouine-arabe qui façonna la *jineta* qui parvint jusque dans la Péninsule Ibérique où elle s'enracina durablement. L'étymologie du terme « *jineta* » signale les cheminements de cette équitation en suspension. Il dérive d'un mot d'origine arabo-hispanique, « *zanati* », qui dérivait lui même de « *Zenâta* », du nom d'une confédération de tribus berbères, célèbre pour l'élevage des chevaux et sa maîtrise de l'équitation<sup>97</sup>.

Les peuples nomades édifièrent des cultures du cheval originales. Ils devinrent les peuples cavaliers dans le sens où le cheval était omniprésent et son usage était diffusé à l'ensemble des membres de la société. De la vie quotidienne aux mythes, des enfants aux anciens, des femmes aux guerriers, de l'alimentation aux jeux, de l'élevage aux raids, les chevaux trouvèrent, chez les nomades des steppes, une place dont on peine à mesurer l'ampleur et qui n'est pas étrangère à l'abondante masse chevaline disponible dans ces régions<sup>98</sup>. Les troupeaux fournissaient non seulement la base de l'alimentation (dont le célèbre lait de jument fermenté) mais aussi la plupart des produits de base utilisés dans l'artisanat. Le cheval était omniprésent : les langues, les mythes et les rites funéraires témoignent des liens privilégiés qui unissaient les hommes et les chevaux.

---

<sup>96</sup> Digard : 2007, 74.

<sup>97</sup> Real Academia española : 2001, 894.

<sup>98</sup> Digard : 2007, 78-81. Lebedynsky : 2003, 23.

Aux côtés de l'émergence et de la diffusion séculaire des cavaleries légères et lourdes et de l'avènement de cultures chevalines originales, la troisième domestication fut marquée par la régionalisation des usages des équidés. Le char de guerre qui disparut uniformément d'Orient et d'Occident au cours du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère, entraîna la fin durable de l'attelage au Moyen-Orient et en Afrique du Nord (qui laissa la place au bât), alors qu'il fut remplacé en Europe par de nombreux véhicules, utilitaires et luxueux, qui façonnèrent profondément les paysages ruraux et urbains européens selon de fortes variantes régionales.

Ainsi, la *jineta* et la *brida* composaient deux techniques d'équitation opposées. Dans la *jineta*, le cavalier « se tenait en suspension au-dessus d'une selle à haut trousséquin (comme les selles andalouse et maghrébine actuelles), les jambes fléchies sur des étrivières courtes, les talons au contact des flancs de la monture, le buste légèrement penché vers l'avant ». Dans la *brida*, le cavalier « était assis au plus profond d'une « selle à piquer » (semblable à la selle portugaise aujourd'hui), le bassin bien calé entre un pommeau et un trousséquin peu élevés mais enveloppants, les jambes descendues, les étrivières longues »<sup>99</sup>. *Brida* et *jineta* correspondaient à des techniques de combats distincts dont nous avons déjà esquissé les caractéristiques : d'un côté une technique du harcèlement et de la fuite et de l'autre celle d'une charge en galop à fond. La *jineta* met en scène une cavalerie légère, mobile, dont l'efficacité repose sur la rapidité de l'attaque et l'effet de surprise, tandis que la *brida* privilégie une cavalerie lourde.

---

<sup>99</sup> Digard : 2007, 109.



## Document I-5

### Les cycles de la domestication des chevaux

Phase domesticatoire	Repères temporels	Foyers culturels d'innovation et repères géographiques	Caractéristiques
<b>Première domestication</b>	31000 B.P	Art paléolithique supérieur. Chauvet (Ardèche, France)	"Il n'y a pas de linéarité dans l'art paléolithique. Les images se présentent comme un tableau dans lequel il y a un centre et une périphérie. Elles s'accumulent sans perdre le sens de cette répartition en auréoles. Quand on a la clef, on s'aperçoit que tout est construit autour d'un sujet qui ne peut avoir été qu'un mythe" (André Leroi-Gourhan, Les racines du monde, Pierre Belfond, Paris, 1982, p. 67).
	15000 B.P	Art pariétal. Lascaux (Dordogne, France)	
	4300 à 3900 av. J.-C.	Complexe agro-pastoral néolithique. Site Dereivka, actuelle Ukraine	Plus anciens indices matériels de domestication du cheval: restes alimentaires, sépulture rituelle d'un étalon, présence d'un mors
<b>Deuxième domestication</b>	Entre 3 <sup>e</sup> et 2 <sup>e</sup> millénaire av. J.-C.	Asie intérieure, diffusion rapide en Mésopotamie et au Moyen-Orient	CHARRERIES: l'invention du char léger à deux roues tracté par des chevaux attelé de front soit de l'attelage à finalité guerrière fait triompher le raid en profondeur et entraîne de profonds bouleversements sociaux
	1 <sup>er</sup> millénaire av. J.-C.	Asie intérieure, Moyen-Orient	CAVALERIES: les premiers centaures sont des archers qui montent à cru selon une équitation encore rudimentaire. Ils appuient les charreries. Naissance d'un mode de vie agro-pastoral nomade dans les steppes eurasiatiques
<b>Troisième domestication</b>	Entre le V <sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le XVI <sup>e</sup> siècle	Perse	CAVALERIES ET EQUITATION REINES
			Invention de la cavalerie lourde, technique de la charge et de l'attaque frontale, chevaux et cavaliers cuirassés (brida)
		Steppes eurasiatiques	Invention de la cavalerie légère, technique du harcèlement et de la fuite, cavaliers montent en suspension (jineta). Invention de la selle à arçon et de l'étrier
		Diffusion des innovations et des savoirs en Europe, en Chine, en Afrique...	RÉGIONALISATION DES CULTURES CHEVALINES
<b>La Conquête du Mexique : la naissance d'une quatrième domestication?</b>	XVI <sup>e</sup> siècle	Nouvelle-Espagne	Disparition de l'attelage dans les mondes orientaux remplacé par le bât pour le transport des marchandises, tandis que les véhicules de toutes sortes apparaissent en Occident. Les civilisations des steppes donnent naissance aux peuples cavaliers dans lesquels le cheval est au cœur des cultures et des sociétés. A l'opposé, chez les sédentaires, le cheval est objet de clivages sociaux séculaires.
			Les conquérants débarquent avec des traditions équestres mixtes, la <i>brida</i> et la <i>jineta</i> , une tradition de l'élevage et un imaginaire dans lequel le cheval se trouve au cœur d'un idéal féodal enraciné dans la figure de Santiago.

D'après Digard : 2007 et *Le cheval dans l'art* : 2008.

## Les cavaliers de l'Apocalypse

Les cavaliers de la Conquête connaissaient les deux techniques d'équitation. Néanmoins, en Europe à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, la *jineta* et la *brida* s'inscrivaient dans des contextes culturels distincts. Ainsi, la monte en suspension était caractéristique de l'Orient musulman, on la disait « à la mauresque ». Elle avait gagné la Péninsule Ibérique lors de la conquête arabe au VIII<sup>e</sup> siècle et elle s'y était durablement enracinée pendant Al-Andalus. À l'opposé, la *brida* était représentative des chevaliers de l'ère féodale. Le poids de leur armement, jusqu'à quinze kilogrammes, justifiait à lui seul l'usage d'une équitation dans laquelle le cavalier était vissé au fond de la selle, il est en effet techniquement impossible de monter en suspension avec une si lourde armure. Les tournois, outre leur fonction sociale, reproduisaient en temps de paix l'idéal du combat des chevaliers. Carrefour entre l'Orient et l'Occident, pendant Al-Andalus<sup>100</sup> puis pendant la Reconquête, l'Espagne vit cohabiter les hommes, les cultures et les savoirs. Aux guerriers musulmans la *jineta*, aux soldats chrétiens la *brida*. Les plafonds peints de la salle des Rois de l'Alhambra de Grenade montrent deux cavaliers se faisant face, un cavalier musulman monté à la *jineta* et un cavalier chrétien monté à la *brida*<sup>101</sup>. La *Chronique des Rois de Castille* (1429)<sup>102</sup> montre les armées chrétiennes tels des chevaliers dans la plus pure tradition de la *brida* face à des cavaliers musulmans montés à la *jineta*. Pourtant, les *Beatus*, les manuscrits illustrés qui virent le jour dans la Péninsule Ibérique entre le X<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle, à la fois commentaires de l'*Apocalypse* et illustrations de la Reconquête, montrent les cavaliers chrétiens tantôt à la *brida*, jambes longues, tantôt à la *jineta*, jambes pliées comme les Maures et ils témoignent de ce fait des appropriations techniques et culturelles mauresques par les Chrétiens. Mais les échanges n'étaient pas unilatéraux et l'on peut même parler dans une certaine mesure d'une « Grenade castillanisée ». Ainsi, un poète musulman évoqua les empreints d'habits, d'objets, dont la selle, chrétiens par les sultans de Grenade<sup>103</sup>. C'est que, au regard des cavaliers de la fin du XV<sup>e</sup> siècle et du début du XVI<sup>e</sup> siècle, la maîtrise des deux techniques équestres était gage de savoir et de sagesse<sup>104</sup>.

---

<sup>100</sup> Territoire de la Péninsule ibérique sous influence musulmane entre 711 et 1492.

<sup>101</sup> Digard : 2007, 110.

<sup>102</sup> B.N.F, Esp. 220

<sup>103</sup> Sánchez-Albornoz, TII : 1973, 432.

<sup>104</sup> Digard : 2007, 110.

### Document I-6

Les cavaliers de l'Apocalypse montés à la *jineta* (gauche) et à la *brida* (droite)  
*Beatus de Osma*, XI<sup>e</sup> siècle, folio 151 (g.), *Beatus de Silos*, XII<sup>e</sup> siècle, folio 102v (d.)



Une série d'indices indiquent l'usage par les cavaliers de la Conquête de la *jineta* plutôt que de la *brida*. D'abord, Bernal Díaz del Castillo souligne à maintes reprises les aptitudes des chevaux aux jeux et à la course, *de juego y de carrera*, pareils aux chevaux andalous ou genets d'Espagne<sup>105</sup>, et rapporte qu'en champs ouverts, par exemple lors de la bataille de Centla le 25 mars 1519, les cavaleries se déployèrent « de deux en deux », Bernal Diaz del Castilla dit « *y correremos de dos en dos* ». Pierre Martyr (1457-1526) et le conquérant anonyme évoquèrent les cavaleries et les chevaux légers, *caballeros ligeros*<sup>106</sup>. Par ailleurs, le maniement de l'arquebuse et de l'arbalète témoigne à nouveau de la *jineta*. Inventée par les Chinois, l'arbalète était un arc perfectionné d'une redoutable efficacité car elle permettait de transpercer les armures, les rendant de ce fait obsolètes. Elle fut introduite dans l'Occident féodal pendant le bas Moyen Âge mais elle ne fut pas utilisée par les chevaliers du nord de l'Occident. Les

<sup>105</sup> Le cheval andalous est né du mélange entre des races de chevaux ibériques et des chevaux barbes et arabes.

<sup>106</sup> El conquistador anónimo : 1941, 24.

rois et les princes recrutaient plutôt des mercenaires arbalétriers, des Génois par exemple. Parallèlement à la diffusion de l'arbalète, l'arquebuse, qui est une arme à feu, fut introduite en Occident au XV<sup>e</sup> siècle. En Espagne, elle fut systématiquement employée par les cavaliers dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle. L'arbalète et l'arquebuse participèrent au renouveau des armées et à la disparition des chevaleries. A cheval, l'utilisation de l'arbalète et de l'arquebuse impliquait une monte en suspension. C'est la raison pour laquelle Diego Muñoz Camargo représenta Hernán Cortés à la *jinete*.

Dans les documents iconographiques, la lance est l'arme la plus souvent associée aux cavaliers<sup>107</sup>. La lance était réservée aux cavaliers, comme en témoigne une loi promulguée par le conseil municipal de la ville de Mexico en 1525 qui permettait aux seuls cavaliers le port de la lance, tandis que les soldats à pied étaient autorisés à porter l'épée et le poignard<sup>108</sup>. Dans son principe et sa réalisation technique, la lance est une arme simple (à la différence de l'arbalète ou de l'arquebuse) puisqu'elle se compose d'un long manche, généralement en bois, au bout duquel est fixé une lame. La lance connut deux utilisations majeures, voire opposées. Cette dualité apparaît tout autant culturelle (Occident/Orient) que temporelle (entre le haut et le bas Moyen Âge).

Pendant le haut Moyen Âge occidental, la lance était encore un léger javelot tenu à bout de bras et brandi au-dessus de la tête. Entre le IX<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle, l'usage de la lance muta. Certains interprètent cette mutation comme la conséquence de la diffusion de l'étrier dans l'Europe occidentale<sup>109</sup>, cette hypothèse est néanmoins discutée<sup>110</sup>. Désormais tenue sous l'aisselle, la lance cessa d'être une arme lancée pour devenir une arme d'assaut utilisée par les chevaleries en charge au galop à fond. Lors d'attaques frontales, la lance tenue sous le bras visait à renverser l'ennemi. Si la *Tapisserie de Bayeux* (1066-1082) montre encore au XI<sup>e</sup> siècle dans le nord de l'Occident chrétien la pratique conjointe des deux techniques, les *Beatus* révèlent dans la Péninsule Ibérique

---

<sup>107</sup> Voir tableau en annexes, A-I-4.

<sup>108</sup> Bejarano : 1889, acte du 23 mai 1525 : « *prohibición de llevar armas. Solo se permite la espada y el puñal y si se va a caballo, las lanzas. El castigo será la pérdida de las armas* ».

<sup>109</sup> Digard : 2007, 84. Favier : 1993, 552.

<sup>110</sup> La diffusion de l'étrier et le passage à la lance tenue sous le bras semblent correspondre à des phénomènes simultanés qui résultent de mutations structurelles plutôt qu'à des phénomènes de causalité. En effet, ils sont concomitants des grandes mutations que connut l'Occident chrétien entre le VIII<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle et qui vit l'avènement de la civilisation féodale qui résulte d'un entrelacement de relations multiples (Baschet : 2006, 386). D'ailleurs, les cavaliers perses, arabes et musulmans avaient continué d'utiliser la forme archaïque de tenir la lance (à bout de bras) alors même que l'étrier était acquis depuis longtemps.

l'usage exclusif, par les cavaliers chrétiens, de la lance tenue sous le bras<sup>111</sup>, position qui s'affirma comme un symbole identitaire. Car face à eux, les cavaliers d'Al-Andalus brandissaient la lance au-dessus de la tête dans le contexte d'une équitation en suspension, à la *jineta*. Sur des sources iconographiques datées du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>112</sup> et sur la *Chronique des Rois de Castille* (XV<sup>e</sup>), les cavaliers musulmans montés à la *jineta* brandissent les lances au-dessus de la tête. Ces derniers utilisèrent également la lance comme arme d'assaut, notamment dans le cadre d'une équitation de dressage. Mais d'une façon générale, les deux utilisations de la lance correspondaient aux différentes techniques d'équitations où *jineta* = cavalerie légère = Orient musulman = lance brandie au-dessus de la tête = arme lancée et *brida* = cavalerie lourde = Occident chrétien = arme tenue sous le bras = arme d'assaut. Or, c'est bel et bien la lance brandie au-dessus de la tête qu'utilisèrent les cavaliers de la Conquête, comme en témoignent les images du *Codex de Florence* et celles de la *Relation Géographique de Tlaxcala* et ce commentaire de Baltasar Dorantes de Carranza : « la tactique adoptée dans notre pays consistait dans l'attaque [des rangs ennemis] par de petits groupes de deux ou trois cavaliers qui tenaient la lance au tiers de la haste, ils la soutenaient en la calant au niveau des visages des ennemis. Dans cette position, ils mettaient le cheval au trot... l'objectif principal n'était pas de blesser mais d'écraser et de désordonner [les rangs ennemis] »<sup>113</sup>.

L'utilisation de la lance brandie au-dessus de la tête par les cavaliers de la Conquête correspondait-elle à un retour archaïque aux techniques du haut Moyen Âge ou à un emprunt oriental ? En tout état de cause, l'utilisation de la lance à la façon d'un javelot témoigne de la capacité d'adaptation des conquérants. Dans le contexte de la Conquête dans lequel ils n'avaient pas en face d'autres cavaliers ce qui aurait justifié l'utilisation d'une attaque frontale et donc l'utilisation de la lance tenue sous le bras, c'est bien la *jineta* qui convenait puisqu'il s'agissait de désordonner les rangs ennemis. Ainsi, lorsque les conquérants affrontèrent d'autres conquérants, comme ce fut le cas au

---

<sup>111</sup> Williams : 2003. Site Mandragore BNF. *Beatus de Gérone* (975) : f. 15v, f. 126 et f. 134v. *Beatus de Burgo de Osma* (1086) : f. 85v. *Beatus de Las Huelgas* (1220), ff. 149v-150.

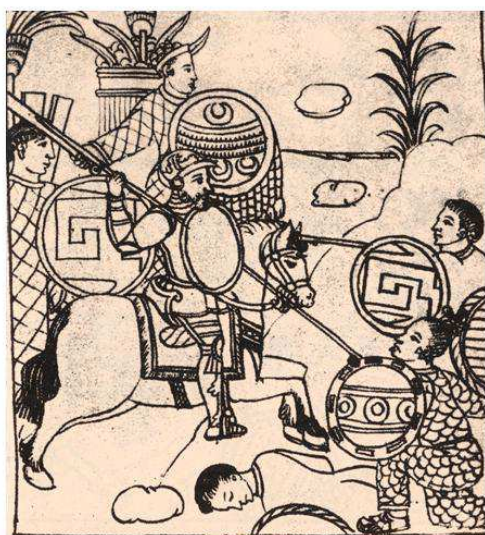
<sup>112</sup> Digard : 2002.

<sup>113</sup> Dorantes de Carranza : 1970, 350: « la táctica adoptada en nuestro país prevenía que acometieran por pequeños grupos de dos o tres hombres, que tomaban la lanza por el tercio de la asta, la enristraban poniéndola a la altura del rostro de los enemigos, y en esta posición, poniendo el caballo al trote, se entraban por lo más apretado de los contrarios, sin dar botes ni lanzadas, pues el objeto principal no era herir, sino atropellar y desordenar ».

Pérou lors de la bataille de Huarina le 20 octobre 1547, ce fut à la *brida* qu'ils le firent<sup>114</sup>.

#### Document I-7

La lance tenue au-dessus de la tête dans la *Relation Géographique de Tlaxcala*, 1584



<sup>114</sup> Cunninghame Graham : 1949, 131.



### Document I-8

*Codex de Florence, livre XII, folio. 58r, 1575-1580*

« *Y correremos de dos en dos* »



Par bien des aspects, les conquérants-cavaliers rappellent la figure du chevalier qui montait à la *brida* et dont l'imaginaire s'enracinait dans l'idéal chevaleresque. D'abord, ils revêtaient la lourde armure médiévale, cet ensemble articulé de plaques métalliques qui recouvrait le chevalier de la tête au pied. De nombreux documents en rendent compte, les images indiennes, les inventaires de biens, comme celui de Jerónimo López<sup>115</sup> et l'archéologie. Nous trouvons des armures datant de la Conquête au Musée de Chapultepec à Mexico. Par ailleurs, les fers retrouvés témoignent de la grande taille des chevaux, les destriers, qui seuls pouvaient supporter le poids de l'armure médiéval. La possession de l'épée à double lame, qui après la lance était l'arme la plus prisée parmi les conquérants évoque encore la *brida*. De même semblent

<sup>115</sup> Fernández del Castillo : 1927, 248.

indispensables les valets de pied<sup>116</sup> (*mozo de espuelas*) tels Francisco Martín Vendaval ou Pedro Gallego, ou les écuyers (*caballerizo*) comme Gonzalo Rodríguez de Ocampo ou Hernándo Mirón, desquels Cortés s'entouraient en permanence, en temps de guerre et en temps de paix, fidèle à la tradition chevaleresque.

Mais c'est surtout au regard des mentalités et de l'imaginaire que les conquérants-cavaliers expriment leur attachement aux valeurs féodales synthétisées dans la figure du chevalier. Est-il besoin de rappeler l'ardeur avec laquelle le mythe de Santiago s'enracina en Amérique ? Bernal Díaz del Castillo et l'ensemble des chroniqueurs relatent les apparitions miraculeuses de ce saint enfourchant un cheval blanc, montant à la *brida* et sans lequel nombre de victoires n'auraient pas été possible. Par ailleurs, Hernán Cortés possédait une médaille en or où figurait Saint-Georges à cheval<sup>117</sup> - encore un saint enfourchant un cheval blanc dont la vénération fut exacerbée pendant le Moyen Âge parallèlement à la lutte contre les infidèles. Les conquérants-cavaliers étaient imbus de la culture chevaleresque comme le prouve la lecture assidue des romans de chevalerie à laquelle ils s'adonnaient et qui nourrissait leur imaginaire<sup>118</sup>. C'est principalement en matière de représentations sociales que la figure du chevalier semble enracinée au plus profond des mentalités des conquérants-cavaliers. Ce sont bel et bien les mentalités qui permettent de comprendre la cédule de 1529 qui interdit la monte de chevaux aux Indiens<sup>119</sup>.

Le chevalier était d'abord un cavalier qui se distinguait par le métier des armes et un engagement à cheval. Un glissement subtil mais décisif s'opéra au cours du Moyen Âge dans lequel le chevalier se confondit avec l'aristocrate (qui prit le nom de noble seulement à la fin du Moyen Âge)<sup>120</sup>. Par ailleurs, la noblesse féodale se forgea autour de l'idée de lignage et de la relation de *dominium*, c'est-à-dire la fusion du pouvoir sur les terres et sur les hommes<sup>121</sup>. D'une façon générale, l'Europe était passée, entre le haut et le bas Moyen Âge, d'une situation où la possession d'un cheval pouvait

---

<sup>116</sup> Les valets de pied, que l'on commence à appeler au XVI<sup>e</sup> siècle « les laquais », sont les valets qui servent à pied, dans les écuries. Remarquons que le terme espagnol souligne plus profondément la relation au cheval que le terme français. *Mozo de espuelas* signifie littéralement « domestique des éperons », c'est le serviteur du cavalier qui, par exemple, tenait en main le cheval lorsque le seigneur montait en selle (seigneur dans le sens de maître). Le valet de pied ou « domestique des éperons » correspond à la figure de l'écuyer à pied..

<sup>117</sup> Díaz del Castillo, TI: 1977, 127.

<sup>118</sup> Grunberg : 1993, 41-44.

<sup>119</sup> Voir chapitre 6.

<sup>120</sup> Baschet : 2006, 139.

<sup>121</sup> *Ibid*, chap. 2.



anoblir (promotion sociale) à une situation où le cheval était strictement réservé à la noblesse, caste fermée, héréditaire et privilégiée<sup>122</sup>. Toutefois, la relation entre le guerrier à cheval et la noblesse était loin d'être figée. Dans l'Espagne des Rois Catholiques, il existait encore des passages entre les deux. Ainsi, un *hidalgo* qui devait justifier de sa noblesse devant la justice pouvait gagner son procès s'il parvenait à prouver qu'il ne circulait qu'à cheval dans les rues des cités et des villages accompagné de domestiques<sup>123</sup>. Dans les Indes Occidentales, Hernán Cortés lorsqu'il prit l'habit de gouverneur et de capitaine général (octobre 1522, octobre 1524) et d'autres législateurs furent animés par un désir évident de reproduire le modèle féodal en Amérique en s'autoproclamant seigneurs et en instaurant un encadrement seigneurial (l'*encomienda*) et municipal (le *cabildo*) calqué sur les institutions hispaniques<sup>124</sup>. Bien que concédée par une autorité supérieure en récompense d'un service, l'*encomienda* se distinguait néanmoins du modèle européen puisqu'elle n'était pas fondée sur la propriété territoriale mais sur un droit tributaire portant sur la population indigène.

Ainsi, le cheval avec lequel les conquérants-cavaliers débarquèrent au Mexique était un cheval espagnol de guerre fruit de métissages ibéro-arabes caractéristiques de l'histoire de l'Espagne pendant Al-Andalus et la Reconquête. Dans le contexte américain, face à des mondes sans chevaux, les conquérants-cavaliers privilégièrent l'usage de la *jineta*, une technique d'équitation d'origine mauresque qui apparut mieux adaptée que la *brida* pour combattre l'adversaire indigène. En revanche, les conquérants-cavaliers s'imaginaient tels des chevaliers de l'âge féodal et ils s'enracinaient dans un imaginaire médiéval chrétien.

---

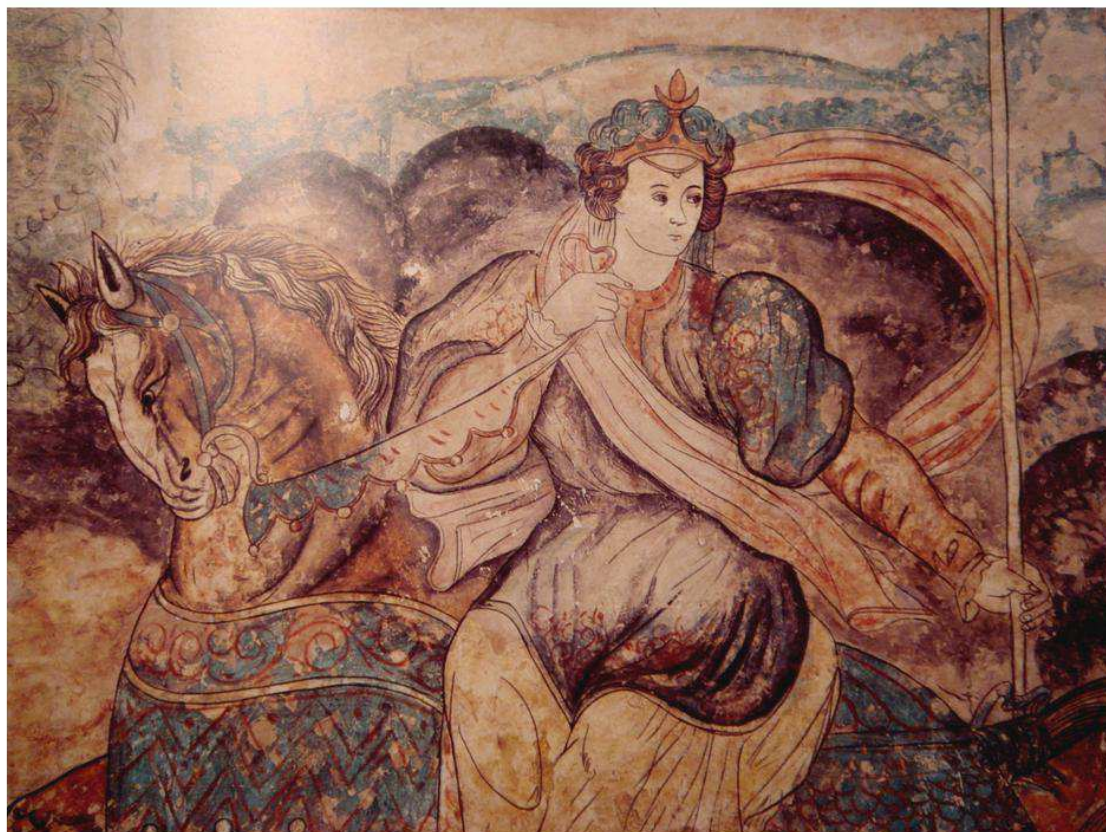
<sup>122</sup> Digard : 2007, 89.

<sup>123</sup> Bennasar : 1992, 301.

<sup>124</sup> Bernand et Gruzinski, TI : 1991, 343.

## Chapitre 2

### Arts équestres



L'image ci-dessus est issue d'une peinture murale de la *Casa del Deán*<sup>125</sup> à Puebla. Elle montre une femme montée en amazone qui est la sibylle Europe. Observons attentivement le luxe des vêtements et du harnachement. Il témoigne de la vie équestre en cours dans la vice-royauté de la Nouvelle Espagne, et en particulier dans sa capitale, Mexico et dans la seconde plus grande ville de royaume, Puebla, la ville des Anges. Dans ce chapitre, il sera davantage question de Mexico que de Puebla, le hasard des sources nous ayant conduit plus ici que là-bas. En outre, l'amazone témoigne d'un art de l'équitation raffiné. Or, les arts équestres sont symptomatiques d'une société à

<sup>125</sup> La demeure du doyen de la cathédrale, don Tomás de la Plaza, qui occupa l'office entre 1564 et 1589. Le doyen de la cathédrale était la plus haute autorité ecclésiastique après l'évêque. Les murs de la salle à manger sont recouverts des sibylles, ces prophétesses païennes qui annoncèrent la vie du Christ, et ceux du salon, par les *Triumphes* de Pétrarque. A propos de ces peintures, voir l'étude détaillée de Serge Gruzinski dans Gruzinski : 1994, 133-165 et Gruzinski : 1999, 112-116.

écuyers. Au même moment où la peinture fut réalisée, à la fin des années 1580, un créole qui était né et qui avait grandi à Mexico entreprenait l'écriture de trois livres dans lesquels les chevaux, leurs cavaliers et l'univers chevalin font figure de muse. Est-ce un hasard si le programme iconographique équestre de la résidence du doyen de Puebla et l'œuvre du créole Juan Suárez de Peralta sont contemporains ? Ces deux témoignages nous mènent sur la piste des arts équestres qui se manifestaient notamment sous la forme de jeux -l'on évoquait « les fêtes et les réjouissances » (*fiestas y regocijos*)-, d'un dressage raffiné et de harnachements luxueux s'apparentant à de riches parures. Cette ostentation chevaline était révélatrice de la consolidation progressive du pouvoir de la couronne et d'une société aux « prestiges définis »<sup>126</sup> qui entendait imiter et égaler la métropole, voire la dépasser en donnant naissance à des identités créoles.

---

<sup>126</sup> Lira, Muro : 2000, 350.

## « Des réjouissances et des fêtes » royales

C'est Hernán Cortés qui initia la « centaurisation » royale de Mexico-Tenochtitlán. La « cité la plus noble » qui s'apprêtait à devenir « l'une des capitales du siècle d'or espagnol »<sup>127</sup> devait briller par ses chevaux ce qui passait par la mise en scène de cavalleries majestueuses dans un décor urbain aux allures de gigantesque théâtre. Les spectacles équestres dictaient le jeu des apparences et devaient éblouir comme le soleil de midi. Ces fêtes somptueuses portaient au XVI<sup>e</sup> siècle le nom de *regocijos*, de *gozo*, la joie. Littéralement, le *regocijo* définit une allégresse jubilatoire, la manifestation extrême de la joie, bref, la réjouissance.

Quel poète, quel lettré, quel chroniqueur ou quel voyageur ne loua-t-il pas la beauté des chevaux (les plus beaux du monde), les cavaliers (les plus habiles que la terre ait connue) et les spectacles équestres de la capitale vice-royale ? Les témoignages de Francisco Cervantès de Salazar, en latin, de Domingo de Chimalpahín, en náhuatl, de Bernardino de Balbuena, dans un poème au titre évocateur (*Grandeza mexicana*), de Bernal Díaz del Castillo, du créole Juan Suárez de Peralta ou encore du dominicain anglais Thomas Gage révèlent l'opulence et le faste des réjouissances chevalines à l'oeuvre dans la société espagnole dans la capitale vice-royale au XVI<sup>e</sup> et au début du XVII<sup>e</sup> siècle. La société espagnole se comptait alors en milliers d'individus tout au plus, les *vecinos*<sup>128</sup> espagnols étaient environ deux mille au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, trois mille dix ans plus tard, quatre mille en 1580 et sept mille en 1610. Tous bien sûr n'appartenaient pas aux sphères de l'élite. Thomas Gage, alors qu'il résida à Mexico quelques mois entre octobre 1625 et février 1626 évalua à deux mille le nombre de personnes qui possédaient un ou plusieurs chevaux en écuries. C'est à l'intérieur de ce microcosme qu'une société à écuyers germa, héritant des savoirs et des idéaux des feux conquérants et faisant écho au modèle de la culture équestre développée en Occident depuis le Moyen Âge. Cette culture équestre reposait « sur la fonctionnalité, l'utilité et la signification symbolique, sociale et politique » dans laquelle « les valeurs, les utilisations, les droits et les devoirs, et les symboles des chevaux [étaient organisés] selon une échelle conforme à celle des ordres et des classes, des rangs et des

---

<sup>127</sup> Gruzinski : 1994, 134.

<sup>128</sup> « Chefs de familles » qui ne paient pas le tribut (Lira, Muro : 2000, 348). Un chef de famille représente cinq personnes.

richesses »<sup>129</sup>. Dans les sociétés écuylères, la figure du noble se confondait avec celle du cavalier, mais celui-ci n'était pas un quelconque homme monté sur un cheval mais un écuyer, soit un maître ès art équestre<sup>130</sup>. Au XVI<sup>e</sup> siècle, on parlait plus volontiers de « *el hombre de a caballo* » et du « *caballero* », issus d'un lexique médiéval qui souligne les continuités entre les savoirs et les pratiques des conquérants et celles de leurs descendants. C'est la raison pour laquelle nous parlerons plus volontiers de « réjouissances » que de « jeux », de « parures » que de « harnachement ». Nous traduirons « *hombre de a caballo* » et « *caballero* » par « cavalier », en gardant toutefois à l'esprit que ces termes définissaient au XVI<sup>e</sup> siècle tout autant le chevalier que le cavalier. « *El hombre de a caballo* » et « *el caballero* » exprimaient un état qui se distinguait par des pratiques équestres élitistes. Aux princes les destriers, les parures, la *brida* et la *jineta*, au peuple la mule, les harnachements de travail et le « pas tranquille ». Francisco Cervantès de Salazar<sup>131</sup> rendit compte de la société à écuyers qui fleurissait à Mexico au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle :

« Comme toutes les choses ne sont pas convenables à tous les hommes, de la même façon, tous les harnachements parures<sup>132</sup> ne sont pas convenables pour tous les chevaux ; certains ont besoin de harnachements grands et brillants, et d'autres de harnachements petits et du pas tranquille »<sup>133</sup>.

Les spectacles équestres incarnaient le pouvoir royal. Des réjouissances grandioses garantissaient l'ordre monarchique. Le conseil municipal de la ville de Mexico, le 21 juin 1531 le formula de la façon suivante : « que les juges et les habitants espagnols s'adonnent à des divertissements équestres pour que les Indiens voient de

<sup>129</sup> En opposition aux peuples cavaliers. Digard : 2007, 121-128. Roche, 2008a, 10.

<sup>130</sup> Rappelons que dans son acception première, l'écuyer définit le jeune noble qui avait pour charge d'accompagner le chevalier à la guerre, de porter son écu, de l'aider à porter ses armes et à se désarmer ; en attendant d'être lui même chevalier (de l'ancien français « escuier », le « valet » ou « serviteur choisi »).

<sup>131</sup> Francisco Cervantès de Salazar (1514 ?-1575) connaissait bien Mexico, il y avait débarqué en 1551, il y résida jusqu'à sa mort. Il publia les *Dialogues* en latin en 1554, soit trois ans après son arrivée dans la capitale vice-royale et une année après la fondation de l'Université de Mexico (1553), dans laquelle il enseigna la rhétorique, le grec et le latin et dont il devint le recteur. Dans les *Dialogues*, l'humaniste faisait l'éloge de Mexico.

<sup>132</sup> Voir p. 11.

<sup>133</sup> Cervantès de Salazar : 2002, 32, « *porque así cómo no todo conviene a todos los hombres, así tampoco son propios para todos los caballos los mismos jaeces: de unos necesitan los grandes y briosos, de otros los pequeños y de paso llano* ».

quelle façon ces gens et l'Audience représentent la personne du roi »<sup>134</sup>. Bernal Díaz del Castillo n'a pas été dupe. Dans l'*Histoire Véridique*, il ancrerait les réjouissances équestres dans l'héritage romain évoquant les empereurs qui célébraient leurs victoires militaires et politiques de la sorte. Certes, les connaissances de Bernal Díaz del Castillo sur les spectacles équestres, le jeu de cannes en particulier, étaient limitées, mais elles en rappelaient néanmoins l'essentiel : réjouissances et pouvoir allaient de pair. Le conquérant à pied ne savait sans doute pas que l'ancêtre du jeu de cannes avait vu le jour dans la Perse et l'Inde antiques au II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère comme rite agricole et guerrier, de même il ignorait aussi certainement que le jeu était ensuite passé en Anatolie chez les Hittites où il avait prit le nom de « *djerid* », et qu'il fut adopté par les Grecs et par les Etrusques au I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C. comme jeu funéraire célébré en l'honneur d'Enée et chanté dans l'*Énéide* de Virgile (70-19 av. J.-C.). Si le chroniqueur avait en mémoire l'exemple de Rome, c'est que, avec les Romains, le jeu de cannes avait acquis une dimension militaire spectaculaire. Mais de Rome à Cortés, de l'eau avait coulé sous les ponts. Et il est fort probable que les conquérants n'eussent jamais connu ce jeu s'il n'eut été popularisé en Espagne, parallèlement à la *jineta*, pendant Al-Andalus, en particulier par les rois de Grenade, comme le montrent une documentation et des témoignages abondants à partir du XIV<sup>e</sup> siècle. Les rois chrétiens l'adoptèrent, sans que l'on connaisse avec exactitude les modalités de cet emprunt, ni que l'on puisse le dater avec certitude. Mais, les preuves sont là. Des émissaires nasris offrirent un équipement du jeu au roi Alphonse V d'Aragon (1393-1458). Tout au long du XV<sup>e</sup> siècle, les cavaliers musulmans et les cavaliers chrétiens participèrent à l'âge d'or de ce jeu<sup>135</sup>.

Juan Suárez de Peralta ne s'y trompa pas non plus :

---

<sup>134</sup> Bejarano : 1889, acte du 21 juin 1531 : « *se decidió suplicar a los oidores que el día de San Juan salgan a caballos : « por cuanto en las tierras nuevas y más en esta conviene que también los jueces cómo los vecinos regocijen porque los naturales vean que anima la gente y que la Audiencia representa la persona del rey y que hay gente en la ciudad y porque la fiesta de San Juan se acerca acordaron se suplicar a los señores que aquel día cabalguen a caballo porque si no saliesen ellos a caballo dejaría mucha gente de salir ».*

<sup>135</sup> Nous avons retracé les principales étapes du jeu de cannes à partir de deux articles en consultation sur le Web, le premier co-écrit par Hernández Vázquez, Ruiz Vicente, Rizo Estrada, Parra Arroyo et Rodríguez Menéndez et le second par Fernández Fuster et Fernández Truan. On y trouvera une abondante bibliographie sur le thème ainsi qu'une liste des principales sources imprimées sur le sujet (en particulier des traités d'équitation, nombreux dans la Péninsule Ibérique notamment à partir de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle et au XVII<sup>e</sup> siècle). Sur les contacts entre chrétiens et musulmans, voir Bernand et Gruzinski : 1991, 61-63.

« Le vice-roi qui aura à gouverner cette terre, doit avoir beaucoup de goût [de ces fêtes] pour animer les cavaliers [*caballeros*] afin qu'ils s'entraînent à des exercices difficiles et qu'ils ne fassent plus ce qu'ils ont fait. Après que ce bon cavalier pour qui tout était simple mourut<sup>136</sup>, il ne se trouva plus personne qui songeait à se rebeller puisqu'il n'était désormais question que de chevaux, de joutes, de furets, de jeux de cannes, de courses publiques. Ils étaient tous désormais tellement contents de cela que j'ai entendu dire d'un homme désinvolte, évoquant le vice-roi don Luis [de Velasco] qui était comme leur père : « je jure devant Dieu que si le roi leurs enlèverait à tous leurs villages et leurs *haciendas*, il suffirait au vice-roi de faire sonner les cloches dans la rue et d'annoncer la célébration de réjouissances pour les consoler et leurs faire oublier »<sup>137</sup>.

Organiser des réjouissances pour « qu'ils ne fassent plus ce qu'ils ont fait » et qu'ils « ne songent plus à se rebeller ». A demi mots, Juan Suárez de Peralta faisait référence à la « *conjuración del marqués del valle* ». Ce fut dans les années 1565-1566 que l'on commença à évoquer la « conspiration de Martín Cortés<sup>138</sup> », l'idée de couronner Martin Cortés roi de la Nouvelle-Espagne était dans l'air. En effet, en ces années, la couronne devait faire face à des mécontentements concernant le régime de l'*encomienda* et du *repartimiento*, c'est-à-dire du droit des conquérants et de leurs descendants à disposer du travail des Indiens. Or, à partir de 1542 et la promulgation des *Lois Nouvelles*, la couronne avait cherché à encadrer et à délimiter ces institutions afin de mettre un frein aux abus des colons, d'abolir l'esclavage et le travail forcé des Indiens. Le vice-roi don Luis de Velasco (1550-1564), plus que son prédécesseur, s'attacha à mettre ces lois en application.

Les frères de Martin Cortés, les frères d'Ávila, les frères Quesada et d'autres créoles de familles de grande renommée songeaient-ils à faire couronner Martin Cortés roi de la Nouvelle-Espagne, après le retour triomphant de celui-ci en 1562 et dont l'entrée à Mexico fut digne d'un vice-roi ? Dans les royaumes de la Monarchie

---

<sup>136</sup> Juan Suárez de Peralta fait-il référence ici à don Luis de Velasco ?

<sup>137</sup> Suárez de Peralta : 1990, 160-162, « *cierto, que el virrey que hubiere de gobernar aquella tierra ha de tener grandísimo gusto de esto, y animar los caballeros a que se ejerciten en estos tan virtuosos ejercicios, para que no den en lo que dieron, después de muerto este buen caballero, que todo lo tenía llano, y no había quien se acordase de rebelión, ni por pienso, sino todos trataban de caballos, justas, sortijas, juegos de cañas, carrera pública; y estaban con esto tan contentos, que yo oí decir a un hombre muy desenvuelto, tratando cuán padre de todos era el virrey don Luis : « Yo juro a Dios, que si el rey enviase a quitar a todos los pueblos y las haciendas, que los consolaba el virrey y hacía olvidar este daño, con hacer sonar un pretal de cascabeles por las calles, según están todos metidos en regocijos ».* Sur les problèmes liés à la traduction voir A-II-1.

<sup>138</sup> Martín Cortés, second marquis del Valle (1533-1589). Il naquit à Cuernavaca. Il alla en Espagne en 1540 où il entra au service de Charles Quint puis de Philippe II. Il revint en Nouvelle-Espagne en 1562.

Catholique, les vellétés séparatistes n'étaient pas exceptionnelles. La couronne avait eu de sérieuses raisons de s'inquiéter vingt ans plus tôt face à Gonzalo Pizarro dans la vice-royauté du Pérou. Mais Martin Cortés ? Les juges de l'Audience<sup>139</sup> prirent néanmoins la menace au sérieux. Ils firent arrêter les frères Cortés le 16 juillet 1566 et les autres conspirateurs (ou supposés tels) les jours suivants<sup>140</sup>. Martín Cortés et ses frères échappèrent à la peine capitale, mais le marquisat fut confisqué<sup>141</sup>, quant aux frères d'Ávila, Quesada, Oñate et Victoria, ils furent décapités. Ainsi, les réjouissances équestres constituaient avant tout un instrument du pouvoir. Dans une société aristocratique régie par le jeu des apparences, le vice-roi, l'Audience et le conseil municipal orchestraient le jeu des faveurs et des privilèges. Lors des sessions administratives, les juges et les membres du *cabildo* discutaient du déroulement précis des réjouissances équestres et les rôles étaient minutieusement rétribués : qui allait tenir les rênes du cheval du vice-roi ? Quels cavaliers allaient composer les équipes qui allaient s'affronter, etc.<sup>142</sup> ?

Les réjouissances à cheval exprimaient aussi le raffinement d'une culture équestre qui perpétuait un art de l'équitation. Celui-ci puisait ses racines dans la plus pure tradition de l'entraînement au combat de l'Espagne médiévale. Juan Suárez de Peralta évoquait les joutes (*justas*), le furet (*sortijas*), la chasse au faucon. Néanmoins, les réjouissances les plus prisées, à savoir les courses et le jeu des cannes, étaient d'origine mauresque.

Dans la société coloniale, l'espace urbain était saturé de cérémonies, de célébrations et de défilés de toute sorte ; les réjouissances équestres y participaient pleinement. Elles célébraient les événements politiques importants<sup>143</sup>, ceux en particulier qui rappelaient le pouvoir royal. On sonnait les cloches à l'annonce de l'entrée des vice-rois dans la capitale ou encore lors de la fête de Santiago qui, rappelons-le était le saint patron de l'Espagne, et bien sûr lors de la fête de San Hipólito, le 13 août de chaque année, en souvenir de la victoire des conquérants sur Mexico-

---

<sup>139</sup> Don Luis de Velasco décéda en 1564 et son successeur n'entra dans la capitale qu'en octobre 1566. Pendant ce laps de temps, les rênes du gouvernement se trouvaient dans les mains de l'Audience.

<sup>140</sup> Voir annexe A-II-2.

<sup>141</sup> Lira, Muro : 2000, 352.

<sup>142</sup> Rubio Mañé, TI : 1983, 128.

<sup>143</sup> *Diccionario Porrúa* : 1976, 355.



Tenochtitlán<sup>144</sup> et en bien d'autres occasions encore. Le chroniqueur indien Domingo de Chimalpáhin décrivit en maintes occasions en náhuatl les royales célébrations :

« A 9 heure du soir [du 21 septembre 1605] lorsque parvint à Mexico la nouvelle de la naissance de Philippe IV, les seigneurs cavaliers réalisèrent des combats à cheval<sup>145</sup>, sur la place, en face du palais ; ils revêtaient tous de riches tenues et ils avaient paré leurs chevaux. Par ailleurs, ils avaient richement habillé leurs Noirs et leurs esclaves, ces derniers marchaient derrière leur seigneur. Dans le jeu, le vice-roi allait devant, accompagné d'un autre cavalier, en tête de tous les autres seigneurs, lesquels allaient dans le jeu de deux en deux. »<sup>146</sup>.

Le jeu des cannes se déroulait sur la *Plaza Mayor* jusqu'en 1590. La *Plaza Mayor* de Mexico était le « centre du monde », politique, économique et surtout cosmique, une réalité dont rend compte à elle seule l'étymologie de Mexico, « dans le nombril de la lune ». Avant la Conquête, les Mexicas y avaient installé leur principal centre cérémoniel dominé par la pyramide jumelle de Tlaloc et de Huiztilopochtli, centre symbolique dans lequel les quatre parties du monde se rejoignaient. La symbolique du centre du monde survécu à la destruction des pyramides et des temples, la construction de la cathédrale contribuant à la perpétuer. Jouer aux jeux des cannes dans le saint des saints ne faisait qu'accroître le prestige et l'aura de ces pratiques comme l'expression d'un pouvoir royal qui se voulait divin. D'ailleurs, elles se déroulaient dans une mise en scène aussi spectaculaire qu'éphémère : « la *Plaza Mayor* de Mexico se réveilla en forêt, avec une telle diversité d'arbres et avec un tel naturel que l'on aurait cru qu'ils y étaient nés »<sup>147</sup>. Passé 1590, les membres du conseil municipal décidèrent de la célébration des escarmouches sur un champ qui se trouvait au quartier

---

<sup>144</sup> Une tradition qui tomba en décadence au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Voir l'Ordonnance du 15 juin 1628 en annexe, A-II-3.

<sup>145</sup> En náhuatl, « *cavallotlatlalochtique* » et « *cavallotlatlalochtin* », de « *tlaloa* », « courir » ; « *tlalochtia* », « faire courir » ; « *tlatla* » donne l'idée de duplication, c'est-à-dire de plusieurs cavaliers qui se courent après les uns les autres.

<sup>146</sup> Chimalpáhin : 2001, 102-103. Traduction du náhuatl à l'espagnol par Rafael Tena. « *Auh yn ipan ye chiuhecnahui tzilli in ye yohuac, yquac peuheque yn españolesme yn tlahtoque cavallerostin cavallotlatlalochtique yn tecpan quiyahuac; mochi cenca tlaçotli yn innechichihual contlallique, çanno yhui quincencauhque quinchichiuhque yn incavalloshuan. No yhui yn intlilticahuan yn intlacahuan huel quincencauhque yn innechichihualtica, yn oncan quintocatinemia intecuiyohuan. Auh yehuatl achtopa conpehualtin cavallotlatlalochtin yn visurrey yhuan occe cavallero ytloc ycatia, quimonpehualtilique yn occequintin talhtoque, oome mantihui yn tlatlatlalochtique* ».

<sup>147</sup> Díaz del Castillo, TII: 1977, 311. « *Y volviendo a nuestra fiesta, amaneció hecho un bosque en la plaza mayor de México, con tanta diversidad de árboles, tan al natural como si allí hubieran nacido* ».

de la Guadalupe, au nord de la ville<sup>148</sup>. Les rues alentours étaient dûment décorées pour les festivités.

Le jeu des cannes -qui devait son nom aux cannes lancées lors du jeu- consistait en une escarmouche qui avait lieu entre deux équipes de cavaliers, les dénommées « *cuadrillas* » et qui avaient à leur tête un chef d'équipe, le « *cuadrillero* ». Il s'agissait d'une course poursuite effrénée, d'un combat fictif. Les cavaliers se pourchassaient montés à la *jineta*. En plein galop, ils se lançaient des cannes qu'ils brandissaient au-dessus de la tête, tout en tentant d'éviter à l'aide d'un bouclier celles lancées par l'équipe adverse. Les escarmouches, « avec leur assaut victorieux et leurs figures de défis, avec aussi une exaltation de l'art de l'esquive et de la retraite », faisaient revivre d'anciens combats<sup>149</sup> dans la plus pure tradition de la *jineta*. Les équipes pouvaient comprendre entre quatre, six, huit ou dix cavaliers chacune. Il semble que les groupes composés de dix cavaliers prévalurent sous le règne de don Luis de Velasco<sup>150</sup>. Le protocole qui présidait au déroulement du jeu ne laissait aucune place à l'improvisation. « Dans le jeu, le vice-roi allait devant, accompagné d'un autre cavalier, en tête de tous les autres seigneurs, lesquels allaient dans le jeu de deux en deux » nous dit Domingo de Chimalpáhin, le lettré indien d'Amecameca. On soulignera le rôle des laquais<sup>151</sup> qui étaient traditionnellement des esclaves noirs. Domingo de Chimalpáhin n'évoque t-il pas « leurs Noirs et leurs esclaves » richement habillés qui marchaient derrière leur seigneur, c'est-à-dire derrière le vice-roi ? Une réalité qui n'échappa pas non plus aux peintres indiens, l'esclave africain apparaissant tantôt sous la forme d'un laquais (*Codex Durán*), tantôt sous la forme d'un cavalier (*Lienzo de Carapan*).

---

<sup>148</sup> Rubio Mañé, TI : 1983, 132-140.

<sup>149</sup> Roche : 2008b, 229.

<sup>150</sup> Suárez de Peralta : 1990, 160.

<sup>151</sup> Le terme « *lacayo* » n'existait pas dans le vocabulaire des conquérants. On parlait plus volontier des « valets de pieds », « *mozo de espuela* » (voir chapitre 1). Mais le terme était connu de Juan Suárez de Peralta. Le terme « *lacayo* » semble avoir définitivement remplacé « *mozo de espuelas* » au cours du XVI<sup>e</sup> siècle. Au XVII<sup>e</sup> siècle, le terme « *lacayo* » est d'usage commun. Nous le trouvons dans l'ordonnance sur le jeu des cannes datée du 15 juin 1628, voir reproduction en annexes, A-II-3.

### Document II-1

Un esclave noir est le laquais de Hernan Cortés, *Codex Durán*, 1580



### Document II-2

Un esclave noir cavalier sur le *Lienzo de Carapan* (à droite) dans une scène de rencontre au moment de la Conquête.



Les uniformes des cavaliers du jeu des cannes portaient le nom de « *libreas* ». Ils étaient extrêmement coûteux, plus de mille pesos d'or commun furent dépensés pour l'achat des *libreas* pour le seul jeu des cannes célébré à l'occasion de l'entrée du vice-roi Gastón de Perralta, marquis de Falces, le 19 octobre 1566<sup>152</sup>, soit le montant des dépenses annuels de l'église de Santa Catalina Texupan à la même époque<sup>153</sup>. Des commissions étaient parfois nommées qui avaient la charge des seuls vêtements et harnachements équestres<sup>154</sup>. Les *libreas* étaient taillées dans les plus belles étoffes, du satin brodé de fils d'or et d'argent, du damas, du taffetas et de la soie en provenance de Chine<sup>155</sup>. Le harnachement des chevaux n'était pas moins somptueux.

« Les riches harnachements et les coûteux vêtements  
Brodés de perles, d'or et de pierres précieuses  
Sont en ces places choses ordinaires.

Comme l'adresse, l'habit de fête et la bravoure  
Du cavalier mesuré avec son éperon à broche  
Enveloppé dans la soie et les mosaïques de plumes

Quelle langue ou quel pinceau pourra en faire le portrait  
Dans cet air et cette élégance légère  
Qui imite Mars dans un combat féroce ? »<sup>156</sup>

Au XVI<sup>e</sup> siècle, le harnachement était un mot toujours employé au pluriel, on disait « *jaeces* », « *aderezos* », « *atavíos* ». « *Jaeces* », terme d'origine arabe souligne

---

<sup>152</sup> Rubio Mañé, TI : 1983, 124

<sup>153</sup> Kevin Terraciano: 2001, 234. Environ mille cent soixante et onze pesos furent dépensés chaque année entre 1550 et 1564.

<sup>154</sup> Rubio Mañé, TI : 1983, 136.

<sup>155</sup> *Ibid*, 132

<sup>156</sup> Bernardo de Balbuena: 1975, 75.

« Ricos jaeces de libreas costosas  
De aljófar, perlas, oro y pedrería  
Son en sus plazas ordinarias cosas.

Pues las destreza, gala y bizarría  
Del medido jinete y su acicate  
En seda envuelto y varia plumería,

¿qué lengua habrá o pincel que le retrate  
En aquel aire y gallardía ligera  
Que a Marte imita en un feroz combate? »

de nouveau des cultures équestres de filiations mauresques. L'usage de ces mots est aujourd'hui tombé en désuétude comme nous avons pu le constater en de nombreuses occasions. Les termes soulignent également l'idée d'ornement<sup>157</sup>. Le harnachement se voulait parure et œuvre d'art. En premier lieu, les chevaux des réjouissances équestres étaient systématiquement recouverts d'une couverture (*gualdrapa*) de velours. Dans le poème de Bernardo de Balbuena (1562-1627), le harnachement des chevaux est serti de perles (notons l'emploi du mot d'origine arabe, *aljófár*), d'or, de pierres précieuses ; des mosaïques de plumes apparaissent dont on se demande si elles ne sont pas là que pour la beauté du vers. *Jaeces* et *libreas* brillent et étincellent de tous leurs feux et révélait le rang et le prestige des cavaliers. Les selles des vice-rois en particulier, recouvertes de velours et de fils d'or, distinguaient leur souveraineté<sup>158</sup>.

Dans le second quart du XVII<sup>e</sup> siècle, le jeu de cannes commença à tomber en désuétude, comme en témoigne notamment une ordonnance promulguée le 15 juin 1628 par le vice-roi le marquis de Cerralbo (1624-1635). Dans celle-ci, il ordonnait que le jeu des cannes soit à nouveau célébré le 13 août de chaque année<sup>159</sup>. Non que l'opulence chevaline eut désertée les rues de la capitale, mais elle muta, au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, elle n'était plus « jeu des cannes » mais « voitures » :

« Lorsque j'y étais [à Mexico] l'on disait qu'il y avait environ trente ou quarante mille habitants espagnols, qui sont fiers et si riches qu'il y en avait plus de la moitié qui entretenaient un carrosse, de sorte qu'on croyait pour certain qu'il y avait plus de quinze mille carrosses en ce temps là dans la ville [...]

Les galants de cette ville s'en vont tous les jours divertir sur les quatre heures du soir, les uns à cheval, et les autres en carrosse, dans un fort beau champ qu'on appelle *la Alameda*<sup>160</sup>, où il y a quantité d'allées d'arbres où l'on se promène à l'ombre sans être incommodé du soleil. On y voit ordinairement environ deux mille carrosses pleins de gentilshommes, de dames, et de bourgeois de la ville, qui s'y rendent avec autant d'assiduité que nos marchands à la bourse »<sup>161</sup>.

<sup>157</sup> En náhuatl, Chimalpáhin dit « *quinchichihuahque yn incavavalloshuan* », « les chevaux étaient ornés », du verbe « *chichihua* », « adorer ».

<sup>158</sup> Rubio Mañé, TI : 1983, 130.

<sup>159</sup> Voir document en annexes, A-II-3.

<sup>160</sup> L'Alameda se trouve à l'ouest de la *Plaza Mayor*. Aujourd'hui, l'Alameda est un parc particulièrement animé à Mexico. On peut y voir des policiers montés comme des *charros* (le cavalier mexicain amateur de la *charrería*, sorte de jeu équestre) dont la présence vise à amuser les touristes.

<sup>161</sup> Gage, TI : 1979, 198, 213.



En Nouvelle-Espagne, l'histoire des véhicules et de l'attelage n'a pas encore été écrite, il y aurait beaucoup à découvrir<sup>162</sup>. Les carrosses (de l'italien *carrozza*) définissent les voitures luxueuses à quatre roues tirées par des chevaux. Les carrosses n'étaient pas des voitures utilitaires. Si les charrettes, souvent tirées par des bœufs, avaient envahi l'espace urbain depuis le début du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>163</sup>, les carrosses en revanche n'apparurent que tardivement, vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle vraisemblablement<sup>164</sup>. Des études futures permettront d'éclaircir les modalités de cette introduction, son développement et les implications sociales et culturelles de ce processus.

### Document II-3

Un Carrosse tiré par six chevaux devant le palais du vice-roi, paravent, vers 1660



<sup>162</sup> En témoigne Thomas Gage (Gage, TI : 1979, 198, 213), des paravents peints dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle qui représentent divers types de voitures attelées dans le centre de Mexico (l'un se trouve à Mexico, *Rodrigo Rivero Lake Antigüedades* ; et l'autre à Madrid au *Museo de América*), l'ordonnance du 25 août 1621 (AGN, Ordenanzas 4, f. 32v), les archives municipales des grands centres urbains ou encore les annales de communautés indiennes comme le *Libro de los guardianes y gobernadores de Cuauhtinchan* (1519-1640).

<sup>163</sup> Bejarano : 1889. Première mention à des charrettes en 1536. Au total, au XVI<sup>e</sup> siècle, les mesures visant à contrôler les véhicules (le stationnement, le comportement des rouliers, et.) composent 24% du total des mesures concernant les équidés.

<sup>164</sup> AGN, Ordenanzas 4, f. 32v

## Par-delà les apparences

Chevaucher transformait les horizons. Etre à cheval *élevait*. Les cavaliers se retrouvaient au-dessus des hommes à pied. D'un point de vue humaniste, cette hauteur avait des implications tout autant intellectuelles que sociales. Par exemple, le chroniqueur Francisco Cervantès de Salazar, dans une promenade équestre imaginaire<sup>165</sup>, montrait de quelle façon chevaucher permettait de ne pas « se fatiguer ». Ne pas fatiguer le corps pour mieux stimuler l'esprit pour pouvoir regarder, émerveillé et dans la plénitude de son être la grandeur des rues, les maisons, l'aqueduc, les forêts avoisinantes, les églises et les couvents. La promenade à cheval devenait une activité *humanisante* car elle permettait à l'homme de se libérer du poids de l'activité physique et de se vouer entier aux activités de la pensée. Mais derrière cette apparente sérénité se cachait une maîtrise de l'équitation qui supposait des connaissances et une expérience de longue haleine.

Juan Suárez de Peralta dédia sa vie aux arts équestres. Il peut être considéré comme l'un des plus illustres maîtres ès équitation de son temps, Bernardino de Vargas Machuca dit de lui qu'il fut « le plus illustre cavalier à la *jineta* que le monde ait connu »<sup>166</sup>. Juan Suárez de Peralta naquit vers 1537 à Mexico dans la toute jeune vice-royauté (1534). Il appartient à la première génération de créoles, ces Espagnols nés en Amérique juste après la Conquête. Le père de Juan Suárez de Peralta, Juan Xuárez (le créole doit son deuxième nom à sa mère, Magdalena de Peralta) était le frère de Catalina Juárez, la première épouse de Cortés, et il avait débarqué en Nouvelle-Espagne en 1522. Juan Suárez de Peralta était donc le neveu par alliance de Hernán Cortés, dont il fut un grand admirateur au contraire de sa famille<sup>167</sup>. En 1539, le célèbre conquérant s'embarquait pour un voyage en Espagne sans retour. Il y mourait moins de dix années plus tard, criblé de dettes. Juan Suárez de Peralta n'était âgé que de dix ans. Le créole grandit dans le microcosme de la société coloniale de la capitale, dans lequel parfois des luttes acerbes se faisaient jour. Par exemple, à la mort de Hernán Cortés, les frères de Juan Suárez de Peralta (Luis, Juan et Catalina) firent un procès aux héritiers de Cortés, mais Juan refusa de tirer un quelconque bénéfice, lorsqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, le clan

---

<sup>165</sup> Voir extrait en annexes, A-II-4.

<sup>166</sup> Bernado de Vargas Machuca, cité dans Flores Hernández : 1997, 651.

<sup>167</sup> Suárez de Peralta : 1990, 17.

Suárez obtint gain de cause<sup>168</sup>. En 1579, Juan Suárez de Peralta s'embarquait pour l'Espagne fuyant peut-être l'Inquisition (elle le soupçonnait d'avoir embrassé l'islam)<sup>169</sup>. Là, en Andalousie loin des Indes qu'il aimait tant et il rappelait souvent qu'il y était né, il écrivit un traité d'équitation sur la *jineta* et la *brida* (*Tractado de la caballería de la gineta y de la brida*) publié à Séville en 1580<sup>170</sup>, un traité sur la découverte et la Conquête des Indes (*Tractado del descubrimiento de las Indias*, 1589) inédit jusqu'en 1878<sup>171</sup> et un traité vétérinaire, *Tractado de Albéitaría*, qu'on ne publia qu'en 1953<sup>172</sup>.

L'étude de ces oeuvres méconnues met en lumière les savoirs de Juan Suárez de Peralta qui embrassent des pans entiers de la connaissance chevaline. Le genre n'était toutefois pas nouveau. Les traités d'équitation, en particulier ceux qui défendaient la *jineta*, fleurissaient en Espagne à la même époque<sup>173</sup> pour plusieurs raisons. Si la technique d'équitation d'origine mauresque apparaissait aux yeux des soldats espagnols plus efficace, elle révélait aussi un enracinement culturel original face aux autres royaumes d'Europe. Quant à l'art de soigner les chevaux, les vétérinaires péninsulaires héritaient des savoirs arabes et jouissaient d'un grand prestige encore à l'époque des rois catholiques, tel Francisco de la Reyna, auteur d'un *Libro de Albeytería* (1522)<sup>174</sup>. Mais en Nouvelle-Espagne, ces livres ne semblent pas avoir connu une diffusion importante. L'humaniste Francisco Cervantès de Salazar, qui se fit envoyer personnellement une « caisse avec quelques livres sur la *jineta* » que Eugenio Manzananas

<sup>168</sup> Quarante mille pesos au total dont dix mille devait revenir à Juan.

<sup>169</sup> *Ibid*, 20-22. Flores Hernández : 1997, 656.

<sup>170</sup> *Tractado de la cavallería de la gineta y brida, en el cual se contienen muchos primores, assi en las señales de los cavallos, cómo en las condiciones, colores y talles, y como se ha de hacer un hombre de a cavallo de ambas sillas, y las posturas que ha de tener, y manera para enfrenar, y los frenos que en cada silla son menester, para que un cavallo ande bien enfrenado : y otros avisos muy principales y primos, tocantes y vigentes a este exercicio*, impreso en Sevilla, en casa e Fernando Díaz, durante, 1580. Réédition par José Alvarez del Villar en 1950.

<sup>171</sup> *Tratado del descubrimiento de las Indias y su conquista, y de los ritos y sacrificios y costumbres de los indios; y de los virreyes y gobernadores, especialmente en la Nueva España, y del suceso del marqués del Valle segundo, Martín Cortés; de la rebelión que se le imputo, y de las justicias y muertes que hicieron en México los jueces comisarios que para ello fueron por su majestad; y del principio que tuvo Francisco Drake para ser declarado enemigo*.

<sup>172</sup> *Libro de Alveitería...*, en el cual se contienen muchos primores tocantes a la alveitería nunca vistos ni oydos ni escriptos por autor ninguno, moderno, ni antiguo; especialmente lo ques curar a los cavallos, y todas bestias de pata entera por pulso y orina, y dónde se le hallará el pulso, y cómo se conocerá la orina, y cuándo demuestra por ella aumento de sangre y crecimiento de umores, y los colores que demuestra en materia de Albéitaría, no puestos en pratica ni en teórica, sacado por experiencia. Première édition en 1953.

<sup>173</sup> Fernando Chacón, *De la caballería de la gineta* (1568); Eugenio de Manzananas, *Libro de enfretamientos de la gineta* (1570); Juan Arias Dávila, *Discurso para estar a la jineta con gracia y hermosura* (1590).

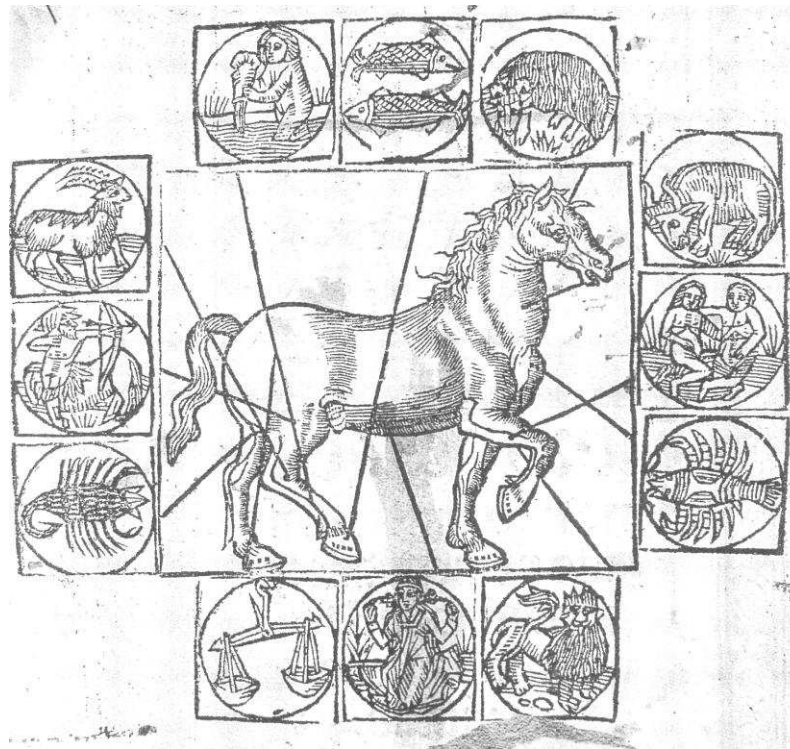
<sup>174</sup> Suárez de Peralta : 1953, XVIII.



venait de composer, eut à s'en plaindre<sup>175</sup>. Aussi, dans les Indes Occidentales, Juan Suárez de Peralta faisait-il figure d'exception. Aucun autre créole ne disserta sur l'art de la *brida* et de la *jineta* et encore moins sur l'art de soigner les chevaux.

#### Document II-4

Manuel Dies, *Libro de Albeyteria*, début du XVI<sup>e</sup> siècle



Derrière l'œuvre de Juan Suárez de Peralta, nous devinons un homme aux héritages et aux exigences multiples. Dans l'introduction du *Tractado de la cavallería de la jineta y brida*, le créole reprenait la tradition antique à laquelle il empruntait la théorie des humeurs :

« La qualité du cheval dépend des quatre éléments, et celui de ces quatre éléments qui participent le plus possède plus conformité ; ainsi, s'il possède plus de [l'élément] terre que des autres, il sera mélancolique, vil, terrien et fort ; s'il possède plus de [l'élément] eau, il sera flegmatique, paresseux et mou ; s'il possède plus de [l'élément] air, il sera sanguin, agile et joyeux avec des mouvements tempérés ; et s'il possède plus de

<sup>175</sup> Il s'agit du *Libro de enfrentamientos de la jineta* publié en 1570. Lettre de Gabriel Rincón dans Millares Carlo : 1946, 70 : « esta [carta] va en compañía de Manzanas, quién escribe a Vuestra Merced, con unos libros que él compuso de la caballería jineta ».

[l'élément] feu, il sera colérique, ardent et très léger. Mais, lorsque chaque élément participe de façon égal, le cheval sera trouvera en de parfaites conditions »<sup>176</sup>.

Inventée par les Grecs, parmi lesquels Hippocrate (460-355 a.C.) et Aristote (384-322<sup>a</sup>.C), la « théorie des humeurs » ou des « quatre éléments » considérait que toutes les choses étaient composées de quatre éléments à savoir la terre sèche et froide, l'eau froide et humide, l'air, chaud et humide, et le feu chaud et sec. Les maladies résultaient d'un mauvais équilibre entre les différentes humeurs, alors que la santé découlait de l'équilibre entre les humeurs. Cette théorie domina le champ des connaissances de la médecine occidentale et ne disparut qu'avec l'apparition de la médecine moderne. Au XVI<sup>e</sup> siècle, la science des humeurs fut appliquée à l'art de soigner les chevaux comme en témoigne l'œuvre du Portugais Manuel Dies, que Juan Suárez de Peralta connaissait<sup>177</sup>. Sa préférence pour la *jineta* et sa passion pour le jeu des cannes plaçaient aussi ce dernier dans un héritage mauresque. C'est grâce à un « grand vétérinaire gitan » qu'il apprit que les chevaux, à l'égal des hommes, avaient un pouls, sans que celui-ci ait pu le localiser. Après de nombreux tâtonnements, Juan Suárez de Peralta trouva comment déterminer le pouls des chevaux : « *Y el maestro ponga la mano entre el codillo y la cinchera más bajo hacia adentro y alli hallara el pulso* »<sup>178</sup>.

Il s'enorgueillit aussi d'un héritage indien lorsqu'il confesse :

« Tous leurs remèdes se font avec des herbes et des racines moulues, réduites en poudre, que l'on donne à boire aux malades, ils appliquent des emplâtres, et ils soignent dans un ordre différent que les médecins espagnols, guérissant ainsi de nombreuses maladies. Il y a parmi eux de grands secrets qu'ils ne confient à aucun Espagnol (...) mais à ceux qui naissent là, à ceux qu'ils considèrent comme les enfants de cette terre, comme des naturels, ils nous confient beaucoup de choses, et encore plus lorsque l'on connaît leur langue, ce qui est considéré comme un gage d'amitié »<sup>179</sup>.

---

<sup>176</sup> « *La calidad del caballo depende de los cuatro elementos, y como el que más participa de estos elementos tiene más conformidad, así como si toma de la tierra más que de los otros será melancólico, vil, terreno y fuerte ; y si más del agua, será flemático, perezoso y dejativo ; y si mas del aire, será sanguíneo, ágil, alegre y de templado movimiento, y si más del fuego, será colérico, ardiente y muy ligero ; más cuando participa de cada elemento para igual, será de tal perfecto y muy bien acondicionado* ».

<sup>177</sup> Voir l'introduction du *Tractado de alveitería*...

<sup>178</sup> Suárez de Peralta : 1953, XIV.

<sup>179</sup> *Tractado de alveitería*, introduction : « *así todas sus curas son con hierbas y raíces molidas hechas polvos, que de ordinario se dan de beber a los enfermos; y emplastan y curan de diferente orden que los*

Juan Suárez de Peralta était-il *nahuatlato*<sup>180</sup> ? Dans son *Tractado del descubrimiento...*, il cite Bernardino de Sahagún, « *dícelo fray Bernardino de Sahagún* », à propos des présages qui annoncèrent aux Mexicas, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, l'arrivée des conquérants. Il est fort probable que Juan Suárez de Peralta connaissait le livre XI de Bernardino de Sahagún qui consacrait de nombreuses pages aux plantes curatives. Juan Suárez de Peralta constata que la médecine indienne était plus efficace que les traitements espagnols et il comprit que les savoirs indiens thérapeutiques étaient transposables aux chevaux. En ce sens, le créole témoigne d'une démarche scientifique. Il prit à chaque tradition ce qu'elle avait de meilleure avec, tout au long de son oeuvre, une inquiétude constante, celle de trouver l'équilibre et l'accord parfait avec les chevaux, ce qui passait par la maîtrise du dressage et des connaissances sur les soins à apporter aux chevaux.

Le dressage et la maîtrise de figures qui s'apparentaient à de véritables exercices de haute école et qui élevaient l'équitation au rang d'art équestre conféraient au cavalier un prestige et un immense pouvoir. Juan Suárez de Peralta consacra au dressage un traité d'équitation, le *Tractado de la caballería de la gineta y de la brida*, le seul qui fut publié de son vivant, à Séville en 1580. Alors qu'au XVI<sup>e</sup> siècle, en Espagne, il n'était question que de *jineta*<sup>181</sup>, Juan Suárez de Peralta, qui, pourtant affectionnait en particulier la *jineta*, traita néanmoins de la *jineta* et de la *brida* de la même façon. Il considérait que les deux techniques étaient complémentaires et qu'un *hombre de a caballo* digne de ce nom était celui qui maîtrisait avec autant d'adresse les deux techniques, à l'image des cavaliers chrétiens et arabes d'Al-Andalus. La structure du traité est donc simple, deux parties correspondant aux deux techniques le composent et pour lesquelles il est décrit dans le même ordre les étapes du dressage des chevaux<sup>182</sup>.

---

*médicos españoles, y aciertan en muchas curas, y hay entre ellos grandísimos secretos, los cuales no manifestaran a español ninguno si los hacen pedazos : a los que nacemos allá, que nos tienen por hijos de la tierra y naturales, nos comunican muchas cosas, y mas como sabemos la lengua, que es gran conformidad para ellos y amistad ».*

<sup>180</sup> Locuteur de náhuatl.

<sup>181</sup> Fernando Chacón, *De la caballería de la gineta* (1568) ; Eugenio de Manzanar, *Libro de enfreñamientos de la gineta* (1570) ; Juan Arias Dávila, *Discurso para estar a la jineta con gracia y hermosura* (1590).

<sup>182</sup> Il n'existe sur ce traité aucune étude approfondie. Citons néanmoins à Benjamin Flores Hernández qui en fait une brève analyse, dans Flores Hernandez : 1997, 639-664.

Les exercices équestres se déroulaient dans le *potreadero*, « le lieu où l'on dressait les jeunes chevaux ». Ce terme, inconnu des péninsulaires, met en lumière l'américanisation des pratiques équestres. Le verbe « *potrear* » définissait l'action de débourrer les poulains et renvoyait au dressage des chevaux. On disait aussi « *amansar* » (« rendre doux »), « *adiestrar* » (« rendre agile ») et « *enseñar el freno* » (« enseigner le mors », c'est-à-dire, habituer les jeunes poulains à la bride), pour que, selon l'expression d'Horace, « le cheval bridé ait l'écoute dans la bouche »<sup>183</sup>.

Dans le *Tractado de la cavalleria, de la Gineta y Brida*, Juan Suárez de Peralta se plaçait dans la plus pure tradition gréco-latine. Ainsi, la qualité des chevaux, c'est-à-dire leur nature, « dépend des quatre éléments ». C'est la « théorie des humeurs » qui guide le choix du cheval tant pour la *jineta* que pour la *brida*. Car, s'il est préférable pour un cavalier de maîtriser les deux techniques, le cheval en revanche ne peut pas être à la fois un cheval apte à la *jineta* et à la *brida*. Le choix des chevaux apparaît donc fondamental et Juan Suárez de Peralta y consacre plusieurs leçons. De l'analyse méthodique du corps<sup>184</sup> découle la connaissance sur les qualités et les vices des chevaux. C'est surtout l'osmose entre le cheval et le cavalier qui est recherché. Aussi, le cheval doit être choisi dès le plus jeune âge. Le choix du harnachement (mors, bride, étrier, etc.) fait partie intégrante de l'apprentissage car il détermine la position du cavalier et ses actions, parfois coercitives. Dans les leçons suivantes, Juan Suárez de Peralta propose des exercices de dressage, de haute école, faits de *corvetas*, *saltos*, etc. dans lesquels le cavalier novice doit apprendre à placer son cheval en agissant de façon alternée sur la bride et les éperons : « il faut d'abord donner des jambes et ensuite faire pression avec les mains, puis de nouveau des jambes, et ensuite, il faut le traiter avec amour, c'est le meilleur remède qui existe pour ces chevaux »<sup>185</sup>. Dans l'ensemble des figures inlassablement répétées, au pas, au trot et au petit galop, le cavalier doit rechercher l'équilibre parfait entre sa position et celle du cheval. Pour ce faire, il doit s'armer de patience et d'humilité, « savoir que l'on ne sait rien et demander conseil »<sup>186</sup>.

<sup>183</sup> Cervantès de Salazar : 1982, 62 : « *aquel llano que está entre las casas de campo es el lugar en que los caballeros, que en agilidad y maestría en la equitación aventajan mucho a los de todas las demás provincias, se adiestran en ejercicios ecuestres, y se ensayan en combates simulados, para estar listos cuando se ofrezcan los verdaderos. Entre nosotros se llama potreadero, porque los picadoes doman allí los potros ; pues el verbo español potrear significa amansar y adiestrar de tal modo en los movimientos a los potros brutos y no enseñados al freno, que como dice Horacio : el caballo enfrenado tenga el oído en la boca* ».

<sup>184</sup> A travers par exemple les robes des chevaux, voir chapitre 5.

<sup>185</sup> « *A la primeras piernas y a las segundas cargadle la mano y aun dalle con los pies, y despues llamale con amor, este es el mejor remedio que he hallado para tales caballos* ».

<sup>186</sup> « *Saber que no se sabe nada y buscar consejos* ».

Inquiétude constante également dans l'oeuvre de Juan Suárez de Peralta celle qui concernait les soins quotidiens à apporter aux chevaux. Après avoir travaillé, les chevaux devaient être « régaler et soigné », « régaler d'amitié », « *regalado y curado* », « *regalado de amistad* » pour une raison simple parce que sans cheval, pas de cavalier. Les soins quotidiens permettaient d'éviter les maladies et les blessures. Juan Suárez de Peralta, pour démontrer son propos, raconta l'histoire d'un cavalier qui arriva à une auberge. Il laissa sa monture à l'écurie, sellée et bridée, lui jetant sa ration d'orge et de foin sans lui ôter ni la bride ni la selle. Lorsqu'il revint un peu plus tard, il vit son cheval qui ne mangeait pas et qui mordait sur son mors. Le cavalier pensa que son cheval souffrait d'une grave maladie. Il alla aller chercher un vétérinaire. La démarche est intéressante, elle montre que les vétérinaires jouissaient d'une renommée certaine, bien que parmi eux, il existât de nombreux charlatans. D'ailleurs, Juan Suárez de Peralta distinguait les vrais vétérinaires (ce qui supposait connaissance et expérience) des faux, qui par leur ignorance, blessaient plus qu'ils ne soignaient les chevaux. L'*albéitar*<sup>187</sup> qui apparut dans l'histoire que nous venons d'évoquer était un « vrai » vétérinaire. Il n'eut d'ailleurs pas à chercher longtemps pour comprendre la « maladie » du cheval. Pour que celui-ci mangeât, il suffisait de lui ôter la bride. Content, le cavalier le paya (nous ne savons pas combien) et lui proposa de le payer encore plus s'il lui dévoilait son secret. Le cavalier ne comprit donc pas de lui-même. L'*albéitar* lui exposa les règles à suivre, les soins quotidiens à apporter aux chevaux selon l'adage « *regalar y sanar* ». Il fallait les desseller et les débrider, les faire marcher en main, les « toiletter », les panser, et surtout se méfier du domestique (*criado*) pour ces besognes qu'il valait mieux réaliser soi-même<sup>188</sup>.

Les prouesses équestres, sorties de leur cadre, n'étaient pas du goût de tous. L'histoire d'Alonso Gómez est à ce sujet intéressante. Espagnol résident de Valladolid, l'actuelle Morelia que l'on nommait aussi Ciudad de Michoacán, il eut l'outrecuidance de comparer ses prouesses équestres à un séraphin. Le 6 janvier 1563, il revenait d'un voyage à la capitale où il avait peut-être assisté à des réjouissances équestres. Il avait peut-être aussi observé les picadors dressant les jeunes poulains dans le *potreadero*, galopant, exécutant des figures ou il avait peut-être croisé quelque aristocrate monté à la

<sup>187</sup> De l'arabe « *baytār* ». Real Academia Espanola : 1963, entrée « *albéitar* ».

<sup>188</sup> Voir extrait en annexes, A-II-5.

*brida* ou a la *jineta* dans le quartier espagnol de la ville et qui n'hésitait pas, malgré la foule, à faire galoper leur cheval. Nous ne savons pas pour quelles raisons Alonso Gómez se rendit à Mexico. Pour les Espagnols de la province, les voyages à la capitale étaient néanmoins une habitude assez banale. De retour à Morelia, devant la maison de Luis de la Cerda, il fit galoper son cheval « comme à Mexico » et l'arrêta brusquement. Les témoins l'entendirent dire qu'il avait « arrêté son cheval comme un séraphin », d'autres que le cheval même était le séraphin, ce qui les scandalisa. En effet, la comparaison entre le cheval et le séraphin semble incongrue. Elle l'est un peu moins si l'on songe que l'ange ailé était à la mode au XVI<sup>e</sup> siècle. Il apparaît sur les peintures et les sculptures religieuses et sur le hanarchement, voyons par exemple la tête d'ange ailée qui orne le poitrail du cheval de Philippe II sur le portrait équestre que le Métis Diego Muñoz Camargo fit en 1584<sup>189</sup>. Le cheval « séraphin » d'Alonso Gómez se rapporte donc peut-être à un cheval doté d'aptitudes exceptionnelles, léger, souple, en un mot, la monture idéale pour la *jineta*. Le lendemain, le 7 janvier 1563, Alonso Gómez comparaissait devant la justice à Morelia<sup>190</sup>. Il lui en coûta un peso et demi d'amende et sa qualité d'Espagnol le protégea peut-être d'une sentence plus dure. Cette histoire montre que le divertissement équestre appartenait aux sphères profanes.

Ainsi, la société à écuyers qui émergea en Nouvelle-Espagne au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle reflétait les évolutions équestres en cours dans l'Europe occidentale où la figure du chevalier laissait la place à celle du cavalier-écuyer. Celui-ci demeurait plus que jamais noble, encore fallait-il pouvoir justifier de la noblesse sur plusieurs générations. En Nouvelle-Espagne cependant, la question des origines de la noblesse perdit en grande partie de sa substance<sup>191</sup>. Au regard des arts équestres et sur la forme en particulier, la capitale vice-royale n'innovait guère, elle ne faisait que reproduire les modèles espagnols en vogue à l'époque. Néanmoins, les acteurs et les observateurs revendiquaient une spécificité américaine qu'ils définissaient comme étant une identité non espagnole, Juan Suárez de Peralta n'évoquait-il pas les « enfants de cette terre » ?

---

<sup>189</sup> Voir annexes A-I-1.

<sup>190</sup> Inquisición 18, exp. 1, folio 1-9, « *proceso contra Alonso Gómez por blasfemo, dijo que habia parado su caballo como un serafín* ».

<sup>191</sup> Lira, Muro : 2000, 347-352.

## Chapitre 3.

### La chevauchée indienne

« Comme le grand pouvoir dont les voies  
sont merveilleuses, ainsi sont mes  
chevaux » (Chant navajo)

A travers le périple de deux moines nous observerons des pratiques équestres indiennes qui selon les contextes, selon que l'on se trouve dans des villages d'Indiens sédentaires ou parmi des Indiens nomades à la frontière chichimèque, revêtirent des formes différentes et qui posent la question des diffusions, des appropriations et des adaptations. Toute une gamme de possibilités apparaît. La pratique du jeu des cannes dans *los Altos de Chiapas*, de combats fictifs dans des villages du Michoacán ou encore d'une culture chevaline du voyage sont tout autant de manifestations d'appropriations de pratiques équestres. Néanmoins, beaucoup plus que dans la capitale vice-royale et que dans le sein des élites espagnoles et créoles, les pratiques équestres indiennes se trouvent au cœur des métamorphoses comme en témoigne un Centaure peint dans l'église augustinienne d'Ixmiquilpan : un hybride en cours de transformation.



## Voyage à cheval « *que cierto era de ver* »

Assise confortablement dans un car, j'imagine ce que serait le voyage à dos d'équidé. *Aficionada* de la monte en extérieur, je me surprends à rêver et à méditer sur la liberté infinie que les espaces et les paysages du Mexique suggèrent. A travers la vitre teintée de l'autobus j'observe furtivement des cavaliers galopant au bord de la route, parfois à cru, et je les envie, j'aimerais, comme eux, me retrouver face au vent. Eprouverais-je les mêmes désirs d'évasion si le voyage à cheval répondait à des impératifs régis par le besoin et non par le seul plaisir ? Si à l'image d'Alonso Ponce j'avais eu la charge d'enquêter sur les monastères franciscains de la Nouvelle-Espagne ou bien, si à l'image de Thomas Gage j'avais eu à fuir la ville de Mexico afin d'éviter que mes supérieurs ne m'envoient prêcher aux Philippines et que, par voie de conséquence, j'avais eu à affronter les contraintes climatiques, géographiques et les dangers du monde extérieur, sauvage et inquiétant, aurais-je ressenti le même enthousiasme à l'idée de chevaucher par monts et par vaux ?

Deux moines itinérants, l'un franciscain l'autre dominicain, ont laissé trace du périple qu'ils réalisèrent en Nouvelle-Espagne, le premier dans les années 1580, le second dans les années 1620, parcourant tous deux des milliers de kilomètres.

Promu *comisario general*<sup>192</sup>, le franciscain Alonso Ponce visita la Nouvelle-Espagne et l'Amérique centrale entre 1584 et 1592. Son voyage visait à rendre compte de l'organisation administrative de la compagnie et au besoin y remettre de l'ordre, les excès et l'esprit d'indépendance de certains frères mendiants étaient en particulier visés. Alonso Ponce parcourut plus de deux mille lieues (ce qui correspond à plus de onze mille kilomètres) et visita cent soixante-six couvents, principalement franciscains<sup>193</sup>. Il traversa des centaines de villages, faisant des haltes presque toutes les trois lieues. Dans la péninsule du Yucatán qu'il visita entre juillet et septembre 1588, l'itinéraire serpente sans arrêt. Il était accompagné de Antonio de Ciudad Real, le secrétaire fidèle qui rédigea le récit du voyage intitulé *Tratado curioso y docto de las grandezas de la Nueva España*<sup>194</sup>, « le traité curieux et savant sur les grandeurs de la Nouvelle-Espagne ». Celui-ci rend compte de l'état des couvents et, ce qui nous intéresse particulièrement

---

<sup>192</sup> Le *comisario general* était une charge intermédiaire entre le ministre supérieur et les provinciaux.

<sup>193</sup> Ciudad Real : 1976, introduction.

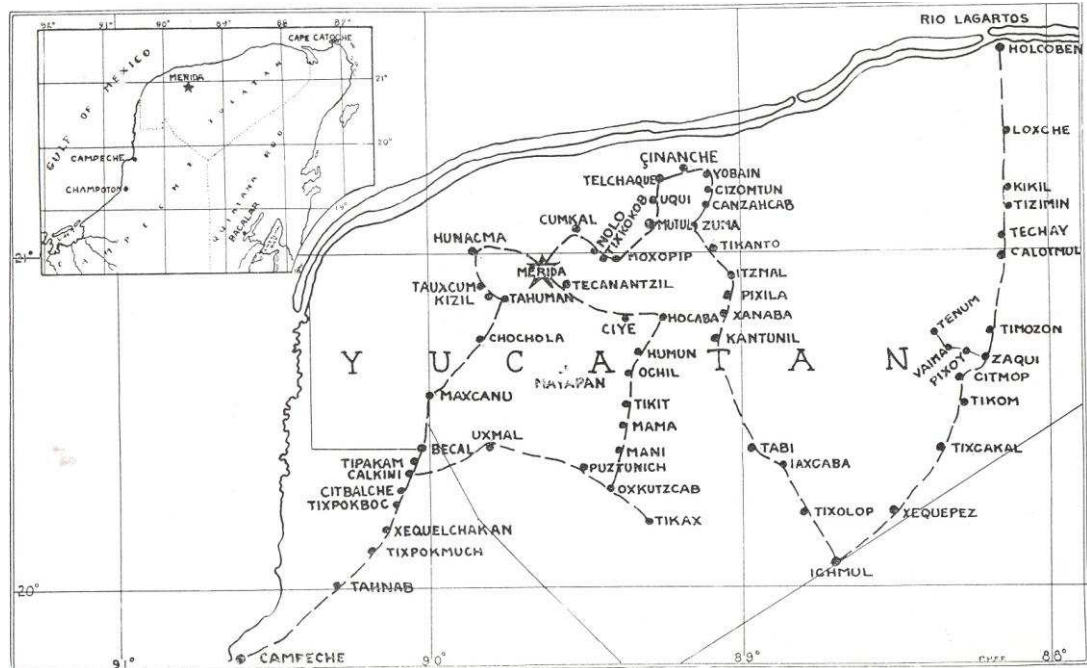
<sup>194</sup> Les éditions consultées sont les suivantes : Noyes : 1932, Ciudad Real : 1976, Ponce : 1947.



dans le cas présent, il fourmille de descriptions ethnographiques qui rappellent le labeur et les méthodes des moines humanistes du début du XVI<sup>e</sup> siècle.

### Document III-1

Le périple de Alonso Ponce dans la péninsule du Yucatán entre juillet et septembre 1588<sup>195</sup>



De son côté, Thomas Gage parcourut plus de cinq mille kilomètres entre 1625 et 1637, d'abord sur les Hauts Plateaux mexicains, puis il s'enfonça toujours plus vers le sud et l'Amérique centrale. Il traversa l'évêché de Oaxaca, le Chiapas et résida quelques années au Guatemala. Son périple le mena ensuite dans la province du Honduras et du Panama<sup>196</sup>. Thomas Gage était un Anglais. En 1625, il se trouvait à Xérès de la Frontera dans le couvent des chartreux entouré de pâturages sur lesquels paissaient les chevaux qui portaient déjà le nom de chartreux et que la renommée précédait. Les moines andalous, à Séville et à Xérès en particulier, s'adonnaient depuis plusieurs décennies à l'élevage équin, depuis le début du XV<sup>e</sup> siècle. C'est donc sur de « belles juments » que Thomas Gage et ses confrères se rendirent à Cadix où il s'embarquèrent

<sup>195</sup> Dans Noyes : 1932.

<sup>196</sup> La première édition du récit de voyage de Thomas Gage s'intitule: *A new survey of the West-Indias, containing a journall of Three thousand and Three hundred Miles within the main Land of America*, printed by R. Cotes, London, 1648. Les éditions consultées sont: *Thomas Gage's travels in the New World*, edited and with an introduction by J. Eric S. Thompson, University of Oklahoma Press, Norman, 1969; *Nouvelle relation des Indes Occidentales*, Gervais Clouzier, Paris, 1676 (fac-similé avec introduction de Paul Vernière).

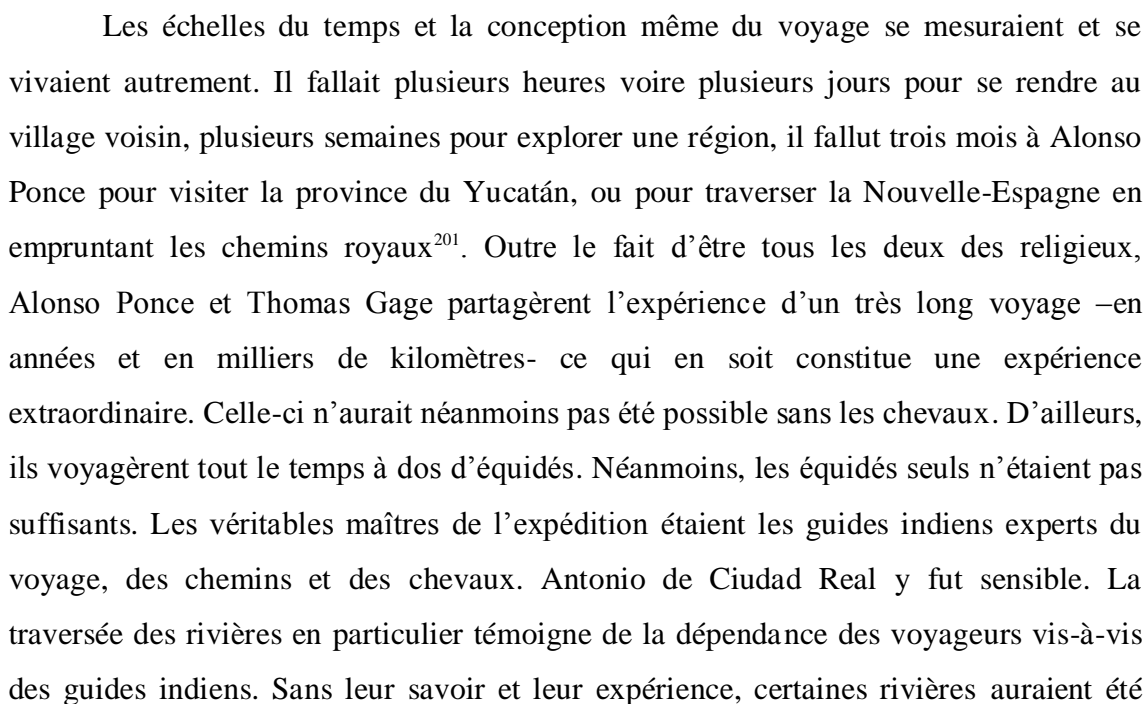
le 2 juillet 1625 sur le *Saint Antoine* : direction la Guadeloupe, première halte d'un voyage qui devait le mener aux Philippines, en mission. La tâche qui l'attendait dans les lointains royaumes ne revêtait pas l'importance de celle d'Alonso Ponce trente ans plus tôt. Thomas Gage ne comprit l'intérêt stratégique et politique de son voyage que bien plus tard, lorsqu'il rejoignit, en 1637, sa patrie d'origine<sup>197</sup>. Toutefois, en 1625, « il n'a pas trente ans, mais depuis douze ans il étudie en Espagne : l'aventure spirituelle, car sa foi est évidente, mais aussi l'aventure tout court le tente »<sup>198</sup>. Il débarqua au port de la Vera Cruz deux mois plus tard, il ne s'y éternisa pas. Il rejoignit la Ville de Mexico rapidement, voyageant sur le chemin royal qui lui remémore les pérégrinations des conquérants. En octobre 1625, Thomas Gage était « magnifiquement » reçu au couvent de Sainte Hyacinthe. Il déambula quelques mois dans la capitale vice-royale qui était « à présent l'une des plus grandes villes du monde » et dans les alentours, si bien que l'aventure philippine cessa vite de l'intéresser. Aussi, vers la mi-février 1626, Thomas Gage et ses compères –on retiendra les noms de Antonio Meléndez et de Pedro Álvarez– s'enfuirent, direction le Guatemala, à trois cents lieues de là, non sans avoir au préalable soigneusement planifier l'évasion. D'abord ils comptèrent sur le fait qu'ils n'allaient pas être bien longtemps recherchés : Calvo et sa compagnie devaient se rendre aux Philippines par la *Nao de China* et ils n'avaient pas de temps à perdre. Il suffisait donc de quitter Mexico de nuit, de se faire discret pendant quelques jours en voyageant de nuit et en évitant surtout d'emprunter « les chemins les plus fréquentés », les « grands chemins », « les routes ordinaires »<sup>199</sup>, c'est-à-dire le chemin royal. Pendant quatre jours, ils se déplacèrent discrets comme des félins. C'est bien sûr à cheval que Thomas Gage voyagea, monture qu'il avait troquée contre quelques livres.

---

<sup>197</sup> Son récit de voyage fut publié pour la première fois en 1648 à Londres, alors que la cause puritaine triomphait et que l'île se découvrait des visées impérialistes, sous le titre *A new survey of the West-Indians, containing a journall of three thousand and three hundred miles within the main land of America...*, qui fut de suite un succès éditorial car il s'agissait de la première publication non latine sur l'Amérique Espagnole dans un contexte dans lequel la légende noire se trouvait particulièrement exacerbée. Conscient de l'intérêt, d'un point de vue stratégique et politique, du « journal », Colbert le fit traduire en français. C'est sur cette traduction intitulée *Nouvelle relation des Indes Occidentales...* et publiée à Paris en 1676 chez Gervais Clouzier que nous avons en partie travaillé (Gage : 1979). Nous avons également consulté le texte dans sa langue originale dans *Thomas Gage's travels in the New World* : 1969.

<sup>198</sup> Gage, TI : 1979, introduction de Paul Vernière.

<sup>199</sup> Gage, TI : 1979, 78.

Itinéraire de Thomas Gage en Nouvelle-Espagne entre 1625 et 1637<sup>200</sup>

<sup>200</sup> *Thomas Gage's Travels in the New World* : 1969, 40.

<sup>201</sup> Sur la construction des chemins royaux, voir le récent ouvrage dirigé par Chantal Cramaussel qui traite de l'ensemble de la Nouvelle-Espagne du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle. Cramaussel : 2006.

infranchissables et il aurait fallu des jours, voire des semaines pour parvenir à contourner ces obstacles ou en venir à bout. Les itinérants de toute sorte savaient combien leur traversée pouvait s'avérer fatale. Tel le conquérant Hernando de Tarifa qui s'était noyé avec sa jument en 1525 dans la rivière du Golfo Dulce<sup>202</sup>. Melchor Hernández<sup>203</sup>, un marchand de chevaux espagnol résidant à Teposcolula, succomba pareillement en traversant une rivière au début du XVII<sup>e</sup> siècle alors qu'il revenait de la province du Chiapas où il était allé acheter des poulains avec son fils Bartolomé pour les revendre dans la Mixteca Alta où ils résidaient<sup>204</sup>. C'est donc en connaissance de cause qu'Antonio de Ciudad Real s'émerveilla devant la facilité avec laquelle les Indiens faisaient traverser les rivières à la caravane dont ils avaient la charge. Ils faisaient d'abord passer les hommes, dans une barque, puis les chevaux, à la nage. L'habileté des Indiens est telle que la traversée d'une rivière évoque au moins itinérant, un rêve.

« Jeudi 4 septembre [1586], le *padre comisario* partit de Izcumtenando [à la frontière entre l'évêché du Guatemala et celui du Chiapas], le soleil était déjà levé. Et c'est ici, près des maisons, qu'il dut encore traverser la dite rivière de la Canoa [Usumacinta ?]. A cet endroit, elle est encore plus profonde puisqu'à une lieue et demie à peu près, deux autres rivières la rejoignent, dont l'une est aussi grande que celle-ci, sinon plus. On la traversa dans un canoë avec une promptitude et une rapidité incroyable, alors que la rivière était large. [D'ailleurs], nous n'eûmes pas le temps de finir de chanter le *canticum* de Benedictus le temps que dura la traversée, qu'ils avaient pourtant commencé à réciter, avec son secrétaire, avant même de monter dans le canoë. L'eau était impétueuse. Pourtant, c'est seulement avec deux ramiers, l'un sur la proue l'autre la poupe, que nous rejoignîmes l'autre rive. On se saurait cru comme dans un rêve. Les bêtes traversent la rivière à la nage menées par les Indiens qui nagent devant elles en tenant leur longe avec les dents et avec une calebasse sur [sous] le nombril, autrement dit, ils se retrouvent couchés sur la calebasse, sur le ventre. Et ils sont tellement adroits de faire traverser ainsi les montures, alors que la rivière est si large et les eaux tellement furieuses...»<sup>205</sup>

<sup>202</sup> Díaz del Castillo, TII : 1977, 348.

<sup>203</sup> Voir chapitre 9.

<sup>204</sup> *Ibid.*

<sup>205</sup> Ciudad Real, TII : 1976, 34 : « *jueves cuatro de septiembre salió el padre comisario de Izcumtenango, ya salido el sol, y allí junto a las casas tuvo necesidad de pasar otra vez el río de la Canoa sobredicho, el cual lleva ya por allí mucha más agua, porque en aquella legua y media, poco más, se le juntaron otros dos ríos que dicen es cada uno tan grande como él, y aún más. Pásolo en otra canoa con tanta presteza y velocidad, que con ir muy ancho no hubo tiempo para acabar el canticum de Benedictus del itinerario,*

Parfois, les Indiens tenaient les chevaux par le licol depuis la barque. En d'autres occasions, il suffisait à un seul indien de faire la traversée à la nage en tenant la longe du cheval d'une main et nageant de ce fait avec une seule main, ou en la tenant par les dents, les autres montures suivaient d'elles-mêmes, obéissant à leur instinct grégaire : « y trás ésta fueron las otras muy de su voluntad, libres y sueltas, que cierto era de ver »<sup>206</sup>, les guides indiens sont dotés d'une rare intelligence chevaline.

Antonio de Ciudad Real et Thomas Gage remarquèrent aussi l'accueil que leurs réservaient des Indiens montés sur des chevaux sur les chemins à l'entrée des villages. Le voyage d'Alonso Ponce ressemble à une célébration permanente. On ne sait trop s'il en est l'acteur ou le spectateur, mais le fait est que la fête est une constante du *Tratado docto y curioso*. Dans la province du Michoacán et de la Nouvelle-Galice et dans les provinces du Yucatán et du Chiapas, autrement dit, aux « marges » nord et sud du gouvernement de la Nouvelle-Espagne<sup>207</sup>, à une demie lieue ou une lieue des villages, des cavaliers indiens surgissent :

« Environ huit ou dix cavaliers indiens surgirent et ils lui firent une fête pendant un grand moment, en criant et en galopant avec leurs chevaux et en recevant les coups de citrons que des Indiens à pied leurs lançaient. A l'entrée du village, il y avait un arc avec des branchages, et devant la porte de l'église se trouvaient tous les gens du village et d'autres du canton, exécutant le *mitote*<sup>208</sup>, sorte de danse, et ils reçurent le *padre comisario* avec grande joie et dévotion »<sup>209</sup>.

---

*que iba diciendo él y su secretario, con haberle comenzado aun antes que entrase en la canoa, a la cual la corriente del agua, que es ricísima, puso de la otra banda en un momento con sólo dos remeros, uno en la proa y otro en la popa, pareció todo una cosa de sueño ; las bestias pasan por aquel río a nado, llevándolas los indios a nado asido el cabestro con los dientes y puesta una calabaza sobre el ombligo, o por mejor decir echados de barriga sobre la calabaza, y están tan diestros en pasar así cabalgaduras, que con ser el río tan ancho y llevar tan gran furia y ser el salidero de las bestias de menos de dos varas de medir de ancho, donde al salir pueden hacer pie y no en otra parte por todo aquello, van los indios derechos a salir allí nadando el vado que dicen del Perro...»*

<sup>206</sup> Ciudad Real, TII : 1976, 44.

<sup>207</sup> Des « marges » par rapport au centre, c'est-à-dire Mexico.

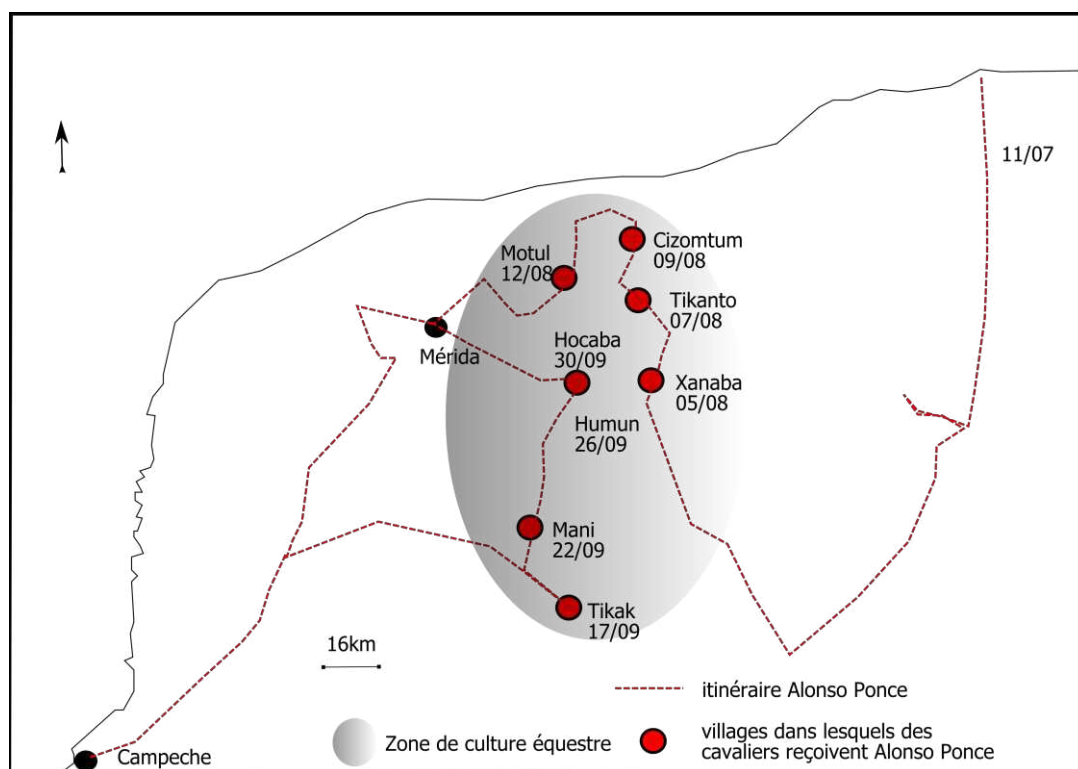
<sup>208</sup> Du náhuatl « *mitotl* » : nom donné à une danse préhispanique et qui définit, pendant le colonie, toute sorte de danses publiques.

<sup>209</sup> Ciudad Real, TII : 1976, 120 : « *saliéronle al encuentro ocho o diez indios de a caballo y fuéronle haciendo fiesta un gran trecho (un grand moment), dando grita y corriendo sus caballos y recibiendo golpes de limones que otros indios de a pie les tiraban ; a la entrada del pueblo tenían hechos muchos arcos y ramadas (branchages) y a la puerta del patio de la iglesia estaba junta toda la gente de aquel lugar y de otros de la comarca, con un mitote o baile a su modo, y todos recibieron al padre comisario con mucha devoción y contento* ». A San Juan Omitlán près de Xalisco, janvier 1587.

De nuit, les cavaliers indiens bravaient l'obscurité avec des torches.

### Document III-3

Villages du Yucatán dans lesquels des cavaliers indiens reçoivent Alonso Ponce, 1588



D'après Noyes : 1932 et Ciudad Real, TII : 1976, 321-372.

Bien sûr Antonio de Ciudad Real ne nous aurait pas raconté tout cela s'il n'avait été lui-même un tant soit peu connaisseur de chevaux. A la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, la réputation des Indiens habiles cavaliers, *diestros a caballo*, n'étaient plus à faire. Ils affectionnaient le galop, les caracoles (successions de voltes et de demi voltes) et les jeux équestres, le jeu des cannes et les courses, pratiques dans lesquelles ils excellaient. En d'autres termes, les Indiens Itzaés du centre du Yucatán, dans une zone comprise entre Tikak et Cizomtum et les Indiens zoque de los *Altos de Chiapas* autour de Chiapas de Indios, s'adonnaient et perpétuaient l'art de la *jineta*. Pénétrant dans la région de *los Altos de Chiapas* l'été 1626, Thomas Gage raconte :

« le lendemain matin nous trouvâmes deux mulets du Provincial, et deux autres qui appartenaient à ses compagnons, tous sellés et prêts à monter dessus, avec une douzaine d'Indiens à cheval qui nous devaient conduire par une montagne assez difficile et au travers des bois au bourg Saint Philippe (...). Nous n'eûmes pas fait cinq cents pas en descendant de la montagne, que nous rencontrâmes une vingtaine d'Indiens fort lestes tous à cheval avec leurs trompettes qui sonnaient devant eux, et derrière sur une mule richement enharnachée venait le Prieur de Chiapa nommé père Jean Baptiste, qui était d'un tempérament jovial, mais gras et replet (...). Après que nous eûmes déjeuné, les Indiens nous voulurent aussi donner du divertissement dans la place du marché, où ils se mirent à jouer au jeu des cannes, en courant à cheval les uns contre les autres avec de grandes rondaches, pour se défendre la tête et les épaules des cannes ou roseaux qu'ils se jetaient en passant les uns aux autres avec une merveilleuse adresse »<sup>210</sup>.

Les Indiens de Chiapa de Indios exécutaient le jeu des cannes de la même façon que dans la capitale vice-royale des équipes de cavaliers s'affrontant sur la place centrale en se jetant des cannes. Mais alors que dans la Ville de Mexico le jeu des cannes était réservé aux élites et minutieusement réglé, dans les villages de *los Altos de Chiapas*, il devint un jeu populaire. Comment un tel glissement s'était-il opéré ? Dans cette microrégion, il est possible d'entrevoir la genèse de ces pratiques puisqu'un missionnaire portugais dénommé Pedro Barrientos, y vulgarisa la pratique du jeu des cannes dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Le dominicain avait débarqué en Nouvelle-Espagne en 1554. Il avait rejoint rapidement la province du Chiapas et fonda le couvent de Ciudad Real de Chiapa dans l'actuelle Chiapa de Corzo où il passa le reste de sa vie. A l'image de Motolinia ou de Bernardino de Sahagún, il apprit la langue des Indiens « *que supo mejor que la materna* », peut-être le zoque<sup>211</sup>. Il ne s'attarda pas non plus sur les méthodes employées par Pedro Barrientos afin d'enseigner « l'art d'élever et de dresser les chevaux » aux Indiens, c'est-à-dire l'art de les débourrer, de les monter, de les courser. Sur ces enseignements, il existerait un manuscrit en langue indienne, *Instrucciones y lecciones veterinarias*, mais le manuscrit de Pedro Barrientos ne fut pas imprimé, Antonio de Remensal n'en dit mot et José Mariano Beristain est le seul à le citer sans que l'on connaisse ses sources<sup>212</sup>. Le dominicain aurait été animé par des

<sup>210</sup> Gage, TII : 1979, 136-141.

<sup>211</sup> Cela, Antonio de Remensal, un autre dominicain qui est la source la plus ancienne sur le Portugais, ne précisa pas, dans l'Histoire des Indes qu'il rédigea dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle (Remesal, TII, 1964-1966, 423-426).

<sup>212</sup> Remesal, TII : 1964, 423 à 426. Berinstain de Souza : 1816, 138. García Icazbalceta : 1954.



motivations pieuses, l'art d'élever et de dresser les chevaux et les divertissements équestres auraient été destinés à extirper l'idolâtrie, au même titre que l'enseignement des chants chrétiens.



## Mirage chichimèque

Alonso Ponce et son secrétaire traversèrent le nord-ouest de l'évêché du Michoacán à la fin de l'automne 1586. Cette province bordait la *Gran Chichimeca* où une « guerre à feu et à sang » avait été déclarée. Elle opposait les Indiens nomades qui avant l'arrivée des Espagnols habitaient ces contrées arides et la couronne d'Espagne qui comptait dans ses rangs les officiers de la couronne et les Indiens sédentaires du royaume récemment évangélisés. Il convient de revenir brièvement sur la genèse de la « guerre chichimèque ». Il s'agit d'une succession d'affrontements contre des tribus qui perpétreraient des attaques indépendamment et isolément les unes des autres. La guerre débuta au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle et ne s'acheva, avec la pacification définitive des Indiens de la région, qu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, tandis que l'entreprise de la colonisation poussait les colons toujours plus vers le Nord<sup>213</sup> dans un face à face avec des peuples qui opposèrent toujours à l'envahisseur une résistance systématique. Après leur victoire fulgurante sur l'Anahuac, les conquérants avaient tardé à pénétrer dans les territoires septentrionaux : Cristóbal de Olid avait bien fait une incursion dans le Michoacán et le Jalisco en 1522, mais il fallut attendre 1530 et Nuño de Guzmán pour que les Espagnols commencent à remonter vers le Nord. Francisco Vásquez de Coronado pénétra dans le Nouveau-Mexique en 1540. Alors que dans le centre et le sud du pays les conquérants avaient affronté des Indiens sédentaires politiquement stables, au nord, les colons espagnols se heurtèrent à des tribus nomades instables politiquement<sup>214</sup>. Les affrontements et la guerre furent inévitables. La guerre du Mixtón<sup>215</sup>, du nom d'une localité située au nord de Guadalajara en Nouvelle-Galice, se déroula entre la couronne et les Indiens cazcanes et zacatecos entre autres, entre 1541 et 1542. Elle donna le ton de ce qu'allait être le conflit avec les nomades jusqu'en 1585, date à laquelle s'amorça un processus de pacification, sanglant et sans merci. Les territoires du nord auraient-ils fait pareillement l'objet de convoitise si des colons espagnols n'avaient découverts des mines d'argent d'une richesse inouïe notamment à Zacatecas en 1546 ? Dans ce monde de nomades, les Espagnols s'approprièrent du territoire mais le processus de conquête et

---

<sup>213</sup> Les régions septentrionales, au nord de Mexico, étaient connues sous divers noms, *Gran Chichimeca*, *Tierradentro* (du nom du chemin qui s'enfonçait vers les régions arides en direction des gisements et des villes minières) et *el Norte*, le Nord, qui loin d'être une région marginale, apparaissait comme un puissant pôle d'attraction, dans García Martínez : 2000, 285.

<sup>214</sup> García Martínez : 2000, 283.

<sup>215</sup> Voir à ce sujet León-Portilla : 2005.

de colonisation différait du tout au tout avec celui déployé en Mésio-amérique. La présence des colons espagnols n'était pas compatible avec le mode de vie des nomades. La guerre puis pacification de la *Gran Chichimeca* transformèrent radicalement les sociétés autochtones<sup>216</sup>. Les indiens nomades n'eurent pas d'autres choix que d'accepter l'assimilation totale de la culture des vainqueurs ou la mort. Les Indiens nomades ne connurent pas la voie des métissages qui permit aux Indiens sédentaires d'échapper à une acculturation absolue et à la disparition entière de leurs cultures.

La *Gran Chichimeca* était le nom donné à la terre habitée par les Chichimèques. C'est du moins de la sorte qu'à l'arrivée des conquérants au début du XVI<sup>e</sup> siècle, leurs voisins sédentaires les dénommaient. Ces derniers ressentaient à l'égard des Indiens nomades un mépris semblable à celui des Grecs envers les non Grecs, les barbares, un dédain séculaire qui se retrouva exacerbé passée la Conquête. Les colons surnommèrent bientôt les Chichimèques, les *desnudos* par opposition aux *vestidos* les Indiens sédentaires des Hauts Plateaux. En réalité, historiquement, la frontière entre les nomades et les sédentaires était loin d'être figée comme en témoigne la répartition des pétroglyphes et des peintures rupestres dans la région nord-centre du Michoacán gravés tout au long du premier millénaire de notre ère<sup>217</sup>. Parce qu'il partage une Amérique aride d'une Amérique humide, le fleuve Lerma représentait une frontière naturelle, si bien qu'à quelques exceptions près, passées les invasions de l'an mille, les nomades ne s'aventurèrent plus guère au-delà de la rive sud du fleuve Lerma. Pourtant, se firent les migrations de groupes nomades au XI<sup>e</sup> siècle vers les Hauts Plateaux mexicains qui donnèrent naissance aux royaumes puissants du post-classique, à commercer par les Aztèques dont le nom rappelait la tribu légendaire originaire d'Aztlán, que certains situent près de San Blas, et dont le dieu tutélaire, Huitzilopochtli, le dieu de la guerre, était d'origine nomade. En fait de Chichimèques, les tribus nomades qui habitaient les terres arides du Nord au XVI<sup>e</sup> siècle, s'organisaient en « nations »<sup>218</sup>, quatre notamment sont connues : les Guachichiles, les Zacatecos, les Guamares et les Pames, mais il ne s'agissait pas d'une organisation politique stable, ce qui représentait à la fois un avantage et un inconvénient. Un avantage parce que les Espagnols n'avaient en face d'eux aucun *tlatoani*<sup>219</sup> avec qui nouer des alliances et un inconvénient parce que, ne présentant aucun système équivalent à celui du tribut en Mésio-amérique, la couronne

---

<sup>216</sup> *Ibid*, 283.

<sup>217</sup> Faugère-Kalfon : 1997, 98.

<sup>218</sup> La « nation » définie l'organisation politique dans laquelle plusieurs tribus se confédéraient.

<sup>219</sup> Gouverneur de haut rang en Mésio-amérique.

espagnole n'eut aucun scrupule à livrer une guerre sans merci contre les Indiens nomades qui n'avaient pas grand chose à lui apporter<sup>220</sup>.

Les années 1580 marque l'apogée du cycle sanglant de la guerre chichimèque. A partir de 1585 en effet, les vice-rois Alonso Manrique de Zúñiga, marquis de Villamanrique (1585-1590), don Luis de Velasco, le fils, marquis de Salinas (1590-1595) et le comte de Monterrey (1595-1603) changèrent de politique et se donnèrent les moyens de la « pacification » du Nord à travers la dénonciation de l'esclavage des prisonniers, à travers la recherche d'alliances via des échanges de denrées et à travers la diminution du nombre de soldats et des forts à la frontière. Mais en 1586, date à laquelle Alonso Ponce traversa la province du Michoacán et la Nouvelle-Galice, en particulier les villages de Tzacapo, Charapa et Patamba à l'automne 1586, la frontière chichimèque était troublée par de nombreuses agressions de part et d'autre. Les attaques chichimèques continuaient de s'abattre sur les localités frontalières les plus vulnérables, les *ranchos* et les *estancias* et sur les caravanes qui parcouraient les routes de l'argent qui reliaient Mexico aux mines et sur les élevages de chevaux, raison pour laquelle de nombreux forts<sup>221</sup> avaient été installés, dont l'un à Tazazalca le 19 juin 1575<sup>222</sup> à quelques lieues au nord-est du village de Patamba. Plongés dans un désarroi total, les Espagnols et les Indiens chrétiens de la frontière évoquaient ces raids telle une plaie de l'apocalypse<sup>223</sup>. Plus étonnant, les Chichimèques avaient gagné la réputation d'être d'excellents cavaliers<sup>224</sup> : s'agissait-il d'un fantasme ou d'une réalité ? Dans ces villages frontaliers, Alonso Ponce et son fidèle secrétaire assistèrent à des combats fictifs singuliers car ils mettaient en scènes des Tarasques cavaliers contre des Chichimèques à pied, ce qui pose la question des pratiques équestres par les Indiens nomades et sédentaires et au-delà celle des cultures équestres : celles-ci ne préfigurent-elles pas la *horse culture* des Indiens des Plaines un siècle et demi plus tard<sup>225</sup> ?

---

<sup>220</sup> García Martínez : 2000, 283.

<sup>221</sup> Les *presidios* accompagnèrent la politique défensive de la couronne dans les années 1560-1585 et peuvent être considérés comme le produit du processus de colonisation au sens le plus stricte du terme, García Martínez : 2000, 284.

<sup>222</sup> *Ibid*, 153.

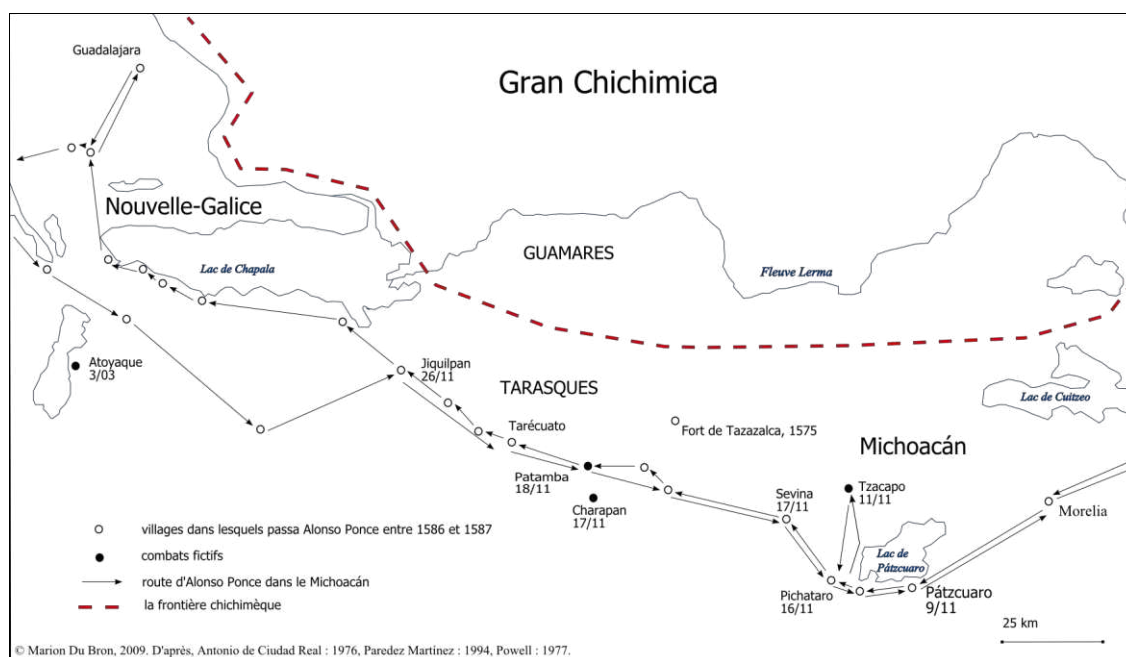
<sup>223</sup> Powell : 1977, 192-197, Powell : 1980, 99-124.

<sup>224</sup> Powell : 1980, 99-124. Depuis les années 1560, les Guamares attaquaient les *ranchos ganaderos* espagnols dans le but de s'approvisionner en chevaux

<sup>225</sup> Haines : 1938, 112-117. L'auteur de l'article « *Where did the plain indians get their horses* » critiquait la thèse de Clark Wissler communément admise selon laquelle les Indiens des Plaines avaient domestiqué les chevaux un siècle et demi avant leurs premiers contacts avec des Européens grâce aux chevaux échappés lors des premières expéditions telle celle menée par Francisco Vázquez de Coronado

### Document III-4

À la frontière chichimèque, le passage d'Alonso Ponce dans le Michoacán, 1586



Alonso Ponce traversa la province du Michoacán et le sud de la Nouvelle-Galice à l'automne 1586. Le 9 novembre 1586 il quittait Pátzcuaro et le 6 décembre 1586 il entra à Guadalajara, la capitale de la Nouvelle-Galice. Alonso Ponce et Antonio de Ciudad Real empruntèrent le chemin connu comme la « *ruta de la alta meseta tarasca* »<sup>226</sup>, une route secondaire qui passait notamment par Charapa, Tarecuato et Jiquilpan<sup>227</sup>, précisons qu'ils s'en éloignaient parfois opérant de nombreuses boucles.

Pendant leur périple à la frontière chichimèque, Alonso Ponce et Antonio de Ciudad Real ne firent l'objet d'aucune attaque chichimèque réelle, en revanche, ils assistèrent à des combats fictifs entre Chichimèques et Indiens sédentaires. Le premier d'entre eux se déroula dans le village de Purenhécuaro San Jerónimo situé à quelques lieues au nord de Pátzcuaro, sur la lagune du même nom, où les deux moines et les guides passèrent le 10 novembre 1586. Le jour suivant, à trois lieues de là, ils entraient à Tzacapo (aujourd'hui Zacapu) où, à une lieue du village, plus de trente cavaliers

en 1540-1542. L'examen attentif des sources réfute cette thèse. Les premières mentions à des chevaux parmi les Indiens des Plaines datent de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Par exemple, ils ne sont pas attestés avant 1583 par les Indiens du Texas. Voir aussi Ewers : 1955, 4 ; Scholes : 1937, 150, 163, 398-399 ; Knaut : 1995, 68.

<sup>226</sup> Castañeda : 2006, 274.

<sup>227</sup> Lorsque la région fut pacifiée, une route plus rapide, parce qu'en plaine, entre Mexico et Guadalajara vit le jour qui passa par Zamora.

indiens surgirent et passèrent un « grand moment à jouer avec les chevaux » et à se divertir avec vingt autres indiens à pied vêtus comme des Chichimèques avec « leurs arcs et leurs flèches et leur chevelure »<sup>228</sup>. Dans ces combats fictifs, les Indiens nomades étaient à pied et les Tarasques étaient les cavaliers. Ces derniers étaient des Indiens sédentaires organisés avant la Conquête en seigneuries puissantes. Ils avaient combattu les Chichimèques bien avant l'arrivée des Espagnols<sup>229</sup>. Après la Conquête, les vice-rois récompensèrent des Tarasques sous la forme de privilèges. Ainsi, don Martín, le gouverneur de Tazazalca, où la garnison militaire avait été installée, reçut une licence pour monter à cheval avec selle et bride le 21 février 1576<sup>230</sup>. Les Chichimèques qui vivaient à proximité du village de Patamba étaient principalement composés d'Indiens appartenant à la confédération des Guamares. Ils n'étaient ni les plus agressifs (les Guachichiles) ni les moins belliqueux (les Pames)<sup>231</sup>. Le jeudi 13 novembre, Alonso Ponce et Antonio de Ciudad Real longèrent vers l'ouest la « *ruta de la meseta tarasca* ». Le 17 novembre 1586, ils quittaient de très bonne heure Pechátaro (aujourd'hui Pichátaro) et ils voyagèrent toute la journée traversant Sabina (aujourd'hui Sévina) et de nombreux hameaux, Haranza, San Miguel, Santa Clara, San Philippe. Enfin, en fin d'après midi, éreintés et couverts de poussière, ils parvinrent au village de Charapa. Là :

« On lui fit un accueil solennel, de nombreux Indiens à pied et à cheval surgirent sur le chemin à une lieue [du village], en faisant la fête et mille minauderies. Ceux à pied portaient le vêtement des Chichimèques avec leurs arcs et leurs flèches. Deux d'entre eux dans le même costume allaient entre les cavaliers, lesquels galopaient sans tenir les rênes, en dansant et en faisant des mouvements de la tête et avec leurs arcs, ils s'affirmaient sur les étriers, alors que ceux à pied criaient, et tous s'esclaffent à la façon des vrais Chichimèques lorsqu'ils prennent les chevaux aux Espagnols, ainsi ils se moquent d'eux et les ridiculisent »<sup>232</sup>.

<sup>228</sup> Ciudad Real, TII : 1976, 79 : « *salieron una gran legua más de trenta indios a caballo, con mil disfraces, y fueron todo aquel trecho corriendo y haciendo mal a los caballos, y jugando y regocijándose con otros veinte indios de a pie, que en traje de chichimecas con sus arcos y flechas y cabelleras, iban haciendo mil monerías* ».

<sup>229</sup> *Ibid*, 166.

<sup>230</sup> *Ibid*, 171. AGN, GP, I, f. 134r.

<sup>231</sup> Calderón : 1988, 203.

<sup>232</sup> *Ibid*, 81-82 : « *hízole allí muy solemne recibimiento, salieron muchos indios de a pie y de a caballo casi una legua, haciendo mucha fiesta y mil monerías ; iban los de a pie en traje de chichimecas con sus arcos y flechas ; entre los de a caballo iban dos, asimisno en aquel traje, los cuales corrían sus caballos sin tomar las riendas, yendo danzando y haciendo meneos (mouvements) con las cabezas y con los arcos,*

Le mardi 18 novembre, vers 14h, les religieux quittèrent Charapa. Ils empruntèrent un chemin difficile et ils arrivèrent à la nuit tombée à Patamba, à trois lieues et demi de là :

« Un peu avant le coucher du soleil, [Alonso Ponce] arriva à un joli village nommé Patamba, de la juridiction de Tarequato<sup>233</sup> [où] il fut reçu avec des fêtes et des réjouissances grandioses et solennelles. A une lieue du village, plus de vingt Indiens à cheval plus ou moins parés arrivèrent, ils étaient habillés comme des Espagnols ; certains portaient des longs bâtons [qui ressemblaient] à des piques sans [embouts] en fer, d'autres, des épées en bois ; l'un tenait une arquebuse, et un autre, une épée blanche d'Espagnol. Celui-ci vint se placer devant le père religieux et il lui dit en langue castillane qu'il était le bienvenu sur ses terres, qu'il venait le garder et protéger son passage parce qu'il s'y trouvait des Chichimèques ; et qu'il ne devait pas avoir peur parce que lui [l'Indien à l'épée blanche] était là. Ensuite, [les Indiens] commencèrent à courir d'un endroit à un autre entre les pins poussant des cris, en disant et en répétant de nombreuses fois « Santiago, Santiago », et après un court moment, de dix à douze Indiens à pied sortirent d'entre les touffes d'herbe, habillés comme des Chichimèques, avec leurs arcs et leurs flèches, et ils commencèrent à faire des singeries et des signes, en criant et en poussant des cris de guerre, et les chevaux étaient agités. Passant devant avec les autres cavaliers tout en fonçant sur les uns et les autres, l'Indien à l'épée blanche amena devant [nous] un de ces Chichimèques, il le soumettait avec une chaîne [attachée] autour de son cou ; et, il disait qu'il l'avait capturé, et il faisait des gestes comme s'il voulait le montrer au père religieux. Le captif grimaçait et se défendait, comme s'il voulait s'échapper ; finalement, l'Indien à cheval lâcha du lest, et [l'Indien captif] s'enfuit en courant comme un daim ; et bien que les Indiens à cheval lui aient courru après, il resta libre. Les uns et les autres vinrent devant le père jusqu'à arriver au village, les Indiens à cheval faisaient la course entre les pins d'un endroit à un autre, en répétant et en disant « Santiago », « Santiago », et les Indiens à pied dansaient comme les Chichimèques, ils dansaient autour d'un cheval qui avait un panache blanc (...) Les Indiens s'en furent à la place qui était adjointe au patio de l'église et les Chichimèques escaladèrent un rocher et un chateau de bois très haut qu'ils avaient construit, où ils dansèrent, alors que les cavaliers galopèrent autour. Ensuite, comme ils virent que la

---

*afirmándose sobre los estribos ; dábanles grita los de a pie y todos daban grandes risadas, de la manera que los suelen hacer los chichimecas verdaderos cuando cogen algunos caballos a los españoles, que van así haciendo burla y escarnio dellos ».*

<sup>233</sup> Tarecuato semble avoir formé une seigneurie tarasque un peu avant l'arrivée des conquérants. Les franciscains y avaient fondé un couvent dans le second quart du XVI<sup>e</sup> siècle, Gerhard : 1986, 396-397.

nuît tombait, ils descendirent de cheval, et ceux du château descendirent et tous ensemble ils dansèrent à leur façon au son du *teponastle*<sup>234</sup> jusqu'à ce que la nuit les renvoie chez-eux »<sup>235</sup>.

Le jour suivant, ils quittèrent Patamba et rejoignirent Tarecuato où ils restèrent environ une semaine. Le mercredi 26 novembre, ils reprirent la route, ils traversèrent Jaripo, Xiquilpan et ils pénétrèrent dans le gouvernement de la Nouvelle-Galice où ils passèrent trois mois environ, déambulant de villages en villages, ils assistèrent de nouveau à de fausses attaques chichimèques. A Atoyaque, au sud du lac de Chapala, à la frontière entre la Nouvelle-Galice et le Michoacán, le 3 mars 1587 :

« Environ douze Indiens à pied surgirent, en habit de guerre de Chichimèques et seulement un à cheval, avec une lance et un bouclier, habillé en livrée<sup>236</sup>, sur lequel les Indiens à pied criaient et ils faisaient des grimaces et des mouvements avec leurs arcs et leurs flèches et bien qu'un Indien cavalier essayât d'enfoncer leur rang, il n'y parvenait pas parce que son cheval était effrayé à leur vue et d'entendre les cris qu'ils poussaient et le cheval faisait des bonds et revenait en arrière. Ils disent que c'est comme cela que cela se passe pendant les affrontements que les Espagnols ont avec les vrais

---

<sup>234</sup> Tambour.

<sup>235</sup> Ciudad Real, TII : 1976, 82-83 : « *llegó poco antes de ponerse el sol a un bonito pueblo llamado Patamba, de los mismos indios y obispado de la guardanía de Tarecuato, donde fue recibido con grandísima fiesta, solemnidad y regocijo. Salieron media legua antes de llegar al pueblo más de veinte indios a caballo medianamente aderezados, vestidos todos como españoles ; llevaban muchos dellos unas varas largas a manera de picas, sin hierros, otros llevaban espada de palo y uno un arcabuz, y otro una espada blanca de un español. Este llegó a caballo delante del padre Comisario y en lengua castellana le dijo que fuese bien venido a su tierra, y que porque había allí chichimecas, venia él con sus compañeros a aseguralle el paso y guardale, y que no tuviese miedo, que allí estaba él ; luego comenzaron todos a correr a una parte y a otra por entre aquellos pinos, dando voces y diciendo y repitiendo muchas veces Santiago, Santiago, y a cabo de un rato salieron de entre las matas de improviso diez o doce indios de a pié, vestidos como chichimecas, con sus arcos y flechas, y comenzaron a hacer monerías y ademanes, dando gritos y alaridos con que los caballos se alborotaron. Pasando adelante con su fiesta y arremetiendo los unos a los otros, trujo de allí a un poco el indio sobredicho de la espada blanca, un chichimeca de aquellos, con una cadena al cuello como de trailla, diciendo que lo había capturado, y haciendo muestras y ademanes de quererlo presentar al padre Comisario. El captivo hacía visajes, fuerza y pierna, como que se quería soltar, y al fin el de a caballo le hizo soltadizo y se le huyo corriendo como un gamo, que aunque los de a caballo corrieron tras él, él como de antes quedo libre y los unos y los otros fueron delante del padre Comisario, hasta llegar al pueblo, los de a caballo dando carreras por entre los pinos a una parte y a otra, repitiendo muchas veces y diciendo Santiago, Santiago, y los de a pié danzando a uso de chichimecas, llevando en medio de todos a uno a caballo con una caballera blanca. En la entrada y puerta del patio estaba todo el resto de la gente (...) Los indios se fueron a la plaza que estaba pegada con el patio de la iglesia, y los chichimecas se subieron a un peñol y castillo de madera muy alto que tenían hecho, en el cual bailaban mientras los de a caballo andaban corriendo alrededor, pero viendo que anochecía se apearon los de a caballo, y bajaron los del castillo, y todos juntos hicieron un baile y bailaron a su modo un rato al son del teponastle, hasta que la noche los hizo ir a sus casas ».*

<sup>236</sup> Librea. Vêtement qu'un souverain ou un seigneur faisait porter à ses gens et qui rappelait ses couleurs et ses armoiries. En Nouvelle-Espagne, nom donné au costume porté pendant le jeu des cannes.

Chichimèques, qu'ils ne peuvent pas s'enfoncer dans leur rang car les chevaux sont effrayés de les voir et d'entendre leur cris »<sup>237</sup>.

Dans la Nouvelle-Espagne au XVI<sup>e</sup> siècle, les cérémonies théâtrales fleurissaient. La Conquête à peine terminée, les Espagnols avaient par exemple popularisé la danse des Maures et des chrétiens, *la dansa de moros y cristianos*, dans laquelle ils jouaient à faire la guerre entre Maures et Chrétiens. Les Indiens, avant l'arrivée des conquérants, affectionnaient déjà la mise en scène d'affrontements rituels telle la guerre fleurie<sup>238</sup>. Serge Gruzinski a montré comment le contexte de la frontière chichimèque favorisa la création d'hybrides :

« La lutte menée contre les Chichimèques apporta à cette enveloppe médiévale un contenu américain qui offrait un double avantage : il plongeait dans les profondeurs du passé précortésien en même temps qu'il puisait dans la brûlante actualité de la frontière nord. Comme les chrétiens d'Espagne s'étaient acharnés à vaincre les combattants de l'islam, les Indiens chrétiens du Mexique et les envahisseurs espagnols avaient à repousser l'assaut de populations païennes, réputées cruelles et sanguinaires, les Chichimèques. Au couple antagonique composé de chrétien et du Maure s'ajoutait ou se substituait celui de l'Indien converti affrontant le Chichimèque, duel qu'on pouvait encore lire comme le combat de la civilisation contre la sauvagerie, ou encore de la vie sédentaire contre la vie nomade. Dans le contenu comme dans la forme, la transposition ne posait guère de difficulté : un scénario manichéen en remplaçait un autre, aussi rudimentaire et aussi efficace quant au message. Le glissement d'une tradition à l'autre allait d'autant plus de soi aux yeux des Espagnols que ceux-ci n'hésitaient à se déguiser en Indiens pour donner plus d'éclat à leurs réjouissances. »

Les combats fictifs mis en scène dans les villages à la frontière chichimèque se lisaient comme le reflet d'une guerre qui s'éternisait comme si les faux affrontements mettaient en scène une réalité dans laquelle de vrais affrontements se soldaient par de

---

<sup>237</sup> Ciudad Real, TII : 1976, 150-151 : « salieron como una docena de indios de a pie, en traje de chichimecas de guerra, y uno sólo a caballo, con lanza y adarga, vestido de librea, al cual los de a pie daban grita y hacían visaje y meneos con sus arcos y flechas, y aunque él trabajaba y hacía su poder por entrarlos con su caballo, no aprovechaba nada porque el caballo se espantaba de verlos y oírlos la grita que daban, y daba saltos y brincos y volvíasele atrás; y así dicen que acontece muchas veces en las guerras que tienen los españoles con los chichimecas verdaderos, que no los pueden entrar por espantárseles los caballos de verlos y oír la grita y algazara que levantan ».

<sup>238</sup> Voir la description qu'en fait Serge Gruzinski dans *L'Aigle et la Sibylle. Fresques indiennes des couvents mexicains*, Imprimerie nationale, Paris, 1994, pp. 61, 66. Voir également Warman : 1972.



fausses et illusoires victoires. Ils révèlent aussi l'appropriation par les Tarasques d'un art équestre fondé sur la *jineta* puisque les cavaliers galopaient en suspension sans tenir les rênes de leurs chevaux, à l'image des cavaliers arabes et des conquérants après eux. Entre une équitation de guerre et une équitation de loisir, il n'y eut qu'un pas que les Indiens sédentaires n'eurent aucune peine à franchir. Lors de ces affrontements rituels, les Indiens nomades ne combattaient pas à cheval et nous pouvons nous interroger, sans pouvoir y répondre toutefois, sur la véracité de cette donnée en contradiction avec les récits des colons. Si les Indiens nomades capturaient les chevaux, c'était vraisemblablement pour se livrer à des rites magico-religieux. C'est du moins ce que suggère la danse à laquelle ils s'adonnèrent à Patamba : « ils dansaient autour d'un cheval qui était paré d'un panache blanc ». Celle-ci rappelle les danses rituelles avec lesquelles les guerriers nomades célébraient leurs victoires<sup>239</sup>. La danse réalisée à Patamba par les faux chichimèques évoque-t-elle la pratique de sacrifices de chevaux ? Fait-elle écho au Centaure peint dans le couvent augustin d'Ixmiquilpan, un village qui se trouvait à plusieurs centaines de kilomètres à l'est de Patamba mais qui était également sujet aux attaques chichimèques.

À Ixmiquilpan vers 1587, à plusieurs mètres de hauteur, des peintures murales virent le jour. Elles s'apparentent à un chant guerrier sacré qui puise l'inspiration tout autant dans le *yaocuicatl*<sup>240</sup> des Mexicas que dans les *Métamorphoses* d'Ovide<sup>241</sup>. Les peintures murales suggèrent plusieurs niveaux de lecture. Comme l'évoque les guirlandes végétales ornées d'acanthes représentées pourtant à la mode renaissance, elles seraient d'abord une métaphore de la guerre fleurie, le *xochiyaoyotl*, qui visait à capturer des prisonniers dans le but de les sacrifier. De manière plus subversive, elles symboliseraient aussi la Conquête et les combats entre les Indiens sédentaires et les conquérants où le Centaure désignerait l'envahisseur européen<sup>242</sup>. Enfin, elles seraient l'expression des affrontements qui avaient lieu à la frontière chichimèque entre les Indiens sédentaires qui revêtent les peaux de jaguar des redoutables « chevaliers-tigres », l'une des plus hautes castes guerrières de l'Anahuac, et les Indiens nomades nus. Les « chevaliers-tigres » brandissent des massues, des épées d'obsidienne et des boucliers tandis que les guerriers nomades tiennent l'arc. Leur maîtrise séculaire de

<sup>239</sup> Powell : 1977, 77. Les témoignages de l'époque rapportent que les guerriers nomades, pour célébrer leur victoire, formaient un cercle en se tenant les bras et dansaient autour d'un feu.

<sup>240</sup> Chant de guerre.

<sup>241</sup> Gruzinski : 1994, 79-89. Gruzinski : 1999, 116-125.

<sup>242</sup> Gruzinski : 1994, 84.

cette arme leurs permet d'opposer à l'envahisseur une résistance opiniâtre<sup>243</sup>. Le décor végétal bleu qui rappelle Tlaloc et la hauteur inaccessible des peintures suggèrent une lutte cosmique.

### Document III-5

Le Centaure dans le couvent augustin d'Ixmiquilpan, fin du XVI<sup>e</sup> siècle



Le Centaure semble en pleine métamorphose. Brandissant l'arc de la main gauche et trois flèches de la main droite, il représente un guerrier nomade. Serge Gruzinski a montré la particularité que possèdent les trois flèches. Il dit : « en principe, celles qui font partie de l'emblème de l'ordre des Augustins sont toujours pointées vers le bas et enfoncées dans un cœur, alors que celles des centaures sont dirigées vers le haut comme les flèches du dieu Tezcatlipoca sur le *Codex Borgia*. S'agit-il de symboles chrétiens ou païens ? Ou bien de signes chrétiens détournés de leur sens et indianisés,

---

<sup>243</sup> Calderón : 1988, 204.

ou encore d'éléments parfaitement ambivalents ? Notre perplexité s'accroît si l'on songe que le cœur figuré sur l'emblème augustin pouvait être interprété comme une référence au sacrifice humains des anciens Mexicains »<sup>244</sup>. L'idée de sacrifice est aussi suggérée par la tête coupée du Centaure. Nous pouvons enfin nous demander pourquoi le Centaure chausse-t-il les sandales indiennes du pouvoir nommées « *cactli* », que seuls les hauts gouverneurs, les *tlatoaque*, avaient le droit de porter et qui évoquent aussi les sandales du Christ. L'ensemble de ces symboles rappelle les combats rituels orchestrés par les Tarasques de Patamba. La métamorphose du Centaure, mi-nomade, mi-sédentaire, témoigne des métissages équestres à l'œuvre dans les mondes indiens de la frontière chichimèque où se mêlent l'adoption de l'équitation et les sacrifices et où l'ambivalence des rôles domine.

Les pérégrinations d'Alonso Ponce et de Thomas Gage dans les marges de la Nouvelle-Espagne montrent que les Indiens adoptèrent et surtout adaptèrent les techniques équestres aux réalités quotidiennes, géographiques et politiques. Le contexte de guerre de la frontière chichimèque favorisa l'adoption de la *jineta* par les Indiens sédentaires de la frontière, plus peut-être que par les nomades. Les combats fictifs montrent la facilité avec laquelle l'on passa d'une équitation de guerre à une équitation de loisir bien qu'en principe l'entraînement au combat à cheval fût réservé aux élites espagnoles. Le contexte de paix favorisa aussi, dans d'autres régions, l'adoption de la *jineta*, grâce notamment au labeur de moines. Nous avons cité l'exemple de Pedro Barrientos mais il en existerait d'autres à découvrir<sup>245</sup>. Il est encore plus frappant que les Indiens du Mexique développèrent dans toute la Nouvelle-Espagne une équitation de transport, un art du voyage chevalin qui constitue peut-être l'exemple le plus flagrant, au regard du cheval, de métissages. Il montre que les pratiques équestres, lorsqu'elles répondaient à des besoins précis, étaient aisément réinterprétées. Reste la question des modalités de l'adoption et de la rapidité des diffusions. Le XVI<sup>e</sup> siècle est couvert de nombreuses zones d'ombre. Nous savons pourtant que les appropriations pouvaient être très rapides : il fallut moins de dix ans aux Comanches et aux Shoshones au début du XVIII<sup>e</sup> siècle pour déployer des techniques de combats à cheval efficaces<sup>246</sup>. Les espaces « frontaliers », c'est-à-dire à la frontière de zones équestres, donnent peut-être

---

<sup>244</sup> Gruzinski : 1994, 119.

<sup>245</sup> Voir par exemple Sebastian de Aparicio, Saumade : 2008, 249.

<sup>246</sup> Shimkin : 1986, 517.

des éléments de réponse. Les villages et les territoires voisins, pour des raisons que nous ne connaissons pas, pouvaient vivre des décennies sans adopter ni l'équitation ni aucune autre pratique équestre. Ils n'y étaient pourtant pas étrangers, ils y étaient même familiers et c'est la raison pour laquelle, lorsqu'un élément déclencheur surgissait, les pratiques pouvaient être adoptées avec une grande facilité, puisque pendant un laps de temps donné, ils avaient eu le temps de les observer. Des études futures permettront certainement d'identifier et de mieux comprendre les mécanismes de transmission et d'appropriation des techniques équestres. Ce chapitre s'est borné à montrer la diversité des possibilités et l'importance, dans ces échanges, des mondes indiens.

Lorsque Clark Wissler évoquait en 1927, à propos des Indiens des Grandes Plaines une « *Horse Culture Period* », soit l'ère d'une Culture du Cheval, s'étendant entre 1540 et 1880<sup>247</sup>, il n'était peut-être pas si éloigné de la réalité. Pourtant, de nombreux chercheurs ont réfuté sa thèse. Et pour cause. Un examen minutieux des sources, des récits de conquérants et de voyageurs, montra que l'adoption du cheval par les Indiens des Plaines fut en réalité beaucoup plus tardive que Clark Wissler ne l'avait pensé<sup>248</sup>. Néanmoins, ne faudrait-il pas « élargir » les « frontières » ? Si nous cessions de cloisonner les espaces entre une Amérique hispanique et une Amérique anglo-saxonne, ne verrions-nous pas apparaître à nouveau une « *Horse Culture Period* » dont les limites chronologiques établies par Clark Wissler prendraient sens à nouveau ? Si nous comparons des images issues de l'Amérique espagnole qui datent de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, tel le *Codex de Florence* qui montre des conquérants espagnols pendant la Conquête lancés au grand galop et dont le port de la lance brandie au-dessus de la tête suggère l'usage de la *jineta*, avec des images en provenance de l'Amérique anglo-saxonne qui datent du XIX<sup>e</sup> siècle, comme celle qui montre une course d'Indiens shoshones lors du « Green River Wyoming Rendez-vous »<sup>249</sup> dans l'état américain du même nom ou un guerrier Sioux abattant un soldat des Etats-Unis, nous voyons apparaître des ressemblances évidentes. Elles suggèrent une continuité spatiale et temporelle, elles nous invitent à repenser les cultures équestres en Amérique au-delà de nos cadres habituels, à chercher les passerelles et les maillons manquants. À la lumière de ce chapitre, nous pouvons avancer l'hypothèse selon laquelle les Indiens sédentaires constituent peut-être l'un de ces chaînons. C'est donc peut-être en suivant de près et de

---

<sup>247</sup> Cité dans Ewers : 1955. Voir aussi Wissler : 1914.

<sup>248</sup> Ewers : 1955, Haines : 1938, Shimkin : 1986.

<sup>249</sup> Nom donné à ces rencontres.



manière systématique leurs migrations, et nous savons qu'elles furent nombreuses, toujours plus vers le Nord à partir de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle selon un modèle de duplicité, que l'on pourra peut-être mieux comprendre, de fil en aiguille, la « centaurisation » progressive de l'Amérique au nord du fleuve Lerma.

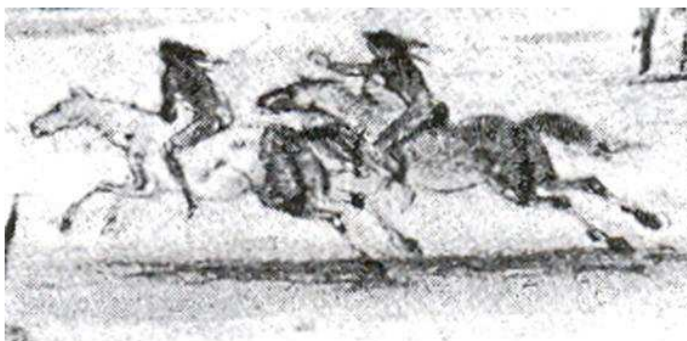
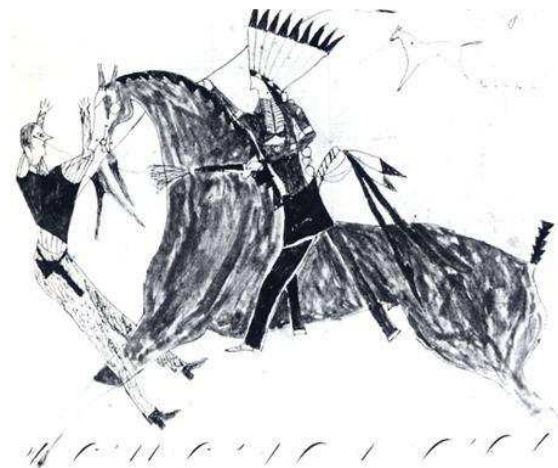
### Document III-6

Une « *Horse Culture Period* » ?

En haut à gauche et en bas à droite : *Codex de Florence* folios 58r et 68v

En bas à gauche : course de chevaux entre Shoshones aux Wind River Mountains,  
dessin de Alfred Jacob Miller, 1837

En haut à droite : guerrier Sioux abattant un soldat des États-Unis, autobiographie de  
Tall Bear, 1874





## **Partie 2**

# **Les chevaux vécus**

À bien des égards, cette partie compose une étude ethnographique sur le cheval en Nouvelle-Espagne. Amusons-nous à compter les mots. Ils concernent non seulement les différents types d'équidés, mais aussi leurs espaces, leurs caractéristiques physiques, les différentes pièces du harnachement ; si l'on ajoute les termes spécifiques pour qualifier ce qui demande dans notre langue française moderne une phrase d'explication, comme l'instinct qui ramenait les équidés à des lieux connus, la *querencia*, et si l'on songe qu'il existe en plus des inventions lexicales indiennes intégrées au langage courant, on parviendrait au millier de mots chevalins. C'est de ce langage dont il sera à présent question. Il était éminemment vivant, à deux points de vue. D'abord, les mots appartenaient au langage courant, les testaments et les vols de chevaux le confirment. Il n'était pas nécessaire de posséder un équidé pour savoir ce qu'était une « *soga larga* », la corde avec laquelle on attachait les chevaux devant les maisons, sur la place centrale des villages ou encore au bord des chemins, ou un « *albarda* », une selle de bât, comme il n'est pas nécessaire de nos jours de posséder une voiture, ni même d'avoir passé son permis de conduire pour savoir ce que désigne un pneu ou un pare-brise. Cela est aussi valable en ce qui concerne la circulation des uns et des autres. Ensuite et il s'agit peut-être là du point le plus intéressant pour l'historien, ce langage évoluait, mutait, s'enrichissait au gré des métissages qui se faisaient jour et comme le montrera l'étude de l'évolution du harnachement. Il apparaîtra donc nécessaire de replacer autant que possible les mots dans leur contexte pour comprendre comment ils étaient utilisés et par qui. Les mots sont révélateurs des multiples expériences chevalines qui se manifestaient au quotidien un peu partout. C'est la raison pour laquelle nous avons intitulé cette partie « les chevaux vécus ».



## Chapitre 4

### Tels chevaux...

Deux espaces, les espaces sauvages et les espaces domestiques ; deux vies, la vie sauvage et la vie domestique ; deux états, l'état sauvage et l'état domestique (les hommes du XVI<sup>e</sup> siècle évoquèrent d'un côté les chevaux *cerreros* et de l'autre, les chevaux *mansos*) ; deux usages, le bât et la monte : un dualisme comme le miroir de l'organisation sociale divisée entre la République des Indiens et celle des Espagnols ? Mais, dans cette domestication<sup>250</sup> dualiste, les chevaux opéraient des allées et venues continues. Bientôt, des espaces intermédiaires naîtront, non sans difficultés, en témoignage de la place des métis dans la société ? Dans ce chapitre, il conviendra de rendre compte de cette domestication « duale », divisée entre des espaces, des vies, des états et des usages, mais il s'agit d'une dualité en mouvement puisque les équidés passaient d'un espace à l'autre, voire d'un état à un autre, et dont il faudra interroger les implications sociales où les chapitres 7, 8 et 9 sur les sociétés se feront l'écho. Si l'élevage apparaît comme un héritage hispanique, les usages souvent mixtes réservés aux équidés dans la Nouvelle-Espagne au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle témoignent d'une société encore en gestation. Des expressions telles que « *la mula para la carga, la yegua para la trilla y el caballo para la silla* » (la mule pour le bât, la jument pour le travail agricole et le cheval pour la monte) apparaissent, dans notre période, pratiquement anachroniques<sup>251</sup>. C'est que l'étude des vies, des générations et des espaces des chevaux pose surtout la question de la « créolité », c'est-à-dire de la nature de l'impact américain sur les techniques et les moyens de la domestication hispanique. Autrement dit, la question fondamentale, en la circonstance, serait la suivante : dans quelle mesure le contexte américain engendra-t-il un système de domestication à l'image de la société qu'il voyait émerger ? Tel cheval... tel homme : tels chevaux... telle société.

---

<sup>250</sup> Domestique recouvre selon nous deux acceptions principales. Dans la première, l'état domestique qualifie le contraire de sauvage. Dans la seconde, au sens large, la domestication définit le système des représentations qui permet aux hommes de se mettre en relation avec la faune, et qui englobe donc les relations avec l'ensemble des animaux, sauvages et domestiques.

<sup>251</sup> Cette division naîtra dans un processus entamé au début du XVIII<sup>e</sup> siècle puisque l'on commence à trouver, à partir de cette date, des mentions à des juments de travail, voir plus loin.

#### Document IV-1

Réciprocité entre le cheval et l'homme, *Manuscrit de Zinapécuaro*, 1566



## Les espaces, les états et la vie sauvages

La naissance et l'enfance de la majorité des équidés, qu'ils soient *mula*, *caballus* ou *asinus*, males ou femelles, se développaient dans le cadre de l'élevage extensif, un espace destiné à la reproduction d'animaux domestiques selon des conditions proches de l'état naturel constitué par des zones de pâturages suffisamment vastes pour que les animaux puissent se nourrir et se reproduire par leurs propres moyens. Pierre Deffontaines, se référant aux vastes domaines de pacage du continent américain (le tiers de la surface globale), évoqua sa « vocation pastorale »<sup>252</sup>, et d'ailleurs, les grands herbivores y connurent une vaste extension à la fin du tertiaire et pendant le quaternaire ; on laissait les animaux en liberté sur de grands espaces la plupart de l'année et ce n'était qu'une fois par an qu'ils étaient regroupés, comptés, marqués et triés. L'élevage des équidés a été un élevage de type extensif dans la plupart des régions du monde jusqu'au début de l'époque contemporaine, et encore aujourd'hui dans nombre d'entre elles (en France par exemple, l'élevage chevalin en forêt fut pratiqué pendant tout le Moyen Âge<sup>253</sup>).

Plusieurs stratégies permirent de constituer les cheptels de l'élevage extensif américain. Le développement de l'élevage fut notamment encouragé par la couronne d'Espagne. Dès 1494 à Saint-Domingue, 1510 à Puerto Rico, 1515 en Jamaïque, à la fin des années 1510 à Cuba<sup>254</sup> et au début des années 1520 en Nouvelle-Espagne, la couronne avait montré son intérêt pour la constitution de terres d'élevages en poursuivant les importations d'équidés reproducteurs –juments, étalons et ânes– de la métropole aux îles, des îles entre elles, ou des îles vers le continent, et en taxant systématiquement ces nouvelles ressources<sup>255</sup>. Par ailleurs, la couronne octroya un ensemble de concessions, dont le bénéficiaire fut, jusqu'aux *Lois Nouvelles* de 1542, l'*encomendero*, sous forme de *mercedes de tierra* destinées à l'élevage. Les éleveurs s'organisèrent en confréries. Les *Ordenanzas de Mesta* de 1574<sup>256</sup> firent le point sur les expériences qui parsemèrent le siècle.

---

<sup>252</sup> Deffontaines : 1964, 16.

<sup>253</sup> Digard: 2007, 35.

<sup>254</sup> Johnson : 1943, 587-610.

<sup>255</sup> *Ibid*, 595.

<sup>256</sup> Les ordonnances sont publiées intégralement dans Chavez Orozco : 1956. Pour une interprétation, voir par exemple Chevalier : 1952, Calderón : 1988, *Historia General de México* : 2000.

Les équidés de l'élevage extensif évoluaient en « liberté surveillée », c'est pourquoi ils étaient tour à tour qualifiés de *bravos*<sup>257</sup>, de *brutos*<sup>258</sup>, de *cerreros*, ou encore, de *desparramados* (ce dernier qualificatif étant employé en particulier au sujet des juments, les *yeguas desparramadas*, les juments dispersées). On parlait notamment des *mulas cerreras*, littéralement « les mules de la montagne », de « *cerro* », la montagne, qui ne désignait bien sûr pas les montagnes mais les mondes sauvages. Quant aux termes « *bravo* » et « *bruto* », ils renvoyaient également à la nature sauvage de l'animal, non encore domestiqué. Les espaces des pâturages, sur lesquels les troupeaux de chevaux paissaient (*apacentar*), se nommaient « *sabana* ». Les troupeaux de chevaux de l'élevage extensif n'étaient pas les seuls à bénéficier de ces espaces. Les chevaux domestiques, lorsqu'ils ne travaillaient pas et qu'ils n'étaient pas attachés à proximité de la maison, passaient également une grande partie de leur temps à paître dans la *sabana* (à l'occasion nommée *campo* et *vega*<sup>259</sup>), comme en témoignent les affaires de vols de chevaux. Au moment du vol, les chevaux et les mules se trouvaient dans la *sabana del pueblo* en compagnie d'autres chevaux<sup>260</sup>. Le mot « *sabana* », caribéen, définissait les grandes plaines non cultivées exemptes de végétations arborescentes<sup>261</sup>. En Nouvelle-Espagne, « *sabana* » devint synonyme de terres de pâturage, quelle que soit la réalité physique du terrain. Américain, le terme renvoie à la créolité de l'élevage et de la domestication.

---

<sup>257</sup> Suárez de Peralta : 1990, 45.

<sup>258</sup> Cervantès de Salazar : 1982, 62.

<sup>259</sup> Par exemple, T.P, 04/26 (1597). « Vega », terre basse et fertile, T.P, 09/06 (1612), T.P, 12/04 (1626).

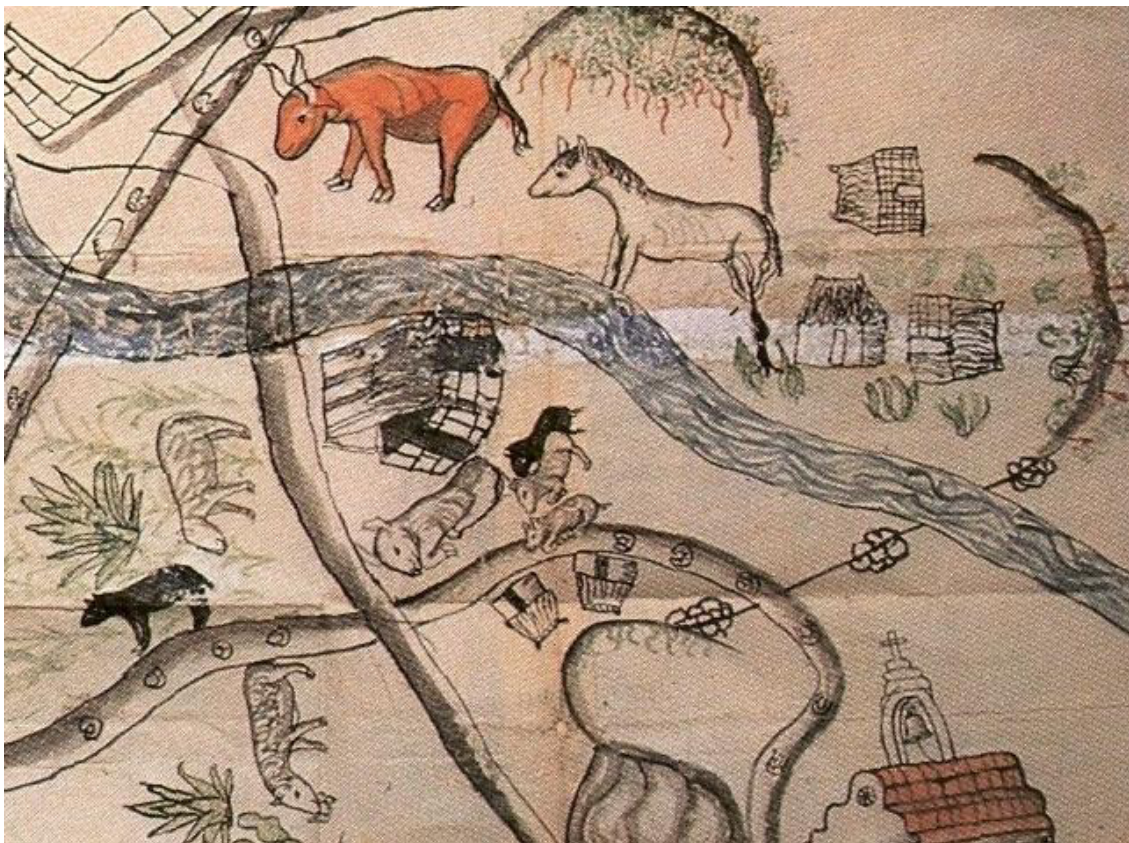
<sup>260</sup> T.P, 03/23 (1591), T.P, 04/29 (1593), T.P, 04/04 (1596), T.P, 05/05 (1598), T.P, 05/47 (1601), T.P, 05/54 (1601), T.P, 06/04 (1602), T.P, 06/13 (1602), T.P, 06/37 (1603), T.P, 07/11 (1604), T.P, 07/21 (1605), etc...

<sup>261</sup> *Diccionario de la lengua española* : 1992, entrée « *sabana* ».



## Document IV-2

La sabana autour de Macuilsúchitl, Carte de Macuilsúchitl, 1580





Ces terres de pâturages, ou *sabana*, étaient parfois délimitées par des accidents naturels, une montagne abrupte, une rivière, la mer, etc. Par exemple, la *sabana* du village de Macuilsúchitl dans la vallée de Oaxaca était coincée entre un petit ruisseau et la Sierra de la Guacamaya, comme en témoigne la peinture qui accompagna la *Relation Géographique* de 1580<sup>262</sup>. En 1625, Thomas Gage décrivait les terres de l'élevage extensif de l'isthme de Tehuantepec, presque vierges de toute présence humaine, et qui rappellent les terres particulièrement sauvages du sud de l'Andalousie :

« Elle [la plaine de Tehuantepec] est tellement découverte du côté de la mer, que le vent qui en vient souffle avec tant de violence, que les voyageurs, à peine se peuvent-ils servir de leurs chevaux et de leurs mulets ; et personne n'y demeure, parce que le vent renferme les maisons par sa violence, et que le moindre feu qui arrive les embrase en moins de deux. Ce qui n'empêche pourtant pas que cette campagne ne soit pleine de bétails, de chevaux et de *cavalles*<sup>263</sup>, dont les uns sont sauvages, et les autres domestiques »<sup>264</sup>.

Les terres de pâturages n'étaient jamais entourées de barrières (comme c'est le cas dans nos campagnes actuelles) et elles se trouvaient de ce fait au contact des terres agricoles, que l'on nommait de *labranza*, ou encore de *frutos de la tierra*. Mais comment faire faire la différence aux chevaux entre les terres de pâture et les terres de labours ? Si en principe les terres de l'élevage extensif devaient être bien séparées des terres agricoles<sup>265</sup>, dans la réalité, combien de dérapages et de « saccages » bien involontaires de la part des quadrupèdes, source de nombreux conflits.

De l'élevage extensif et des lâchés de bêtes<sup>266</sup> découla le phénomène de « marronnage ». Les animaux marrons désignaient les bêtes échappées au contrôle de l'homme et retournées à la vie sauvage. Le terme « marron » provient d'une altération de l'espagnol d'Amérique, « *cimarrón* », lui-même dérivé de l'ancien espagnol « *cimarra* », « fourré », qui désigna peut-être les animaux domestiques qui se refugiaient dans les bois (puis les esclaves fugitifs au XVII<sup>e</sup> siècle) avant de s'appliquer

<sup>262</sup> *Relation Géographique de Macuilsúchitl* dans Acuña, TII : 1984, 331.

<sup>263</sup> Juments.

<sup>264</sup> Gage, TII : 1979, 99-100. Thomas Gage vécut dans ces terres une expérience du bout du monde sur laquelle nous reviendrons dans le chapitre 13.

<sup>265</sup> D.I.I, TXIV : 1864-1884, 230.

<sup>266</sup> Les lâchés de bêtes avaient lieu lors des expéditions : sur le chemin de l'aller, des animaux étaient lâcher dans des zones de pacage, afin d'être retrouvés sur le chemin du retour.

de nouveau, par analogie, aux animaux échappés ou abandonnés et revenus à l'état sauvage<sup>267</sup>. Les frontières entre l'élevage extensif et le marronnage n'étaient pas toujours faciles à tracer. Juan Suárez de Peralta commenta le fait qu'il y avait à la Hispaniola et à Cuba « tant de juments qui se reproduisent dans la campagne et dans les forêts ; que, [pour être] sauvages, [qu'] on les dit *cimarrones*, [ce] qui signifie sans propriétaires, et il est impossible de savoir lequel est-ce »<sup>268</sup>. Le vocabulaire varié désignant les bêtes échappées montre l'ampleur du phénomène. L'éventail des champs lexicaux variait fortement selon les milieux (notamment entre les éleveurs et les non éleveurs) et les lieux<sup>269</sup>. Néanmoins, dans les documents consultés, les termes « *cerrero* », « *bravo* », et « *del monte* » prédominent, en référence aux « vrais » chevaux marrons (les chevaux sauvages sans marque et sans propriétaire) tout autant qu'aux « faux » chevaux marrons c'est-à-dire les chevaux de l'élevage extensif (et dont le propriétaire était connu). A partir du début du XVII<sup>e</sup> siècle, nous trouvons des catégories intermédiaires de chevaux. Ces derniers n'étaient pas *cerreros* (sauvages) et pourtant, ils erraient, ils n'avaient pas de propriétaire mais ils étaient marqués. Ces chevaux posèrent de nombreuses questions « sociales ». C'est du moins le sens du procès qui fut intenté à Teposcolula contre un cheval *mostreco*. En 1602, Juan Rodríguez, un Espagnol, déposa une plainte, devant la justice, contre un cheval (*denunciación de un caballo*) :

« Il [Juan Rodríguez] dit qu'il fait une dénonciation et qu'il dénonce un cheval à la robe châtaigne avec la marque suivante dessinée dans la marge. Il dit qu'il [le cheval] rôde, qu'il est perdu et qu'il n'a pas de propriétaire ; il fait beaucoup de dommages dans les cultures indiennes depuis plus de deux ans. Il [Juan Rodríguez] demande que le dit cheval soit vendu aux enchères publiques, au rabais en tant que *mostrenco* pour que Sa Majesté puisse jouir de la valeur du dit cheval, et je jure devant Dieu et cette croix que cette dénonciation est vraie »<sup>270</sup>.

<sup>267</sup> Digard : 1992, 261.

<sup>268</sup> Suárez de Peralta : 1990, 45 : « y yeguas son tantas que se crían en los campos y montes, bravos, que llaman cimarrones, que es sin dueño, ni se puede conocer cuyo es ».

<sup>269</sup> Deffontaines : 1964, 107.

<sup>270</sup> T.P, 06/17, f. 1r: « dijo que hacía denunciación y denunciaba de un caballo castaño con el hierro del margen el cual dijo q.a. que anda perdido y no se le halla dueño haciendo muchos daños en las sementeras de los naturales tiempo demás de dos años y pedía fuese vendido el dicho caballo en publica almoneda por mostreco por que es interesado su majestad en el valor del dicho caballo y juro a dios y a esta cruz que esta denunciación es verdad ».

Ce cheval fut donc défini par l'Espagnol (dont on ne connaît pas l'occupation mais qui était peut-être un éleveur) comme « *mostrenco* ». Le terme dérive de « *mesteño* », qui lui même prend sa racine dans le substantif « *mesta* »<sup>271</sup>, la corporation des éleveurs. Le terme « *mesteño* » signalait les chevaux et le bétail qui, faute de propriétaires connus et en dépit d'être marqués (ce qui signifie qu'ils avaient été débourrés) se retrouvaient « exclus » de la *mesta*. Le cheval *mostrenco* de Teposcolula était un cheval qui avait perdu son propriétaire. Le témoignage de Juan Rodríguez souligne l'idée d'un cheval perdu, égaré. Le cheval *mostrenco* était donc un cheval d'un entre-deux, ni sauvage, ni domestique. Néanmoins, il semble que ce cheval n'avait qu'un sabot dans la première sphère et les trois autres dans la seconde, c'est pourquoi il ne retourna pas à la vie sauvage comme les « vrais » chevaux marrons. Au contraire, il rôda pendant deux années aux alentours du village, détruisant au passage les cultures des habitants, dans l'attente d'un nouveau propriétaire et d'une « réintégration sociale ». Pourquoi les habitants de Teposcolula tardèrent-ils si longtemps avant de se décider sur le sort de ce cheval rôdeur ? Cette longue période d'indécision ne témoigne-t-elle pas de la nouveauté de la situation ? Faut-il s'étonner de la voir se dénouer grâce à l'intervention d'un Espagnol ? Ce dernier ne s'enracine-t-il pas dans une tradition médiévale en laquelle les procès contre les animaux jouissaient d'une popularité certaine<sup>272</sup> ? En portant plainte contre le cheval *mostrenco*, comme s'il s'agissait d'un vagabond (et nous nous apercevrons dans le chapitre 8 à quel point l'histoire du cheval *mostrenco* renvoie à celle de Manuel López, un jeune espagnol qui rôdait à Teposcolula la même année), Juan Rodríguez lui permit de trouver un nouveau propriétaire et de ce fait d'avoir de nouveau les quatre sabots dans la sphère domestique. À cette fin, le cheval à la robe châtaigne fut vendu aux enchères publiques sur la place du village. L'événement attira de nombreux Espagnols et de nombreux Indiens qui se groupèrent sous les arcades devant l'audience (le tribunal), dans une ambiance presque solennelle. Le cheval fut promené sur la place publique comme s'il s'agissait d'un criminel<sup>273</sup> :

« [...] ils sortirent le cheval contenu dans la dite dénonciation et le crieur du nom de Miguel, un esclave noir, annonça que le cheval était mis en vente en tant que *mostrenco* [parce qu'il] errait depuis deux ans et [qu'il était] perdu. Juan Macias, un Espagnol, proposa deux pesos et ce jour-là aucune autre meilleure offre ne fut avancée car ce

<sup>271</sup> La « *mesta* » désigna la corporation des éleveurs, voir chapitre suivant.

<sup>272</sup> Pastoureau : 1993

<sup>273</sup> Voir à ce sujet les peines infligées aux voleurs dans le chapitre 8.



cheval était maigre et vieux. Après d'autres tours sur la place, l'*alcalde mayor* l'envoya le faire garder »<sup>274</sup>.

Quelques tours sur la place publique et quelques jours plus tard, ce cheval *mostrenco* fut finalement acquis par un Espagnol du nom de Juan González, pour la somme de quatre pesos d'or commun, ce qui, pour un cheval vieux et maigre n'était pas si mal<sup>275</sup>.

Les reproducteurs étaient composés des chevaux et des ânes entiers, ces derniers servaient exclusivement à l'élevage des mules selon l'équation, âne + juments = mule. Dans les sources, les étalons et les ânes reproducteurs sont tour à tour qualifiés de *semental*, de *garañon*, de *casta*, de *maestro* (dans le cas d'un âne) ou encore de *padre*<sup>276</sup>. Par exemple, le 23 octobre 1622, don Diego de Mendoza, le gendre d'Ana de Santa Barbara, consacra quatre-vingt-dix pesos de son budget à l'achat de « deux chevaux de races, l'un aragonais et l'autre de la caste de Zarate »<sup>277</sup>. Sur les documents iconographiques, les étalons sont reconnaissables grâce à leur sexe mis en valeur, comme ce fut le cas sur certaines planches du *Lienzo de Tlaxcala*<sup>278</sup> et sur le *Lienzo de Quiotepec y Cuicatlán*. Quant aux reproductrices, elles se composaient naturellement des juments et dans une moindre mesure des ânesses, elles étaient affublées des épithètes suivants : *de cría*, *de vientre*, *de multiplico*, *de beneficio* soit « les juments de l'élevage », « les juments de ventre », « les juments de la reproduction », « les juments du bénéfice », des rôles et des qualificatifs qui posent la question de la place de la femme dans les sociétés. Les chevaux de la reproduction, l'étalon et ses juments, vivaient en troupeaux que l'on nommait « *partida* » ou « *caballada* ». Un élevage de taille moyenne comptait une cinquantaine de juments pour un étalon ou un âne reproducteur. Par exemple, dans l'*hacienda* d'Alonso de Villaseca, au nord de la ville de Mexico, nous trouvons en 1577 un troupeau de cent vingt-cinq juments dans lequel

---

<sup>274</sup> T.P, 06/17, folio 2r. « *Sacaron el dicho caballo contenido en esta denunciación y por voz de Miguel negro esclavo lo pregonó diciendo que se vendía el dicho caballo por mostrenco y que había más de dos años que andaba perdido y lo puso Juan Macias español en dos pesos y este dicho día no se halló más por el dicho caballo por estar matado y flaco y ser viejo y después de haber dado muchas vueltas por la dicha plaza y portal el dicho alcalde mayor lo mando llevar y guardar* ».

<sup>275</sup> Sur les Prix des chevaux, voir chapitre 6.

<sup>276</sup> AGN, tierras 87, exp. 3 (1628), « *un burro padre* » ; Romero Frizzi : 1990, 466 (Teposcolula, 1655), « *un caballo padre* ».

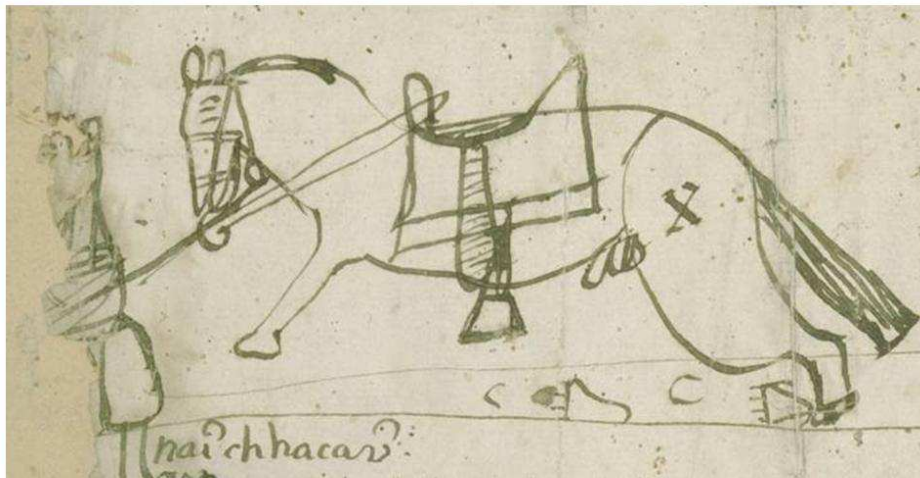
<sup>277</sup> AGN, Tierras 87, exp. 3, 1628 : « *con que compre dos caballos de raza el uno aragonés y el otro de la casta de Zarate* ».

<sup>278</sup> Voir chapitre 1.

évoluait un étalon bai de la caste de Chiapa et deux ânes reproducteurs<sup>279</sup>. Dans l'une des *haciendas*<sup>280</sup> de Ana de Santa Barbara, nous trouvons en 1621 cent douze juments qui vivaient avec leurs deux étalons (de « bons chevaux »), l'un au pelage châtaigne doré et l'autre à la robe tachetée<sup>281</sup>.

#### Document IV-3

Un étalon, *Lienzo de Quiotepec y Cuicatlán*, Mixteca Alta<sup>282</sup>, XVI<sup>e</sup> siècle



Les petits troupeaux étaient désignés avec le terme « *atajo* ». Ils se composaient d'une dizaine ou d'une vingtaine de bêtes tout au plus. Ainsi, Nicolas Féliz, un cacique d'Atotonilco dans le centre du Mexique, décrivait dans son testament ses trois petits troupeaux, lesquels étaient désignés à l'aide d'un nom inspiré du champ lexical des robes des chevaux :

« Je déclare posséder comme bien trois petits troupeaux de juments, le premier, le « *rucío* » se compose de vingt-cinq juments petites et grandes, avec cinq poulains de

<sup>279</sup> Zavala, TII : 1985, 546.

<sup>280</sup> « Ferme ».

<sup>281</sup> Testament de doña Ana de Santa Bárbara, dans Rojas Rabiela, Rea López, Medina Lima, TIV : 1999 : « *ciento doce yeguas con sus dos garañones, el uno castaño dorado y el otro pinto de color manchado y ambos son buenos caballos* ».

<sup>282</sup> Au nord-est de Yanhuatlán. Voir localisation sur les cartes C-4 et C-6 dans les annexes.

deux ans, le second, le « *bayo* », se compose de vingt juments et de quatre poulains de deux ans »<sup>283</sup>.

Dans la vie des poulains nés dans le cadre de l'élevage extensif, il existait un événement crucial, le marquage, qui avait lieu une fois par an, le rodéo. Les poulains dispersés étaient d'abord chassés<sup>284</sup>, puis regroupés et parqués dans un enclos qui se nommait « *corral* »<sup>285</sup> ou « *cercado* »<sup>286</sup> où ils étaient triés, marqués, comptés, enregistrés, marqués et enfin, débourrés, cette dernière action se disait « *domar* », « *amansar* » et qui signifiaient, au sens large, « domestiquer les jeunes chevaux encore sauvages ». Nous trouvons également l'expression « *arrendar* », littéralement, « éduquer sa monture à l'obéissance des rênes (la *rienda*) » -le débouillage consistant à monter le jeune équidé jusqu'à sa soumission totale. En réalité, le débouillage n'avait pas forcément lieu dans le sein des haciendas. Les animaux non débouillés qui en sortaient se disaient « *cerreros* ». A la charge du nouveau propriétaire de les « dresser », de les domestiquer. Par exemple, Lazaro de Espinosa, un Indien de Texupan, débouilla son poulain sauvage qui devint « *manso* » et servit à porter le bois et autres marchandises aux différents marchés du canton<sup>287</sup>. Les marchands de chevaux entraient dans les villages avec leurs troupes de jeunes chevaux et mules sauvages. C'est ainsi que Juan López, un Indien de Nochistlán acquit un poulain qu'il éleva (*criar*) et dressa (*domar*)<sup>288</sup>. Quant à Luis et Pedro Hernández, des muletiers indiens, il aidèrent Diego Hernández (leur frère ?), *arriero dueño*, à dresser (*domar*) ses mules<sup>289</sup>. Citons enfin à Luis Gutiérrez, un Indien de Tecomatlán, qui vit Diego Ruíz, un Indien du même village, « acheter un poulain à homme espagnol, qui amenait quantités de poulains sauvages au dit village pour six pesos, et le dresser »<sup>290</sup>.

---

<sup>283</sup> Rojas Rabiela, Rea López, Medina Lima, TIV : 1999 : « *declaro por mis bienes muebles tres atajos de yeguas, que se compone el del rucio de las dichas veinticinco chicos y grandes, con más cinco potros de a dos años de otro atajo que llaman del bayo, se compone de veinte yeguas y cuatro potros de dos años* ». (1698)

<sup>284</sup> La technique de chasse et de triage des bêtes connue sous le nom de rodéo est inspirée par la chasse à la battue indigène. Voir Saumade : 2008, 268-269.

<sup>285</sup> D'où le verbe « *acorrar* », « mettre dans l'enclos ».

<sup>286</sup> La grande taille des enclos, mille aunes dans les îles, témoigne des grandes proportions que l'élevage extensif avait acquises. Voir Johnson : 1943, 609.

<sup>287</sup> T.P., 08/27, f. 2r, 1611. C'est le témoin Melchor Toribio, un Indien de Texupan, qui raconte : « *lo andaba demandando siendo potro cerrero y lo vio después manso y que se servía del llevandolo al monte por leña y trayendole cargado a los tianguis de la comarca* ».

<sup>288</sup> T.P., 09/19, 1613.

<sup>289</sup> T.P., 10/20, f. 2v-2r, 1616.

<sup>290</sup> T.P., 10/14bis, f. 1v, 1615 : « *se lo vio comprar de un hombre español que trujo cantidad de potros cerreros al dicho pueblo y le dio por él seis pesos y lo domó* ».

## L'âge adulte, le travail et les espaces sédentaires

Une fois « *amansados* », les équidés devenaient « *diestros* »<sup>291</sup>, c'est-à-dire « dressés », et, le plus souvent, on les disait « *mansos* », c'est-à-dire « domestiqués »<sup>292</sup>. Ce terme, qui, littéralement, signifie « doux », renvoyait à leur nature désormais domestique. C'était alors une vie de labeur et des espaces encadrés (sédentaires dirons nous) qui s'offraient aux chevaux domestiques. En 1590, José de Acosta évoquait de la sorte les chevaux de travail, il dit « *para camino y para trabajo* », en opposition aux chevaux de loisir des aristocrates, « *para carrera y gala* »<sup>293</sup>. En Nouvelle-Espagne, au XVI<sup>e</sup> siècle et dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, deux usages prévalurent, le bât et la monte dans le cadre du transport<sup>294</sup>. L'attelage était encore balbutiant (pour les charettes on préférait les boeufs) et le travail agricole, presque inexistant<sup>295</sup>.

L'équidé comme monture se disait « *de silla* », « de selle », ou de « *caballería* », « de cavalerie » (cette dernière mention était peu fréquente). Au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, les *jacas*<sup>296</sup> constituaient les principales montures des Indiens. En effet, elles représentent 86% du total des équidés cités dans les licences entre 1550 et 1552, dans l'évêché de Mexico, de Puebla-Tlaxcala, de Oaxaca et du Michoacán<sup>297</sup>. Selon la première acceptation des dictionnaires<sup>298</sup>, la *jaca* est un petit cheval de selle, ou bidet. Selon Sebastián de Covarrubias, l'étymologie de « *haca* » proviendrait du latin « *falx* », la « faucille », de la *falx* latine aurait dérivé « *falca* », « *faca* », « *haca* », et enfin « *jaca* ». La « *jaca* » peut aussi qualifier une jument ou bien un cheval castré et de petite taille ou encore une jument de petite taille<sup>299</sup>. A quelle définition faisait référence la *jaca* présente dans les documents du XVI<sup>e</sup> siècle en Nouvelle-Espagne ? Il semble que ce soit la première définition, celle du petit cheval de selle, qui est à retenir. C'est du

---

<sup>291</sup> T.P, 14/02 (1633), folio 2r, « *le guardase un caballo que llevaba de diestro* ».

<sup>292</sup> Pour les Espagnols, « *bravo* » définit les taureaux, entiers, des corridas, tandis que « *manso* » définit les bœufs de travail, dans Saumade : 2001, 109.

<sup>293</sup> Acosta : 1998, 277.

<sup>294</sup> Dans la période et les espaces étudiés, la guerre est absente, hormi à la frontière chichimèque.

<sup>295</sup> Les premières mentions de ce type semblent dater du deuxième quart du XVII<sup>e</sup> siècle, il est alors question de juments pour dépiquer le maïs, *yeguas para la trilla* (Zavala, TIV : 1990, 172), un usage attesté postérieurement (Langue : 1992, 241).

<sup>296</sup> Au XVI<sup>e</sup> siècle « *jaca* » s'écrivait « *haca* ».

<sup>297</sup> 76 licences pour des *jacas* sur un total de 88 licences concernant les équidés. Données obtenues à partir de Zavala : 1982 et Paredez Martínez : 1994.

<sup>298</sup> *Diccionario de autoridades*, entrée « *haca* ». Il s'agit du premier dictionnaire de la langue castillane publié par la Real Academia Española entre 1726 et 1739.

<sup>299</sup> *Diccionario de autoridades*, entrée « *haca* ».

moins ce que laisse entendre les *Ordonnances de Cuauhtinchan*<sup>300</sup>, un document rédigé en nahuatl en 1549 :

« Et j'ai été informé de ce que de nombreux nobles et gens du peuple qui ont déjà des licences pour pouvoir avoir des petits chevaux *jaca*, ont acheté et achètent des juments pour chevaucher, mais ces juments détruisent tout et elles causent de grands ennuis et elles pervertissent les *jacas* »<sup>301</sup>.

C'est bien le petit cheval de selle que la *jaca* désignait, le náhuatl en rend littéralement compte : « *tepiton cauwallos haca* » se traduit par « petits chevaux jacas », et « *in hacas zan tepitoton cauwallos* » signifie « les hacas [qui sont] de très petits chevaux ». Au contraire, « *ciuacauwallosme* », littéralement les « femmes chevaux » de « *cihuatl* », « la femme », se référait aux juments. Outre la définition de la « *jaca* » comme petit cheval, cet extrait nous renseigne sur les sentiments contrastés des habitants de Cuauhtinchan envers les petits chevaux et les juments. Les petits chevaux étaient montés (« *impan nenemizque* »), ils renvoyaient aux mondes sédentaires. Au contraire, les juments « sauvages » engendraient des destructions, le vocabulaire employé est celui des plaies de l'Apocalypse. « *Poloa* » signifie « détruire », la duplication –*popo*– décuple l'idée de destruction. Aussi, « *tlapopoloua* » signifie « détruire quelque chose en grande quantité », ce qui est accentué par l'emploi de « *cenca* », « beaucoup ». Ainsi, les juments détruisaient « beaucoup en grande quantité », causant de « grands ennuis », c'est le sens de « *tlatolinia* ». Elles furent assimilées aux calamités et on ne peut manquer de faire le parallèle avec les épidémies.

Ainsi, à Cuauhtinchan en ce milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, les juments jouissaient d'une bien mauvaise réputation, ce qui renvoie d'abord à l'usage des juments pendant la colonie. En effet, si les juments furent montées pendant la Conquête, elles cessèrent de l'être assez rapidement. Dès le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, les juments n'étaient plus montées et elles ne servirent plus qu'à la reproduction dans le cadre de l'élevage extensif, au

---

<sup>300</sup> L'histoire des seigneuries préhispaniques de cette région et de leur transition au village colonial est bien documentée. Voir par exemple Kirchhoff, Odena Güemes et Reyes García : 1976, et Reyes García : 1988.

<sup>301</sup> *Ordonnances de Cuauhtinchan* (1549) dans *Documentos sobre tierras y señorío en Cuauhtinchan* : 1988, 209-210 : « *No yuan he yca ca onicaquitloc miecquintin pipiltin yuan maceualtin ynic he quiptiya licencia inic uel quiptiyazque tepiton cauwallo haca oquimocouique yuan quimocouiya ciuacauwallosme ynic impan nenemizque yn heuantin ciuacallos [sic] cenca tlapopoloua yuan cenca tlatolinia inic quincueciuitiya inic quintlaelilocatilia in hacas in zan tepitoton cauwallos* ». Traduction du náhuatl à l'espagnol, Luis Reyes García. Par ailleurs, pour la compréhension de ce passage, nous avons également consulté Rafael Tena.

moins jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, date à partir de laquelle des références à des « juments de chemin », *yeguas de camino*<sup>302</sup>, apparaissent. Leur réputation « sauvage » n'était pas sans fondements puisque la principale caractéristique de l'élevage extensif résidait dans la nature sauvage des animaux, *bravos*, *cerreros*, comme nous l'avons signalée plus haut. Or, sur les Hauts Plateaux mexicains, « sauvage » était synonyme de « nomade »<sup>303</sup>. A Cuauhtinchan, un parallèle entre le destin des chevaux et celui des hommes fut établi. Pareils aux Cuauhtinchantlaca, les habitants de Cuauhtinchan, sédentaires, qui avaient vécu dans le péril constant d'attaques nomades<sup>304</sup>, les petits chevaux furent menacés d'être détruits, anéantis et pervertis par les juments. Aux sédentaires les petits chevaux, aux nomades les juments. Ceci renvoie également à un contexte apocalyptique engendré par les terribles épidémies qui s'abattirent sur les sociétés indiennes après la Conquête. Dans une pensée dualiste précolombienne christianisée, les juments symbolisaient le mal et les petits chevaux, le bien.

En second lieu, les équidés adultes s'attelaient à la tâche du bât, depuis le portage des denrées quotidiennes (le bois, le miel, le coton, le poisson, le vin, etc.), des récoltes (le maïs) et au transport commercial des marchandises à dos de mules, l'*arrieria*. Le vocabulaire employé varie légèrement selon les sources qui évoquent tantôt *las bestias de carga*<sup>305</sup> (« les bêtes de somme »), *los caballos de carga* (« les

<sup>302</sup> Testament de Andrés Gómez, 1658, habitant de Teposcolula. Cité dans Romero Frizzi : 1990, 450.

Une mention à des « *yeguas sillares* », « des juments de selle » en 1607 (AGN, RC, exp. 462).

<sup>303</sup> Ce point sera développé dans le chapitre 10.

<sup>304</sup> Pendant l'époque précolombienne, Cuauhtinchan avait été un royaume puissant. Comme bien d'autres dans la région (Tlaxcala et Huejotzingo par exemple), le royaume de Cuauhtinchan avait vu le jour dans la région de Puebla-Tlaxcala, non loin de Cholula, en conséquence de la grande vague de migrations chichimèques qui déferla sur les Hauts Plateaux mexicains depuis la légendaire Chicomoztoc, au XII<sup>e</sup> siècle de notre ère. Parmi les innombrables groupes chichimèques, ce fut celui des Cuauhtinchantlaca, qui, en se mélangeant aux populations autochtones d'alors, les Toltèques-chichimèques, forma le puissant royaume de Cuauhtinchan. Tout au long du Post-classique en effet, les grands centres urbains (tel Teotihuacan) avaient été abandonnés et étaient tombés petit à petit dans l'oubli. Des nouveaux centres de pouvoirs étaient nés. Ils n'érigèrent pas de pyramides aussi grandioses que leurs ancêtres, l'activité politique et religieuse n'en demeura pas moins intense. Les royaumes se multiplièrent, au gré des vagues migratoires, des guerres et des alliances, un peu comme au temps du féodalisme post-carolingien. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, à l'arrivée des conquérants, le royaume de Cuauhtinchan jouissait d'une relative indépendance mais payait un tribut à la puissance centralisatrice d'alors, Mexico-Tenochtitlán. Le royaume comptait de nombreuses « maisons seigneuriales » dont les origines ethniques étaient diverses et qui se disputaient constamment les terres et les *macehuals*. Loin de mettre un coup d'arrêt aux nombreux litiges qui secouaient cette communauté, la Conquête les exacerba. Les conflits pleuvaient de toute part, entre les nobles appartenant aux différentes maisons seigneuriales et entre les nobles et les *macehuals*. C'est dans ce contexte tumultueux que furent rédigés, dans les tribunaux et les nouvelles administrations coloniales, de nombreux documents tels que des testaments, des cartes, des mémoriaux et les *Ordonnances de Cuauhtinchan*.

<sup>305</sup> La « *carga* » désignait une mesure de poids égale à trois ou quatre fanègues, une fanègue équivalant à 55.5 litres.

chevaux de bât », *los caballos de arria y granjerias* (« les chevaux du transport »), *los caballos de arría para tratos* (« les chevaux du transport pour les affaires »), *las mulas de carga* (« les mules de bât »), *las mulas de arría* (« les mules de transport »), *los machos de recua* (« les mulets de troupeau [de l'*arriería*] »). Au XVII<sup>e</sup> siècle, les expressions, *mulas aparejadas* ou *mulas con aparejo*, « les mules harnachées pour le bât », s'imposèrent.

Les bêtes de somme ne furent pas toujours des mules. Pendant la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, il existe de nombreux témoignages de chevaux bâtés. En 1566 par exemple, l'Indien Pedro Sunda, un *macehual*<sup>306</sup> de Zinapécuaro dans le Michoacán, époux et père de famille, raconta avoir « amené une fois à Mexico des chevaux [*unos caballos*] chargés de poisson »<sup>307</sup>. En 1568, Jerónimo Guechule, un Indien natif de Ynguarona, toujours dans le Michoacán, passa par Ciudad de Michoacán (que l'on nommait aussi Valladolid) avec son cheval chargé de cuivre de la Huacana<sup>308</sup>, et il se fit dérober par la même occasion son précieux cheval et la marchandise<sup>309</sup>. En 1575, Gaspar López, un Indien de Tlacolula<sup>310</sup> présenta devant le vice-roi une pétition afin de récupérer un cheval de bât, « un cheval de transport harnaché [pour transporter] les marchandises », que lui avait confisqué le *corregidor* local, Luis Alonso de Velugo<sup>311</sup>. En 1583, les Indiens nobles de Guatlatlauca, non loin de Puebla, étaient en possession de nombreux chevaux de bât, *cavallos de arria*, *cavallos de carga*<sup>312</sup>. L'utilisation de chevaux de charge peut paraître étonnante puisqu'en matière de portage, la mule, qui est dotée de sabots moins fragiles et d'un pas plus sûr, semble plus résistante et plus fiable que le cheval. La mule s'accommode sans peine aux changements climatiques (si brusques au Mexique), aux heures de travail (« *de sol a sol* », du lever au coucher du soleil), au manque d'eau et de nourriture, elle mange moins et digère mieux, elle fait preuve d'une plus grande mémoire<sup>313</sup>, et, proportionnellement à son poids, elle supporte des charges plus importantes que le cheval. L'utilisation de chevaux pour le portage s'explique si l'on prend en considération que, tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle, de nombreux

---

<sup>306</sup> Un homme du peuple.

<sup>307</sup> AGN, Civil 714-1, f. 36v : « y otra vez lleve unos cavallos a México cargados de pescado ».

<sup>308</sup> La Huacana est une localité qui se situe dans les Terres chaudes du sud du Michoacán.

<sup>309</sup> AHCP, caja 2bis, exp. 74, 1568, Ciudad de Michoacan.

<sup>310</sup> Un village proche de Oaxaca.

<sup>311</sup> AGN, GP1, exp. 362 : « un cavallo de harría aparejado para sus granjerías »

<sup>312</sup> AGN, Indios 3, f. 88v.

<sup>313</sup> Les équidés sont dotés d'une mémoire particulièrement développée, à divers niveaux : ils gravent , à vie, l'ensemble des relations « sociales » auxquels ils sont confrontés (tant avec les autres équidés qu'avec les humains) et l'ensemble de leurs expériences spatiales.

équidés (peut-être la majorité) étaient utilisés dans les sphères quotidiennes et que de ce fait, des usages variés prévalurent, avec des chevaux et des mules tout autant montés que bâtés. Les usages mettent en lumière des stratégies de « bricolage ». Ainsi, les Indiens de San Agustín, un petit hameau de Coyoacán<sup>314</sup>, expliquèrent au *corregidor* l'utilisation mixte qu'ils faisaient des juments. En principe réservée à la reproduction comme la coutume l'exigeait (le document évoque « *las yeguas de cría* »), les Indiens de San Agustín avaient également recourt aux « juments de la reproduction » pour porter le bois depuis la forêt à leur maison ou au marché de Coyoacán car ils n'avaient pas suffisamment d'argent pour acheter des chevaux<sup>315</sup>.

Dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, les mules furent exclusivement réservées au bât dans le cadre de l'*arrieria*. D'origine espagnole<sup>316</sup>, celle-ci définissait les convois dans lesquels les muletiers (*arriero*) cheminaient aux côtés de leurs bêtes de somme qui avançaient en file indienne et qui transportaient des marchandises de toute sorte. En cette fin de siècle, elle avait envahi les chemins royaux de la Nouvelle-Espagne, comme en témoigne les traces de sabots sur les cartes peintes à cette époque. La diffusion massive de l'*arrieria* résulta du développement de l'élevage mulassier d'un côté<sup>317</sup> et du contexte démographique de l'autre. En 1568, la Nouvelle-Espagne comptait un peu moins de trois millions d'habitants<sup>318</sup>. Les troupeaux de mules de l'*arrieria* portaient le nom de « *recua* »<sup>319</sup>. Ils se composaient de dix à cinquante bêtes. Les mules dressées pour le bât portaient des charges de 100 à 120 kg. sur des distances journalières d'environ vingt-six kilomètres. Elles supportaient donc des charges quatre fois plus lourdes que les *tamemes*, les Indiens porteurs de l'époque préhispanique, elles mais ne parcouraient pas plus de chemin qu'eux. Défilant en file indienne au son des clochettes, des grelots et des cris des muletiers, les convois de mules façonnèrent durablement les paysages mexicains.

<sup>314</sup> Coyoacán, qui est de nos jours l'un des principaux quartiers (l'un des plus beaux) touristiques de Mexico touristiques, était alors un village indépendant de Mexico.

<sup>315</sup> AGN, Indios 3, f. 69v : « *los naturales de San Agustín hacen relación que los que no alcanzan para comprar caballos tienen una yegua y dos que los sirven de carga para traer leña del monte a sus casas y a esta ciudad para cuyo efecto las tenían en sus casas* ».

<sup>316</sup> Suárez Argüello : 2001, 42. Bennassar : 1992, 558.

<sup>317</sup> L'élevage des mules fut initié par Hernán Cortés et d'autres conquérants au sud de la ville de Mexico, en particulier dans le Morelos et dans l'évêché de Oaxaca. Il se déplaça vers le nord au fil des décennies. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, il concernait en particulier les régions du Nord du Mexique (Clara Elena Suárez Argüello: 2001, 41, 47).

<sup>318</sup> Bernand et Gruzinski : 1991, 542.

<sup>319</sup> Le terme « *patache* » est plus tardif.



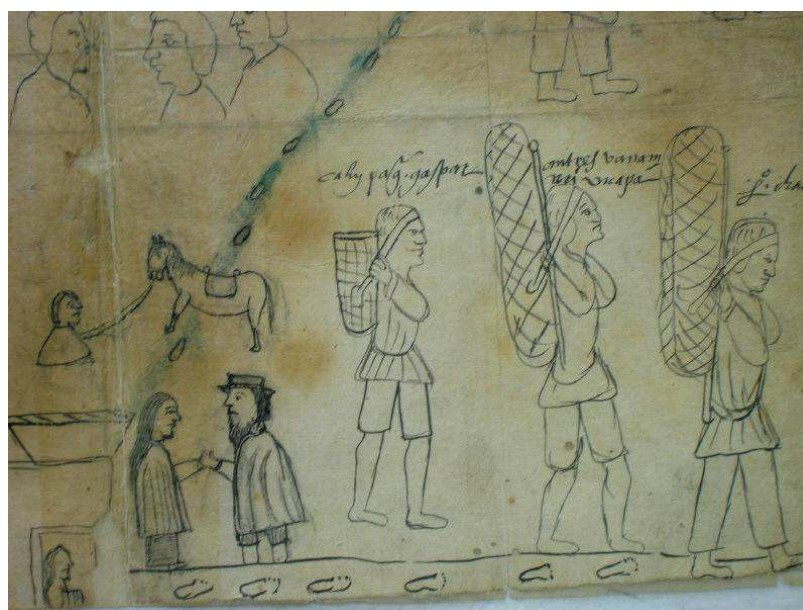
#### Document IV-4

Indiens porteurs dans la *Relation de Michoacán*<sup>320</sup>, 1541, planche 18



#### Document IV-5

Indiens porteurs dans le *Manuscrit de Zinapécuaro*, 1566



<sup>320</sup> *Relación de las ceremonias y ritos y población y gobierno de los indios de la provincia de Michoacán.*

Le bât remplaça les Indiens porteurs, les *tamemes*<sup>321</sup>, qui via un système de portage sur le dos fixé à l'aide d'un lien placé sur le front, portaient jusqu'à vingt-trois kilos et parcouraient vingt-quatre kilomètres par jour. Les conquérants et les premiers colons avaient profité jusqu'à épuisement de ces Indiens porteurs. Nombre de contemporains virent dans ces excès l'une des causes de l'hécatombe démographique. Les *Lois Nouvelles* promulguées en 1542 abolissaient en théorie l'esclavage indigène, le travail forcé et l'utilisation des *tamemes*. Dans la réalité, cet ambitieux projet se heurta à de fortes résistances. Outre des problèmes techniques (les chemins), ce furent en partie les mentalités et les habitudes qui freinèrent l'application des *Lois Nouvelles* avec des Espagnols et des caciques indiens rétifs à lâcher une main d'œuvre bon marché. Aussi, tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle, les *tamemes* perdurèrent, comme en témoignent de nombreux documents, des plaintes, des lois, des récits<sup>322</sup>, et les peintures, comme la *Relation de Michoacán* (1544) ou la peinture qui accompagne le *Manuscrit de Zinapécuaro*, dans le Michoacán (1566). En dépit de la survivance de l'utilisation des *tamemes* encore dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, l'*arrieria* connut un essor considérable.

Pendant la période envisagée, l'attelage pour le transport demeura inexistant dans les villages étudiés, mais présent en ville. Les *Actas du Cabildo* de la Ville de Mexico rendent compte de l'attelage utilitaire au XVI<sup>e</sup> siècle. En effet, près du quart des mesures adoptées sur les chevaux concernent le contrôle des véhicules, c'est-à-dire les charrettes et les chariots (*carretas*, *carros*, première mention en 1558, *caretones*, première mention en 1591). Ils tentent de réguler en particulier les tarifs du transport des marchandises, la taille des véhicules, le comportement des cochers, le transit et le stationnement<sup>323</sup>. Néanmoins au XVI<sup>e</sup> siècle, comme on l'a déjà signalé, les charrettes et les chariots étaient principalement tirés par les boeufs, l'attelage utilitaire demeurait affaire de bovidés. Encore au XVIII<sup>e</sup> siècle, le transport des marchandises via l'attelage demeurait un phénomène limité en Nouvelle-Espagne<sup>324</sup>. Dans l'attelage d'apparat au contraire, les carrosses (*carrozas* de l'italien *carrozza*) et les voitures (*carruaje*) étaient tirés par des chevaux et des mules.

---

<sup>321</sup> De *ni-tlamama*, « porter », « transporter ».

<sup>322</sup> Zavala : 1985.

<sup>323</sup> Bejarano : 1889, 763-III, 764-II, 853-I, 1025-II-III, 1061, 1125-I, 1230-II, 2388, 4049, 5255-III, 5267.

<sup>324</sup> Suárez Argüello: 2001, 42.

Il convient de s'interroger à présent sur les espaces sédentaires dans lesquels les chevaux domestiques vivaient à proximité des hommes ainsi que les moyens techniques mis en œuvre pour la garde de ces chevaux, laquelle comme nous le verrons apparaîtra d'une grande simplicité. Les écuries étaient plutôt rares, et lorsqu'elles existaient, il s'agissait de constructions en bois<sup>325</sup>. Les chevaux faisaient néanmoins partie intégrante des paysages villageois attendant devant ou derrière les maisons attachés à un « bâton » (*palo*) ou bien à un arbre. A Yanhuitlán, les piliers d'attache avaient été installés dans les coins de la place « où on a l'habitude d'attacher les chevaux ». Les chevaux étaient le plus souvent attachés par le pied<sup>326</sup>. Parfois, ils l'étaient par la bouche<sup>327</sup> et par la queue, cette dernière forme se disait « *rabiado* »<sup>328</sup>. Le fait que l'on retrouve des piliers d'attache dans les coins de la place publique ainsi que l'attache du cheval par le pied à Queréndaro dans le Michoacán montre qu'il s'agissait d'un modèle répandu en Nouvelle-Espagne. Cette forme d'attache n'était d'ailleurs pas inconnue en Mésoméroamérique. Sur le *Codex Madrid*, un livre maya précolombien, nous voyons un cerf attaché par le pied à un arbre, face aux signes du calendrier divinatoire. De fait, il s'agit d'une image de chasse qui montre l'utilisation de lacets pour capturer les cerfs, l'arbre renvoyant peut-être au symbolisme des montagnes et des grottes, là où se régénère la vie<sup>329</sup>. La corde qui reliait l'animal au pilier portait le nom de « *soga* » de ou « *mecate* », en fibre d'agave<sup>330</sup>, ou encore « *xotemecatl* », de « *xotl* », « le pied » en náhuatl, soit, littéralement, « l'entrave avec laquelle on attache les pieds des animaux ». Nous retrouvons ces méthodes d'attache quelques siècles plus tard, au XIX<sup>e</sup> siècle, chez les Pieds-noirs<sup>331</sup>, ajoutons que les chevaux sont encore attachés de la sorte de nos jours dans les campagnes mexicaines.

<sup>325</sup> Voir par exemple les écuries de l'auberge de Tamazulapan (T.P, 03/19) ou celles de Diego de Mendoza, cacique et gouverneur de Tamazulapan (T.P, 01/44).

<sup>326</sup> T.P, 02/15 (1576), « *atado por el pie a un morillo de la plaza pública hacía las esquinas donde se suelen atar los caballos* ».

<sup>327</sup> T.P, 05/44 (1601), « *tenía la boca atada con una sogá larga* ».

<sup>328</sup> T.P, 06/14 (1602).

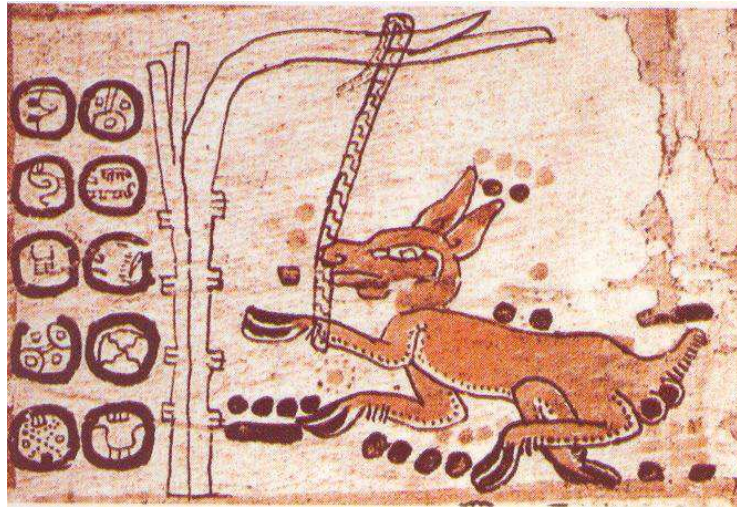
<sup>329</sup> Olivier : 2008, 196-200.

<sup>330</sup> Sur la symbolique de la corde, voir Saumade : 2008, 304, 317.

<sup>331</sup> Francini : 2001, 100.

#### Document IV-6

Un cerf attaché par le pied à un arbre à l'aide d'une corde, *Codex Madrid*, pl. 46.



#### Document IV-7

Les espaces sédentaires des chevaux à Queréndaro, 1567







Nous n'avons peut-être pas suffisamment insisté sur la vie éminemment transhumante des chevaux. Dans leur vie domestique, il n'était pas rare de les voir passer de main en main. Citons pour exemple à ce poulain à la robe châtaigne foncée qui fut acquis à Oaxaca pour la somme de quatre pesos et cinq réaux par Gaspar Guerrero, un Indien principal de Texupan, un village mixtèque qui se trouvait à une centaine de kilomètres de Oaxaca, la capitale de l'évêché du même nom. De retour à Texupan, Gaspar Guerrero vendit le poulain à un Antonio Osorio, un Indien de Texupan. Celui-ci se fit dérober le poulain qui fut ensuite retrouvé en possession de Francisco Ramírez, à Teposcolula, non loin de Texupan. Ainsi, le poulain, dans un laps de temps court, soit environ quatre mois, connut au moins quatre propriétaires distincts et autant de lieu d'attache<sup>332</sup>.

Et de leur mort, qu'en était-il ? Il existe à ce sujet peu de témoignages. Seules les épidémies ou les morts extraordinaires, telle cette mule noire assassinée en pleine nuit dans l'écurie de l'auberge de Tamazulapan en 1590<sup>333</sup>, furent consignées. En 1625, dans l'élevage de l'Indienne Ana de Santa Bárbara, quelques jeunes mulets moururent car ils étaient « malades et maigres ». Les maladies décimaient parfois des élevages entiers. On parlait de « calamités ». Toutefois, nous n'avons pas trouvé, pour la période considérée et dans les documents consultés, de nombreuses références à ces « calamités »<sup>334</sup>.

---

<sup>332</sup> T.P, 07/37 (1606)

<sup>333</sup> T.P, 03/19.

<sup>334</sup> Pour les trouver, il faudrait traiter en particulier les sources de l'élevage. Nous avons consulté en certaines occasions ce type de sources mais dans une période qui dépasse le cadre chronologique que nous nous sommes fixé. Ainsi, dans les élevages des dominicains de Comitán, au Chiapas, en 1770 et 1771, des « calamités », « *la plaga y la abundante langosta* », décimèrent les troupeaux. Voir *Archivo histórico diocesano* de San Cristóbal de las Casas, Comitán 1760-1786, « *libro de hierras anuales de haciendas* ».

## Chapitre 5

### Voir, connaître, reconnaître

En Nouvelle-Espagne, on reconnaissait les chevaux grâce à leur caractéristiques physiques, notamment les robes, les marques ; connaître un cheval, c'était savoir qui il était, « individuellement », c'était ne pas le confondre avec un autre, c'était aussi savoir à qui il appartenait. On chercherait en vain des nomenclatures sur les chevaux selon leur race telles que « chevaux créoles » ou chevaux « *cuarto de milla* ». Ainsi, les formes avec lesquelles les habitants de la Nouvelle-Espagne désignaient leurs chevaux ressemblaient, à bien des égards, à celles qui caractérisaient les hommes. Ces derniers étaient en effet désignés d'abord selon leur origine indienne ou espagnole, puis selon leur village d'origine ou au contraire leur qualité d'étrangers, enfin on soulignait leur activité et leur état civil, célibataires ou mariés et finalement des caractéristiques physiques, si elles existaient, pouvaient être mentionnées, telle la joue de Baltazar Vásquez, « qui avait un gonflement gros comme une noix »<sup>335</sup>. Il fallait donc une ligne de manuscrit pour nommer tout autant un homme qu'un cheval en particulier. Celui-ci était tel équidé, avec telle robe, tel prix, telle marque et telles caractéristiques physiques. Pour voir, connaître et reconnaître, les hommes d'alors disposaient d'un langage chevalin et c'est de celui-ci dont il sera question dans ce chapitre quitte à se demander si la méconnaissance de ce langage confinait-il l'ignorant dans les marges de la société.

---

<sup>335</sup> Voir chapitre 8.

## Les prix et les marques des chevaux

Au temps où les premiers chevaux furent acheminés vers les îles, c'est-à-dire au début du XVI<sup>e</sup> siècle, la valeur des chevaux était indiquée en maravédís<sup>336</sup>. A l'époque de la conquête du Mexique, elle apparaissait en pesos d'or<sup>337</sup> ; et, à partir de la fin des années 1530 environ jusqu'à la fin de notre période, dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, la valeur des chevaux apparaissait en pesos d'or commun ou peso de *tepuzque*.

Equivalence des monnaies<sup>338</sup>

1 peso d'or = 450 maravédís

1 peso d'or commun = 8 réaux ou *tomines* = 272 maravédís (il n'existe pas d'équivalence stricte entre le réal et le maravédís).

Le peso d'or se présentait sous la forme de petits disques. En fait d'or, il s'agissait d'un alliage d'or et de cuivre. Dans les années 1530, l'alliage contient proportionnellement plus de cuivre que d'or, raison pour laquelle les Indiens lui donnèrent le nom de « peso de *tepuzque* », du náhuatl *tepoztlī*, le métal. Le peso d'or commun circula amplement sur le siècle qui nous intéresse, des années 1530 aux années 1630. La principale monnaie d'échange était le réal ou *tomin*. Il valait un huitième du peso d'or commun. Le salaire de la main d'oeuvre se déterminait en réaux par jour.

La valeur des chevaux était indiquée en peso d'or commun. Leur valeur était estimée en pesos, non en réaux et encore moins en grains. Tel cheval ou telle mule valaient tant de pesos. Cette valeur pouvait être échangée sous la forme de troc. Ainsi, don Marcos Quecheme, un Indien du Michoacán, acheta un cheval à un autre Indien du nom de Urbano, un domestique, pour la somme de onze pesos. Le règlement se fit sous

---

<sup>336</sup> La frappe de la monnaie représentait un privilège royal. Conglomérat de royaumes, la Monarchie Catholique abritait un grand nombre de monnaies. Comment établir des équivalences entre les unes et les autres en tenant compte des fluctuations des cycles monétaires ? Au Moyen Âge, une valeur unitaire de base apparut, elle s'appelait « maravédís ». Le maravédís, introduit par les Arabes dans la Péninsule Ibérique au XI<sup>e</sup> siècle, fut adopté par les rois castillans comme étalon or (l'unité monétaire de référence, en espagnol, *moneda de cuenta*). Alphonse X le Sage (1221-1284) comprit l'intérêt de cette unité de base qui allait devenir l'élément coordinateur de l'ensemble des monnaies de l'époque, en permettant notamment de pondérer les relations et les fluctuations entre l'or et l'argent. Autrement dit, le maravédís permit d'ajuster avec grande facilité les cycles mobiles des valeurs monétaires pendant des siècles. Les premières maisons de la monnaie (*Casa de Moneda*) virent le jour en Amérique en 1535 simultanément à Mexico, Santo Domingo, Potosí et Santa Fé. La monnaie était fabriquée sous la vigilance d'un officier de l'Audience.

<sup>337</sup> Voir annexes, A-I-3 pour la valeur des chevaux pendant la Conquête.

<sup>338</sup> Poole : 2004, *appendix*.



la forme de réaux (quatre pesos en réaux, soit 32 réaux) et « d'autres choses » à savoir du savon, du linge, des draps<sup>339</sup>.

D'une façon générale, sur la période considérée (1558-1636), le prix des équidés baisse. Elle est notable notamment en ce qui concerne les chevaux.

Médianes des prix des chevaux entre 1558 et 1633 en peso d'or commun<sup>340</sup>

1558-1568	1569-1579	1581-1591	1594-1602	1605-1617	1623-1633
20	26	12	11	7,2	6,5

Médiane des prix des mules et des mulets entre 1566 et 1636 en peso d'or commun<sup>341</sup>

1566-1589	1590-1600	1602-1613	1614-1623	1627-1636
17	27,5	20	27	13

Cette baisse eut-elle des répercussions dans la vie quotidienne ? Autrement dit les chevaux et les mules étaient-ils plus accessibles en 1636 qu'en 1558 ? Comparons la médiane du prix des chevaux au montant de la rémunération des *cuatequiles*<sup>342</sup>, qui est connue entre 1549 et 1629. En 1629, un *cuatequil* était rémunéré 68 maravédís par jour, soit 2040 maravédís par mois, c'est-à-dire environ sept pesos d'or commun. En 1626, la médiane du prix des chevaux était de six pesos. A la fin des années 1620, il fallait donc moins d'un mois de salaire pour acquérir un cheval. En 1600, la médiane du prix des chevaux représentait plus de trois mois de salaire d'un *cuatequil*, en 1580, sept mois, en 1558, plus de dix mois. Les équidés étaient donc plus accessibles en 1636 qu'en 1558.

La médiane permet de déceler des tendances. Dans la réalité, il existait une grande diversité de prix. Selon l'âge ou le dressage, les prix des équidés variaient du tout au tout, il va de soi que le prix d'un étalon reproducteur était sans commune mesure avec celui d'un cheval vieux et maigre. Par exemple, au début des années 1580, nous trouvons ici un cheval d'une valeur de cent quarante pesos, un autre de treize pesos. En 1605, un cheval d'une valeur de deux cents pesos tranche avec celle d'un autre cheval, à six pesos. Parmi les principales causes à l'origine de ces disparités, il se trouve l'âge, la condition et le dressage des chevaux et des mules. D'une façon générale, les mules et

<sup>339</sup> BNAH, rollo 1, Ciudad de Michoacán, 1591, folio 6r.

<sup>340</sup> Calculs des médianes réalisés à partir des nuages de points. Voir annexes, A-VI-3.

<sup>341</sup> *Ibid*, A-VI-4.

<sup>342</sup> La main d'œuvre qui travaillait dans le cadre du *cuatequil* ou *repartimiento*, un travail forcé rémunéré. Voir Calderón : 1988, 234-247. Le salaire des cuatequiles apparaît en maravédís par jour.

les mulets étaient plus chers que les chevaux, les chevaux plus chers que les juments, les animaux dressés plus chers que les équidés encore sauvages, ainsi, une mule de bât de grande taille pouvait atteindre le prix de cinquante pesos alors qu'une jeune mule encore sauvage, *cerrera*, c'est-à-dire non dressée, ne valait que dix-huit pesos d'or commun ; les adultes plus chers que les jeunes ; les reproducteurs plus chers que les hongres surtout lorsqu'ils provenaient d'élevage fameux, tels ces deux étalons reproducteurs, l'un Aragonais et l'autre de la caste de Zarate, qui coûtèrent quatre-vingt-dix pesos. La palme revient aux équidés qui cumulaient les atouts, de l'élevage d'origine, de la taille et du dressage. Ainsi, le cheval de Miguel Sánchez, un Indien de Tlaxiaco dans la Mixtèque, fut évalué par un muletier espagnol de passage dans le village, à deux cents pesos d'or commun<sup>343</sup>, une somme très élevée à l'époque qui correspondrait aux prix des chevaux de course aujourd'hui. Ce cheval avait une robe blanche aux reflets jaune, quatre balzanes et une dorsale, « *bayo cebruno cuatralbo* », il était de bonne taille, beau, « *lindo caballo* » et marqué. Il est intéressant de remarquer que le muletier espagnol, qui évalua le prix du cheval et qui en outre le déroba, se présenta comme un *hombre de a caballo*, c'est-à-dire comme un fin connaisseur de chevaux. En se définissant lui-même de la sorte, il qualifiait aussi le cheval. S'il était un « *hombre de a caballo* », un écuyer, le cheval était, par voie de conséquence, le cheval d'un écuyer tel que Juan Suárez de Peralta le concevait dans le *Tractado de cavallería*, un cheval adéquat pour la *brida* et la *jineta* c'est-à-dire pour les arts équestres, un cheval apte à briller dans le jeu des cannes ou les courses. Les juments, les pouliches et les ânesses se trouvaient au contraire en bas de l'échelle. Parce que confinées au rôle de reproductrice ? Néanmoins, dès 1580, la grande majorité des prix collectés se situe pour les chevaux en dessous de la barre des dix pesos d'or commun et pour les mules autour de vingt pesos d'or commun<sup>344</sup>.

---

<sup>343</sup> T.P., 07/25, folios 2r-2v (1605).

<sup>344</sup> Voir annexes A-VI-3 et A-VI-4.

Prix des équidés au sortir de l'élevage de Ana de Santa Barbara à Tepeji de la Seda dans l'évêché de Puebla entre 1622 et 1628 en pesos d'or commun<sup>345</sup>

Equidés	Prix (en pesos d'or commun)
<i>caballo de raza, de casta</i> (cheval de race)	45
<i>burro garañon</i> (âne reproducteur)	34
<i>caballo garañon</i> (étalon)	8<30
<i>burrito pequeño</i> (jeune âne)	30
<i>macho</i> (mulet)	32
<i>macho cerrero</i> (mulet sauvage)	15<25
<i>mula cerrera de dos años</i> (mule sauvage de deux ans)	20-21
<i>mula cerrera con silla</i> (mule sauvage avec selle)	20
<i>mula cerrera de año y medio</i> (mule sauvage d'un an et demi)	18
<i>macho pequeño de año y medio</i> (jeune mulet d'un an et demi)	10<14
<i>machuelo</i> (très jeune mulet)	8<15
<i>potranca</i> (pouliche)	9
<i>potro de tres años</i> (poulain de trois ans)	4<7
<i>yegua</i> (jument)	5
<i>burras de año y medio</i> (ânesse d'un an et demi)	4

Prix pour ferrer les chevaux à Mexico entre 1526 et 1557 en *tomines* (réaux) et pesos d'or commun<sup>346</sup>

Date		1526	1528	1534	1537	1538	1541	1557
Ferrer	chevaux	3 ts	1 peso	6 ts	6 ts	4 ts et demi	4 ts	1 peso
	mules	2 ts 6 gs	1 peso	medio peso	5 ts	4 ts	3 ts	6 ts
Referrer	chevaux		3 ts	3 ts	3 ts	moitié	moitié	-
	mules		3 ts	2 ts et demi	2 ts et Demi	moitié	moitié	-

Ferrer les chevaux et les mules n'étaient pas accessibles à toutes les bourses bien que les prix fussent contrôlés comme en témoigne les nombreuses mesures prises par le conseil municipal de la ville de Mexico entre 1526 et 1557 dans lesquelles les autorités cherchèrent à lutter contre les « prix abusifs » pratiqués par les maréchaux-ferrants, ce qui permit aux prix de baisser notablement entre 1528 et 1541, passant d'un peso d'or commun en 1528 à quatre *tomines* (ou réaux) en 1541, soit exactement la moitié. En 1557, le plafond fut fixé de nouveau à un peso d'or commun. À cette date en effet, les

<sup>345</sup> AGN, Tierras 87, exp. 3.

<sup>346</sup> A partir de Bejarano : 1889.

maréchaux-ferrants se faisant rares dans la ville de Mexico. Ferrer à nouveau les équidés coûtait moins chers mais il fallait tout de même avoir quelques réaux en poche.

Les marques (*hierros, marcas*) gravées au fer rouge faisaient en général référence à l'élevage dans lequel les animaux étaient nés, elles permettaient d'identifier les chevaux. Dans le contexte de l'élevage extensif, les marques apparaissaient d'autant plus indispensables que les animaux s'éloignaient, se perdaient ou se mélangeaient avec le bétail d'autres élevages. Le cheval d'Agustín Garcés, un habitant de Teposcolula, qui avait disparu, fut retrouvé à Jaltepec dans le troupeau de chevaux de Domingo Hernández, bien au sud de Teposcolula. Celui-ci expliqua que le cheval s'était joint aux siens, *se había juntado con los suyos*. Au contraire, il existait un terme spécifique pour désigner l'instinct des chevaux qui leur permettait de revenir à leur lieu favori : « *a la querencia* ». Ainsi lorsque Cristóbal Jiménez, un Indien de Coixtlahuaca, se fit dérober son cheval blanc d'une valeur de six pesos, il alla voir Juan Bautista, un Indien du dit village, un voisin ou un ami, afin de l'aviser que le cheval avait disparu et d'être attentif au cas où le cheval reviendrait de lui même guidé par son instinct<sup>347</sup>.

Le marquage des animaux constituait l'un des moments phares de l'année de l'élevage extensif. Il fallait dans un premier temps regrouper l'ensemble des animaux pour ensuite les trier, les compter, etc. Les naissances, les morts (les maladies ou les accidents), les ventes et les achats (des étalons et des ânes reproducteurs principalement) étaient minutieusement annotés, un peu comme un inventaire, cette opération concernant toutes les catégories du bétail, l'élevage équin et bovin allant souvent de paire. Les jeunes équidés étaient séparés par genre et par âge, au moins depuis le début du XVII<sup>e</sup> siècle (et jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle). On distinguait les classes suivantes : les petits chevaux ou baudets (*jacas*), les chevaux (*caballos*), les mules (*mulas*), les muets (*machos*), les juments (*yeguas*), les ânes (*burros*), les ânesses (*burras*), les poulains (*potros*), les pouliches (*potrancas*), les très jeunes poulains et les très jeunes pouliches (*potrillo y potrillas*), les jeunes mules et les jeunes muets (*mulillas y machuelos* ou *pequeño macho y pequeña mula*), les jeunes ânes et les jeunes ânesses (*burillos y burrillas*). « Jeune » définissait les animaux âgés de un an à trois ans et « très jeune » ceux âgés de moins d'un an. En náhuatl, les jeunes muets âgés d'un an se disent *machos ye xihuitl*, « les muets de l'année », de *xihuitl*, l'année. En dessous

---

<sup>347</sup> T.P., 07/06, folio 1v (1605) : « *el dicho Cristóbal Jiménez avisó a este testigo como le habían hurtado el dicho caballo y le encargó mirase por su pueblo si acaso se había vuelto a la querencia* ».

d'un an et demi, les équidés demeuraient en liberté. Le total de l'ensemble de ces décomptes se disait *suma y monta del multiplico* ce qui correspondait aux naissances de l'année.

Le marquage des bêtes était obligatoire pour l'ensemble des éleveurs et dûment réglementé par la *mesta*, la corporation des éleveurs, une institution puissante<sup>348</sup>. De ce fait, les marques devaient être enregistrées devant le notaire municipal et consignées dans des registres. Le premier de ces enregistrements vit le jour en Nouvelle-Espagne au début des années trente, il apparaît dans les actes du conseil municipal de Mexico. On y trouve les noms des premiers éleveurs, le type d'élevage (bovidés, ovidés, équidés) et bien sûr la marque correspondante<sup>349</sup>. Les registres de marques fleurirent dans l'ensemble des municipalités de la Nouvelle-Espagne. Ils indiquaient le nom et l'occupation de l'éleveur, le type d'élevage, le montant de l'impôt correspondant, et donc la marque était dessinée dans la marge. Par exemple, le 17 septembre 1674, un habitant de Numarán, un village situé sur la rive du fleuve Río Grande au nord de l'évêché du Michoacán, un certain Thomas de la Zerda fut enregistré comme étant le propriétaire d'un troupeau de juments et d'animaux domestiques pour lesquels il paya la somme de six pesos. Sa marque avait la forme d'un C surmonté d'une virgule. Plus loin, nous trouvons Mathias Juárez, un Métis de la ville de Michoacán (l'actuelle Morelia), propriétaire de cinq mules et de deux chevaux pour lesquels il paya la somme de trois pesos<sup>350</sup>.

Les élevages fameux portaient le nom de « caste », comme les castes de Santos, de Hernando Ramírez, de Gironda, de Velasco ou de Zarate que l'on trouve dans la Mixteca Alta. Il existait aussi des marques de vente, d'achat et de propriétaires. Certains chevaux possédaient plusieurs marques et il était alors possible de suivre l'histoire de l'animal. Par exemple, la mule de Pedro López de Hordoñez, Espagnol, avait sur le cou la marque de Luis de Avalos, sur la jambe, celle de l'élevage qui ressemblait à des pincettes et sur la croupe, celle qui ressemblait à la marque de García de Benavides, dont on peut se demander s'il n'était pas un muletier, un marchand de chevaux ou un éleveur<sup>351</sup>. Cette fois, les marques ne furent pas dessinées dans la marge du document.

---

<sup>348</sup> Sur la *mesta*, voir Chevalier : 1952 ; Chávez Orozco : 1956 ; Tudela de la Orden : 1993 ; Calderón : 1988, 342-343.

<sup>349</sup> Bejaramo, TII : 1889, 196-210.









<sup>350</sup> BNAH, Michoacán, rollo 4, *Razón y minuta de los hierros...*, 1674. Voir reproduction du document en annexes, A-VI-5.

<sup>351</sup> T.P., 06/19, folio 1r (1602) : « *la dicha mula la cual tiene en el pescueço al lado izquierdo el hierro del dicho Luis de Avalos y el que tenía en la pierna del criador y era como unas tenazas... y esta atras*

Quant à la mule baie de Juan de Lara, elle affichait la marque de vente sur l'antérieur gauche (*braçuelo izquierdo*) et celle de Tomás Hernández sur l'antérieur droit. Les marquages successifs témoignaient de la fréquence de la circulation des chevaux. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette transhumance chevaline dans les prochains chapitres.

### Document V-1

#### Les élevages fameux dans la Mixteca Alta

	"casta de vegil"		"casta de Benavides"
T. P 02/35, 1581		T. P 10/21, 1617	
	"casta de santos"		"en el braçuelo izquierdo el hierro con el de venta y en el braçuelo derecho tiene el hierro de Tomas Hernandez"
T. P 02/39, 1582		T. P 14/10, 1634	
	"casta de Hernando Ramirez"		"hierro del marques"
T. P 03/23, 1594		T. P 14/25, 1636	
	"Riervo de Girona"		
T. P 05/05, 1601			
	"Riervo de Velasco"		
T. P 06/14, 1602			

Les chevaux étaient marqués généralement du côté gauche comme dans la tradition espagnole (mais pas toujours comme en témoigne la mule de Juan de Lara). Différentes parties du corps des chevaux pouvaient accueillir les marques : la hanche, l'épaule, le cou, le dos ou encore les pattes (*cadera, pescuezo, espaldilla, pierna, lomo, braçuelo*). Le marquage s'inscrivait donc dans une liberté non négligeable et héritait de traditions diverses. Parfois, les marques étaient transformées :

---

*herrada con el hierro que a este testigo le parece ser el que García de Benavides acostumbra a echar en sus mulas ».*

« Il y a environ un an qu'il lui manqua un cheval à la robe châtaigne avec la marque dessinée dans la marge, et hier, le 27 décembre [1601], le dit cheval revint à sa maison avec d'autres marques nouvelles sur l'épaule, et on ne sait pas qui l'avait volé ni pourquoi le cheval revint à sa maison »<sup>352</sup>.

Les marques représentaient le langage par lequel les éleveurs identifiaient les animaux et communiquaient avec les autres éleveurs. Certaines lettres de l'alphabet (A, E, I, O, D, R, S, T, b, x), des numéraux (8, 0) et des signes géométriques (le rond, le trait, le demi cercle...) servaient manifestement de répertoire de base à la fabrique des marques. Qu'elles constituèrent la base du langage entre les éleveurs, quoi de plus naturel ! Mais que se passait-il hors de l'élevage ? Que représentaient les marques pour les habitants de la Nouvelle-Espagne qui n'étaient pas des éleveurs et qui n'appartenaient pas à la *mesta* ? A ce sujet, les affaires de vol de chevaux montrent l'utilité des marques pour l'identification des chevaux. Dans la Mixteca Alta, les marques furent dessinées dans la marge (*con el hierro del margen*) dans 65% des cas entre 1566 et 1610<sup>353</sup>, et dans 71% des cas entre 1611 et 1636. Les témoins avouèrent les reconnaître.

Néanmoins, les marques n'intégrèrent pas toujours les sphères de la vie quotidienne, elles n'étaient pas reconnues de tous, c'est du moins ce qu'il ressort de la « querelle criminelle » dirigée en 1597 à l'encontre de Lorenzo, un Indien du Michoacán. Il était accusé par Juan Rodríguez de Sosa, un Espagnol de Morelia, de lui avoir dérobé ses trois meilleurs chevaux, d'une valeur de quatre-vingts pesos chacun, et qu'il avait eu en garde avec neuf autres équidés pour un salaire de deux pesos par mois. Pendant le procès, Juan Rodríguez de Sosa présenta un « papier » sur lequel il avait noté le nom des douze chevaux et dessiner leurs marques. Tous ses chevaux avaient un nom propre : *El castaño* (le Bai), *El vizcaïno* (« le Biscailien », en référence à une province du pays basque de laquelle Juan Rodríguez était peut-être originaire), *El rucío*

---

<sup>352</sup> T.P, 05/57, folio 1r. « *puede haber un año poco más o menos que le falto un caballo castaño con el hierro del margen y que ayer que se contaron veinte y siete de diciembre el dicho caballo se fue a su casa trás señalado y con otros hierros en la espaldilla nuevos y que no sabe quien se lo hurto ni traseñalo por que el propio caballo se volvió a su casa* ».

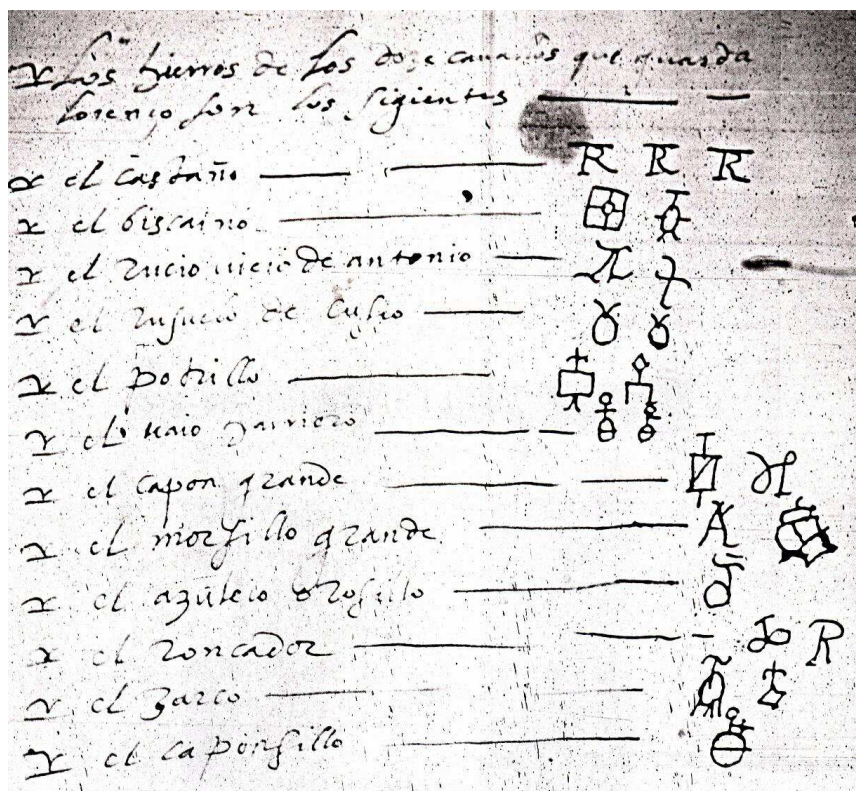
<sup>353</sup> Sur un total de quatre-vingt-onze dossiers. Dans quelques dossiers, le dessin de la marque intègre le texte (Archivo municipal de Patzcuaro, caja 2bis, f.1, 1568). Par ailleurs les marques étaient parfois annotées (T.P, 05/05) ou rayées (T.P, 08/16).



*güero de Antonio* (« le Gris clair aux reflets dorés d'Antonio »), *El potrillo* (« le poulain »), *El bayo arriero* (« le muletier bai), *El capon grande* (« le grand chapon »), *El morcillo grande* (« le grand moreau »), *El azulejo rosillo* (« l'azulejo rouge »), *El roncador* (« le ronfleur »), *El zarco* (en référence aux yeux bleu clair, c'est aussi le nom du personnage principal du roman du même nom<sup>354</sup>) et *El caponsillo* (« le petit chapon »). Nommer les chevaux, tel un homme, *el fulano*, « un tel », comme il est d'usage aujourd'hui tant pour les chevaux que pour les hommes, n'était pas chose courante. Il était d'usage en revanche de nommer les équidés à l'aide de descriptions, « tel cheval à la robe telle, qui valait tant et avec telles caractéristiques physiques ». Les noms des chevaux apparaissent principalement dans la province du Michoacán dans les cercles espagnols (Pies de plata, « Pieds d'argent », en référence à des fers en argent ?). Les noms de chevaux qui apparaissent sur le « papier » de Juan Rodríguez de Sosa reflétaient les mélanges entre le quotidien et l'imaginaire, entre le caractère des chevaux et les trajectoires des hommes qui les possédaient.

#### Document V-2

« Le papier », 1597



<sup>354</sup> Ignacio Manuel Altamirano, 1869.

Lorenzo fut interrogé le 26 janvier 1597 :

« Dans cette cause il fut interrogé et il répondit qu'il y a environ quatre ou cinq mois, il venait pour travailler dans l'hôpital de cette ville pour soigner les malades ; et sur le chemin, Jusepe de Sosa, en représentation du dit Juan Rodríguez de Sosa, surgit, (et il lui dit et il le supplia) et il lui disait de garder les onze chevaux laissés dans le bois [*en el monte*] de Quipio<sup>355</sup>, de prendre un papier qu'il tenait dans la main et sur lequel quantité de marques étaient signalées. Et le déclarant répondit qu'il ne pouvait pas parce qu'il devait servir toute la semaine à l'hôpital et le dit Jusepe de Sosa le supplia et l'obligea à prendre ce papier, alors Lorenzo prit le papier ainsi que deux pesos que Jusepe de Sosa lui donna, mais ce dernier ne lui remit pas les chevaux. Ensuite, après avoir travaillé à l'hôpital toute la semaine, Lorenzo se rendit à son village à Quipio et il alla chercher les dits chevaux et il ne sait pas s'il en manqua ou pas, Jusepe de Sosa amena seulement neuf chevaux, et Lorenzo nie avoir volé aucun cheval et il ne sait pas de quelles couleurs ils étaient ni quelles étaient leurs marques. Et c'est la vérité. Le témoin ne signa pas parce qu'il ne savait pas et il déclarait être âgé de quarante-cinq ans »<sup>356</sup>.

Lorenzo était un Indien *macehual* originaire d'un petit village qui se rendait dans la capitale provinciale, Valladolid, l'actuelle Morelia, aux maisons et aux églises rose pour faire « son service » à l'hôpital - il faut entendre par là le service personnel dans le cadre du *repartimiento*, le travail forcé. Il parlait le castillan, des rudiments au moins. Sa déposition se fit avec la présence de l'interprète comme il était d'usage lorsque des Indiens comparaissaient quand bien même ils parlaient espagnol. Dans la capitale de l'évêché, Lorenzo ne se trouvait pas en terrain familier. Fut-il la victime d'une

---

<sup>355</sup> Localité que nous n'avons pu localiser.

<sup>356</sup> BNAH, Michoacán, rollo 1, 1597: « *en la Ciudad de Michoacán a 26 días del mes de enero de 1597 años mediante Francisco de la Cerda interprete recibí juramento del dicho Lorenzo indio y el lo hizo por dios nuestro señor y por la señal de la Cruz con forma de derecho a cargo del cual prometió de decir verdad y siendo preguntado por la petición y dijo que puede haber cuatro o cinco meses poco más o menos que viniendo este declarante a servir en el hospital desta ciudad a los enfermos del le salió al camino Jusepe de Sosa hizo del dicho Juan Rodríguez de Sosa y le dijo que suplicaba y decía que le guardase once caballos que dejaba en el monte de Quipio y que tomase un papel que allí tenía en la mano donde estaban señalados cantidad de hierros y este declarante dijo que no podía porque había de servir toda la semana en el dicho hospital y el dicho Jusepe de Sosa le rogó e importunó que tomase aquel papel y así lo tomo y dos pesos que le dio y no le entrego los dichos caballos y así estuvo toda la semana sirviendo en el dicho hospital y del circo fue a su pueblo que es en el de quipio y anduvo recogiendo los dichos caballos y no sabe si faltaron o no más de que el dicho Jusepe de Sosa trajo nueve caballos y niega haber entregando caballos ningunos ni sabe de que color ni hierros eran y esto dijo ser la verdad para el juramento que hizo y no firmo porque no lo sabe y que es de más de 45 años firmalo este interprete ».*

supercherie ? L'intrusion de Jusepe de Sosa (un familier de Juan Rodríguez de Sosa ?) intrigue. Son insistance pour que l'Indien s'empare d'un « papier », « et il lui dit et il le supplia et il lui disait », « et il le supplia et l'obligea ») intrigue tout autant. Le « papier », cité en trois occasions, semble jouer un rôle de première importance. Jusepe de Sosa finalement obligea Lorenzo à prendre le « papier » contre deux pesos. Mais que signifiait pour un Indien analphabète (il ne signa pas sa déposition) « un papier » sur lequel était inscrit le nom de douze chevaux avec leurs marques correspondantes ? Le papier était doté d'une légitimité. En donnant le papier, Jusepe de Sosa plaçait les chevaux sous la responsabilité de Lorenzo. Le papier en question s'imposait comme un instrument du pouvoir.

## Le langage des robes et du corps

Les documents mettent en lumière une insatiable soif visuelle, dans les vols de chevaux en particulier. Dans ces derniers, le plaignant devait apporter la preuve que le cheval volé était bien le sien. D'où la nécessité d'« identifier » l'équidé en question et l'importance accordée aux descriptions corporelles. Aussi, ces sources représentent une mine d'or, dirions-nous.

La gamme des tonalités des robes s'enrichit au fil des ans dans la Mixteca Alta. Entre 1566 et 1599 elles étaient au nombre de sept. Tout d'abord apparaissent des robes sombres, telle la robe *prieto* qui définit un pelage tendant vers le noir, et la robe *morcillo*, du latin tardif *mauricellus* dont le diminutif est *maurus*, le Maure, et qui correspond à la robe moreau dans laquelle le pelage est noir avec des reflets rouge. Ensuite, il existe les robes automnales, telle la robe *castaño* qui caractérise un pelage uni couleur de la châtaigne, des crins et les extrémités des membres noirs et qui correspond probablement à la robe « bai » (la châtaigne n'est-elle pas un fruit à la peau marron foncée avec des bords noirs ?). A noter également la robe *alazán*, alezan, de l'arabe *al-az'ar*, rougeâtre, roux, en référence à la cannelle teintée de reflets rouges et dans laquelle le pelage et les crins sont unis. Enfin les robes claires distinguent des pelages blancs, gris clair et dorés avec parfois des reflets, telle la robe *bayo* en référence à un pelage blanc avec des reflets jaune, la robe *rucío* qui définit un pelage uni, gris clair avec des reflets dorés ou argentés ; enfin apparaît la robe blanche dans laquelle le pelage est uniformément blanc avec des reflets gris ou dorés.

Dans les décennies suivantes, entre 1600 et 1636, six nouvelles tonalités de robe apparurent. Parmi les robes sombres se trouvaient la robe noire, *negro* (comme le Mérens) et la robe dite *pardo*, du latin *pardus* en référence aux tâches noires du léopard, à la couleur de la terre ou au pelage de l'ours brun, une robe qui tend vers le noir avec parfois des reflets rouges ou dorés. Parmi les robes automnales, le rouge flamboyant entra en scène avec par exemple une mule « de couleur vermeil dans le sens qu'elle tend vers le rouge », *de color bermeja en sentido que tira a colorada*. Parmi les robes claires apparut la robe *tordillo*, un pelage et des crins gris clair avec des reflets blancs, et la robe *rosillo*<sup>357</sup> un mélange de poils blancs, noirs et châtaignes qui donne à la robe une impression de rouge et que l'on traduit par « rouge clair ». Enfin, nous trouvons la robe

---

<sup>357</sup> Ecrit « *rozillo* ».

*overo*, aubère, qui au XVI<sup>e</sup> siècle, désignait un pelage de poils blancs et alezan, pareil à la pêche<sup>358</sup>.

La robe à la couleur châtaigne (*castaño*) représentait 40% du total des robes citées dans les affaires de vols de chevaux dans la Mixtèque entre 1566 et 1599, et 50% dans la décennie qui suivit. Ainsi, les équidés de la Mixtèque revêtaient principalement un pelage aux couleurs de l'automne et des robes qui évoquaient les fruits secs et les épices de l'Orient : *castaño*, couleur de la châtaigne, *alazán*, couleur de la cannelle. Les robes sombres, couleur de la terre, étaient également bien représentées, en témoigne la grande richesse lexicale : les robes *morcillo*, *pardo* et *prieto* ne définissent-elles pas la même couleur ? C'est-à-dire une couleur sombre, brune qui tend vers le noir<sup>359</sup> ?

Les robes relevaient d'un mélange de savoirs (transmis oralement) et de créativité. Les catégories de robe étaient souvent affinées, tour à tour foncées, claires, zaines<sup>360</sup> (*zaíno*) ou dorées, tel ce cheval *castaño zaino* c'est-à-dire à la robe entièrement couleur de la châtaigne, ou ce cheval *castaño dorado*, à la robe châtaigne dorée, celui *blanco tordillo*, blanc gris, ou cet autre *castaño bermejo*, rouge alezan. Chacun affinait le langage si besoin était un peu comme un oenologue qui multiplie les métaphores et les nuances pour suggérer l'idée du goût. Le langage était parfois puisé dans la nature et s'inspirait des animaux sauvages. Un cheval *bayo cebruno* apparaît dont le pelage est couvert avec des rayures noires sur les membres, des « chaussettes », et une rayure dorsale noire également que l'on nomme aujourd'hui « *raya de mula* »<sup>361</sup>. Un cheval moreau comme un porc sauvage surgit (*un caballo morcillo como cariblanco*). Le témoin avait-il observé le *cariblanco*, ce porc sauvage de petite taille habitant des forêts vierges dans les terres chaudes ? Le témoin avait-il voyagé en Amérique centrale ?

Dans certaines cultures, les robes des chevaux ont fait l'objet de traités. Celui de Yahya Ibn Hudayl, un érudit de Grenade (XIV<sup>e</sup> siècle), enregistre plus de soixante nuances de robes qui furent soigneusement classées et définies<sup>362</sup>. Il signale leur origine, perse parfois, et leur étymologie. Connaître les robes pour déterminer le caractère des chevaux, serait là le credo des cultures savantes. Ainsi, en Nouvelle-Espagne, certains associèrent les robes au caractère des chevaux. Dans le poème *Grandeza mexicana*

---

<sup>358</sup> Aujourd'hui en Amérique, la robe *overo* définit un pelage bicolore, blanc avec des taches plus ou moins étendues de couleurs variables et qui correspond à notre couleur « pie ».

<sup>359</sup> Voir tableau récapitulatif en annexes, A-VI-1.

<sup>360</sup> De l'arabe *aṣamm*, sans aucun poil blanc.

<sup>361</sup> Pour cette robe, je remercie pour leur aide Ana Cristina Ramírez Barreto et Chico Ramírez.

<sup>362</sup> Voir tableau en annexes, A-VI-2.

(1604), Bernardo de Balbuena décrit et chante les vices et les vertus des chevaux selon leur robe. Le cheval bai est colérique ; le cheval moucheté, humide et froid ; le cheval aubère est recouvert de goûtes de rosée, le cheval blanc de mouches noires ; le cheval zain apparaît féroce et sévère et le cheval pie, trompeur ; au contraire, la robe alezane foncée, pareille au feu, témoigne d'un cheval courageux et la robe grise tisonnée<sup>363</sup> d'un cheval vaillant et galant ; galant également le cheval à la robe cendrée ; quant au cheval *cebruno* –notons ici que cette robe s'appelle, chez Ibn Hudayl, « *cebrado* »- il est tout simplement fantastique ; enfin, le cheval blanc avec des reflets jaune a la bride bien ajustée, autrement dit, il ne tire pas sur les rênes<sup>364</sup>. Dans le *Tractado de la cavallería de la gineta y brida*<sup>365</sup>, Juan Suárez de Peralta associait de même les robes au caractère des chevaux. Les robes constituaient d'ailleurs l'un des principaux critères de sélection des jeunes chevaux, avant qu'ils ne soient dresser à l'art de la *jineta* et de la *brida*. Ainsi, disait l'auteur : « l'expérience montre que les chevaux qui ont beaucoup de poils blancs sont naturellement vils »<sup>366</sup>. Toutefois, en Nouvelle-Espagne, Bernardo de Balbuena et Juan Suárez de Peralta faisaient figure d'exception. Les robes n'appartenaient pas aux sphères des savoirs savants mais à un empirisme qui accordait la prééminence aux métaphores, à l'imagination et au vécu. Dans les mondes ruraux au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle, la symbolique des robes des chevaux ne semblait pas avoir prévalu. Peu importait la couleur du pelage si le cheval était bon. Ainsi, un mulet noir était ici un très bon mulet de bât et deux étalons, l'un à la robe châtaigne dorée et l'autre tacheté, étaient

---

<sup>363</sup> Dont la robe est semée de taches ou de traînées noirâtres.

<sup>364</sup> Balbuena : 1975, 76.

« *El castaño colérico, que el aire  
Vence si el acicate le espolea*

*Y el tostado alazán, que sin desgaire  
Hecho de fuego en la color y el brío  
El freno le compasa y da donaire ;*

*El remendado overo, húmedo y frío,  
El valiente y galán rucio rodado,  
El rosillo cubierto de rocío :*

*El blanco en negras moscas salpicado,  
El zaino ferocísimo y adusto,  
El galán ceniciento gateado ;*

*El negro endrino, de ánimo robusto,  
El cebruno fantástico, el picazo  
Engañoso, y el bayo al freno justo »*

<sup>365</sup> Voir chapitre 2.

<sup>366</sup> Suárez de Peralta : 1950, 8, « *la experiencia muestra que los caballos que tienen mucho pelo blanco, naturalmente son viles en sí* ».

aussi de bons chevaux. On pourrait multiplier les exemples de « bons » chevaux, mules et mulets, sans qu'il n'y ait aucun rapport avec leur robe.

La robe ne représente que l'une des nombreuses caractéristiques physiques des équidés. Leur taille peut faire l'objet de commentaires. Nous trouvons par exemple une mule de bât de grande taille, *una mula de arría grande*, un mulet de belle complexion, *un macho de buen cuerpo*. Au contraire, il se trouve des petits équidés, une petite mule, *pequeña mula*, un mulet de taille moyenne, *un macho mediano*. L'âge fait également l'objet de commentaires surtout si l'équidé est vieux, tel ce cheval maigre et vieux, *flaco y viejo*, ou cet autre au pelage gris clair, petit, maigre et mourant, *tepito torillo [tordillo] mataloti* (de « *matalón* », un adjectif qui s'applique spécifiquement aux chevaux pour caractériser leur maigreur). Ou cette mule petite et malheureuse, *pequeña y mesquitana* (peut-être de « *mezquino* »<sup>367</sup> qui signifie pauvre et malheureux).

Les balzanes, ces tâches blanches qui colorent la partie inférieure des membres des chevaux, un peu comme des chaussettes plus ou moins étendues, représentaient un signe distinctif, tantôt *dosalbo*<sup>368</sup> (deux balzanes), *tresalbo* (trois balzanes) ou *cuatrosalbo* (quatre balzanes). Sur la tête, des tâches blanches également, les losanges, les « étoiles », les listes (bandes de poils blancs au chanfrein). Combien de chevaux n'affichent-ils pas *la lista en la frente*, la liste sur le front ? Tel ce cheval sombre avec deux balzanes basses et une liste sur le front, *un caballo oscuro dosalbo de los pies, los blancos bajos con una lista en la frente*. Tels encore les deux chevaux que décrit en 1567 Juan de Acuña, un Espagnol, dans la déposition qu'il rédigea (ses chevaux lui avaient été dérobés alors qu'il se reposait dans une auberge de Morelia) : « l'un *rabi*<sup>369</sup> comme bai avec une grande étoile sur le front, je veux dire une liste, et l'autre, un cheval complètement noir avec une petite étoile sur le front », *el uno rabi como castaño con una estrella grande en la frente digo lista y el otro rosillo y entero caballo negro con una estrella chica en la frente*. Telle cette autre mule noire avec le museau blanc, *una mula negra de hocico blanco* ou ce cheval à la robe châtaigne foncée avec une liste sur le front, *un caballo castaño con una lista por la frente*, ou encore ce cheval alezan avec trois balzanes et une tâche sur le front, *un caballo alazán con una lista en la frente* et cette mule à la robe sombre au museau noir, *una mula parda y negra del hocico*, ou

---

<sup>367</sup> De l'arabe « *miskīn* ».

<sup>368</sup> Du latin « *alba* », blanc.

<sup>369</sup> Diminutif de *rabiblanco*?



ce cheval moreau avec deux balzanes et la queue coupée, du nom de Relámpago, *un caballo morcillo dosalbo con la cola corta, llamado Relámpago*, ou pour finir ce mulet à la robe châtaigne sombre dont l'entrecuisse était d'une couleur différente du reste de la robe, *un macho oscuro bragado...*

Les blessures, lorsqu'elles existent, sont signalées. Nous trouvons un cheval moreau avec une marque qui ressemble à une plaie envenimée, *un caballo morcillo con una señal de guzanera*. Le cheval de Cristóbal Benítez à la robe châtaigne rougeâtre, le nez enfoncé, possédait la trace d'une blessure sur la jambe postérieure, *un caballo castaño retinto con la nariz hundida y en la pospierna una señal de una herida*. Quelques équidés sont borgnes, comme cette mule de bât à la robe gris clair et borgne de l'oeil droit, *una mula de arría rucía y tuerta del ojo derecho*, ou ce petit cheval bai, *una haca tuerta castaña*. D'autres sont boiteux, un mulet boiteux, un *macho manco*. Remarquons enfin que nous n'avons trouvé aucun commentaire sur les crinières des chevaux, hormis Juan Suárez de Peralta qui, à un moment, décrivit la beauté des crins des chevaux sauvages<sup>370</sup>.

---

<sup>370</sup> Suárez de Peralta : 1953, XIII : « *la hermosura de los tales caballos y yeguas que ninguno de los regalados en caballerizas les hace ventaja en talle, ni hermosura, ni lindo pelo, y algunos traen las crines hasta más bajo de la rodilla, más de un palmo, y los copetes que les pasa de la boca y hocico que, como nunca fueron cortados es cosa muy de ver y estos tales caballos y yeguas suelen salir muy ligeros y para mucho trabajo aunque son muy malos de domar* ».

## Les mots et les expressions dans les langues indiennes

Que les langues indiennes aient été « dévoreuses » des mots chevalins et équestres, il ne fait aucun doute. Il suffit pour s'en rendre compte de jeter un coup d'œil au dictionnaire du franciscain Alonso de Molina (1513-1579)<sup>371</sup>, le premier moine (d'une longue série) à s'être penché sur ces questions au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Pas moins d'une cinquantaine de termes permettent de rendre compte de l'univers chevalin en langue mexicaine (puisque c'est ainsi qu'on nommait le náhuatl à cette époque), soit à partir de la racine « *cavallo* », et presque le double si l'on ajoute ceux construits à partir de la racine « *maçatl* », le cerf, puisqu'en effet les Indiens avaient d'abord nommés le cheval, le cerf. Nous reviendrons sur l'analogie entre le cerf et le cheval dans la quatrième partie. Retenons pour le moment que le terme « *maçatl* » pour désigner le cheval disparut en partie de la Nouvelle-Espagne<sup>372</sup>. Passé 1550, on nommait le cheval : « cheval ». L'orthographe révèle la prononciation en náhuatl, selon deux variantes : « ka-wa-lo » ou « ka-wa-yo », qui s'écrivaient *caualo*, *cauallo*, *cauallo*, *cahuayo*, etc. dans lesquels « ua », « oa » et « hua » étaient phonétiquement équivalents<sup>373</sup>. Ce détour auditif n'est pas sans intérêt : les Osages (des Indiens localisés dans l'actuel Missouri de la famille linguistique siouan-catawba) nommèrent les chevaux « *ka-wa* »<sup>374</sup>, dont la sonorité rappelle celle du « *caua-lo* » de la langue náhuatl, ce qui peut suggérer que ces Indiens aient été en contact avec des groupes de parler náhuatl.

Mais l'usage du mot « cheval » (*caballo*) au dépens de celui du cerf (*maçatl*) ne signifie pas que les langues indiennes aient adopté intégralement le vocabulaire chevalin hispanique<sup>375</sup>. Au contraire, l'ensemble des langues indiennes inventèrent les mots de l'univers chevalin en associant la racine « *caballo* » à leur grammaire, ce qui leur permit de créer des mots nouveaux et de décrire des actions. L'exemple le plus connu, déjà entrevu, est celui de la jument, la « femme cheval » qui apparaissait sous le forme de « *cihuacavallo* » dans les *Ordonnances de Cuauhtinchan* et de « *cihuacahuayotin* »

---

<sup>371</sup> Alonso de Molina naquit aux environs de 1513 en Espagne. Il débarqua en Nouvelle-Espagne en 1522. Il apprit à parlé le náhuatl très jeune. Il intégra le couvent de San Francisco de la Ville de México en 1528. Il consacra sa vie à l'apprentissage de la langue náhuatl. Il décéda à Mexico en 1579.

<sup>372</sup> Lockhart : 1999, 379-405.

<sup>373</sup> *Documentos sobre tierras y señorío en Cuauhtinchan* : 1988, Sullivan : 1987. Rojas Rabiela, Rea López, Medina Lima, TI : 1999.

<sup>374</sup> Franchini : 2001, 38

<sup>375</sup> Voir à ce sujet Martínez Baracs : 1997, 67-162.

dans le *Vocabulaire* de Pedro de Arenas. Dans les documents rédigés en náhuatl dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, le vocabulaire des équidés est constitué de mots castillans « nahuatlatisés ». Le substantif « cheval » était intégré à la forme possessive : *nocavallo*, *nocauauio* et *nocavallo* (mon cheval), *nocaulouan* (mes chevaux), *ycauayo* (son cheval) ; et à la forme révérencieuse -celle-ci étant un procédé stylistique qui permet au locuteur d'exprimer son respect ou son admiration, etc. A l'image des princes, des parents ou des enfants aimés, les chevaux se retrouvèrent nommés révérencieusement. L'on disait par exemple *mocauallotzin*, « mon cheval estimé »<sup>376</sup> ou encore *cahuayotzin*, « le cheval aimé ». Un « petit cheval » se disait *ce caballo tepito*. Comme le cheval, la mule (*mula*) fut intégrée au náhuatl dans la formation des possessifs et des pluriels : *nomola* (ma mule), *caxtoli mulati* (quinze mules), *yey mulas yhuan yey machos*<sup>377</sup> (trois mules et trois mulets).

Le vocabulaire de Molina désigne en particulier les pièces du harnachement<sup>378</sup>, mais aussi l'équitation, les mots se composant alors principalement de verbes, tel que « éperonner » (*tepozhuiztli*), « chevaucher » (*cahuallo ipan yauh*), « monter à cheval » (*cahuallo ipan tleco*), « monter à la jineta » (*cototzyetiuh ipan cahuallo*, « *cototzyetiuh* » signifiant « être dans une position avec les jambes pliées »). Des hommes de chevaux sont nommés : le palefrenier (*cahuallopixqui*, littéralement, « celui qui a la garde des chevaux » de *pia*, « garder quelqu'un »), le muletier (*oztomecacahuallopixqui*, littéralement le « commerçant [qui est aussi] gardien de chevaux », de *oztomecatl*, le commerçant), ou encore le vétérinaire (*cahuallopati*, de *pati*, « soigner quelqu'un »)<sup>379</sup>.

Afin de découvrir les mots chevalins et équestres de la langue náhuatl, il faut également compter avec le guide de conversation de Pedro de Arenas (1611), une source bien plus originale que le dictionnaire de Molina. De fait, il s'agit d'un « Vocabulaire, manuel des langues castillanes et mexicaines, qui contient les mots, les questions et les réponses les plus communes et ordinaires que l'on a l'habitude de dire lors des affaires et communication entre les Espagnols et les Indiens ». Pedro de Arenas, duquel nous ne savons presque rien sinon qu'il voyagea en Nouvelle-Espagne dans laquelle il était peut-être né, ne saurait cependant être plus clair. « Ayant passé un peu de temps avec les Indiens de ces royaumes, j'ai beaucoup peiné sur les chemins et dans

<sup>376</sup> Lockhart : 1991, 75-87. 1580

<sup>377</sup> Rojas Rabiela, Rea López, Medina Lima, TIII, testament de doña Ana de Santa Barbara (1621).

<sup>378</sup> Voir chapitre suivant.

<sup>379</sup> Lockhart : 1992, 271, 293.

les villages parce que je ne les comprenais pas et ils ne me comprenaient pas ; ainsi, pour remédier à cette nécessité, j'ai mis en œuvre le grand Vocabulaire sur les langues castillanes et mexicaines ». Son vocabulaire s'adressait aux Espagnols et aux Indiens (puisque'il existe les entrées dans les deux langues), qui comme lui avaient un jour cheminé à travers la Nouvelle-Espagne, des voyageurs, des marchands, des muletiers, des moines, des éleveurs, bref, des itinérants. Nous ferons la connaissance avec de tels personnages dans la troisième partie.

Dans le guide de conversation de Pedro de Arenas<sup>380</sup>, nous trouvons autant presque autant de mots qui ont trait aux chevaux que dans le dictionnaire de Molina. Mais à la différence du franciscain, Pedro de Arenas allait à l'essentiel et à la pratique. De ce fait, il traduisait principalement des verbes car la vie courante était faite d'actions. L'impératif s'impose : « amène le cheval », « selle-le », « mets lui la bride », « ne lui mets pas bride pas » (chez Pedro de Arenas « la bride » se disait « *frenoti* », de l'espagnol « *freno* », la bride, alors que, dans le dictionnaire de Molina, la traduction náhuatl de la bride était plus complexe, « *itepoztemmecayotl* », littéralement « le métal dans la bouche du cheval », le mors, ou « *cahuallotemmecayotl* », l'enrênement<sup>381</sup>), « soigne lui sa blessure », « donne lui du maïs », « harnachons les mules »<sup>382</sup>, etc. Des phrases au mode indicatif apparaissent également dans un náhuatl parfois distinct de celui des religieux, telle par exemple « il est défermé »<sup>383</sup>. Pedro de Arenas apprend à ses lecteurs à donner des ordres aux palefreniers qui travaillaient dans les auberges, des domestiques indiens ou espagnols qui ne possédaient pas de chevaux propres mais qui s'occupaient des chevaux des autres. De ce fait, les domestiques des chevaux vivaient dans la proximité des chevaux au quotidien. Il ne sera donc peut-être pas étonnant de remarquer dans le huitième chapitre que de nombreux voleurs de chevaux étaient des domestiques ceux desquels Juan Suárez de Peralta recommandait au contraire de se méfier<sup>384</sup>. Pedro de Arenas apprend également à son lecteur le lexique qui lui permettait d'acheter ou d'acquérir un équidé sur la place du marché, « *lo que ordinariamente se suele decir cuando se compra o vende algún caballo* ». Le vendeur, s'il souhaitait vanter les qualités de son cheval pouvait arguer qu'il s'agissait d'un cheval doux (*ahmo*

<sup>380</sup> Arenas : 1982, 32-33, 82-83.

<sup>381</sup> Voir chapitre 6.

<sup>382</sup> Nous avons remarqué dans le chapitre 2 que les mots castillans pour désigner le harnachement induisaient l'idée de parure (*jaeces*, *aderezos*, *atavíos*). La langue náhuatl en rend pareillement compte : « *matiquinchichihuacan in mulatin* » (« *aparejemos las mulas* » c'est-à-dire « harnachons les mules ») de « *chichihua* », « adoner ».

<sup>383</sup> « *Cuix ahmo tepozcacque* », littéralement, « peut-être n'a-t-il pas les chaussures de fer ».

<sup>384</sup> Voir chapitre 2.

*tlahueliloc*), en bonne santé (*ahcan cocoxqui*), fort (*cenquizcachicahuac*), gros (*tomahuac*), robuste (*chicahuac*), qu'il avait bon appétit (*qualli ic tlaquani*), qu'il avait un bon pas et une bonne course (*cualli ic nehnemi, motlalohua*), qu'il ne suait pas beaucoup (*ahmo cenca mitonia*), qu'il ne donnait pas de ruades (*ahmo tételleça*) et qu'il ne mordait pas (*ahmo técuca*). Si l'acheteur potentiel avait cherché à faire baisser le prix du cheval, il aurait argué, qu'au contraire, le cheval était maigre, vieux, éreinté, boiteux, malade, paresseux, etc. Le vendeur pouvait alors, éventuellement, lui proposer un autre cheval, « voulez-vous l'échanger » (*cuix ticnequi ticpatlaz*) contre un cheval, comme « celui-ci qui est mieux » (*yé ocachiqualli*) ?

Dans la plupart des expressions, le cheval ne jouissait pas d'un grand prestige, il était souvent associé à la bêtise, on disait par exemple « ignorant comme un cheval sur lequel on tire avec la bride et qui y va », « *amo yxtlamati çan iuhqui cauallo yn campa quitelana yca freno ompa yauh* ». <sup>385</sup>

---

<sup>385</sup> *Libro de los guardianes y gobernadores de Cuauhtinchan* : 1995, folio 26v (1620).

## Chapitre 6

### Le harnachement : survivances, inventions, métissages

« ¿Que quieres dar a entender », preguntó el Conde del Río, « con eso de lo natural y lo artificial? » « Los caballos y los toros », respondió el espíritu del Océano, « tienen cuatro patas. Esto es lo natural. Pero colocar un cabezal al caballo o anillar al toro es artificial ».

Les conquérants-cavaliers débarquèrent au Mexique chargés d'un bagage équestre mixte, fondé sur la *brida* et la *jineta*, dont les formes, les implications sociales, culturelles et religieuses et leurs filiations séculaires ont été définies dans les chapitre 1. Ces formes d'équitations, fruit d'un héritage arabo-berbère et médiéval, se présentent d'abord comme un art de guerre et un « âge de fer » pour le cheval, « ne serait-ce que pour la brutalité de l'acier qu'on leur mettait dans la bouche et des éperons rarement d'or qui lui labouraient les flancs »<sup>386</sup>.

Dans ce chapitre, nous nous proposons de suivre l'évolution de la *brida* et de la *jineta* à travers l'observation du harnachement des chevaux. Celui-ci se compose de nombreux objets, dont la première fonction consiste, rappelons-le, à assujettir et à dominer l'animal. Le harnachement est d'abord une aide qui prolonge la main de l'homme, un outil qui permet de mettre à profit l'incroyable énergie qui habite les équidés. En ce sens, le harnachement est un formidable indicateur socioculturel dans lequel l'homme anthropologique se projette. Tel un miroir, le harnachement reflète les pratiques, les croyances et les imaginaires des sociétés. Qu'il soit outil ou parure, le harnachement soulève aussi la question des représentations.

---

<sup>386</sup> Criste : 2008, 147.

Une première difficulté apparaît. En effet, les premières pièces vivantes du harnachement datent du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>387</sup>. Aucun harnais de corps antérieur à cette date n'est attesté, à l'exception de quelques mors. Des recherches approfondies permettraient pourtant de mettre à jour des objets de harnachement enfouis dans quelques recoins poussiéreux de monastères ou d'*haciendas*. L'archéologie coloniale est encore balbutiante mais prometteuse. Mais pour l'instant, nous ne disposons d'aucun objet « vivant ». À défaut, il existe des témoignages. On les trouve principalement dans les sources iconographiques, les testaments et les plaintes.

Les images constituent de précieux documents. Or, nous ne pouvons être que frappés par la beauté de certaines d'entre-elles, tels les chevaux du *Lienzo de Coixtlahuaca*, les centaures de Puebla, ou encore le cheval-soleil du *Codex Baranda*. Les images de chevaux peintes dans la Nouvelle-Espagne furent, dans la plupart des cas, façonnées par des Indiens. Elles apparaissent sur des documents dont la première finalité n'était pas artistique. Elles ornent de grandes toiles -le *Lienzo de Coixtlahuaca*, le *Lienzo de Quiotepec y Cuicatlán*, le *Lienzo de San Lucas Yateo*, le *Lienzo de Coacoatzintla*- et des annales pictographiques -le *Codex Telleriano-Remensis*, le *Codex Baranda*-. Le contenu de ces sources est cartographique, géographique et historique et leur exécution semble avoir été intimement liée à l'histoire locale des villages indiens, aux terres, aux élites et à des familles dont l'origine n'est pas toujours connue. Les images de chevaux intègrent une narration où se mêlent les traditions amérindienne et occidentale. Mais les images demeurent mystérieuses par bien des aspects. Il n'est pas toujours possible de les dater avec certitude ou de déterminer leur provenance. Leurs auteurs sont la plupart du temps anonymes, la finalité et les destinataires souvent inconnus.

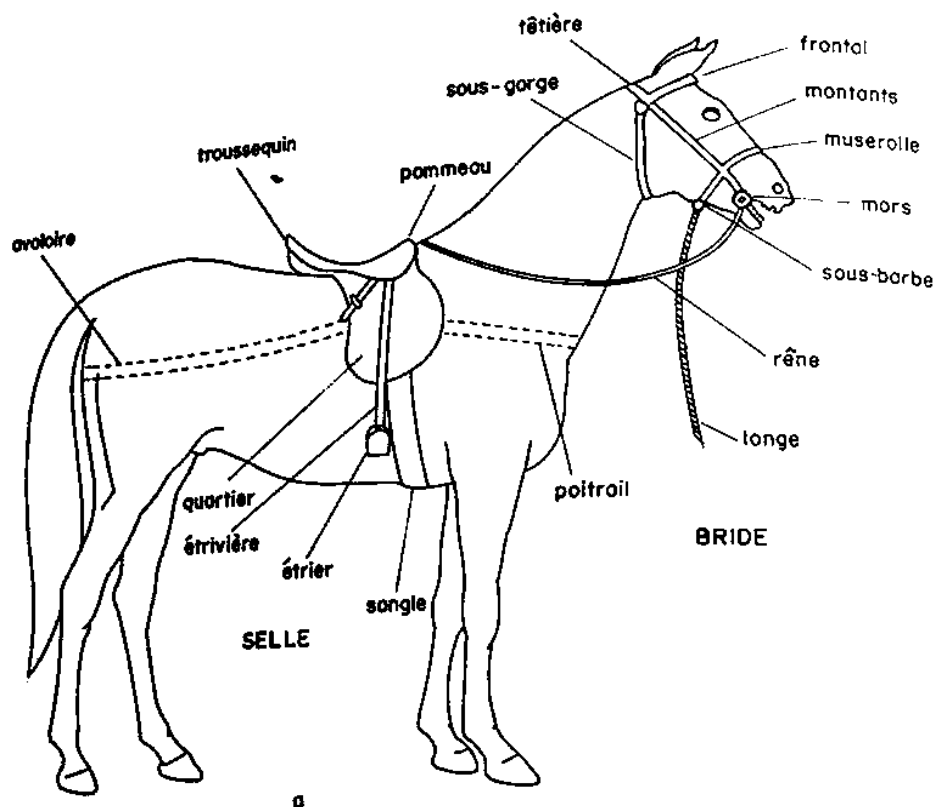
Les plaintes, les testaments et les inventaires de biens forment un corpus de sources particulièrement riches d'enseignements. D'abord parce qu'ils s'étendent sur l'ensemble de la période envisagée et qu'ils émanent de la société toute entière : des Espagnols, des nobles indiens, des *macehuals*, des hommes, des femmes, des personnes riches, d'autres pauvres, etc. Ensuite, les testaments retiennent l'intérêt pour leur valeur linguistique puisqu'ils furent rédigés aussi bien en espagnol qu'en náhuatl.

---

<sup>387</sup> Par exemple, les collections du *Museo Nacional de Historia (Castillo de Chapultepec)* comptent un vaste ensemble de selles, d'éperons, d'étriers et de pièces du harnais de tête d'une grande variété (des selles ottomanes par exemple). Toutefois, ces objets n'ont pas été datés, ni étudiés, ni décrits : on ne sait pas d'où ils viennent ni comment le musée les a acquis. Au regard des types de selles conservées, aucune ne semble antérieure au XIX<sup>e</sup> siècle. Les collections du *Museo Nacional del Virreinato (Tepoztlán)* gardent un ensemble d'éperons et d'étriers dont certains datent du XVIII<sup>e</sup> siècle.



Nous y chercherons les mots du harnachement : des mots castillans d'origines arabe, grecque et latine, des mots náhuatl, des mots castillans « nahuatlatisés », des mots en náhuatl « castillanisés ». Des dénominations simples mais qui en disent long sur les objets et qui soulèvent des questions concernant les origines, les diffusions, les transmissions, les appropriations, les adaptations et les métissages. Le contenu profond des mots ne s'arrête pas là car les mots nous entourent et sont comme les graines de la vie quotidienne. Il fut un temps, des lieux, des mondes dans lesquels *jaquima*, *potro*, *enxalma*, *aderezo*, *cauallo*, *mola* composaient l'univers du vocabulaire quotidien. La fréquence de leur emploi révèle que le cheval était alors une réalité proche des hommes.



Deloche : 1986, 40

## Survivances des selles *brida*, *jineta* et *estradiota* et diffusion des selles de bât

En Nouvelle-Espagne, les mentions fréquentes des selles *jineta*, *brida* et *estradiota* suggèrent quelques commentaires. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, Baltasar Dorantes de Carranza, évoquant les selles des conquérants-cavaliers, en donnait la définition suivante :

« La selle du cheval et la façon de le monter reçurent divers noms. La selle *jineta*, semblable à celles que nous utilisons aujourd'hui, se caractérisait par des arçons plus hauts et moins distants, avec les étriers [chaussés] courts et les rênes courtes. Les cavaleries légères montaient à la *jineta* et le cavalier était replié recroquevillé, les jambes ne descendant pas en dessous du ventre du cheval, à usage moresque : cela était connu comme la monte à la *jineta*. La selle *brida* avaient des bandes d'arçon moins hautes, les étriers [chaussés] longs et de larges branches métalliques [*camas*]; les cavaleries lourdes montaient à la *brida* et le cavalier paraissait être debout. Le cheval sellé et bridé à la *brida* s'appelait *bridon*. Le mélange entre la selle *jineta* et *brida* et la forme de monte qu'elle entraînait, se disait à la *bastarda*. La selle *estradiota* avait des bandes d'arçon dans lesquelles les cuisses s'emboîtaient, les étriers [chaussés] longs et la bride possédait de larges branches métalliques, le cavalier chevauchait les jambes tendues : le soldat qui montait à la *estradiota* s'appelait *stradiot* »<sup>388</sup>.

La pièce essentielle de la selle à arçon était un arçon en bois composé de quatre pièces. Deux arcs (en espagnol, *los arzones* ou *los borrenes*), l'arcade du pommeau d'un côté et l'arcade du trousséquin de l'autre étaient encastrés dans deux bandes latérales qui prenaient appui sur les côtes de l'animal. Une fois assemblées, les pièces étaient recouvertes d'un cuir non tanné qui avait la particularité de se rétracter en séchant ce qui permettait de fixer les pièces entre elles. La selle était ensuite habillée

---

<sup>388</sup> Dorantes de Carranza : 1970, 345. « *La silla del caballo y la manera de cabalgar sobre él recibían diversos nombres. La silla gineta, semejante a la que hoy se usa entre nosotros, se diferenciaba de ella en tener los arzones mas altos y menos distantes, con los estribos cortos ; los frenos eran recogidos. Montaba a la gineta la caballería ligera, y el caballero iba encogido, no pasando las piernas de la barriga del caballo, a la usanza morisca : esto se conocía por montar a la gineta. La silla brida tenia menos altos los borrenes, los estribos largos, y anchas las camas del freno. Montaba a la brida la caballería pesada, y el gineta parecía quedar de pie : el caballo ensillado y enfrenado a la brida, y al modo de andar en ella, se decía a la bastarda. La silla estradiota tenia borrenes en que encajaban los muslos, los estribos largos, y piernas extendidas: el soldado que montaba a la estradiota se llamaba estradiote* ».

avec le coussinet de selle et des lanières de cuir. Celles-ci étaient reliées à l'arçon et remplissaient diverses fonctions, depuis l'attache de la sangle qui passait sous le ventre du cheval et qui permettait de maintenir la selle à celle des étriers. Les formes des selles étaient variables selon la hauteur, la forme et la disposition des arcades et des étriers.

Selon la définition qu'en donne Baltasar Dorantes de Carranza, la selle *jineta* possédait un pommeau et un trousséquin élevés et rapprochés. Sur le *Codex Telleraino-Remensis* et le *Codex Baranda*, la selle *jineta*, qui est vue de profil, a la forme d'un U. Elle rappelle les selles des montures des cavaliers maures dessinées dans les *Beatus*, l'*Apocalypse de Saint-Sever* en particulier, et dans les *Cantigas de Santa Maria* (XIII<sup>e</sup> siècle)<sup>389</sup>. Sur le *Lienzo de San Lucas Yateo* –Oaxaca, XVII<sup>e</sup> siècle- et le *Lienzo de Quiotepec y Cuicatlán* –Oaxaca, seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle- le pommeau apparaît proéminent mais il ne descend pas sur les quartiers, le siège est plein et le trousséquin est incliné vers l'arrière dans le prolongement du siège, comme sur les selles dites du khorezm nées au X<sup>e</sup> siècle dans les steppes du sud-ouest de l'aire irano-turco-mongole<sup>390</sup>.

Dans les plaintes et les testaments, la selle *jineta* est attestée jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle dans différentes régions de la Nouvelle-Espagne. En 1601, dans la Mixteca Alta, Francisco Luyano et Miguel López, des Indiens originaires de Tamazulapan rapportèrent le vol de leurs chevaux, de l'arçon *jinete* (*fuste jinete*) et du cheval sellé à la *jineta*<sup>391</sup>. En 1631, une selle *jineta* avec des étriers d'une valeur de six pesos apparaît dans la Mixteca Alta<sup>392</sup>. Vingt ans plus tard, en 1652 sur les Hauts Plateaux mexicains, Francisco Felipe d'Analcotitlan rédigea son testament en náhuatl dans lequel il légua une selle *jineta* sans étriers avec son coussinet, *silla xinete yca coxinillo [cojinillo] sin estribus* et une *silla xineta yca cochinillo* d'une valeur de cinq pesos et cinq tomines. Les selles *jineta* coûtaient aussi cher qu'un poulain. La même année à Pátzcuaro dans le Michoacán, les inventaires de biens du défunt Diego Martínez de Amaro laissait entrevoir une vieille selle *jineta* avec des étriers de *medio lasso*<sup>393</sup>. En 1687 enfin, Andrés de Figueroa, un Espagnol résident dans la Mixteca Alta qui possédait un petit

<sup>389</sup> Criste : 2008, 168.

<sup>390</sup> Digard : 2007, 109.

<sup>391</sup> T.P, 05/54, « *ensillado a la gineta* ».

<sup>392</sup> T.P, 12/35.

<sup>393</sup> BNAH, Serie Michoacán, rollo 4, « *una silla vieja gineta con estribera de medio lasso* ». « Medio lasso », peut-être en référence à des étrivières en corde. Nous remercions pour cette information à Chico Ramírez.

élevage, léguait pour seuls biens une selle *jineta*<sup>394</sup>. Le « coussinet » que nous avons entrevu dans le testament de Francisco Felipe d'Analcotitlan sous le terme de « *coxinillo* » était associé à la selle *jineta*. Il se plaçait derrière le troussequin et permettait d'amortir les charges qui se disposaient à cet endroit, un sac de voyage ou un homme. Antonio Martín, un Espagnol de Teposcolula, en possédait un, il se l'était fait voler à Tlaxcala avec son cheval. Ce fut d'ailleurs grâce au coussinet qu'il reconnut quelques semaines plus tard son cheval sur la place centrale à Achiutla. Un coup d'oeil lui suffit à reconnaître son coussinet car il était « blanc et [brodé] de trois coeurs »<sup>395</sup>. La « *gurupera* » (*grupera*) provient de « *grupa* » du français « croupe », et « *a la grupa* » signifie « porter en croupe ».

La représentation des étriers triangulaires à plancher est récurrente. Ils témoignent d'un type de monte où le pied est entièrement posé dans l'étrier ce qui permet la monte en suspension, gage de légèreté. Ces étriers triangulaires, d'origine orientale –ils sont attestés dans l'équitation mamlouk, ottomane, perse et maghrébine-, fleurirent dans l'Espagne musulmane comme en témoigne une magnifique paire d'étriers triangulaires dorés et incrustés d'émail, d'Andalousie et datant du XV<sup>e</sup> siècle<sup>396</sup>.

Il est parfois fait mention d'éperons *jineta* : les inventaires de biens de la cathédrale de Michoacán évoquent *unas espuelas ginetas*<sup>397</sup>. Nous croyons y reconnaître les éperons à pointe longue d'origine arabe, qui portaient le nom d'*acicate*<sup>398</sup>, et qui disparurent au court du XVII<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>394</sup> Romero Frizzi : 1990, 447.

<sup>395</sup> T.P, 09/32, f. 5v. (1614), « *la gurupera de la dicha silla que es blanca con tres corazones* ». Voir reproduction de la querelle en annexes, A-VIII-5.

<sup>396</sup> Digard : 2002, 111.

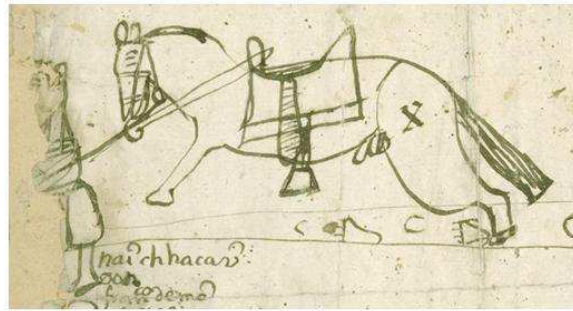
<sup>397</sup> BNAH, Michoacán, rollo 3, *Bienes de la catedral de Michoacán*, 1567.

<sup>398</sup> Balbuena : 1975, 75.

## Document VI-1

### Selles *jineta* avec étriers triangulaires

En haut, de gauche à droite (XVII<sup>e</sup> siècle) : *Codex Baranda*, *Lienzo de San Lucas Yateo*. En bas, de gauche à droite (XVI<sup>e</sup> siècle) : *Codex Durán*, *Lienzo Quiotepec y Cuicatlán*



Quant à la selle *brida*, elle se caractérisait, selon Baltasar Dorantes de Carranza, par des arçons moins élevés (que la selle *jineta*) et des étriers chaussés longs tant et si bien que les cavaliers semblaient être debout, comme le rappelait Francisco Cervantès de Salazar dans les *Dialogues* : « nous autres irons à cheval : Zamora avec les jambes pliées, et moi avec les jambes détendues parce que les selles exigent qu'il en soit ainsi »<sup>399</sup>. Passée la Conquête, les mentions à des selles *brida* étaient rares. Quelques mentions témoignaient toutefois de leur survivance dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Par exemple, l'inventaire de biens de Domingo Lazaro de Arregui, un clerc qui avait vécu en Nouvelle-Galice, mentionnait en 1637 « une vieille selle *brida* »<sup>400</sup>. Ou encore, Juan Marcos de Abellaneda, un marchand espagnol, de Nouvelle-Galice

<sup>399</sup> Cervantès de Salazar : 2002, 31-32 : « *nosotros iremos a caballo : Zamora con las piernas dobladas, y yo extendidas, porque así lo exigen las sillas* ».

<sup>400</sup> Calvo : 1990, 177 : « *una silla brida vieja* ».

également, évoquait dans son testament rédigé en 1648 « une selle *brida* en bon état »<sup>401</sup>.

#### Document VI-2

Dessin d'un cavalier à la *brida*, Jacopo Bellini, XV<sup>e</sup> siècle.

Le harnachement de la monture laisse entrevoir l'usage de la selle *brida*, des éperons à étoile et de la barde



L'absence relative de selles *brida* dans le paysage de la Nouvelle-Espagne ne signifia pas la disparition d'une équitation jambe longue. En effet, la monte *estradiota*, à travers la diffusion de la selle du même nom, est attestée en Nouvelle-Espagne. Selon Baltasar Dorantes de Caranza et le *Codex Sierra*, la selle *estradiota* se caractérisait par des bandes d'arçon englobantes, comme sur les selles *brida* et les selles portugaises de haute école aujourd'hui. Le dessin du *Codex Sierra* montre par ailleurs la présence de deux sangles d'attache et d'une croupière –la lanière qui passe sous la queue du cheval en partant de la selle pour empêcher celle-ci d'avancer-, attache que l'on retrouve également sur les selles *jineta* et qui n'est donc pas caractéristique du type de selles sinon du type de montures, étroites. Enfin, Baltasar Dorantes de Carranza évoquait l'usage des étriers chaussés longs qui permettaient aux cavaliers de monter la jambe étendue, comme sur la selle *brida*. Ainsi, la selle *estradiota* s'apparentait à la selle *brida*

<sup>401</sup> *Ibid*, 161 : « una silla brida buena ».

en ce sens qu'elles enrobaient le cavalier et que les étriers étaient chaussés longs induisant une monte jambes détendues. En revanche, alors que la selle *brida* témoignait de cavaleries lourdes, la selle *estradiota* révélait des cavaleries légères dont les cavaliers portaient le nom de stradiots<sup>402</sup>. Originaires de Grèce, d'Albanie et de Croatie, les stradiots avaient développé une technique d'équitation d'inspiration turque. Redoutablement efficaces, ces soldats avaient combattu comme mercenaires pendant les guerres d'Italie (1494-1559) contribuant à la diffusion des cavaleries légères dans les armées occidentales.

La selle *estradiota* est attestée simultanément dans le Michoacán et la Mixteca Alta de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Ainsi, l'inventaire des biens de la cathédrale de Michoacán daté 1567<sup>403</sup> comptabilisait diverses pièces du harnachement dont une selle *estradiota* d'une valeur de vingt-trois pesos et deux *tomines*, cinq fois le prix de la selle *jineta* évoquée plus haut. En juin 1567, Juan de Acuña, un Espagnol, dont on ne connaît pas l'origine mais qui passa par Morelia, porta plainte pour s'être fait dérober ses deux chevaux ainsi qu'une selle *estradiota*<sup>404</sup>.

À la même époque, la selle *estradiota* était attestée dans la Mixteca Alta. Nous la trouvons entre les mains d'un religieux, vicaire du monastère de Yanhuitlán<sup>405</sup>. Surtout, la selle *estradiota* fut dessinée sur le *Codex Sierra*. Le *Codex Sierra* est un livre de comptabilité qui enregistra les dépenses et les revenus de l'église de Santa Catalina Texupan, une communauté indienne chocho-mixtèque, entre 1550 et 1564. La forme du livre fut particulièrement élaborée et soignée. Elle témoigne d'un milieu socioculturel cosmopolite. D'ailleurs, dans la région, pas moins de quatre langues étaient parlées : le náhuatl, le chocho, le mixtèque et le castillan, c'est probablement la raison pour laquelle le codex associa plusieurs écritures<sup>406</sup>.

En 1558, « deux selles *estradiota* pour chevaux »<sup>407</sup> furent achetées –*mocouac*– pour un montant de quarante pesos –*ompuali pesos*–, soit vingt pesos chacune, à peu près le prix de la selle *estradiota* rencontrée à Morelia. Trois ans plus tard, en 1561, le registre indique que dix pesos –*matlactli pesos*– avaient été dépensés pour l'élaboration

<sup>402</sup> Du grec *stratiôtês*, « soldat ».

<sup>403</sup> BNAH, Michoacán, rollo 3, *Bienes de la catedral de Michoacán*, 1567.

<sup>404</sup> AHCP, caja 2 bis, exp. 65.

<sup>405</sup> T.C., 01/59 (1570).

<sup>406</sup> Terraciano : 2001, 40-45.

<sup>407</sup> *Codex Sierra* : 1982, « *mocouac omesillas estradiote cavallos ytechmonequi momacac ompuali pesos* ».



–*omochichiuac*– de deux selles *estradiota* –*ome sillas estradiotas*<sup>408</sup>-. Le prix des selles avait donc été divisé par quatre en trois ans, et l’explication se trouve dans le passage de *mocauac*, « furent achetées », à *omochichiuac*, « furent élaborées ». On peut donc penser que les premières selles servirent de modèle à l’élaboration d’autres selles, comme cela arriva en d’autres occasions. Selon le franciscain Motolinía :

« Les Indiens savent tout ce qui est nécessaire pour faire une selle *jineta*, les harnais, les arçons et les cuirasses. Il est vrai qu’au début ils ne parvenaient pas à faire l’arçon. Mais un jour, un sellier laissa un arçon devant sa porte. Un Indien attendit à ce qu’il partit manger et il prit l’arçon afin d’en faire un autre ; et le jour suivant alors que le sellier partit manger, l’Indien remit l’arçon à sa place. Six ou sept jours plus tard, l’Indien vendait des arçons dans la rue et il se rendit à la demeure du sellier y lui demanda s’il ne voulait pas lui en acheter, et je crois que le sellier le regretta, car lorsque les Indiens maîtrisent un métier, les Espagnols doivent ensuite baisser les prix, au contraire s’ils sont peu nombreux et seuls à exercer un métier, ils vendent comme ils veulent »<sup>409</sup>.

Une selle *estradiota* est encore mentionnée à Teposcolula, à quelques lieues de Santa Catalina Texupan au début du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>410</sup>.

La présence de selles *estradiotas* en Nouvelle-Espagne dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle montre d’abord que les conquérants connaissaient, outre la *brida* et la *jineta*, la monte à la *estradiota*. Ce qui n’étonne guère puisque de nombreux conquérants avaient participé à l’expérience italienne<sup>411</sup>. Lors de fêtes équestres célébrées à Mexico en 1538, Bernal Díaz del Castillo commenta que les cavaliers montèrent à la *jineta* et à la *estradiota*<sup>412</sup>. En second lieu, elle montre la rapidité et la simultanéité des échanges qui suivaient les grands axes. Ainsi, Santa Catalina Texupan se situait sur le *camino real*, le Chemin Royal, c’est-à-dire l’axe Nord/ Sud de la

<sup>408</sup> *Ibid*, « *matlactli pesos yca omochichiuac ome sillas estradiotas çancayectli* ».

<sup>409</sup> Benavente : 1973, 172-173 : « *hacen todo lo que es menester para una silla jineta, bastos y fustes, coraza y sobrecoraza ; verdad es que el fuste no le acertaban hacer, y como un sillero tuviese un fuste a la puerta, un indio esperó a que el sillero se entrase a comer, y hurtóle el fuste para sacar otro por él, y luego otro día a la misma hora estando el sillero comiendo, tornóle a poner al fuste en su lugar; y desde a seis o siete días vino el indio vendiendo fustes por las calles, y fue a casa del sillero y díjole si le quería comprar de aquellos fustes, de lo cual creo yo que pesó el sillero, porque sabiendo un oficio los indios, luego abajan los españoles los precios, porque como no hay más de un oficial de cada uno, venden como quieren, y para esto ha sido gran matador la habilidad y buen ingenio de los indios* ».

<sup>410</sup> T.C, 06/13 (1600).

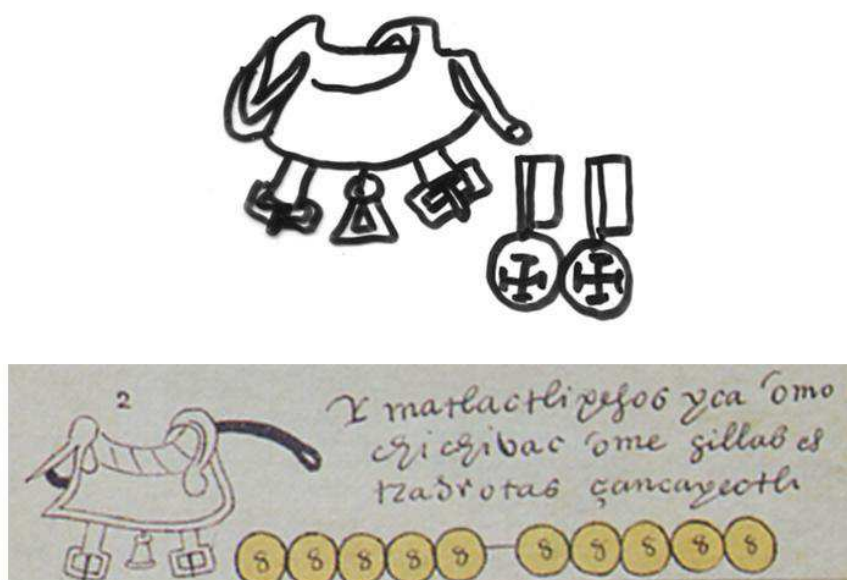
<sup>411</sup> Bernand et Gruzinski : 1991, 199.

<sup>412</sup> Díaz del Castillo, TII : 1977, 312.

Nouvelle-Espagne, cette dorsale mexicaine qui reliait Mexico à Oaxaca et aux provinces du Sud jusqu'au Guatemala. Santa Catalina Texupán jouissait donc d'une situation géographique privilégiée au cœur des échanges commerciaux.

### Document VI-3

Les selles *estradiotas* du *Codex Sierra*, en haut : 1558, en bas : 1561



Les inventaires de biens de la cathédrale de Michoacán évoquent des éperons *estradiota*, peut-être des éperons à étoile. Dans la *Relation Géographique* de Diego Muñoz Camargo (1584), les cavaliers revêtent tantôt des éperons à étoile, tantôt des éperons à pointe et témoignent d'une utilisation parallèle des deux types d'éperons tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle. L'usage des éperons se généralisa en Nouvelle-Espagne au début du XVII<sup>e</sup> siècle. En effet, l'ensemble des licences concédées à partir de 1612 pour des chevaux de selle mentionne la présence des éperons. Ainsi, Juan, un Indien *macehual* de Mexico reçut en 1617 une licence pour « chevaucher librement à cheval avec une selle, une bride et des éperons »<sup>413</sup>. Parallèlement à cette diffusion, l'éperon à pointe disparut de l'horizon mexicain entre le XVII<sup>e</sup> siècle et le XVIII<sup>e</sup> siècle. Si Bernardo de Balbuena atteste, encore au début du XVII<sup>e</sup> siècle de l'usage de

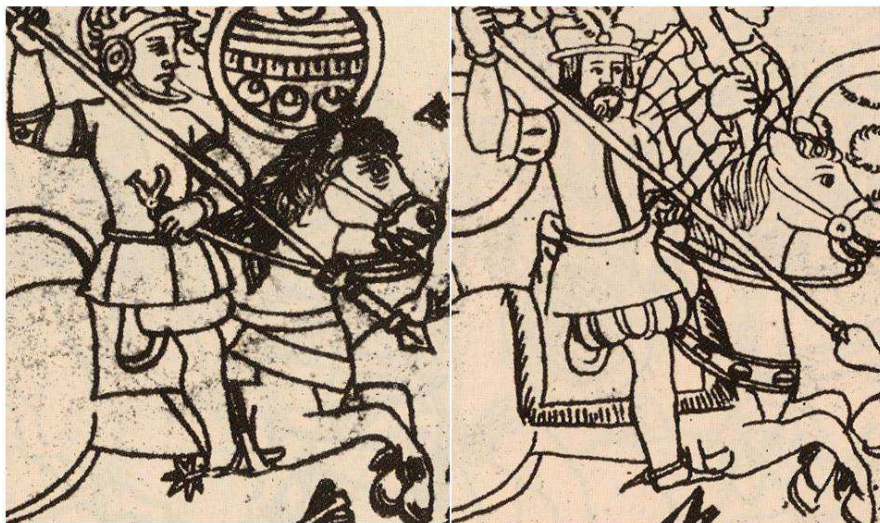
<sup>413</sup> AGN, Indios 9, folio 30v, exp. 51 : « mandase darle licencia para que pudiese andar en un caballo con silla y freno y espuelas por excusan la molestia que las justicias le hacen y por mí visto por la presente doy licencia al dicho Juan indio para que por el tiempo que estuviere en servicio de los dichos religiosos libremente pueda andar en un caballo con silla y freno y espuelas... »

l'*acicate*<sup>414</sup>, les éperons conservés au XVIII<sup>e</sup> siècle sont dans leur totalité des éperons à étoile<sup>415</sup>.

#### Document VI-4

Les éperons des cavaliers dans la *Relation Géographique* de Diego Muñoz Camargo  
(1584)

À gauche : cavalier monté à la *brida* avec des éperons à étoile pendant la « guerre de Cozcatlán ». À droite, cavalier monté à la *brida* avec des éperons à pointe pendant la « guerre de Petlaapan »



Le plus souvent, les selles ou la présence de selles sont signalées sans autres mentions techniques : *caballo ensillado*, *con silla*, *sillas de cabalgar*<sup>416</sup>. En une occasion est évoqué *un sillón* dont l'usage semble avoir été réservé à une femme, Maria de Chaves, l'épouse de don Gabriel de Guzmán qui fut cacique et gouverneur de Yanhuitlan avant de s'éteindre dans la dernière décennie du XVI<sup>e</sup> siècle en léguant de nombreux biens<sup>417</sup>. Baltasar Dorantes de Carranza signale, outre la selle *brida*, *jineta* et *estradiota*, la selle *media* ou bâtarde, à mi chemin entre la selle *jineta* et la selle *brida* mais elle n'apparaît dans aucune autre source.

<sup>414</sup> Balbuena : 1975, 75.

<sup>415</sup> Voir photos des éperons à étoile datant du XVIII<sup>e</sup> siècle des collections gardées en magasin du *Museo Nacional del Virreinato* en annexes, A-VI-1.

<sup>416</sup> Les mentions de ce type sont nombreuses. On les trouve notamment dans les licences, les testaments et les archives relatives à la juridiction de Teposcolula (02/17, 03/17, 05/04, 05/16, 05/54...)

<sup>417</sup> Rojas Rabiela, Rea López, Medina Lima TI : 1999, 153.

D'autres systèmes permirent d'enfourcher les chevaux. De fait, les Indiens qui obtinrent des licences pour des chevaux de selle dans les années 1551-1552 montaient *con albarda y freno*. « *Albarda* » est un mot d'origine arabe qui qualifiait l'attirail posé sur le dos des bêtes de somme. Ce terme n'était toutefois jamais employé en Nouvelle-Espagne pour qualifier le harnais de bât. Aussi, on peut penser que l'*albarda* définissait un type de selle rudimentaire avec un arçon recouvert d'une couverture, ce qui pourrait donc être traduit par « selle de bât ». Enfin, à défaut de la selle ou de l'*albarda* restait le tapis de selle. Par exemple, dans la Mixteca Alta en 1601, nous trouvons un cheval harnaché avec « une couverture matelassée fixée à l'aide d'une sangle », *un barbiquejo y una manta por lomillas*. Lisons à ce propos le témoignage de Tomás Sánchez, un Indien de Santa Catalina Texupan :

« Il [Tomás Sánchez] dit que ce qu'il sait et ce qui advint fut que le dimanche de Rameaux de l'année en cours de 1601, ce témoin venait en compagnie d'un autre Indien, nommé Francisco Pérez, issu du même village de Texupan ; ils s'étaient rendus à San Miguel une *estancia* dépendante du chef lieu de Coixtlahuaca afin d'acquérir des roses et des fruits pour le monument [l'offrande] de la semaine sainte, lorsque vers 4h de l'après midi à environ trois lieues de Coixtlahuaca, un peu plus loin, il rencontra le dit Indien qui est emprisonné, chevauchant [*iba caballero*] un cheval à la robe châtaigne avec une couverture matelassée [qui tenait grâce] à une attache et un autre Indien chevauchant un cheval gris -qui est celui qui apparaît dans la querelle- sellé à la *jineta* avec une bride, et à toute allure ils emmenaient devant eux les trois mulets contenus dans la dite querelle... »<sup>418</sup>.

Le harnachement qui permet le transport des charges directement sur le dos des bêtes de somme s'appelle « bât ». Comme il a été signalé un peu plus haut, la structure basique d'une selle est la même que celle du bât c'est-à-dire un dispositif comportant une armature et/ou une matelassure. Dans les documents, il est courant de trouver les

---

<sup>418</sup> T.P, 05/54, folios 3v et 4r, « *dijo que lo que sabe y paso en este caso es que el domingo de ramos próximo pasado deste presente año de seiscientos y uno viniendo este testigo en compañía de otro indio del dicho su pueblo de Texupan llamado Francisco Pérez de la estancia de San Miguel sujeta a la cabecera de Coixtlahuaca que habían ido por rosas y frutas para el monumento de la semana santa sería como a las cuatro horas de la tarde y como tres leguas del dicho pueblo de Coixtlahuaca mas adelante topó con el dicho indio que está preso que iba caballero en un caballo castaño con un barbiquejo y una manta por lomillas y otro indio caballero en un caballo rucío que es el contenido en la querella ensillado a la gineta y con freno y a toda prisa llevaban por delante los tres machos contenidos en la dicha querella* ».

descriptions suivantes du bât que l'on citera par ordre d'apparition chronologique : « parure de charge » (1551-1552, *aderezo de carga*<sup>419</sup>) ; « un harnais de bât » (1579, *aparejo de enpalma*<sup>420</sup>), « des mules harnachées pour le bât » (1587-fin XVII<sup>e</sup> siècle, *mulas aparejadas* ou bien *mulas aparejadas de reata* ou bien *aparejos viejos*, ou encore *mulas enjalmadas*<sup>421</sup>), « harnachement de bât large avec lassos et cordes » (1597-1610, *enjalma anchos, reatas, lazos*<sup>422</sup>), « harnachement de lasso avec des sacs pour mules » (*aparejo de lazo y reata y costales para mulas*<sup>423</sup>). En náhuatl, « harnais » se disait « *xalma* », du castillan « *jalma* » ou « *enjalma* » qui lui même provient d'un mélange entre le grec, le latin et l'arabe et qui signifie « bât ». Ainsi, en 1617, Juan Fabián de San Bartolomé Atenco dans la vallée de Mexico léguait un « un harnais de bât pour mule avec un sac, une couvertures et de nombreuses cordes » (*xalma quipoloto yhuan predaça [frezada] yhuan costal mochi mecatl*) et en 1622 don Juan de Guzmán de Coyoacán léguait « une mule avec son nouveau harnais-parure de bât avec une nouvelle grosse toile » (*ce mula yhuan ynechichihual xalma yancuic gerga*, de *nechichihualiztli*, parure<sup>424</sup>). Enfin, une mule chargée des deux côtés se disait « *nécóc yetiuh in tla māmalli* » et lorsque plusieurs mules étaient harnachées de cette façon, on disait « *nēnécóc yèyetiuh in tlamāmalli* »<sup>425</sup>.

---

<sup>419</sup> Licences, 1551-1552 dans Zavala : 1982.

<sup>420</sup> T.P, 02/17 (1579). Le terme « *enpalma* » n'est pas fréquent. L'étymologie du mot provient peut-être de « *empamar* », « coupler deux bouts de bois ».

<sup>421</sup> T.P, 03/05 (1587) ; AGN, *Indios* : l'ensemble des licences pour l'*arriería* à partir de 1615 ; Rojas Rabiela, Rea López, Medina Lima : 1999 ; T.C, 09/08.10 (1624).

<sup>422</sup> T.P, 04/44 (1597) ; T.P, 08/23 (1610).

<sup>423</sup> Rojas Rabiela, Rea López, Medina Lima, TIII : 1999.

<sup>424</sup> Anderson, Berdan, Lockhart : 1976. L'original se trouve dans la « Mc Afee Collection », UCLA Research Library, Special Collections.

<sup>425</sup> Carochi : 1645, folios 93r-93v.

## Le fer et la corde (les harnais de tête)

Les sources évoquent les montures bridées –*enfrenadas*– ou « avec bride » –*con freno*– sans autres précisions. Le terme « *freno* » du latin *frēnum* définit « l'instrument de fer qui se compose d'un canon, de branches de mors et d'une gourmette, et qui sert à assujettir l'animal »<sup>426</sup>. Autrement dit, le « *freno* » définit le mors de bride. Toutefois, dans les textes, l'usage de « *freno* » définit la bride, c'est-à-dire l'enrênement plutôt que le mors de bride spécifiquement. À l'égal des selles, les harnais de tête apparaissent fort divers en Nouvelle-Espagne.

Tout d'abord, l'usage du mors de bride est attesté. Rappelons qu'il n'existe que deux types de mors, le mors de filet et le mors de bride. Dans le premier, la pièce de bouche –le canon généralement brisé– agit sans effet de levier. Il s'agit du mors utilisé dans les écoles d'équitation aujourd'hui. C'est un mors relativement « doux » pour le cheval. Le mors de bride en revanche est beaucoup plus contraignant pour l'animal car il exerce une action puissante sur la bouche du cheval. En effet, des branches métalliques latérales rivées au canon agissent comme bras de levier et « font exercer au canon une pression beaucoup plus forte sur la mâchoire du cheval »<sup>427</sup> que le mors de filet. Comme en témoigne l'archéologie<sup>428</sup>, les conquérants-cavaliers montaient avec le mors de bride, tout autant utilisé par les cavaleries lourdes occidentales que les cavaleries légères orientales<sup>429</sup>. En náhuatl, le mors de bride se traduit par « *itepoztemmecayo cahuallo* », littéralement « la corde de métal pour la bouche du cheval »<sup>430</sup>. Cette métaphore renvoyait explicitement à la dureté du fer. Sur les documents iconographiques, le mors de bride est reconnaissable grâce aux longues branches métalliques sur lesquelles pendent les rênes. Il apparaît par exemple dans la bouche des chevaux des sibylles de Puebla (1580) et des chevaux de la *Relation Géographique de Tlaxcala* (1584-1585). Nous trouvons parfois la mention « *freno jinete* » en référence au mors de bride<sup>431</sup>.

---

<sup>426</sup> *Diccionario de la lengua española*.

<sup>427</sup> Leroi-gourhan : 1971, 127.

<sup>428</sup> Martínez Vargas : sept-oct 2003, 55.

<sup>429</sup> Une nuance doit être signalée. Si les guerriers de l'Occident féodal montaient exclusivement avec mors de bride, les cavaliers de l'Orient connaissaient pour leur part un très grand nombre d'enrênement, depuis le mors de bride, au filet, en passant par le caveçon et le hackamore.

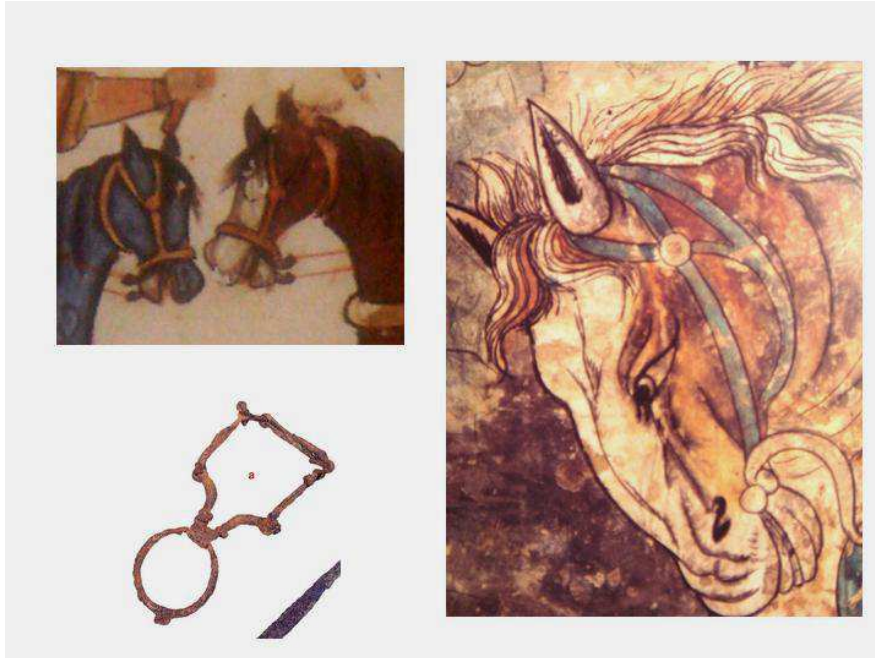
<sup>430</sup> Lockhart : 1999, 422.

<sup>431</sup> T.C, 04/48 (1589).

## Document VI-5

Mors de bride et filet avec une lanière qui passe derrière l'oreille

En haut à gauche : manuscrit attribué à Ibn Akhî Nizâm (Egypte, 1470). En bas à gauche : mors de bride des conquérants-cavaliers retrouvé à Zultepec (Tlaxcala). A droite : la sibylle Europe, *Casa del Deán*, Puebla (1580)



Quant à la bride dans sa totalité, elle se présentait avec des variantes. Par exemple, la bride de la sibylle Europe se composait d'un mors de bride avec de longues branches métalliques, un filet sans frontal et sans muserolle mais avec une courroie entourant l'oreille et qui remplaçait donc la fonction du frontal et de la muserolle, ces derniers visant à éviter que le cheval ne se défasse du filet. L'usage de ce type de filet est attesté en Orient (par exemple sur un manuscrit égyptien du XV<sup>e</sup> siècle<sup>432</sup>) et en Occident (*Beatus de Osma*, XI<sup>e</sup> siècle<sup>433</sup>). Celui-ci atteste d'une appropriation culturelle orientale de la part des chevaliers occidentaux plutôt que d'une invention technique originale. Souvenons-nous que les *Beatus* sont des manuscrits mozarabes. Le filet des autres sibylles ressemble à un filet classique qui comporte le frontal, la muserolle en plus de la courroie qui entoure l'oreille. L'utilisation du mors de bride témoigne d'une équitation de guerre, d'entraînement à la guerre ou d'apparat (comme c'est le cas pour les sibylles de Puebla ou le cheval du *Codex Baranda*).

<sup>432</sup> Vernay-Nouri : 2002, 77.

<sup>433</sup> Folios 85 et 151.



A côté du mors de bride, extrêmement dur pour le cheval, la Nouvelle-Espagne vit fleurir des types d'enrênement « doux » composés d'une simple corde. Les représentations iconographiques et le vocabulaire témoignent de la richesse des usages de la corde. D'ailleurs c'est le terme náhuatl, *mecatl*, la corde qui vint à désigner la longe, comme en témoigna Diego López, un Indien naturel de Yanhuítlan, dans un récit qu'il fit en 1610 en tant que témoin, dans une affaire de vol de chevaux :

« Il y a environ trois mois et demi que Domingo López arriva à ce village et il lui dit qu'il fallait arrêter Luis, qui était aussi un Indien, car il lui avait dérobé, dans cette province, le matin, une mule de chemin à la robe châtaigne et un cheval au pelage blanc taché, [qui se trouvaient] dans la plaine du village, à côté de la ferme du cacique, dans laquelle ils étaient attachés avec de longues cordes [*mecates largos*] »<sup>434</sup>.

Dans les mots composés, « *mecatl* » désignait divers types de harnais de tête. Ainsi, « *cahuallo temmecayotl* »<sup>435</sup>, qui signifie littéralement « la corde pour la bouche du cheval », renvoyait à un type d'enrênement composé d'une corde qui passait dans la bouche du cheval. Autrement dit, la corde, *mecatl*, servait tout autant de mors que de rênes. Ce type d'enrênement n'est pas sans rappeler les brides de guerre utilisées par les Indiens des Plaines à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au XIX<sup>e</sup> siècle. Quant au terme « *cahuallo mecatl* », « la corde du cheval », il renvoyait tout autant au licol qu'au caveçon –licol serré sur le nez du cheval-. Le licol pouvait également être traduit par « *cabestro* », nous le trouvons par exemple sous la plume d'Antonio de Ciudad Real<sup>436</sup>, et par « *bozal* »<sup>437</sup>.

Le terme « *jáquima* » apparaît occasionnellement au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>438</sup>. Il provient de l'arabe, *shakîma* qui définissait la muserolle et/ou le caveçon. De « *jáquima* » « hackamore », c'est-à-dire le harnais de tête sans mors mais plus sophistiqué qu'un simple caveçon puisque qu'il appuie sur le chanfrein du cheval à l'aide de branche (en corde ou en cuir) faisant levier<sup>439</sup>. Quant aux termes « *almartiga* » et « *reata* », ils se

<sup>434</sup> T.P., 08/24 (1610) : « *puede haber tres meses y medio poco más o menos que llegó a este pueblo el dicho Domingo López y le dijo que le prendiese a Luis también indio que le había hurtado de aquella provincia por la mañana una mula castaña de camino y un caballo overo de la sabana deste dicho pueblo junto de la estancia del cacique della donde los tenía atados con unos mecates largos* »

<sup>435</sup> Lockhart : 1999, 422.

<sup>436</sup> Ponce : 1947, 30.

<sup>437</sup> Voir annexes, A-II-1.

<sup>438</sup> T.P., 04/44 (1597).

<sup>439</sup> Digard : 2007, 118.

diffusèrent au XVII<sup>e</sup> siècle. « *Almartiga* » est encore un mot d'origine arabe qui signifie « licol », en référence à l'enrênement des ânes au Moyen-Orient. En Nouvelle-Espagne, l'usage du licol comme bride était largement répandu comme en témoigne l'enrênement des chevaux dessinés sur les chevaux du *Codex de Huamantla* (Tlaxcala, 1585) et du *Lienzo de Coixtlahuaca* (Mixteca Alta, seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle). Les cavaliers représentés sont des Espagnols reconnaissables à la barbe, au chapeau et aux souliers. Ils portent le bâton de justice (*vara de justicia*). Ils représentaient vraisemblablement des juges qui se rendirent à Coixtlahuaca en quatre occasions (dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle)<sup>440</sup>. Or il est évident que le peintre a opéré un transfert : les officiers espagnols montaient avec mors de bride, non avec corde. Celle-ci, sous ses diverses formes et aspects, et comme en témoigne la richesse des mots, se développa dans les mondes indiens. Les cavaliers du *Lienzo de Coixtlahuaca* représentent donc à des officiers de la couronne montés « à l'indienne ».

En 1652, l'Indien Francisco Felipe d'Analcotitlan léguait dans son testament, une selle *jineta* sans étriers accompagnée d'un « *almardiga mopiya sin freno* », « un licol sans mors », ou encore « *almartiga yca mochi reata* », son « licol avec toutes les cordes »<sup>441</sup>. L'emploi de *reata*, qui définit les cordes ou les lanières du harnais de tête des bêtes de somme dans le cadre de l'*arriería*, se diffusa largement au XVII<sup>e</sup> siècle. Le licol s'accommodait donc parfaitement d'une selle *jineta*. Ce détail n'est pas sans intérêt : on aurait tendance aujourd'hui à faire le contraire, c'est-à-dire à monter à cru ou sur un tapis de selle avec un filet, non pas avec une selle et un licol ! Les mules semblent avoir disposé d'une bride particulière en certaines occasions, comme en témoigne de nouveau les inventaires de biens de la cathédrale de Morelia (1567) où apparaissent « deux brides pour mules » (*dos frenos de mulas*) au côté d'une bride *jineta* cassée (*un freno ginete quebrado*).

---

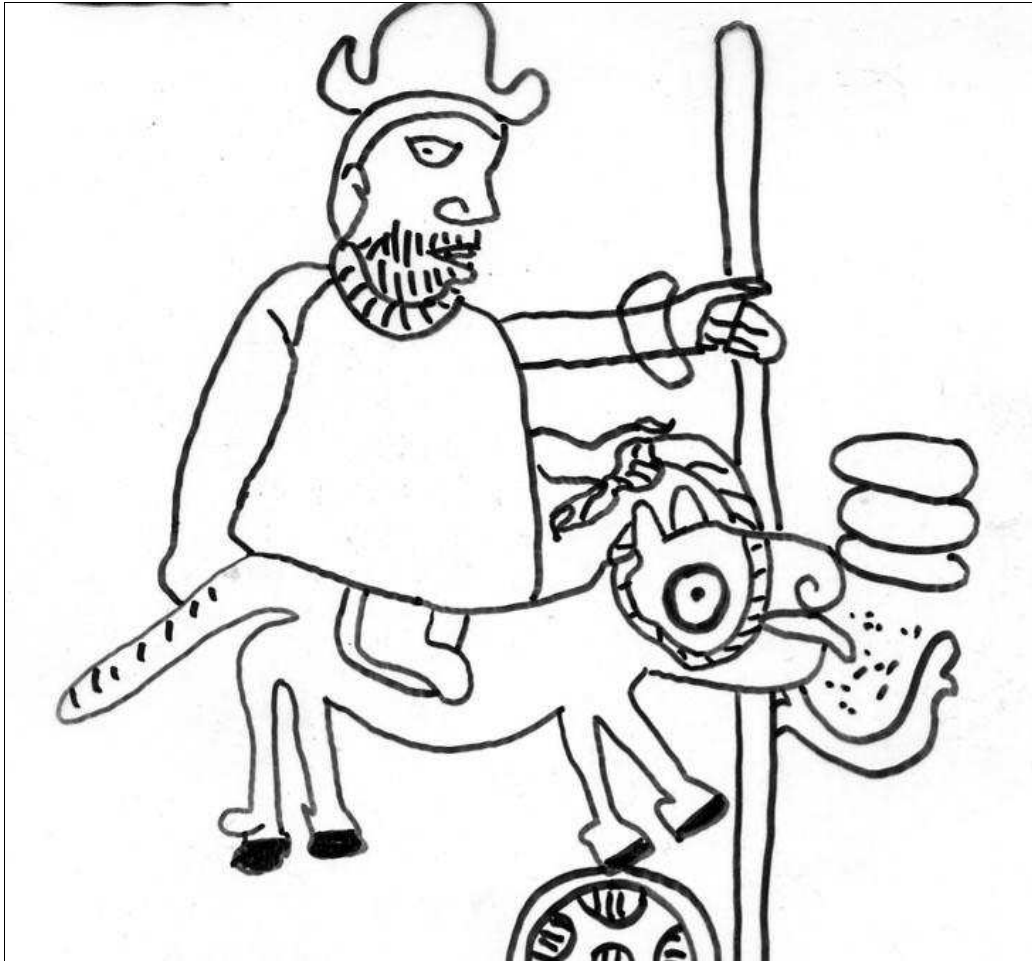
<sup>440</sup> Van Doesburg : 2003, 79.

<sup>441</sup> Anderson, Berdan, Lockhart : 1976. L'original se trouve dans la « Mc Afee Collection, UCLA Research Library, Special Collections.

**Document VI-6**

Harnais de tête composé d'un licol

A gauche : *Lienzo de Huamantla* (Tlaxcala, 1585).



**Document VI-7**

Harnais de tête composé d'un licol

*Lienzo de Coixtlahuaca* (Mixteca Alta, seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle)



## Métissages...

### Document VI-8

#### La naissance d'un harnachement métis

Type - caractéristiques	Equitation de guerre			Equitation de transport et de maniement du bétail
	BRIDA	ESTRADIOTA	JINETA	« MÉTIS »
Espace géographique d'origine	Occident médiéval	Balkans	Orient (zones arabo-berbère et irano-turco-mongol)	Nouvelle-Espagne
	VIII <sup>e</sup> -XVI <sup>e</sup> siècle	XIV <sup>e</sup> -XVII <sup>e</sup> siècle	en Espagne, X <sup>e</sup> -XVI <sup>e</sup> siècle	XVI <sup>e</sup> siècle-aujourd'hui?
Caractéristiques	cavalerie lourde, technique du choc frontal, équitation jambe longue	cavalerie légère, technique de la persécution, équitation jambe longue	cavalerie légère, technique de la persécution, équitation en suspension, jambe pliée	Mélange des formes
Diffusion en Nouvelle-Espagne	arrivée avec les conquérants, diffusion dans la 1 <sup>ère</sup> moitié du XVI <sup>e</sup> siècle, sporadique dans la 2 <sup>de</sup> moitié du XVI <sup>e</sup> et 1 <sup>ère</sup> moitié du XVII <sup>e</sup> siècle	arrivée avec les conquérants, large diffusion tout au long du XVI <sup>e</sup> siècle	arrivée avec les conquérants, mentions fréquentes tout au long de la période	Métissages entre les trois formes arrivées avec les conquérants
Pièces du harnachement	~ selle <i>brida</i> (arçons peu élevés, étrivières longues). ~ bride <i>brida</i> (mors de bride avec larges branches de mors). ~ éperons à étoile. ~ barde. Étriers (mixtes ?). ~ lanières de cuir (croupière, collier de chasse...)	~ selle <i>estradiota</i> (bandes d'arçon englobantes). ~ bride <i>estradiota</i> (mors de bride?). ~ éperons <i>estradiota</i> (à étoile?). ~ étriers (mixtes). ~ lanières de cuir	~ selle <i>jineta</i> (pommeau et troussesquin élevés et rapprochés). ~ bride <i>jineta</i> (mors de bride). ~ éperons à pointe (acicate). ~ étriers triangulaires à plancher. ~ lanières de cuir	~ liens entre le harnachement pour le bât et des selles de bât rudimentaires, couvertures (tapis de selle). ~ harnais de tête variés à partir de la corde indienne, le <i>mecatl</i> . ~ diffusion de l'éperon à étoile au détriment de l'éperon à pointe

L'étude du harnachement en Nouvelle-Espagne, entre la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle et la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle est riche d'enseignements. En premier lieu, elle atteste de la survivance des objets *jineta*, *brida* et *estradiota*, avec une prédominance du premier groupe (*jineta*). Or, selon les descriptions et les définitions avancées par les contemporains, c'est bien une forme de monte « jambes pliées » et « jambes longues » qui distinguaient ces trois catégories, les étriers chaussés courts dans le cas de la *jineta*, et chaussés longs dans celui de la *brida* et de l'*estradiota*. Pourtant, dès le début du XVII<sup>e</sup> siècle, de franches évolutions apparurent : la disparition des éperons à pointe, d'origine arabe, parallèlement à la prédominance du harnachement *jineta* dans les documents consultés n'était-elle pas contradictoire ? Si les éperons à étoile détrônèrent progressivement l'*acicate*, ils se développèrent sous de nombreuses formes. A partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, il existe de belles collections d'éperons à étoile que l'on trouvera par exemple dans les fonds du *Museo del Virreinato* à Tepozotlán et dont nous donnerons seulement quelques exemples. Tel ce magnifique éperon à étoile du XVIII<sup>e</sup> siècle, en fer forgé avec des incrustations en bronze avec une molette en forme d'étoile de seize pointes et d'un diamètre de 3.5 centimètres. Un chien et un décor floral ont été sculptés dans les branches qui maintiennent l'étoile hissant l'éperon au rang d'objet d'art (*Museo de Tepozotlan*, 10-241157). D'autres exemplaires datant également du XVIII<sup>e</sup> siècle montrent des caractéristiques similaires -l'étoile, les décors animaliers et/ou floraux sculptés, des incrustations-, mais dans un style tout à fait distinct, ce qui soulève la question de la fabrication, des symboles, des valeurs et des représentations associées à ces objets. Les étriers inspirèrent également aux artisans des décorations baroques comme en témoigne des étriers d'origine arabe du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il s'agit d'étriers de type ottoman qui avait la forme d'une chaussure. Ne revêtent-ils pas, en l'occurrence, la forme de dieux préhispaniques ? Selon les angles, ce sont Tlaloc, le dieu de la pluie et Quetzalcóatl, le serpent aux plumes de Quetzal qui apparaissent dans le bois. Un autre étrier, qui de profil, a la forme d'une jarre préhispanique, a été orné d'une tête de singe. Or, dans les cultures méso-américaines, le singe symbolisait la musique, les chants et les jeux.

### Document VI-9

Objets du harnachement au XVIII<sup>e</sup> siècle dans les collections du *Museo del Virreinato* de Tepozotlán

En haut : éperon à étoile en fer forgé sculpté dans un décor animal et végétal

En bas : étriers de type ottoman, en bois, sculptés dans un décor préhispanique



Pourtant, si profondes que soient les divergences entre la *jineta*, la *brida* et l'*estradiota*, ces trois types de harnachements et de monte apparaissent de fait plus complémentaires et proches qu'opposés. Ne privilégiaient-ils pas, dans leur ensemble, le mors de bride ? Ne s'enracinaient-ils pas dans un art de la guerre qui privilégiait l'allure du galop ?

Un nouveau genre apparut. Récurrent dans les documents, il se caractérisait d'abord par l'utilisation massive des selles de bât dont la fabrication rudimentaire était plus accessible que les selles *brida*, *jineta* ou *estradiota* qui était chères : il fallait compter minimum six pesos d'or commun pour une selle *jineta* et dix pesos pour une selle *estradiota* de fabrication locale, au minimum. Nous pouvons penser qu'un lien

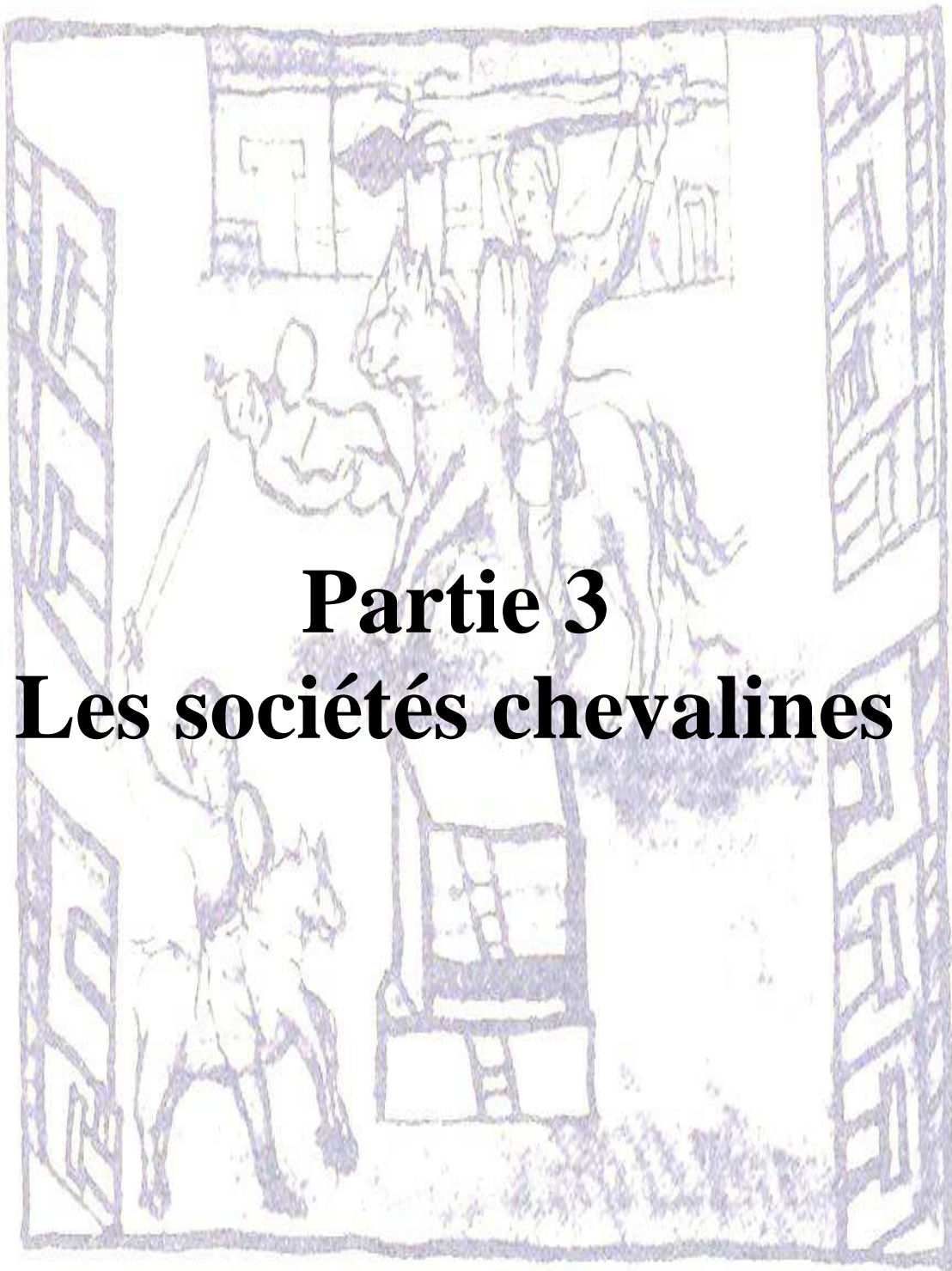
profond unissait le harnachement de l'*arriería*, la diffusion massive de la selle de bât au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle dans les mondes indiens et les usages des équidés « en miroir » définis dans le chapitre 4 et dans lesquels les chevaux furent d'abord montés avant d'être bâtés alors que les mules connurent la trajectoire inverse. Ces mélanges entre les types, les usages et le harnachement des équidés font écho aux échanges qui furent opérés, trois millénaires auparavant, entre les peuples des Steppes et ceux des Oasis. En effet, l'utilisation des ânes et des mules parmi les peuples des royaumes sédentaires de l'Orient mésopotamien précéda celle des chevaux, tant et si bien que lorsque ceux-ci firent leur apparition sous l'impulsion des peuples des Steppes, ils furent nommés les « ânes des montagnes ». Au II<sup>ème</sup> millénaire avant notre ère, l'âne et la mule des Oasis et les chevaux des Steppes se retrouvèrent au coeur « d'une adoption réciproque steppe-oasis, d'une compénétration qui n'alla pas sans heurts ni difficultés, où les hommes, les idées et les biens se confrontèrent et se confondirent »<sup>442</sup>. Si l'*arriería*, l'élevage des mules et le harnachement pour le bât furent introduits au Mexique par les conquérants, nous pouvons penser que le passage du harnachement pour le bât à destination de la monte fut opéré en milieu indigène. En effet, l'ordonnance de 1529, qui interdisait la vente de chevaux et de juments aux Indiens, loin d'isoler les mondes indiens des équidés et des cultures équestres, les familiarisa avec un genre d'équidés, les petits chevaux (les *jacas*), et avec un type de harnachement, l'*albarda*, méprisé par les Espagnols. Nous pouvons penser que le harnachement tant *jineta*, que *brida* et *estradiota* fut réservé, dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, aux sphères hispaniques, tandis que les Indiens expérimentèrent des voix parallèles et construisaient les ponts entre la monte et le bât, les petits chevaux et les mules et de ce fait le harnachement pour le bât et le harnachement pour la monte. Dès la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, alors que les équidés se multipliaient et que les populations indiennes étaient décimées, les premiers devenaient accessibles à une grande partie de la population, les savoirs concernant le harnachement se diffusèrent largement et les frontières qui avaient auparavant existé entre les hommes, les équidés et les objets s'estompèrent. C'est probablement l'enrênement avec la corde, le *mecatl*, qui contribua à façonner un type de harnachement et de monte d'un genre nouveau. Ce harnachement alternatif et inséparable d'une équitation de transport douce n'était-il pas révélateur d'un contexte américain? Comme les selles de bât, il était accessible à toutes les bourses. Alors qu'il

---

<sup>442</sup> Francfort : 2008, 69.



fallait compter en moyenne deux pesos pour des mors de bride, la corde en fibre d'agave était une matière première à portée de main. Les différentes formes d'enrênement témoignent des métissages profonds qui se déroulaient au niveau de la domestication chevaline. L'enrênement observé sur le *Lienzo de Coixtlahuaca* et sur le *Lienzo de Huamantla* est à ce sujet révélateur : quoi de plus troublant en effet que d'observer des juges espagnols montés à la *brida*, jambes longues avec un licol ?



## **Partie 3**

# **Les sociétés chevalines**

Les sociétés de la Nouvelle-Espagne ne formaient pas des peuples cavaliers, c'est-à-dire de mondes dans lesquels « tous les acteurs –hommes, femmes et enfants– montent peu ou prou à cheval, le mettent au service pour des emplois multiples, guerre, travail, jeux, sans établir une différenciation socioculturelle forte »<sup>443</sup>, mais elles ne constituaient pas non plus, sorties de la capitale vice-royale et des centres espagnols urbains de Puebla ou encore de Oaxaca, des sociétés à écuyers<sup>444</sup>. Comment alors les définir et les appréhender ? Il existe pour les saisir deux groupes principaux de corpus de sources : les licences et les vols de chevaux. Les premières sont des documents issus de l'administration coloniale et plus précisément des *Livres de gouvernement*. Les licences étaient des permis royaux adressés à des Indiens qui en firent la demande afin d'utiliser les équidés pour le bât ou pour la monte. Les licences représentaient donc la contre partie de différentes lois, notamment des ordonnances de 1529 et de 1568 et des *ordonnances de Mesta* (1576), qui interdirent la monte ou la possession de chevaux aux Indiens. Nous avons pu nous rendre compte au cours des parties précédentes, que, loin d'être isolés des sphères chevalines, les Indiens y participèrent pleinement. Aussi, les licences n'étaient pas une quelconque autorisation permettant aux Indiens de chevaucher, elles les élevaient à un statut et à un rang particulier : elles les hissèrent à la hauteur des « justices » espagnoles, les officiers de la couronne, comme nous tenterons de le montrer dans le chapitre 7 intitulé « l'homme à cheval ». Dans celui-ci, nous envisagerons aussi le corpus des licences dans son ensemble, étude qui n'avait pas encore été entreprise jusqu'à présent puisqu'elles n'ont été considérées que de façon ponctuelle. Une vue d'ensemble permettra de dégager des dynamiques que l'on ne soupçonnait pas jusqu'alors. Les licences apparaîtront entre autre comme des instruments du pouvoir au sein des mondes indiens. Par ailleurs, les licences furent promulguées dans la moitié des cas (49%) dans l'évêché de Oaxaca. Or, c'est aussi dans cette province que nous avons trouvée de nombreux cas de vols de chevaux. C'est la raison pour laquelle nous lui avons dédié deux chapitres, l'un sur les voleurs de chevaux et l'autre sur les marchands de chevaux, des groupes socioculturels caractéristiques, mais non uniques, d'hommes de chevaux. Enfin, ces documents, qui s'étendent *grosso modo* entre le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle et la fin de notre période (en 1636) sont particulièrement abondants à partir de 1590 et nous invitent de ce fait à explorer les sociétés de la Nouvelle-Espagne du XVII<sup>e</sup> siècle naissant. Celui-ci apparaît

---

<sup>443</sup> Roche : 2008a, 10.

<sup>444</sup> Voir définition dans le chapitre 2.

traditionnellement comme le « siècle oublié », enfermé qu'il se trouve entre le XVI<sup>e</sup> siècle, celui de la Conquête et des profonds bouleversements qu'elle engendra, et le XVIII<sup>e</sup> siècle dans lequel l'Indépendance et la nation mexicaine puisèrent leurs racines. À propos du XVII<sup>e</sup> siècle, Andrés Lira et Luis Muro évoquent le « siècle de l'intégration »<sup>445</sup> et ils posent la question suivante : « si le XVI<sup>e</sup> siècle est l'époque dans laquelle deux mondes, celui des Indiens et celui des Espagnols, se heurtèrent puis s'accommodèrent non sans difficultés, au XVII<sup>e</sup> siècle, ces problèmes perdirent de leur importance laissant la place à d'autres. À quel moment ce changement eut-il lieu ? »<sup>446</sup> Et l'on pourrait ajouter comment, au regard du cheval et des sociétés chevalines cela se manifesta-t-il ?

---

<sup>445</sup> Lira, Muro : 2000, 309-312.

<sup>446</sup> *Ibid*, 310 : « si el siglo XVI se considera la época en que chocan y se acomodan con dificultad dos mundos, el de los indígenas y el de los españoles como principales protagonistas, el XVII debe caracterizarse por la pérdida de importancia de esos problemas para dar lugar a otros. ¿ Cuándo, pues, se realiza ese cambio ? »

## Chapitre 7

### L'homme à cheval

« Après que Cuauhtemotzin fut pendu, là-bas, à Heimollan<sup>447</sup>, le capitaine Cortés fit du *cihuacohuatl* don Juan Velázquez Tlacotzin *tlatohuani* de Tenochtitlan ; il l'habilla comme un Espagnol, en lui donnant une épée et une dague, mais également, il lui donna un cheval blanc pour qu'il chevauche »<sup>448</sup>.

Avertissons le lecteur d'entrée : les termes « cavalier », « homme à cheval » et « homme de chevaux » ne sont pas synonymes. Dans des sociétés dans lesquelles il y avait proportionnellement plus d'équidés disponibles que dans n'importe quelle autre partie du globe, les types de cavaliers se multiplièrent, bien que les distinctions semblent parfois subtiles. De notre point de vue, le « cavalier » désigne l'homme qui monte un cheval ou autre équidé. N'importe quel humain sur un cheval devient un cavalier (de l'italien *cavaliere*). Aussi, le cavalier n'est pas nécessairement un homme de pouvoir, même si être à cheval confère de fait une certaine stature. Le cavalier n'est pas nécessairement un homme de pouvoir. Dans l'historiographie de l'élevage, l'homme de cheval, désigne le « berger monté », le vacher<sup>449</sup>. Il était l'héritier du vacher andalou et de l'*hidalgo* de la Reconquête qui n'avait possédé pour seul bien que sa monture. En Amérique, le « berger monté » acquit des dimensions sociales et sociologiques nouvelles en accord avec des problématiques inédites, notamment au regard des espaces et des hommes. La figure de l'homme de cheval se retrouve sur l'ensemble du continent américain. Il s'appela « *vaquero* » au Mexique, « *gaucho* » en Argentine, « *guasó* » au Chili, « *llanero* » au Venezuela et « *vaqueiro* » au Brésil. Regroupés en confréries (la *mesta*), ces hommes partageaient un mode de vie, des codes vestimentaires, des rites, et toute une gamme de références culturelles intimement liées

---

<sup>447</sup> Cuauhtémoc fut pendu en 1525.

<sup>448</sup> Chimalpáhin, TII : 2003, 168-169.

<sup>449</sup> Tudela de la Orden : 1993, 140. Chevalier : 1952, 128-145.

au monde de l'élevage extensif. Outre le vacher, il existait d'autres genres d'hommes de chevaux. Nous pensons à l'ensemble de ces hommes dont le métier était celui des chevaux. Ils n'étaient donc pas nécessairement des cavaliers. Le maréchal-ferrant par exemple était un homme de cheval parce que son métier était un métier du cheval : il ferrait les chevaux. Pendant la Conquête, cette figure était, à l'image de la société des conquérants, éminemment transhumante, mais il ne tarda pas à se sédentariser, dans les villes et les villages. Cet artisan du fer ne possédait pas forcément d'équidés propres, et il n'était alors pas un cavalier<sup>450</sup>. En revanche, les hommes de chevaux tels que les muletiers et les marchands de chevaux étaient des cavaliers dans la vie de tous les jours. Leur métier, qui consistait dans le premier cas à transporter des marchandises et dans le second à vendre des chevaux, les amenait, inéluctablement, à monter des chevaux. Le muletier chevauchait une mule ou un cheval ouvrant la marche du convoi. Quant au marchand de cheval, il se rendait des points de vente aux points d'achat, à cheval et il jouissait d'un plus grand prestige que le muletier<sup>451</sup>. Enfin, à nos yeux, l'homme à cheval incarne l'homme monté pour qui le cheval confère un pouvoir politique. C'est cette figure que nous avons choisi d'aborder en premier. D'abord parce que dans les sources, elle est la plus visible. Ensuite, parce que l'homme à cheval pour qui la monture est un privilège (il dispose de « chevaux de service ») apparaît comme une évidence puisqu'il avive le mythe du chevalier qui continue d'habiter notre imaginaire. Dans ce chapitre, nous tenterons de tracer les contours de l'homme à cheval et de mettre en lumière les divers profils qui se cachaient derrière ce type, entre les serviteurs espagnols de la Couronne et les nobles indiens, entre les « justices » civiles et religieuses, entre les femmes et les hommes, entre les *macehuals* et les puissants caciques.

---

<sup>450</sup> Par exemple, Domingo García, maréchal-ferrant de Coixtlahuaca, quarante et un ans, analphabète, ne possédait pas de chevaux propres (T.P., 02/15).

<sup>451</sup> Ces personnages, en particulier les marchands de chevaux, seront étudiés à travers leur métier et leurs réseaux sociaux dans les chapitres suivants.

## L'homme en noir

Le conquérant-cavalier, qui, du point de vue des représentations sociales, était ancré dans l'idéal du mode de vie de chevalier, c'est-à-dire d'un homme qui se distinguait par le métier des armes et un engagement à cheval, explicitement en temps de guerre, implicitement en temps de paix *via* la pratique de jeux équestres<sup>452</sup>, fut l'homme à cheval du temps la Conquête. Rappelons que pendant le Moyen Âge, une forme d'analogie s'était peu à peu produite entre le guerrier-cavalier et l'aristocrate. Ce dernier, que l'on commença à appeler « noble » seulement à la fin du Moyen Âge, exerçait un pouvoir qui résidait dans la fusion de la « propriété » sur les terres et sur les hommes –le système du *dominium*- et qui intégrait une logique lignagère<sup>453</sup>. Ce fut le règne du seigneur-noble. D'une façon générale, entre le haut et le bas Moyen Âge, l'Occident médiéval était passée d'une situation dans laquelle la possession d'un cheval anoblissait à une situation dans laquelle le cheval fut progressivement réservé à la noblesse<sup>454</sup> devenant le symbole du privilège d'honneur. Néanmoins, les portes de la noblesse de l'Ancien Régime ne furent pas tout le temps fermées et ce fut notamment le cheval qui permit d'y accéder. Dans l'Espagne des Rois Catholiques par exemple, un *hidalgo*<sup>455</sup> qui devait justifier de sa noblesse devant la justice pouvait gagner son procès s'il pouvait prouver qu'il ne circulait qu'à cheval dans les rues des cités et des villages, accompagné de domestiques<sup>456</sup>. Il était donc possible d'être un cavalier avant d'être noble.

Pendant la Conquête, le conquérant-cavalier, dont le cheval exprimait un commandement ou distinguait des exploits militaires, était d'abord un soldat. Mais très vite, voire simultanément, les grands capitaines s'affichèrent comme des gouverneurs et des législateurs, et le cheval représenta alors un pouvoir politique plutôt que militaire. Hernán Cortés fit de constantes allées et venues du soldat au « bon gouverneur »<sup>457</sup> troquant parfois la lourde armure pour « un simple vêtement noir, mais de soie, qui ne révèle aucun signe d'ostentation », comme le soulignait Pierre Martyr d'Anghiera en

---

<sup>452</sup> Dans l'Occident médiéval septentrional, les joutes et les tournois prévalurent tandis que dans la Péninsule ibérique le jeu de cannes domina.

<sup>453</sup> Baschet : 2006, chap. 2.

<sup>454</sup> Digard : 2007, 89.

<sup>455</sup> Petit noble.

<sup>456</sup> Bennasar : 1992, 301.

<sup>457</sup> Il fut capitaine général et gouverneur de la Nouvelle-Espagne entre octobre 1522 et octobre 1524.

1524-1525<sup>458</sup>. Ce costume sobre et austère dont seule la beauté de l'étoffe signalait le rang, est emblématique d'une (longue) époque : sur les portraits, les vice-rois de la Nouvelle-Espagne revêtirent tout au long du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle cet habit désespérément noir dont seule la collerette de plus en plus baroque indique une évolution dans le temps.

Dans les premières années qui suivirent la Conquête, le cheval coïncidait aussi avec un statut social dans lequel l'honneur (l'homme à cheval de cette époque ne se targuait-il pas d'être *hombre de muy bien y honrado* ou encore *persona muy noble y honrada*<sup>459</sup> ?), les privilèges (principalement ceux des armes et des chevaux) et l'apparat façonnaient le mode de vie du conquérant-cavalier que l'on commençait à nommer *vecino*<sup>460</sup>. Ce mode de vie supposait la possession et l'entretien d'une Maison : avec la famille souvent élargie et la ribambelle de domestiques, souvent des esclaves, les armes (à cette époque des épées, des lances, des poignards, des rondelletes, des escopettes et des arbalètes), donc une salle d'armes, et naturellement les chevaux donc les écuries que cela impliquait. Ces *vecinos* devaient d'ailleurs faire en sorte que « leurs maisons aient leurs chevaux et leurs animaux de service, [et qu'elles soient construites] avec un patio et des enclos de la plus grande taille possible pour que [les animaux] soient propres et [jouissent] d'une bonne santé »<sup>461</sup>.

Jusqu'aux *Lois Nouvelles* de 1542, les conquérants-cavaliers, en s'autoproclamant seigneurs régissant sur les populations indiennes et en instaurant un encadrement seigneurial -l'*encomienda*- et municipal -le *cabildo*- calqué sur les institutions hispaniques, tentèrent de reproduire le système féodal en Amérique <sup>462</sup>. Aussi, jusqu'en 1542, l'homme à cheval qui dominait tout autant les paysages que les imaginaires, était-il l'*encomendero*. S'il n'était plus toujours un conquérant-cavalier -il se trouvait des *encomenderos* descendants de conquérants ou simplement de colons-, il s'enracinait néanmoins dans cette figure seigneuriale. Tout *encomendero* qui possédait au moins cinq cents Indiens devenait cet homme à cheval avec un cheval ou une jument

---

<sup>458</sup> Martyr d'Anghiera, TII : 1964-1965, 670.

<sup>459</sup> Fernández del Castillo : 1927, 52; 67.

<sup>460</sup> Le terme *vecino* définissait « l'habitant » d'une ville qui avait des droits et des devoirs envers la cité. Le *vecino* avait un statut, il était chef de famille.

<sup>461</sup> R.L.R.I, Livre IV, titre 7, Loi 17, (Ord. 133 y 134)

<sup>462</sup> Bernand et Gruzinski, TI : 1991, 343.



pour monture (point de mules, point de *jacas*)<sup>463</sup>. Cet homme à cheval concerna, sous le gouvernement de Hernán Cortés, quelques centaines d'hommes tout au plus<sup>464</sup>.

### Document VII-1

Le conquérant-cavalier est l'homme à cheval, *Lienzo de Sévina*, Michoacán, XVI<sup>e</sup> siècle



Par ailleurs, l'homme à cheval, des premières années qui suivirent la Conquête, s'adonnait souvent à l'élevage et au commerce des équidés, ce qui allait parfois de pair avec le trafic des esclaves. Hernando Medel, qui se trouvait dans les Indes depuis 1516 et qui avait participé à la Conquête de Mexico en 1520<sup>465</sup>, apparaît à Mexico, dont il était *vecino* depuis 1527, comme marchand d'esclaves, *tratante de esclavos*, et comme vendeur occasionnel de chevaux<sup>466</sup>.

Dans la province du Pánuco qui longe le golfe au nord de Veracruz, le trafic qui se développa à Santiesteban del Puerto (l'actuel Pánuco) consistait à échanger des chevaux qui provenaient d'élevages caribéens contre des Indiens capturés dans la

<sup>463</sup> « Ordonnances de bon gouvernement », 20 mars 1524 cité dans Luis Martínez : 1990, 277-278.

<sup>464</sup> *Historia general de México* : 2000, 243. Pendant le gouvernement de Hernán Cortés, un peu plus de cinq cents *encomenderos* bénéficièrent d'*encomiendas*.

<sup>465</sup> Boyd-Bowman : 1985, 67.

<sup>466</sup> Porras Muñoz : 1988, 35.

région, lesquels étaient ensuite expédiés et revendus comme esclaves à Mexico, Veracruz ou dans les îles : « les navires partaient avec une charge d'esclaves et revenaient avec en échange des chevaux et des juments »<sup>467</sup>. Jusqu'en 1528, la vie d'un esclave indien ne valait pas le centième de celle d'un cheval<sup>468</sup>. En outre, comme les animaux, les esclaves étaient marqués au fer rouge. La lettre G désignait ainsi les « rebelles », ces chefs et guerriers indiens qui avaient refusé de déposer les armes. Bien que la Couronne, dès 1523, ait tenté de limiter leur mise en esclavage et qu'elle se soit efforcée d'abolir leur marquage, les abus furent légion et l'esclavage sous des formes plus ou moins déguisées tarda quelques décennies à disparaître du paysage de la Nouvelle-Espagne<sup>469</sup>.

À terme, les *Lois Nouvelles* (1542) abolirent l'*encomienda*, l'esclavage et le service personnel. L'*encomendero*, cet homme à cheval qui était né dans les îles et qui avait régné en « grand » seigneur en Nouvelle-Espagne dans les premières années de son existence, était voué à disparaître. Parallèlement, la création des *corregimientos* puis des *alcaldías mayores* comme principales entités administratives bouleversa le paysage sociopolitique de la Nouvelle-Espagne. En 1569, il y avait là cent cinquante-cinq *alcaldías mayores*<sup>470</sup>, soit autant d'*alcalde mayores*, les représentants locaux du pouvoir monarchique, à la fois juge et gouverneur dans leurs provinces, qui peu à peu remplacèrent l'*encomendero*. Ces officiers de la Couronne devenaient les nouveaux « hommes à cheval » qui disposaient de montures de service et de « privilèges chevalins », d'abord, de l'herbe et du fourrage (*yierba y zacate*) que les communautés indiennes fournissaient à bon prix<sup>471</sup>, et ensuite, une main d'œuvre indienne bon marché qui s'occupait des écuries et de l'intendance. Autrement dit, les officiers de la Couronne disposaient d'Indiens de service, même si en théorie, depuis 1549, le *repartimiento* avait disparu. Leurs salaires étaient loin d'être mirobolants : en ces années, les *corregidores* de la Nouvelle-Espagne recevaient des rentes annuelles de soixante-quatorze à trois cents pesos de mine<sup>472</sup>, soit pour les mieux lotis, moins d'un peso par jour, et pour les moins fortunés, à peine trois réaux journaliers. Sachant que le salaire d'un berger était

---

<sup>467</sup> *Ibid*, 160

<sup>468</sup> Paso y Troncoso, TI : 1942, 155-166. Zavala : 1967, 66-74. Voir annexes, A-VII-1, « Prix comparé des esclaves et des chevaux entre 1525 et 1537 ».

<sup>469</sup> Voir chronologie dans Grunberg : 1993, 211-223.

<sup>470</sup> Calderón : 1988, 148-149.

<sup>471</sup> L'existence de tarifs et de mesures officiels ne doit pas masquer les abus constants qui prévalurent en ce domaine.

<sup>472</sup> Sarabia Viejo : 1578, 70-75.

de un demi réal par jour en 1578, nous comprenons que les salaires des représentants locaux de la couronne représentaient des sommes peu élevées pour l'époque.

Le privilège de la monture s'étendait aussi à l'ensemble des « justices » (*las justicias*) c'est-à-dire à l'administration locale. Celle-ci entourait les *corregidores* ou *alcaldes mayores* et se composait d'un ou deux assistants (*teniente* et *alguacil*), d'un notaire (*escribano público*) et parfois d'un interprète (*interprete* ou *nahuatlato*), soit toujours en 1569, un groupe d'un peu plus de six cents hommes. Sur le *Lienzo de Coacoatzintla*<sup>473</sup> accompagnant le dossier d'un litige relatif à la terre<sup>474</sup>, quatre cavaliers apparaissent : en haut à gauche, Juan García Calleja « *corregidor juez* », qui fut en effet le *corregidor* de Xalapa au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle ; en haut à droite, Gonzalo Hernández « *escribano* », le notaire, et, en bas à droite, A. Gallego, « *nahuatlato* », l'interprète indien. Le nom et la fonction du quatrième personnage sont inconnus. Ces officiers de la Couronne ont été uniformément représentés, un habit au ton clair, les souliers et le chapeau noirs forment l'uniforme du fonctionnaire. Le *corregidor* tient le bâton de justice –*vara de justicia*–, comme symbole de son rang et de son autorité.

#### Document VII-2

Les « justices » sont les hommes à cheval. *Lienzo de Coacoatzintla*, milieu du XVI<sup>e</sup> siècle



<sup>473</sup> AGN, *Mapoteca* 822 grande ; coton, 128×91 cm. La date d'exécution n'est pas connue mais, sur le *lienzo*, plusieurs dates du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle apparaissent : 1555, 10-lapin (1554), 12-silex (1556).

<sup>474</sup> AGN, Tierras 685/3, exp. 1, début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Au sommet de la pyramide de l'administration coloniale régnaient les hauts fonctionnaires et bien évidemment le vice-roi. Ce fut en 1550 que le vice-roi don Luis de Velasco (1550-1567) avait institué l'obligation (comme partie intégrante du tribut) pour les communautés indiennes d'acheminer l'herbe qui poussait aux alentours de la lagune de Mexico, et ceci pour nourrir les chevaux de l'administration. La nourriture des chevaux étaient acheminée jusqu'aux maisons du vice-roi et des juges situées dans le coeur de la Ville de Mexico grâce à l'ingénieux système de canaux qui la traversaient.

Le *Codex Osuna*<sup>475</sup>, composé entre autre d'une « peinture de l'herbe et des services ordinaires que les Indiens de Mexico avaient rendu au vice-roi Velasco, aux juges et au *fiscal* » remise au *visitador* Jerónimo de Valderrama le 9 août 1565<sup>476</sup>, rend compte de la charge qui représentait, pour les communautés indiennes de la vallée de Mexico, l'approvisionnement de la nourriture des chevaux de l'administration vice-royale, le vice-roi, sa famille et les juges de l'Audience. Les communautés indiennes se répartissaient la « charge »<sup>477</sup> selon un système de rotation. Les différents gouverneurs indiens secondés par l'*alguacil* respectif disposaient parfois d'une centaine de *macehuales* pour mener à bien la seule « charge » de la nourriture des chevaux de l'administration. Don Luis de Velasco recevait cent vingt charges de nourriture par jour. Il fallait aussi approvisionner sa fille, doña Ana, et les juges de l'Audience : Puga, Zainos, Bravo, Zorita, Orozco, Villanueva, Maldonado pour n'en citer que quelques uns<sup>478</sup>. Sur le codex, les juges furent invariablement représentés de la même façon : buste de profil, barbe, tenant le bâton de justice, vêtus d'un habit et du chapeau noir. Seul le couvre-chef de l'archevêque ressort de ces représentations monochromes. Il est toutefois possible d'individualiser les personnages grâce aux notations en caractère latin et aux glyphes<sup>479</sup>. Le tarif réglementaire d'un demi réal la charge n'était jamais respecté. Au mieux, une charge était payée à *cuartillo*<sup>480</sup>, la moitié du tarif réglementaire, ou bien en grains de cacao. Par exemple, le juge Puga, qui avait fait construire ses écuries « là-bas à Iztacalco », au sud de la ville, recevait tous les jours des dix quartiers alentours,

<sup>475</sup> *Códice Osuna* : 1947, 64-65.

<sup>476</sup> Zavala, TII : 1985, 406-407.

<sup>477</sup> Dans le codex, la « charge » se dit « *tlamamaliçacatl* ». Elle se réfère tout autant à la mesure, dont nous ne connaissons pas la valeur à la date du codex mais qui, en 1587, équivalait à quatre aunes (*vara*) et quart ; qu'à la corvée que représentait cette « charge » à savoir récolter et transporter les mesures d'herbe et de fourrage jusqu'au centre ville. En ce sens, « charge » est synonyme de tribut.

<sup>478</sup> *Códice Osuna* : 1947, folios 15r-19r.







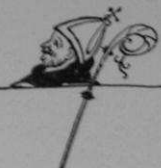
















<sup>479</sup> *Ibid*, folio 27r.

<sup>480</sup> Un quart de réal.

douze charges d'herbe « lesquelles charges étaient payées vingt grains de cacao »<sup>481</sup>. Le refus ou le retard de l'approvisionnement de la nourriture des chevaux fut sanctionné de prison voire de torture. Melchor Díaz, un noble indien, fut ainsi enchaîné au *cepo* pendant huit jours parce qu'il avait dit au juge Puga que la corvée de la nourriture des chevaux « accablait les *macehuals* »<sup>482</sup>. A Cuauhtinchan dans l'évêché de Puebla, Hernando López, un Indien qui fut membre du conseil municipal, mourut dans la prison où il avait été enfermé pour avoir dérobé la nourriture des chevaux des « justices »<sup>483</sup>.

## Document VII-3

Charges de nourriture pour les chevaux des juges de l'Audience, *Codex Osuna*, folio 27r, 1565

  			
			
  	 	 	 
			
<p>Sanja</p>	<p>Villa lobos</p>	<p>Villanueva</p>	<p>fiscal</p>

<sup>481</sup> *Códice Osuna* : 1947, folio 11r. Les grains de cacao étaient utilisés comme monnaie à l'époque préhispanique et encore au début de l'époque coloniale.

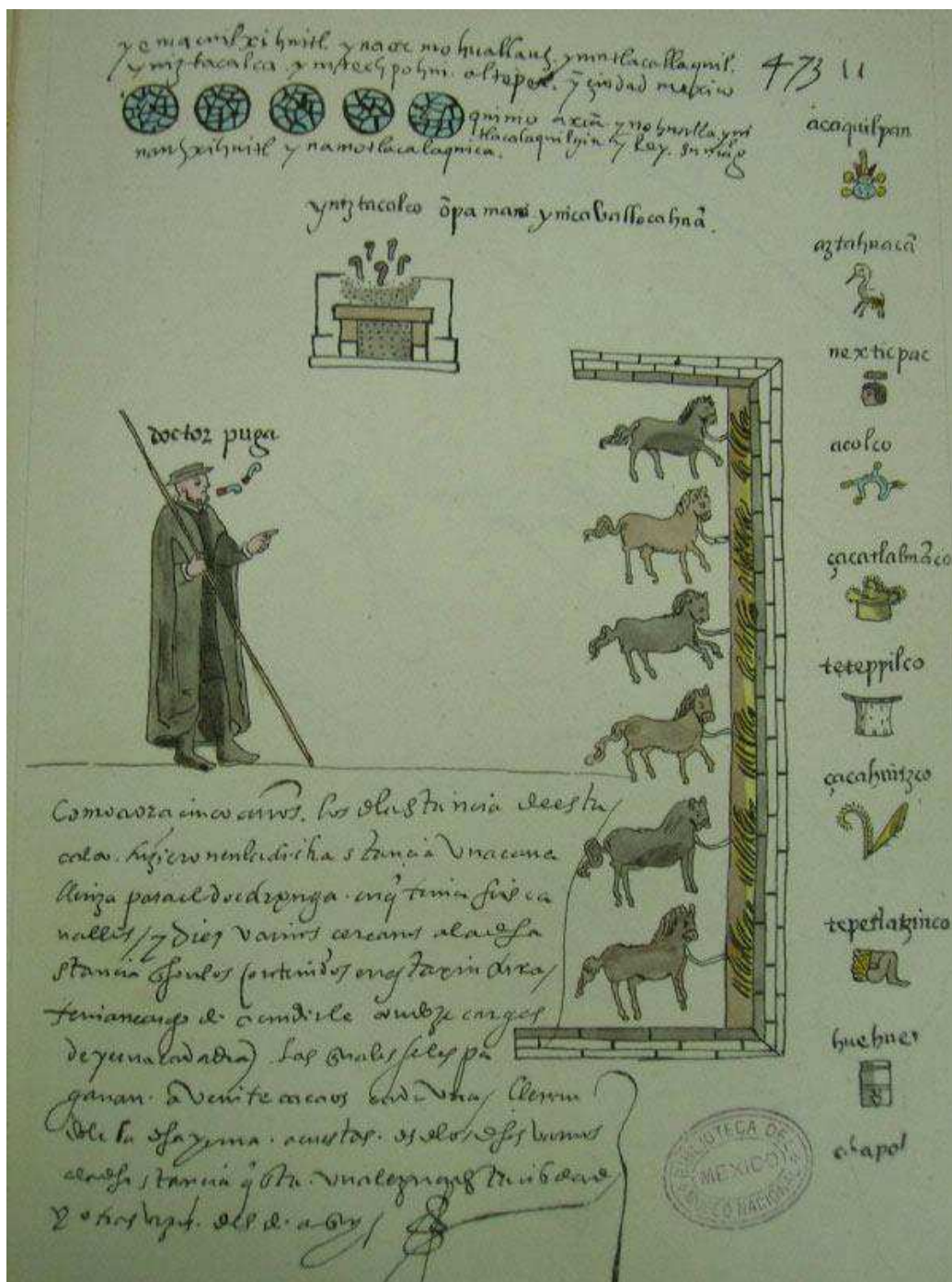
<sup>482</sup> *Ibid*, folio 12r.

<sup>483</sup> *Libro de los guardianes y gobernadores de Cuauhtinchan* : 1995, folio 23r.



**Document VII-4**

Les écuries du juge Puga à Iztacalco, *Codex Osuna*, folio 11r, 1565



Les religieux, les clercs et les moines, faisaient également partie des « justices ». L'archevêque de Mexico, Juan de Zumárraga (1468-1548), disposait de plusieurs montures de service : quatre chevaux, deux mules et un grand mulet avec tout le harnachement nécessaire. L'archevêque avait l'habitude de monter le grand mulet

jusqu'à ce qu'il souffre d'une chute en 1545<sup>484</sup>. Le 13 décembre 1551, don Domingo de Figueroa, un gouverneur indien de Cimatlan, recevait, outre une licence pour une *jaca*, l'obligation de prêter la *jaca* aux religieux de passage dans le village<sup>485</sup>. En 1567, dans une lettre anonyme dirigée au roi, l'auteur, peut-être un religieux, explicitait l'usage de montures de service par les religieux : « il doit être ordonné qu'aucun clerc n'ait d'élevages de chevaux, ni plus d'une ou deux montures parce qu'ils briment les Indiens qui ont la charge de les garder, de les nourrir et de les soigner »<sup>486</sup>. À la Villa del Nombre de Dios dans l'actuelle province de Durango dans le nord du pays, les Indiens mexicains et *michoacanos* avaient notamment le devoir de s'occuper des chevaux du clergé local quelques semaines par an<sup>487</sup>. Par ailleurs, les religieux disposaient des chevaux des communautés indiennes, comme en témoigne Thomas Gage<sup>488</sup> au début du XVII<sup>e</sup> siècle :

« Les Indiens avaient ordre du président de Oaxaca de donner des vivres et des chevaux de lieu en lieu à tous les religieux qui n'auraient point d'argent, pourvu qu'ils écrivissent seulement dans le registre du greffe la dépense qu'ils auraient faite, et qu'ils ne demeurent pas plus de vingt-quatre heures en chaque lieu. Et à la fin de l'année les Indiens sont obligés de porter ce registre au magistrat espagnol dont ils dépendent, qui l'ayant vu et approuvé toute la dépense qui s'y trouve enregistrée, elle doit ensuite être acquittée sur les deniers publics de la ville ou du lieu où ils sont ; et pour cet effet, l'on cultive ordinairement un certain nombre d'arpents de terre que l'on ensemeince tous les ans de froment et de maïs, dont la récolte n'est employée qu'à l'acquit de ces dépenses-là »<sup>489</sup>.

D'une façon générale, au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, les officiers de la Couronne « d'en bas » et « d'en haut », laïques et religieux, multiplièrent les chevaux et les mules de service et abusèrent des privilèges chevalins. Outre le *Codex Osuna*, il existe à ce

<sup>484</sup> Porras Muñoz : 1988, 72.

<sup>485</sup> Zavala : 1982, licence datée du 13 décembre 1551 : « *la cual licencia le da con cargo que cuando algun religioso fuere a visitar los pueblos comarcanos sea obligado a le prestarla dicha jaca en que vaya* ».

<sup>486</sup> Zavala, TII : 1985, 106: « *se debe mandar que ningún clérigo tenga cría de caballos, ni más de una cabalgadura y a lo más dos, porque vejan a los indios en guardarlos, alimentarlos y curarlos* ».

<sup>487</sup> Barlow et Smisor : 1943, 48: « *y mexicatlacatli yey semana ... cavayo qui piasque, y michihuacatlaca ome semana ... cabayo piesque* ».

<sup>488</sup> Thomas Gage (1603-1656) est un anglais qui portait l'habit de dominicain. Il voyagea en Nouvelle-Espagne et en Amérique Centrale entre 1626 et 1637, périple au terme duquel il rédigea un récit de voyage. Voir chapitre 13.

<sup>489</sup> Gage : 1979, 94.

sujet d'innombrables témoignages, comme celui des Indiens de Taxco qui dénoncèrent « les grandes quantité d'herbes » –dix-huit mesures- qu'ils devaient remettre aux juges chaque semaine<sup>490</sup>. Le temps des « hommes pauvres », de ces conquérants sans montures (*desencabalgados*<sup>491</sup>), était bien révolu. Aussi, une série de mesures tentèrent de remettre de l'ordre. En contrôlant les montures de service de ses officiers, la Couronne cherchaient à limiter leur pouvoir, qui, avec les chevaux, revêtait une force symbolique évidente. Aussi, dans une ordonnance émise le 30 octobre 1587<sup>492</sup>, il fut interdit aux « justices » de s'adonner à l'élevage équin ; par ailleurs, elles furent limitées, pour leur service, à trois équidés, des chevaux ou des mules, et à deux mesures d'herbe<sup>493</sup> qui devaient être directement payées aux *macehuals* au tarif réglementaire qui était fixé à un réal la charge<sup>494</sup>. D'autres mesures visèrent à limiter le pouvoir des officiers de la Couronne à travers la protection des chevaux indiens. En effet, les « justices » avaient pris l'habitude de disposer des communautés indiennes. Nombre d'entre-elles demandèrent protection (*amparo*) au vice-roi, tels les Indiens originaires de Malinalco, de Metepec, de Teotihuacan ou encore de Ystapa pour ne citer que quelques exemples en provenance de l'évêché de Mexico<sup>495</sup>. La survivance de ce type de mesures, encore au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>496</sup>, montre que le problème ne fut jamais complètement résolu, et que la tentation seigneuriale n'eut de cesse d'habiter les officiers de la Couronne de l'époque coloniale, ce qui « scandalisa » Thomas Gage :

« nous ne trouvâmes pas seulement étrange, mais nous fûmes extrêmement scandalisés, de voir un religieux du couvent de Xalapa monter à cheval avec son laquais derrière lui seulement pour aller au bout de la ville entendre la confession d'un homme agonisant, avec son habit long, relevé et attaché à sa ceinture, pour faire voir un bas de soie orangé et des souliers de maroquin proprement faits, avec des caleçons de toile de Hollande et un passement de quatre doigts attaché au haut de la jambe »<sup>497</sup>.

<sup>490</sup> AGN, Reales Cédulas 3, duplicado, exp. 71, folios 44v-45r, 1587.

<sup>491</sup> Paso y Troncoso, TI : 1942, 156.

<sup>492</sup> Voir annexes, A-VII-5, « Ordonnance sur les chevaux des officiers de la couronne », 1587.

<sup>493</sup> Il s'agit peut-être de deux mesures par chevaux et par jour, bien que dans les documents, ces équivalences ne sont pas claires.

<sup>494</sup> Rappelons qu'en 1565, le tarif réglementaire de la mesure était fixé à un demi réal. Il passa d'un demi réal à un réal entre 1565 et 1587.

<sup>495</sup> Dans l'ordre: AGN, Indios 6, exp. 597 ; Indios 5, exp. 723 ; Indios 3, exp. 114 ; Indios 6, exp. 808.

<sup>496</sup> AGN, Indios 7, exp. 280 ; Indios 9, exp. 130, exp. 145 (1618-1619); Indios 11, exp. 402 (1639).

<sup>497</sup> Gage, TI : 1979, 82.



Ainsi, de la Conquête au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, les chevaux de services se retrouvèrent au coeur de dynamiques de pouvoir qui se jouaient entre la Couronne et ses serviteurs. D'un côté, le cheval se présenta comme « pain béni ». Après la promulgation des *Lois Nouvelles*, qu'avait la Couronne d'autre à offrir à ses fonctionnaires ? Plus d'*encomiendas*, plus d'esclaves et des salaires faibles. Mais l'usage de montures de service fut encadré, afin de limiter le pouvoir de ses serviteurs. Le cheval dans les mondes indiens fut pareillement encadré.

## L'homme à cheval indien

Les cédulas royales de 1529 et de 1568-1570 qui interdisaient la monte de chevaux aux Indiens sont connues. Il n'est pas inutile de rappeler leur contenu.

Ce fut dans un contexte politique chaotique, de rivalités acerbes entre les diverses factions de conquérants, de conquêtes et d'expéditions toujours plus lointaines et incertaines, du péril omniprésent d'une guerre civile ou de rébellions indiennes, que l'ordonnance de 1529 vit le jour, alors que l'Audience royale présidée par Nuño de Guzmán (1490-1544) tentait bon gré, mal gré d'instaurer de l'ordre<sup>498</sup> :

« [titre] Que les Indiens n'aient ni chevaux, ni mules, ni armes, sous peine de mort.  
1529

Vous devrez défendre et assurer qu'aucun n'ose donner ou vendre, ni d'aucune autre façon qui soit à sa portée, aucun cheval ni aucune jument à aucun Indien de cette terre, ni d'aucune autre, pour l'inconvénient qu'ils pourraient devenir d'habiles cavaliers [*diestros a cauallo*] ; sous peine de mort et perte des biens »<sup>499</sup>.

L'ordonnance s'adressait aux Espagnols, à qui elle interdisait la vente de chevaux et de juments aux Indiens, sous peine de mort. En effet, à cette date, les chevaux demeuraient rares et chers. Bien que les prix aient baissé depuis la Conquête, il fallait encore déboursier entre cent et deux cents pesos d'or pour des juments ou chevaux sellés et bridés<sup>500</sup>. Il n'est peut-être pas anodin qu'au moment où la loi fut promulguée, Nuño de Guzmán se préparait à aller conquérir les provinces septentrionales du Jalisco et qu'il parvint à réunir deux cent cinquante montures, du jamais vu dans une expédition<sup>501</sup>. L'interdiction de vendre des chevaux aux Indiens répondait donc à un objectif militaire, celui de maintenir les chevaux dans les rangs des armées espagnoles. Cette gestion du stock des chevaux était somme toute banale en temps de guerre.

---

<sup>498</sup> La nomination de Nuño Beltrán semble difficile à comprendre puisque ses actions –esclavage, trafic d'esclaves, violence- allaient dans le sens contraire des valeurs et des objectifs mis en avant par la Couronne. Voir : León-Portilla : 1999, 65-70.

<sup>499</sup> Encinas : 1945 : « *Habéis de defender y proveer, que ninguno sea osado de dar vendido ni dado, ni en otra manera, que pueda venir a su poder, a ninguno indio de la dicha tierra, ni fuera della cavallo ni yegua por el inconveniente, que por dello podría suceder en hacérselos indios diestros de andar a cavallo so pena de muerte y perdimiento de bienes* ». Texte intégral en annexes, A-VII-3.

<sup>500</sup> Voir annexes, A-I-3.

<sup>501</sup> Voir annexes, A-I-2.

Quelques années auparavant, en 1523, les *cortès* de Tolède avaient recommandé au roi Charles Quint de surveiller les exportations de chevaux vers la France<sup>502</sup>. D'un autre côté, l'ordonnance de 1529 évoquait les Indiens comme d'« habiles cavaliers » potentiels, *diestros a caballo*. En référence aux « irréductibles » Indiens que les conquérants avaient affrontés lors de leurs incursions dans les provinces du Michoacán et du Pánuco (1521-1522) ? Y avait-il vraiment déjà en 1529 des Indiens « habiles cavaliers » menaçants ? Ou bien, les autorités espagnoles puisaient-elles leur hantise « d'habiles cavaliers » dans le souvenir des ennemis du passé, les cavaliers d'Allah ?

Au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, les chevaux de service et les privilèges chevalins furent définis dans le cadre de la communauté indienne<sup>503</sup>. Faute de pouvoir interdire les chevaux de service aux Indiens, elle chercha à les contrôler. En 1549, les *Ordonnances de Cuauhtinchan* réglementèrent l'usage des équidés de service. C'étaient les autorités, le gouverneur (*governador*) et les conseillers municipaux (*alcaldes, regidores*) qui décideraient, avec le *corregidor*, de l'achat des chevaux et si « une autre personne décidait d'acheter des chevaux, elle le ferait avec ses propres ressources et non avec celles de la communauté »<sup>504</sup>. A Tlaxcala en 1551, le vice-roi don Luis de Velasco ordonna la concession via une licence de cinq chevaux de service sellés (*cauallos yuan sillas*), au conseil municipal indien de Tlaxcala « puisqu'ils seront nécessaires pour le service des membres du conseil municipal (*regidor* et *alcalde*) et des gouverneurs (*tlatoque*) »<sup>505</sup>. Deux des chevaux, d'une valeur de vingt pesos chacun, furent achetés avec les fonds de la *caja de comunidad*, sorte de « trésor communal », alimenté par un impôt personnel d'un réal et demi<sup>506</sup>. Le responsable des terres communales, le *mayordomo*, avait quant à lui la charge de la nourriture (du maïs) de ces chevaux de service. En 1552, une licence fut concédée aux gouverneurs, aux nobles (*principales*) et aux conseillers municipaux (*regidores*) de Tlamanalco pour « quatre chevaux avec selle de bât (*albarda*) pour le service [des autorités] du dit village »<sup>507</sup>. En 1558, soixante-quinze pesos furent dépensés pour l'achat de deux chevaux pour la

<sup>502</sup> *Historia general de España y América*, TVI : 1986, 187.

<sup>503</sup> Pour une définition juridique de ce terme, voir *Historia General de México* : 2000, 254.

<sup>504</sup> Reyes García : 1988, 209 : « yn tla occen tlamantli aca yc tenauatiz ynic mocouaz cauallo yeuatl iyaxca popoliuiz amo izaxca in comunidad » (traduction à l'espagnol de Luis Reyes García).

<sup>505</sup> Celestino Solís : 1985, 120. Les actes furent rédigés en nahuatl. Traduction à l'espagnol de Eustaquio Celestino Solís.

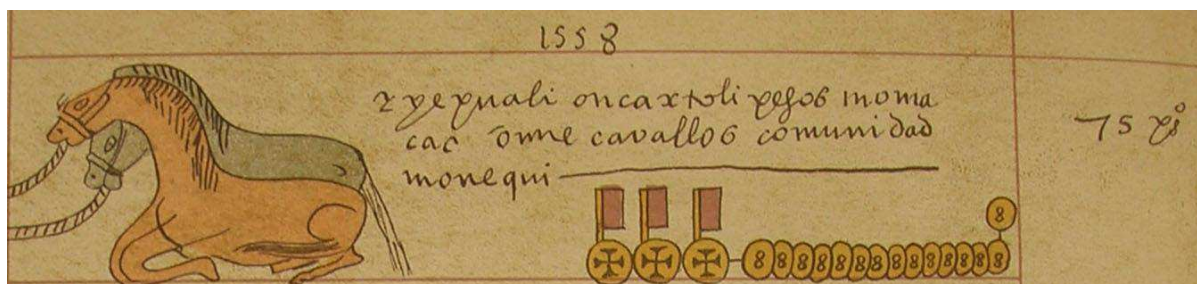
<sup>506</sup> *Historia General de México* : 2000, 254.

<sup>507</sup> Zavala : 1982, licence du 21 avril 1552 : « cuatro caballos para albarda para el común del dicho pueblo ».

« communauté » (*comunidad*) de Santa Catalina Texupan dans la Mixteca Alta, avec les fonds de la *caja de comunidad*<sup>508</sup>.

#### Document VII-5

Dépense pour deux chevaux en 1558, *Codex Sierra*



Le plus souvent, les chevaux de service des Indiens furent attribués personnellement, directement par le vice-roi, *via* une licence. A la différence des chevaux achetés pour les besoins de la communauté, c'est-à-dire pour le service de ses autorités, avec les fonds de la *caja de comunidad*, ces licences « personnelles » confirmèrent, souvent, une situation de fait. Elles se présentaient vraisemblablement sous la forme d'un papier sur lequel était inscrit le même texte qui avait été enregistré dans les livres de gouvernement, *los libros de gobernación*, sorte de registre de l'ensemble des mesures prises ayant trait aux Indiens et aujourd'hui conservé à l'*Archivo General de la Nación* à Mexico dans les sections « *General de Parte* » et « *Indios* »<sup>509</sup> ; en témoigne ce commentaire : « l'Indien a demandé à ce qu'il lui soit donné un duplicata [de la licence] car il a perdu l'original »<sup>510</sup>. Porter le papier sur soi était gage de tranquillité, les justices espagnoles n'ayant alors pas mot à redire. L'absence du permis en revanche pouvait entraîner des conséquences fâcheuses. Miguel de Alvarado, un Indien originaire du village de Tlacotlapilco dans l'actuel état de Hidalgo, se vit quitter son cheval par l'*alcalde mayor*. L'Indien alla plaider sa cause devant le vice-roi et obtint gain de cause : l'*alcalde mayor* dut lui rendre son cheval<sup>511</sup>. L'Indien Juan Agustín de Tzintzuntzan, l'ancienne capitale tarasque dans le Michoacán, eut moins de chance. Il passa en jugement devant l'*alcalde mayor* le 12 juin 1573 accusé de chevaucher « avec selle et bride » à Morelia, la capitale de l'évêché, sans le

<sup>508</sup> *Codex Sierra* : 1933, 20, « *yei puali on caxtoli pesos moma cac õme cavallos comunidad monequi* ». Voir chapitre 6 pour une mise en contexte du codex.

<sup>509</sup> Voir exemple de licences en annexes, A-VII-6.

<sup>510</sup> AGN, Indios 4, exp. 256.

<sup>511</sup> AGN, GP 2, exp. 199 (1579), voir reproduction du document en annexes, A-VII-6.

permis<sup>512</sup>. Juan Agustín perdit son cheval qui fut vendu aux enchères. Toutefois, ce genre de cas demeure rare. Avec ou sans licences, les Indiens possédaient et montaient des chevaux.

Ces licences personnelles firent leur apparition avec le premier vice-roi, don Antonio de Mendoza (1535-1550). Nous ne disposons pas d'évaluations globales de ces licences dans les années quarante. Néanmoins, à Cuauhtinchan par exemple, en 1549, de nombreux nobles et *macehuales* étaient déjà en possession de licences pour des petits chevaux qu'ils avaient achetés à leur frais<sup>513</sup>. Entre 1550 et 1552, un peu plus d'une centaine de licences furent concédées personnellement. Elles touchèrent d'abord les *principales* (40%), ensuite les caciques (22%) et les gouverneurs<sup>514</sup> (20%), et aussi quelques *macehuales* (*indios naturales*)<sup>515</sup>.

Les *principales*, *caciques* et *gobernadores* correspondaient aux couches sociales indiennes élevées de l'époque coloniale vaguement héritières des noblesses précolombiennes. Avant d'entrer en contact avec les conquérants au début du XVI<sup>e</sup> siècle, celles-ci avaient régné sur des seigneuries (l'*altepetl* des Nahuas, le *ñuu* des Mixtèques). Les noblesses précolombiennes remplissaient de hautes charges politiques, militaires, religieuses et de ce fait, elles jouissaient de privilèges à travers par exemple l'exemption du tribut. En outre, elles s'accommodaient d'un mode de vie fastueux qui les distinguaient des hommes du peuple : le vêtement, la coiffure, les sandales, les bijoux, l'habitat et même la langue<sup>516</sup> différenciaient les nobles de la plèbe. Les noblesses précolombiennes apparaissent fortement diversifiées et hiérarchisées. En haut de la hiérarchie aztèque trônait le *hueytlatoani* « celui qui parle et qui est grand », c'est-à-dire « le grand gouverneur » : le roi. Moctezuma Xocoyotzin (1466-1520) était, à l'arrivée de Hernán Cortés et de ses troupes à Tenochtitlán, le *hueytlatoani* de la triple alliance. Le *tlatoani*, « celui qui parle », définissait un gouverneur de haut rang. En dessous se trouvaient les *teuctlatoque* et les *teteuctin*, des gouverneurs subordonnés à un ou des *tlatoque*. Autour de cette classe dirigeante de haut rang, a fortiori nobles, une

---

<sup>512</sup> AHCP, caja 3, exp. 23.

<sup>513</sup> Reyes García : 1988, 209 : « *no yuan he yca ca onicaquitilloc miecquintin pipiltin yuan maceualtin ynic he quipiya licencia inic uel quipiyazque tepiton caualllo haca oquimocouique* ».

<sup>514</sup> Ils apparaissent la plupart du temps comme « cacique et gouverneur ».

<sup>515</sup> Voir annexes A-VII-7, tableau de la répartition sociale des licences entre 1550 et 1639.

<sup>516</sup> Ainsi, les Mexicas distinguaient la langue des nobles, le *tecpillatolli*, de la langue commune, le *macehuallatolli*

multitude de *pipiltin* se déployait. Des *pipiltin* c'est-à-dire des nobles qui jouissaient de privilèges et qui participaient aux tâches subalternes et souvent locales du gouvernement. Il existe des dizaines de qualificatifs selon les rangs, les fonctions et les lignages<sup>517</sup>, une diversité sémantique qui disparut avec la Conquête.

Les conquérants puis l'administration vice-royale entretenirent des relations ambiguës avec ces noblesses indiennes qui apparaissaient tout autant indispensables - puisqu'elles assumaient entre autre la récolte du tribut et l'organisation du travail- que gênantes avec les risques inhérents de conflits pour le pouvoir et la terre. D'une façon générale, après la Conquête, les termes « *principales* », « *caciques* » et « *gobernadores* » désignèrent les noblesses indiennes en opposition aux « *macehuals* », les gens du peuple. Les caciques héritèrent des fonctions et du pouvoir étendu des *tlatoque*, *teuctlatoque* et autres *teteuctin*. Les termes « *principales* » ou « *pipiltin* » désignaient les petits nobles, un peu comme les *hidalgos* espagnols. Ils occupèrent les postes secondaires du conseil municipal indien (*regidores* et *alcaldes*). Enfin, le *gobernador*, élu, représentait la plus haute autorité du conseil municipal indien<sup>518</sup> et il n'avait donc pas d'équivalence dans les mondes précolombiens. Cette charge fut de fait souvent bridée par les caciques locaux. La filiation entre les noblesses de l'époque préhispanique et celles de la vice-royauté, n'est bien sûr, pas toujours avérée. La reconnaissance des patrimoines des seigneurs indiens fut un combat général et décisif de l'histoire du Mexique colonial<sup>519</sup>. Si les caciques ont fait l'objet de nombreuses études<sup>520</sup>, la masse des *principales* est plus difficile à cerner. Entre les *macehuals* et les *principales* de l'époque coloniale, il n'existât bien souvent qu'un fossé étroit qui n'eut pas de difficulté à être franchi, le cheval permettant, comme nous le verrons plus loin, de le faire.

Grâce à la licence qu'ils avaient reçue personnellement, ces cavaliers indiens devenaient des hommes à cheval. Néanmoins, ils se distinguaient des serviteurs espagnols de la Couronne à travers le type de monture et de harnachement. Au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, l'homme à cheval indien, qu'il fût cacique, gouverneur, noble ou simple *macehual*, montait exclusivement des petits chevaux (*jacas*). Le type de harnachement signalait le rang de l'homme à cheval indien. Les moins fortunés d'entre eux, comme

---

<sup>517</sup> Voir Tena, II: 2003, 386-387; Terraciano: 2001, 397-4000; López Sarrelangue: 1965, 40.

<sup>518</sup> *Historia general de México* : 2000, 253.

<sup>519</sup> López Sarrelangue : 1965, 83.

<sup>520</sup> Voir par exemple Pérez-Rocha et Tena : 2000 et López Sarrelangue : 1965.

Francisco Pérez, un *macehual* de Cimatlan<sup>521</sup>, montaient « sans selle » (*sin silla*) mais avec une bride aussi rudimentaire soit-elle, même si celle-ci n'est pas signalée. Quant aux petites noblesses, elles montaient avec « selle de bât et bride », *albarda y freno*. Enfin quelques privilégiés seulement, c'est-à-dire des caciques, montaient avec « selle et bride », *silla y freno*. Ce fut le cas de don Fernando, fils de don Luis, « seigneur » de Cuilapan dans la Mixtèque, qui reçut une licence le 9 février 1552 pour « chevaucher un petit cheval avec selle et bride »<sup>522</sup>.

Au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, il y a avait à peu près autant d'hommes à cheval indiens que d'hommes à cheval *corregidores* et *alcaldes mayores*, une centaine dans les deux cas. Mais, dans des sociétés indiennes qui tendaient à se transformer rapidement, au gré des épidémies, des restructurations administratives et politiques, des déplacements en tout genre, les hommes à cheval indiens se multiplièrent au-delà des sphères de la noblesse comme en témoignent divers témoignages contemporains de cette première vague de licences. Le franciscain Motolonia (†1569) constatant « qu'il y a déjà de nombreux Indiens qui usent et qui s'habituent aux chevaux (...) devenant des cavaliers qui égalent les Espagnols »<sup>523</sup>, recommandait à l'empereur de limiter la concession de licences aux seuls nobles indiens (*principales señores*). De façon similaire, un autre franciscain, Francisco de Mena, qui fut *Comisario General de Indias*<sup>524</sup>, souhaitait que l'usage des chevaux de selle fût exclusivement réservé aux caciques et à leurs héritiers légitimes<sup>525</sup>. Enfin, Gonzalo Díaz de Vargas, un Espagnol *alguacil mayor y regidor* de Puebla (donc un homme à cheval), proposait d'interdire purement et simplement la monte de chevaux et de petits chevaux aux Indiens, et de leurs préférer les mules, les mulets et les ânes<sup>526</sup>. Les « justices » espagnoles voyaient le danger que représentait, pour elles, la concession de licences aux Indiens. Ces derniers ne devenaient-ils pas leurs égaux ? N'apparaissaient-ils pas comme un contre pouvoir ? L'ensemble de ces dires et suggestions finirent par arriver aux oreilles du Roi qui promulgua une ordonnance (émise en 1568 et réitérée en 1570) qui incitait à limiter les hommes à cheval indiens :

<sup>521</sup> Zavala : 1982, licence concédée en février 1552.

<sup>522</sup> *Ibid*, licence datée du 9 février 1552, « *para andar en jaca con silla y freno* ».

<sup>523</sup> Rubio Mañé : 1946, 118 : « *pues que ya muchos indios usan de caballos, no sería malo que Vuestra Majestad mandase que no se diere licencia para tener caballos sino a los principales señores, porque si se hacen los indios a los caballos, muchos se van haciendo jinetes, y querranse igualar por tiempo a los españoles* ».

<sup>524</sup> Sorte de *visitador* des ordres religieux.

<sup>525</sup> Silvio Zavala, I: 1985, 551.

<sup>526</sup> *Ibid*, 96.

« Le Roi. [Monsieur] le Président et [messieurs] les juges de notre Audience royale qui se trouve dans la ville de Mexico en Nouvelle-Espagne. Il nous a été relaté que d'ordinaire certains naturels de ces terres montent à cheval, et avec des masques ils pratiquent des réjouissances [jeux équestres] ; et en cela et en d'autres manières, ils imitent les Espagnols. Il en résulte des dépenses superflues et de grands dommages ; comme par ailleurs ils n'entretiennent pas leurs cultures, nous ordonnons que les Indiens ne montent pas de chevaux. Il est dangereux pour les Indiens l'usage de cette nouveauté puisqu'ils sont d'une nature oisive »<sup>527</sup>.

Dans les années qui suivirent la promulgation de l'ordonnance, les chevaux de service des Indiens, loin de disparaître, se multiplièrent. Une nouvelle vague de licences déferla sur la Nouvelle-Espagne entre 1575 et 1583<sup>528</sup>. Elles consacrèrent la mule et le mulet comme équidé de selle et elles furent concédées avec selle et bride (*silla y freno*), une progression par rapport à la vague de licences du milieu du siècle. Quelques années plus tard, entre 1579 et 1589, les équidés de selle apparurent plus variés, nous trouvons tout autant de petits chevaux que de chevaux, de mules et de mulets montés avec selle et bride, *silla y freno*. A partir de 1590, la quasi-totalité des licences évoquait le « cheval avec selle et bride », *caballo con silla y freno* dans cette décennie (1590-1600) qui compose la troisième vague de licences et qui fut en cette matière la plus prolifique<sup>529</sup>. Ils provenaient dans leur ensemble des *cabeceras*, ces chefs-lieux dans lesquels les officiers de la couronne résidaient. Au total, sur l'ensemble du corpus des licences, trois cent dix-huit villages ont été répertoriés. Il existait des lieux dans lesquels les hommes à cheval espagnols dominaient et d'autres dans lesquels au contraire les hommes à cheval indiens se comptaient en plus grand nombre. Parmi les premiers, nous trouvons la

---

<sup>527</sup> Encinas : 1945 : « *El Rey. Presidente y oidores de la nuestra audiencia real que reside en la ciudad de México de la Nueva España. A nos se ha hecho relación que algunos Indios naturales de esta tierra andan a cavallo de ordinario, y con mascarar haciendo de regocijos, y en otros actos imitando esto a los Españoles, de que redundan gran daño, por los gastos superfluos que hacen demás de no poder acudir ni atender en sus granjerías [...] mandado que los dichos Indios no anden a caballo [...] viene mucho daño a los dichos Indios usar desta novedad así por ser ellos ociosos naturalmente* ». Texte intégral en annexes, A-VII-4.

<sup>528</sup> Entre 1575 et 1583, nous avons répertorié cent cinquante-sept licences, recensement non exhaustif. Voir annexes, A-VII-7.

<sup>529</sup> Nous avons identifié plus de quatre cents Indiens qui bénéficiaires de ces licences entre 1590 et 1599, ce qui signifie qu'il en existe beaucoup plus : certaines nous ont échappées, d'autres n'ont pu être identifiées, *etcetera*.



capitale et les villes d'Espagnols, *villas de españoles*, dans lesquelles la majorité des Espagnols de la Nouvelle-Espagne résidaient. Entre 1589 et 1594, seulement deux licences furent concédées à Mexico, trois à Oaxaca et une à Morelia (Ciudad de Michoacán). Parmi les seconds, Tecamachalco (16)<sup>530</sup> dans l'évêché de Puebla, Etlá (17) et Yanhuatlán (13) dans l'évêché de Oaxaca apparaissent comme les capitales des licences. Ce trio de tête est pour le moins étonnant. Si Yanhuatlán s'affichait comme capitale régionale politique et économique de la Mixtèque<sup>531</sup>, Tecamachalco n'était en revanche qu'une bourgade située dans la vallée de Puebla qui ne fut jamais un « haut lieu de l'histoire coloniale »<sup>532</sup>. Néanmoins, les *Annales de Tecamachalco*<sup>533</sup> témoignent du grand dynamisme politique indigène qui habitait le village et montrent que d'un point de vue indien, les licences de selle n'apparaissaient peut-être pas tant comme un contre pouvoir face aux « justices » espagnoles que comme un instrument de suprématie à l'intérieur de la société indigène. La répartition des licences ne révèle-t-elle pas la concurrence que se livraient les Indiens et les villages entre eux ? Pourquoi tant de licences à Tepeji de la Seda (9) et à Acatlán (6) dans l'évêché de Puebla ? La forte présence de licences à Capácuaro, Cuitzeo (8) et Pátzcuaro (7) dans le Michoacán, ne signalait-elle pas la désagrégation du pouvoir indien à Tzintzuntzan (5), l'ancienne capitale tarasque ? Les licences à Tlaxcala (8) ne montrent-elles pas la force du conseil municipal indien de cette ville, si proche de Puebla ? Celles à Coixtlahuaca (8) enfin ne sont-elles pas révélatrices du conflit qui opposait le chef lieu chocho à ses *sujetos* ?

De ces « hommes à cheval » indiens, nous ne connaissons souvent que le nom, le rang et le lieu d'origine. Les patronymes, calqués sur le modèle espagnol, dévoilent le prestige d'un lignage ou d'une petite noblesse<sup>534</sup>. Les patronymes prestigieux distinguèrent les personnages de haut rang (les caciques) et des lignages indiens qui s'imposèrent pendant la colonie, mais dont la filiation préhispanique n'est pas toujours avérée. Ceux des licences qui apparaissent dans l'évêché de Oaxaca rendent compte d'une diversité relative : « de Mendoza » et « de Velasco », des deux premiers vice-rois de la Nouvelle-Espagne ; « de Alvarado », « de Guzmán », « de Tapia », « de

<sup>530</sup> () : licences concédées personnellement pour des chevaucher des chevaux avec « selle et bride » entre 1589 et 1594. A partir des volumes Indios I à VI de l'AGN.

<sup>531</sup> Voir chapitres suivants.

<sup>532</sup> Gruzinski : 1994, 93.

<sup>533</sup> Celestino Solís et Reyes García : 1992.

<sup>534</sup> Dans la Mixteca, les caciques et les nobles furent les premiers indiens à se doter de noms espagnols. En 1570, les Indiens portaient dans leur ensemble un prénom baptismal et un nom espagnol (Terraciano : 2001, 151-157).

Tovar » en souvenir des grands capitaines de la Conquête<sup>535</sup> ; « de Santiago », « de los Reyes », « de los Ángeles », « de la Cruz », « de Navarrete » aux saints et à des références bibliques, dominant<sup>536</sup>. Les Indiens qui partageaient un patronyme avaient-ils des liens familiaux ?

Prenons l'exemple du patronyme « de Mendoza » qui est l'un des plus fréquents dans le corpus des licences de l'évêché de Oaxaca lors de la troisième vague de licences (environ 17%)<sup>537</sup>. « De Mendoza » se concentre dans trois zones, dans la Mixteca Alta entre Coixtlahuaca, Teozacualco, Ixcatlan et Teposcolula, dans la vallée de Oaxaca autour de Etila, Tlacolula et Ayoquesco, et dans la Mixteca Baja vers Tecomaxtlahuaca et Tonalá. La concentration des « de Mendoza » témoigne-t-elle de réseaux d'alliance et des stratégies mises en œuvre par des nobles indiens qui cherchèrent à légitimer leur pouvoir dans le nouveau cadre colonial en cherchant à enraciner un lignage ? Nous savons que Coixtlahuaca, Tonalá, Tecomaxtlahuaca et Teozacualco formaient, à l'époque préhispanique, des seigneuries qui avaient entretenu des échanges et des relations intenses. La présence des « de Mendoza » dans ces villages n'est donc peut-être pas seulement que le fruit du hasard.

Il est parfois possible de mettre en lumière les liens de parenté qui existaient vraisemblablement entre des hommes qui portaient un patronyme commun, au moins à l'échelle du village et du canton. A l'échelle du canton d'abord. Don José Hurtado de Mendoza, *principal* de Teozacualco reçu en 1583 une licence pour « se déplacer à cheval avec selle et bride »<sup>538</sup>. En 1573, il existait à Tilantongo, au nord de Teozacualco, un cacique du nom de Francisco de Mendoza qui se targuait d'être l'héritier d'un lignage dont les origines remontaient au X<sup>e</sup> siècle<sup>539</sup>. Or, avant la Conquête, les seigneurs de Teozacualco payaient un tribut à ceux de Tilantongo. Les caciques « de Mendoza » de Tilantongo avaient-ils noué, après la Conquête, des alliances matrimoniales avec leur ancien vassal ou *vice versa* ? A l'échelle du village, revenons à Coixtlahuaca. Les bénéficiaires de licences « de Mendoza » à Coixtlahuaca, Francisco et Felipe, respectivement en 1591 et en 1593<sup>540</sup>, étaient vraisemblablement des frères, c'est du moins ce que révèle le testament de Francisco de Mendoza rédigé en 1597 : « je lègue [l'ensemble de mes biens] à mon frère, don Felipe de Mendoza, qui est

---

<sup>535</sup> « Cortés » fut emprunté comme nom ordinaire, sans particule.

<sup>536</sup> Liste de patronymes non exhaustive.

<sup>537</sup> Cent quarante-deux licences entre 1589 et 1600, voir annexes, A-VII-7.

<sup>538</sup> AGN, Indios II, exp. 238.

<sup>539</sup> Mapa de Teozacualco, 1580.

<sup>540</sup> AGN, Indios IV, exp. 635 et Indios VI, exp. 698.

mon frère légitime, d'un père et d'une mère, c'est avec toute ma volonté que je le fais mon légitime héritier, que tout ce qui m'appartient lui appartienne, et avec tout mon cœur je lui lègue »<sup>541</sup>. L'héritage n'était pas des moindres, il se composait de hameaux (*estancias*), de troupeaux des moutons, de chèvres et de vaches (qui se comptaient en milliers), quelques mules sauvages (six), de la vaisselle d'argent, quatre cents pesos d'argent, une maison et des terres.

S'il existe un rapport direct entre les patronymes prestigieux et le lustre de la famille indienne, les manants au contraire durent se contenter de noms anodins<sup>542</sup>. Les patronymes ordinaires et sans particule, souvent terminés en *-ez* (López, Hernández...), furent réservés aux *macehuales* et aux petits nobles<sup>543</sup>. Dans certains villages indiens, ils dominent. C'est par exemple le cas à Yanhuatlán. Entre 1575 et 1594, neuf Indiens portaient le nom de « López », soit le tiers des bénéficiaires de licences de monte en ces années, cinq portaient celui de « García » et trois celui de « Hernández »<sup>544</sup>. Au total, dans la capitale mixtèque dans le dernier quart du XVI<sup>e</sup> siècle, les noms sans particules et ordinaires composent les deux tiers du corpus. Il s'agissait pour la plupart de petits nobles puisqu'ils se définirent comme *principales* et *naturales* (*macehuales*). Nous trouvons-nous face à des roturiers, qui, *via* la licence, s'annoblissaient ? Quelles étaient leurs relations familiales ? Domingo López, Gonzalo López, Andrés López et Diego López qui obtinrent des licences la même année à Yanhuatlán partageaient-ils des liens de parenté<sup>545</sup> ?

À Tecamachalco<sup>546</sup>, les patronymes ordinaires dominaient également (dix sur dix-sept) à l'exception des Gerson dont le nom français était chic et distingué. Juan Osorio, Bartolomé Jiménez, Bartolomé Vásquez, Jusepe Mejía, Juan Bautista, Thomas Gerson, Diego Romano, Juan Gerson, Diego López et Joaquin Ramirez reçurent chacun des licences de monte entre 1589 et 1590<sup>547</sup>. On peut penser que Tomás Gerson, Juan Gerson et Diego Romano qui reçurent leurs licences le même jour<sup>548</sup>, se rendirent

<sup>541</sup> AGN, Tierras, vol. 232, exp. 1 : « y todo se lo dejo a mi hermano don Felipe de Medoza que es mi hermano lejítimo de un padre y de una madre con toda mi voluntad lo hago mi heredero, que todo lo que es mío sea suyo... y con todo mi corazón se lo dejo ».

<sup>542</sup> Gruzinski : 1994, 100-101.

<sup>543</sup> Terraciano : 2001, 155.

<sup>544</sup> Vingt-huit licences de monte furent concédées à Yanhuatlán entre 1575 et 1594.

<sup>545</sup> C'est-à-dire en 1575. AGN, General de Parte I, exp. 77, 166, 181.

<sup>546</sup> Où dix-sept licences de monte furent concédées entre 1589 et 1594.

<sup>547</sup> AGN, Indios 4, exp. 921, Indios 3, exp. 633, Indios 5, exp. 532, Indios 6, exp. 55, 98, 97, 99, 121, 863, 459.

<sup>548</sup> Ce dont rend compte l'apparition de leur licence dans le volume Indios 6 de l'AGN.

ensemble au palais du vice-roi. L'ensemble de ces personnages étaient des notables distingués. Par exemple, Juan Osorio fut membre du conseil municipal de nombreuses années (en 1561, 1567, 1569, 1576, 1578, 1580, 1582, 1584, 1586, 1588, 1590), *diputado de cofradía* (1563, 1589), gouverneur (1571), *tequitlato* (1572), *regidor* (1583), soit une carrière politique qui s'étendit sur une trentaine d'années, la licence pour monter des chevaux apparaissant à son terme<sup>549</sup>. Quant à don Thomas Gerson, il avait déjà bénéficié d'une licence pour se déplacer à cheval en 1555<sup>550</sup>, il exerça, comme Juan Osorio, des fonctions dans le conseil municipal en de nombreuses occasions (1564, 1571, 1576, 1579), il se trouva au coeur de querelles politiques pour le poste de gouverneur (1573, 1579) qu'il brigua enfin dans les années 1580 (1581, 1582, 1585, 1586)<sup>551</sup>, *etcetera...* En outre, la famille Gerson entretenait des liens privilégiés avec les franciscains locaux, desquels ils reçurent un enseignement humaniste d'aussi bonne qualité que s'ils s'étaient trouvé à Mexico<sup>552</sup>. Juan Gerson enfin n'est autre que l'auteur des splendides peintures murales qui ornent le vestibule de l'église du couvent franciscain de Tecamachalco et qui intéressent non pour leur beauté mais pour les chevaux nus qu'elles contiennent et qui seront examinés dans le chapitre 11. Ces exemples montrent que les licences entérinaient parfois un pouvoir politique développé dans le contexte colonial et qui n'avait pas forcément d'antécédents préhispaniques.

Quelques « hommes à cheval » indiens étaient des femmes caciques, *cacicas*. En 1591, Beatriz de Castilleja, « descendante du cacique, seigneur de la province [de Michoacán] » reçut une licence pour se déplacer à cheval avec selle et bride<sup>553</sup>. De fait, doña Beatriz de Castilleja ( ?-1601) apparaît dans d'autres sources comme l'héritière légitime du Caltzontzin, le roi tarasque, dont elle était la petite fille. Pourtant, doña Beatriz de Castilleja était en réalité métisse, fille d'une princesse tarasque (doña María) et d'un conquérant, Francisco de Castilleja<sup>554</sup>. Doña Beatriz de Castilleja était née à Pátzcuaro, la nouvelle capitale provinciale où elle résida et où elle se maria avec un Espagnol. Elle possédait une grande fortune, constituée notamment de terres, de maisons et d'une rente annuelle de 194 000 maravédis (soit un peu plus de sept cents pesos d'or commun, un peu plus du double de la rente des *alcaldes mayores* les mieux

<sup>549</sup> Celestino Solís et Reyes García : 1992.

<sup>550</sup> AGN, Mercedes 4, folio 202v.

<sup>551</sup> Celestino Solís et Reyes García : 1992.

<sup>552</sup> Gruzinski : 1994, 100-101.

<sup>553</sup> Indios 3, exp. 415.

<sup>554</sup> López Sarrelangue : 1965, 184-185.

lotis). Les femmes indiennes qui réclamaient des licences pour monter des chevaux étaient rares mais toutes étaient des femmes de pouvoir. Ana de Santa Barbara fut aussi l'une d'entre-elles. Avec sa fille Maria de Esquivel, elles reçurent en 1591 une licence pour chevaucher une *jaca* avec « selle et bride »<sup>555</sup>. Doña Ana de Santa Barbara se définissait dans son testament comme *tecuchcihuahatl*, la femme-seigneur<sup>556</sup>. Elle possédait des terres, d'élevage principalement, qu'elle avait acquises suite à des héritages et des alliances matrimoniales, et des vassaux. Elle mourut en 1621, trente années après avoir bénéficié de la licence, date à laquelle elle devait déjà avoir un certain âge puisque sa fille l'obtint la même année. C'est donc à un âge avancé qu'elle décéda d'une « grande maladie ». Ses enfants et ses petits enfants, notamment don Diego de Mendoza, le fils de Maria de Esquivel et de son époux, s'attelèrent à développer l'élevage équin dans les nombreuses *estancias* que doña Ana de Santa Barbara avait possédées. Son petit-fils, don Diego de Mendoza, recevait une licence pour monter à cheval en 1618<sup>557</sup>, trois années avant la mort de sa grand-mère. Il administra les terres de l'élevage en fin connaisseur comme en témoigne les « Mémoires » conservées à l'*Archivo General de la Nación*<sup>558</sup>.

Il convient enfin de présenter certains des Indiens qui, pour bénéficier de licences de monte, arguèrent des services qu'ils rendaient ou qu'ils avaient rendu à la Couronne, c'est-à-dire principalement la récolte du tribut et la participation à la guerre chichimèque comme interprètes ou comme soldats<sup>559</sup>. Dans leur majorité, ils provenaient du Michoacán et des bourgades qui ponctuaient la route de l'argent menant aux mines de Zacatecas, comme Jilotepec. Rien que dans cette dernière localité entre 1581 et 1583, cinq licences de monte furent concédées. Ainsi, Jusepe de Santiago, un Indien *principal*, rapportait en 1583 « avoir la charge de collecter le tribut des Indiens (...) mais cette province se trouvant dangereuse à cause des Indiens chichimèques de guerre, il a eu besoin de se déplacer à cheval dans cette juridiction pour assurer la

<sup>555</sup> AGN, Indios 5, exp. 875, 910.

<sup>556</sup> *De teuctli*, « le seigneur ». Voir son testament rédigé en nahuatl dans Rojas Rabiela, TIII : 1999.

<sup>557</sup> AGN, Indios 7, exp. 247.

<sup>558</sup> AGN, Tierras 87, exp. 3, folios 76r-171v : « *Asiento y memoria hecha por mi don Diego de Mendoza de multiplico de ganado mayor que ha habido en las haciendas que yo y mis hermanos y hermanas (...) de que somos herederos por fin y muerte de doña Ana de Santa Barbara nuestra abuela* ».

<sup>559</sup> Voir contexte de cette guerre dans le chapitre 3.

sécurité de sa personne »<sup>560</sup>. Servir comme soldat représenta dans certains cas une façon de s'élever socialement. En 1576, Francisco Martínez, un *macehual* de Ciudad de Michoacán, interprète de la langue tarasque, avait accompagné « les soldats espagnols et des amis indiens » dans les terres de guerre de la *Gran Chichimeca*, et bénéficia de ce fait d'une licence pour monter à cheval et porter des armes, le port d'armes étant en ces années un privilège strictement réservé aux Espagnols<sup>561</sup>. Encore au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, le contexte de la guerre chichimèque était évoqué bien qu'à cette date elle était terminée. En 1639, Juan de Cespédes, un Indien *principal* de San Luis de la Paz au nord de Querétaro, invoquait la frontière chichimèque peut-être en souvenir de sa jeunesse dans laquelle « il avait vécu avec les Espagnols et porté leurs vêtements et vécu avec un nom digne et il avait toujours chevaucher à cheval »<sup>562</sup>. Ce témoignage montre combien certains Indiens se considéraient comme des *ladinos*, le terme définissant les Indiens qui parlaient le castillan<sup>563</sup> et par extension, les Indiens qui avaient adopté les us et coutumes des vainqueurs, c'est-à-dire le vêtement, un mode de vie honorable (*honrado*) à l'image des conquérants qui perpétuaient l'idéal et l'imaginaire du chevalier, la langue, les armes (la dague et l'épée) et bien sûr le cheval. Cette « ladinisation » est particulièrement visible dans les licences au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>564</sup>, mais elle n'impliquait pas nécessairement une rupture totale avec le passé. Le récit du cacique don Marcial de Velasco, qui accompagne la licence qu'il reçut en 1631, rend compte de la complexité et la diversité sociale et culturelle indienne de la Nouvelle-Espagne :

« (...) don Marcial de Velasco, cacique descendant des Rois du royaume d'Ozolotepeque dans la province de Miahuatlán [seigneurie zapotèque dans la province de Oaxaca] avec à l'appui l'information contenue dans la peinture<sup>565</sup>, a déclaré qu'il descend en ligne directe masculine [des Rois du royaume d'Ozolotepeque], que les Indiens de la juridiction le reconnaissent depuis toujours comme le gouverneur et qu'il

<sup>560</sup> Indios 2, f. 201r. « *tiene cargo de recoger el tributo de los naturales y que por ser aquella provincia peligrosa por los indios chichimecas de guerra tiene necesidad de andar en este ministerio a caballo para la seguridad de su persona* ».

<sup>561</sup> General de Parte 1, exp. 1015 : « *va en servicio de su majestad con los soldados españoles e indios amigos a las entradas que hacen en tierra de guerra en la provincia de Nueva Viscaya a interpretar como intérprete de la lengua tarasca y de aquellas naciones lo que se ofrece y tiene necesidad de traer armas y caballos* ».

<sup>562</sup> Indios 11, exp. 102. « *desde su niñez ha habitado entre españoles y vestido su habito y vivido con buen nombre andando siempre a caballo* ».

<sup>563</sup> Le terme définissait à l'origine les locuteurs du vieux castillan.

<sup>564</sup> AGN, Indios 7, 9, 10, 11, 12.

<sup>565</sup> Il faut entendre par là un codex au contenu généalogique, probablement datant de l'époque coloniale comme il en exista de nombreux dans la région, voir Oudijk : 2008.

est depuis de nombreuses années au service de Sa Majesté s'occupant notamment de collecter le tribut royal et d'autres services. Pour qu'il jouisse comme il se doit des faveurs que Sa Majesté concède aux caciques de sa qualité, il m'a demandé que soit révisée l'information contenue dans la peinture et qu'on lui rende l'original et il demande que parmi les Indiens desdits Ozolotepeque que deux *tapiques* entrent à son service et deux autres pour le service de sa maison et que les autres se chargent de la culture des champs pour leur nourriture, et [il demande] de pouvoir porter des armes et chevaucher à cheval ou à mule avec selle, bride et des éperons en fer et les autres privilèges et libertés qui sont concédés aux caciques de sa qualité... »<sup>566</sup>.

Qu'elle entérine une carrière, un service à la couronne ou un lignage préhispanique, qu'elle fasse du roturier un noble, d'une famille une dynastie de notables, d'un Indien un « homme à cheval », la licence témoigne d'un dynamisme politique et social à l'œuvre dans les mondes indiens dans lequel enracinement et renouvellement du pouvoir allaient de paire. La géographie des licences, et c'est peut-être là notre principal apport, met en scène des lieux inattendus pour la plupart, notamment dans l'évêché de Oaxaca, à Yanhuitlán, Coixtlahuaca, Teposcolula, Nochistlán, Huejotitlán, Etla, Tlacolula, des chefs-lieux qui longeaient le chemin royal et qui apparaissent de nouveau fréquemment dans les affaires de vols de chevaux.

---

<sup>566</sup> Indios X, exp. 169 bis. « Don R. Pacheco Osorio, etc., por quanto don Marcial de Velasco cacique descendientes de los Reyes de la gentilidad en los Ozolotepeques provincia de Miaguatlan me ha hecho relación que como consta por la información y pintura que presentó el cual descendiente dello por línea de varón y aunque los indios del dicho partido le reconocen y tienen por tal y siempre le han hecho y hacen gobernador como tal hay muchos años que sirve a su majestad en cobrar los Reales Tributos y demás cosas que se ofrecen y para que el goce más cumplidamente de las perminencias que Su Majestad da a los caciques de su calidad pidiéndome mandase ver la dicha información y pintura y se le vuelva el original y en su conforme darle mandamiento para que los indios de los dichos Azolotepeques se den dos indios *tapiques* de servicio y dos indios - para el servicio de su casa y las demás que fueron menester para hacer milpas para sustentarse pagándoles y para que pueda traer armas y andar a caballo o mula con silla y freno y estribos de hierro y las demás franquezas y libertades que a los caciques de su calidad se concede mandando a los alcaldes Mayores les hagan guardar, 24 de abril de 1631, por mandado de su Excelencia Juan Méndez de Xara ».

## Chapitre 8

### Voleurs de chevaux dans la Mixteca Alta, 1566-1636

« Les campagnes ne sont pas seulement peuplées de paysans sédentaires aux horizons étroits, limités aux villages voisins ou à la ville la plus proche. Leurs chemins sont parcourus aussi par tous ceux que le métier, la condition ou l'infortune vouent au voyage et qui perpétuent ainsi une autre constante des modes de vie hispaniques, séparés par la méfiance ou même l'hostilité du monde stable des sédentaires » (Bennasar :1992, 555).

Rien que le nom de la Mixtèque (du nom que donnaient les Nahuas à cette région et qui provient de la racine nahuatl *mixtli*, le nuage, ou encore le pays du lieu de la pluie tiré de son nom en mixtèque *ñudzahui*) enflamme l'imaginaire. Serait-ce pour ses livres précolombiens –tels le *Codex Nuttall* et le *Codex Vindobonensis*- peuplés de dieux descendus des cieux comme enfantés par Vénus ? Ou bien pour le ciel azur qui caresse tendrement la terre rose de Yanhuitlán ? Ou encore pour l'arbre sacré d'Apoala qui donna naissance au couple primordial ? A l'époque précolombienne, la Mixtèque, cet immense territoire limité au nord par les hauts plateaux du centre du Mexique peuplés de seigneuries toltèques-chichimèques, et au sud par les chaudes vallées de Oaxaca qui avaient vu fleurir la culture zapotèque, fut le siège de royaumes fastueux. Les royautés mixtèques sacrées s'étaient épanouies les unes après les autres, s'affrontant ou s'unissant via des alliances matrimoniales. Leur force reposait sur le prestige de dynasties surgies pour nombre d'entre-elles au XI<sup>e</sup> siècle –à Tilantongo, à



Teozacualco, à Inguiterria-Coixtlahuaca ou Yucundaa par exemple<sup>567</sup>- et dont les origines mythiques légitimaient et enracinaient un pouvoir divin. L'arrivée des conquérants, l'implantation d'une nouvelle administration et d'une nouvelle religion donna lieu dans la Mixtèque coloniale non à des affrontements durables et violents comme ce fut le cas dans le Yucatán mais à une « cohabitation partagée »<sup>568</sup>. Comme partout ailleurs, les populations indiennes avaient dramatiquement été réduites à peu de chagrin : de 700 000 habitants au moment de la Conquête (1522), la Mixteca Alta ne comptait plus que 25 000 âmes vers 1620<sup>569</sup>.

La Mixteca Alta sera le théâtre de ce chapitre et du suivant. Nous enquêterons d'abord sur les voleurs de chevaux, puis sur les marchands de chevaux, les premiers agissant dans l'illégalité, les seconds dans la légalité, mais qui partageaient en fin de compte la même occupation qui consistait à déplacer et à échanger les équidés. Les voleurs et les marchands de chevaux étaient, en quelque sorte, des « passeurs » d'équidés. Aussi, nous nous interrogerons sur leurs méthodes, leurs motivations, leurs routes. Les stratégies mises en place par les voleurs tout autant que par les marchands de chevaux dévoilent des cartes mentales chevalines.

---

<sup>567</sup> Caso : 1977, 69-98. Spores : 2008, 30-31.

<sup>568</sup> Spores : 2008, 32.

<sup>569</sup> Romero Frizzi : 1996, 144.

## Des querelles criminelles...

Parmi les sources qui nous retiennent, il faut compter avec les fascinants documents consacrés aux vols de chevaux. Ces derniers se trouvent dans l'*Archivo Histórico del poder judicial*, à Oaxaca, dans la « *sección criminal* » et, dans une moindre mesure, dans la « *sección civil* ». Ils proviennent de Teposcolula qui fut avec Yanhuatlán, jusqu'à la fin XVII<sup>e</sup> siècle, la capitale de l'administration royale, l'*alcaldía mayor* de la Mixtèque et le siège du tribunal<sup>570</sup>. L'*alcalde mayor*, à la fois gouverneur et juge de la province, ou parfois un assistant (*teniente*) en son nom, exerçait la justice et de ce fait recevait les plaintes pour vols de chevaux. Celles-ci représentaient entre 20 et 30% des affaires criminelles de ce grand tribunal sur la période envisagée (1566-1636). Environ cent quarante dossiers ont été consultés, certains très courts (un folio), d'autres de taille moyenne et quelques uns, plus conséquents (plus de quinze folios). Au minimum, chaque dossier est constitué de la plainte déposée par le plaignant -le volé-, mais elle n'aboutissait généralement que lorsque le voleur avait été localisé et/ou emprisonné. Dans ce cas, il comparaissait (*confesión*) en indiquant en premier lieu son village d'origine, son métier, son âge. Puis, il s'expliquait sur le vol du cheval. Dans cette procédure, les témoins -entre un et quatre par dossier, plus d'une dizaine dans des cas exceptionnels- étaient essentiels. Ils comparaissaient généralement en faveur du plaignant et dans de rares cas en faveur de l'accusé. Les récits des témoins apparaissent particulièrement riches. Outre des renseignements personnels -métier, âge, signature-, ils explicitèrent leurs relations avec les plaignants et leurs chevaux et ils racontèrent le vol parfois avec force de détails. Des *curadores* -sorte d'avocats, nommés par le juge-

---

<sup>570</sup> A notre connaissance, il existe des documents similaires archivés dans les archives municipales de Pátzcuaro et qui concernent la province du Michoacán. Au total, il s'agit de vingt-sept documents répartis entre 1563 et 1598 (Martínez Baracs et Espinosa Morales : 1999). Nous avons préféré attirer l'attention sur les documents Mixtecas pour plusieurs raisons. D'un point de vue méthodologique, le corpus Mixteca composé de cent trente-six dossiers est plus dense et permettait une analyse plus fine. Hasard des archives, il apparaît surtout plus cohérent (récurrence des personnages tantôt voleurs, volés ou témoins) et il permet alors d'entrevoir les liens familiaux et les réseaux en œuvre dans ces microsociétés Mixtecas. D'autre part, les documents en provenance de la Mixteca sont plus lisibles que ceux du Michoacán. Aussi, s'il nous a fallu parfois plusieurs jours pour déchiffrer un seul dossier du Michoacán, nous avons en revanche pu lire plusieurs dossiers de la Mixteca, par jour. Confronté à un corpus de plus de cent dossiers, de cinq folios en moyenne, soit au bas mot, plus de mille pages de lecture, on comprendra l'avantage d'une lecture « rapide ». Une rapidité toute relative, car si les mots se déchiffrent ici avec plus d'aisance, le style, le vocabulaire, l'absence de ponctuation, la structure même des témoignages rendent la compréhension de ces récits particulièrement ardue. L'oral étant passé à l'écrit, des structures de phrases qui au premier abord semblent bizarres, des structures « saccadées » avec les adjectifs placés parfois beaucoup plus loin dans le récit, de très nombreux interlocuteurs et de personnages qui apparaissent souvent seulement avec les pronoms personnels, il s'agit de ne pas se tromper lorsque l'on tente de mettre un nom sur la personne concernée, de nombreux flash-back, etc.

apparurent à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, représentant parfois les plaignants, parfois les accusés.

Notre échantillon se compose principalement d'Indiens *naturales* (75%), c'est-à-dire « originaires de », pour lesquels la présence de l'interprète est systématique quand bien même ils parlaient le castillan<sup>571</sup> ; d'Espagnols *vecinos* ou *residentes*, c'est-à-dire « habitants », avec proportionnellement, légèrement plus d'Espagnols voleurs que d'Espagnols volés (28% contre 23%), dont l'origine n'est que rarement mentionnée (un Basque, un ou deux Castellans) et qui étaient parfois créoles ; et de quelques métis, Noirs et mulâtres. Quelques Portugais sont là également suite à l'alliance entre les royaumes de Castille et du Portugal (1580-1640). Les villages d'origine sont connus pour les deux tiers des personnages. Il s'agit d'une trentaine de villages et de leurs nombreux « sujets » (les hameaux, *barrios* et autres *estancias*). Ils témoignent de la grande dispersion des populations dans cette région, une diffusion que les voleurs eurent tout loisir d'exploiter. Les principaux villages concernés demeurent Teposcolula et Yanhuítlán, suivis de Texupán, Nochistlán, Chachuapan, Tamazulapán, Tecomatlán, Tlaxiaco, Coixtlahuaca, etc. ; ces villages bordaient les principaux chemins de l'époque, le chemin royal et le chemin de la mer du Sud<sup>572</sup>. Cette distribution géographique recoupe dans une certaine mesure celle de la distribution des licences dans la région, rappelons-nous des nombreux « hommes à cheval » rencontrés à Yanhuítlán, Teposcolula et Nochistlán. La Mixteca Alta abritait des villages centaures.

Les voleurs provenaient des mêmes villages que les volés sans qu'il y ait toujours symétrie, les voleurs dérobant des chevaux autant à l'intérieur qu'à l'extérieur de leur village d'origine. Les Espagnols résidaient en majorité dans les *cabeceras*, soit à Teposcolula et Yanhuítlán ; et dans les villes, au nord à Puebla et au sud à Oaxaca. Celles-ci étaient reliées par le chemin royal fréquenté par des marchands et des voyageurs de toute sorte. La Mixteca Alta se trouvait au cœur des échanges entre le centre du pays et le Sud. La somptuosité des couvents de Teposcolula et de Yanhuítlán témoigne de la vitalité commerciale et culturelle en œuvre à l'époque coloniale dans cette région.

---

<sup>571</sup> La confession de Baltazar Vásquez se fit à l'aide d'un interprète alors que ce dernier parlait le castillan, voir plus loin.

<sup>572</sup> Carte en annexes, A-VIII-1.

## Les victimes

Les métiers des plaignants, indiens et espagnols, sont connus dans moins de la moitié des cas. Ils montrent que les plaignants appartenaient aux élites locales, tout autant économiques (les nombreux marchands) que politiques. Tous les notables sont concernés, des petits fonctionnaires espagnols et indiens aux officiers plus puissants de la couronne. Sans surprise, les caciques, les gouverneurs et les nobles indiens apparaissent régulièrement. Mais nous rencontrons également, parmi les plaignants, des hommes humbles, des petits artisans, des paysans, bref, des *macehuales*. Attardons-nous un peu sur cette moitié de métiers et de statuts connus.

Pendant le XVI<sup>e</sup> siècle, les élites politiques locales forment l'essentiel des victimes connues. Parmi les Espagnols, nous trouvons un conseiller municipal (*regidor*), un notaire (*escribano público*) et un *alcalde mayor*, Alonso Valadéz. Parmi les Indiens apparaissent deux caciques, dont Diego de Mendoza, gouverneur de Tamazulapan, charge pour laquelle il recevait cinquante pesos par an<sup>573</sup>, et un noble indien (*principal*). Nous trouvons aussi des marchands, tels Cristóbal de Riaño, un Espagnol, et Gonzalo López, un Indien de Yanhuítlán. Enfin, il apparaît des artisans, tel Sebastian Hernández, un maréchal-ferrant (*herrador*) espagnol résident à Teposcolula ou encore un cultivateur espagnol et quelques *macehuales*, tel Juan Tecpec. Entre 1566 et 1599, 33% des Indiens, dont une Indienne du nom de Maria Sánchez de Texupan, et 80% des Espagnols signèrent.

A partir de 1600, notons la présence de nombreux « hommes de chevaux », espagnols et indiens : des marchands de chevaux espagnols (*tratante, negociante*), jamais indiens, des « propriétaires de troupeaux »<sup>574</sup>, tel Sebastián García Lucero, Espagnol, ou Inés López, une Indienne de Topiltepec qui jouissait d'une certaine condition sociale ayant des Indiens à son service, ou encore, Diego García, un Indien de Yanhuítlán, qui hérita des nombreuses mules de sa mère ; un forgeron (*herrero*) indien de Texupan de trente-quatre ans, un berger espagnol, Cristóbal Ruíz, qui disposait d'un

---

<sup>573</sup> Somme modérée. Les salaires des gouverneurs variaient considérablement d'un village à un autre. Le cacique de Coixtlahuaca recevait un salaire de cent cinquante pesos en 1576, Gregorio de Lara, le cacique de Texupan, un salaire de trois cent dix pesos en 1587, et Francisco de Guzmán, le cacique de Yanhuítlán, recevait un salaire annuel de quatre cents pesos dans Terraciano : 2001, 185. Quatre cents pesos, c'est un peu plus que les représentants locaux de la Couronne.

<sup>574</sup> Les « *dueños de recua* » possédaient au moins dix bêtes de somme dressées pour le transport des marchandises, quelques équidés de selle –montés par les muletiers qui se trouvaient, lors des convois, derrière huit mules dont ils avaient personnellement la charge- et le harnachement complet (*aparejo, lazos y reata*), ce qui représentait un capital de cinq cents pesos minimum. Voir Romero Frizzi : 1990, 366-371.

domestique indigène, et enfin, des muletiers indiens de Teposcolula, tel Juan López et Diego Hernández. Ce dernier était un *arriero dueño*, le personnage le plus expert dans le maniement du troupeau<sup>575</sup>, qui opérait depuis Mexico *al Mar del Sur*. Parmi les « hommes à cheval », hormis un assistant espagnol (*asistente*) résident dans la Ville de Chiapas (San Cristobal), qui en outre possédait un troupeau, et Manuel de Vargas, *alguacil mayor*<sup>576</sup> *desta provincia*, on compte presque exclusivement des Indiens : des nobles tels Tomas de Velasco d'un hameau de Teposcolula, Pedro Hurtado de Nochistlán, qui en outre possédait des mules, ou encore don Gregorio de Guzmán noble de Tecmatlán et *alguacil mayor* de Yanhuitlán ; des caciques, tel don Antonio de Chalcatongo ; des membres du conseil municipal indien comme Pablo López *alcalde* de Achuitla ; et un collecteur d'impôt (*tequitlato*). Enfin, nous trouvons de nombreux marchands espagnols et indiens, comme Gonzalo Ortiz, un riche Indien de Yanhuitlán et quelques paysans, qui au moment des faits vquaient aux travaux agricoles dans la *milpa*. Savoir compter était au moins aussi important que savoir signer. Juan López, un Indien de Tiltepec de trente-six ans, témoin, conclut que douze et dix pesos (la valeur de deux chevaux volés) faisaient vingt-deux pesos<sup>577</sup>. En une occasion, des comptes dignes d'une feuille de comptabilité apparaissent dans la marge du dossier<sup>578</sup>.

Ainsi, les plaignants provenaient d'horizons distincts. Les victimes partageaient tout de même deux points communs, premièrement, elles possédaient des chevaux et en second lieu, elles recoururent à la justice lorsque l'équidé dérobé fut retrouvé et le voleur emprisonné. Les origines diverses des victimes révèlent la diffusion que le cheval avait acquise au sein de ces sociétés rurales de la Mixtèque. Les signatures, qui concernent le tiers de l'ensemble des plaignants, montrent que tout lettré digne de ce nom possédait et montait des chevaux.

A travers les nombreux témoins qui plaidèrent en leur faveur, nous percevons l'enracinement géographique et social des victimes. Lors des procès, les témoins étaient primordiaux. Leur témoignage permettait entre autre de déterminer les liens entre les plaignants et les chevaux volés puis retrouvés. Tel cheval était-il bien celui d'un tel ? Des commentaires, qu'il faut souvent attraper au vol, révèlent les liens profonds qui unissaient les uns et les autres parce qu'ils furent, là, « tous élevés dans la même

<sup>575</sup> Moscoso Pastrana : 1988, 67.

<sup>576</sup> Fonctionnaire de l'ordre judiciaire, élu .

<sup>577</sup> T.P, 08/02.01, folio 52v.

<sup>578</sup> Voir par exemple T.P, 04/44, folio 2r.

juridiction »<sup>579</sup>. Les plaignants et les témoins évoquaient les liens d'amitiés et la « grande communication » qui existaient entre eux. Ils se connaissaient souvent depuis de nombreuses années voire depuis l'enfance. Ils avaient grandi côte à côte, ils avaient vécu dans le même village, fréquenté les mêmes marchés, les mêmes chemins, les mêmes églises. Le vide et la dispersion démographiques, paradoxalement, rapprochaient les hommes.

Quant à la relation des plaignants avec les équidés, c'est aussi sous l'angle de la sensibilité qu'il faut l'appréhender. Certes, les chevaux, les mules et les mulets représentaient d'abord un bien, parfois celui de plus grande valeur que possédait un homme. Dans le travail et la vie quotidienne, ils apparaissaient essentiels en permettant notamment le transport des denrées ordinaires<sup>580</sup>. En outre, les monter procurait un prestige social certain. Mais le cheval était aussi chéri. Cet animal était précieux, c'est-à-dire aimé. Sa perte engendrait une tristesse sincère, l'homme volé se retrouvait « très affligé ». Matías de Palmar, un Indien d'un hameau de Teposcolula, dont le cheval fut dérobé dans la plaine de Teposcolula, passa des journées entières à le rechercher. Les voisins qui l'aidèrent dans cette recherche et qui étaient avant tout des amis le virent « très fatigué » et « très triste ». Connaître une personne revenait à connaître son cheval. Les amis de Matías Palmar connaissaient très bien son cheval parce qu'il le leurs avait prêté en de nombreuses occasions pour transporter du bois<sup>581</sup>. Plusieurs années pouvaient passer entre le vol du cheval et les retrouvailles, trois, quatre, cinq ans voire plus. García de Benavides, un Espagnol de Yanhuatlán rechercha son âne et son ânesse pendant trois ans et demi, avec des *criados suyos*, des Indiens du village, qui, à force de recherches, finirent par localiser le cheval à Tepenene<sup>582</sup>. Les chevaux étaient retrouvés au hasard des déplacements des victimes ou d'un de leurs voisins ou amis, comme ceux qui retrouvèrent le cheval d'un habitant de Teposcolula à Oaxaca devant la porte d'un *herrador*.

Au-delà du vol des chevaux, les plaignants dénoncèrent souvent un mode de vie : Domingo Ñututa, un Indien naturel de Teposcolula et domestique d'Antón López, un Espagnol de Puebla, fut qualifié de « *ladrón salteador* » et de « *vagabundo* »,

---

<sup>579</sup> T.P, 07/14, folio 2v.

<sup>580</sup> Voir chapitre 4.

<sup>581</sup> T.P, 06/14, folios 1v-2r.

<sup>582</sup> T.P, 07/14.

certaines racontèrent qu'ils ne l'avaient « jamais vu travailler puisqu'il est un vagabond »<sup>583</sup>, d'autres dirent qu'il « jouit d'une mauvaise réputation, qu'il est un Indien célibataire, vagabond, que jamais il ne se lève ni ne travaille comme les autres »<sup>584</sup>, que « jamais on ne le voit travailler dans les champs ou dans autre chose comme le font les autres Indiens du village »<sup>585</sup>. Andrés Sama, un Indien d'un hameau de Teposcolula de vingt-huit ans, muletier, fut qualifié par les témoins, d'arrogant, d'Indien célibataire, de pernicieux et de mauvaise vie ; ils lui reprochèrent de ne pas assister à la messe et de ne pas participer aux tâches du village<sup>586</sup>. Gaspar de Benavides, un Espagnols qui résidait à Chachoapan depuis plus de vingt ans, était connu, outre sa violence envers les Indiens, pour être « un homme de mauvaises coutumes », *hombre de mal vivir*, et mauvais époux, *no hace vida con su mujer*<sup>587</sup>.

A travers les reproches qu'ils formulèrent à l'encontre des voleurs, les plaignants peignaient un idéal d'eux-mêmes. Le voleur était-il un vagabond ? Le plaignant en revanche se targuait d'être un homme ancré et enraciné dans un village. Le voleur était-il célibataire ? Le plaignant était un homme marié. Le voleur est jugé arrogant, pernicieux et de mauvaises coutumes. Le plaignant apparaissait comme un homme honnête et de bonnes mœurs. Bref, à la différence du voleur, le plaignant était un bon chrétien. L'enracinement à un village et un mode de vie chrétien : voici l'idéal de vie des plaignants et cela passait par la possession d'un cheval.

---

<sup>583</sup> T.P, 07/33, folio 1v, « *jamás le ha visto trabajar sino andar vagabundo* ».

<sup>584</sup> *Ibid*, folio 2v, « *por la mala fama que tiene y es un indio soltero, vagabundo que jamás para ni trabaja como los demás* ».

<sup>585</sup> *Ibid*, folio 3v, « *no le he visto trabajar en milpas ni en otras cosas como hacen los demás indios del pueblo* ».

<sup>586</sup> T.P, 08/09, folio 5r, « *indio aragán y soltero, pernicioso de mala vida que no oye misa ni sirve en los pueblos* ».

<sup>587</sup> T.P, 10/33, folio 2v.

## Les voleurs

Les voleurs étaient tous des hommes, aucune femme voleuse de chevaux n'apparaît dans l'échantillon.

Parmi les voleurs, nous trouvons quelques Indiens nobles, comme Bernardo, fils de don Diego et *principal* de Soyaltepec, et quelques hommes de chevaux, à savoir, un vacher (*vaquero*) indien du nom de Gaspar López originaire de Huajuapán âgé de vingt-six ans, des muletiers souvent indiens, un berger espagnol de trente-deux ans, des marchands de chevaux (dont un Portugais) et un maréchal-ferrant espagnol. Toutefois, l'essentiel des voleurs appartient aux couches les plus humbles de la société. Parmi les petits artisans, nous trouvons des officiers indiens de la soie (*sedero*), tel Diego Pérez naturel d'une *estancia* proche de Tilantongo de vingt-quatre ans, un Indien couturier et cuisinier (*sastre y cocinero*), ou encore un chaisier ou un sellier espagnol (*sillero*). Des paysans apparaissent également, comme Juan Jiménez, un Indien de trente-deux ans de Yanhuitlán qui vit de ses terres, *vive de sus tierras*, et Rafael de Rojas, un Indien originaire de Santiago Nuyoo de vingt-huit ans qui « sème et cultive ses plantations ». D'autres voleurs dirent vendre du sel ou du coton. Nous rencontrons aussi des domestiques, Indiens et Espagnols, tel Lorenzo de Aguilar un domestique espagnol célibataire de Puebla (*mozo soltero*) ou Domingo Ñututa, un Indien au service (*criado*) de Antón López, un Espagnol de Puebla. Enfin, nombre des voleurs de chevaux sont des journaliers aux ressources précaires ou tout simplement sans emploi (*sin oficio*). Les revenus de la plupart de ces personnages étaient donc plutôt bas. Ils oscillaient entre quelques grains de cacao par jour, dans le cas des domestiques, quelques maravédies, pour les journaliers, à quelques réaux mensuels pour les bergers, les muletiers et les artisans<sup>588</sup>. Les voleurs étaient donc plutôt pauvres et ils vivaient dans une situation plus ou moins précaire.

La moyenne d'âge des voleurs diminue sur l'ensemble de la période : la médiane passant de trente-deux au début de la période à vingt-six ans à la fin de la période. Les voleurs s'avèrent particulièrement jeunes entre 1600 et 1620, la médiane, en ces années, étaient de vingt-deux ans. 30% d'entre-eux avaient moins de dix-sept ans. Certains étaient très jeunes, tels Francisco Hernández, un Espagnol de seize ans et Diego Mejía, un Indien de Tlacamama âgé de quinze ans ou encore Bartolomé Hernández un

---

<sup>588</sup> Romero Frizzi : 1990, 529-530. Romero Frizzi : 1996, 83. Rappelons qu'un peso d'argent équivalait à huit réaux.



Espagnol de Teposcolula âgé de seulement quatorze ans. Cette jeunesse explique que les voleurs soient souvent célibataires. Les cas de voleurs mariés ne sont pourtant pas exceptionnels.

Les voleurs ne signèrent qu'en de rares occasions, ils ne savaient donc pas écrire. Dans une société dans laquelle savoir écrire était rare, il n'est pas étonnant de se trouver face à des voleurs de chevaux illétrés.

La principale motivation qui poussait ces hommes à voler des chevaux découle de leur pauvreté. Ils volèrent des chevaux dans le but de les revendre. Par exemple, Mateo Conchi, un Indien âgé de vingt ans, revendit à un autre indien le cheval qu'il avait dérobé à Juan Gaytán devant sa maison pour la somme de treize pesos d'or commun. En général, les équidés étaient revendus à bas prix, entre deux et six pesos d'or commun. Pour les voleurs, les chevaux volés et revendus représentaient donc une source ponctuelle et importante de revenu. Pour des hommes qui gagnaient moins de quatre réaux à la semaine voire rien du tout, le cheval pouvait représenter jusqu'à huit mois de travail. D'ailleurs, certains insistèrent dans leur déposition sur le fait d'être de « pauvres Indiens dans le besoin ». Domingo López, un Indien d'un hameau de Teposcolula âgé de vingt-deux ans, mulétier et célibataire, déroba un cheval alezan « du fait d'être un pauvre indien ».

Les équidés étaient revendus sur les marchés, à Teposcolula, Texupan, Oaxaca par exemple, ou bien, dans des hameaux avec lesquels les voleurs entretenaient une certaine familiarité. Dans des cas plus rares, les chevaux étaient revendus hors des frontières régionales, dans les grands centres urbains comme à Puebla et à Mexico. Ainsi, Juan Ramírez, un Indien d'un hameau de Tecomatlán, avoua avoir dérobé quatre chevaux dans le but de les revendre à Mexico. Qu'il s'agisse d'une ferme perdue, d'un marché local ou d'une ville, les chevaux étaient revendus là où l'offre se trouvait.

Un seul voleur pouvait avoir plusieurs points de revente. Baltazar García, un Indien de vingt-cinq ans originaire d'un hameau de Tlaxiaco dans la Mixteca Baja, reconnu en 1590 avoir dérobé un cheval à Malinaltepec<sup>589</sup> derrière une maison et l'avoir revendu dans une ferme de Tamazulapan à un Indien nommé Gregorio pour deux pesos d'or. Douze lieues séparaient Malinaltepec de Tamazulapan, presque

---

<sup>589</sup> Il existe plusieurs villages de ce nom dans l'évêché de Oaxaca, le plus connu se trouve dans la juridiction d'Atlatlauca à l'est de Yanhuitlán. Néanmoins, il semble qu'il s'agit de Malinaltepec dans la juridiction de Teposcolula, à sept lieues au sud de Tlaxiaco (son village d'origine).

soixante-dix kilomètres, deux bonnes journées de marche, en se dépêchant. Il vola un autre cheval dans la plaine d'Achiutla qu'il revendit à un *mayordomo*<sup>590</sup> des environs de Zapotitlán<sup>591</sup> pour six pesos. Moins de trois lieues séparent Achiutla et Zapotitlán. Cette fois-ci, Baltazar García n'avait pas eu à se déplacer bien loin. Il opérait donc en dehors de son village d'origine dans des lieux proches et familiers ou bien dans des zones plus lointaines (par rapport à son village d'origine et par rapport au lieu du vol). Qu'était-ce que le lointain ? Considérons qu'il commence dès qu'il faut plus d'une journée de marche pour se rendre d'un endroit à un autre. En 1607, Vicente Xuusihy, un voleur fameux, revendit les trois équidés qu'il avait dérobés à un Indien de Coixtlahuaca dans des villages distincts, le cheval à Suchitepec (à une dizaine de lieue de Coixtlahuaca), la jument à Texupan (une dizaine de lieues de Suchitepec) et le poulain à Teposcolula (à cinq lieues de Texupan). Afin de revendre ces équidés dans des villages distincts, Vicente Xuusihy avait parcouru une trentaine de lieues, plus de cent cinquante kilomètres, une semaine de déplacement. La revente des chevaux volés s'appuyait sur de solides connaissances géographiques et sur une maîtrise certaine de l'espace.

Gabriel López, un Indien célibataire de vingt-trois ans originaire de Teposcolula avait mis au point une stratégie de revente élaborée. Il vola les chevaux de Martín Hernández et de Martín López, des Indiens d'un hameau de Teposcolula (ce qui fait du voleur et des volés, des voisins). Gabriel López fit marquer à nouveau les chevaux. On soulignera l'originalité d'une telle démarche qui permettait de brouiller un peu plus les pistes. Ensuite, il alla les vendre à Coixtlahuaca et à Tequistepec, à sept et neuf lieues respectivement de Teposcolula. Coixtlahuaca était accessible par un « très mauvais chemin »<sup>592</sup>. Une peu plus d'une journée de marche (une seule s'il avait trotté ou galopé, ce qui n'était pas toujours possible) avait été nécessaire pour rejoindre ces localités chochos retirées. Les voleurs se donnaient la peine de revendre les chevaux volés dans des zones « lointaines » afin qu'ils ne soient pas retrouvés. Gaspar López, un Indien de Huajuapán de vingt-six ans, vacher, et Melchor Sayu, un Indien de trente ans, journalier, dérobèrent cinq chevaux à Tiltepec, à plus de dix lieues de leurs villages d'origine. Ils les revendirent dans un hameau de Teposcolula à un Espagnol, qui, à son tour, revendit les chevaux à des Indiens du coin. Plus les chevaux passaient de main en main, plus il était difficile de les retrouver et d'identifier, de ce fait, le voleur.

<sup>590</sup> Responsable des terres comunales.

<sup>591</sup> Là encore il existe divers villages de ce nom. Nous pouvons penser qu'il s'agit d'un village des environs. Or, il existe un petit village de ce nom aux environs de Malinaltepec.

<sup>592</sup> La *Relación de Texupa* dans Acuña, TII : 1984 : 220.

Les méthodes de revente des chevaux dérobés sont particulièrement intéressantes. En vendant les chevaux, les voleurs ne risquaient plus de se faire prendre avec, d'autant qu'ils les dérobaient de préférence la nuit. Souvent d'autres à leur place se faisaient arrêter n'ayant pour seul tort que d'avoir acheté un cheval volé. Ces acheteurs malheureux composent, en quelque sorte, les victimes secondaires. Non seulement ils perdaient la somme qu'ils avaient donnée aux voleurs pour le cheval volé (puisque ceux-là couraient toujours dans la nature), mais en plus, ils perdaient le cheval puisqu'ils devaient le rendre à son propriétaire d'origine. Plus grave encore, ils risquaient des déboires avec la justice : emprisonnement, amendes, coups de fouet. Si bien que certaines des victimes secondaires se manifestèrent d'elles-mêmes. Ainsi, Alonso de Mendoza, le cacique et gouverneur de Cuicatlán, Melchior de Santiago et Pedro Hernández, conseillers municipaux dudit village, envoyèrent une lettre rédigée en náhuatl à Juan Gómez, un Indien de Yanhuítlán, *alcalde*, à qui la mule avait été dérobée. Dans la lettre<sup>593</sup>, Alonso de Mendoza expliquait au notable de Yanhuítlán qu'il avait achetée la mule ne sachant pas qu'elle avait été dérobée. Il lui priait de bien vouloir l'excuser et il lui rendit la mule. Finalement, l'accusation poursuivit en justice Diego Yucuñaña, le vrai voleur<sup>594</sup>...

Les motivations des voleurs n'étaient pas toujours d'ordre pécuniaire. Elles répondaient parfois à des façons de voir le monde. Deux histoires sont à ce sujet révélatrices.

Manuel López, un jeune Espagnol (il était âgé de vingt ans) originaire de Madrid, se trouvait depuis quatre mois à Teposcolula lorsqu'il comparut devant l'*alcalde mayor*, Juan Pardo de Agüero, le 30 décembre 1602<sup>595</sup>. Il avait un temps vendu des vêtements en provenance de Chine et de Castille, voie par laquelle il était probablement arrivé dans la capitale de la Mixtèque. Mais depuis quatre mois qu'il se trouvait dans le village, il était sans emploi, « attendant une occupation qui lui donnerait de quoi manger ». Autrement dit, il errait, comme le cheval *mostrenco* appréhendé la même année à Teposcolula<sup>596</sup>. Il fut un temps où Manuel López avait eu un maître ou un parent comme le cheval avait eu un propriétaire... L'*alcalde mayor* avait demandé à Manuel López en une occasion de quitter le village puisque selon un décret royal, il était

<sup>593</sup> Traduite par l'interprète pendant le procès.

<sup>594</sup> T.P., 11/04.

<sup>595</sup> Voir sa déposition en annexes, A-VIII-4.

<sup>596</sup> Voir chapitre 4.

interdit à tout Espagnol de résider dans le village de Teposcolula plus de trois jours, à moins d'être marié ou de servir dans une maison. Bravant les recommandations de l'*alcalde mayor*, Manuel López resta dans la *cabecera*, n'ayant d'autres lieux où aller. Comment ce jeune espagnol madrilène survivait-il dans le village mixtèque, sans emploi, sans famille ? Nous ne le savons pas. Il n'avait que pour seul bien un cheval. Il signa sa déposition.

Manuel López n'était pas complètement ignorant de la physionomie sociale de Teposcolula. Dans sa déposition, il évoqua les maisons de Maria de Cayas. Mais ses connaissances sur les habitants du village demeuraient limitées. Il confondit (ou feignit confondre) les chevaux des uns et des autres. Dans une société dans laquelle les chevaux étaient aussi connus que les hommes et dans laquelle le cheval était celui d'un tel et qu'un tel était le propriétaire de tel cheval, l'ignorance de Manuel López en la matière révèle son isolement. C'est à côté des dites maison qu'il déroba un cheval « sans savoir à qui il appartenait » afin de partir à la recherche de son propre cheval disparu : « je voulais en attraper un afin d'aller à la recherche du mien ». Le cheval emprunté appartenait à Agustín López, un marchand de chevaux espagnol influent<sup>597</sup>. Manuel López n'eut pas le temps d'aller bien loin, il rencontra Agustín López qui s'exclama : « mais, c'est mon cheval ! Où l'emmènes-tu ? » Manuel López le lui rendit sans rouspéter et lui expliqua son affaire. Le marchand de chevaux feignit le coup de main et lui recommanda de prendre le cheval d'un Indien. Plus tard, en revenant bredouille à Teposcolula (il n'avait pas retrouvé son cheval), Manuel López fut arrêté par Agustín López qui était en possession d'un mandement d'arrêt contre lui. Pour sa défense, Manuel López argua n'avoir « jamais eu l'intention de voler le cheval de l'Indien et il comptait lui payer la location ». En outre, s'il n'était pas allé « chercher sa vie » ailleurs, « c'est parce qu'il n'avait pas de cheval avec lequel partir, mais que désormais il était pressé de partir de ce village même si cela devait se faire à pied ».

Le jour de la Saint Valentin 1608, l'*alcalde mayor* Joan de Cervantés Carbajal, recevait la confession de deux jeunes hommes, un Espagnol du nom de Francisco Hernández et un Indien du nom de Diego Mejía. Ces derniers avaient été appréhendés dans le village de Santiago Tiñuhu, à côté de Tamazulapan, par les autorités locales (les *alguaziles*). Celles-ci avaient surpris les deux jeunes gens, de nuit, traversant le village à

---

<sup>597</sup> Voir chapitre suivant.

la hâte, à cheval, avec des chevaux dans leur sillage. Elles suspectèrent que les chevaux ne leurs appartenaient pas et qu'ils les avaient donc volés. Les autorités de Santiago Tiñuhu envoyèrent les deux larrons présumés à Teposcolula où ils furent emprisonnés et jugés.

Francisco Hernández était un Espagnol âgé de seize ans originaire de Izúcar, dans l'évêché de Puebla. Créole, il ne jouissait pourtant pas d'une situation privilégiée. Il n'était qu'un simple serviteur (*mozo*). Diego Mejía de son côté était un Indien âgé de quinze ans, originaire de Tlacamama qui se trouvait sur la côte mixtèque non loin de l'océan Pacifique. Il n'était qu'à demi Mixtèque, sa mère était une indienne mexicaine (*mexica*) de Puebla. Des centaines de kilomètres séparaient Izúcar de Tlacamama, on peut donc se demander comment le créole de Puebla et l'Indien de Tlacamama firent connaissance. Comment et pourquoi entreprirent-ils de voler des chevaux ?

Nos deux jeunes personnages firent vraisemblablement connaissance à Tlacoahuaya, un petit village aux environs de Oaxaca, dans les chaudes vallées zapotèques. Francisco Hernández avait ici un frère qui travaillait dans la ferme de don Domingo de Palma, le cacique du village. Nous ne savons pas pour quelles raisons Diego Mejía se trouvait à Tlacoahuaya (y était-il venu pour travailler ? Y avait-il à l'image de Francisco Hernández des parents ?), mais c'est ici qu'il se « noua d'amitié » avec Francisco Hernández. Celui-ci projetait de se rendre à Izúcar afin de rendre visite à sa mère. Pour des raisons de nouveau inconnues (le goût de l'aventure ? Une quête d'identité -rappelons que sa mère était une Mexicaine originaire de Puebla- ? Un voyage initiatique ?), Diego Mejía se joignit au jeune espagnol : ils « avisèrent de faire le voyage ensemble », avec « détermination », Diego Mejía monta sur un cheval à la robe châtaigne alezane. Les chevaux avaient certainement été dégotés à Tlacoahuaya (par le frère de Francisco Hernández ? Le cacique ?). Les étapes du périple entre Tlacoahuaya et Santiago Tiñuhu ponctuent le chemin royal. Autrement dit, Francisco Hernández et Diego Mejía empruntèrent la voie la plus rapide pour se rendre à Izúcar depuis les vallées zapotèques. Aux abords de Nochistlán, le cheval de Diego Mejía « se trouva tellement fatigué qu'il ne put plus faire un pas en avant ». C'est alors qu'il vit, dans la plaine, attaché au bord du chemin à une longue corde, un cheval à la robe châtaigne foncée. Ce cheval broutant au bord du chemin ne s'offrait-il pas de lui-même ? Diego Mejía « le détacha, le prit et laissa à sa place le cheval qui était fatigué et il monta le nouveau cheval », afin de « ne pas aller à pied ». Les deux compagnons poursuivirent leur route. Ils dormirent dans le village d'Etlatongo, non loin de

Yanhuitlán. Cette fois, ce fut au tour de la monture de Francisco Hernández de montrer des signes de fatigue. Les deux amis élaborèrent une stratégie qui permettrait de résoudre le problème de la fatigue des chevaux. Il suffisait de poursuivre le périple avec plusieurs chevaux, « nécessaires au voyage ». Ils pourraient ainsi changer de montures en cours de route. Ce système de rotation faisait l'économie des pauses, ce qui permettait de gagner du temps et « de voyager rapidement ». Nous pouvons nous demander, sans toutefois pouvoir répondre à cette question, pourquoi ils étaient pressés. Dans le cœur de la Mixteca Alta, alors qu'ils remontaient le chemin royal en direction d'Izúcar, ils dérobèrent plusieurs chevaux qui s'offraient à eux dans la plaine, attachés à une corde au bord des chemins, deux à Etlatongo, un dans les environs de Yanhuitlán et un autre à Texupan. Quatre chevaux dérobés plus deux montés, cela fait six chevaux, soit trois chacun : le prix de la vitesse.

Ils avaient par ailleurs prévu le voyage du retour et son itinéraire : par le même chemin que l'aller, en sens inverse, afin « de remettre les chevaux là où ils les avaient pris ». Leur voyage était un aller/retour programmé. Ils envisagèrent la route à prendre en construisant des étapes qui s'appuyaient en parti sur les chevaux qu'ils emmenaient dans leur sillage. Ils avaient une carte dans la tête et celle-ci passait par le cheval. Ils se déplaçaient guidés par le rythme et les espaces des chevaux. En ce sens, ils procédaient de la même façon que les muletiers et les marchands de chevaux, ce qui nous amène à nous demander si Francisco Hernández et Diego Mejía n'avaient pas été des domestiques de chevaux, palefreniers dans une auberge ou muletiers dans une *recua*. En effet, en matière de chevaux, Diego Mejía était loin d'être ignorant. Il remarqua par exemple que le cheval aubère dérobé dans la plaine d'Etlatongo portait la marque de la caste de Zarate et qu'il était « d'une belle stature ». Sur la description des chevaux, les deux amis ne fournirent pas toujours les mêmes renseignements. A propos du cheval de Texupan, Francisco Hernández vit deux balzanes là où Diego Mejía en vit trois. Leur périple prit fin à Santiago Tiñuhu. Ils avaient passé la nuit dans la plaine. A trois heures du matin, « le jour d'après la Pâques des Rois », ils furent arrêtés par les autorités du village.

Cette histoire témoigne de la « centaurisation » des esprits en cours dans les sociétés du début du XVII<sup>e</sup> siècle. Il était évident que l'on se déplaçait plus vite et surtout plus facilement à cheval qu'à pied. A l'aube du XVII<sup>e</sup> siècle, il était devenu impensable, pour ces jeunes gens, tant Francisco Hernández et Diego Mejía que Manuel López, d'entreprendre un voyage à pied. En outre, leur stratégie du voyage passait par

une conception chevaline de l'espace dans un périple aux allures de voyage sinon initiatique du moins d'initiation. Sans aucun doute aspiraient-ils à une vie itinérante, qui était, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, chevaline. Le voyage devenait cheval et le voyageur, qu'il soit muletier, marchand, domestique ou vagabond, était un cavalier.

Les voleurs apparaissent donc comme des « hommes de chevaux ». Temporairement ou régulièrement, le vol de chevaux correspondait à un « travail » qui s'appuyait sur des savoirs et des réseaux. Faut-il s'étonner de trouver parmi les voleurs indiens de nombreux *ladinos*<sup>598</sup> ? Melchor de los Reyes par exemple, un *indio mexicano* originaire de Talistaca près de Oaxaca, parlait espagnol<sup>599</sup>. Baltazar Vásquez, un Indien zapotèque originaire de Teutitlán dans les vallées centrales de Oaxaca<sup>600</sup>, une origine que lui valu, de la part des plaignants et des témoins mixtèques, le qualificatif de *forastero* (l'étranger), était par ailleurs *ladino en lengua mexicana*. L'expression signifie que Baltazar Vásquez était un interprète en espagnol de la langue mexicaine, ce qui lui confèrait un statut et un prestige certains. Il parlait donc couramment trois langues, le zapotèque (sa langue natale), le náhuatl et le castillan, un trilinguisme qui n'était néanmoins pas exceptionnel<sup>601</sup>, et même peut-être le mixtèque. Il était marié, ce qui constituait un gage d'enracinement dans les sociétés coloniales. Sa femme provenait du même village que lui et y habitait. Il était muletier au service d'un Espagnol du nom de Juan Bautista qui résidait à Tepeji de la Seda dans l'évêché de Puebla. Il l'appelait son maître (*su amo*). L'accusation le qualifia de *mozo*, « domestique », et de *naborio*, « serviteur »<sup>602</sup>, d'autant plus reconnaissable qu'il avait une blessure sur la joue droite, « pareille à une bosse grosse comme une noix », « un gonflement gros comme un pigeon »<sup>603</sup>. Baltazar Vásquez avait la charge du troupeau de mules qui appartenait à Juan Bautista transportant des marchandises entre Puebla et Oaxaca, peut-être au-delà. Il était entouré de son frère qui travaillait pour un autre espagnol du nom de Alabès ; de don Juan, un Indien de Jojocotlán<sup>604</sup>, donc Zapotèque comme lui ; et de

---

<sup>598</sup> Le terme définit à l'origine celui qui parle le vieux castillan. Dans le contexte colonial, le « *ladino* » se référerait aux Indiens qui parlaient le castillan et par extension aux Indiens « acculturés », qui avaient adoptées us et coutumes des colons.

<sup>599</sup> T.P, 06/04, 1602.

<sup>600</sup> Aujourd'hui Teutitlán del Valle, à ne pas confondre avec Teutitlán de Flores.

<sup>601</sup> Terraciano : 2001, 46-47.

<sup>602</sup> Terraciano : 2001, 398. « *Naborio* », ou « *naboria* » est un terme d'origine arawak qui désignait le « vassal » d'un noble ou d'un gouverneur indien.

<sup>603</sup> Voir dépositions de l'accusation en annexes, A-VIII-6.

<sup>604</sup> Près de Cuilapan dans la province du marquis de la Vallée

Sebastián, un Indien originaire de Yanhuitlán, donc Mixtèque. Le métier de muletier élargissait les horizons et favorisait les mélanges. Muletier, Baltazar Vázquez était familier des chevaux. Il savait où les voler, où les revendre, il avait de nombreux contacts. Il maîtrisait parfaitement l'art de l'équitation, qui n'avait pas grand chose à voir avec les arts équestres citadins des écuyers, mais art tout de même. Des témoins l'avaient vu désentraver (*desmanear*) un cheval à la hâte, le monter avec les moyens du bord à savoir avec un licol et un tapis de selle et s'en aller au grand galop en donnant des jambes (*dar a correr*) emmenant dans son sillage d'autres mulets (*tirando los machos en pelo*). Quel cavalier de manège, même confirmé, pourrait faire de même ?

La violence n'était pas si fréquente. Les scènes violentes occupent moins de 9% des affaires consultées. Le recours à la violence met en scène essentiellement des Espagnols et des Métis. Tels ces trois métis<sup>605</sup> originaires de Coixtlahuaca qui attaquèrent sur le chemin, à hauteur de Coixtlahuaca, deux Indiens originaires de Tequistepec (le village voisin), un *macehual* et un noble qui se rendaient à Oaxaca avec un cheval chargé de deux couvertures et de galettes de maïs. Ils jetèrent les galettes de maïs au sol, s'emparèrent du cheval et s'enfuirent par un ravin<sup>606</sup>. Les hommes violents étaient souvent armés. Rares avant 1614, ils apparaissent ensuite de plus en plus fréquemment. L'homme armé était généralement espagnol –mais pas exclusivement- le port d'armes étant théoriquement interdit aux Indiens. Il était armé d'une dague ou d'une arquebuse<sup>607</sup>. A Tlaxcala, un Espagnol au chapeau blanc brandit une dague devant un Indien effrayé et lui déroba le cheval de son maître qu'il avait en garde :

« Il y a environ un mois, le dit Antonio Martín se trouvait dans la ville de Tlaxcala, il laissa sur la place un cheval à la robe foncée, sellé avec une selle *jineta* et bridé, sous la garde d'un de ses domestiques, un Indien nommé Diego ; et alors que le témoin allait avec le dit Antonio Martín vers la place où il avait laissé le cheval avec le dit indien, celui-ci était à la recherche du dit Antonio Martín et lorsqu'il le vit, il lui dit : « Monsieur ! Un Espagnol est venu ici, il avait un chapeau blanc et il a sorti une dague avec laquelle il m'a menacé et il m'a prit le cheval »<sup>608</sup>.

<sup>605</sup> C'est ainsi que la justice les définit dans le dossier. Les victimes en revanche évoquèrent des Espagnols.

<sup>606</sup> T.P, 03/10, folio 1r-1v.

<sup>607</sup> T.P, 09/32, 11/19, 14/02, 14/19.

<sup>608</sup> T.P, 09/32, folio 3v. « *Había un mes poco más o menos que estando el dicho Antonio Martín en la ciudad de Tlaxcala dejó en la plaza un caballo oscuro ensillado y enfrenado con una silla jineta y en*



Le *cuchillo carnicero*, soit le couteau de boucher, était largement répandu parmi les muletiers au début du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>609</sup>. Cette diffusion témoignait t-elle d'une insécurité grandissante qui régnait sur les chemins ? Juan Macías, un domestique espagnol célibataire, et Lorenzo Gutiérrez faillirent tuer Bartolomé de Aguilar, un Indien originaire de Teposcolula :

« Hier, qui était le 25 de ce mois [septembre 1601], ici, le dit Juan Macías et un Espagnol du nom de Lorenzo Gutiérrez rodaient, attirés par mes deux chevaux que j'avais ici dans le champ à côté de ma *milpa* [qui se trouvait sur le bord de la rivière du village] ; et, après les avoir regardé, ils partirent du dit village. Vers quatre heures de l'après midi, les dits [Juan Macías et Lorenzo Gutiérrez] revinrent et ils prirent les dits chevaux, ils les sellèrent et ils me les prirent par la force (...) [en effet], ils sortirent les deux couteaux de boucher qu'ils portaient, et, avec, ils voulurent me tuer, ce qu'en effet ils auraient fait si je ne m'étais pas baissé »<sup>610</sup>.

Enfin, il existe un profil de voleur fameux (*ladrón famoso*). Son nom résonnait dans toute la région, voire au-delà, tel Juan Hernández, un *macehual* de Teposcolula de quarante-huit ans, « un célèbre voleur », *ladrón famoso*<sup>611</sup>. En 1601, Baltazar de los Reyes Xiguico, un Indien couturier et cuisinier de Tlaxiaco de trente ans fut qualifié par les témoins de « voleur de notoriété publique », *ladrón público*, puisqu'en effet, il volait les chevaux de la région autour de Tlaxiaco avant de les revendre à des Indiens dans des hameaux des environs. Vers le mois d'avril 1601, plusieurs habitants du village se trouvaient dans un mûrier en train de cueillir les feuilles qui serviraient de nourriture aux vers à soie. L'un d'entre eux aperçut au loin Baltazar de los Reyes, dans la plaine, en train de voler le cheval de Gaspar Bautista, un autre Indien de Tlaxiaco. Alors, l'un

---

*guarda del dicho caballo a un indio criado suyo Diego y yendo este testigo con el dicho Antonio Martín hacía la plaza adonde dejó el caballo con el dicho indio andaba en busca del dicho Antonio Martín y cuando lo vio le dijo "señor aquí llegó un español que traía un sombrero blanco y sacó una daga y me amenazó con ella y me quitó tu caballo ».*

<sup>609</sup> Voir à ce sujet les licences promulguées au début du XVII<sup>e</sup> siècle pour des troupeaux de mules.

<sup>610</sup> T.P., 05/47, folio 1r, 1601 : « *ayer que se contaron veinte cinco deste presente mes llegaron allí el dicho Juan Macías y un Lorenzo Gutiérrez español y anduvieron viendo y rodeando dos caballos míos que yo tenía allí en el campo junto a la dicho mi milpa [que esta junto al río deste pueblo] y después de vistos se volvieron a este dicho pueblo y luego a las cuatro de la tarde volvieron los susodichos y cogieron los dichos caballos y los ensillaron y me los llevaron forçiblemente y contra mi voluntad (...) echaron mano a sus dos cuchillos carniceros que traían con los cuales me quisieron matar como en efecto lo hicieran si no me acogiera a los pies ».*

<sup>611</sup> T.P., 03/21, 1590.

des Indiens qui se trouvait dans l'arbre, du haut de sa branche, lui cria : « Baltazar ! Baltazar ! Où emmènes-tu le cheval de Gaspar Bautista ? ». Bien sûr, en l'entendant, Baltazar donna des jambes à son cheval (*puso piernas al dicho caballo*) et prit la poudre d'escampette. Citons encore à Manuel Ruano, Noir libre, qui, dans le procès qui lui fut intenté en 1631 à Teposcolula, fut jugé responsable du vol d'une quinzaine de chevaux des seuls habitants des alentours<sup>612</sup>. Juan Pérez Cabrito, un Indien naturel des mines de Chichicapa (juridiction de Cimatlan et Chichicapa au sud de Oaxaca) était un « célèbre voleur de bestiaux » *famoso ladrón cuatrero*. Il était « de notoriété publique que le dit Juan Pérez Cabrito était un voleur célèbre de bestiaux, qu'il avait volé de nombreuses mules et de nombreux chevaux dans les vallées de Oaxaca et qu'il les avait amenés dans d'autres endroits pour les vendre »<sup>613</sup>. « Cuatrero » : le terme est nouveau –du moins nous ne l'avons jamais rencontré auparavant-, il définit, en référence aux pieds des bêtes (*cuatralbo*, les quatre balzanes) le voleur de bestiaux. Domingo Concusi, un Indien d'un hameau de Coixtlahuaca confessa le vol de nombreux chevaux qu'il dérobaient et revendait non loin de son village d'origine :

« Il lui a été demandé s'il est vrai qu'il a l'habitude et la coutume de voler des chevaux et de les vendre pour la somme de deux pesos, comme à Francisco Tizato et un autre Indien de San Martín et d'autres personnes à qui il a dérobés des chevaux. Il dit que c'est la vérité, qu'il a bien volé d'autres chevaux, l'un à la robe gris clair (*tordillo*) et un autre [effacé], le cheval à la robe gris clair appartenait à son neveu, Mateo, du dit village ; il a aussi dérobé à son neveu un cheval alezan, et un autre à la robe gris clair (*rucio*) qu'il vendit à Francisco Tizato, un Indien de village, pour la somme de trois pesos, et il a vendu le cheval alezan à une Indienne [du nom] de doña Juana (...), et il a vendu le cheval à la robe gris clair (*tordillo*) dans le village de Texupan [à un Indien] nommé Miguel, pour la somme de deux pesos car il s'agissait de poulains »<sup>614</sup>.

## Les sentences

<sup>612</sup> T.P, 12/35, 1631.

<sup>613</sup> T.P, 14/09, folio 1r, 1634 : « es pública voz y fama que el dicho Juan Pérez Cabrito es famoso ladrón cuatrero y que en los valles de Oaxaca ha hurtado muchas mulas y caballos y llevadolos a vender a otras partes ».

<sup>614</sup> T.P, 09/11, folios, 2r-2v, 1614 : « preguntado si es verdad que tiene por uso y costumbre de hurtar caballos y venderlos a dos pesos y que si a este precio vendió uno a Francisco Tizato y otro a un indio de San Martín y de otras personas los hurtó. Dijo que es verdad ha hurtado otros dos caballos uno de color tordillo y otro [effacé] y el tordillo era de un sobrino suyo nombrado Mateo del dicho pueblo y asimismo hurtó otro caballo alazán al dicho su sobrino y el rucío vendió a Francisco Tizato indio deste pueblo en tres pesos y me dio y el alazán vendió a una india doña Juana (...) en tres pesos y el blanco tordillo vendió en el pueblo de Texupan llamado Miguel en dos pesos por ser potros y esto responde ».

Au XVI<sup>e</sup> siècle, la justice apparaissait clémentine envers les voleurs : seuls 12% des cas recensés se soldèrent par une sentence qui en outre se limitait souvent à une amende correspondant à la valeur du cheval. Au XVII<sup>e</sup> siècle, la justice se durcit. Non seulement elle punit les voleurs de plus en plus souvent (dans la moitié des cas), mais encore, elle infligea des peines parfois très sévères. Les plaignants n'exigeaient-ils pas que « justice soit faite » et que le voleur reçoive « les plus graves peines » ? En 1601, Baltazar Xiguico, un voleur de chevaux fameux fut condamné à cinquante coups de fouets sur la place publique, à deux années d'exil et à une amende pécuniaire correspondant à la valeur du cheval de Gaspar Bautista, l'Indien à qui il avait dérobé le cheval<sup>615</sup>. Quant au *ladino* Baltazar Vásquez, il fut condamné à payer la somme de trente pesos d'or commun pour le vol d'un cheval et de deux mulets de Francisco Luyano et de Miguel López, ce qui constituait une somme conséquente mais Baltazar Vasquez échappa aux peines corporelles et à l'exil peut-être parce qu'il était un indien *ladino* travaillant au service d'un Espagnol. Pour les autres voleurs, à partir du début du XVII<sup>e</sup> siècle, les coups de fouet sur la place publique devenaient inévitables, entre cinquante et deux cents, le double en cas de récidive. Les voleurs étaient amenés torse nu au pilori de la place publique, une corde autour du cou et ils étaient fouettés pendant que le crieur vociférait le délit, parfois au son des trompettes. La justice avait valeur d'exemple. Parfois, le condamné était amené sur la place publique, monté torse nu sur une bête de somme, selon une coutume médiévale. Manuel López, Francisco Hernández et Diego Mejía furent tous trois condamnés à trois et quatre années d'exil de Teposcolula respectivement, à dix lieues à la ronde. La justice apparaissait aussi sévère pour les Espagnols que pour les Indiens lorsque ceux-ci apparaissaient comme des marginaux ou des déracinés. Douze années d'exil composèrent en 1605 la peine de Luis de Montesinos, un jeune marchand de chevaux espagnol. Le bagne aux Philippines les menaçait en cas de nouvelle infraction.

Une soif de justice de la part des populations mixtèques apparaît. Une lettre rédigée en náhuatl en rend compte. Gabriel López, un Indien de vingt-trois ans originaire de Teposcolula alla vendre à Coixtlahuaca et à Tequitepec des chevaux dérobés. Il fut arrêté par les autorités locales, le gouverneur et les juges, qui l'envoyèrent à Teposcolula afin d'être jugé par la justice royale. Les justices envoyèrent

---

<sup>615</sup> T.P., 05/44, folio 16r.

une lettre à Francisco de las Casas qui fut *alcalde mayor* de Teposcolula entre 1600 et 1602. Les autorités des villages chochos n'avaient apparemment pas de notaires publics à disposition formés aux règles de la rédaction. C'est la raison pour laquelle la lettre apparaîtrait confuse.

« Petite lettre pour leur connaissance, seigneur Francisco de Las Casas, [de la part de ?] Gaspar E., juges de l'*altepetl* [le village] de San Pedro et San Pablo.

*Tlatoani* seigneur don Francisco de las Casas, que dieu te garde, le cheval, la parole, nous te demanderons ici dans ta maison à Tequistepec [où tu t'es trouvé] de nombreuses fois. Seigneur, que Dieu te garde. Nous disons parce qu'un homme a volé des chevaux et il est en prison, je suis venu...l'alguazil... amène... la justice ne se fait pas, ici, là-bas, [il faut ?] rendre faire la justice... l'homme de la justice... les chevaux. Toutes les paroles que tu nous as communiquées.

Aujourd'hui lundi s'est faite cette lettre.

Beaucoup, je t'estime.

Don Pedro de San Pablo

Francisco Velásquez.»<sup>616</sup>

---

<sup>616</sup> T.P., 05/46, folio 11v. Dans la lettre, au regard du nahuatl de l'époque, de nombreuses fautes orthographiques et grammaticales apparaissent. Rafael Tena nous a aidé à la « corriger ».

« *Amatzintli - imatiliz señor don Francisco de las Casas, Gaspar Jiménez, alcaldes altepetl San Pedro San L.*

*Ma totecuyo in Dios mochicaulilitzi notlacauh tlatoani señor don Francisco de las Casas, nocavallos notlatol señor titlatinis que nimotlaliz nican mochatzinco Tequistepec mochi pa ma totecuyo mitzmopialitzino tlatoanie! - ma titlahtoli y pampa tlatatl oquichtequi cavalos motlalia telpiloya nihuala motitla tepile ompa coquiunica amo mochihua justicia nican ompa tzicquichihua justicia yauh quitlalito justicia tlatatl - cavalos ye ixquich tlatoli ticmo caquiltitzino axcan lunestica omochiuh amatl.*

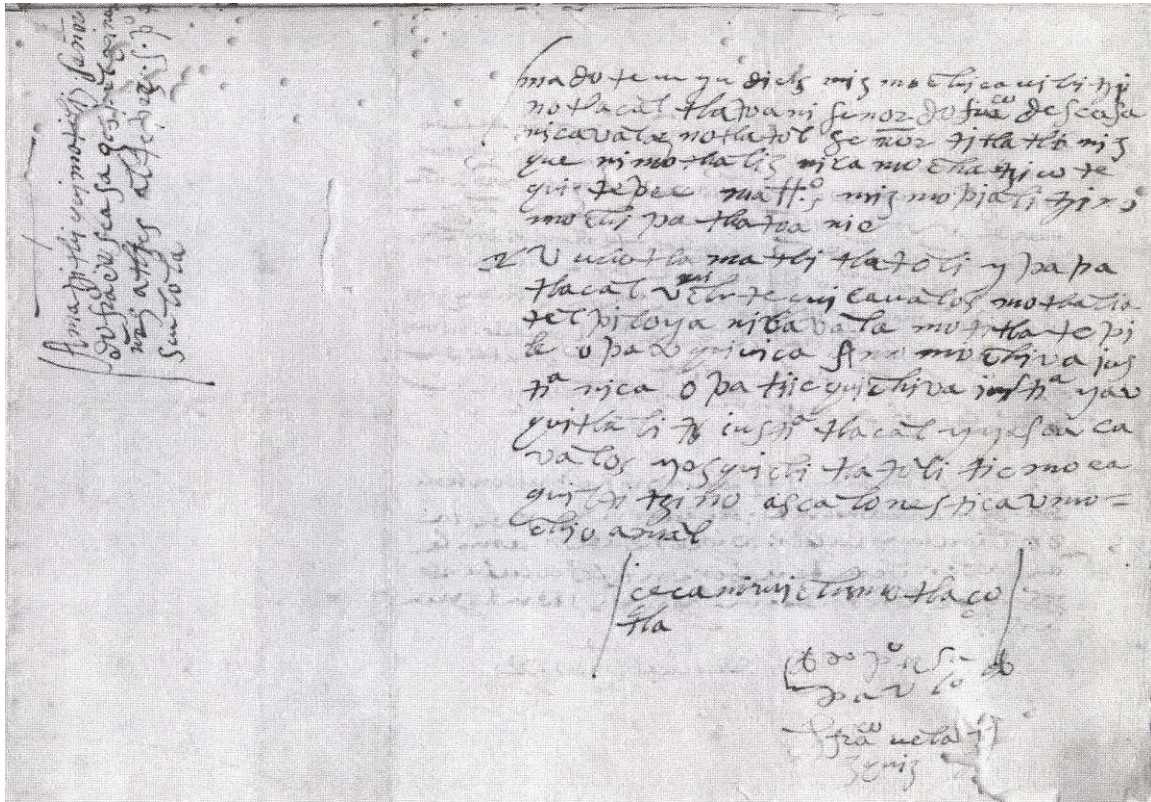
*Cenca nimitz-tlaçotla*

*Don Pedro de San Pablo*

*Francisco Velásquez ».*

# Document VIII-1

Lettre en náhuatl : des autorités indiennes exigent que justice soit faite, 1601



## Chapitre 8

### Les marchands de chevaux dans la Mixtèque au début du XVII<sup>e</sup> siècle

Dans la Mixteca Alta, quelques dossiers de vols de chevaux mettent en scène des marchands de chevaux espagnols (*tratantes de caballos*) qui résidaient dans leur ensemble à Tepocolula. Leur présence dans la région n'étonne guère. En effet, de nombreux commerçants espagnols avaient débarqué en terre mixtèque, en provenance du centre du pays, de Mexico, de Puebla ou de Tecamachalco par exemple, privilégiant d'abord, dans les années 1560-1580, l'installation à Yanhuitlán, car le village, siège administratif qui se trouvait sur le chemin royal (*camino real*) reliant Oaxaca aux grands centres urbains du centre du pays, présentait un intérêt stratégique évident. Ce n'est qu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et au début du XVII<sup>e</sup> siècle que les commerçants privilégièrent l'établissement à Teposcolula, qui était, comme Yanhuitlán, un centre administratif, légèrement en retrait du chemin royal, mais qui se trouvait sur une route commerciale non moins stratégique reliant les hautes terres à la Mixteca de la Costa. Ils avaient su tirer profit des richesses locales, terre d'élevage du verre à soie, dont la production commença à décliner vers 1580, de la cochenille (*dactylopius coccus*) de laquelle était extraite la précieuse teinture rouge, le cramoisi, qui ne connaissait, toutefois, pas encore son époque de pleine splendeur (atteinte au XVIII<sup>e</sup> siècle). C'était surtout une terre d'élevage de bétail d'origine européenne lequel avait suivi l'arrivée des dominicains dans les années 1530, si bien que cinquante années après la Conquête, partout chèvres, moutons, et dans une moindre mesure, vaches et chevaux paissaient sur les terrasses, qui à l'époque préhispanique, dans un contexte de forte densité démographique, avaient servi de terres agricoles<sup>617</sup>. Région montagneuse, la Mixteca Alta fut particulièrement propice à l'élevage caprin et ovin (*ganado menor*), tandis que les terres côtières accueillirent plus facilement l'élevage bovin et équin (*ganado mayor*). À la différence d'autres régions de la Nouvelle-Espagne, dans la Mixtèque, l'élevage se trouva principalement entre les mains des populations indiennes, comme l'attestent les

---

<sup>617</sup> Romero Frizzi : 1990, 85-99.

concessions de *mercedes* entre 1540 et 1620<sup>618</sup>. Ainsi, les commerçants espagnols qui s'installèrent dans la Mixteca Alta, avec plus d'ampleur à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, exportèrent dans les grands centres urbains de la Nouvelle-Espagne (Mexico, Puebla, Veracruz, Oaxaca) les matières premières obtenues dans le cadre de la mise en valeur coloniale, telles la soie et la laine, et en contre-partie, ils introduisirent des produits en provenance d'Europe, d'Asie et de Nouvelle-Espagne, avec une prédilection pour le vin et les textiles abondamment consommés dans les villages<sup>619</sup>.

L'apparition d'un groupe de marchands de chevaux, à Teposcolula, au début du XVII<sup>e</sup> siècle ne fut certainement pas étrangère à l'essor commercial du village, qui, à cette époque, s'affirmait comme capitale régionale. Les affaires de vols de chevaux témoignent de bribes de vie de plusieurs de ces marchands, dont nous tenterons, à partir de l'analyse de « l'affaire de 1602 » et de « l'affaire de 1605 », de reconstituer le profil et les stratégies d'action. Deux générations émergeront, d'abord, celle des « anciens » tel Melchor Hernández et celles des « jeunes », tels Bartolomé Hernández, Antonio Martín ou encore Luis de Montesinos, dont il conviendra d'interroger l'enracinement créole et ses implications, au regard des mentalités. Par ailleurs, ces bribes de vie se croisèrent, s'entremêlèrent et s'affrontèrent, dévoilant un tissu de relations complexes, un microcosme dont les stratégies de luttes, d'alliances et d'amitiés témoignent des « politiques de la vie quotidienne »<sup>620</sup>.

---

<sup>618</sup> *Ibid*, 82-83.

<sup>619</sup> *Ibid*, 127-155.

<sup>620</sup> Levi : 1990, 11.

## L'affaire de 1602

Le 1<sup>er</sup> août 1602 Agustín López « se querella criminellement » à Teposcolula, devant l'*alcalde mayor*, pour le vol de son cheval, Relámpago. Il signa la pétition qu'il rédigea d'une belle écriture. Il était Espagnol et il résidait à Teposcolula. Il attaquait en justice Bartolomé Hernández, fils de Melchor Hernández, Espagnol, qui, au moment du procès, était décédé car il s'était peu auparavant noyé dans une rivière. Agustín López accusait Bartolomé Hernández de lui avoir dérobé, il y avait environ cinq mois dans la plaine (*sabana*), un cheval à la robe moreau, avec deux balzanes et avec la queue coupée, du nom de Relámpago, d'une valeur de cinquante pesos, et d'avoir eu l'intention d'aller le vendre à la province du Chiapas. Les récits des trois témoins présentés par Agustín López permettent de se faire une idée plus précise des conditions du vol de Relámpago et de ses pérégrinations sur la route de la province du Chiapas.

Le premier témoin<sup>621</sup> était un Indien de Teposcolula âgé de trente ans du nom de Gregorio Hernández. Il ne signa pas sa déposition qui exigea le concours de l'interprète Luis de Montesinos. Il y avait environ cinq mois, Gregorio Hernández, en compagnie de Melchor Hernández, se rendait au Chiapas. En arrivant à l'*estancia* Santiago près d'Etla, il vit un cheval à la robe moreau et deux balzanes qu'on disait être d'Agustín López, mais il ne savait pas quelles étaient ses marques. Et il vit Melchor Hernández et son domestique monter le cheval qui se fatigua. Puis, ils se retrouvèrent sur un chemin, avec un homme que Gregorio Hernández ne connaissait pas.

Le second témoin, Gaspar López, était un Indien de Huajuapán âgé de vingt-cinq ans<sup>622</sup>. Il ne signa pas sa déposition, qui se déroula là encore avec le soutien de l'interprète Luis de Montesinos. Il y avait environ quatre mois, il se trouvait à Totolapan au service de Melchor Hernández et il vit un cheval à la robe moreau. Melchor Hernández lui dit alors que le cheval était à Agustín López « et que [Melchor Hernández] l'emmenait pour s'en servir et il vit ensuite Melchor Hernández le monter tout le temps ». Il n'en savait pas plus.

Le troisième témoin<sup>623</sup> du nom d'Antonio Martín, était un jeune espagnol (*mancebo*) de dix-sept ans, originaire de Puebla, l'emploi de *natural* signifiait qu'il était né à Puebla, il était donc créole. Au moment du vol de Relámpago, il résidait à

---

<sup>621</sup> T.P., 06/13, folios 2v-3r.

<sup>622</sup> T.P., 06/13, folios 3r-3v.

<sup>623</sup> T.P., 06/13, folios 3v-4r.



Teposcolula. Il signa sa déclaration. Il y avait environ quatre mois, il était sorti de Teposcolula en compagnie de Melchor Hernández. En arrivant à Huejotitlan, Melchor Hernández envoya Antonio Martín à Oaxaca pour aller chercher son fils Bartolomé Hernández, ce qu'il fit. Il revint en compagnie du dit Bartolomé Hernández. Alors il vit Melchor Hernández sur le cheval à la robe moreau avec les marques qui apparaissent dans la pétition, et il vit, toujours à Huejotitlan, que Melchor Hernández échangea le cheval avec un berger dont il ne connaît pas le nom. Quant à la responsabilité de Melchor Hernández dans le vol de Relámpago, Antonio Martín apparaissait plus réservé que les autres témoins, « et je ne sais pas comment cela est arrivé -c'est-à-dire de quelle façon Relámpago était arrivé dans les mains de Melchor Hernández et ce qu'il en advint- je n'ai pas entendu dire qu'il l'ait volé, je ne sais rien de plus »<sup>624</sup>.

Selon la version rapportée par Agustín López, Gaspar Hernández, Gaspar López et Antonio Martín, le vol de Relámpago se déroula entre le mois d'avril et le mois de mai 1602, à Teposcolula. Les trois témoins connaissaient Melchor Hernández, « l'accompagnant » ou se trouvant « à son service » ; et ils le virent monter le cheval à la robe moreau et les deux balzanes, dans une *estancia* près d'Etla, à Huejotitlan, et à Totolapan, c'est-à-dire dans des localités qui se trouvaient sur le chemin royal, non loin de Oaxaca. En effet, Etla et Huejotitlan se situaient au nord de la capitale provinciale et Totolapan, au sud<sup>625</sup>. Quand Melchor Hernández déroba Relámpago, il s'en fut par le chemin royal en direction de la province du Chiapas, raison pour laquelle il traversa Huejotitlan, Etla et Totolapan. La simultanéité des déplacements et la mobilité de ces personnages ne peuvent manquer de frapper l'observateur que nous sommes puisque de façon quasi simultanée, Melchor Hernández se trouvait à Huejotitlan en compagnie du jeune espagnol Antonio Martín tandis que son fils Bartolomé se trouvait à Oaxaca, puis à l'*estancia* Santiago près d'Etla en compagnie de l'Indien Gaspar Hernández, puis enfin à Totolapan en compagnie de Gaspar López. Le fil des pérégrinations des personnages se déroula sur les dizaines de lieues qui séparaient Huajuapán, le village d'origine de Gaspar López, de Totolapan.

Puis, le 8 août 1602, Bartolomé Hernández, fils de Melchor Hernández comparut en justice. Sa déclaration donne une version toute différente des faits :

---

<sup>624</sup> T.P., 06/13, folio 4r : « y no sabe como lo hubo ni que lo hurtasen ni más de lo dicho ».

<sup>625</sup> Voir carte de localisation en annexes, A-VIII-1.

« Il lui a été demandé comment il s'appelle, d'où il est originaire, quel travail et quel âge il a. Il répondit et il dit qu'il s'appelle Bartolomé Hernández et qu'il est le fils de Melchor Hernández déjà défunt, qu'il est un habitant de Teposcolula, et qu'il servait son père en l'accompagnant au Chiapas chercher des poulains jusqu'à ce qu'il se noyât dans la rivière de Tequizitlán il y a environ trois mois, et qu'il est âgé de quatorze ans environ et c'est ce qu'il répond.

On lui a demandé s'il est vrai qu'il y a environ cinq mois et demi, il prit, emmena et vola dans la plaine du dit village un cheval à la robe moreau avec deux balzanes, la queue coupée, qui avait pour nom Relámpago avec les marques [inscrites] dans la marge qui lui ont été montrées, qui appartenait à Agustín López habitant de ce village, qu'il partit avec le cheval au Chiapas, au service de son père, et qu'il l'échangea en chemin contre un cheval à la robe châtaigne ; [il lui a été demandé] de dire la vérité et de ne pas se parjurer. Il répondit que ce qui se passe dans cette affaire c'est qu'il y a environ quatre mois, il se trouvait avec son père dans le village d'Achiutla. Un Indien, nommé Gaspar, arriva avec un cheval à la robe moreau et une jument [qu'il] mélangea avec des poulains et des chevaux de son père ; et, alors que son père regardait les chevaux, il demanda au dit Indien Gaspar, en présence de Solís, un métis, à qui appartenait ce cheval à la robe moreau ; et Solís lui dit qu'il était d'Agustín López car en effet, il l'avait vu le monter. Ensuite, Melchor Hernández, son père, dit à l'Indien Gaspar : « ramène ce cheval où tu l'as trouvé car je ne veux pas d'histoire avec Agustín López », mais il ne se rappelle pas si [le cheval] avait les marques qui lui ont été montrées. Ensuite, son père acheta un grand cheval à la robe moreau avec la marque indiquée dans la marge sur la place d'Achiutla à un Espagnol de passage dont il ne connaît pas le nom ; et [son père] envoya [le cheval] à Chalcatongo pour le faire grossir car il était bien maigre. Puis, lorsque vint le départ au Chiapas, son père l'envoya chercher les chevaux qu'il avait à Chalcatongo. Il y fut et il les amena, et ensuite, quelques jours plus tard, ils partirent au Chiapas ; en arrivant là-bas, ils achetèrent un troupeau de poulains et ils revinrent au village [de Teposcolula], mais en chemin, le cheval moreau que son père avait acheté à Achiutla au dit [Espagnol] de passage, se fatigua ; c'est la raison pour laquelle son père échangea avec un berger [le grand cheval à la robe moreau] contre un cheval à la robe châtaigne, mais il n'emmena pas le cheval d'Agustín López, il ne l'a pas vu et il ne sait rien sur lui, et ce qu'il vient de dire est la vérité »<sup>626</sup>.

---

<sup>626</sup> T.P., 06/13, folios 8r-8v: « Fue preguntado como se llama de donde es natural que oficio y edad tiene respondió y dijo que se llama Bartolomé Hernández y que es hijo de Melchor Hernández ya difunto vecino del pueblo de Teposcolula y que servia a su padre de ir con él y traer potros de Chiapas hasta que

Bartolomé Hernández était un jeune homme de quatorze ans, il ne signa pas sa déposition, qui apparaît pourtant claire et cohérente. Il se présenta comme le fils de Melchor Hernández qui semblait être originaire de Teposcolula<sup>627</sup>. Il servait son père « en l'accompagnant au Chiapas chercher des poulains ».

La version présentée par Bartolomé Hernández est différente en bien des points de celle d'Agustín López et de ses témoins. Les espaces d'abord : dans le témoignage du jeune Bartolomé -rappelons qu'il n'était âgé que de quatorze ans-, il ne se trouve ni *estancia* du nom de Santiago, ni Huejotitlán, ni Totolapan. En revanche, Achiutla et Chalcatongo apparaissaient comme des lieux de première importance dans l'univers quotidien de Melchor Hernández. Le village d'Achiutla, de taille moyenne<sup>628</sup>, qui se trouvait à environ cinq lieues à vol d'oiseau au sud de Teposcolula, était accessible depuis Teposcolula, en passant par le chemin qui menait à la Mixteca de la Costa, jusqu'à Tlaxiaco, où il fallait bifurquer et prendre le sentier que le vice-roi, don Antonio de Mendoza, avait fait construire en 1550<sup>629</sup> et qui conduisait à Achiutla. Dans ce village, de nombreux personnages convergèrent : Melchor Hernández avec son fils Bartolomé et un petit troupeau de juments et de poulains, Solís, un métis, Gaspar, un Indien (Gaspar López, l'Indien de Huajuapán ?), qui venait avec des juments et Relámpago ; et, un « Espagnol de passage » (*español pasajero*), « qui passait par là », et

---

*se ahogo en el río de Tequizitlán puede haber cerca de tres meses y que es de edad de catorce años poco mas o menos y esto responde.*

*Fue preguntado si es verdad que habrá cinco meses y medio poco mas o menos que teniendo Agustín López vecino deste dicho Pueblo un caballo morcillo dosalbo de los pies la cola corta hasta las corvas que tenia por nombre y llamaban Relámpago de los hierros que le fue mostrado y que están en la querella desta causa en la sabana deste dicho pueblo se lo tomo y llevo hurtado y fue en él en servicio de su padre a Chiapas y lo ferio a un caballo castaño con un hombre en el camino diga la verdad y no se perjure y respondió que lo que pasa en el caso es que habrá cuatro meses poco mas o menos que estando este confesante con su padre en el pueblo de Achiutla llevo un Indio llamado Gaspar con un caballo morcillo y una yegua revuelto con unos potros y caballos de su padre y llegado a ver los caballos el dicho su padre pregunto al dicho indio Gaspar en presencia de Solís mestizo cuyo es este caballo morcillo y le dijo Solís que era de Agustín López porque le había visto en él y luego el dicho Melchor Hernández su padre dijo al dicho Gaspar indio lleva este caballo donde los hallaste que no quiero pleitos con Agustín López y que no se acuerda si tenia los hierros que están en la querella y luego el dicho su padre compro un caballo en la plaza de Achiutla a un español pasajero que no sabe como se llamaba morcillo grande del hierro del margen en el cual le mandó fuesen a Chalcatongo para que engordase que estaba muy flaco y luego en el tiempo de su partida a Chiapas le mandó su padre a este confesante que fuese por los caballos que tenía en Chalcatongo y fue y los trujo y luego de allí a algunos días se fueron a Chiapas y habiendo llegado a Chiapas y comprado una partida de potros se volvieron para este pueblo y en el camino se les cansó el caballo morcillo que había comprado su padre en Achiutla al dicho pasajero y por esta causa lo ferio el dicho su padre a otro castaño con un pastor y que no llevó caballo del dicho Agustín López ni le vio ni sabe dél y que lo que ha dicho es lo que pasa ».*

<sup>627</sup> Testament de Bartolomé Hernández, 1654, cité dans Romero Frizzi : 1990, 449.

<sup>628</sup> Terraciano : 2001, 119.

<sup>629</sup> Romero Frizzi : 1990, p. 29.

à qui Melchor Hernández acheta un grand cheval à la robe moreau. Achiutla apparaît donc comme un lieu de sociabilité d'hommes de chevaux, soit parce qu'ils en possédaient, soit parce qu'ils se déplaçaient à cheval en conduisant tantôt des petits troupeaux, soit parce qu'ils en échangeaient, soit simplement parce qu'ils connaissaient les chevaux des uns et des autres, ce qui alimentait leurs sujets de conversation. Encore plus au sud, Chalcatongo constituait une zone de pâturage pour les chevaux de Melchor Hernández : ce fut en effet là-bas qu'il envoya le grand cheval à la robe moreau qu'il avait acheté à Achiutla à l'Espagnol de passage, se refaire une santé et ce fut encore là-bas qu'il envoya son fils, Bartolomé, chercher les chevaux qu'ils allaient emmener dans le voyage au Chiapas. Enfin, c'est probablement à cet endroit qu'il gardait les poulains qu'il ramenait de la province du Chiapas avant de les vendre dans les villes et les villages importants de la région, c'est-à-dire, à Yanhuatlán, à Texupan, à Puebla ou encore à Oaxaca, entre autres.

Melchor et Bartolomé Hernández se rendaient régulièrement à la province du Chiapas pour aller « chercher des poulains ». Le témoignage de Bartolomé Hernández indique qu'ils y firent l'aller/ retour entre mars et avril 1602. Le voyage ne constituait pas une aventure extraordinaire dans le sens où le chemin royal était fréquenté par de nombreux muletiers - Thomas Gage remarqua que « plusieurs de ces Indiens trafiquent à Mexique et aux environs, et il y en a qui vont ainsi négociant par le pays avec trente ou quarante mulets »<sup>630</sup> - et d'itinérants en tout genre, mais le voyage était long, périlleux et éprouvant. De fait, pendant l'époque qui nous intéresse, le chemin royal (*camino real*) qui était aussi appelé le chemin muletier (*camino de herraduras*) n'était qu'un sentier au tracé souvent hasardeux, où les ponts et les auberges étaient plutôt rares. Les voyageurs devaient affronter les caprices géographiques et climatiques, endurer des chaleurs étouffantes ou des nuits glacées<sup>631</sup>.

Le périple de Melchor et de Bartolomé Hernández débutait à Teposcolula. La première étape les conduisait à la Ville de Oaxaca ou Antequera, à environ dix-huit lieues de la capitale mixtèque. En effet, deux lieues séparaient Teposcolula et Yanhuatlán, deux autres, Yanhuatlán de Nochistlán, et enfin, quatorze lieues Nochistlán de Oaxaca, dont neuf lieues se déroulaient dans des paysages accidentés (*tierra doblada*), et cinq sur des chemins plus plats (*tierra llana*) mais non moins sinueux

---

<sup>630</sup> Gage, TII : 1979, 85.

<sup>631</sup> Romero Frizzi : 2006, 134.

(*caminos torcidos y tuertos*)<sup>632</sup> qui annonçaient l'arrivée dans les vallées centrales. Sachant qu'il fallait en moyenne une journée pour parcourir entre cinq et sept lieues, en voyageant depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil, Melchor et Bartolomé Hernández avaient passé environ deux ou trois jours pour se rendre à Oaxaca. Au-delà de Oaxaca, le chemin royal se poursuivait sur quelques lieues encore dans l'agréable vallée zapotèque, puis il affrontait une nouvelle zone de montagne avant de redescendre vers les plaines venteuses de l'isthme de Tehuantepec. Quarante lieues séparaient Oaxaca du port de Tehuantepec<sup>633</sup>, presque une semaine de voyage.

Le périple se poursuivait dans la plaine, qui, coincée entre la Mer du Sud et la Sierra Madre del Sur, était « pleine de bétails, de chevaux dont les uns étaient sauvages et les autres domestiques »<sup>634</sup>. Melchor et Bartolomé Hernández se rendaient-ils jusque dans les Hauts Plateaux du Chiapas dominés par Chiapa de Indios (l'actuel Chiapa de Corzo) et Chiapa de Españoles (San Cristóbal de las Casas) qui se trouvaient encore à plus de soixante lieues de Tehuantepec au-delà de montagnes presque inaccessibles<sup>635</sup> ? Ou bien, le périple du père et du fils prenait-il fin à vingt-sept lieues de Tehuantepec, ce qui représentait environ quatre jours de voyage, à la frontière entre le gouvernement de la Nouvelle-Espagne et la province du Chiapas<sup>636</sup> ? C'est fort probable puisqu'en effet, quelques années plus tard, Thomas Gage raconta qu'il y avait, à cet endroit, « l'une des plus riches fermes du pays de Chiapa, où l'on nourrissait quantité de chevaux, de mulets, et de bétails, qui était la demeure de Jean de Tolède »<sup>637</sup>.

Au bas mot, il avait tout de même fallu quinze jours à Melchor et à Bartolomé Hernández pour se rendre de Teposcolula à la province du Chiapas et encore quinze jours pour faire le chemin du retour. Le négoce de Melchor Hernández avait des airs de transhumance qui n'était pas sans dangers, notamment lors de la saison des pluies, particulièrement torrentielles dans la région. D'ailleurs, le marchand de cheval décéda dans l'exercice de son métier en mai 1602, probablement sur le chemin aller d'un second voyage, en se noyant dans une rivière à Tequizistlán, du nom d'un village qui se

---

<sup>632</sup> Acuña, *Antequera*, TI : 1984, 366. Il n'existe pas de *Relation Géographique* ni pour Teposcolula, ni pour Yanhuatlán. Toutefois, la *Relation Géographique* de Nochistlán, conclue le 11 avril 1581, indique les distances entre Nochistlán et Yanhuatlán d'un côté et entre Nochistlán et Oaxaca de l'autre.

<sup>633</sup> Cf. *Relation Géographique de Tehuantepec* et *Relation Géographique de Nexapa* dans Acuña, *Antequera* : 1984.

<sup>634</sup> Gage, TII : 1979, 99-100.

<sup>635</sup> *Relation Géographique de Tehuantepec* dans Acuña : 1984, 111.

<sup>636</sup> La province du Chiapas appartenait à la *Capitanía General de Guatemala*.

<sup>637</sup> Acuña : 1984, 111.

situait entre Nexapa et Tehuantepec, et de la rivière Tequizistlán, qui avait déjà emportée un franciscain à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>638</sup>.

En 1654, âgé de soixante-six ans, Bartolomé Hernández, en possession de quarante-huit chevaux, juments et poulains, de cinq mules sauvages (*mulas cerreras*), et de seize mules de transport dont quatorze servaient au bât (*mulas aparejadas*) et deux à la monte (*mulas de silla*), décédait à son tour. Il léguait à sa fille cent quarante-quatre pesos en réaux ainsi que huit mules de bât d'une valeur de trois cent vingt pesos<sup>639</sup>.

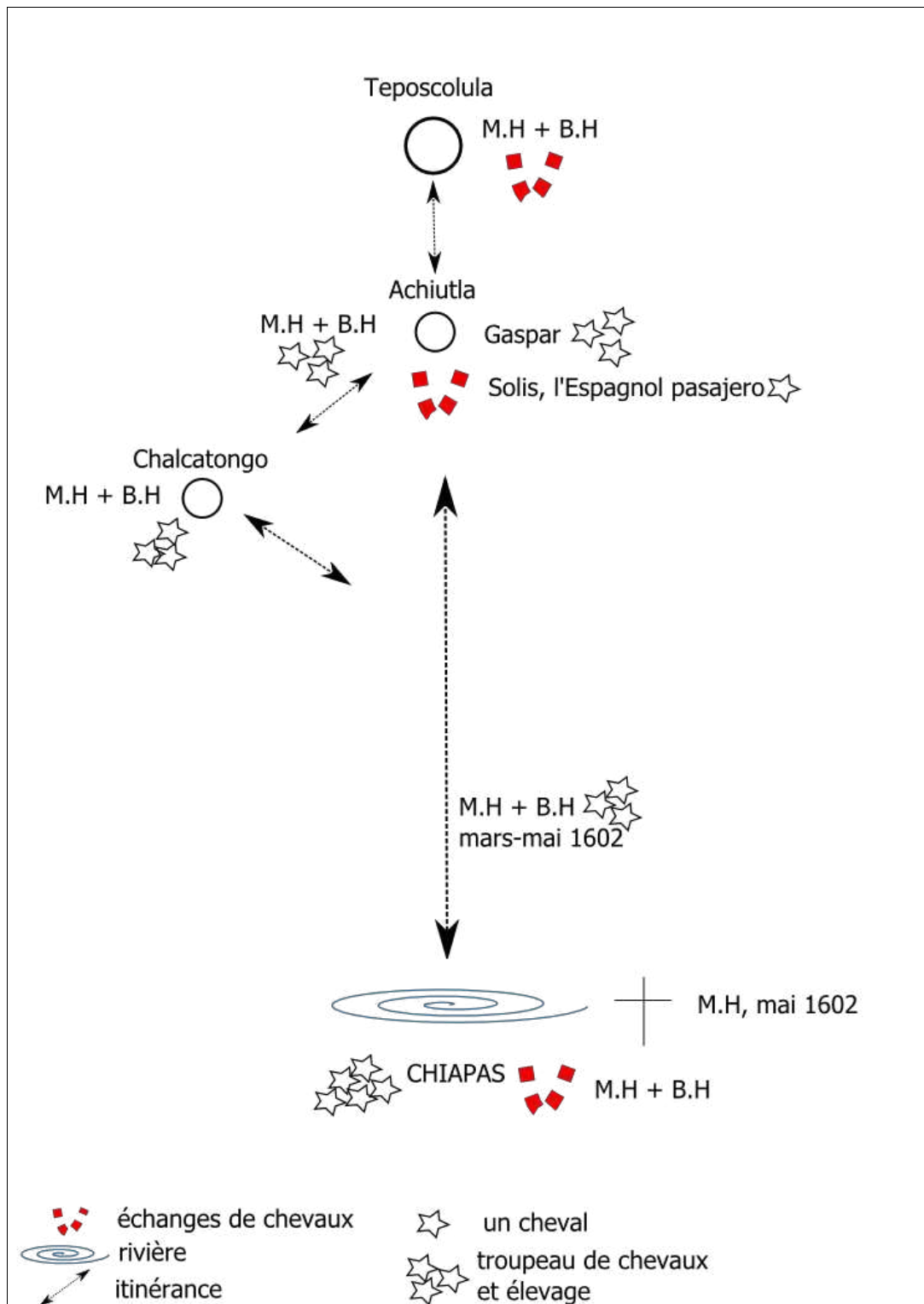
---

<sup>638</sup> Romero Frizzi : 2006, 133.

<sup>639</sup> Testament de Bartolomé Hernández, 1654, cité dans Romero Frizzi : 1990, 449-450.

# Document IX-1

Les espaces de Melchor et de Bartolomé Hernández, 1602



## L'affaire de 1605

Le 22 avril 1605, Agustín López déposa une nouvelle fois une plainte. Comme en 1602, il rédigea et signa la pétition. Il se plaignait cette fois-ci du vol de huit chevaux d'une valeur de cent cinquante pesos qu'il avait possédés dans les champs (*en el campo*) avec un troupeau de bons chevaux<sup>640</sup>. Il accusait Domingo Hernández, un Portugais, du vol des huit chevaux. Le Portugais avait, en outre, la réputation de vivre du vol de chevaux. Agustín López accusait aussi Luis de Montesinos, un Espagnol, d'avoir aidé le Portugais dans cette entreprise. La résolution finale de l'affaire est inconnue, mais, entre la première pétition d'Agustín López en avril 1605 et les dernières pièces du dossier qui apparaissent en septembre de l'année suivante, l'affaire s'étendit sur un an et demi ; ce qui témoigne de l'importance de ce cas. Les cinq témoins qu' Agustín López présenta, évoquèrent leurs liens avec le plaignant d'un côté et avec Domingo Hernández de l'autre, et ils racontèrent ce qu'ils savaient sur le vol des huit chevaux d'Agustín López et d'autres chevaux. Résumons les témoignages des uns et des autres.

Le premier témoin, Manuel López<sup>641</sup> était un jeune marchand de chevaux (*tratante de caballos*) espagnol résidant à Teposcolula, âgé de vingt-quatre ans. Il signa sa déposition. Il connaissait Agustín López depuis trois ans, c'est-à-dire depuis 1602, l'année de la première affaire. Il y avait environ deux mois, alors que Manuel López se rendait à Puebla pour vendre des chevaux, il en emmenait treize, il rencontra sur le chemin Domingo Hernández, le Portugais, qui arrivait en sens contraire –en provenance de Puebla-, à peu près entre Huajuapán et Chila. Domingo Hernández commenta qu'il se rendait à Oaxaca pour affaire, tout comme Luis de Montesinos, dont l'affaire « était secrète », *requería secreto*. Surtout, et ce qui suit fut ensuite utilisé comme accusation contre les deux larrons présumés, Domingo Hernández aurait dit à Manuel López de ne pas raconter qu'il les avait rencontrés, ni qu'il les avait vus. Ensuite, Manuel López retourna à Teposcolula car il avait vendu ses treize chevaux à Domingo Hernández. Plusieurs jours plus tard, Manuel López se trouvait à la porte de l'église de Teposoclula en compagnie de Jusepe Bravo et de Luis de Montesinos, ils évoquèrent une lettre d'excommunication (*carta de descomuni6n*) qu'Agustín López menaçait de faire sortir.

---

<sup>640</sup> T.P., 07/24, folios 1r-1v, 6r.

<sup>641</sup> T.P., 07/24, folios 2r-2v.



Le second témoin, Antonio Martín<sup>642</sup>, était un Espagnol résidant de Teposcolula, âgé de vingt-et-un ans. Il connaissait Agustín López et Domingo Hernández depuis trois ans. Antonio Martín était ce jeune espagnol originaire de Puebla qui avait déjà comparu en faveur d'Agustín López dans l'affaire de 1602, comme les signatures le prouvent. Antonio Martín raconta, qu'il y avait environ deux ans, Agustín Garcés avait perdu un cheval, et qu'ils –Antonio Martín et Agustín Garcés- retrouvèrent le cheval dans un terrain accidenté (*una quebrada*) à Jaltepec, où Domingo Hernández gardait ses chevaux, environ une vingtaine. Afin de justifier la présence du cheval d'Agustín Garcés parmi son troupeau, le Portugais dit que le cheval d'Agustín Garcés s'était joint aux siens. Agustín Garcés prit son cheval et avec Antonio Martín ils retournèrent à Teposcolula. En chemin, ils rencontrèrent deux Indiens qui allaient également à la rencontre de Domingo Hernández pour récupérer leurs chevaux. Antonio Martín leurs confirma qu'il avait en effet reconnu, parmi le troupeau de Domingo Hernández à Jaltepec, le cheval de Juan Alonso, un Indien de Teposcolula ; mais, sur l'affaire qui impliquait Luis de Montesinos, Antonio Martín ne savait rien.

Le troisième témoin, Bartolomé Garcés<sup>643</sup>, était un Espagnol de Teposcolula âgé de 22 ans, il ne signa pas sa déposition. Il connaissait Agustín López depuis plus de dix ans, il avait donc fait sa connaissance alors qu'il n'était encore qu'un petit garçon. Il connaissait également Domingo Hernández depuis environ deux ans. Or, deux années auparavant, le cheval de Bartolomé Garcés avait disparu. Il demanda alors à l'Indien qui lui avait vendu le cheval s'il avait vu Domingo Hernández emmener le cheval. Bartolomé Garcés partit à sa recherche en compagnie d'Antonio Martín et ils le retrouvèrent dans un terrain accidenté vers Jaltepec, où Domingo Hernández gardait quantité de chevaux. Domingo Hernández dit à Bartolomé Garcés que des Indiens lui avaient donné le cheval. Puis, Bartolomé Garcés s'en retourna. En chemin, il rencontra des Indiens qui allaient à la rencontre de Domingo Hernández parce qu'ils avaient appris que Domingo Hernández avait volé leurs chevaux. Bartolomé Garcés leurs indiqua le chemin à prendre, et qu'en effet il avait vu le cheval d'un des Indiens de Teposcolula avec le troupeau de Domingo Hernández. Quelques jours plus tard, Bartolomé Garcés vit Domingo Hernández à l'auberge (*mesón*) avec le cheval d'un Indien de Teposcolula.

---

<sup>642</sup> T.P, 07/24, folios 2v-3r.

<sup>643</sup> T.P, 07/24, folios 3r-3v. Soulignons que nous avons déjà rencontré ce personnage comme égaré et voleur de chevaux quelques semaines auparavant à Teposcolula. Il avait été condamné à l'exil et nous voyons ici que les sentences n'étaient pas toujours mises à exécution.

Le quatrième témoin, Jusepe Bravo<sup>644</sup>, était un Espagnol de Teposcolula âgé de quarante ans. Il ne signa pas sa déposition. Il connaissait Agustín López depuis plus de dix-huit ans. Il y avait environ un mois et demi, il se trouvait devant le portique de l'église de Teposcolula en compagnie de Manuel López et de Luis de Montesinos. Ils évoquèrent Agustín López et le fait que ce dernier cherchait ses chevaux. Luis de Montesinos dit que Domingo Hernández avait pris les chevaux d'Agustín López car ce dernier lui devait de l'argent et qu'il les avait emmenés à Yanhuitlán et à Texupan. Par ailleurs, Luis de Montesinos avoua avoir aidé Domingo Hernández dans cette manœuvre.

Le cinquième témoin, Juan Rodríguez<sup>645</sup>, un Espagnol de Teposcolula de vingt ans, ne signa pas sa déposition. Il connaissait Agustín López depuis plus de douze ans. Il y a environ un mois, Juan Rodríguez revenait d'un déplacement à Puebla. En arrivant à Teposcolula, il croisa Luis de Montesinos à qui il demanda des nouvelles d'Agustín López. Luis de Montesinos répondit qu'il ne savait pas grand chose, sauf qu'Agustín López se trouvait à Oaxaca, où il était allé chercher une lettre d'excommunication à cause des chevaux qui lui avaient été dérobés. Luis de Montesinos ajouta que cette lettre n'avait pas de raison d'être puisque Domingo Hernández avait emmené les chevaux d'Agustín López, dans un village nommé San Jerónimo, car ce dernier lui devait des « comptes » à propos de jeunes taureaux.

Le sixième témoin, Francisco de Salas<sup>646</sup>, un Espagnol de Teposcolula âgé de vingt-cinq ans signa sa déposition. Il connaissait Agustín López depuis deux mois. Il y avait environ un mois, ce témoin s'était entretenu avec le notaire ici présent, Gerónimo de Montalbo, ainsi que d'autres habitants de Teposcolula. Luis de Montesinos prétendait de nouveau qu'il ne voyait pas pourquoi Agustín López était allé chercher une lettre d'excommunication à l'encontre de Domingo Hernández.

L'ensemble des personnages (le plaignant, les accusés et les témoins) se connaissait. Depuis 1603, les uns et les autres n'avaient cessé de se croiser dans des rencontres qui étaient ponctuées de conversations. C'est ainsi qu'en 1603, Antonio Martín se trouvait en compagnie d'Agustín Garcés et/ou de Bartolomé Garcés<sup>647</sup> à Jaltepec où Domingo Hernández gardait une vingtaine de chevaux. En février 1605,

---

<sup>644</sup> T.P., 07/24, folios 3v-4r.

<sup>645</sup> T.P., 07/24, folios 4r-4v.

<sup>646</sup> T.P., 07/24, folio 5r.

<sup>647</sup> Au regard des témoignages, on se demande si ces deux derniers ne représentent pas la même personne.

Manuel López croisa, entre Huajuapán et Chila, Luis de Montesinos et Domingo Hernández. Plusieurs jours plus tard, Luis de Montesinos, Jusepe Bravo, Manuel López et Francisco de Salas conversaient devant le portique de l'église de Teposcolula. En mars 1605, toujours à Teposcolula, Luis de Montesinos rencontra Juan Rodríguez qui revenait de Puebla. Alors qu'Agustín López se trouvait physiquement absent de l'ensemble de ces rencontres, occupé qu'il était à Oaxaca par la lettre d'excommunication, il était sur toutes les lèvres, les uns et les autres évoquant tantôt le vol de ses chevaux, tantôt la lettre d'excommunication. Luis de Montesinos, qui apparut dans presque toutes les rencontres, se dégage du lot : nous le présenterons un peu plus loin. Par ailleurs, le récit de Bartolomé Garcés, qui, après la disparition de son cheval, alla s'informer auprès de l'Indien qui lui avait vendu, s'il ne l'avait pas vu, ainsi que la rencontre d'Antonio Martín avec des Indiens sur le chemin entre Jaltepec et Teposcolula, en 1603, et la conversation qui suivit, témoignent de sociabilités mixtes dans lesquelles le cheval occupait, pour nombre d'habitants de la Mixtèque, qu'ils fussent Indiens, Espagnols, ou métis, un horizon commun. Ce n'est donc pas un hasard si à la même époque, Pedro de Arenas publia un livre original, un guide de conversation<sup>648</sup>.

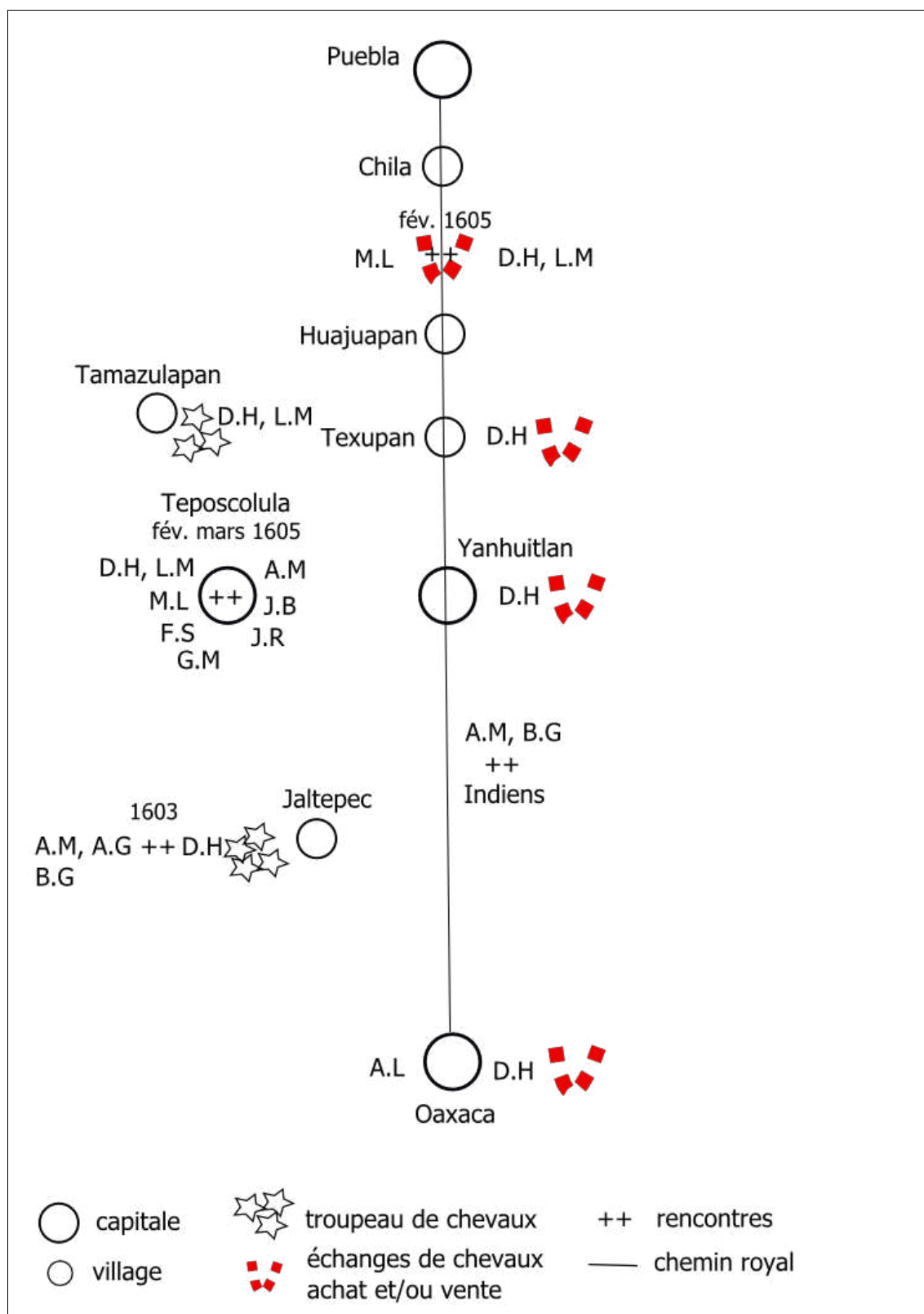
Nous sommes par ailleurs frappés par la jeunesse des personnages qui étaient âgés de vingt à vingt-cinq ans, à l'exception d'Agustín López dont l'âge n'était pas connu et de Jusepe Bravo âgé de quarante ans, et par l'amplitude de leurs déplacements, dans lesquels le chemin royal Puebla/ Oaxaca et le chemin de la mer du Sud qui passait par Teposcolula tenaient une place essentielle. Par ailleurs, les protagonistes se déplaçaient souvent seuls, tel Manuel López se rendant à Puebla, ou bien par groupe de deux ou trois, rarement plus. Enfin, le portique de l'église de Teposcolula, devant lequel conversèrent, apparaît comme un lieu de sociabilité incontournable. Au retour de leurs pérégrinations, les uns et les autres, Manuel López, Jusepe Bravo, Luis de Montesinos, Francisco Salas, le notaire, etc. s'y retrouvaient et y conversaient. Aussi, le portique de l'église apparaît comme le cœur symbolique du monde de ces marchands de chevaux.

---

<sup>648</sup> Voir chapitre 2.

## Document IX-2

Les rencontres sur le chemin royal, entre Oaxaca et Puebla entre 1603 et 1605



## Luis de Montesinos et Manuel López

Manuel López était un Espagnol âgé de vingt-quatre ans en 1605. Outre son apparition en tant que témoin dans l'affaire de 1605, il comparut comme accusé à deux occasions, en 1602<sup>649</sup> et en 1603<sup>650</sup>, les signatures, identiques, le confirment, tantôt pour avoir volé de force le cheval de Mateo Hernández, un Indien de Teposcolula, tantôt pour avoir blessé au visage, avec son épée, Tomás de Guzmán, un Indien de l'*estancia* de Santa María. Manuel López était originaire de Madrid, « dans les royaumes de Castille ». Nous ne savons pas quand il débarqua dans les Indes, mais il déclara en 1602 avoir eu l'habitude de vendre des vêtements de Chine et de Castille, soit, au regard de son âge et du contexte décrit dans l'introduction de ce chapitre, à la charnière entre le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle. En décembre 1602, âgé de vingt ans, il se trouvait à Teposcolula depuis quelques mois avec la qualité de domestique vagabond manifestement sans attache. L'année suivante, il apparaissait comme « habitant », *vecino* de Teposcolula vendant des chevaux. En effet, dès 1603, il était en possession d'une cavalerie composée d'au moins huit chevaux, de douze poulains et d'un mulet<sup>651</sup>. En un an, il était donc passé d'une situation instable et précaire à l'honorable statut d'habitant, dont seuls les Espagnols mariés, recommandés ou exerçant une profession pouvaient jouir à Teposcolula<sup>652</sup>. Comment expliquer un tel changement ? Résulta-t-il d'une fructueuse rencontre ? Agustín López qui l'avait pourtant malmené en 1602<sup>653</sup> fut-il à l'origine de ce changement de statut ? Cela n'est pas impossible. Agustín López avait de nombreux ennemis (comme le prouve ses querelles criminelles) et il éprouva peut-être le besoin d'élargir ses réseaux d'amitié.

Luis de Montesinos est un autre inculpé. Il fut accusé par Agustín López en 1605 d'avoir aidé Domingo Hernández Tenasauri à voler huit de ses chevaux. Luis de Montesinos était déjà apparu dans des affaires en 1602<sup>654</sup> comme interprète, comme en témoignent les signatures. Nous ne savons ni de quelle langue indienne il s'agissait – certainement le mixtèque-, ni par quelle voie il l'avait apprise. En 1602, Luis de

---

<sup>649</sup> T.P, 06/15.

<sup>650</sup> T.P, 06/44.

<sup>651</sup> T.P, 06/44.

<sup>652</sup> T.P, 06/15, folio 2v. Kevin Terraciano: 2001, 340.

<sup>653</sup> Voir déclaration de Manuel López, dans A-VIII-2.

<sup>654</sup> T.P, 06/04, T.P, 06/13.

Montesinos était un jeune homme âgé de dix-neuf ans (il déclara être âgé de vingt-deux ans en 1605). Originaire de Puebla<sup>655</sup>, il était donc créole. Il avait certainement débarqué très jeune dans la Mixteca Alta, ce qui expliquerait son bilinguisme, dans le sillage de personnes de son entourage, peut-être son père. En effet, un certain Luis de Montesinos apparaissait à Yanhuítlán en 1579 où il avait acquis aux enchères un cheval avec selle et bride d'une valeur de vingt-six pesos d'or commun. À cette date, bien sûr, Luis de Montesinos n'était pas encore né. Si le Luis de Montesinos de 1579 était le père de Luis de Montesinos « fils », cela signifie peut-être qu'il fut l'un de ces Espagnols qui avaient opéré, dès le dernier quart du XVI<sup>e</sup> siècle, dans la région, et en particulier à Yanhuítlán, comme vendeur de textiles et de vêtements en provenance de Chine et de Castille. Comme Manuel López, Luis de Montesinos était célibataire en 1604<sup>656</sup>. La même année, il apparaissait comme marchand de cheval : « *tratante en marcar y vender caballos* »<sup>657</sup>. Deux de ses déclarations, la première en tant que témoin dans une affaire en 1605 qui opposait des Indiens<sup>658</sup>, et la seconde en tant qu'accusé d'Agustín López, permettent de mettre à jour les réseaux de sociabilité et la profonde connaissance du cheval que possède Luis de Montesinos.

Témoignage de Luis de Montesinos du le 20 mars, 1605 :

« Il y a environ un an et demi que ce témoin [Luis de Montesinos] savait que le cheval alezan cité dans la querelle, lequel avait le pelage comme un porc sauvage et la marque des frères dominicains de Oaxaca, était celui d'Andrés López, puisqu'il l'avait accompagné acheter le cheval, qu'il [Andrés López] avait acquis, d'un frère franciscain pour [la somme] de douze pesos, et il ne voulut pas lui donner [?]. Six mois plus tard, ce témoin vit le cheval [illisible] en possession de Manuel Martin, un Portugais résidant de Oaxaca. C'est alors que Luis de Montesinos demanda au dit Manuel Martin où il avait acheté le cheval, en effet il [Luis de Montesinos] connaissait ce cheval, il appartenait à Andrés López, un Indien originaire du village [nommé] Santiago, dans la juridiction de Teposcolula, Manuel Martin répondit qu'il avait acheté le cheval à un Indien qui s'appelait Domingo [et qui était] originaire de Teposcolula. Quelques jours plus tard, Luis de Montesinos rencontra, à Oaxaca, Domingo Xineco et Domingo López, des Indiens de ce village de Teposcolula, et il leur demanda lequel des deux

---

<sup>655</sup> T.P., 07/01.

<sup>656</sup> T.P., 07/01.

<sup>657</sup> T.P., 07/01.

<sup>658</sup> T.P., 07/18.

avait vendu le cheval alezan, et Domingo Xineco dit que c'était l'Indien Domingo López ici présent, pendant ce temps-là, celui-ci se tut et ne dit rien ; c'est la raison pour laquelle le témoin [Luis de Montesinos] en déduit que Domingo López avait dû vendre le cheval au dit Manuel Martin, le Portugais. Puis, ce témoin se rendit à Teposcolula et il raconta à Andrés López qu'il avait vu son cheval à Oaxaca et qu'il pensait que c'était Domingo López, un Indien originaire de San Andrés dans cette juridiction, qui le lui avait volé, et qu'il l'avait revendu à un Portugais à Oaxaca, et il répondit qu'il y avait environ deux mois qu'on lui avait dérobé son cheval »<sup>659</sup>.

Grâce à ce témoignage, il est possible de retracer la vie de ce cheval alezan. Il était probablement né dans une ferme (*fincas*) dominicaine puisqu'il portait la marque des frères dominicains, qui n'apparaît pas dans la marge mais qui témoignait de son élevage d'origine. Il passa ensuite, directement ou indirectement, dans les mains d'un franciscain, qui à son tour, s'en sépara, en octobre 2003, en le vendant pour la somme de douze pesos à Andrés López, un prix qui suggère que le cheval était adulte et dressé<sup>660</sup>. Le cheval fut ensuite dérobé, en mars 1604, par un Indien de Teposcolula, nommé Domingo qui le vendit à un Portugais, Manuel Martín, à Oaxaca. Ainsi, ce cheval passa entre au moins cinq personnes, peut-être plus puisque nous ne savons pas si le cheval passa directement de la ferme dominicaine au franciscain. Cette destinée (au demeurant commune pour les chevaux de la Nouvelle-Espagne)<sup>661</sup> dans laquelle chaque propriétaire composait un maillon s'apparentait à une chaîne. D'un bout à l'autre, seul un oeil aguerrri pouvait en remonter les tenants et les aboutissants. Luis de Montesinos avait permis à Andrés López d'acheter le cheval au franciscain, il connaissait son

---

<sup>659</sup> T.P., 07/18, folio 3v : « puede haber año y medio poco más o menos que este testigo vio en poder de Andrés López el caballo alazán que la querella dice el cual era cariblanco y del hierro de los frailes dominicos de Oaxaca este testigo se lo llevó a comprar y le daba por él doce pesos para un fraile Francisco y no se lo quiso dar y después acabo de seis meses vio este testigo al caballo [ilisible por lastimado] dicho en poder de Manuel Martín portugués vecino de Oaxaca y este testigo preguntó al dicho Manuel Martín que donde él había comprado aquel caballo porque lo conocía que era de Andrés López indio natural del pueblo de Santiago jurisdicción de Teposcolula a lo cual le respondió que lo había comprado de un indio llamado Domingo natural de Teposcolula y luego otro día siguiente encontró este testigo en la ciudad de Oaxaca a Domingo Xineco y a Domingo López indio deste pueblo de Teposcolula a los cuales preguntó este testigo que cual de los dos había vendido el dicho caballo alazán y el dicho Domingo Xineco dijo que el dicho Domingo López indio el cual estaba presente el cual calló y no respondió ninguna cosa por lo cual este testigo sospechó que el dicho Domingo López debía de vender el dicho caballo alazán al dicho Manuel Martín portugués y luego este testigo vino a este pueblo de Teposcolula y dijo al dicho Andrés López cómo había visto su caballo en Oaxaca y que entendía se lo había hurtado Domingo López indio natural de San Andrés desta jurisdicción porque entendía lo había vendido a un portugués en Oaxaca por lo cual le respondió que podría haber dos meses que se lo habían hurtado ».

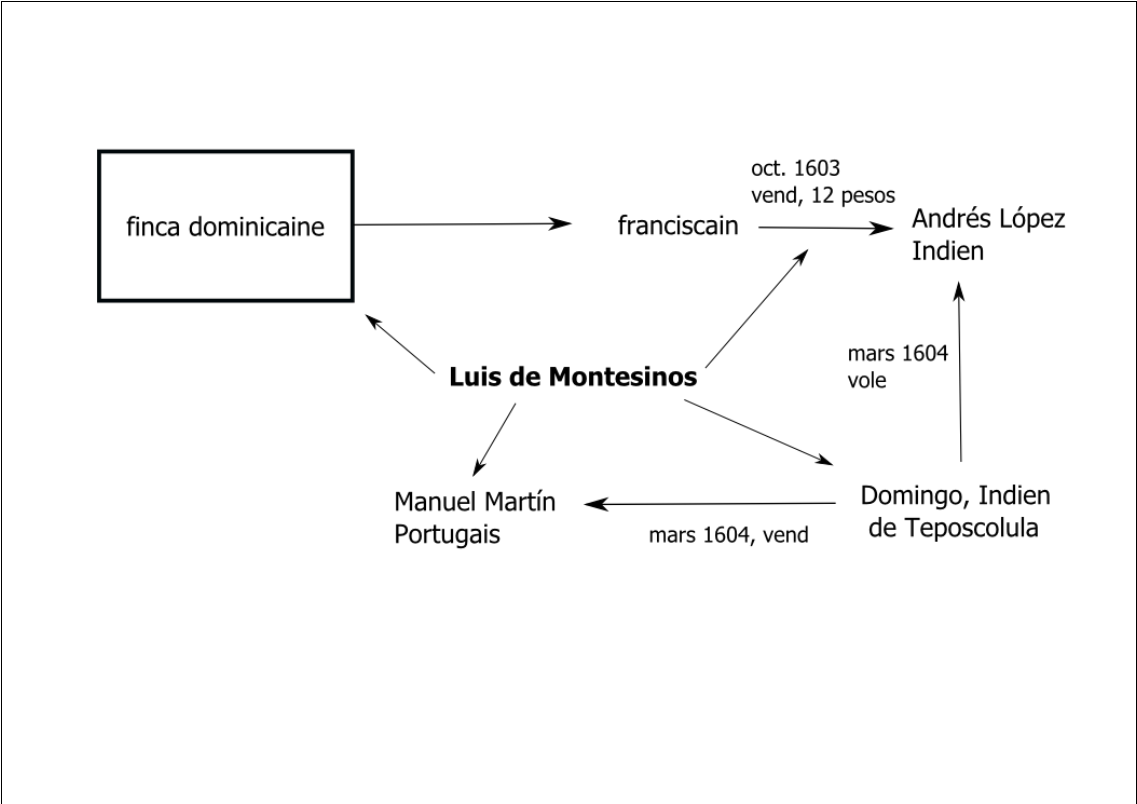
<sup>660</sup> Voir chapitre 5.

<sup>661</sup> Voir chapitre 4.

élevage d'origine et il fut enfin capable de le retrouver. Il était cet oeil avisé capable de relier tous les maillons de la chaîne grâce à sa connaissance des chevaux et à son esprit d'enquêteur.

**Document IX-3**

Les différentes étapes de la vie d'un cheval identifiées par Luis de Montesinos, 1603-1604





Le témoignage de Luis de Montesinos, le 21 juillet 1606 :

« Il lui a été demandé de dire et de déclarer pour quelle cause et quelle raison, alors qu'il venait à ce village en compagnie de Domingo Hernández, Portugais, on a dit à Manuel López de ne pas dire qu'il les avaient rencontrés sur le chemin et pourquoi ils se cachaient. Luis de Montesinos répondit que pour sa part il n'avait rien dit, et que, si Domingo Hernández dit à Manuel López de garder le secret c'était probablement parce que Domingo Hernández se rendait à Oaxaca et qu'il ne voulait pas que cela se sache à Yanhuitlán parce que l'on racontait qu'il y avait une accusation contre lui ; et c'est certainement la raison pour laquelle il avait dû lui dire ; et ensuite, le déclarant [Luis de Montesinos] se sépara de Domingo Hernández à Huajuapán et il vint de ce village à sa maison et c'est la vérité sur cette question.

Il lui a été demandé de dire et de déclarer pour quelle raison certaines personnes du village disent que Domingo Hernández avaient emmené les chevaux qu'il manquait à Agustín López. Luis de Montesinos répondit qu'Agustín López avait en sa possession des lettres d'excommunication qui furent lues dans l'église de ce village alors que Domingo Hernández se trouvait à Huajuapán comme il a été déclaré dans la première question. Douze jours plus tard environ, il se rendit au *tianguis* [marché] qui a lieu dans le village de Tamazulapán de cette juridiction où il rencontra Domingo Hernández dans le village dépeuplé du nom de San Jerónimo qui se trouve sur le chemin et il [Domingo Hernández] dit au déclarant que comme ami il devait l'aider à amener des chevaux qu'il avait ici. Luis de Montesinos lui demanda s'ils lui appartenaient et où ils les avaient trouvés et Domingo Hernández répondit qu'il avait marchandé certains chevaux avec Manuel López et qu'il avait trouvé les autres dans les marécages de San Andrés d'Agustín López et qu'il les avaient pris pour la grande quantité d'argent qu'Agustín López lui devait et qu'il lui avait réclamé en de nombreuses occasions mais qu'il n'avait jamais voulu lui rendre ; et, [Domingo Hernández] se trouvait mal avec Juan Pardo de Agüero qui était à ce moment *alcalde mayor* dans ce village. Celui-ci menaça les Indiens qui alors dirent que Domingo Hernández était un voleur et qu'il volait les chevaux afin de ne pas lui payer [à l'*alcalde mayor*] ce qu'il lui devait et c'est la raison pour laquelle il avait emmené les chevaux [d'Agustín López]. Le déclarant l'aidera à les amener jusqu'au village de Tamazulapán et Domingo Hernández lui dit de dire à Agustín López qu'il emmenait les chevaux à Texupán ou bien à Yanhuitlán afin de remettre les comptes à plat et que celui qui devait de l'argent à l'autre devait le payer, et c'est pour cette raison, comme chrétien, que le déclarant a dit ce qu'il a dit aux personnes de ce village, afin de ne pas être touché par l'excommunication, mais ce

déclarant n'a pas la coutume de voler les biens et les richesses d'autrui et il ne vit pas [du vol] et ce qu'on lui reproche est mauvais »<sup>662</sup>.

Ce second témoignage met à nouveau en valeur la mobilité de Luis de Montesinos qui, cette fois-ci, dans le seul mois de février 1605, passa par Puebla, Huajuapán, Teposcolula, Tamazulapán et San Jerónimo. Ensuite, notons de nouveau la diversité des réseaux de sociabilités, composés d'amis (Domingo Hernández), de « connaissances », c'est-à-dire des personnalités connues, avec qui des affaires étaient conclues à l'occasion sans pour autant entretenir des liens intimes (par exemple l'*alcalde mayor*) et « d'ennemis », tel Agustín López. Certes, celui-ci était plutôt l'ennemi de Domingo Hernández, puisque Agustín López lui devait la somme très élevée de cent cinquante pesos<sup>663</sup>. Cette dette était liée à de l'élevage bovin semble-t-il, et c'est la raison pour laquelle Domingo Hernández déroba des chevaux de la valeur de la dette ; donc par un jeu d'alliance, Agustín López se retrouva « l'ennemi » de Luis de Montesinos. Cette affaire met à jour un enchevêtrement de relations et un imbroglio d'affaires dans lesquels les prêts constituaient le pain quotidien de toute entreprise<sup>664</sup>,

---

<sup>662</sup> T.P., 07/24, folios 6v-8r : « fue le preguntado diga y declare porque causa y razón viniendo en compañía de Domingo Hernández portugués a este pueblo le dijeron a Manuel López que no dijera en él que les había encontrado en el camino y porque se encubrían y dijo este declarante que él no le dijo nada y que si Domingo Hernández se lo dijo al dicho Manuel López y les encargo el secreto debió de ser porque iba a Oaxaca el dicho Domingo Hernández quería pasar encubierto por Yanhuatlán porque dicen hay un proceso contra él por esta causa se lo debió de decir y este declarante se apartó del dicho Domingo Hernández en Huajuapán se vino a (de) este pueblo a su casa y esto es la verdad acerca desta pregunta. Fue le preguntado diga y declare porque causa sabe y dijo algunas personas deste pueblo que Domingo Hernández había llevado los caballos que faltaron al dicho Agustín López dijo este declarante que como el dicho Agustín López había sacado unas cartas de descomunión y leídas en la iglesia deste pueblo y dejado al dicho Domingo Hernández en Huajuapán como tiene declarado en la pregunta - desta de allí a doce días o más fue al tianguis que se hace en el pueblo de Tamazulapán desta jurisdicción encontró con el dicho Domingo Hernández en el pueblo despoblado que está en el camino llamado San Jerónimo y le dijo a este declarante que como amigo le hiciera - de ayudarle a llevar unos caballos que tenía allí y este declarante le preguntó si eran suyos y adonde los habían - y el dicho Domingo Hernández le respondió que eran unos caballos que habían mercad[eado] de Manuel López y otros que había hallado en la ciénega de San Andrés de Agustín López que - por cantidad de dineros que el dicho Agustín López le debía y que aunque se los había pedido muchas veces no se los ha querido pagar antes le puso en mal con Juan Pardo de Agüero alcalde mayor que entonces era deste pueblo revolviendo a los indios de aquel dijeron que el dicho Domingo Hernández era un ladrón y que él iba a hurtar los caballos todo por no pagarle lo que le debía y que por esta causa llevaba los dichos caballos y este declarante se los ayudó a arrear hasta el pueblo de Tamazulapán y el dicho Domingo Hernández le dijo dijera al dicho Agustín López como llevaba los dichos caballos a Tejupan y que allí podía ir o sino al pueblo de Yanhuatlán a que rematasen las cuentas y que quién debiese pagase al otro y por esta razón y como cristiano y este declarante dijo lo que dijo a las personas deste pueblo por no caer en la descomunión pero que este declarante no se halló ni tiene uso ni costumbre de hurtar hacienda ajena ni vive dello y que es maldad lo que se le imputa ».

<sup>663</sup> T.P., 07/24, folios, 9r-9v.

<sup>664</sup> Voir à ce sujet Romero Frizzi : 1990.

Agustín López était débiteur de Domingo Hernández et Domingo Hernández de l'*alcalde mayor*, Juan Pardo de Agüero.

Les marchands de chevaux espagnols apparus à Teposcolula au début du XVII<sup>e</sup> siècle formaient un groupe à la fois homogène et hétéroclite. Homogène notamment au regard de leur relation à l'espace placée sous le signe de la mobilité, de la transhumance des chevaux entre des points de vente (les villes : Puebla, Oaxaca, Teposcolula et Yanhuitlán), d'achat (aux éleveurs locaux ou lointains) et les zones de pâturages. Ils n'avaient certes pas tous les mêmes zones d'action, certains opéraient vers le sud jusque dans la province du Chiapas, d'autres, entre Puebla et Oaxaca, certains gardaient leurs chevaux à Jaltepec, d'autres à Tamazulapan. Homogène également leur insertion dans le métier, grâce à quelques pères (Bartolomé Hernández, et semble-t-il Luis de Montesinos), à des liens familiaux ou à des relations (Manuel López, Antonio Martín, qui n'était pas marchand de cheval en 1605 mais qui le devint quelques années plus tard<sup>665</sup>) d'où les liens profonds qui unissaient les générations. Ils passaient une grande partie de leur temps sur les chemins, des lieux majeurs de sociabilité, ils se croisaient ou s'évitaient, échangeaient (des conversations, des informations, des chevaux), rencontraient d'autres habitants du pays, des Indiens, des bergers, etc. Les traces de pas et de fers à cheval sur les cartes de l'époque ne désignent pas simplement « le chemin royal » mais peut-être et surtout le mouvement et la vie sur les chemins. Les traces de pas ne signifient pas « je vais d'un endroit à un autre » mais « il se passe quelque chose ici, c'est-à-dire sur le chemin ».

Avec une moyenne d'âge d'environ vingt ans, les Espagnols de la « jeune » génération n'étaient pas tous créoles : Luis de Montesinos et Bartolomé Hernández l'étaient, Manuel López ne l'étaient pas. Cet enracinement créole impliquait-il des pratiques sociales et culturelles particulières ? Les exemples étudiés ne permettent pas de tracer des schémas « généraux » mais notons les stratégies différentes, si ce n'est opposées de Manuel López et de Luis de Montesinos. Manuel López n'apparaissait-il pas comme un personnage violent envers les Indiens ? Luis de Montesinos au contraire (dont les stratégies, l'esprit d'enquête et la profonde connaissance des gens et des chevaux rappelaient ceux des moines débarqués dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle) vivait dans les mondes indiens.

---

<sup>665</sup> À ce sujet voir annexes A-VIII-2.



## **Partie 4**

# **Des regards indiens**

Dans les chapitres suivants, nous nous intéresserons aux regards portés par les Indiens sur les chevaux, principalement ceux de la Conquête. Cet intérêt n'est pas nouveau, en témoignent les récits des conquérants, des chroniqueurs, des moines et des historiens avec une inquiétude constante : quelles furent les premières réactions des Indiens face aux chevaux et comment les Amérindiens appréhendèrent-ils ce nouvel être ? Dans cette historiographie, les travaux de Frédéric Saumade sont novateurs. Il est le premier et le seul à avoir montré que la compréhension sur les regards que les Indiens portèrent sur les chevaux de la Conquête passe nécessairement par la connaissance de leur système d'organisation des animaux et du cosmos et qu'il s'agit, à bien des égards, d'un travail sur la mémoire<sup>666</sup>. Privilégiant une approche anthropologique structuraliste, Frédéric Saumade analyse les récits à la lumière de la mythologie et il montre la multiplicité des « regards indiens » qui sont indissociables de courants de pensée et de la construction de l'histoire et du « mythe historique » de la Conquête. C'est dans ce cadre que nous plaçons nos recherches en étudiant exclusivement des documents indiens, nous entendons par là les textes écrits en langues indigènes et les peintures réalisées par les Indiens du Mexique au XVI<sup>e</sup> siècle. Néanmoins, ne nous y trompons pas : s'il est question dans ces documents des regards indiens sur chevaux de la Conquête, il s'agit de témoignages postérieurs de plusieurs décennies aux événements relatés, donc d'interprétations, de reconstructions, voire d'idéalisations. Les multiples regards indiens sur les chevaux de la Conquête témoignent notamment de la grande place acquise par les équidés dans les sociétés tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>666</sup> Saumade : 2001, 2004, 2008.

## Chapitre 10

### Le cheval et le cerf

Afin d'explorer les regards portés par les Indiens sur les chevaux de la conquête, il existe à notre portée un riche corpus de récits écrits en langues indiennes<sup>667</sup>, des manuscrits qui portent aujourd'hui le nom de codex et de récits<sup>668</sup>. L'écriture de la parole indienne ou plutôt la « passion de l'écriture » de la parole indienne est le fruit d'un travail tenace mené de front par les élites indiennes lettrées et les frères mendiants. Je pense notamment au *Codex de Florence*<sup>669</sup>, au *Codex Aubin*<sup>670</sup>, aux *Annales de Tlatelolco*<sup>671</sup> et aux *Relaciones* de Domingo Francisco de San Antón Muñón Chimalpáhin Cuauhtlehuanitzin<sup>672</sup>. Ils ont en commun le récit de la conquête à travers la langue náhuatl dite « classique », l'héritière du náhuatl littéraire de Tezcoco, berceau et fief de princes à la fois poètes, conteurs et philosophes. Un náhuatl exagérément pointilleux et précis quant aux règles stylistiques et grammaticales. Cette précision de ciseleur, loin d'enfermer la langue, la libère ; la maîtrise technique nourrissant l'art de la pensée. Le náhuatl est doté d'un lexique d'une extraordinaire richesse et d'un subtil langage des images et des métaphores. Aucun des textes auxquels je fais référence ne s'est écrit en un jour ni en une année. Le *Codex de Florence* par exemple représente le labeur de toute une vie, celle de Bernardino de Sahagún et des informateurs. Il prit la forme qu'on lui connaît aujourd'hui entre 1550 et 1577, mais soulignons que les témoignages sur la conquête qui servirent à la rédaction du livre XII furent compilés et rassemblés dès 1550<sup>673</sup>. Je m'intéresserai dans ce chapitre notamment au texte rédigé en náhuatl<sup>674</sup>. Les événements relatifs à la conquête du *Codex Aubin*, également connu

---

<sup>667</sup> Sur le passage des langues indiennes à l'alphabet latin, voir Johansson K. : 2004, 37-40.

<sup>668</sup> « Relaciones » en castillan.

<sup>669</sup> Voir l'édition fac-similé du *Codex de Florence* et la traduction complète du texte en náhuatl par Dibble, Anderson : 1975.

<sup>670</sup> Voir Dibble : 1963 et l'édition fac-similé de Lehmann, Kutscher et Vollmer : 1981.

<sup>671</sup> *Anales de Tlatelolco* : 2004.

<sup>672</sup> Chimalpáhin : 1998.

<sup>673</sup> Baudot : 1983, 21. Pour une chronologie détaillée de l'élaboration du *Codex de Florence*, voir Baudot : 1983, 18-24 ; León-Portilla : 1999, López Austin, TI: 1980, 42-49.

<sup>674</sup> Rappelons que le codex se compose de trois narrations : celle en náhuatl fut rédigée en premier, celle en castillan constitua un résumé de la version en náhuatl ; enfin, les images apparaissaient à la fois

comme le *Codex de 1576*, datent de 1562<sup>675</sup>. Les *Annales de Tlatelolco* dont l'original a été perdu semble dater également des années 1560<sup>676</sup> ; rédaction à peu près contemporaine donc du livre XII du *Codex de Florence* et du *Codex Aubin*. Le *Codex de Florence* et les *Annales de Tlatelolco* ont en commun une « inspiration tlatelolca »<sup>677</sup>. A l'époque de la conquête, Tlatelolco avoisinait Mexico-Tenochtitlán. Si Tlatelolco disposait d'un gouverneur héréditaire propre, elle dépendait politiquement et militairement de Mexico-Tenochtitlán. Bien que l'ensemble de ces textes ait été rédigé au moyen de l'alphabet latin de tradition occidentale, ils héritent des genres littéraires précolombiens fondés et transmis par la tradition orale<sup>678</sup> et les livres peints. Enfin, les *Relaciones* de Domingo Chimalpáhin (1579-1660) furent publiées en náhuatl en 1606, presque un siècle après la Conquête. Mais l'Indien noble d'Amaquemeca-Chalco se révèle être un historien doté d'un sens critique moderne : il compare les sources dont il dispose, il propose des interprétations, il jauge et il rejette certaines opinions communément admises, avec un niveau de langue rarement égalé<sup>679</sup>.

De ces récits rédigés en náhuatl, il en existe de nos jours de belles traductions, en espagnol (Rafael Tena et Patrick Johansson), en anglais (Dibble et Anderson) et en français (Georges Baudot), sur l'ensemble desquelles nous avons travaillé ; mais nous avons souvent retenu pour les citations, celles de Georges Baudot, aussi précises que littéraires, à l'exception du *Codex Aubin*<sup>680</sup>.

---

comme des illustrations au texte náhuatl que d'une troisième narration, inspirée peut-être des livres précolombiens.

<sup>675</sup> Dibble : 1963, introduction.

<sup>676</sup> Tena : 2004, introduction.

<sup>677</sup> Baudot : 1983, 24.

<sup>678</sup> *Ibid*, 13-31.

<sup>679</sup> Chimalpáhin, TI : 1998, 18.

<sup>680</sup> En effet, Georges Baudot s'est servi pour la traduction du *Codex Aubin* du fac-similé de 1893 (Aubin, *Histoire de la nation mexicaine*, Paris, E. Leroix éd., 1893), auquel nous avons préféré le fac-similé publié en 1981. Ce dernier, plus récent, offre une paléographie « aux normes » (au contraire du fac-similé d'Aubin), et la reproduction en noir et blanc de l'ensemble du codex ce qui permet au lecteur d'accéder directement à la source. Le fac-similé de 1981 présente également une traduction du récit náhuatl en allemand. Les passages qui ont ici retenu l'attention ont aimablement été traduits, pour nous, en espagnol, par Rafael Tena.

## Le feu qui brille dans la nuit (le cerf, un être cosmique au cœur du dualisme)

Le cheval fut assimilé au cerf<sup>681</sup>, *maçatl* en náhuatl. Avant de cerner la nature et les qualités du cerf appliquées au cheval, il convient d'envisager *maçatl*, le *maçatl*-cerf, un animal qu'il est possible de décrire morphologiquement, mais surtout, un être cosmique doté de pouvoirs magiques, symboliques et religieux.

Les codex préhispaniques et le livre XI du *Codex de Florence*, dédié aux animaux, permettent de faire le portrait du cerf. Certains doutent peut-être de l'authenticité de la pensée indienne du *Codex de Florence*, rédigé plusieurs années après la conquête par le franciscain Bernardino de Sahagún et les lettrés indiens du couvent de la Santa Cruz de Tlatelolco. Mais, Bernardino de Sahagún composa le codex, intitulé *l'Histoire Générale des choses de la Nouvelle-Espagne*, en s'appuyant sur les descriptions que les informateurs indiens lui avaient faites et qu'il avait patiemment compilées au fil des ans à Tlatelolco et Tepepulco. Les informateurs du livre XI furent semble-t-il les employés du zoo de Moctezuma et les *pochtecas*, les marchands aztèques, des fins connaisseurs de la faune et de la flore<sup>682</sup>. Dans ce codex, les cervidés font l'objet du sixième paragraphe du premier chapitre (du livre XI). Il existe une description en náhuatl et une autre en castillan. La seconde n'est pas la traduction de la première et il existe entre l'une et l'autre quelques variantes. Ainsi, dans le texte castillan, les cerfs habitent dans les montagnes, *viven en las montañas*, alors que dans le texte náhuatl le cerf est un habitant de la forêt, *quauhtlamaçatl*, *quauhtla chane*, « les habitants de la forêt ». En tout état de cause, la montagne et la forêt renvoient aux

---

<sup>681</sup> Cerf ou chevreuil ? George Baudot et Tzvetan Todorov qui ont réuni un corpus de récits rédigés en náhuatl (le *Codex de Florence*, le *Codex Aubin* et les *Annales de Tlatelolco*) qu'ils ont ensuite traduits en français (Baudot et Todorov : 1983) emploient le terme « chevreuil » pour traduire *maçatl*. De mon côté, je préfère, pour traduire « *maçatl* », le mot « cerf », pour plusieurs raisons. La première est d'ordre pratique : les mots composés tels que « cerf-cerf », « cheval-cerf », « enfant-cerf », « femme-cerf » semblent plus élégants que « chevreuil-chevreuil », « enfant-chevreuil »... Par ailleurs, la description de *maçatl* qui apparaît dans le livre XI du *Codex de Florence*, « haut de corps », « le cou large », etc. correspond davantage au cerf qu'au chevreuil. En ce sens, le cheval est morphologiquement plus proche du cerf que du chevreuil. Mais comme nous le verrons, il sera question dans ce chapitre de la nature et des « pouvoirs » du cerf-cerf et du cheval-cerf. Enfin, Rafael Tena traduit *temaçatl* par « cerf sauvage » (Chimalpáhin, TII : 1998, 386). D'un point de vue strictement zoologique, retenons que quatre espèces de cervidés peuplaient le Mexique à l'arrivée des conquérants, l'*Odocoileus virginianus*, l'*Odocoileus hemionus*, le *Temazate Maza americana* et l'*Antilocapra americana mexicana*, desquelles sont reconnues des sous-espèces (Aranda Sánchez : 1981, 123-131).

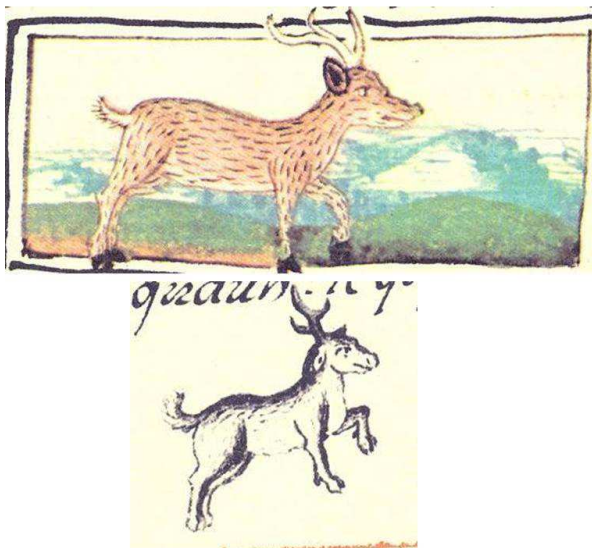
<sup>682</sup> Olivier : 2007, 127.



mondes sauvages. En revanche, les deux versions soulignent l'élégance de l'animal, « haut de corps », aux « jambes longues et bien faites », le « cou large », le museau « allongé, fin, tendre et grasseux », les oreilles « larges, minces et concaves », l'arrière main « forte », la queue « courte mais large » et le pelage « cendré ». Le cerf se nourrit d'herbes, de maïs, d'haricots, des feuilles des arbres, du bois pourri et des asticots qui l'habitent. Les bois des cerfs (organes osseux caducs) se trouvent au cœur des métamorphoses : « ils [les cerfs] muent les bois en les plaçant dans le creux d'un arbre et pour s'en séparer, ils tirent en arrière en les laissant dans l'arbre, de cette façon les bois sont arrachés de leur tête, et ils redeviennent enfant-cerf », *muchacho* en castillan et *maçaconetl* en náhuatl<sup>683</sup>. La biche, ou plutôt la femme-cerf, pareille au cerf redevenu « enfant-cerf » ne possède pas de bois, *in maçatl in amo quaquave, ca ciotl*, « le cerf sans les bois est une femme ». L'érudit allemand Eduard Seler (1849-1922) interpréta la présence ou l'absence des bois des cerfs sur les codex précolombiens à la lumière de la nature tantôt masculine, tantôt féminine de l'animal. Une nature non pas biologique, mais bel et bien symbolique. Sur ces codex, la représentation des cerfs sans les bois suggère parfois la présence d'une déesse, à l'apparence d'un cerf<sup>684</sup>.

#### Document X-1

Images de cerfs dans le *Codex de Florence*, livre IX, folios 15v, 16r



<sup>683</sup> Reproduction intégrale des extraits en annexes, A-X-1. Le terme de *maçaconetl* indique que l'interlocuteur est féminin. En effet, dans la langue náhuatl, un père s'adresse à son enfant ou à ses enfants en employant le mot *pilli*. « Mon enfant » prononcé dans la bouche du père se dit *nopiltzé* ou, de façon élégante, *nopiltziné*. En revanche, une mère s'adresse à son enfant en employant le mot *conetl*, d'où *noconeuh*, « mon enfant » et *noconetzin*, « mon enfant adoré » (forme élégante).

<sup>684</sup> Seler : 2004, 114-121.

Dans les mondes préhispaniques et dans certaines ethnies indiennes encore aujourd'hui, la description et la taxinomie de la faune n'ont de sens qu'au regard de la nature magique, symbolique et religieuse des animaux et de leurs pouvoirs cosmiques qui sont nécessaires à la bonne marche de l'univers<sup>685</sup>. Par ailleurs, l'organisation de la faune ne prend sens que dans la relation que les animaux entretiennent avec les humains (chassés/non chassés), des relations qui sont aussi à l'origine de la dynamique cosmogonique. Aussi, comme tous les animaux, le cerf s'apparente à un être mythologique et cosmique capable d'intercéder auprès des dieux.

Les représentations de cerfs sont polymorphes. Sans pouvoir traiter ici de l'ensemble des symboles suggérés par les images de cerfs qui apparaissent sur les codex précolombiens et les récits, envisageons les figures qui nous aideront peut-être à comprendre les représentations du cheval et par là même les attitudes des indiens face aux chevaux de la conquête. Le cerf intervient par exemple dans les mondes sauvages où il est associé au mystère et à la nuit. Domingo Chimalpáhin raconte: « 10-maison, 1489. Cette année-là, la terre trembla. [...] Alors, celui que les anciens appelaient Moyohualitohua apparut. Cette année-là également, le dénommé Temázatl sortit de Cuauhnáhuac, qui tomba entre les mains des Xochimiltèques, ils le dépecèrent [*onpa quitetecque*] »<sup>686</sup>. Qui est Temázatl ? Selon René Siméon, l'étymologie du mot provient de *tepetl*, « montagne » et de *maçatl*, « cerf ». Les mots composés se lisant de droite à gauche, *temaçatl* serait le cerf de la montagne. L'idée de montagne qui souligne le caractère sauvage de l'animal, bien que discutable étymologiquement<sup>687</sup>, est en revanche loin d'être farfelue du point de vue sémantique. En effet, *Temaçatl* surgit de Cuauhnahuac (l'actuelle Cuernavaca), dont l'étymologie fait référence aux bois, à la forêt<sup>688</sup>. En outre, *Temaçatl* s'active « au milieu de la nuit », c'est le sens de *moyohualitohua*. Ainsi, *Temaçatl* s'apparente à un être venu des mondes sauvages et mystérieux. Le *Codex de Florence* associe le *temaçatl* à la chèvre sauvage, mais aussi au cerf sans bois à la fois immature et femme-cerf<sup>689</sup>. Ainsi, *temaçatl* révèle un être féminin, sauvage et nocturne. En outre, ce cerf est chassé, puis sacrifié : « il le dépecèrent », *onpa quitetecque* de *tequi*, couper, démembrer, le démembrement correspondant à un rite post-sacrificiel. Sur le *Codex Fejérváry-Mayer*, un cerf sans

<sup>685</sup> Seler : 2004, Yoneda : 2005, Beaucage : 1990.

<sup>686</sup> Chimalpáhin, TI : 1998, 286-287, traduction libre du castillan, traduction du náhuatl au castillan de Rafael Tena.

<sup>687</sup> Le cerf de la montagne pourrait s'écrire de la façon suivante, *tepemaçatl*.

<sup>688</sup> Littéralement « près de la forêt ».

<sup>689</sup> *Codex de Florence*, livre XI, chapitre 1, paragraphe 5.

bois, qui est donc féminin, fait face à Tlaloc, le dieu de la pluie assis sur le « trône du jaguar », le *oceloicpalli*. Le glyphe de *cipactli*, le monstre terrien, qui compose en outre l'un des vingt signes du calendrier divinatoire, apparaît au-dessous du cerf tandis que Tlaloc allume un feu. Une jarre débordante de pulque surmonte la scène. Le cerf féminin et sauvage est une offrande pour Tlaloc<sup>690</sup>. Enfin, dans les mythes mexicas, « le cerf est chassé par l'étoile du matin, c'est-à-dire, indirectement, par le soleil ; animal fuyard il ne tolère pas davantage l'approche des étoiles que celle de l'homme. A ce rôle céleste correspond une nature féminine, parachevée dans le mythe du cerf à deux têtes tombé du ciel »<sup>691</sup>. De ce fait, le cerf devint la représentation du feu qui brille dans la nuit, le dieu de l'éclair<sup>692</sup>.

#### Document X-2

Maçatl, Tlaloc et la fin du troisième soleil, *Codex Fejérvary-Mayer*, folio 26



Parallèlement au *temaçatl* féminin et sauvage, Bernardino de Sahagún évoque le cerf blanc, l'*iztac maçatl* et le cerf-prêtre, le *tlamacazcamaçatl*. Le cerf blanc est le seigneur des cerfs (*rey de los ciervos* en castillan, *intlatocauh in mamaça* en náhuatl). Selon certaines ethnies indiennes, le seigneur des cerfs ou cerf blanc est un être protecteur plus grand que ses semblables et doté de pouvoirs magiques, raison pour laquelle il ne peut être chassé, contrairement à *temaçatl*. Sur le *Codex de Florence*, le

<sup>690</sup> *El tonalámatl de los pochtecas* : 2005, 71.

<sup>691</sup> Saumade : 2008, 304.

<sup>692</sup> Seler : 2004, 112

cerf blanc est représenté avec des bois, il s'agit donc d'un cerf « masculin ». D'un autre côté apparaît le *tlamacazcamaçatl*, littéralement le cerf-prêtre<sup>693</sup>. Il est grand et une tâche noire entoure ses yeux. Celle-ci rappelle la peinture faciale de Mixcóatl, « serpent de nuages », le dieu de la Voie Lactée vénéré par les chasseurs nomades et dieu tutélaire des Otomis<sup>694</sup>. Dans le panthéon aztèque, Mixcóatl appartient au groupe des divinités célestes de l'énergie cosmique au côté de Huiztilopochtli et de Tonatiuh<sup>695</sup>. Ce sont des dieux de l'ambivalence, à la fois tutélaire de la chasse et des sacrifices. Des mythes mexicas racontent que l'accouplement entre une femme-cerf, céleste, et Mixcoatl aurait donné naissance à Quetzalcóatl, « le serpent aux plumes de quetzal »<sup>696</sup>.

---

#### La nature du cerf-cerf

##### **FÉMININ, SAUVAGE**

*Temaçatl*

Chassée

Sans cornes

La nuit, *moyohualitohua*

**Nomade**

##### **MASCULIN, APPRIVOISÉ**

*Iztac maçatl*

fort, grand, non chassé

Cornes

*Tonacamaçatl*, *tlamacazcamaçatl*

Soleil (*tona*), grand, puissant, non chassé

**Sédentaire**

---

Ainsi, dans les mondes préhispaniques, le cerf dépasse largement le cadre profane et terrestre de la condition animale. Les cerfs témoignent tantôt d'une nature féminine, tantôt masculine, comme essence du dualisme. Mais l'originalité du dualisme réside également dans la double identité, où un seul et même être possède les qualités féminines et masculines, c'est-à-dire qu'il est de nature hermaphrodite.

La planche 22 du *codex Borgia* offre l'exemple d'un cerf hermaphrodite au cœur du dualisme. Sur celle-ci en effet, deux cerfs se suivent. Au regard des autres figures du codex, ils apparaissent proportionnellement plus grands, ce qui leur confère un rôle particulier. Le *Codex Borgia*, du nom du cardinal Stefano Borgia (fin XVIII<sup>e</sup> siècle),

---

<sup>693</sup> *Tlamacazque*, pluriel de *tlamacazqui*, de *tlamaca*, « service le souper », second rang du sacerdoce.

<sup>694</sup> Olivier : 2007, 136. Voir représentation de Mixcóatl en annexes, A-X-3.

<sup>695</sup> Tena : 2002, 80-81

<sup>696</sup> Seler : 2004, 112

conservé dans la Bibliothèque Apostolique du Vatican, est l'un des rares codex précolombiens qui ait survécu aux destructions des conquérants et des missionnaires et aux vicissitudes du temps. D'une rare beauté, il évoque entre autre les temps mythologiques (les quatre premiers soleils) et la naissance du calendrier sacré, le *tonalamatl*, de deux-cent-soixante jours (l'association de vingt signes et de treize numéraux). Les deux cerfs qui ont été identifiés par Eduard Seler comme le cerf de l'Est et le cerf du Nord surgissent, immobiles<sup>697</sup>. L'est et le nord rappelle la course du soleil diurne et nocturne. Le cerf blanc, de l'Est, est recouvert des atours les plus précieux : les pendentifs et la ceinture de turquoise, la couronne peinte aux couleurs de l'oiseau-turquoise (*xiuhtotoamacalli*) de laquelle émerge une immense coiffure de plumes de quetzal. Un collier serti de pierres précieuses parachève d'embellir l'animal. De sa gueule entre-ouverte jaillit un éclat de pulque (*uctli*), cette boisson préhispanique enivrante, préparée à partir du jus d'agave fermenté<sup>698</sup>. Le cerf blanc a les yeux fermés : il est « mort ». Le cerf blanc est un défunt et c'est pourquoi il a été orné des matières les plus sacrées, la turquoise, le jade et les plumes de quetzal. Le cerf du Nord en revanche exhibe un pelage roux tel les cerfs des forêts. Il n'est paré de presque aucun ornement si ce n'est des bracelets de pieds sertis de pierres précieuses. Il a les yeux ouverts : il est « vivant ». Le sang gicle d'une flèche qui le transperce<sup>699</sup>. Il est par là même associé à la chasse et aux sacrifices. Ni le cerf de l'Est, ni le cerf du Nord n'ont de bois. En ce sens, ils rappellent le cerf féminin et sauvage. Mais, ils exhibent un sexe masculin, et rappellent alors le cerf masculin et « apprivoisé ». Le cerf de l'Est et le cerf du Nord ne représentent donc qu'un seul et même être, hermaphrodite qui évolue dans des étapes successives, où la vie succède à la mort et *vice versa*. Un être dont l'essence réside dans une double identité, féminine et masculine. Une double identité qui n'est pas originale puisque l'ensemble des divinités du panthéon aztèque semble, à divers degrés, en témoigner. Ainsi, Tonatiuh, le dieu du soleil d'essence masculine apparaît sur certains codex associé à Tlaltecuhltli le « seigneur de la terre » de nature féminine.

Le cerf du Nord lardé du javelot rappelle les mondes nomades, tandis que le cerf de l'Est, paré des plus beaux atours renvoie aux techniques raffinées des peuples

<sup>697</sup> Seler, TII : 1980, 223. Dans les cosmogonies méso-américaines, l'univers est pensé verticalement et horizontalement. Verticalement, il est découpé en trois niveaux principaux (le ciel, la terre et l'inframonde) qui sont à leurs tour divisés en sous niveaux. Horizontalement, l'univers est composé de quatre régions qui suivent les quatre points cardinaux auxquels des couleurs sont associées. Un axe central, le « cinquième » axe qui est aussi un axe temporel (le cinquième soleil), relie l'ensemble des niveaux et des régions.

<sup>698</sup> Anders, Cansen, Reyes García : 1993, 143.

<sup>699</sup> Seler : 1980, 223-224.

sédentaires, tels les Toltèques et leur roi Quetzalcóatl. Ainsi, le cerf est un être cosmique dont l'essence est le dualisme puisqu'il symbolise à la fois la vie (*yoliztli*) et la mort (*miquiztli*), les deux entités essentielles à l'existence (*nemiliztli*). Le cerf révèle un être magique, métaphore culturelle des origines à la fois nomades et sédentaires des peuples des Hauts Plateaux mexicains.

Le feu qui brille dans la nuit (*nemiliztli*)

**FÉMININ, MASCULIN**

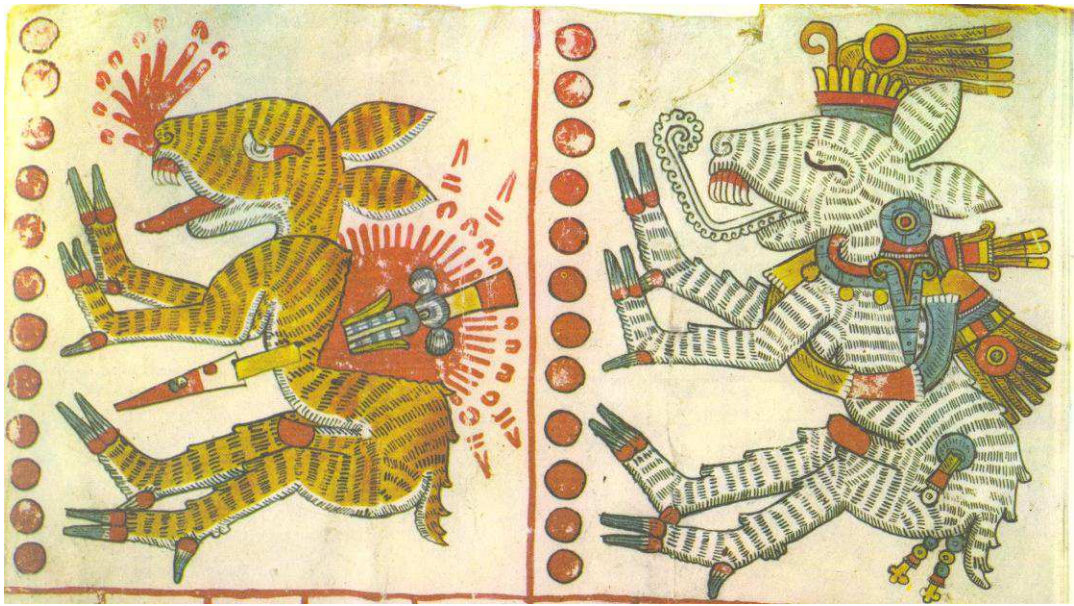
Cerf du Nord  
*Yoliztli*  
 Pelage roux  
 Vivant  
 Chassé, flèche  
 Pas de bijoux  
 Sans cornes, sexe masculin  
 Nomade

**MASCULIN, FÉMININ**

Cerf de l'Est  
*miquiztli*  
 pelage blanc  
 mort  
 enterré  
 bijoux  
 sans cornes, sexe masculin  
 Sédentaire

**Document X-3**

Le cerf de l'Est et le cerf du Nord, *Codex Borgia*, folio 22





## Le cheval-cerf et le cheval-cheval

Les récits indiens de la conquête nomment le cheval tantôt « cerf », *maçatl* en náhuatl, tantôt « cheval », *cavallo* en castillan. Au pluriel, *maçatl* apparaît sous la forme de *in mamaça* ou *mamaçahuan*<sup>700</sup>, soit le pluriel grammatical de ce nom en náhuatl. Le pluriel de *cavallo* apparaît dans la forme castillane, *cauallos*<sup>701</sup>, et náhuatl, *cauallotin*, *cavallome*, *cavallosme*<sup>702</sup>. Par commodité, on qualifiera le premier (*maçatl*) de cheval-cerf, et le second (*cavallo*) de cheval-cheval. Dès lors, deux questions apparaissent. Que recouvre, d'abord, l'analogie linguistique entre le cerf et le cheval ? S'agit-il d'une similitude morphologique ou symbolique ? Ensuite, les termes de *maçatl* et de *cavallo* sont-ils, dans les textes, synonymes ? Autrement dit, le cheval-cerf est-il le cheval-cheval ? L'analyse linguistique et littéraire des récits indiens de la Conquête permettra d'esquisser quelques réponses.

Soulignons que l'emploi de *maçatl* et de *cavallo* ne suit pas, dans les récits indiens de la conquête, une logique d'évolution narrative où l'on passerait de l'emploi de *maçatl* pour qualifier le cheval alors animal « inconnu » à *cavallo* pour qualifier le cheval d'animal désormais identifié. En revanche, l'emploi de *maçatl* et de *cavallo* semble relever de la nature que recouvre l'animal. Une première variation sémantique émerge entre l'emploi de *maçatl* ou de *cavallo*. Lisons quelques extraits : « les chevaux-cerfs qui portent les gens, ceux que l'on nomme chevaux-chevaux », « *in mamaça in temamanj intoca cavallome* »<sup>703</sup> ; « les chevaux-cerfs, ceux qui portent des gens sur leur dos, ceux que l'on nomme chevaux-chevaux », « *in mamaça in intemamacaon, intoca cavallome* »<sup>704</sup>. Ainsi, les chevaux se nomment « chevaux-cerfs » (*in mamaça*) avant de porter les gens sur leur dos. *Maçatl* est donc un animal « libre », sous-entendu libre de son cavalier. Le cerf devient un cheval-cheval (*cavallo*) dès lors qu'il « porte les gens ». *Cavallo* correspond donc aux chevaux montés, à la monture et par extension, aux chevaux domestiqués. Dans l'ensemble des extraits *cavallo* se traduit aussi bien par

---

<sup>700</sup> *Codex de Florence*, livre XII, chapitres 1, 25 et 26. *Annales de Cuauhtinchan* : 1995, 28. *Anales de Tula* : 1979, lámina 1.

<sup>701</sup> *Codex de Florence*, livre XII, chapitre 15, f. 21v ; chapitre 36, folio 68.

<sup>702</sup> *Ibid*, chapitre 15, folio 22 ; chapitre 24, folio 42v ; chapitre 25, folio 44v ; chapitre 26, folio 48v ; chapitre 31, folio 57 ; chapitre 35, folio 67 ; chapitre 36, folio 69. *Codex Aubin*, folio 41v. D'après la grammaire náhuatl classique, « *cauallo(s)me* » correspond au pluriel des substantifs hors catégories.

<sup>703</sup> *Codex de Florence*, chapitre 25, folio 44v.

<sup>704</sup> *Ibid*, chapitre 12, folio 26.

« cheval » en tant que monture que par « cavalier » voire « chevalier » : « et, cela étant fait, le canal étant clos, aussitôt alors sont passés les chevaux-chevaux [les cavaliers, *in cavallome*], peut-être une dizaine »<sup>705</sup>, « le quatrième groupe, ce sont aussi, tout simplement eux, les chevaux-chevaux [les cavaliers, *in cavallotin*]; ils sont tout simplement arrangés comme on a déjà dit »<sup>706</sup>. Ou encore :

« En arrivant à Mexico, le capitaine  
Fut reçu par Moctezuma.  
A peine Cortés eut-il descendu du cheval-cheval [la monture, *cahuayo*]  
Que le souverain le couvrit de bijoux d'or  
Et il l'adore et il l'embrasse »<sup>707</sup>.

Ainsi, dans les récits indiens de la conquête, le terme *maçatl* semble s'appliquer au cheval-cerf en tant qu'animal non monté, libre, alors que *cavallo* se réfère au cheval monté, harnaché, et par extension au cavalier. La pensée indienne établit de la sorte une subtile mais fondamentale distinction entre le cheval libre, sauvage, et le cheval domestiqué, où *maçatl* appliqué au cheval correspond au cheval libre (de son cavalier), où *cavallo* correspond au cheval domestiqué et au cavalier. Le cheval-cerf (*maçatl*), sauvage, rappelle le *temaçatl* féminin et sauvage. Parallèlement, il semble que le cheval-cheval (*cavallo*) ait été parfois associé à des symboles masculins.

Don Alvarado Tezozomoc, dans la *Chronique mexicaine* rédigée en castillan (1598) évoque Tonacamaçatl:

« A travers cette peinture tu verras que des gens viennent qui seront appelés Coayxeequee, visages de couleuvres et visages de grands poissons, et pieds d'asticots, des gens avec un pied et à cheval sur des aigles légers, et ils viennent à cheval dans des grandes couleuvres, et les chevaux sont tellement grands qu'ils paraissent des montagnes, et ces gens doivent être nombreux, il y en a beaucoup, et ils dorment sur

<sup>705</sup> *Codex de Florence*, chapitre 31, folio 57 : « *auh in ie iuhquj, in ommatzop acalotli : njman ie ic valeoa in cavallome, aço matlacteme* ». Traduction Baudot : 1983, 119.

<sup>706</sup> *Codex de Florence*, chapitre 15, folio 23 : « *injc nappantin çan no iehoantin in cavallotin, çan ie no iuhquj in innechichioal in juh omito* ». Traduction Baudot : 1983, 78.

<sup>707</sup> Leander : 1981, 255. Traduction du náhuatl à l'espagnol, Brigitta Leander.

« *Inic onahcico in Capitan in Mexico hoo.  
Ic quinamiquito Moteuczomatzin  
niman ic hualtemoc cauuallo ipan.  
Teocuitlacozcatica conahpana ya,  
contlatlauhtia, connahuatque a ayahue...* »



leurs montures (...), et ils viennent de la mer du ciel, du côté de l'Orient. Ensuite, d'autres gens avec un pied viendront, et d'autres gens qui n'ont pas de tête viendront, leur tête, leur visage et leur bouche se trouvent dans leur poitrine, et d'autres gens à cheval viendront sur Tonacamaçatl, qui sont leurs montures comme de très grands cerfs, des cerfs puissants, ils viennent de Tzonapan, au dessus de la grande mer. Ils sont blancs de visage et sur tout le corps, ils ont de très longues barbes, ils sont vêtus de toutes sortes et de couleurs, et ce seront tous les premiers, ceux qui ensuite vinrent. Une fois la discussion achevée, il montra la peinture à Moctezuma. Celui fut épouvanté à la vue de la peinture, et de voir ces personnes blanches sur des chevaux comme de très grands cerfs décorés appelés Tonacamaçatl, avec sur des petites bassines sur leurs têtes qui devaient être des chapeaux »<sup>708</sup>.

Le terme *tonacamaçatl* se compose des racines *tona* et *maçatl*. *Tona* signifie « faire chaud », « avoir du soleil », « éclairer ». Dans les mots composés, *tonaca* souligne l'abondance, la fertilité et les délices. Ainsi, *tonacayotl* se réfère aux produits de la terre, aux fruits et aux aliments dont disposent les hommes, c'est-à-dire à l'ensemble des plantes qui se donnent grâce à la chaleur du soleil, et notamment l'épi de maïs. Tonacatecutli est le dieu des subsistances, de la fertilité et des plantes agricoles. Dans les codex, il apparaît avec un ou plusieurs épis de maïs dessinés dans le dos. Il habite le *tonacaquauhtitlan*, le jardin des délices<sup>709</sup>. Tonatiuh, « celui qui va en éclairant » est le dieu du soleil, diurne, que l'on reconnaît sur les codex grâce au disque solaire rouge flamboyant. Il appartient, comme Mixcoatl, au groupe des dieux de l'énergie cosmique. *Tonamitl* est « la flèche de chaleur », et désigne le rayon de soleil.

<sup>708</sup> Alvarado Tezozomoc : 1987, 695-696. L'ensemble des éditions de la chronique mexicaine en espagnol de Hernando Alvarado Tezozomoc se base sur des copies du texte original. Celui-ci est conservé à la Bibliothèque du Congrès de Washington. Il n'existe qu'une édition de ce texte mais les livres sont rares et dans le cas du Mexique, inexistant.

« Y por esta pintura lo verás que han de venir unas gentes que serán llamadas Coayxeequee, caras de culebras y caras de pescado grandes, y piés de gusanos, gentes de un pié y caballeros en águilas ligeras, y han de venir á caballo en unas grandes culebras, y estos muy grandes que parecen cerros los caballos, y estas gentes han de ser mucha, mucha suma de ellos, y han de dormir encima de sus cabalgaduras, y en lo que han de venir allí su dormitorio, y guisar sus comidas como si fueran sus casas propias allí, y han de venir por la mar de el cielo y partes del Oriente : vendrán luego otros de un pié, y han de venir otras gentes que no tienen cabezas, sino en los pechos cabeza, cara y boca : vendrán otros caballeros en Tonacamazatl, que son sus cabalgaduras, como unos muy grandes siervos ó venados poderosos, y han de venir por Tzonapan, por cima de la gran mar, muy blancos de rostro y todo el cuerpo, y de muy largas barbas, y los vestidos de muchas diferencias y maneras, y de muchas colores, y éstos serán los más primeros que despues vinieren. Acabada la plática, muéstrale la pintura a Moctezuma, el cual estaba tan espantado de ver la manera de la pintura y de ver las gentes blancas y en caballos de muy grandes ciervos aderezados, llamados Tonacamaçatl, y encima de las cabezas puestos como lebrillos pequeños (debían de ser sombreros) ». Voir commentaires de Frédéric Saumade sur ce passage dans Saumade : 2008, 326-328.

<sup>709</sup> Siméon : 1977, 715.

Ces détours sémantiques éclairent le sens de *tonacamaçatl* qui peut se traduire comme le cerf de l'abondance et de la fertilité. En outre, Tonacamaçatl est pareil à de « très grands cerfs, des cerfs puissants ». L'abondance, la fertilité et la puissance s'affichent comme des symboles solaires et masculins. Et les chevaux des conquérants en tant que montures sont assimilés à ce cerf grand, puissant et « solaire ». Dans un autre récit, la monture est pareillement assimilée au symbole masculin. Domingo Chimalpáhin évoque, dans *la septième relation*, un cheval blanc, *ce cauallo iztac*<sup>710</sup>. Le cheval blanc qui n'est pas sans rappeler l'*iztac maçatl*, le cerf blanc, le seigneur des cerfs, qui ne peut être chassé et dont la nature masculine a déjà été signalée.

Ainsi, les récits indiens de la conquête établissent une distinction fondamentale entre le cheval libre, sauvage, et le cheval domestiqué ; entre le cheval non monté et le cheval monté ; entre un cheval féminin et un cheval masculin. Le dualisme qui embrasse les représentations du cerf et qui rappelle les origines à la fois nomades et sédentaires des peuples des Hauts Plateaux mexicains, s'applique également aux chevaux de la conquête et préfigure l'opposition entre les chevaux coloniaux et les chevaux échappés.

---

#### Le cheval-cerf et le cheval-cheval

##### **FÉMININ, SAUVAGE**

Le cheval-cerf, *maçatl*

Le cheval non monté

Le cheval libre

tellurique ( ? )

**Nomade**

##### **MASCULIN, DOMESTIQUE**

le cheval-cheval, *cavallo*

le cheval monté, la monture

le cavalier

solaire

**Sédentaire**

---

Le cheval se manifeste sous d'autres formes. Dans le calendrier du *Codex de Huichapan* de tradition otomie, élaboré vraisemblablement dans la seconde moitié du

---

<sup>710</sup> Chimalpáhin, TII : 1998, 168

XVI<sup>e</sup> siècle par un Indien otomi trilingue<sup>711</sup> (otomi, náhuatl, castillan), apparaît « l'homme-cheval ». L'originalité de ce calendrier ou « décompte des fêtes » tient dans la corrélation que l'Indien otomi établit entre les traditions méso-américaines (mexicaine et otomie) et occidentale. Ainsi chacun des douze signes du zodiaque du calendrier astral occidental, qui correspondent aux douze mois de l'année, est traduit en náhuatl et en otomi. Ensuite, les signes sont associés aux dix-huit mois du calendrier solaire méso-américain, nommé *xiuhpohualli*. Douze face à dix-huit : certains mois du calendrier grégorien voient défiler deux « mois » du calendrier méso-américain. Le signe du sagittaire attire l'attention car il s'agit du centaure-archer de la tradition gréco-chrétienne. Dans le calendrier du *Codex Huichapan*, le signe du sagittaire couvre le mois de novembre. Il est associé à Atemoztli et Yztcalli<sup>712</sup>. Par ailleurs, l'Indien otomi traduit « sagittaire » par *anphani* en otomi et *tlacamaçatl* en náhuatl. *Tlacamaçatl*, de nouveau un nom composé à partir de la racine *maçatl*, le cerf. Littéralement, il s'agit de « l'homme-cerf » ou de « l'homme-cheval-cerf ». L'auteur lui appose les qualificatifs de « chasseur » et de « personne »<sup>713</sup> en référence à la figure du sagittaire, le centaure-archer et au chasseur nomade méso-américain. Toutefois, le sens symbolique de *tlacamaçatl* suggère des réalités beaucoup plus sombres. En premier lieu, la construction du mot qui associe l'homme à un animal fait penser au *tlacatecolotl*, l'homme-hibou. Or dans la religion mexica, l'homme-hibou était un sorcier nocturne et maléfique qui incarnait le danger et dont la présence annonçait les maladies<sup>714</sup>. En résumé, l'homme-hibou personnifiait les mauvais augures. Passé la conquête, l'homme-hibou devint le diable chrétien. Le *tlacamaçatl* révèle une réalité similaire au *tlacatecolotl*. En effet, « *tlacamaçatl* » se rapporte à un homme brutal et bestial et « *tlacamaçayotl* » à la bestialité, la cruauté, la brutalité, en deux mots à la violence humaine<sup>715</sup>. Ainsi, par un subtil glissement sémantique, le sagittaire ou centaure-archer fait référence au *tlacamaçatl*, un être obscur, violent et maléfique et on peut se

---

<sup>711</sup> Ecker : 2001, 9.

<sup>712</sup> Atemoztli, le seizième mois du *xiuhpohualli* célébré entre le 10 et le 29 décembre, signifie « la descende de l'eau ». Il honore les divinités aquatiques, les Tlaloque-Tepictoton. Yztcalli, en référence à la vingtaine nommée Izcallami ( ? ) se déroule du 19 janvier au 7 février et est associé au dieu Xiuhteuctli. Rafael Tena: 2002, 28. Dans le *xiuhpohualli* traditionnel, Izcallami ne suit donc pas Atemoztli. L'auteur otomi du calendrier du *codex de Huichapan* a introduit quelques variantes par rapport *xiuhpohualli* orthodoxe: aux neuvième, dixième, douzième, treizième, dix-septième et dix-huitième mois.

<sup>713</sup> Ecker : 2001, 43.

<sup>714</sup> Baudot : 1983, 387.

<sup>715</sup> *Ibid* ; Siméon : 1977, 557-558 ; Molina : 1944, 115.

demander si le *tlacamaçatl*, l'homme-cheval ne fait pas référence, de ce fait, au conquérant-cavalier.

Le *codex de Pérez* de tradition maya, qui appartient aux manuscrits yucatèques de Mani, souligne une analogie similaire, où le sagittaire devient l'homme-cheval plutôt que l'archer : « regarde-le, le cheval à tête d'homme, il s'appelle sagittaire ». Dans le calendrier des présages, la figure de l'homme-cheval est associée aux mauvais présages : « le 10 novembre commence le maléfice de la figure avec un corps de cheval et une tête d'homme »<sup>716</sup>.

---

<sup>716</sup> *El códice Pérez* : 1949, 94-95 : « En 10 de noviembre cu lubul u yahil u uimbail Uinic tzimin, tzimin yit, uinic u hool ». Traduction à l'espagnol de don Juan Pío Pérez : « el 10 de noviembre comienza el maleficio de la figura con cuerpo de caballo y cabeza de hombre ».

## La nature des chevaux

Les récits indiens de la conquête accordent une place singulière à la nourriture des chevaux, nommée *maçatlacualli*, littéralement la nourriture des chevaux-cerfs. Ce terme se construit à partir de la racine *tla-cua* qui signifie « manger quelque chose »<sup>717</sup>, d'où dérive le substantif, *tlacualli*, la nourriture. La nourriture pour les chevaux se compose de plantes amérindiennes et non de poules comme le décrivent les chroniqueurs espagnols et métis<sup>718</sup>. En premier lieu, il s'agit de *tolcuextli*, un type de jonc aquatique<sup>719</sup> si caractéristique de la végétation de la lagune de Mexico. Il en existe de nombreuses variétés, comme le *caltolli*, qui pousse dans l'eau et dont l'usage est réservé à nourrir les animaux et tout particulièrement les chevaux<sup>720</sup>. Le *Codex de Florence* évoque également le *pipillo* et le *tlachicatzli*, des plantes locales non identifiées<sup>721</sup>. Dans certains cas, la nourriture pour les chevaux n'étonne guère car elle accompagne l'accueil ou la réception des Espagnols. À d'autres moments en revanche, la nourriture des chevaux apparaît dans des contextes troublants.

Le *Codex Aubin* et les *Annales de Tlatelolco* évoquent la nourriture des chevaux durant l'une des périodes les plus noires de la conquête, dont la trame se déroula entre deux événements tragiques, la tuerie du *Templo Mayor*, le 15 mai 1520, et la *Noche Triste*, le 30 juin 1520 dans le cœur de Mexico-Tenochtitlan. Les Espagnols étaient installés dans la capitale mexicaine depuis un peu plus d'un an, ils y étaient arrivés le 8 novembre 1519. De fait, ils y vivaient dans une paix relative, malgré la méfiance de certains gouverneurs indiens des plus influents, tel Cacamatzin, le roi de Tezcoco. Le 14 novembre 1519, les conquérants emprisonnèrent Moctezuma II, le *huey tlatoani*, le souverain de Mexico. On ne discutera pas ici les motivations (obscurcs) qui poussèrent les Espagnols à emprisonner le roi mexicain<sup>722</sup>, mais on soulignera que ce rapt s'apparenta à une déclaration de guerre. Toutefois, Moctezuma II vivant, la guerre demeurait « froide ». Le 10 mai 1520, Hernán Cortés s'absenta de Mexico. Le 15 mai, alors que les élites mexicaines célébraient l'une de leurs fêtes, Pedro de Alvarado qui

---

<sup>717</sup> COD (*tla-*) obligatoire en náhuatl.

<sup>718</sup> Notamment Suárez de Peralta et Diego Muñoz Camargo.

<sup>719</sup> *Codex Aubin*, folio 43v, *Cyperales Cyperaceae Scirpus acutus*

<sup>720</sup> *Codex de Florence*, livre XI, chapitre 7, paragraphe 7 sur les « herbes grasses ».

<sup>721</sup> *Codex de Florence*, livre XII, chapitre 8. *Pipillo*, peut-être *Asclepios scandens* selon Dibble et Anderson (Dibble et Anderson : 1975, 27). René Siméon ne les définit pas.

<sup>722</sup> Il existe de nombreuses sources indiennes à ce sujet, on les préférera aux récits des conquérants.

commandait désormais les troupes espagnoles restées à Mexico, fit massacrer les Indiens réunis dans l'enceinte du *Templo Mayor*, d'où le nom de Massacre du *Templo Mayor*. Dans la capitale mexica, la guerre à feu et à sang commençait<sup>723</sup>. Le 24 juin 1520, Cortés entra de nouveau dans la capitale. Le 30 juin, les troupes espagnoles prenaient la fuite. Ils furent poursuivis lors de la *Noche Triste*. C'est dans ce contexte qu'apparaît la nourriture des chevaux. Dans les *Annales de Tlatelolco*, peu après la tuerie du *Templo Mayor*. Dans le *Codex Aubin*, un peu avant la *Noche Triste*.

« Les Espagnols attaquèrent d'abord les anciens qui jouaient du tambour (...) ils les frappèrent aux mains et à la bouche et ensuite ils les tuèrent. Là-bas, ceux qui chantaient et dansaient et tous ceux qui les regardaient moururent ; pendant trois heures ils nous attaquèrent et nous blessèrent ; et, dans l'enceinte [du temple] sacrée, ils donnèrent la mort à nombre d'entre nous. Puis, ils pénétrèrent dans le palais où ils tuèrent ceux qui étaient chargés d'apporter la nourriture aux chevaux [*maçatlacualli*].... »<sup>724</sup>.

« Ensuite, ils [les Espagnols] s'enfermèrent dans leurs maisons [les palais de Moctezuma]. Pendant les vingt jours d'Etzalcualiztli ils furent enfermés. Pendant ce temps, un ordre secret de Moctezuma sortit, lequel disait aux principaux [les nobles indiens] : « écoutez-vous le peuple mexica ? Cela fait déjà deux jours que les cerfs des dieux [*yn inmaçauan yn teteo*] ne mangent rien, en effet, les joncs [*tolcuextli*] qu'on leur donnait à manger sont finis. Et cela fait deux jours qu'ils [les Espagnols] sont très en colère ». Il [Moctezuma] ajouta : « qu'ils rappellent aux nobles [de donner à manger aux chevaux] pour que nous ne périssions pas ; cela serait prudent de la part des nobles ». Ceux-ci dirent : « oui, d'accord ». Ensuite, l'ordre fut donné, et de nuit [*youaltica*], la nourriture pour les chevaux [*maçatlacualli*] entra »<sup>725</sup>.

<sup>723</sup> On précise dans la capitale tenochca car depuis l'arrivée des Espagnols sur les terres mexicaines d'autres massacres et d'autres batailles sanglantes ont déjà vu le jour.

<sup>724</sup> *Annales de Tlatelolco* : 2004, 100-103. Traduction du náhuatl à l'espagnol de Rafael Tena.

« *Y ueuetzonaya ueuentzitzimihieteco ymayacach yehoan achto quin peualtique, unca quimatlatlazque quin tentlatlazque, nima ye yc mica. Yn isquichti cuicoanoaya muchinti tlatlataque unca mique ; yn techpeaulti ye techmictia yey hora, yn ountemictique teutealco. Nima ye callaqui yn callitic ynin moch quimictique yn atecaya y maçatlaqualli quitocaya yn tezia yn tlachpanque yn tlapiaya* ».

<sup>725</sup> Lehmann, Kutscher et Vollmer : 1981, 30-31 (*Codex Aubin*, f. 43v). Traduction du náhuatl à l'espagnol de Rafael Tena.

« *Niman yc onmocaltzacque. Yn ipan caltzauhcticatca etzalqualiztli cempoualtica. Ypan etzalqualiztli yn ichtaca ualquiz yn itlatol yn Moteuhçoma ; quimilhui in tiachcauan : « Tlaquicaquican yn mexica, ca ye omilhuil yn atle quiqua yn inmaçauan yn teteo, otlatlan in tolcuextli in quinqualtia. Auh yn axcan ye ontetl yn comontiuetzzi ». Auh ynin : « Ma oc moxonexaltican in tiachcauan, ma amo tipoliuhti, ca ynnetzca yn tachcauan ». Niman quitoque : « Ca ye qualli ». Niman ye monauatia, çan youaltica in callaquia yn maçatlaqualli ».*

En premier lieu, rappelons que la nourriture pour les chevaux apparaît dans le contexte dramatique décrit plus haut. En outre, la nourriture, qui symbolise la vie, surgit pendant le mois d'Etzalcualiztli, le sixième mois du *xiuhpohualli*, entre le 23 mai et le 11 juin 1520. *Etzalcualiztli* signifie « le repas de frijol et de maïs » dédié à Tlaloque, le dieu de l'eau, et à Chalchiuhtlicue, la déesse « à la jupe incrustée de jade », qui appartiennent au panthéon des divinités de la fertilité agricole, de la nourriture pour les hommes et du plaisir<sup>726</sup>. Par ailleurs, l'événement prend place dans les palais de Moctezuma et dans l'enceinte du temple sacré c'est-à-dire dans le cœur physique et symbolique de Mexico-Tenochtitlan. Une nature mystérieuse l'entoure, « le secret » et « de nuit » suggèrent les mondes sauvages. L'expression *yn inmaçauan yn teteo* mérite l'attention. Littéralement, elle se lit de la façon suivante : « leurs chevaux-cerfs des dieux », c'est-à-dire les chevaux-cerfs des dieux. Les chevaux-cerfs se présentent alors comme des envoyés des dieux. Mais *yn inmaçauan yn teteo* peut également se lire de droite à gauche, « les dieux les chevaux-cerfs », le sujet principal devient le dieu et les dieux sont les cerfs. Le cheval-cerf accède au statut de divinité. La nourriture pour les chevaux-cerfs est donc associée au cheval-cerf doté d'une nature divine. Le cheval-cerf est un dieu et cela est possible car il est un cerf-*maçatl*, *yn inmaçauan yn teteo*. C'est bien *maçatl* qui fait du cheval un être divin. Et c'est la nature divine de *maçatl* qui explique l'importance de la nourriture et les préoccupations du roi mexica. Peu après, Moctezuma II mourut (probablement assassiné par les Espagnols), comme si l'oubli de la nourriture des chevaux sonna le glas d'un monde et la fin du cinquième soleil.

Parallèlement, les chevaux furent tués. Analysons dans un premier temps les séquences qui mettent en scène la mort des chevaux. En premier lieu, des « sacrifices » de chevaux se déroulèrent au moins en deux occasions, à Yacacolco (Mexico) peu avant la chute de Mexico-Tenochtitlán, et à Zultepec-Tecuaque (Tlaxcala), ces derniers sur une période de plusieurs mois entre 1520 et 1521. Les sacrifices de Zultepec précédèrent donc ceux de Yacacolco. On s'intéressera en particulier à Yacacolco en nous appuyant sur les récits indiens qui s'y réfèrent, les *Annales de Tlatelolco* et le *Codex de Florence*. L'épisode se déroule lors du siège de Tenochtitlan par les

---

<sup>726</sup> Le sixième mois du *xiuhpohualli*, le calendrier solaire mexicain, se déroula en 1520 entre le 23 mai au 11 juin (Tena : 2008, 108). Tena : 2002, 76.

Espagnols pendant l'été 1521 (un peu plus d'un an après la tuerie du *Templo Mayor* et la *Noche Triste*), dans un contexte de batailles sanglantes. La mort pleut de toute part.

« Ensuite, ils arrivèrent dans l'enceinte sacrée où les combats durèrent quatre jours. Ensuite, ils arrivèrent à Yacacolco, et quelques Espagnols, en chemin pour Tlilhuacan, furent capturés, et aussi, deux mille Indiens auxiliaires [alliés des Espagnols] moururent [yn *unca mic*], et tout cela fut grâce au labeur des Tlatelolcas. Ensuite, les Tlatelolcas érigèrent des *tzompantles*<sup>727</sup> dans trois endroits : le premier fut installé devant le portique de Tlillan, et là-bas, les têtes de nos bien-aimés [les Espagnols] furent empalées; le second fut installé à Yacacolco, où les têtes de nos bien-aimés et les têtes de deux chevaux [yoan *untetl caualllo ytzonteco*] furent également empalées ; le troisième fut installé devant le temple de Cihuacohuatl à Zacatlan, et tout cela fut l'œuvre des Tlatelolcas. Ensuite, ils [les Espagnols] nous délogèrent y ils s'emparèrent du marché [de Tlatelolco]. Ensuite, les Tlatelolcas périrent, [ainsi que] les valeureux capitaines ; les combats cessèrent et la guerre s'acheva »<sup>728</sup>.

« Et aussitôt, alors, les Mexicains ont emmené les prisonniers là-bas, à Yacacolco. On les a fait marcher en pressant. Ils ont rassemblé leurs prisonniers. Certains venaient en pleurant, certains venaient en chantant, certains poussaient des cris en se frappant les lèvres. Et, lorsqu'ils sont arrivés à Yacacolco, aussitôt, alors, ils ont été mis en rangs, ils ont été mis en rangées. Chacun est monté jusqu'à l'autel où il a été immolé. Les Espagnols venaient en tête, ils étaient les premiers. Et uniquement en dernier les suivaient, venaient après, tous les habitants des autres villes. Et, lorsqu'ils ont été immolés [ontlamictiloc], alors ils ont enfilé sur des baguettes les têtes des Espagnols ; ils y ont piqué aussi les têtes des chevaux [in *cavallosme intzôtecon*]. En bas, ils les ont placées, et les têtes des Espagnols ils les ont mises plus haut. Ils les ont enfilées de telle sorte qu'elles faisaient face au soleil [tonatiuh *qujxnamjctoca*]. Mais, pour tous les autres hommes, ils n'ont pas enfilé leurs têtes, ni celles des hommes qui venaient de

---

<sup>727</sup> Râtelier de crânes.

<sup>728</sup> *Anales de Tlatelolco* : 2004, 112-113; traduction du náhuatl à l'espagnol de Rafael Tena.

« Niman uncan acico teuthualco, nauilhuiti necalliztli. Auh y nica niman acico Yacacolco, ye yquac uncan axiuaque spañoles Tlilhuacan tulipa; niman ye yxquich aua tepeua macuiltzontli yn unca mic, y ça ineyxcauil tlatilulcatl. Yquac tontotzonpantique yn titla tilulca, yesca y manca tzonpantli: y manca teuthualco Tlilla, yc unca çaçatoca yn intzonteco totecuioua; ycoca Yacacolco, no unca çoçotoca yn yn intzonteco yn totecuioua yoan untetl caualllo ytzonteco; yquesca Çacatla Ciuatēuacalli yxpā, ça yneyxcauil yn tlatilulca. Auh y ye yuhqui techalleuitique acitimoquetzacon tianquizco. Ye yquac yxpoliuh yn tlatilulcatl, uey ocelotl uey tiacauh; yc omocema y necalliztli, ye yquac no contlazque ».



loin. Et ils avaient capturé cinquante-trois Espagnols et quatre chevaux [*nauhtetl cavallos*]]<sup>729</sup>.

Il convient d'analyser ces récits à la lumière du sacrifice aztèque, ce qui permettra peut-être de mieux dégager la nature du cheval. Aux yeux des Indiens, le sacrifice humain représentait pour les Mexicas la source d'énergie indispensable au mouvement cosmique, à la marche du soleil, dans le cadre d'une « vie cosmique exigeante ». Et l'énergie qui devait permettre au soleil de poursuivre son cours se trouvait dans le *tonalli*, cette force vitale dont tous les êtres sont dotés. Le sang des sacrifiés, le *chalchihuatl*, « l'eau précieuse », incarnait physiquement et symboliquement le sang des sacrifiés<sup>730</sup>. Et pour disposer de cette énergie dans sa plénitude, des rituels étaient organisés qui déployaient un cérémoniel d'une précision d'horloger et qui aboutissaient à la mise à mort, cet assassinat rituel, qui visait à capturer le cœur de la victime<sup>731</sup>. Enfin, soulignons que l'énergie cosmique était associée aux dieux de la guerre<sup>732</sup>, raison pour laquelle les victimes sacrificielles se composaient *essentiellement* de guerriers capturés dans le cadre de la guerre fleurie. On peut donc se demander si les « sacrifices » de chevaux à Yacacolco constituent des sacrifices dans son acception aztèque c'est-à-dire si les mises à mort par décapitation visèrent à la capture du *tonalli* des chevaux.

De fait, les récits mettent en évidence la décapitation ou plutôt le résultat de la décapitation, où les têtes des chevaux furent empalées sur le *tzompantli*. Le sacrifice aztèque se déroulait en trois étapes, les cérémonies et les jeux pré-sacrificiels, la mise à mort à proprement parlé et les rituels *post-mortem*. A Yacacolco, seul le résultat de la troisième étape est mis en lumière. La mise à mort et les célébrations rituelles de

---

<sup>729</sup> *Codex de Florence*, livre XII, chapitre 35. Traduction Baudot : 1983, 129-130.

« Auh *njmā* ie ic qujnica in mamaltin in vmpa iacacolco, tetototzalo, qujmololhujtvi in imamalhoan, in aca chocatiuh, in aca cujcatiuh, in aca motenvitectiuh. Auh in onteaxitilo iacaculco : *njmā* ie ic tevipano, tevipanolo, ceceniaca oniatimanj in mumuzco, in vncan tlamjctilo, iacattiaq in Españoles, coniacatique : auh ça vntlatzacujque, ontlatoqujlique in ixqujchtin altepeoque. Auh in ontlamjctilco, nec qujnquaquauhço in intzontecon in Españoles : no qujçoçoque in cavallosme intzōntecon, tlatzintlan in qujtecaque : auh in intzontecon Españoles tlacpac onoca, in çoçotoca, tonatiuh qujxnamyctoca. Auh in jxquich nepapan tlacatl, amo qujnçoçoque in intzontecō in veca tlaca. Auh in axioaque españoles ontecpantli onmatlactli omei, yoan nauhtetl cavallos »

<sup>730</sup> Duverger : 1983, 42-48. Sur le sacrifice voir également González Torres : 1985.

<sup>731</sup> *Codex de Florence*, livre II.

<sup>732</sup> Tena : 2002, 80-81. Tonatiuh, le dieu du soleil « qui va en éclairant » ; Huitzilopochtli, « le colibri de la gauche (du Sud) », le dieu solaire tutélaire des Mexicas (il avait son temple au cœur de l'ensemble cérémoniel de Mexico) ; Mixcoatl, « le serpent de nuages », le dieu de la Voie Lactée vénéré par les chasseurs nomades ; Tlahuizcalpanteuctli, « le seigneur de l'aurore », le dieu guerrier du ciel nocturne ; enfin, Mictlanteuctli, « le seigneur du lieu des morts », le dieu de l'inframonde.

plusieurs jours qui en principe la précédaient, si importante dans le rituel aztèque du sacrifice, est ici résumée en un mot, « ils furent tués », *ontlamictiloc* ou « là-bas, ils moururent », *yn unca mic*. Un raccourci narratif qui correspond vraisemblablement à la réalité, dans le contexte que les événements prirent cet été 1521. En effet, depuis leur déroute le 30 juin 1520, les Espagnols s'apprêtaient à « reconquérir » Mexico-Tenochtitlán. Une année de préparatifs logistiques, matériels et diplomatiques avait été nécessaire grâce à laquelle les conquérants disposaient, dans les Hauts Plateaux, de l'appui de nombreuses seigneuries indiennes. L'assaut de Mexico-Tenochtitlán fut lancé le 30 mai 1521. Entre cette date et la chute de la capitale mexica (le 13 août 1521), Mexico-Tenochtitlán allait vivre soixante-quatorze journées de terreur, de combats ininterrompus d'une violence inouïe. La ville ne tarda pas à ployer sous les cadavres et les décombres, et la faim pendait au cou des survivants. Les sacrifices de Yacacolco se déroulèrent vraisemblablement entre la fin du mois de juillet et le début du mois d'août : ils accompagnent le crépuscule de l'empire aztèque<sup>733</sup>. On comprend mieux alors le déroulement hâtif des sacrifices de Yacacolco. En revanche, à Zultepec-Tecuaque, où les Indiens disposèrent de plusieurs mois, les sacrifices semblent s'être déroulés dans la tradition du rituel sacrificiel, avec toutes les étapes respectives<sup>734</sup>.

Revenons à Yacacolco. Comment les victimes furent-elles tuées ? Furent-elles immolées selon le rite consacré, celui qui consistait à extraire le cœur de la victime ? Ou bien, furent-elles décapitées ? Ou bien, la décapitation s'inscrivit-elle dans le rituel *post-mortem* ? La mort par décapitation n'était pas inconnue des sacrifices aztèques. Toutefois, elle correspondait à un type de sacrifice extrêmement rare, un rite tellurique et nocturne célébré en l'honneur de déesses agricoles d'origine archaïques (pré-aztèque)<sup>735</sup>. En ce sens, les sacrifices de Yacacolco ne leur ressemblent pas. En effet, l'expression « ils étaient face au soleil », *tonatiuh qujxnamjctoca*, renvoie explicitement au panthéon des dieux solaires. D'ailleurs, la neuvième vingtaine du calendrier solaire

<sup>733</sup> *Annales de Tlatelolco* : 2004, 111-115.

<sup>734</sup> Martínez Vargas : 2003, 52-57. Les fouilles archéologiques du projet « Zultepec-Tecoaque » (INAH, 1990-2000) ont confirmé les récits qui évoquaient les sacrifices d'Espagnols et de leurs animaux domestiques à Zultepec-Tecoaque entre 1520 et 1521. Les analyses scientifiques révèlent que les captifs sacrifiés se composaient d'Espagnols, d'Indiens de diverses ethnies (des Tainos, une ethnie des Caraïbes, des Indiens du Tabasco, des Mayas, des Totonèques, des Tlaxcalèques), des Africains, et des animaux domestiques, des chevaux, des porcs, des chiens, des chèvres et des moutons. Elles signalent également la pratique de sacrifices sous plusieurs formes, démembrements, crémation, enterrement, anthropophagie. Par ailleurs, le centre cérémoniel semble avoir été réaménagé à l'occasion, des murs furent érigés comme pour recréer le centre de l'univers (INAH, dossier présenté à l'UNESCO). Selon Enrique Martínez Vargas, les prisonniers furent sacrifiés en offrandes aux dieux préhispaniques afin de rééquilibrer l'ordre cosmique et témoigne de la pugnacité des Indiens et leur résistance à l'envahisseur.

<sup>735</sup> Duverger : 1983, 153-158.

mexicain, Tlaxochimaco, « où les fleurs sont offertes », correspond précisément en 1521 à la période comprise entre le 23 juillet et le 11 août. Elle coïnciderait alors avec les sacrifices à Yacacolco, ou plutôt, ceux-ci s'inscriraient dans la célébration de la fête de Tlaxochimaco. En outre, Tlaxochimaco aussi appelée « la petite fête des morts » rendait honneur aux divinités des sacrifices et de l'énergie vitale, Huitzilopochtli, le dieu solaire et Mictlanteuctli, le dieu de l'inframonde, ainsi qu'à Tezcatlipoca<sup>736</sup>, « la fumée du miroir », un dieu créateur intimement lié aux guerriers. Les sacrifices des Espagnols et des chevaux à Yacacolco s'inscrivent donc dans une logique d'un sacrifice solaire (masculin), diurne et dédié aux divinités guerrières avides d'énergie. Alors, la décapitation a donc dû être *post-mortem* et la destination de la tête est le *tzompantli*.

Celui-ci est un édifice dont il est aisé de se faire une idée grâce aux fouilles archéologiques, aux récits et aux documents iconographiques. Il se présente sous la forme d'une plateforme sur laquelle reposaient des piliers verticaux, unis les uns aux autres par des perches horizontales et sur lesquelles les têtes des victimes étaient empalées. « Tête », *tzontecomatl*, « le récipient chevelu », *itzonteco* dans sa forme possessive. Or pour les Aztèques, la chevelure renfermait la force physique et l'énergie vitale des individus, peut-être le *tonalli*<sup>737</sup>. Et *tzompantli* signifie donc littéralement, « le lieux où sont alignés les cheveux (ou les têtes) »<sup>738</sup>, où *pantli*, le drapeau, renvoie à l'idée d'alignement et d'enfilement. La tête ou les cheveux renvoient à l'idée de trophée, dans son acceptation la plus large, où le trophée exprime le pouvoir et la force absolus. Le *tzompantli* exerçait un double rôle, social et magico-religieux. Ainsi exposées, les têtes-trophées dotées de l'énergie vitale appartenaient à l'ensemble de la communauté et contribuaient, par cette voie, à la régénérer. L'empalement des têtes de chevaux sur le *tzompantli* de Yacacolco s'inscrit donc dans la logique du sacrifice aztèque, qui cherche à capturer le *tonalli* pour l'offrir aux divinités solaires et éviter le cataclysme si redouté de la fin du monde, c'est-à-dire du cinquième soleil. Mais quelle

<sup>736</sup> Tena : 2002, 28.

<sup>737</sup> Duverger : 1983, 136.

<sup>738</sup> Christian Duverger (1983, 171) propose deux interprétations à *tzompantli*. La première considère « *tzon-* » comme racine de « *tzontli* » (devant le « p », le « n » devient « m »), la chevelure, et la seconde envisage « *tzon-* » comme la racine de « *tzontecomatl* », la tête (le récipient chevelu). J'inclinerai pour la première interprétation car la racine de « *tzontecomatl* » se constitue de « *tzonteco-* » (comme on l'observe dans la formation du possessif, *itzonteco*). Si *tzompantli* avait été formé à partir de *tzontecomatl*, le mot s'écrirait plutôt de la façon suivante, *tzontecopantli*. Dans les deux cas et comme le souligne Christian Duverger, le *tzompantli* renvoie à l'idée de « cheveux » et peut-être de la tête (ce qui revient à peu près au même vu que la tête est le « récipient chevelu », mais en aucun cas à l'idée de « crâne », qui en náhuatl se dit *quaxicalli*).

nature renfermait le *tonalli* des chevaux ? Les chevaux furent-ils sacrifiés pour leur nature divine ?

Dans les deux récits, les *Annales de Tlatelolco* et le *Codex de Florence*, les scribes employèrent la terminologie cheval-cheval : *cauallo ytzonteco*, *in cavallosme intzontecon*, « les têtes des chevaux-chevaux », *nauhtetl cavallos*, « quatre chevaux-chevaux ». Pourquoi pas *maçatl* ? L'analogie était plus que jamais de circonstance, les décapitations d'animaux chassés, et notamment du cerf sont attestées dans le *Codex de Florence*<sup>739</sup>. Alors, pourquoi préférer le terme « cheval-cheval » (*cavallo*) à celui de « cheval-cerf » (*maçatl*) ? Ce choix lexical n'est-il qu'une singulière coïncidence ? Ou le vocabulaire montre-t-il la qualité désormais « humaine » des chevaux (par opposition à divine) ? De fait, sur l'autel du sacrifice (qui peut être symbolique), les chevaux sont dotés d'une nature « humaine » et celle-ci répond aux exigences cosmiques : les soleils ont chaque fois été régénérés grâce aux sacrifices des dieux et les hommes doivent désormais (dans l'ère du cinquième soleil) s'offrir en sacrifice. Les hommes existent (dans le sens náhuatl de l'existence, *nemiliztli* qui se compose de la vie et de la mort) grâce aux sacrifices primordiaux des dieux, et les dieux subsistent grâce aux sacrifices des hommes<sup>740</sup>. La dynamique cosmogonique correspond donc à un échange (un don) mutuel de sacrifices entre les dieux et les hommes. L'emploi du terme « cheval-cheval » (*cavallo*) associé aux sacrifices ou mises à mort de chevaux n'est pas donc pas étonnant et semble témoigner de la nature « humaine » du cheval, une nature qui n'a de sens que dans le contexte religieux aztèque dominant à l'arrivée des conquérants. Passée la conquête, l'emploi de *cavallo* révélera des réalités bien plus pragmatiques et se traduira non plus par cheval-cheval, mais tout simplement par cheval. C'est-à-dire qu'il perdra la substance, le *tonalli*, qui faisait de lui un être intégré à la dynamique mésoaméricaine.

Par ailleurs, les chevaux sont associés aux chiffres « deux » et « quatre ». À l'entrée des conquérants à Mexico-Tenochtitlán au début de novembre 1519, « quatre chevaux-chevaux viennent en avant », *auh nauhteme in cavallos in iacattivitze* ; l'été 1521, « quatre têtes de chevaux-chevaux », *in cavallosme intzontecon*, furent empalées sur le tzompantli de Yacacolco dans la version du *Codex de Florence* et deux têtes, *untetl cauallo ytzonteco*, dans la version des *Annales de Tlatelolco* ; enfin, les conquérants-cavaliers qui entrèrent victorieux dans le marché de Tlatelolco furent au nombre de quatre, « quatre cavaliers [chevaux-chevaux] sont entrés au marché », *auh*

---

<sup>739</sup> *Codex de Florence*, Livre II, fête de Quecholli.

<sup>740</sup> Caso : 1953, 22-23.

*ceppa muchiuuh nauhteme in cavallos in calaqujco tianqujzco*<sup>741</sup>. Étrange hasard ? Comme nous le verrons dans la seconde partie, le chiffre « quatre » associé au cheval n'est pas l'apanage des récits et cette occurrence apparaît également dans les documents iconographiques. Le « quatre » représente, dans l'univers religieux et symbolique précolombien le chiffre cosmique et le chiffre de l'équilibre. Le « quatre » synthétise l'univers tant dans le temps que dans l'espace : les quatre directions, les quatre soleils, les quatre éléments, le nom des soleils (quatre-eau, quatre-jaguar ...), les quatre porteurs d'année (*tochtli*, *tecpatl*, *acatl*, *calli*), la durée de la vie dans l'inframonde (avant de disparaître à jamais)... Le *Codex Borgia* offre de nombreux exemples de cette représentation en quatre, nous y reviendrons.

Des chevaux sont tués en d'autres occasions et à nouveau la question se pose de savoir si la mise à mort visait à capturer l'énergie vitale ou *tonalli* des chevaux. Envisageons un instant le cas de Chalchiuhtepeua, un guerrier de Tlatelolco :

« Et un homme qui se nommait Chalchiuhtepeua s'est caché derrière le mur, là-bas à Amaxac. Et, c'était, lui, un Mexicain de Tlatelolco. Et il avait beaucoup observé un cheval-cheval pour le transpercer [*auh cenca qujmottilia in cavallo injc qujxiliz*]. Et, lorsqu'il eut transpercé le cheval-cheval [*auh in oqujxil cavallo*], aussitôt, l'Espagnol qui le montait fut jeté à terre »<sup>742</sup>.

L'événement se déroule dans le contexte qui a été décrit plus haut, pendant le siège de Mexico-Tenochtitlán (qui prit fin le 13 août 1521). La zone tlatelolca, où se trouve Amaxac (à quelques centaines de mètres de Yacacolco), fut l'un des derniers bastions à avoir résisté à l'envahisseur. Le récit met en valeur deux temps forts, celui de l'observation, *qujmottilia*, et celui de l'action de transpercer (au futur et au passé, *qujxiliz*, *oqujxil*, de *ixilia*, piquer). L'action ne visait pas le cavalier mais le cheval. Or, c'est bien l'Espagnol qui fut jeté à terre. Alors pourquoi ne pas larder directement le cavalier ?

L'acte de transpercer n'est pas sans rappeler les chasses rituelles, où la flèche se trouvait au cœur du cérémonial du quatorzième mois du *xiuhpohualli*, Quecholli, du

<sup>741</sup> *Codex de Florence*, chapitre 15, folio 21v ; chapitre 35, folio 67 ; chapitre 36, folio 68. Baudot : 1983, 76, 130. *Anales de Tlatelolco* : 2004, 112-113.

<sup>742</sup> *Codex de Florence*, chapitre 38, « *auh ce tlacatl itoca catca Chalchiuhtepeoa, qujmotociti tepantli, vncā in amaxac. Auh in iehoatl in ca mexicatli tlaturatl : auh cenca qujmottilia in cavallo injc qujxiliz : auh in oqujxil cavallo : njman ic valmotzineuh in Español* ».

nom d'un oiseau (30 octobre au 18 novembre). Les célébrations de Quecholli comportaient deux étapes principales, la première était dédiée aux dieux de l'énergie cosmique, de la guerre et des sacrifices, Mixcoatl, « le serpent de nuages » vénéré par les chasseurs nomades, et Huitzilopochtli, « le colibri de la gauche », le dieu solaire, tutélaire des Mexicas. La seconde étape honorait la déesse de la terre, la mère du soleil et des étoiles, Coatlicue, « celle à la jupe de serpents »<sup>743</sup>. Envisageons la première étape de Quecholli, où l'ensemble des rites convergeait sur la flèche, symbole absolu de la chasse et des chasseurs nomades. Les principaux acteurs de Quecholli n'étaient d'ailleurs pas les prêtres mais les guerriers tlaltelolcas et tenochcas. Ceux-ci allaient d'abord chercher les joncs qui allaient permettre de façonner les flèches. Plusieurs jours étaient ensuite nécessaires à leurs fabrications, une production en masse. Alors, des paquets de vingt flèches étaient déposés dans le temple de Huitzilopochtli. Ces journées se doublaient de rites ascétiques : la pénitence, l'abstinence et les scarifications rituelles se faisaient en l'honneur des cerfs qui allaient être chassés. Puis, une journée était dévolue au culte des défunts, où la flèche occupait de nouveau le rôle central. Une autre journée, Mixcoatl recevait des tamales<sup>744</sup>. Enfin, les guerriers se dirigeaient solennellement à Zacatepec, « sur la montagne de zacate » et à Xillan Tonan, « le ventre de notre mère », deux montagnes situées au sud-ouest de Mexico-Tenochtitlán. Les guerriers arrivaient en grand nombre, ils provenaient de toute part, de Quauhtitlan, de Quauhnhuac, de Coyoacán. Ayant atteint les flancs de Zacatlan et de Xillan Tollan, ils organisaient le campement. La chasse se déroulait le jour suivant : une battue qui visait à encercler les cerfs, les lapins et les coyotes. Des animaux tués, les guerriers-chasseurs ne ramenaient que la tête, la tête-trophée qui contenait le *tonalli*. De retour au centre cérémoniel de Mexico-Tenochtitlán commençait la seconde étape de Quecholli dédiée à Coatlicue<sup>745</sup>. Quecholli paraît symboliser l'unité à travers la double identité, le soleil/la terre, la chasse/le sacrifice, la montagne/le centre cérémoniel... La chasse et le sacrifice révèlent des natures en apparence opposées. De fait, la chasse pouvait revêtir un caractère sacrificiel (puisque les animaux étaient décapités), et le sacrifice pouvait prendre l'apparence de la chasse (au cours de laquelle les victimes sacrificielles étaient parfois transpercées de flèches<sup>746</sup>).

---

<sup>743</sup> Tena : 2002, 28, 78-81.

<sup>744</sup> Pain de maïs fourré.

<sup>745</sup> *Codex de Florence*, livre I, folios 77v-82v

<sup>746</sup> *Codex Nuttall*, folio 83.

Le guerrier Chalchiuhtepeua rappelle la première étape des célébrations de Quecholli. D'abord parce qu'il est un « mexicain tlattelolca », *in ca mexicatl tlatilucatl*, ce qui reviendrait à dire que Christophe Colomb eut été un « un génois vénitien ». Tlatelolco était certes placée sous la tutelle militaire de Mexico-Tenochtitlán, il n'en demeure pas moins que chacune d'elles formait un *altepetl* particulier, un Mexicain n'était pas un Tlatelolca et *vice versa*. L'expression *in ca mexicatl tlatilucatl* s'apparente donc à une image qui fait référence aux guerriers-chasseurs qui orchestraient les célébrations de Quecholli. Ensuite, l'acte de transpercer (*qujxiliz*, *oqujxil*) évoque la flèche et Chalchiuhtepeua le chasseur qui se cache, qui guette et qui transperce le cheval. Où le transperça t-il ? Chalchiuhtepeua visait-il le *tonalli* du cheval ? Le *Codex Borgia* représente le cerf transpercé de la flèche toujours de la même façon : une unique flèche transperce le cerf du haut vers le bas c'est-à-dire que la flèche larde le cerf symboliquement au niveau du cœur<sup>747</sup>. Malheureusement, le récit n'explicite pas davantage et nous laisserons le lecteur interpréter à sa guise la portée de ces « vers » aussi brefs qu'efficaces (*auh cenca qujmottilia in cavallo injc qujxiliz /auh in oqujxil cavallo*) en rappelant que la chasse des cerfs constituait dans les mondes préhispaniques des Hauts Plateaux mexicains un rituel extrêmement codifié qui visait explicitement à capturer le *tonalli* du cerf, que ce soit à l'aide de la flèche ou du couteau d'obsidienne, et que le *tonalli* se situait pour l'ensemble des êtres (humains et animaliers) au niveau de la tête et du cœur. D'autres témoignages tendent à montrer que les guerriers indiens cherchèrent à capturer le *tonalli* des chevaux. Ainsi, chez les guerriers otomis, tuer un cheval conférait des pouvoirs extraordinaires<sup>748</sup>. Le *Codex de Huamantla* montre la tête d'un cheval au-dessus d'un seigneur indien. De son côté, Fernando de Alva Cortés Ixtlilxochitl (1568 ?-1648) évoque deux chevaux qui furent tués, puis décapités « d'un coup de couteau », là-bas, à Zacatlan. Une décapitation qui rappelle, de nouveau, la tête-trophée.

<sup>747</sup> *Mapa de Cuauhtinchan* et *Codex Borgia*, folios 22, 52

<sup>748</sup> *Codex de Huamantla*, fragment 3-4 III, planche 48, tête de cheval placée au-dessus d'un seigneur indien ; lettre 4, Hernán Cortés.

---

Le cheval-cerf et le cheval-cheval

**FÉMININ, SAUVAGE**

**MASCULIN, DOMESTIQUE**

Divin	humain
Vie	mort
Non sacrifié (nourriture)	sacrifié
...	...
Cheval échappé	cheval colonial
Chassé ( ? )	non chassé ( ? )
Nomade	sédentaire

---

La mise à mort des chevaux intégra la logique du sacrifice aztèque puisqu'elle chercha en de nombreuses occasions à capturer le *tonalli* des chevaux qui se trouvait dans la tête (la tête-trophée) et dans le cœur. Et contrairement à ce que l'on pourrait penser, les chevaux ne sont ni décapités ni lardés en raison de leur nature divine mais en raison de leur nature « humaine » (en opposition à divine), comme le souligne l'utilisation du terme *cauallo* au dépens de *maçatl* dans l'ensemble des récits de sacrifices et de « chasse » de chevaux-chevaux. La capture du *tonalli* répondait aux exigences cosmogoniques et devait permettre de rétablir l'ordre cosmique, de réajuster les forces célestes et terrestres et par là de restaurer l'ordre politique et religieux.

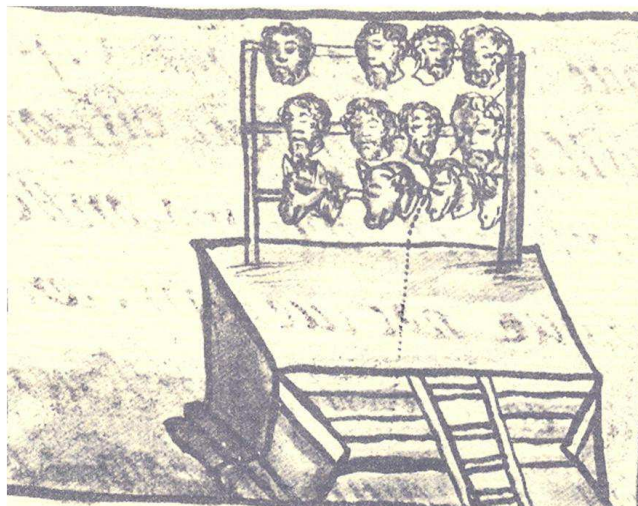
Ainsi, le cheval ou plutôt l'idée du cheval se retrouve au cœur de la pensée dualiste, dans laquelle *maçatl* est le cheval-cerf divin par opposition à *cavallo* le cheval-cheval « humain » (en opposition à divin), dans laquelle le cheval-cerf est associé à la vie et à l'univers quotidien (nourriture) alors que le cheval-cheval l'est à la mort et aux mondes sacrés (sacrifices) ; dans laquelle *maçatl* est le cheval libre qui s'oppose à *cavallo*, dans laquelle enfin un cheval domestiqué se dresse face à un cheval libre. Vie/mort, masculin/féminin, nomade/sédentaire, libre/ domestiqué : n'est-ce pas le reflet du cerf-cerf ? Cet être hermaphrodite qui se trouve au cœur de la pensée dualiste puisqu'il représente à la fois l'Est et le Nord, soit la course du soleil du matin au matin, Est, Sud, Ouest, Nord, Est, puisqu'il symbolise tout autant la vie que la mort, ces deux



entités qui forment le cycle de l'existence, *nemiliztli*. Mais le dualisme s'accommode fort bien des ambivalences (chasses/sacrifices) et des métamorphoses (homme/femme), il nous échappe, pareil à Venus, l'étoile du soir et du matin.

**Document X-4.**

Quatre têtes de chevaux empalées sur un *tzompantli*, *Codex de Florence*, folio 68




---

Le cheval dans la pensée dualiste

**VIE**-quotidien (nourriture)

*maçatl*-**DIVIN**

centre

**MORT**-sacré (sacrifices)

*cavallo*-**HUMAIN**

Ouest/Nord/Est

---

# Chapitre 11

## Les chevaux peints

N'est-il pas plus étonnant que paradoxal de constater que la grande majorité des images de chevaux issues de la Nouvelle-Espagne au XVI<sup>e</sup> siècle et au début du XVII<sup>e</sup> siècle soit de facture indienne ? D'une façon générale, les « peintures » (*pinturas*) étaient réalisées par les Indiens. Par « peintures » il faut entendre l'ensemble des productions iconographiques, qu'il s'agisse de peintures murales (nous avons déjà entrevue celle du couvent augustin d'Ixmiquilpan), d'annales pictographiques se présentant sous la forme de longues bandes ou de grandes toiles (comme le *Lienzo de Coixtlahuaca*, le *Lienzo de Sévina*, le *Lienzo de Coacoatzintla* ou encore le *Lienzo de Tlaxcala*), même de chroniques historiques (tel le *Codex de Florence*), de registres de compte (comme de la *Codex Sierra* ou le *Codex Osuna*), de cartes (comme la carte de Macuilsúchitl) et de plans urbains (celui de Queréndaro par exemple) ; et bien souvent, c'était à la demande des Espagnols, des religieux et des juges, que les Indiens réalisèrent ces « peintures ». Les justices espagnoles faisaient appel aux *tlacuiloque*, ces scribes et peintres indiens pour tout ce qui touchait au domaine des images. Le roi avait-il demandé en 1577 aux représentants locaux de la couronne d'élaborer des cartes provinciales ? Les *corregidores* et les *alcaldes mayores*, s'ils rédigèrent et signèrent les *Relations Géographiques* qu'ils envoyèrent à Sa Majesté en réponse au questionnaire de 1577, sur l'histoire (politique), la géographie (les villages, les chemins, mais aussi la faune et la flore), les populations et les ressources, firent dessiner la carte par un Indien de la région plus ou moins qualifié comme en témoignent les différences dans la forme et le fond entre les cartes<sup>749</sup>. Les religieux envisageaient-ils de décorer les murs des couvents ? Ils repéraient parmi leurs étudiants indiens les plus aptes à remplir cette tâche. Les Indiens pouvaient néanmoins en prendre l'initiative. Quelques documents (tels le *Lienzo de Huamantla*, le *Lienzo de Coixtlahuaca* ou le *Codex Baranda*) émanent de milieux indigènes. La « peinture » indienne visait à légitimer ou à entériner un pouvoir, quel qu'il soit.

---

<sup>749</sup> Russo : 2005.

Pour le XVI<sup>e</sup> siècle, nous avons recensé une trentaine de sources sur lesquelles des chevaux furent représentés – liste non exhaustive – en comptabilisant les copies<sup>750</sup>. Celles-ci, bien que réalisées après 1640, reproduisirent tels quels des documents plus anciens, nous pensons par exemple au *Lienzo de Tlaxcala* dont l'original daterait du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle mais dont les copies archivées datent du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>751</sup> ; ou encore au *Lienzo de Carapan* réalisé à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>752</sup> mais dont le tracé indique qu'il s'agit là aussi d'une reproduction d'un document plus ancien. La plus grande partie des documents iconographiques proviennent de lieux ou de régions déjà entrevus au cours de l'étude et cette répartition géographique n'est peut-être pas seulement le fruit du hasard. La représentation la plus ancienne de chevaux peints date de 1541<sup>753</sup>. Selon les chroniqueurs, parmi eux le dominicain Diego Durán (1537-1588)<sup>754</sup>, il aurait existé des peintures de chevaux contemporaines à la Conquête. Néanmoins, aucune n'a survécu aux vicissitudes du temps. Il n'est certes pas impossible que les artistes indigènes de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle y aient eu accès, cependant, comme nous le verrons, la représentation des chevaux par les Indiens au XVI<sup>e</sup> siècle s'inspira aussi de modèles européens. D'ailleurs, l'ensemble des chevaux peints est postérieur à 1550 - parmi les documents datés, onze furent réalisés entre 1550 et 1575 et dix entre 1575 et 1600, auxquels il faut ajouter onze documents non précisément datés - à une époque où les gravures européennes avaient largement été diffusées.

Parmi les chevaux peints, il nous est apparu au moins trois types. Si les deux premiers représentent les chevaux des conquérants, ils offrent pourtant des regards distincts voire opposés sur les chevaux de la Conquête puisque dans certaines peintures les chevaux furent associés à des visions eschatologiques du monde, qu'elles soient interprétées à la lumière du mythe des soleils ou de celui de l'Apocalypse, alors que dans d'autres, les chevaux furent intégrés à des représentations conventionnelles dans des scènes de rencontre pacifiques. Enfin, il existe un autre type dans lequel le cheval, explicitement associé à la monnaie, s'apparente à un bien économique, nous l'avons appelé le « cheval colonial ». Il n'existe pas *a priori* de logique chronologique linéaire

<sup>750</sup> Voir liste en annexes, A-XI-1.

<sup>751</sup> Voir chapitre 1, p. 28, note 69.

<sup>752</sup> Roskamp : 1999-2000, 192.

<sup>753</sup> *Relación de las ceremonias y población y gobierno de los indios de la provincia de Mechuacan*, 1541.

<sup>754</sup> Durán, TI : 2002, 583-587.

dans laquelle nous serions passés du « cheval de guerre » au « cheval de paix » et au « cheval colonial » puisque l'ensemble des types de chevaux apparaît pratiquement simultanément.

## Les chevaux dans la tourmente du cinquième soleil

Sur la vallée de Mexico vers 1562-1563, le gouvernement du second vice-roi, don Luis de Velasco (1550-1564) touchait à sa fin. Les chevaux n'étaient pas encore au cœur d'échanges et d'utilisations massives par les populations, les Indiens en particulier, leurs usages ne se généralisèrent que quelques années plus tard, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, comme nous l'avons remarqué précédemment. Certes, au début des années 1560, les prix des chevaux et des mules avaient considérablement baissé – leur médiane se situait à vingt pesos d'or commun – mais ils demeuraient inaccessibles aux *macehuals*<sup>755</sup>. S'il n'était pas rare de croiser des cavaliers sur les chemins, souvent des officiers de la couronne mais aussi des caciques indiens – ces derniers étaient néanmoins peu nombreux en ces années –, des convois de mules en provenance de Veracruz, de les voir brouter dans les prés ou d'assister à des fêtes équestres dans la capitale, le cheval demeurait en ces années, pour les Indiens, synonyme de pouvoir et surtout d'exactions au regard par exemple des charges excessives de nourriture qu'ils devaient fournir aux juges de l'Audience.

C'est dans ce contexte qu'un *tlacuilo*<sup>756</sup> anonyme, achevant la dernière partie d'un *amoxtili*<sup>757</sup>, peignit, à l'an « 10-maison », un cheval harnaché et monté vraisemblablement par un conquérant. Ce livre, qui se présente sous la forme de planches successives, porte aujourd'hui le nom de *Codex Telleriano-Remensis*<sup>758</sup>. Il est conservé à la Bibliothèque Nationale de France<sup>759</sup>. Il se compose d'un calendrier divinatoire (*tonalamatl*), d'un calendrier rituel solaire (*xiuhpohualli*) et d'un « compte des années » (*xiuhamatl*). Celui-ci narre l'histoire des Mexicas<sup>760</sup>, depuis leur longue migration comme peuple chichimèque au XII<sup>e</sup> siècle, à leur sédentarisation dans la vallée de Mexico et aux successions d'une dynastie de plus en plus puissante. La chronique qui enregistre des événements « coloniaux »<sup>761</sup> et qui se lit de gauche à droite,

---

<sup>755</sup> Voir chapitre 5.

<sup>756</sup> Celui qui peignait les livres indiens. En náhuatl, l'orthographe correcte est « *tlahcuilo* », le « h » correspondant à un son aspiré, dans la langue espagnole et française, « *tlahcuilo* » est souvent écrit « *tlacuilo* », orthographe que nous avons retenue. Sur les *tlacuiloque*, voir notamment Gruzinski : 1998, 13-14.

<sup>757</sup> Nom générique donné par les nahuas à leurs « livres » connus aujourd'hui sous le nom de codex. Les Espagnols, au XVI<sup>e</sup> siècle, leur donnèrent le nom de « *pinturas* », peintures.

<sup>758</sup> Du nom de l'archevêque de Reims Charles-Marie Le Tellier qui le posséda à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

<sup>759</sup> Gruzinski : 1991, 230.

<sup>760</sup> Les habitants de Mexico.

<sup>761</sup> De 1529 à 1548. Un fragment du codex, qui aurait relaté les événements survenus entre 1519 et 1528, est perdu.

introduisant de ce fait une forme de lecture occidentale, s'inscrit néanmoins dans le modèle des annales préhispaniques, tant du point de vue de la forme (à travers l'utilisation d'une écriture pictographique) que du fond<sup>762</sup>. Les *tlacuiloque*<sup>763</sup> qui peignirent le *Codex Telleriano-Remensis* n'étaient pas isolés.

Partout dans la Nouvelle-Espagne et sur les Hauts Plateaux en particulier, un grand labeur de compilation avait été effectué depuis quelques années déjà sous l'impulsion des frères mendiants duquel naquirent d'innombrables et d'innombrables livres. Plutôt que de détruire systématiquement des livres qui ne pouvaient être que « l'oeuvre du diable », les moines entreprirent de rassembler l'ensemble des savoirs indiens, en particulier leurs croyances, leurs dieux et leurs fêtes rituelles. Les missionnaires n'étaient pas dénués de toute curiosité savante mais leur soif de savoir reposait d'abord sur un impératif religieux : la compilation des savoirs indigènes devait aboutir à l'évangélisation complète des Indiens et la connaissance des cultures indiennes devaient permettre d'extirper « l'idolâtrie » à jamais. En ce sens, les moines s'apparentaient aux médecins, qui, afin de pouvoir soigner les malades, devaient au préalable diagnostiquer la maladie<sup>764</sup>. Pour ce faire, les missionnaires recoururent à des lettrés indiens, souvent formés à la culture latine dans les couvents et les collèges, mais qui possédaient également, à divers degrés, des connaissances sur les savoirs natifs anciens, sans que l'on sache comment, passée la Conquête, cet apprentissage, devenu éminemment ésotérique, fut transmis<sup>765</sup>. En ce qui concerne les *tlacuiloque* du *Codex Telleriano-Remensis*, nous savons seulement qu'ils étaient des lettrés de culture nahua, *nahuatlatoque*<sup>766</sup>, qu'ils entretenaient certainement des rapports privilégiés avec des religieux et des notables de la région et qu'ils eurent entre leurs mains plusieurs livres, des originaux préhispaniques, des copies et des créations du début de l'époque coloniale<sup>767</sup>.

---

<sup>762</sup> Johansson : 2004, 9. Dans les livres précolombiens, les événements du passé composaient « une vérité sensible » indissociables du contexte culturel, religieux, rituel et symbolique.

<sup>763</sup> Pluriel de *tlacuilo*.

<sup>764</sup> Johansson : 2004, 25. La comparaison est de Bernardino de Sahagún.

<sup>765</sup> *Ibid*, 51-52.

<sup>766</sup> Pluriel de *nahuatlato*, qui parle le *náhuatl*.

<sup>767</sup> Gruzinski : 1991, 230-231.

## Document XI-1

Séquences du *xiuhamatl* dans le *Codex Telleriano-Remensis*, planche 29 :

années « 10-maison », « 11-lapin », « 12-roseau »



Comment lire ce fragment de peinture ? Si nous lui ôtons ses légendes, qui furent inscrites postérieurement par un Espagnol ou un *ladino*<sup>768</sup>, nous observons des images qui s'apparentent à une écriture pictographique. Dans celle-ci, des signes ou glyphes désignent des noms, des objets, des actions, qui, assemblés, racontent une histoire. Les années 10-maison (1529), 11-lapin (1530) et 12-roseau (1531) avaient au préalable été dessinées, peut-être par un autre *tlacuilo*, selon le comput indien<sup>769</sup>. Le *tlacuilo* peignait donc un passé récent, trente-trois années seulement le séparait des

<sup>768</sup> Rappelons que ce terme se réfère aux Indiens qui parlaient le castillan, et dans le cas des lettrés, des Indiens formés aux enseignements humanistes. Sur les annotations de glyphes, voir Johansson : 2004, 40-49.

<sup>769</sup> Dans celui-ci, chaque année porte un nom unique sur un cycle de cinquante-deux ans (le « siècle » méso-américain). Les noms sont formés grâce à l'assemblage des quatre signes porteurs d'années (Maison, Lapin, Roseau et Silex) et de treize numéraux (de un à treize). Quatre par treize font cinquante-deux. La corrélation entre le comput méso-américain et le comput chrétien ne se fit pas sans difficultés, comme en témoigne les dates barrées du *Codex Telleriano-Remensis*. Un scribe avait d'abord prit l'année 10-Maison pour 1546 (au lieu de 1529) et successivement.

faits qu'il relatait. Une ligne noire relie les dates aux événements. Pour chaque année, le sens de lecture est vertical. L'année 10-maison, cinq événements survinrent.

Le premier est représenté par le cheval harnaché et monté. Les trois suivants apparaissent sous la forme de trois personnages qui se suivent horizontalement en dessous du cheval : un gouverneur indien assis sur le siège du gouvernement traditionnel (*icpalli*), un gouverneur espagnol assis sur la chaise du gouvernement hispanique (*silla de cadera*) et un gouverneur qui n'est pas un Espagnol (absence de la barbe), mais qui est assis sur le siège espagnol du gouvernement. S'agit-il d'un métis ? D'un *ladino* ? Les noms de ces personnages ont été indiqués à l'aide de glyphes reliés à leur tête par une ligne noire. Le glyphe du gouverneur indien se compose de « *tetl* » (la pierre) et de « *chilli* » (le chile) et désigne peut-être Motelchituh, le gouverneur indien de Mexico-Tenochtitlán entre 1525 et 1530<sup>770</sup>. Le nom du gouverneur espagnol se compose de « *tetl* » (pierre), en bas, de « *etl* » (haricot noir), en haut, et d'un signe non identifié au milieu (une chemise ?). Ces glyphes forment-ils un rébus dont les sonorités évoqueraient « *presidente* » ? En 1529, le gouvernement de la Nouvelle-Espagne incombait à l'Audience Royale qui avait à sa tête un président. Dans ce cas, le gouverneur espagnol représente le même personnage que le cavalier, c'est-à-dire Nuño Beltrán de Guzmán qui fut le président de la première Audience royale de Mexico entre décembre 1528 et décembre 1529 et qui partit ensuite conquérir le Jalisco, comme le signale la légende : « l'année 11-maison, 1529, Nuño de Guzmán partit pour le Jalisco afin de conquérir cette terre ». Enfin, le cinquième événement apparaît sous la forme d'un ciel étoilé duquel descend un serpent jaune et rouge à la langue fourchue. Le serpent augure de présages néfastes. L'année suivante, l'an 11-lapin, trois événements survinrent : deux tremblements de terre (le premier est surmonté par un épis de maïs et par une jarre remplie de grains de maïs) et la mort d'un haut dignitaire indien dont le nom apparaît sous la forme d'un oiseau noir. L'année d'après, des phénomènes naturels eurent lieu. Des étoiles fumantes apparaissent, au-dessous desquelles se trouve un soleil mordu qui désigne une éclipse.

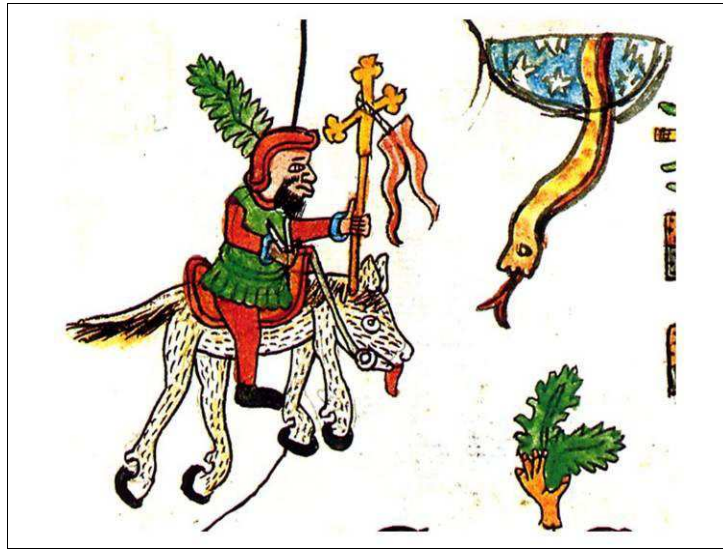
---

<sup>770</sup> Quiñones Keber : 1995, 233.



## Documents XI-2

Un cheval harnaché et monté face à un serpent rouge et jaune avec la langue fourchue



L'image sur laquelle apparaît le cheval harnaché et monté est bidimensionnelle. Point de perspective. Une ligne noire cerne le contour. Nous décelons pourtant à travers quelques coups de pinceaux une légère influence figurative qui témoigne d'une discrète mais réelle occidentalisation de l'image. Si celle-ci existe concernant la forme, existe-t-elle quant au fond ? Par ailleurs, le dessin du cheval constituait-il une difficulté technique pour le *tlacuilo*, ainsi que pourrait le faire croire son tracé apparemment maladroit et enfantin si on l'envisage dans une perspective de la Renaissance ? Le franciscain Motolinía (†1565) nota que les Indiens, « s'ils peignaient un homme ou un cheval, ils le faisaient si laid qu'ils ressemblaient à un monstre »<sup>771</sup>. Pour le *tlacuilo* du *Codex Telleriano-Remensis*, la difficulté aurait-elle été plus grande s'il avait dessiné un cerf, un lapin ou d'autres animaux du calendrier méso-américain ? Il semble que le *tlacuilo* ne recherchait pas une représentation figurative. Il est d'ailleurs probable qu'il eut entre les mains des gravures occidentales plutôt que des livres anciens, les premières étant largement diffusées à cette époque aux dépens des seconds<sup>772</sup>. Le *tlacuilo* dessina volontairement une image « laide » : le cheval est montré de profil, bidimensionnel, l'œil rond, le sabot non fendu (à la différence du cerf) : le dessin du cheval adopte les techniques de la représentation indienne des animaux.

<sup>771</sup> Gruzinski : 1999, 37.

<sup>772</sup> Gruzinski : 1991, 16-17.

Le cheval du *Codex Telleriano-Remensis* est harnaché : les rênes, la rondelle d'extrémité du mors et la selle *jinetá* sont facilement reconnaissables. En revanche, l'absence des étriers est frappante. En effet, nous avons vu dans le chapitre 6 que, d'une façon générale, les étriers triangulaires ont souvent été représentés avec les selles *jinetá*, souvenons-nous du *Lienzo de Quiotepec y Cuicatlan*, du *Lienzo de San Lucas Yateo* du *Lienzo de Tlaxcala* ou encore du *Codex Durán*. Aussi, l'absence des étriers sur le *Codex Telleriano-Remensis* nous dit quelque chose. Les étriers étaient-ils associés aux sandales préhispaniques ? Rappelons que celles-ci étaient, dans les mondes précolombiens, caractéristiques du pouvoir et de l'autorité. L'absence des étriers renvoie-t-elle à la remise en question de la légitimité d'un pouvoir ? Peut-être celui de Nuño de Guzmán, le cavalier, dont les exactions envers les populations indiennes furent de son vivant largement dénoncées<sup>773</sup>.

Le cheval tire la langue et cette particularité n'est peut-être pas si originale qu'on pourrait le penser au premier abord. La couleur rouge avec laquelle la langue fut peinte renvoie peut-être à une fonction fécondante<sup>774</sup>. Par ailleurs, la langue du cheval fait écho à celle du serpent. Celui-ci annonce les catastrophes à venir comme le rappelle la légende qui dit « qu'un serpent sort du ciel disant qu'avec l'arrivée des chrétiens des peines allaient s'abattre sur les Indiens »<sup>775</sup>. Rouge enfin, la langue apparaît aussi comme un élément du feu, solaire. Par là, le peintre chercha-t-il à associer le cheval au mythe des soleils<sup>776</sup> ? Cette interprétation est d'autant plus probable que, dans le *Codex*

<sup>773</sup> Blazquez, Clavo : 1992, 171-172.

<sup>774</sup> Sur le livre des destinées du *Codex Borbonicus* (XVI<sup>e</sup> siècle), la fonction fécondante de la langue est sans équivoque, la langue rouge d'un cerf est associée à un coquillage.

<sup>775</sup> « Año de onze casas y de 1529 se partió Nuño de Guzmán para Jalisco yendo a sujetar aquella tierra finjen que sale la culebra del cielo diciendo que les venía trabajo a los naturales yendolos cristianos alla ».

<sup>776</sup> La légende des soleils a été mise par écrit, en náhuatl, au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Il en existe différentes versions qui ont donné lieu à diverses éditions. Le mythe des soleils a été mis par écrit au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Le cinquième soleil, la *leyenda de los soles*, est un mythe cosmogonique sur la création et le devenir de l'univers. Les Mexicas et d'autres peuples méso-américains semblent avoir partagé, à l'arrivée des Espagnols, la croyance en ce mythe<sup>776</sup>. Une croyance parmi d'autres, au sein d'un système religieux extrêmement complexe, polythéiste, dualiste et syncrétique. Les soleils correspondent à des ères, à des espaces spatio-temporels, où la dynamique réside dans le mouvement, dans la lutte entre deux forces, deux principes antagoniques desquels jaillit l'univers. Un univers où toute création succède à la destruction et où toute destruction succède à la création : il s'agit du principe essentiel du dualisme<sup>776</sup>. Les quatre premiers soleils avaient été engendrés et régents par les dieux, dans des combats et des sacrifices incessants. Le premier soleil, *nahui ocelotl* (Quatre-jaguar), s'acheva dévoré par les jaguars ; le second, *nahui eécatl* (Quatre-vent), fut emporté par le vent ; quant à *nahui quiahuitl* (Quatre-pluie) il périt brûlé par une pluie de flammes ; enfin, *nahui atl* (Quatre-eau) s'acheva dans un déluge. Toutefois, ces luttes cosmiques n'avaient pas été vaines, les soleils avaient permis la création des hommes puisque tous les éléments avaient été réunis, la terre (Quatre-jaguar), le vent (Quatre-vent), le feu (Quatre-pluie) et l'eau (Quatre-eau). Le cinquième soleil, *nahui olin*, Quatre-mouvement, consacrait le règne des hommes dont le destin était inextricablement lié à celui de Quetzalcóatl, « le serpent aux plumes de quetzal », ce roi,

*Telleriano-Remensis*, les annales s'inscrivent dans la représentation cyclique du temps indien comme le montrent la présence des calendriers au début du codex et la forme des annales où les événements d'ordre naturel tels les présages, les éclipses et les tremblements de terre cohabitent avec les événements « politiques ». Aussi, dans le *Codex Telleriano-Remensis*, « le mythe d'origine des Aztèques a trouvé un prolongement, un nouveau « soleil », où le cheval détermine la destruction et la reconstruction de l'univers et de la nature qui l'environne »<sup>777</sup>.

La même année, un peintre indien achevait les peintures murales – vingt-huit médaillons resplendissants peints au préalable sur des toiles en fibre d'agave – inspirées de l'Ancien testament et de l'Apocalypse qui ornent toujours le narthex de l'église franciscaine de Tecamachalco dans la vallée de Puebla. Les chevaux de l'Apocalypse retiennent ici l'attention.

La représentation des chevaux de l'apocalypse n'était pas nouvelle. Les moines, au Moyen Âge, avaient exploré le thème. L'Apocalypse apparaissait alors comme le seul Livre de la Bible où le cheval jouait un rôle déterminant et positif. « L'art médiéval s'est fait l'écho de ces figures équestres avec d'autant plus de fascinations que l'Apocalypse, de tous les livres de la Bible, était celui qui était le plus en faveur auprès des souverains et des princes »<sup>778</sup>. Parmi les plus belles illustrations médiévales, il se trouve celles des *Beatus*, et « parmi les vingt-deux manuscrits illustrés du commentaire de Beatus qui sont conservés, parfois à l'état de fragments, treize présentent encore la vision des quatre cavaliers »<sup>779</sup>. Celle-ci puise leur inspiration dans le texte de l'Apocalypse :

« Et je vis paraître un cheval blanc ; son cavalier tenait un arc, et on lui remit une couronne... Et puis sortit un autre cheval, roux celui-là, et on remit à son cavalier une grande épée... Et je vis ensuite un cheval noir dont le cavalier tenait une balance à la main. Et puis je vis paraître un cheval verdâtre, son cavalier s'appelle la Mort, et le

---

mais aussi grand prêtre, homme-dieu, messie, dont l'exode se solda par l'attente de son retour. En effet, Quetzalcóatl, le roi de Tula, avait abandonné son royaume. Selon les légendes qui se confondent avec les récits historiques, le roi toltèque était parti en direction de l'Est ; ensuite, il avait disparu entre les volcans sacrés, l'Iztaccihuatl et le Popocatepetl ; puis, par delà les côtes du Golfe du Mexique. Quetzalcóatl allait-il réapparaître par l'Est ? Du moins, des prophéties annonçaient ce retour. Vers 1508 (dix années avant que ne débarquent Cortès et ses troupes), des signes apparurent, mais Quetzalcóatl ne revint pas. Voir par exemple *Mitos e historias de los antiguos nahuas* réunis par par Rafael Tena : 2002. Caso : 1953, 14.

<sup>777</sup> Saumade : 2008, 320.

<sup>778</sup> Criste : 2008, 156.

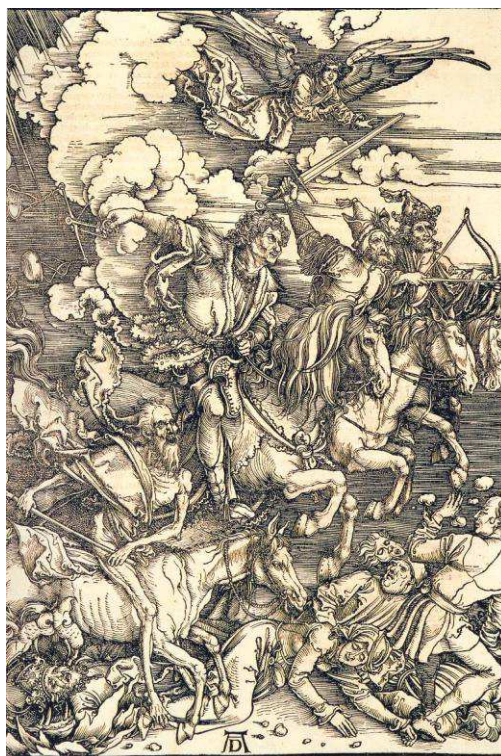
<sup>779</sup> *Ibid*, 157.

séjour des morts l'accompagnait. Il lui fut donné pouvoir sur les quatre parties de la terre, de tuer avec l'épée, avec la famine, avec la mort ». (*Apocalypse* VI-I-8)

Le thème fut revisité pendant la Renaissance dans le cadre des craintes millénaristes précédant l'an 1500. Albrecht Dürer dessina sur ce thème une puissante et célèbre gravure, *Les quatre cavaliers de l'Apocalypse* (1497/1498), caractéristique de la narration humaniste et de l'art de la Renaissance centré sur le souci de la proportionnalité et de la perspective et dans laquelle les quatre cavaliers incarnaient les quatre fléaux du genre humain : la famine, la guerre, la mort et les épidémies. Si la planche de Dürer se réfère à des modèles antérieurs, notamment dans « les bois gravés de la Bible de Cologne parue dans cette ville en 1478 dans une édition rhénano-flamande et une édition saxonne, bois que Koberger avait utilisés pour sa Bible allemande de 1483 » – l'un des plus importants succès de librairie de l'époque –, elle présente toutefois « un dynamisme formel et une richesse de détails bien supérieur à ces derniers »<sup>780</sup>.

### Document XI-3

Les chevaux de l'Apocalypse de Dürer, 1497-1498



<sup>780</sup> Eichler, 1999, p. 43.

#### Document XI-4

Les cavaliers de l'Apocalypse, église de l'ancien couvent franciscain de Tecamachalco, 1562



En 1562, Tecamachalco, dont le nom en náhuatl signifie « dans la mâchoire de la montagne », était un petit village situé dans la vallée de Puebla sur le chemin de Orizaba<sup>781</sup>, sur le flanc d'une montagne presque solitaire et au climat aride. De la terre aux reflets gris jaillissaient des yucas qui semblaient porter le ciel. Une seigneurie avait été fondée au début du XV<sup>e</sup> siècle, elle payait un tribut à la triple alliance. Elle se soumit en 1520, non sans avoir opposé une résistance farouche à l'envahisseur. Les franciscains débarquèrent vingt ans plus tard, en 1541. Cela faisait déjà une décennie qu'ils étaient implantés dans la région<sup>782</sup>. Un couvent et une église furent naturellement érigés,

<sup>781</sup> *El camino de Orizaba* désigne la route qui reliait les Hauts Plateaux à la côte du Veracruz en passant par Puebla et Orizaba. Voir Cramaussel : 2006, 46.

<sup>782</sup> Gerhard : 1986, 286-288.



dominant le paysage et le village. Le bâtiment n'avait ni la hauteur, ni la grandeur, ni le luxe des couvents mixtèques de Yanhuitlán et de Teposcolula. Aujourd'hui, une allée de maigres cyprès accueille le badaud.

Le couvent avait reçu la visite d'invités de marque, des franciscains principalement : Andrés de Olmos, Francisco de las Navas et Toribio de Benavente – les plus fameux ethnographes et évangélisateurs de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle – passèrent par là<sup>783</sup>. Andrés de Olmos fut le supérieur du monastère pendant l'année 1543<sup>784</sup>. Quant à Francisco de las Navas, il avait assisté à l'inauguration du temple de Tecamachalco le 15 août 1551 lors de la fête de l'Assomption<sup>785</sup>.

Quelles furent leurs conversations avec les lettrés indiens du village ? Avaient-ils évoqué la décoration de l'église ? Les élections locales ? Ou bien, s'étaient-ils entretenus sur des questions bibliques ? Avaient-ils discuté de la fin du monde ? En effet, les franciscains s'intéressaient à ces questions. Plus encore, ils nourrissaient des croyances eschatologiques. Appuyée sur les textes de l'Apocalypse et de Daniel relatif à la cinquième monarchie, leur utopie millénariste prévoyait la venue de l'Antéchrist et la fin du monde et la victoire finale de Jésus régnant sur terre pendant mille ans (d'où « millénarisme »). Des Frères Mineurs croyaient en ce rêve millénariste depuis le XIII<sup>e</sup> siècle au moins, ce qui les avaient poussés à tenter l'évangélisation de l'Asie gengiskhanide. L'échec asiatique ne brisa pas l'utopie eschatologique<sup>786</sup>. Au contraire, la découverte de l'Amérique réactiva ces croyances. « La possibilité soudaine, imprévue et bouleversante de prêcher l'Evangile au monde entier s'imposa comme un signe manifeste de la fin des temps »<sup>787</sup>. Et puis, la Nouvelle-Espagne n'était-elle pas affligée des plaies de l'Egypte, dont les proportions inédites apparaissaient comme le signe évident de la fin prochaine des temps ? Lors de conversations dans le cloître, les franciscains auraient évoqué les épidémies dévastatrices qui déferlaient sur les populations indiennes<sup>788</sup>. Ils auraient ensuite rappelé à l'assemblée, parmi laquelle se trouvait peut-être Juan Gerson, le peintre des fresques, que la chute de Mexico-Tenochtitlán s'apparentait à celle de Jérusalem. Ils auraient aussi évoqué l'esclavage, le

---

<sup>783</sup> Gruzinski : 1994, 96.

<sup>784</sup> Baudot : 1977, 136.

<sup>785</sup> Solís, Reyes García : 1992, 30-31.

<sup>786</sup> Baudot : 1977, 73-90

<sup>787</sup> Gruzinski : 1994, 109.

<sup>788</sup> Parmi les plus dévastatrices, celles de 1520-21, 1530-1539, 1545-1548 ; à Tecamachalco, en particulier celle de 1520 et de 1542 fauchèrent Voir Gerhard : 1986, 23 et Gruzinski : 1998, 122.

travail forcé pareil à « une cruelle boucherie », la famine, etc.<sup>789</sup>. La Mort n'était-elle pas omniprésente ? Les comètes et les tremblements de terre n'étaient-ils pas ces croyances apocalyptiques ? Les franciscains de Tecamachalco décidèrent-ils au terme de ces conversations du programme iconographique du vestibule de l'église ? Ils amenaient avec eux des Bibles imprimées de la Renaissance avec des gravures, les mêmes qui avaient inspirées Albrecht Dürer. Elles servirent de modèle au peintre indien qui fut en charge de mettre en figure ces pensées ésotériques<sup>790</sup>.

Le peintre de Tecamachalco est demeuré longtemps une figure énigmatique. Lorsqu'ils s'intéressèrent à ces peintures après qu'elles furent mises en lumière par Manuel Toussaint en 1932, les chercheurs étaient loin d'imaginer que le peintre des fresques de Tecamachalco était un Indien. D'ailleurs, le nom de l'artiste, Juan Gerson, ne signalait-il pas une origine européenne ? On l'imagina tour à tour flamand ou marrane jusqu'à ce que des documents du village<sup>791</sup> éclairent le mystère du peintre. Juan Gerson, non seulement était Indien, mais en plus, il appartenait à une famille de notables locaux qui avait emprunté son nom à un théologien parisien du XV<sup>e</sup> siècle dont les idées et les écrits circulaient dans les groupes franciscains présents en Nouvelle-Espagne. Le peintre Juan Gerson adopta en plus du nom, le prénom du théologien parisien, Jean, tandis qu'un parent, Tomás de Juan, portait celui du neveu de Jean Gerson<sup>792</sup>. Tomás Gerson était noble (*pilli*) et il apparaît comme une des autorités indiennes de premier ordre dans le village de Tecamachalco, au moins depuis 1555. A cette date, il avait reçu une licence pour chevaucher<sup>793</sup> à une époque où les Indiens qui en bénéficièrent n'étaient pas si nombreux<sup>794</sup>. Tomás Gerson mena une longue carrière politique, d'abord comme juge du conseil municipal entre 1555 et 1579, puis comme gouverneur en 1581, 1586 et 1586<sup>795</sup>. Au contraire, Juan Gerson ne remplit aucune charge à Tecamachalco, les annales du village n'auraient pas manqué de le mentionner. Juan Gerson aurait fréquenté plus facilement les religieux auprès desquels il aurait reçu des rudiments de l'enseignement théologique<sup>796</sup>.

Du point de vue de l'agencement iconographique, la scène des quatre cavaliers de l'Apocalypse peinte par l'Indien Juan Gerson s'assimile à la gravure de Dürer. En

<sup>789</sup> Benavente : 1971, 21-31.

<sup>790</sup> Gruzinski : 1998, 115.

<sup>791</sup> Les *Annales de Tecamachalco* entre autres, Solís, Reyes García : 1992.

<sup>792</sup> Gruzinski 1998 : 96-101. Arredondo, Gurría Lacroix, Reyes Valerio : 1964, 32-35.

<sup>793</sup> AGN, Mercedes 4, folio 202v.

<sup>794</sup> Voir la première vague des licences dans le chapitre 7.

<sup>795</sup> Voir à ces sujet les *Anales de Tecamachalco* dans Solís : 1992.

<sup>796</sup> Gruzinski : 1998, 101.

haut du médaillon, nous trouvons l'ange entouré de nuages sur une détrempe bleu turquoise. En dessous, les cavaliers s'élancent au galop à l'assaut du monde, en une troupe se décalant légèrement vers l'arrière selon leur apparition chronologique : le premier chevauche sa monture en bandant son arc, le deuxième brandit une épée, le troisième tient une balance et le quatrième, la Mort, monté sur un cheval maigre, tient un trident. On devine au loin un paysage. En bas de l'image, la gueule de la bête de l'apocalypse grande ouverte crache des flammes et engloutit peu à peu les corps des condamnés. Pourtant, la peinture de Juan Gerson semble maladroite. Les bras des personnages sont désarticulés pareils à ceux des marionnettes - on confond notamment les bras du cavalier à l'épée et celui de l'archer, tant est si bien que le cavalier monté sur le cheval blanc semble brandir à la fois l'épée et l'arc. La simplicité des traits des visages contribue à donner à l'ensemble un air de peinture naïve. La Mort semble être avalée par la bouche béante de l'Enfer plus qu'elle n'emporte dans son sillage les derniers pécheurs. Les chevaux flottent plus qu'ils ne galopent. Leur tête semble disproportionnée par rapport à leur corps. Faut-il s'en étonner ? Juan Gerson n'avait pas été formé au dessin de la Renaissance, à l'image de Dürer et d'autres graveurs.

Au-delà des aspects techniques, des aléas de la transposition d'une gravure monochrome à une peinture éclatante de couleurs<sup>797</sup>, il apparaît que le peintre prit de nombreuses libertés par rapport à son modèle. C'est ainsi que parmi les cavaliers nous observons une femme qui revêt un voile orangé assorti à la robe de son cheval. S'agit-il d'une femme conquérante telle Maria de Estrada<sup>798</sup> ou de la Malintzi, l'Indienne qui joua pendant la Conquête le rôle d'interprète, de conseillère et d'intermédiaire ? Cette dernière hypothèse n'est pas à écarter puisque la médiatrice indienne était le double féminin de Hernán Cortés<sup>799</sup>. Qu'il s'agisse d'une femme conquérante ou de la Malintzi, cela tendrait à montrer que les cavaliers de l'Apocalypse de Juan Gerson représentent des conquérants et la scène de l'apocalypse, un regard sur la Conquête. Par ailleurs, les chevaux de Tecamachalco sont nus, ils ne sont pas harnachés et c'est là peut-être la plus grande différence avec les gravures européennes. Juan Gerson capitula-t-il devant les difficultés techniques que représentait le dessin des selles, des brides et des poitrails ? Ou bien la nudité des chevaux renvoyait-elle à des réalités plus profondes ? Délivrés du

<sup>797</sup> Voir à ce sujet, Gruzinski : 1998, 111-121.

<sup>798</sup> Maria Estrada fut l'une des onze femmes qui participèrent à la conquête de Mexico-Tenochtitlán. Baltasar Dorantes de Carranza raconte qu'en une occasion, lors d'une bataille qui se déroula sur le rocher de Teteca et de Hueyapan pendant la conquête de México, celle-ci se révéla être une guerrière et une cavalière habile, « *jineta guerrera* ». Voir Dorantes de Carranza : 1790, 17.

<sup>799</sup> Voir à ce sujet Saumade : 2008, 351-353.

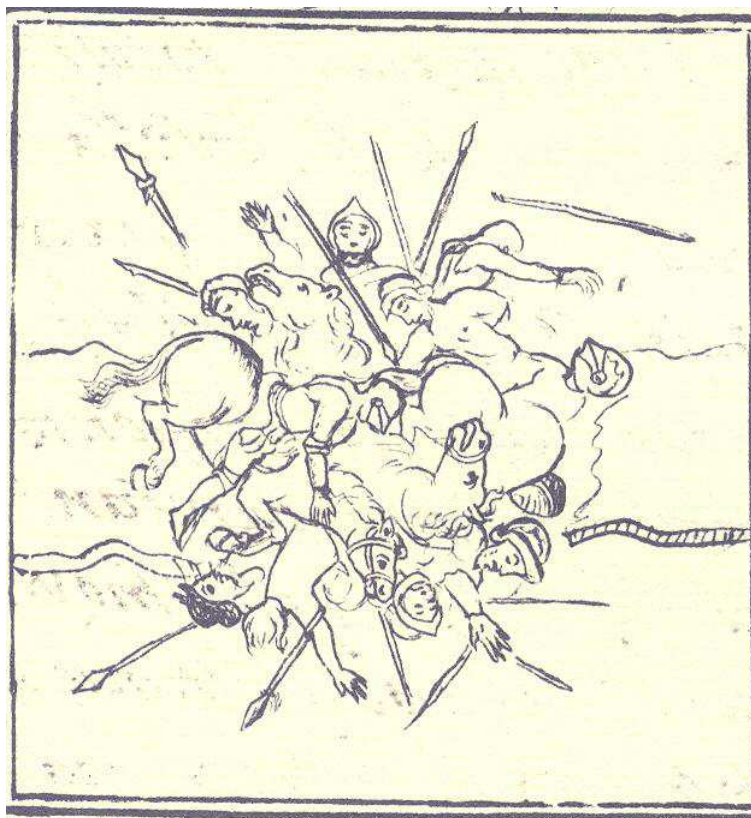


harnachement, les chevaux ne se retrouvèrent-ils pas affranchis du joug de l'homme ? Faut-il voir dans les chevaux nus le rêve d'une société libérée de la domination coloniale ? Nous ne connaissons jamais les motivations qui poussèrent Juan Gerson à peindre nus ces chevaux, à moins que nous ne trouvions, un jour, un récit laissé par lui. Retenons que, comme sur le *Codex Telleriano-Remensis*, les chevaux furent intégrés à des craintes eschatologiques et que cette association engendra des représentations originales dans lesquelles les peintres indiens cherchèrent à prendre de la distance avec les modèles occidentaux.

Les chevaux peints dans le *Codex de Florence* (1550-1570) ne sont pas, non plus, étrangers à ces interprétations apocalyptiques de la Conquête. Sur l'une des vignettes, les chevaux et les conquérants sont emportés par un souffle destructeur. Démembrés, sans dessus dessous, ils forment une sorte de boule qui rappelle la forme du soleil.

#### Document XI-5

Les chevaux dans la tourmente du cinquième soleil, *Codex de Florence*, folio 43r



Néanmoins, à la différence du *Codex Telleriano-Remensis* et des chevaux de l'Apocalypse de Tecamachalco, les chevaux peints sur le *Codex de Florence* apparaissent moins comme des acteurs de la fin du monde que comme ses « victimes ». Rappelons en premier lieu que le *Codex de Florence* fut le labour de toute une vie, celle du franciscain Bernardino de Sahagún (~1500-1590) et des nombreux informateurs et lettrés indiens qui l'accompagnèrent dans cette tâche. Si le texte en náhuatl du livre XII fut le premier des douze livres à voir le jour dans les années 1550, le programme iconographique en revanche semble avoir été réalisé en dernier, en effet, il manque des images à la fin du livre sur la Conquête. Ainsi, les peintures du *Codex de Florence* émanaient du texte en náhuatl qui lui-même provenait de questionnaires que le franciscain avait soumis aux lettrés indiens du couvent de la Santa Cruz de Tlatelolco et de Tepepulco, de leur mémoire, de leurs savoirs oraux et de livres peints plus anciens<sup>800</sup>.

Sur les cent cinquante-huit images qui composent le livre XII du *Codex de Florence*, quatre-vingt-une montrent des chevaux<sup>801</sup>, ce qui représente un peu plus de la moitié du corpus. Les chevaux occupent donc une place bien plus importante dans la narration iconographique que dans le texte. Les images ressemblent à des vignettes qui composent une sorte de bande dessinée et rappellent le format de certaines chroniques médiévales. On ne sera donc pas étonné d'y trouver des groupes de cavaliers agglutinés. À l'évidence, les peintres reprirent sur de nombreuses vignettes le même modèle en y introduisant toutefois de légères variantes que l'on observe en portant notre attention sur la place des cavaliers en armure.

---

<sup>800</sup> Johansson K. : 1999, 210-211.

<sup>801</sup> En particulier à partir du chapitre XXVI.

## Document XI-6

Les armées en marche, *Codex de Florence*, folios 42v, 45v, 48r



Toutefois, en de nombreuses occasions, le langage iconographique innove<sup>802</sup>. Par exemple, au chapitre XV, qui raconte la sortie des troupes espagnoles de Iztapalapa se dirigeant vers Mexico-Tenochtitlán, à l'ordre apparent des chevaux qui « s'alignent comme des sillons », qui « se mettent en rangs » et qui se « mettent en ligne », suit un désordre presque insoutenable pour ces mêmes chevaux « qui se tournent tout le temps, qui se retournent sans cesse »<sup>803</sup>. Cette tension est aussi rendue par le bruit incessant des grelots<sup>804</sup>. Sur l'une des images (folio 22v), le peintre indien a recouvert les chevaux de ces clochettes.

<sup>802</sup> Johansson K. : 1999, 209-241.

<sup>803</sup> Baudot et Todorov : 1983, 76.

<sup>804</sup> Johansson K. : 1999, 227. Traduction du nahuatl à l'espagnol de Patrick Johansson K.

## Document XI-7

*Codex de Florence, folio 22v*



Un peu plus loin, l'excitation étant à son paroxysme, les chevaux hennissent et transpirent dans une tension toujours plus pesante. Les images du *Codex de Florence* et le texte náhuatl qui les accompagne rendent compte du mouvement, du chaos. La terre croule sous le poids des chevaux, de même les chevaux croulent-ils sous le poids de l'armure des conquérants. La tension ressentie par les chevaux se lit à travers le glyphe de l'eau qui dégouline de leur poitrail et celui de la parole qui devient le signe tout désigné du hennissement<sup>805</sup>. Au-delà, il semble bien que le *tlacuilo* ait cherché à exprimer les sentiments et les émotions des chevaux devant la catastrophe de la Conquête :

« Les chevaux, les cerfs, ils hennissent fort ; ils transpirent beaucoup, c'est comme de l'eau qui tombe d'eux ; et leur écume tombe à grosses gouttes par terre comme si c'était du savon *amolli* qui tombait. Et lorsqu'ils avancent, ils crépitent grandement, ils claquent, ils martèlent, comme si on lançait des cailloux. Aussitôt, elle se troue, elle se

---

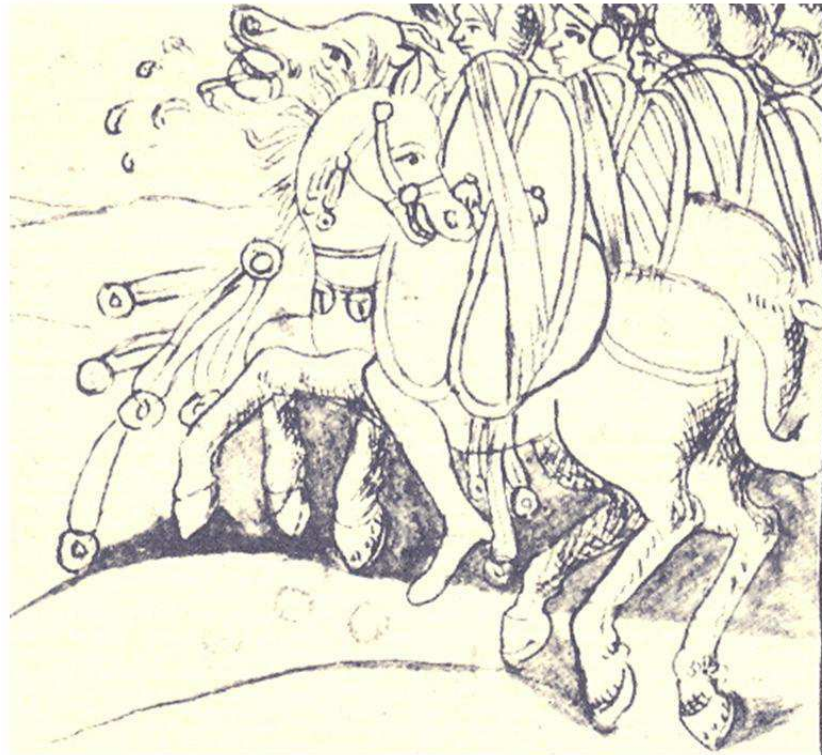
<sup>805</sup> Johansson K. : 1999, 227-229.



creuse, la terre, là où ils lèvent leurs pattes ; séparément, ils se présentent par-ci, par-là, les endroits où ils ont levé leurs pattes de derrière, leurs pattes de devant »<sup>806</sup>.

### Document XI-8

« L'écume » et le hennissement des chevaux dans le *Codex de Florence*, folio 22v



Qu'il s'agisse de conquêtes à venir, de métaphores ou de la conquête militaire de l'Anahuac, les chevaux peints envisagés jusqu'à présent furent associés à des craintes eschatologiques et celles-ci engendrèrent des représentations originales, ici à travers une langue rouge, là à travers des glyphes méso-américains. Parmi les caractéristiques communes entre ces chevaux il faut aussi retenir le mouvement : Nuño de Guzmán et son cheval partent à la conquête du Jalisco, les chevaux de l'Apocalypse de Tecamachalco galopent dans le ciel et les chevaux du *Codex de Florence* piaffent nerveusement, un dynamisme qui n'est pas étranger des destructions, des catastrophes et de la fin du monde. Dans d'autres peintures au contraire nous observons des chevaux à l'arrêt, statiques, et ce « non-mouvement » révèle un regard différent sur les chevaux des conquérants et sur l'histoire.

---

<sup>806</sup> Baudot et Todorov : 1983, 78.

## Les chevaux peints dans les scènes de rencontre

Les scènes de rencontre montrent l'accueil pacifique fait aux conquérants par les Indiens pendant la Conquête. Sur le *Codex Baranda*, le *Codex Durán*, le *Codex Azcatitlán*, le *Lienzo de Quiotepec y Cuicatlan* et le *Lienzo de Carapan*, la séquence est organisée toujours à peu près de la même façon : un Espagnol de haut rang, souvent un conquérant qui a généralement mis pied à terre, se tient devant son cheval et fait face à des nobles indiens qui lui offrent des cadeaux. Par ailleurs, les conquérants ne revêtent pas l'armure, ils sont vêtus d'un habit de cour, ce qui accentue le caractère pacifique de la scène. En outre, les figures sont à l'arrêt, elles semblent figées dans l'espace et le temps et ne cèdent en rien au mouvement comme ce fut le cas dans les documents précédents. Enfin, sur les scènes de rencontre, les peintres ont apporté, chacun à leur façon, un soin particulier au dessin des chevaux. Ainsi, sur le *Codex Durán* qui date de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, le cheval revêt une robe alezane crins lavés, c'est-à-dire avec une crinière et une queue blanche.

### Document XI-9

Scène de rencontre, *Codex Durán*, 1580



L'ensemble des scènes de rencontre est organisé de manière conventionnelle. Par exemple, sur le *Lienzo de Quiotepec y Cuicatlan* - non daté mais dont on peut penser qu'il fut réalisé dans le dernier quart du XVI<sup>e</sup> siècle comme en témoignent les traces de sabots qui désignaient le chemin royal qui passait par Cuicatlan et qui rejoignait au nord Teutiltan et Puebla et au sud, Oaxaca<sup>807</sup> et la forme générale du document qui rappelle les cartes des *Relations Géographiques* (réalisées autour de 1580) où les contours de la toile représentent les limites de la juridiction, ici celle de Quiotepec y Cuicatlan qui se trouvait à l'extrême nord de la Mixteca Alta -, nous voyons apparaître de nouveau Hernán Cortés avec son titre de « Marqués », le Marquis de la Vallée de Oaxaca qu'il avait obtenu en 1529 auprès du roi lors d'un voyage en Espagne. Un laquais, dont la figure a été effacée mais dont le nom inscrit en dessous indique qu'il s'agit peut-être d'un Indien, se dresse derrière lui et tient son cheval par les rênes puisqu'il était d'usage pour un aristocrate espagnol enraciné dans la tradition chevaleresque d'être accompagné de tels serviteurs<sup>808</sup>. Face au Marquis se dresse un seigneur indigène qui porte le nom indien de *tecuhtochtli*, « le seigneur lapin », et le patronyme espagnol de « don Francisco Cortés » que nous n'avons rencontré sur aucun autre document : aucune licence ne fut promulguée ni à Quiotepec ni à Cuicatlan au XVI<sup>e</sup> siècle au nom de « Cortés » qui était au demeurant un patronyme rare dans cette région<sup>809</sup>. Le seigneur indigène tient dans ses mains des fleurs comme le symbole de l'échange de cadeaux. Le cheval enfin apparaît comme l'un des principaux personnages de la scène, il se trouve derrière le laquais. À l'image des autres personnages, il est identifiable puisqu'il est notamment marqué avec le signe X que nous avons déjà rencontré dans la Mixtèque lors des affaires de vol de chevaux et qui correspondait donc à un élevage local. Par ailleurs, il est harnaché avec une selle *jineta* avec des étriers triangulaires à plancher.

---

<sup>807</sup> Voir carte en annexe, A-VIII-1.

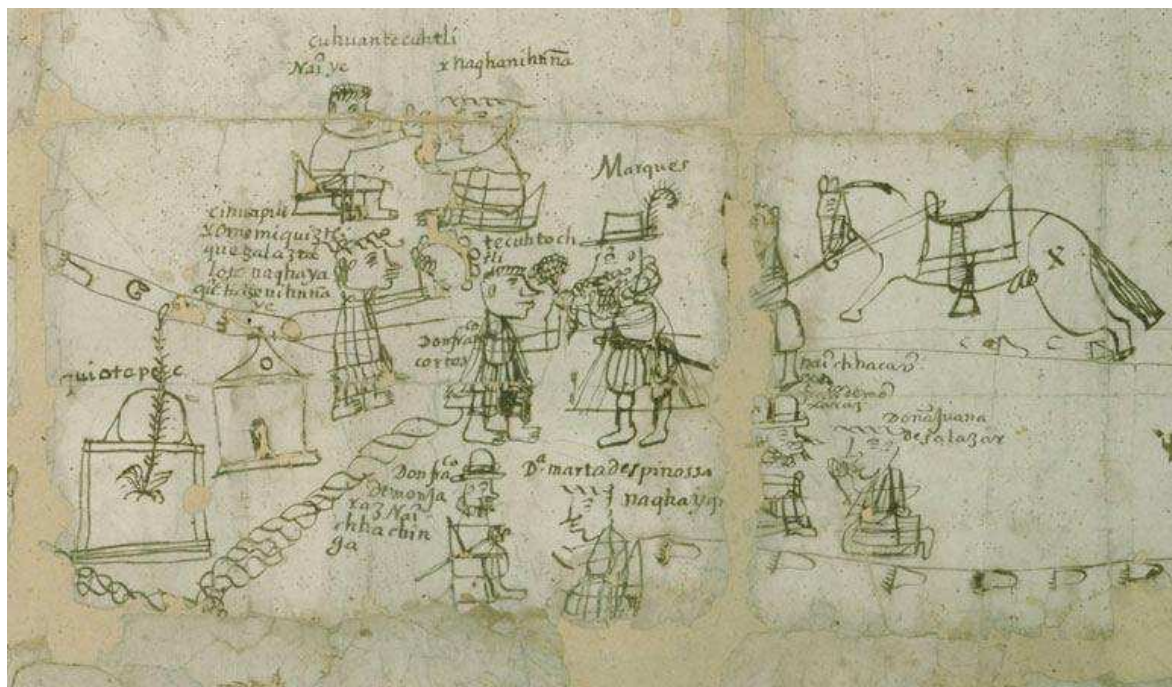
<sup>808</sup> Voir chapitres 1 et 2.

<sup>809</sup> Voir chapitre 7.



## Document XI-10

Scène de rencontre, *Lienzo de Quiotepec y Cuicatlan*, seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle



Le *Codex Baranda*, qui se présente sous la forme d'une très longue bande (2.50m de long pour 0.37m de large) en peau de cerf, montre également une scène de rencontre. Selon Alfonso Caso, le *Codex Baranda* proviendrait du Nord de la Mixteca Alta, vers Nativitas, Ihuatlán et Coixtlahuaca et aurait été peint dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>810</sup>. Néanmoins, il est probable qu'une peinture plus ancienne servit d'inspiration au *Codex Baranda* comme tend à le montrer la représentation des personnages assis à l'intérieur des carrés – des maisons –. Entre deux longues frises de maisons peintes en vert, bleu et rouge qui se déroulent sur la bande supérieure et la bande inférieure de la toile et dans lesquelles des couples sont assis – l'homme, à gauche, est assis sur l'*icpalli*, le siège du gouvernement traditionnel et revêt la *tilma*, et à la femme, à droite, habillée du *huipil*, croise les bras ; leurs noms ont été inscrits au-dessus de leur tête – surgissent des glyphes temporels, spatiaux et des personnages qui donnent à la scène un caractère historique. Celle-ci s'inscrit néanmoins dans la

<sup>810</sup> Caso : 1989, 63-69.



conception cyclique méso-américaine du temps puisque les temps mythologiques dans lesquels se déroulent un « serpent cosmique » précèdent la narration historique<sup>811</sup>.

#### Document XI-11

Scène de rencontre, *Codex Baranda*, XVII<sup>e</sup> siècle, copie d'un document du XVI<sup>e</sup> siècle



La scène de la rencontre se déroule peut-être l'année 13-roseau, jour un-silex et l'année un-silex, en effet, les glyphes correspondants ont été inscrits à proximité des protagonistes et plus exactement derrière le seigneur indien Un-Maison. Il pourrait s'agir si l'on suit le comput mexica des années 1531 et 1532<sup>812</sup>. Ces dates soulèvent plus de questions qu'elles n'apportent de réponses puisque aucun conquérant ne passa par la Mixtèque en ces années, bien qu'ils traversassent la région en de nombreuses occasions : en 1520, en 1521, en 1522, en 1524 et en 1530<sup>813</sup>.

<sup>811</sup> *Ibid.* Vásquez : 1983.

<sup>812</sup> Selon le comput mixtèque, il s'agirait des années 1571-1572, mais Alfonso Caso penche pour la première hypothèse. Caso : 1989, 70.

<sup>813</sup> Romero Frizzi : 1996, 78.

Le cheval du *Codex Baranda* se tient devant « la montagne de l'escargot aux plumes de quetzal » de laquelle s'écoule une rivière du côté opposé au cheval et dont on peut donc penser qu'il s'agit d'un *altepetl*, d'une seigneurie. Devant le cheval se dresse un Espagnol noblement vêtu, il s'agit d'un personnage de haut rang, peut-être un conquérant puisque comme nous l'avons vu il est courant d'observer sur les codex les conquérants en habit de cour plutôt qu'en armure<sup>814</sup>. Il pourrait s'agir de Hernán Cortés comme c'est le cas sur le *Codex Durán* ou sur le *Lienzo de Quiotepec y Cuicatlan*. Face à l'Espagnol se trouvent deux seigneurs indiens qui se suivent et dont le nom apparaît au-dessus de leur coiffe, à savoir Deux-Fleur et Un-Maison ; ils chaussent les sandales symboles de l'autorité dans les communautés indiennes ; enfin, ils sont coiffés avec le *temilotl*, la coiffure des guerriers mexicas. Leur présence dans cette région ne doit pas étonner, des garnisons mexicas y avaient été installées au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Le seigneur indien Deux-Fleur et l'Espagnol tiennent dans leurs mains des bijoux en or incrustés de pierres précieuses, probablement le jade et la turquoise. L'or avait constitué l'une des principales motivations aux conquêtes. Après la victoire sur l'Anahuac, Cortés et ses troupes ne tardèrent pas à apprendre qu'il existait plus au sud des régions riches du métal précieux. Sur le *Codex Baranda*, l'Espagnol embrasse les colliers en or, le peintre a grossi la main qui les reçoit. Par ailleurs, le dessin du collier ressemble à une source et nous pouvons nous demander si l'Espagnol ne recherchait-il pas de l'eau pour son cheval.

L'ensemble des personnages a déposé les armes, les guerriers mexicas, la massue et le bouclier, et le conquérant espagnol, une arme à feu, ce qui renforce le caractère pacifique de la scène. Au sujet de l'arme à feu, Alfonso Caso pense qu'il s'agit d'un mousquet<sup>815</sup> qui était une arme plus puissante et surtout plus chère que l'arquebuse. Nous ne savons pas quand le mousquet fut introduit en Nouvelle-Espagne ni *a fortiori* dans la Mixtèque mais sa présence témoigne de l'immense pouvoir et du prestige de l'Espagnol qui le possédait.

Le cheval du *Codex Baranda* est richement orné d'un harnachement turquoise, soleil. Aucune civilisation n'a magnifiée la turquoise autant que les anciens Mexicains. Dans les mondes précolombiens, cette pierre était un véritable concentré des croyances puisqu'elle symbolisait la pluie et la fertilité, mais aussi le pouvoir et la sagesse, et aussi

---

<sup>814</sup> C'est notamment le cas dans le *Codex de Florence*.

<sup>815</sup> Caso : 1989, 69.

le temps<sup>816</sup>. La turquoise se disait *xihuitl* en náhuatl, un terme qui désigne également le « jour » et l'« année ». Du substantif « *xihuitl* » était formé l'adjectif « *xiuh* » qui, apposé à d'autres substantifs, exprimé le précieux, le divin, le sacré : le « *xiuhquecholtzin* » désignait le « précieux *quecholli*<sup>817</sup> ». La moitié des pièces du harnachement du *Codex Baranda* est peinte avec le bleu turquoise de Cacaxtla. L'on trouve une bride turquoise<sup>818</sup>, des étriers triangulaires incrustés de turquoises (il devaient ressembler aux étriers andalous émaillés), une croupière turquoise, une sangle turquoise et même les fers ont été peints avec la couleur turquoise, peut-être pour signaler des fers en argent. L'autre moitié du harnachement affiche les couleurs du soleil : des « rênes soleil » pendent aux branches du mors de bride, un caparaçon qui a la forme du glyphe du soleil précolombien, une selle *jīneta* soleil sur laquelle on imagine les mosaïques de plumes cousues sur les quartiers en cuir. Un panache de plumes parachève le harnachement du cheval. Est-il besoin d'ajouter que les plumes symbolisaient, dans l'iconographie et la littérature indiennes, le précieux, au même titre que la turquoise ? Ce harnachement rappelle les vers de Bernardo de Balbuena et met en lumière le cheval des apparences avec lequel les Espagnols aristocrates de la capitale s'adonnaient au jeu des cannes avec passion tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle.

« Les riches harnachements et les coûteux vêtements  
Brodés de perles, d'or et de pierres précieuses  
Sont en ces places choses ordinaires.

Comme l'adresse, l'habit de fête et la bravoure  
Du cavalier mesuré avec son éperon à broche  
Enveloppé dans la soie et les mosaïques de plumes ».

---

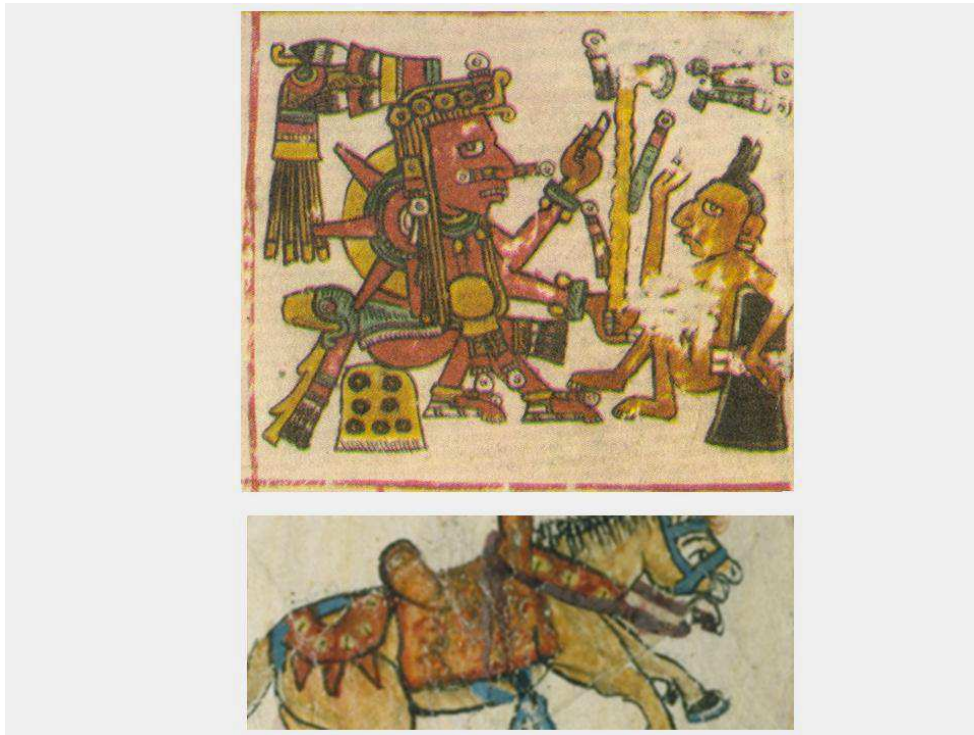
<sup>816</sup> Weigand : 1997, 26-33.

<sup>817</sup> Le *quecholli* est un oiseau au plumage brillant.

<sup>818</sup> C'est le sens de l'utilisation de la couleur utilisée pour peindre certaines parties de le harnachement du cheval.

### Document XI-12

Tonatiuh (*Codex Borgia*), le « dieu soleil » et le harnachement soleil du cheval du  
*Codex Baranda*



Les scènes de rencontre dévoilent une interprétation indigène de la Conquête idéalisée dans laquelle le mouvement laisse la place à des figures statiques, les chevaux sont au repos, la rupture laisse place à l'équilibre. Par ailleurs, il est à ce sujet intéressant de constater que l'ensemble des scènes de rencontre est construit autour d'une symétrie exacte entre les deux parties.

Le *Lienzo de Carapan* est une grande toile de coton de 1,19m sur 2,43m. Il fut élaboré à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle dans la communauté indienne de Carapan au nord de la province de Michoacán. Néanmoins, le dessin « primitif » des chevaux montre que leur représentation s'inspira d'un modèle plus ancien, du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle probablement. Le *Lienzo de Carapan* appartient à un ensemble documentaire plus vaste<sup>819</sup> qui visait à défendre les terres indiennes dans un contexte d'accroissement démographique et de pression sur les terres. Les conseils municipaux indiens de diverses communautés indiennes, dont Carapan, présentèrent des titres de possession de terre aux autorités espagnoles dans le but de prouver l'ancienneté, la légitimité et donc

<sup>819</sup> Composé du *códice Plancarte*, de la *genealogía de Carapán* et du *Lienzo de Pátzcuaro*.

la légalité de leur présence sur ces terres. Ces dénommés « titres primordiaux » héritaient d'une tradition orale locale et régionale. Aussi, dans un espace cartographique, le *Lienzo de Carapan* raconte l'histoire de la communauté indienne, depuis la fondation préhispanique de Carapan par les rois de la dynastie des Uacúsechas, à la reconnaissance politique de Carapan par les Rois Catholiques à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle par Philippe III et Marguerite d'Autriche. La scène de la rencontre se situe en 1522, le gouverneur et noble indien Pedro Cuiniharangari recevant les conquérants – un groupe de sept cavaliers – en 1522 avec des cadeaux, de la vaisselle en argent, des oiseaux et des lapins<sup>820</sup>.

La représentation des cavaliers suit un double alignement : trois groupes de deux chevaux se suivent en file indienne, et forment deux groupes de trois chevaux, sur un axe horizontal et un axe vertical. Un cavalier africain ferme la marche. Deuxièmement, le principe de la perspective est inversé puisque les chevaux au premier plan sont plus petits que les chevaux en arrière plan. Enfin, le groupe des Indiens nobles fait face aux Espagnols selon une symétrie axiale, où chaque indien équivaut à deux cavaliers. La composition de la scène évoque un jeu de miroirs dans lequel chaque figure possède son double opposé et inversé. Sur *Lienzo de Pátzcuaro*, qui est, à peu de chose près, une copie du Lienzo de Carapan – en réalité, les historiens ne savent pas lequel est la copie de l'autre -, la scène de la rencontre est identique à l'exception près qu'elle a été inversée, le groupe des Indiens se situant à droite et celui des conquérants, à gauche.

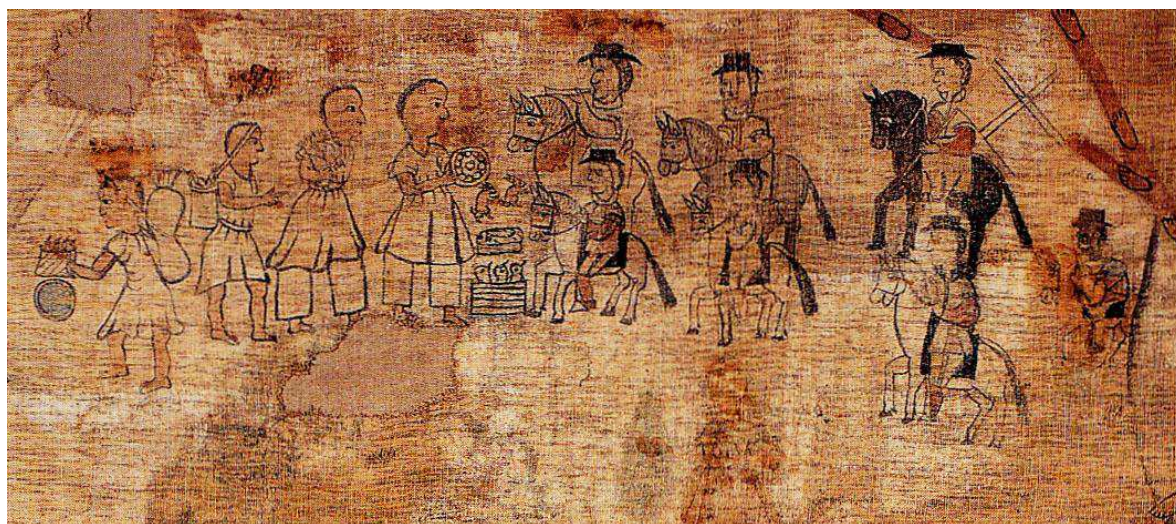
---

<sup>820</sup> Roskamp : 1999-2000, 192-194.



### Document XI-13

#### Scène de rencontre, *Lienzo de Carapan*



Dans l'ensemble de ces peintures prévaut donc une organisation conventionnelle de l'espace, lequel est toujours composé de deux sections symétriques et opposées, les Espagnols d'un côté, les Indiens de l'autre avec au centre de la scène, les cadeaux ; et dans lequel les chevaux tiennent un rôle essentiel. Les équidés sont représentés de manière conventionnelle, au moins trois traits les caractérisent : ils sont montrés à l'arrêt ; proportionnellement aux autres figures, ils sont toujours de petite taille ; enfin, ils sont harnachés d'une selle *jineta* avec des étriers triangulaires à plancher. Aussi, le cheval qui apparaît sur les scènes de rencontre demeure le cheval des Espagnols puisque c'est toujours à leur côté qu'il se trouve, mais il n'est plus le cheval de guerre entrevu dans la première partie de ce chapitre sinon le cheval espagnol d'apparat aux harnachements luxueux, emblème de pouvoir et de prestige, le cheval que l'on exhibe et que l'on promène fièrement dans les centres des grandes villes urbaines, Mexico et Puebla en particulier, le cheval des réjouissances équestres, de l'oisiveté, le cheval des écuyers, le cheval des privilèges, en un mot, le cheval des apparences.

**Document XI-14**

Le cheval dans une scène de rencontre, *Codex Azcatitlán*, fin du XVI<sup>e</sup> siècle



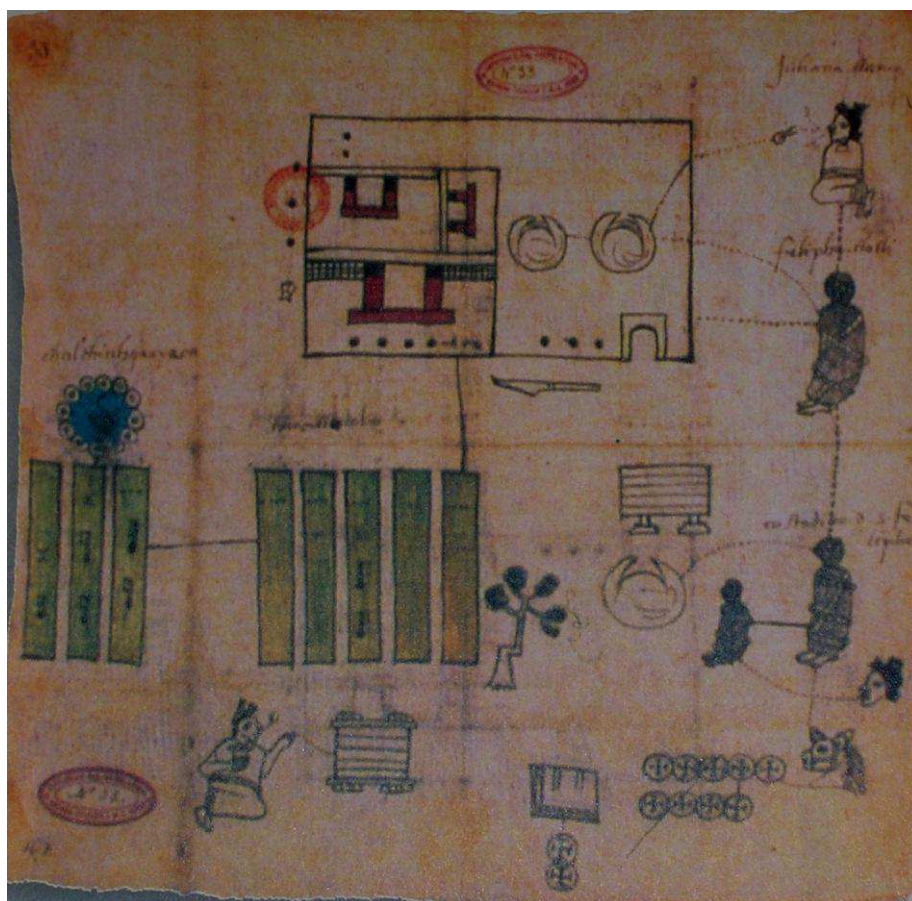


## Les chevaux coloniaux

Les chevaux ne furent pas seulement peints et dessinés dans des annales et des chroniques historiques. Ils apparaissent aussi sur des documents juridiques, par exemple sur le *Codex Lucas Alemán* (date inconnue) et le *Plan et inventaire de biens* d'une famille de Xochimilco.

### Document XII-15

*Plan et inventaire de biens*, Xochimilco, vers 1572, probablement une copie d'un document datant de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle



Sur le *Plan et inventaire de biens*<sup>821</sup>, en papier de fibre d'agave, une tête de cheval harnachée d'un licol a été dessinée en bas à droite de la feuille. Deux lignes en pointillé la reliant d'un côté -vers le haut- à un défunt du nom de Constantino (écrit

<sup>821</sup> Rojas Rabiela, Rea López, Medina Lima, TI : 1999, 43.



Costadino) de San Felipe (écrit Feliphe), et d'un autre côté – à gauche – à la somme de neuf pesos, le peso étant souvent représenté au XVI<sup>e</sup> siècle dans les documents indigènes à l'aide de la croix potencée à l'intérieur d'un cercle. Ce document iconographique est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque Nationale de France sans que l'on sache ni pourquoi ni comment il y a atterri. Par ailleurs, il existe dans les Archives de Mexico le testament de Constantino de San Felipe, rédigé en náhuatl et daté du 11 juillet 1572. Nous pouvons penser que le *Plan et inventaire et biens* et le testament de Constantino de San Felipe sont liés<sup>822</sup>. Le *Plan* semble postérieur au testament puisque dans ce dernier Constantino était encore vivant, quoique moribond, alors que, sur le document pictographique, Constantino de San Felipe est mort. Si le *Plan* daterait de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, il s'inspira pourtant d'un document plus ancien, en témoigne le dessin des maisons, des terres (les bandes vertes sur la gauche sur lesquelles les traces de pied indiquent des mesures), mais aussi le tracé des personnages. Dans son testament, Constantino de San Felipe déclarait posséder un cheval d'une valeur de dix pesos. Il ne léguait pas ce cheval à un parent, l'argent de sa vente servirait à payer les prières qui devraient être récitées après sa mort, le cheval allait lui permettre d'acheter le salut de son âme, une situation qui n'était somme toute pas exceptionnelle. Il existe des cas similaires, par exemple en 1597, don Martín de la Cruz, un Indien de Tecamachalco indiqua dans son testament que son cheval, d'une valeur de vingt pesos, devrait être vendu après sa mort « pour le bien de son âme »<sup>823</sup>. C'est la raison pour laquelle, sur le *Plan*, le cheval est relié au défunt. Le cheval est un tribut. Notons que le *Plan et inventaire de biens* nous indique que le cheval fut vendu pour la somme de neuf pesos au lieu des dix pesos suggérés dans le testament.

La représentation d'une tête pour signifier le tout, c'est-à-dire le cheval, pose question. Ce type d'images de cheval est rare, nous la retrouvons seulement dans le *Codex de Florence* empalée sur le *tzompantli*<sup>824</sup>. En revanche, l'idée de la tête n'était pas inconnue des mondes précolombiens. Les têtes de certains animaux (comme celles du cerf, du lapin, du serpent, du chien, du singe, etc.) peintes sur les codex et gravées sur les stèles représentaient notamment les noms des jours du calendrier divinatoire (le *tonalamatl*) et de personnages, des dieux, des rois. La tête de cheval du *Plan et inventaire de biens* révèle les métissages à l'œuvre dans la société coloniale. D'un côté

---

<sup>822</sup> *Ibid*, 43, 158-164.

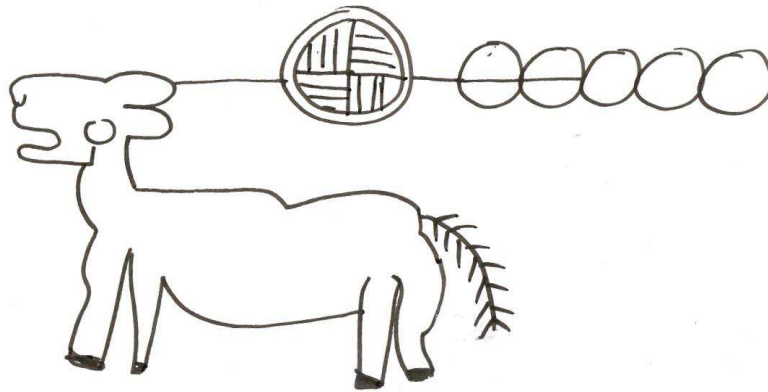
<sup>823</sup> Rojas Rabiela, Rea López, Medina Lima, TI : 1999, testament de don Martín de la Cruz.

<sup>824</sup> Voir chapitre 10.

le cheval est associé aux nouvelles réalités coloniales, l'argent et le patrimoine, mais d'un autre côté, un esprit qui n'aurait pas baigné un tant soit peu dans les mondes indiens aurait-il pu « inventer » une telle image ?

#### Document XI-16

Un poulain d'une valeur de cinq pesos, *Codex Lucas Alemán* (XVI<sup>e</sup> siècle)



Les chevaux peints dans les codex au XVI<sup>e</sup> siècle sont intéressants pour plusieurs raisons. D'abord parce que dans leur ensemble ils offrent des représentations du cheval tout à fait originales et qui n'ont pas grand-chose à voir - sur la forme notamment - avec la peinture occidentale de la même époque dans laquelle les chevaux n'échappaient pas aux règles nouvelles qui s'imposaient : figuration, perspective et dans une certaine mesure, notamment au regard des chevaux, monumentalisme, en témoignent les portraits équestres de rois. Sur les codex mexicains au contraire, même lorsque le trait cède à la figuration, les images indiennes de chevaux s'inscrivent dans un contexte iconographique mixte qui n'a plus grand chose à voir ni avec l'iconographie occidentale, ni avec l'image précolombienne. Les images de chevaux dévoilent une hybridité *novohispana* qui n'est pas sans relations avec la « véritable » situation des chevaux. Ensuite, parce que la diversité des chevaux représentés, et cela de façon simultanée, rend compte de la multiplicité des regards indiens sur le cheval et de ce fait, des nombreux chevaux présents en Nouvelle-Espagne dès le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, à savoir le cheval de guerre espagnol qui demeure, dans la mémoire des Indiens plusieurs décennies après la Conquête, associé à l'horreur son horreur ; le cheval espagnol des apparences, qui, dans la pensée occidentale se mélange avec le cheval de guerre, mais

qui, sur les codex indiens, constituent une réalité distincte, noble et respectable ; et le cheval colonial. Ce dernier incarne l'implacable réalité coloniale dont l'argent et la propriété constituent le pendant le plus voyant, mais il est intéressant de remarquer que ce cheval intègre les sociétés indiennes, comme nous avons pu le voir avec le *Plan et inventaire de biens* de Xochimilco.

## Conclusion

### Du cheval de guerre...

Au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle sur la scène mexicaine, de nombreux chevaux cohabitaient. On trouvait en premier lieu le cheval de guerre espagnol héritier des montures fougueuses des conquérants-cavaliers qui avait été le fruit de métissages ibéro-arabes caractéristiques de l'histoire de l'Espagne pendant le Moyen Âge et la Renaissance, le cheval de guerre espagnol s'enracinait de ce fait dans deux grandes traditions équestres, la *brida* et la *jineta* et dans une moindre mesure, la *estradiota*. Si au début du XVII<sup>e</sup> siècle le harnachement révélait les mélanges à l'œuvre, il n'en reste pas moins que la *brida* demeurait la *brida* et la *jineta*, la *jineta*. Certes, le jeu des cannes, caractéristique de la *jineta*, tombait en décadence dans la capitale vice-royale au début du XVII<sup>e</sup> siècle, mais aux yeux des autorités, il affichait les mêmes buts qu'au temps des conquérants, à savoir l'entraînement au combat des serviteurs de Sa Majesté<sup>825</sup>. Pour combien de temps encore ?

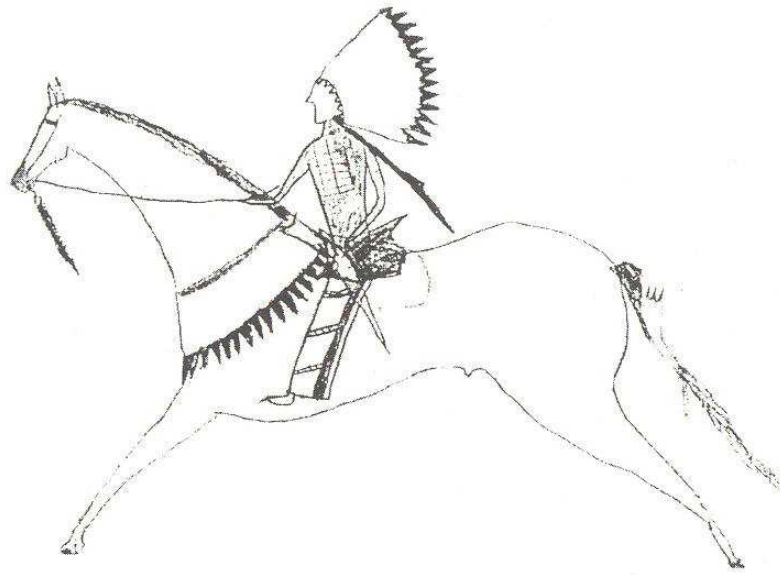
Ainsi, à la fin de notre période, vers 1640, le cheval de guerre espagnol perdurait, mais par rapport à 1519, sa situation avait beaucoup évolué. Par exemple, durant la Guerre chichimèque, le cheval de guerre indien avait émergé. Les Indiens avaient adopté le cheval de guerre espagnol et ils l'avaient transformé : le Centaure d'Ixmiquilpan et les combats fictifs orchestrés à la frontière chichimèque le prouvent. Le cheval de guerre indien, bien qu'il constituât un ennemi redoutable, ne mit pas en péril le cheval de guerre espagnol qui sortit victorieux de ses premières guerres avec les nomades. Néanmoins, il ne faut pas prendre le cheval de guerre indien à la légère car il devint, entre le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle, l'un des chevaux de guerre les plus influents sur la scène américaine.

---

<sup>825</sup> AGN, Ordonnanzas 4, exp. 114, folio 119 : « *que estén muy ejercitados y aptos para acudir a él en todas la ocasiones que se ofrecieron y podrían mover los enemigos de su monarquía* ».

### Document C-1

Le cheval de guerre indien en 1860, *Bible Dakota*



Le cheval de guerre espagnol était aussi un cheval d'apparat au harnachement luxueux, à la mise en scène pompeuse et les élites espagnoles auraient bien souhaité s'en réserver l'usage exclusif. Si au début du XVI<sup>e</sup> siècle le cheval des apparences espagnol demeurait le cheval de guerre que l'on entraînait et dont on rappelait l'existence en temps de paix, peu à peu, le cheval d'apparat acquit une réalité propre, c'est le sens des chevaux peints de manière conventionnelle par les Indiens sur les scènes de rencontre, pour qui ce cheval représentait l'exacte opposé du cheval de guerre espagnol. Il n'en demeurait pas moins un cheval de pouvoir, de prestige et d'apparat mais il avait perdu sa fonction première de « guerrier destructeur ». Le cheval des apparences est l'un des plus représentés, le faste de son harnachement étant parfois particulièrement mis en valeur comme ce fut le cas sur les centaures de Puebla ou encore sur le cheval soleil du *Codex Baranda*. En 1640, le cheval des apparences espagnol était loin d'être un cheval sur le déclin. Au contraire, l'apparition de voitures luxueuses dans les grands centres urbains contribuèrent à le renouveler, comme le remarqua Thomas Gage, un brin cynique, lorsqu'il décrivait son opulence vaniteuse.

## Au cheval de la vie quotidienne

Le cheval de la vie quotidienne était celui du transport, du travail, du quotidien, un cheval de selle et de bât, il était le « cheval vécu » que nous avons vu émerger un peu partout en Nouvelle-Espagne. Ce cheval méconnu fut pourtant, sur le long terme, le plus stable et le plus durable et peut-être même, dans la cristallisation de la mexicanité, le plus important. En effet, en 1640, le cheval de la vie quotidienne était un cheval métis, il était devenu le « cheval mexicain » évoqué par Thomas Gage dans son récit de voyage.

Dès la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, les chevaux se trouvèrent à « portée de main ». Il n'était plus nécessaire d'acheminer les chevaux de l'extérieur. En Nouvelle-Espagne, la disponibilité des chevaux constitua la première condition de leur mexicanisation. Bien sûr, elle n'aurait pas été possible si les milieux naturels n'eussent été favorables à l'épanouissement de l'élevage équin. Néanmoins, c'est la main de l'homme et elle seule qui fit du cheval un animal culturel.

C'est dans cette intervention que l'on observe le mieux la progressive mexicanisation du cheval du quotidien. Ce fut chose accomplie dans le dernier quart du XVI<sup>e</sup> siècle. Retenons la date symbolique de 1590 car l'ensemble des documents consultés, administratifs, notariaux, judiciaires et iconographiques, concorde sur ce point. À partir de cette date, le cheval du quotidien occupait toutes les sphères de la société, il se trouvait au cœur d'échanges, d'appropriations, d'utilisations multiples et partagées. Les sociétés chevalines, qu'elles mettent en scène des Indiens, des Espagnols, des voleurs, des muletiers ou des marchands de chevaux, partageaient des codes équestres communs qu'elles avaient élaborés conjointement. Qu'elles fussent rustiques ou élaborées, les techniques de la domestication s'adaptèrent aux réalités locales et en mot, elles se métissèrent. Le langage chevalin et le harnachement ont été, à ce sujet, particulièrement instructifs. Aussi, les apports indigènes à la domestication du cheval ne doivent plus être ignorés.

Le cheval du quotidien est aussi le cheval de l'itinérance, la monture de voyageurs extraordinaires parmi lesquels se trouvent Alonso Ponce et Thomas Gage. Au cours de ses pérégrinations, l'Anglais dominicain vit du pays et beaucoup de chevaux. Il se moqua du cheval des apparences espagnol dont il caricatura les traits. En revanche, il se trouva particulièrement satisfait du cheval de voyage mexicain grâce

auquel il se déplaça facilement, on lui mettait à disposition de nouvelles montures à chaque étape de son périple. Il observa la pratique des jeux équestres par les Indiens sans être étonné le moins du monde de leur adresse.

Thomas Gage fit apparaître en une occasion un cheval anglais. Nous sommes en 1626 sur une plaine venteuse de l'isthme de Tehuantepec pleine de chevaux et de juments, « les uns domestiques et les autres sauvages ». Cette « campagne désertique » était la première qu'il eut à traverser depuis qu'il avait quitté Mexico quelques mois auparavant. Jusque là en effet, il avait principalement suivi le chemin royal fréquenté par des voyageurs et des cavaliers de toute sorte, des muletiers notamment. Thomas Gage n'était pas seul, des guides indiens, comme il était d'usage, l'accompagnaient. Ils n'allaient pas tarder à rejoindre le prochain bourg. Mais le cheval de Thomas Gage « commença de faire le rétif, et ne voulut plus marcher tant il était fatigué, et voulait à tout moment s'abattre sous moi et se coucher à terre [...] Comme je croyais que le bourg ne devait pas être fort loin de là, je mis pied à terre pour marcher à pied et conduire mon cheval par la bride ; mais il ne voulut jamais faire un pas au-delà, et se coucha contre terre sans se vouloir relever »<sup>826</sup>. Thomas Gage entama un dialogue interminable avec lui-même, devait-il laisser là le cheval, s'en aller à pied à la rencontre d'un bourg et revenir ensuite chercher le cheval avec le risque qu'il disparût lorsqu'il reviendrait ? Non, Thomas Gage préféra dormir à la belle étoile avec son cheval pour que celui-ci reprît des forces. Il lui ôta sa selle, le laissa paître tranquillement sans l'attacher et triompha de sa peur. Autrement dit, Thomas Gage semblait préoccupé davantage par le bien-être de son cheval que par le sien. À sa place, un Espagnol ou un Indien auraient laissé le cheval à son pauvre sort et n'auraient pas hésité à l'échanger contre une autre monture. Les chevaux ne se trouvaient-ils pas à portée de main dans cette plaine ? Souvenons-nous des stratégies mises en place par Francisco Hernández et Diego Mejía, les jeunes voleurs de chevaux. En ce sens, Thomas Gage entretenait un rapport original avec son cheval, anglais pour l'occasion, choyé et consentant.

---

<sup>826</sup> Voir annexes, A-C-1.

## Le cheval mexicain après 1640 : entre passé, présent et futur

Au fur et à mesure que l'on avance dans le temps, les corpus de sources se multiplient – nous songeons notamment aux inventaires de biens, aux affaires criminelles, aux sources administratives, municipales essentiellement, aux récits de voyage, aux sources iconographiques, aux pièces vivantes du harnachement dont nous avons vu qu'elles apparaissent au XVIII<sup>e</sup> siècle et qu'elles abondent à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, à la littérature foisonnante à partir du XIX<sup>e</sup> siècle avec des romans tels que *El Zarco* et *Los bandidos del Río Frío*<sup>827</sup>, aux sources militaires bien sûr, enfin, il ne faudra pas négliger non plus des supports nouveaux avec l'avènement du cinéma et des westerns dans lesquels les chevaux mexicains tiennent des rôles majeurs, de l'image de synthèse, etc. –, ce qui représente à la fois un avantage et un inconvénient. Un avantage parce que l'abondance des sources accroît les informations disponibles et un inconvénient parce que l'on risque de s'y noyer. Une double démarche pourra être adoptée, celle d'une histoire linéaire se déroulant du passé vers le présent qui reprendrait le fil de l'histoire à partir de 1640 et qui la poursuivrait ; et celle d'une histoire régressive qui partirait du présent et qui remonterait dans le passé, à la façon de Serge Gruzinski dans *l'Histoire de Mexico*<sup>828</sup> ou de Nathan Wachtel dans *Le retour des Ancêtres*<sup>829</sup>. Au regard du cheval, cette démarche a été suivie par Frédéric Saumade qui s'est interrogé sur l'histoire du cheval au Mexique à partir de l'étude des jeux équestres et taurins dans le Mexique contemporain et elle s'est révélée particulièrement instructive<sup>830</sup>.

Au cours de notre recherche, nous avons noté l'importance de la micro-histoire, à travers l'étude des voleurs et des marchands de chevaux par exemple, et celle-ci ne devra pas non plus être ignorée après 1640. La difficulté consistera à la relier à une histoire globale. Comment, dans ce contexte, le cheval mexicain évolue-t-il ? Poursuivra-il son entreprise de métissage ou bien, face à de nouveaux ennemis, venus du Nord principalement, avec la naissance de la première puissance du monde, se repliera-t-il sur lui-même ?

---

<sup>827</sup> *El Zarco* de Ignacio Manuel Altamirano (1869), *Los bandidos del Río Frío* de Manuel Payno (1889-1891).

<sup>828</sup> Gruzinski : 1996.

<sup>829</sup> Wachtel : 1990.

<sup>830</sup> Saumade : 2008.



## Document C-2

Ânes avec *fuste charro*, Teposcolula, Mixtèque, décembre 2008



Au cœur de cette démarche aux allers et retours constants, il me semble que le harnachement *charro* ferait un objet d'étude privilégié. À une époque dans laquelle les selles en matière synthétique rivalisent de légèreté (moins de quatre kilogrammes), les selles *charras*, qui conservent la structure en bois – *le fuste* –, qui pèsent plus de quinze kilogrammes et dont les décorations brodées en font de véritables œuvres d'art, apparaissent, aux yeux d'un(e) Européen(ne) comme un « archaïsme ». Pourtant le harnachement *charro* – rappelons que le *charro* est « un cavalier d'élite qui voudrait exprimer ses aspirations indigènes à travers son atavisme européen »<sup>831</sup> – est hégémonique dans le Mexique contemporain puisqu'il s'agit là d'un objet d'ostentation tout autant que de travail, qu'on le trouve tout autant dans les milieux urbains que ruraux où le cheval demeure dans des zones reculées l'animal de rente qu'il a toujours été. Avec les néo-zapatistes enfin, le harnachement *charro* fait vivre à nouveau le cheval de guerre. S'agit-il d'une survivance réelle qui s'enracinerait dans la Révolution

---

<sup>831</sup> Saumade : 2008, 165.

mexicaine ou bien d'une campagne de propagande dans laquelle les « images » jouent un rôle d'autant plus marqué qu'elles ont une diffusion internationale ?

Si le harnachement *charro* puise indéniablement ses racines dans les échanges, les tâtonnements, les inventions et les mélanges que nous avons mis à jour au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle, il n'était à cette époque pas encore abouti. Selon quels processus historiques se figea-t-il dans ce qu'il est devenu aujourd'hui et surtout de quelle façon s'imposa-t-il comme le harnachement dominant et comme l'emblème d'une nation ?

### Document C-3

Carte postale du « Sub Comandante Marcos », harnachement *charro*, années 2000



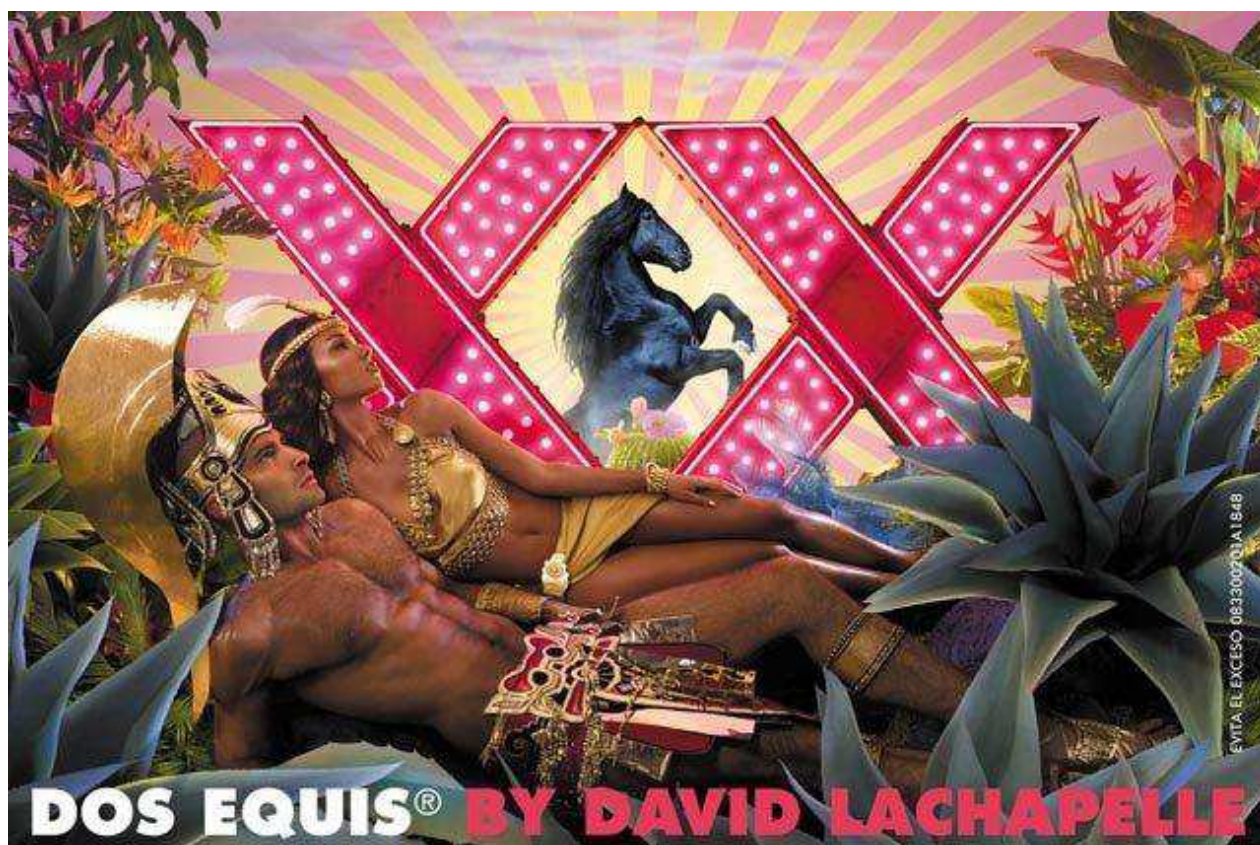
Dans cette perspective d'histoire régressive, il conviendra aussi de définir la place des chevaux dans le Mexique contemporain. Une campagne publicitaire retient ici l'attention parce qu'elle hisse le cheval au rang d'icône. Certes, elle fait appel à l'imaginaire mais elle n'est certainement pas étrangère à de profondes réalités historiques. Il s'agit d'une publicité pour la bière « XX » qui se prononce « *dos equis* ». Elle a été mise en scène par le célèbre photographe de mode David LaChapelle qui joue habilement avec les mots et avec les symboles, « *equis* » (le son de la lettre « x » en



espagnol) rappelant « *equus* »... le cheval, les agaves et les fleurs tropicales mises en scène dans un décor kitsch, la flore mexicaine. Au premier plan, un couple qui n'aurait rien à envier aux plus belles statues de l'antiquité revêt des atours dignes de danseurs néo-indiens. Au centre de l'affiche enfin, un cheval non harnaché, à la robe noire et duquel jaillissent des rayons de lumière, se cabre triomphalement, pareil au soleil et ainsi à un dieu. La toute puissance du cheval est habilement mise au service du sujet principal de l'affiche qui demeure la bière. C'est donc bien à la lumière du présent qu'il faudra revisiter le passé autour des notions de survivance, d'identité, de métissage, de symbole et d'imaginaire.

#### Document C-4

Campagne de publicité pour la bière Dos Equis, par David LaChapelle, 2009



## Annexes

### Cartes de localisation

C-1. Le Mexique au moment de la Conquête.....	p. 311
C-2. La Nouvelle-Espagne et les gouvernements voisins en 1580.....	p. 312
C-3. Les évêchés en 1580.....	p. 313
C-4. L'évêché de Oaxaca en 1580.....	p. 314
C-5. L'évêché du Michoacán en 1580.....	p. 315
C-6. La Mixtèque à l'époque coloniale.....	p. 316

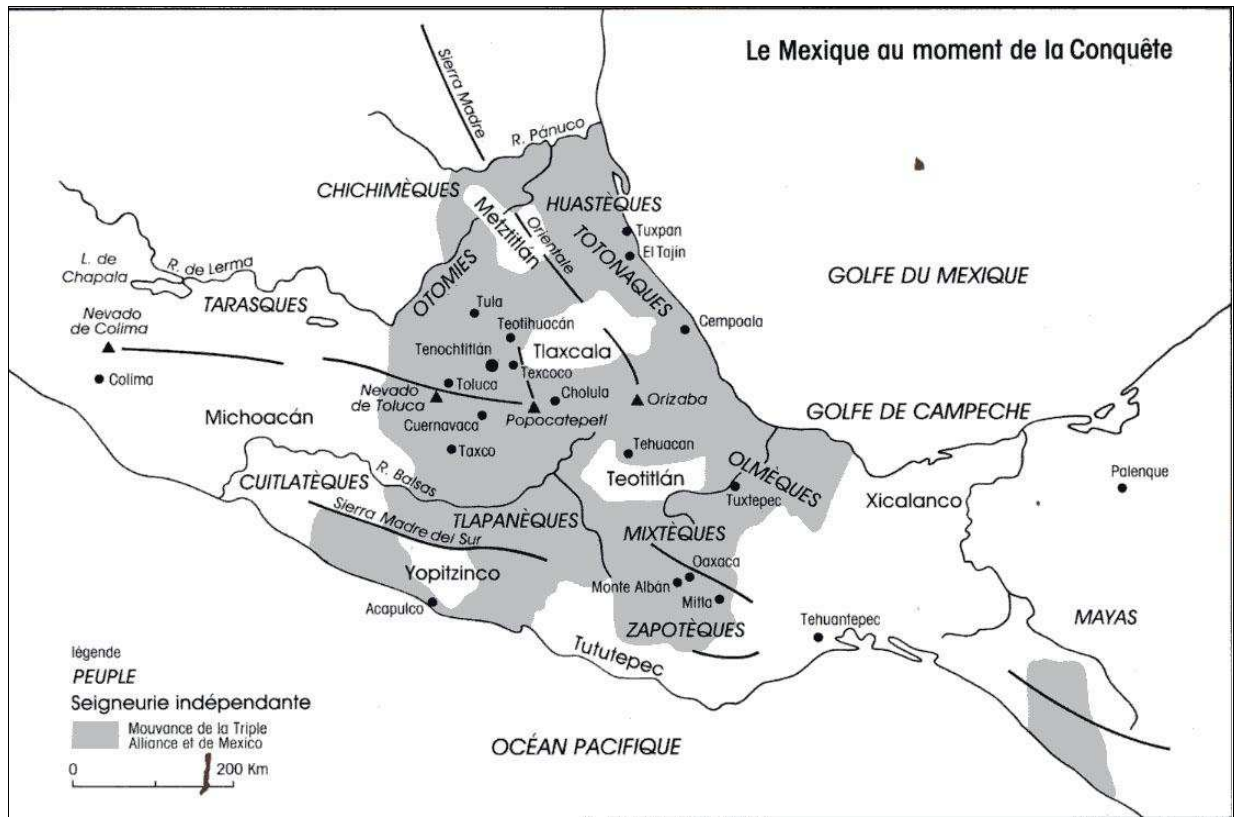
### Documents

A-I-1. Portraits équestres d'après Diego Muñoz Camargo, 1584.....	p. 317
A-I-2. Rapport entre les cavaliers et les soldats à pieds entre 1519 et 1540.....	p. 319
A-I-3. Valeurs comparées des chevaux entre 1519 et 1529.....	p. 320
A-I-4. Les armes des conquérants cavaliers dans les documents pictographiques.....	p. 321
A-II-1. Fêtes et réjouissances équestres.....	p. 322
A-II-2. L'arrestation de Martin Cortés le 16 juillet 1566.....	p. 324
A-II-3. Une promenade équestre à Mexico au milieu du XVI <sup>e</sup> siècle.....	p. 325
A-II-4. Les gestes élémentaires pour prendre soin des chevaux.....	p. 326
A-IV-1. Extrait du manuscrit de Zinapécuaro, 1567.....	p. 327
A-V-1. Les robes des chevaux en Nouvelle-Espagne entre 1566 et 1636.....	p. 328
A-V-2. Les robes des chevaux d'après Ibn Hudayl, Grenade, XIV <sup>e</sup> siècle.....	p. 329
A-V-3. Prix des chevaux entre 1558 et 1633 en pesos d'or commun.....	p. 330
A-V-4. Prix des mules entre 1566 et 1636 en pesos d'or commun.....	p. 331
A-V-5. Registre de marques dans la province du Michoacán, 1674.....	p. 332
A-VI-1. Pièces de harnachement dans le <i>Museo del Virreinato</i> .....	p. 334
A-VII-1. Prix des esclaves et des chevaux entre 1525 et 1537.....	p. 336
A-VII-2. La législation sur les équidés et les Indiens entre 1529 et 1635.....	p. 336
A-VII-3. La cédule de 1529.....	p. 338
A-VII-4. La cédule de 1568.....	p. 339
A-VII-5. Ordonnance sur les chevaux des officiers de la couronne en 1597.....	p. 340
A-VII-6. Exemple de licences dans les <i>Livres de gouvernement</i> .....	p. 341
A-VII-7. Répartition des licences entre 1550 et 1639.....	p. 343
A-VII-8. Cartes de localisation des licences.....	p. 344
A-VIII-1. Carte, vols de chevaux dans la Mixteca.....	p. 345

A-VIII-2. La confession de Manuel López, voleur, le 30 décembre 1602.....	p. 346
A-VIII-3. L'homme au chapeau blanc et la « <i>gurupera</i> », 1614.....	p. 347
A-VIII-4. Baltazar Vásquez, un voleur <i>ladino</i> , octobre 1601.....	p. 349
A-VIII-5. Comment Miguel Sánchez se fit dérober son cheval, novembre 1605.....	p. 353
A-VIII-6. Le périple de Francisco Hernández et Diego Mejía, 1608.....	p. 354
A-X-1. Le cerf dans le <i>Codex de Florence</i> .....	p. 356
A-X-2. Les cervidés en Amérique du Nord.....	p. 358
A-X-3. Représentation de Mixcoátl, « serpent de nuages » dans le <i>Codex Borgia</i> .....	p. 359
A-X-4. Sacrifice de cerf.....	p. 360
A-XI-1. Tableau des sources iconographiques.....	p. 361
A-XI-2. Diego Muñoz Camargo sur les chevaux de la Conquête.....	p. 363
A-C-1. Le cheval anglais de Thomas Gage.....	p. 364

## Carte C-1

### Le Mexique au moment de la Conquête



Gruzinski : 1991.

## La Nouvelle-Espagne et les gouvernements voisins en 1580



Cline : 1975

**Carte C-3.**  
Les évêchés en 1580

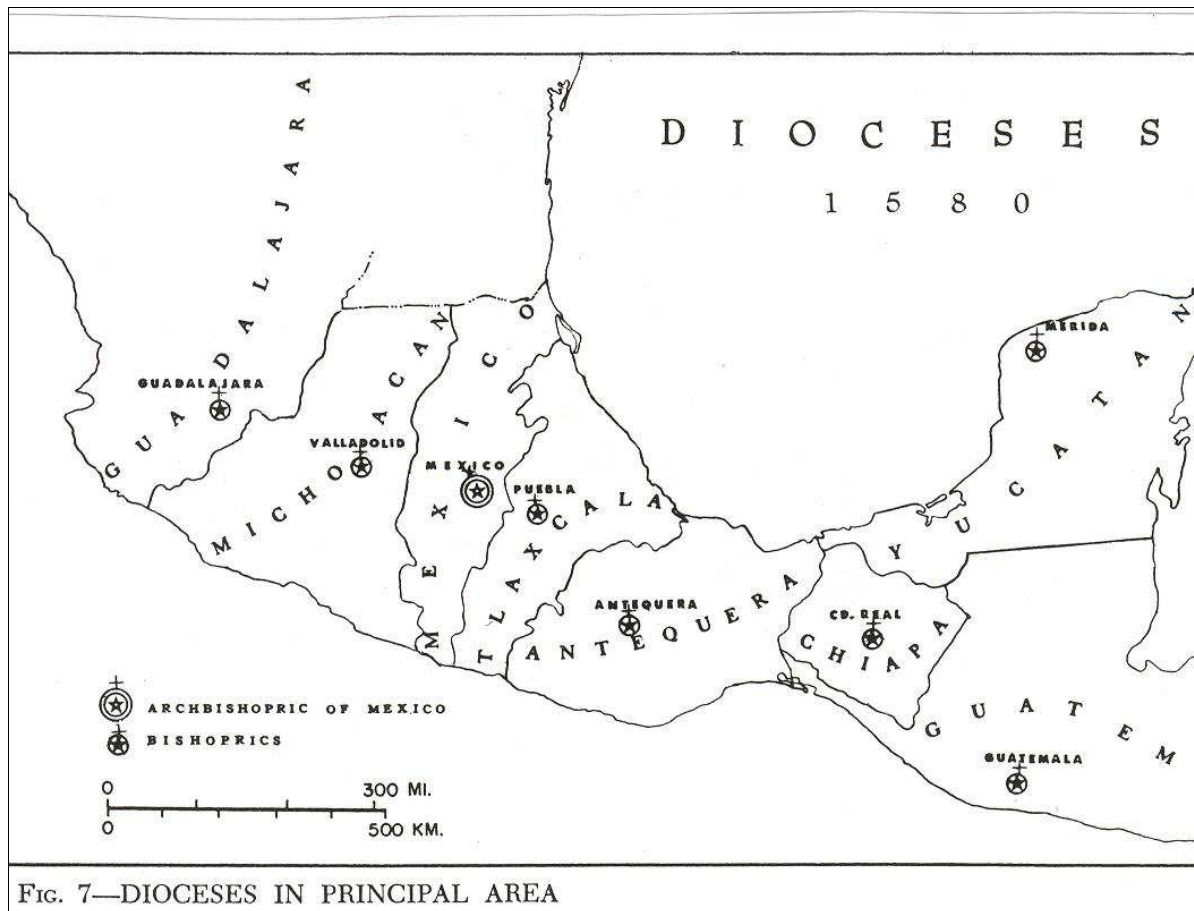


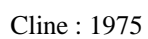
FIG. 7—DIOCESES IN PRINCIPAL AREA

Cline : 1975





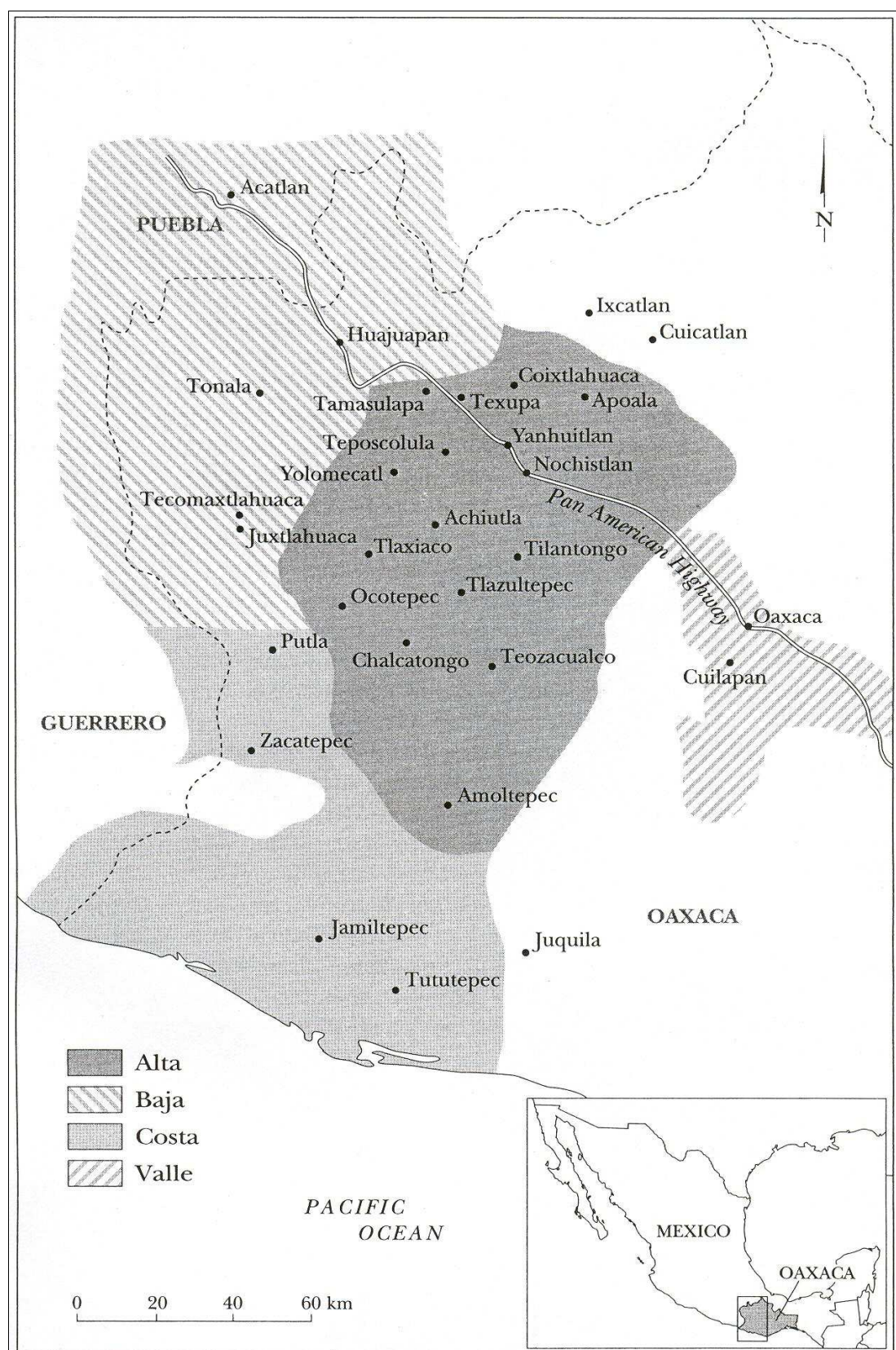
## L'évêché du Michoacán en 1580





# Carte C-6.

La Mixtèque à l'époque coloniale

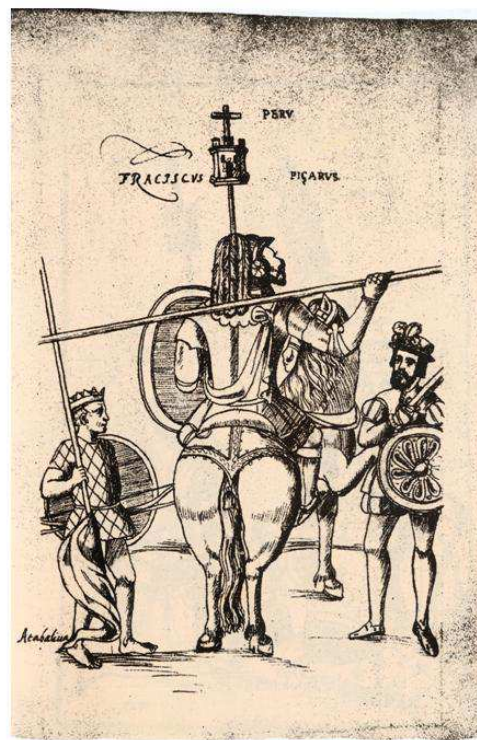


Terraciano : 2001



# A-I-1

## Portraits équestres, 1584



Muñoz Camargo : 2000

### Commentaire :

Les portraits équestres de la *Relation Géographique* de Diego Muñoz Camargo s'inscrivent dans la plus pure tradition de ce genre pictural, ils représentent des souverains de l'époque à cheval. Nous voyons les Rois Catholiques, Charles Quint (1500-1558) et Philippe II (1527-1598), de face, une mise en perspective originale de la part du peintre puisque en principe le portrait équestre privilégie la capture de l'image de profil. Ils montent à la *brida* comme des chevaliers mais ils ne revêtent pas l'armure. C'est le roi justicier qui intéresse le peintre, non le roi guerrier. La monture de Charles Quint est revêtue d'une barde incrustée de pierres précieuses. Une tête d'ange ailée décore le poitrail du cheval de Philippe II. Ils sont entourés de lanciers, les élites guerrières dans l'Occident chrétien féodal. Les symboles qui entourent les deux empereurs en font les rois du monde rappelant qu'ils régnaient sur un empire sur lequel le soleil ne se couchait jamais. Le peintre est doté d'un style qui lui est propre et qui transparait en particulier dans le tracé des chevaux. Les ombres sur leur visage, les oreilles en pointe et le harnachement dentelé évoquent quelques dragons.

Francisco Pizarro (1476-1541) nous tourne le dos, pause inédite sur un portrait équestre probablement d'influence médiévale (voir Criste : 2008). Elle met en valeur la symbiose qui existe entre l'habit du cavalier et le harnachement-parure du cheval : ici, la couture centrale de la chemise du cavalier qui suit la colonne vertébrale de ce dernier se prolonge exactement sur la couture du caparaçon de la monture. Enfin, le portrait équestre de Christophe Colomb (1451-1506) affiche la forme canonique, de profil. Notons la présence des étriers triangulaires à plancher, du tapis de selle, du caparaçon et du poitrail finement brodés.

## A-I-2

Rapport entre les cavaliers et les soldats à pied dans les troupes entre 1519 et 1540

DATE	EVENEMENT	<i>LOS DE A CABALLO</i>	<i>LOS DE A PIE</i>	%
mars 1519	Première expédition de Hernán Cortés	16	508	3
juin 1519	Francisco de Saucedo	7<11 *	60	12
mai 1520	Troupes Pánfilo Narváez	80<90	800<1400	6<9
30 juin 1520	Après la <i>noche triste</i>	20	440	4
juin/octobre 1520	Renforts Pedro Barba y Rodrigo de Morejón	3	25	11
	Renforts Miguel Díaz de Auz y Ramírez el Viejo	17	120	12
13 août 1521	Prise de Mexico-Tenochtitlan (revue dans les grands patios de Tezcoco)	84<96	650	11
1521	Expédition de Cristóbal de Olid dans la province du Michoacán	40	100	28
1521	Expédition de Pedro de Alvarado dans la province de Oaxaca	40	200	17
1523	Expédition de Gonzalo de Sandoval dans la province de Oaxaca	80	n/d	n/d
1523	Fondation de Santiesteban del Puerto (Pánuco)	27	103	21
1523	Fondation de Colima	25	70	26
1523	Expédition de Pedro de Alvarado dans la province de Guatemala	135	850	14
1524	Expédition de Hernán Cortés au Honduras	130<150	250	34
1530	Expédition de Nuño de Guzmán au Jalisco	250	500	33
1535	Expédition de Hernán Cortés à la <i>Mar del Sur</i>	130<150	300	30
1537	Antonio de Mendoza réprime la révolte des Africains	620	n/d	n/d
1540	Expédition de Francisco Vázquez de Coronado dans les provinces septentrionales	230	110	68

\* Lorsque les données varient d'un témoignage à l'autre, des fourchettes ont été indiquées.

n/d : non documenté (*no date*)

Sources : Cortès : 1983 ; Díaz del Castillo : 1977 ; Thomas : 1994.

### A-I-3

Valeurs comparées des chevaux entre 1519 et 1529 en Nouvelle-Espagne

ANNEE	QUOI	PRIX	SOURCE
1519	un cheval	300<1000 pesos d'or (?)	B.D.C, B.V.T
	une arbalète	50<60 pesos d'or (?)	B.G
	une épée	50 pesos d'or (?)	"
1525	deux chevaux bai de somme	400 pesos d'or	P.I.C.M
	un cheval bai avec selle et bride	260 pesos d'or	"
	Une cape de drap fin	40 pesos d'or (?)	B.G
	une cotte de maille	30 pesos d'or (?)	"
1527	une esclave âgée de 18 ans	30 pesos d'or	P.I.C.M
	une jument pleine avec selle et bride	184 pesos d'or	"
	un cheval bai	100 pesos d'or	"
	un cheval noir avec selle et bride	190 pesos d'or	"
	un cheval gris	150 pesos d'or	"
	un cheval	270 pesos d'or	"
	un voyage entre l'Espagne et la Nouvelle-Espagne	250 pesos d'or	"
	un terrain dans le centre de Mexico	140 pesos d'or	"
1529	rente annuelle des conquérants	50<400 pesos d'or (?)	B.G

Sources : B.G, Grunberg : 1993. P.I.C.M, Porras Muñoz : 1998. B.D.C, Díaz del Castillo: 1997. B.V.T, Vásquez de Tapia : 1972.

# A-I-4

## Les armes des conquérants-cavaliers dans les documents pictographiques

DOCUMENT	DATE	ARMES DES CONQUERANTS-CAVALIERS
Relation de Michoacán	1541	lance, épée
Lienzo de Tlaxcala	1550? (copie XVIII <sup>e</sup> )	lance (91%), épée (9%)
Codex de Huichapan	Milieu du XVI <sup>e</sup>	Lance
Lienzo de Quauhquechollac	Milieu du XVI <sup>e</sup>	voir BNAH
Codex de Telleriano-Remensis	1562	Épée
Codex de Tlatelolco	1565	Lance
Codex Osuna	1565	sans armes
Codex de Florence, livre XII	1550-1570	lance (77%), arquebuse (10%), arbalète (8%), épée (5%)
Lienzo de Sévina	XVI <sup>e</sup>	Compléter
Anales de Tula	XVI <sup>e</sup>	sans armes
Codex Durán	1580	lance (66%), sans armes (33%)
Relation Géographique Tlaxcala	1584	lance (80%), épée (20%)
Lienzo de Huamantla	1585	Lance
Codex Azcatitlan	fin XVI <sup>e</sup> siècle	cheval non monté
Codex en croix	XVI <sup>e</sup> siècle	Lance
Anales de Cuauhtinchan	XVII <sup>e</sup> siècle	Lance
Lienzo de San Lucas Yateo	XVII <sup>e</sup> siècle	Compléter
Codex de la Conquête	XVII <sup>e</sup> siècle	Compléter
Lienzo de Carapan	XVII <sup>e</sup> siècle	sans armes (83%), lance (17%)
Lienzo de Patzcuaro	XVII <sup>e</sup> siècle	sans armes (83%), lance (17%)
Images Ocoyacac	?	voir AGN



## A-II-1

### Fêtes et réjouissances équestres à l'époque de don Luis de Velasco

« Tenía la mejor caballeriza de caballos que ha tenido príncipe, porque los tuvo los mejores del mundo y muchos, y muy liberal en darlos a quien le parecía. Él era muy lindo hombre de a caballo, jugaba a las cañas, con que honraba la ciudad, que yo conocí caballeros andar, cuando sabían que el virrey había de jugar cañas, echando mil terceros para que los metiesen en el regocijo; y el que entraba, le parecía tener un hábito en los pechos según quedaba honrando. Mercader ni por pienso había de entrar en tales regocijos, aunque los había de mucho caudal y muy honrado trato, y tenían los mejores o de los buenos caballos que había, y ricos jaeces. Hacían de estas fiestas de ochenta de a caballo, yo digo, de lo mejor de la tierra, diez en cada cuadrilla. Jaeces y bozales de plata no hay en el mundo como allí hay hoy día.

(...) Vivían tan contentos con él que no se trataba de otra cosa sino de regocijos y fiestas, y las que lo eran de guardar salía él en su caballo a la jineta, a la carrera, y allí lo corrían los caballeros; y era de manera que el caballo lo corría delante de él aquellos días, solo, y le pasaba, claro, era de gran precio; y así, todos no trataban de otra cosa sino criar sus caballos, y regalarlos para el domingo, que el virrey le viese correr, y tener sus aderezos muy limpios. Él los veía pasar su carrera; y eran tantos que con ir temprano faltaba tiempo, y era la prisa de ir, a la carrera, que llegaban cinco o seis al puesto, uno tras otro; y pretales de cascabeles todos los llevaban de sus casas, los mozos por la prisa; y en verdad que creó, de ordinario, los que la corrían paseada eran más de cincuenta. Tanta era la gente que iba, que no dejaban correr los caballos, ni aun pasar, si no era atropellándola, ni bastaban alguaciles, que iba con el virrey a apartarla. De allí se iba el virrey a su casa, llenas las calles de hombres de a caballo, y él, en las que le parecía, llamaba a su caballerizo y corría con él un par de parejas, y esto hacía por no engendrar envidia en los caballeros, si era su compañero uno y otro no, y usaba de este término por no agraviar a nadie. Con esto los tenía a todos muy contentos y no pensaban en más de sus caballos y halcones, y en cómo dar gusto al virrey, y ellos en honrar su ciudad con estas fiestas y regocijos.

Cierto, que el virrey que hubiere de gobernar aquella tierra ha de tener grandísimo gusto de esto, y animar los caballeros a que se ejerciten en estos tan virtuosos ejercicios, para que no den en lo que dieron, después de muerto este buen caballero, que todo lo tenía llano, y no había quien se acordase de rebelión, ni por

pienso, sino todos trataban de caballos, justas, sortijas, juegos de cañas, carrera pública; y estaban con esto tan contentos, que yo oí decir a un hombre muy desenvuelto, tratando cuán padre de todos era el virrey don Luis : « Yo juro a Dios, que si el rey enviase a quitar a todos los pueblos y las haciendas, que los consolaba el virrey y hacía olvidar este daño, con hacer sonar un pretal de cascabeles por las calles, según están todos metidos en regocijos ». Y tenía razón, porque la tierra estaba muy quieta y buena ». (Suárez de Peralta : 1990, 160-162)

## A-II-2

L'arrestation de Martín Cortés, le 16 juillet 1566

« Luego como el marqués fue preso, sin que afuera se entendiese enviaron a llamar los oidores a Juan de Sámano, alguacil mayor, y le dieron mandamiento para prender los hermanos del marqués<sup>832</sup> ; el cual fue luego y halló a don Martín Cortés que estaba muy descuidado, y llegó a él y le dijo : « Aquellos señores llaman a vuesa merced ». Y él luego pidió la capa y la espada, y se la trajeron, y al ponerse la espada, se la pidió el alguacil mayor y le dijo : « Ésta no puede vuesa merced llevar, porque va preso ». Y él dijo : « Pues ¿por qué ? » (que creyó lo mismo que su hermano el marqués). Y respondióle Juan de Sámano : « No lo sé, más de que me mandaron llevase a vuesa merced preso, y como a tal lo llevaré ». Y así bajaron. Fue con el alguacil mayor mucha gente, el cual, bajando abajo le mandó subir en un caballo morcillo, de hermosísima persona, en que el marqués había ido aquel día al llamado de los oidores, y subido, le hizo bajar las riendas y diolas a un lacayo, e hizo poner otros dos a los dos lados que llevasen al caballo por las cabezadas, y otros dos a los estribos y lo llevasen asidos ; y el alguacil mayor detrás a caballo. De esta suerte le metió por las casas reales, que estaban ya tomadas las puertas con gente de a caballo y de a pie, y la artillería puesta en orden, tomadas las calles ; y era capitán general don Francisco de Velasco. Entró don Martín preso, de esta suerte, y quedo la gente admirada, y espantada, y luego se supo la prisión del marqués ». (Suárez de Peralta : 1990, 188)

---

<sup>832</sup> Parmi les héritiers de Hernan Cortés, il existe deux Martin.

### A-II-3

Une promenade équestre à Mexico au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle

- Zamora: «Más dime cómo te parece que iremos mejor: a pie o a caballo.
- Zuazo: - Como guste Alfaro, a cuyo obsequio hemos dedicado hoy el día.
- Alfaro: - Mejor es a caballo para que vayamos en conversación y sin cansarnos: cuando fuere necesario nos apearemos para entrar en las iglesias o en palacio.
- Zuazo: - Ya que así lo prefieres, y pues vendrás cansado del camino, monta en la mula, que te llevará a paso suave y sin maltratarte. Nosotros iremos a caballo: Zamora con las piernas doblados, y yo extendidas, porque así lo exigen las sillas.
- Alfaro: - ¿Por qué no son iguales las sillas, frenos, bridas y pretales?
- Zuazo: - Porque así como no todo conviene a todos los hombres, así tampoco son propios para todos los caballos los mismos jaeces: de unos necesitan los grandes y briosos, de otros los pequeños y de paso llano ». (Cervantés de Salazar : 2002, 32)

#### A-II-4

##### Les gestes simples pour prendre soin des chevaux

« (...) iba de camino y llegó a una posada y dejase la cabalgadura en la caballeriza ensillada y enfrenada habiéndole echado un pienso de cebada y paja sin quitarle el freno y volvió donde a un rato a ver si la habían hintado [hurtado?] y hállala rumiando en el freno y él pienso allí espántese y fue muy a prisa a llamar a un albéitar y trújele habiéndole contado la enfermedad de su cabalgadura que era no comer porque desde que della bajo no había comido bocado ni podía comer la cebada el albéitar fue luego a verla y como la halló enfrenada entendió luego el mal y díjole al letrado que lo era señor licenciado ya he conocido la enfermedad de vuestra cabalgadura que aunque peligrosa mediante dios os la daré sana y pagándole le dijo que hiciese traer otro pienso de cebada y de la plaza si había unas hojas de lechuga y en el ínterin que fueron a traer el bocado le quitó el freno y como la pobre cabalgadura se vio sin él luego invistió con la comida y comía della como aquella que le tenía buena gana y el maestro llama al letrado y le dijo que ya su cabalgadura estaba buena y que comía muy bien y el como lo vio holgó mucho ello y le dio más de lo concertado porque le dijese el remedio para adelante porque no le diese aquella enfermedad dijole que cuando llegase a la posada le desensillase y quitase el freno y la fregase los lomos con un mandil y le diese de comer hizole así que aunque este peco de ignorancia debía preguntar la manera como había de regalar y curar la cabalgadura que es muy justo se haga y que el señor no se fíe del criado sino que el mismo este presente al curarla y regalarla con hacerla desensillar no luego que el llegó sino que este como una hora o poco menos con la silla y el freno como dos credos y si llegare sudando la paseen un poco y luego metan la bestia en la caballeriza y le quiten el freno y la dan de comer su pienso de cebada y paja y habiéndole dado de beber antes que coma la cebada ... y le quitaran la silla y le fregaron los lomos y los ojos tirándole de las orejas...». (Juan Suárez de Peralta, *Tractado de alveiteria*, chap. 37).

Une page du manuscrit de Zinapécuaro, 1567

327

# A-V-1

## Les robes des chevaux en Nouvelle-Espagne entre 1566 et 1610

	Nom dans les documents	Définition d'après dictionnaire et étymologie
Couleurs claires	Bayo	blanc avec des reflets jaune
	Rucío	gris clair avec des reflets blanc ou doré
	Blanco	pelage uni blanc
	Tordillo	pelage et des crins gris clair
	Ceniciento	pelage couleur cendre (peut-être avec membres noirs)
	Rosillo	aubère: mélange de poils blancs, noirs et châtaigne
Couleurs automnales	Castaño	bai: robe couleur de la châtaigne tendant vers le rouge , crins et membres noirs
	Bermejo	Rouge
	Alazán	alezan: roux, pelage et crins unis
Couleurs sombres	Prieto	pelage qui tend vers le noir
	Morcillo	moreau, noir avec reflets rouge
	Negro	Noir
	Cebruno	pelage sombre avec des rayures
	Pardo	robe sombre qui tend vers le noir
Pelage blanc avec tâches de couleur	Overo	pelage blanc avec des tâches plus ou moins grandes et de couleur variable
	Picazo	pie: pelage blanc avec grandes tâches noires
Nuances	Zaino	sans aucun poils blancs
	Claro	Clair
	Oscuro	Foncé
	Tostado	avec des reflets rouge
	dorado	Doré

D'après T.P, A.H.C.P.

## A-V-2

### Les robes des chevaux d'après Ibn Hudayl, Grenade, XIV<sup>e</sup> siècle

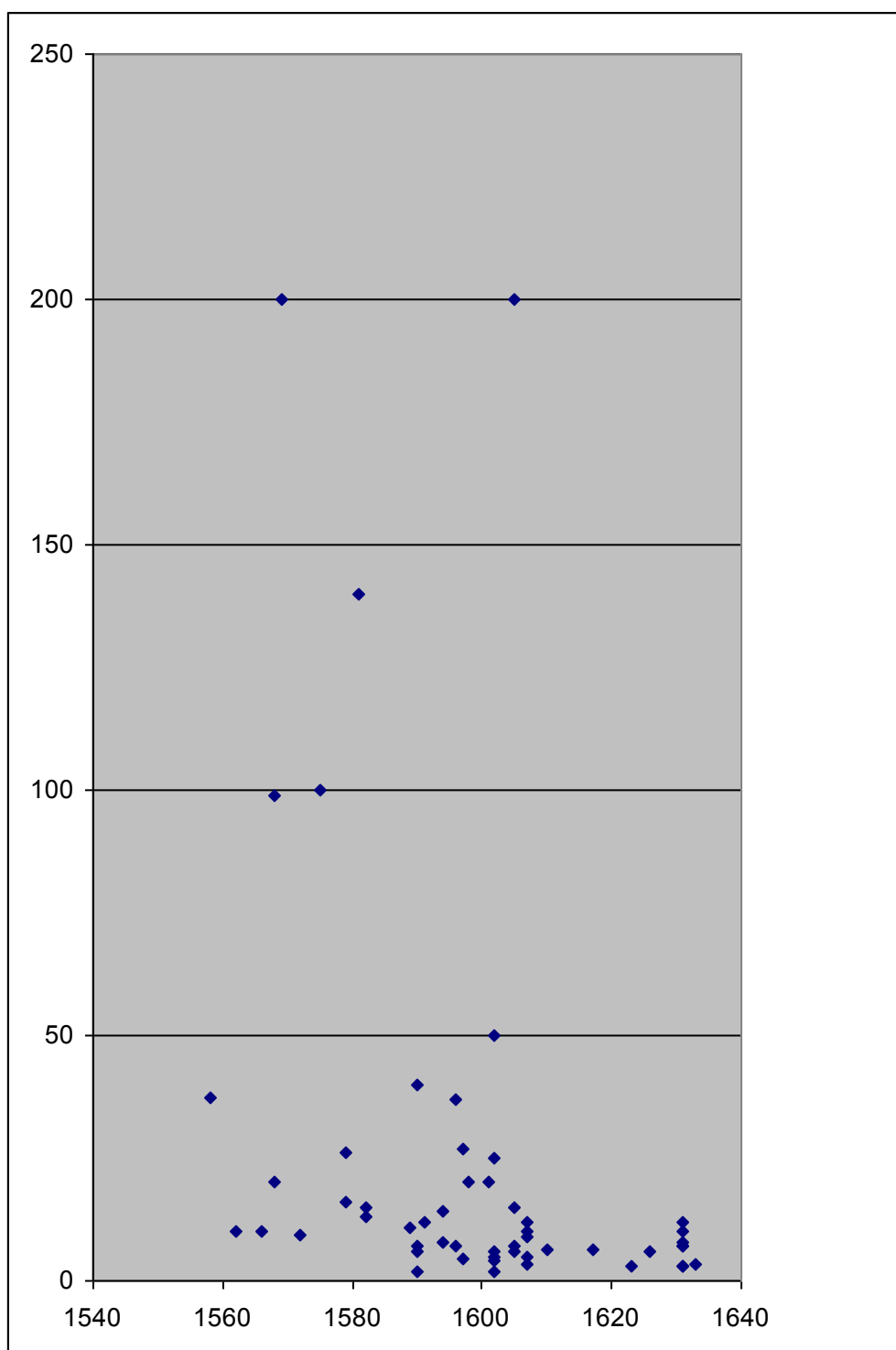
	Nom d'après Ibn Hudayl	Définition d'après Ibn Hudayl
Color blanco (couleur blanche)	blanco plateado	blanco puro (blanc pur)
	blanco amarillento, isabelo claro, gris azucena	blanco mezclado con amarillo (blanc mélangé avec du jaune)
	dorado, amostezado	blanco con rojo (blanc mélangé avec du rouge)
	tordo plateado, ferroso	blanco con negro (blanc mélangé avec du noir)
	blanco porcelana, alcanforado	blanco (blanc)
capa blanca con manchas de colores (pelage blanc avec des tâches de couleur)	pío, jaspeado	capa blanca con manchas de colores grandes (pelage blanc avec de grandes tâches blanches)
	pío negro, moteado	capa blanca con manchas pequeñas (pelage blanc avec des petites tâches)
	negro pío, picazo, amonedado	manchas más grande que la capa (tâches plus grandes que le pelage)
	remendado, adinerado	manchas compactas (tâches compactes)
	lunarado	manchas dispersas (tâches dispersées)
	abigarrado	manchas abundantes pero pequeñas (petites tâches abondantes) todavía más pequeñas y más numerosas (tâches encore plus petites et plus abondantes)
	atigrado, apanterado	
	punteado, perdigonado, salpicado	pequeñísimas (toutes petites tâches)
	cebrado, apiezado	manchas en forma de rayas (tâches en forme de rayures)
	atizonado, ablandado	Rayas más pequeñas (rayures plus petites)
El color negro (la couleur noire)	hito	negro puro (noir pur)
	negro azabache	negro oscuro (noir foncé)
	verde ( <i>dayzaŷ</i> selon les Perses)	negro tirando al verdoso (noir qui tire sur le vert)
	verdinero	entre negro y verde (entre noir et vert)
	lobero, meloso	negro y amarillo (noir avec jaune)
	albazano, carbón encendido	negro con bayo o alazán (noir avec alezan)
	ratonero oscuro, gris azucena, gris negro	negro con blanco cerca del color ceniza (noir et blanc, couleur cendre)
	tordo claro	menos oscuro que el anterior (plus clair que le précédent)
El color rojo (la couleur rouge)	castaño, rosa	rojo puro con crinera y cola negros (rouge pur avec la crinière et la queue noires)
	Meco	rojo con negro (rouge avec du noir)
	meco sanguino	más rojo que negro (plus rouge que noir)
	Bermejo	rojo amarillea, crinera y cola blanca (rouge jaunissant avec crinière et queue blanches)
	ruano ( <i>samand</i> entre les Persas)	rojo combinado con blanco y negro (rouge, blanc, noir)
	cervuno, herrumbre	negro con rojo iguales (noir avec rouge à part égales)
	ruano oscuro	más negro que rojo (plus de noir que de rouge)
El color amarillo (la couleur jaune)	dorado (amarillo puro)	color amarillo puro, con tono de oro (couleur jaune pure avec ton or)
	isabelo, amarillo brillante	dorado con crin y cola blanca (doré avec queue et crins blancs)
	bayo, amarillo puntado	dorado con crin y cola negra (doré avec queue et crins noirs)
	bayo entero, ceniciento	como anterior con patas negras (le précédent avec membres noirs)
	Rayado	raya negra en la espalda (rayure noire sur le dos)
	calzado cebrado	rayas sobre las patas (rayures sur les membres)
	simple, macizo, uniforme, monocolor	sin manchas (sans aucune tâche)

D'après Ibn Hudayl : 1977, 95 à 98. Chapitre intitulé "La coloración de los caballos"



### A-V-3

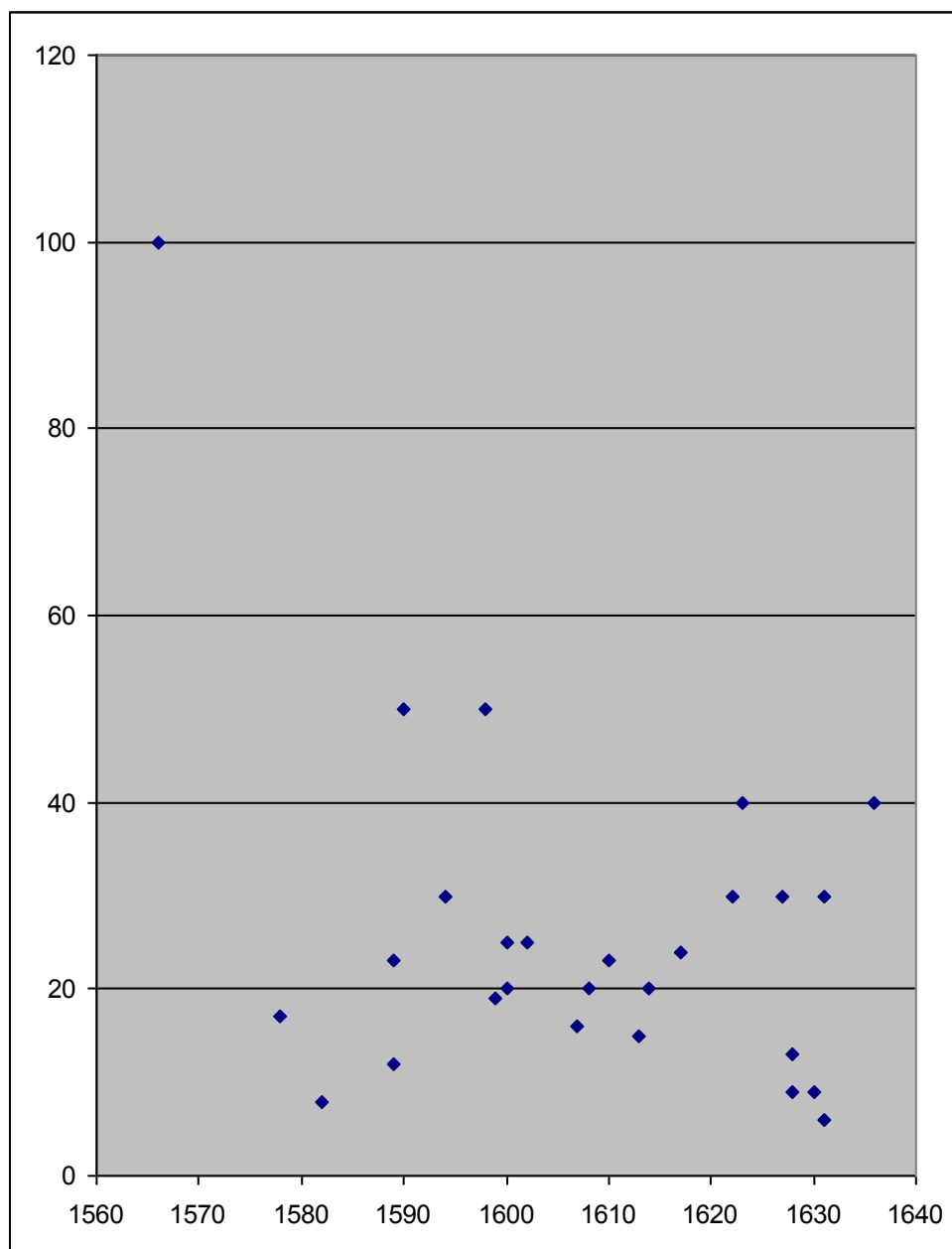
Prix des chevaux entre 1558 et 1633 en pesos d'or commun



D'après A.H.C.P, B.N.A.H, T.P, Rojas Rabiela : 1999, Sullivan : 1987, Anderson : 1976, *Codex Sierra*.

# A-V-4

Prix des mules en pesos d'or commun entre 1566 et 1636



D'après A.H.C.P, B.N.A.H, T.P, Rojas Rabiela : 1999, Sullivan : 1987, Anderson : 1976, *Codex Sierra*.





Los alos de mis Papeles desta Provincia para  
 Comparar en todos los herros de ella y de ellos  
 Verros o señales en cuyo cumplimiento ampara en un  
 Las personas y comunidades siguientes y para  
 La Cantidad Cada Vna y su numerada y con  
 Como se siguen

Salvador Puriñer Ver <sup>no</sup> desta C <sup>id</sup> Dueño de	
quinze Mulas de Yegua Manifesto su Verro	003p4
y Pago tres pesos	
Don Mathias Patiño Ver <sup>no</sup> desta C <sup>id</sup> Dueño de	
inte Mulas Manifesto su Verro y pago quatro pesos	
y quatro Ycales	004p4
Don Joseph de Sandoval Dueño de diez y ocho mulas	
Manías Manifesto su Verro y pago quatro pesos y quatro	
Ycales	004p4
Mathias Suarez mestizo Ver <sup>no</sup> desta C <sup>id</sup> Dueño de cinco	
Mulas y dos Caballos Manifesto su Verro y pago tres	
pesos	003p4
Doña Maria de Herrera Viuda Dueña de veinte ba	
cas y una manada de Yeguas Manifesto su Verro	
y pago quatro pesos y quatro Ycales	004p4
Juan de Arcega mestizo Ver <sup>no</sup> desta C <sup>id</sup> Dueño de	
ocho bacas y quatro Caballos Manifesto su Verro y pa	
go tres pesos y quatro Ycales	003p4
Juan Ortiz de Hoyala Ver <sup>no</sup> de Zambaro Dueño de	
haz <sup>da</sup> Manifesto su Verro y pago Diez pesos y quatro Y	005p4
Doña Floriana de Abrego Ver <sup>no</sup> de Zambaro Dueño	
de quarenta bacas y una manada de Yeguas Mani	
festo su Verro y pago quatro pesos y quatro Ycales	004p4

BNAH, Michoacán, rollo 4, Razón y minuta de los hierros que se han registrado en esta provincia de Michoacán en virtud del mandamiento del virrey de la Nueva España y la cantidad que cada uno de los vecinos de la provincia y dueños de los hierros y señales de ellos han pagado..., 1674

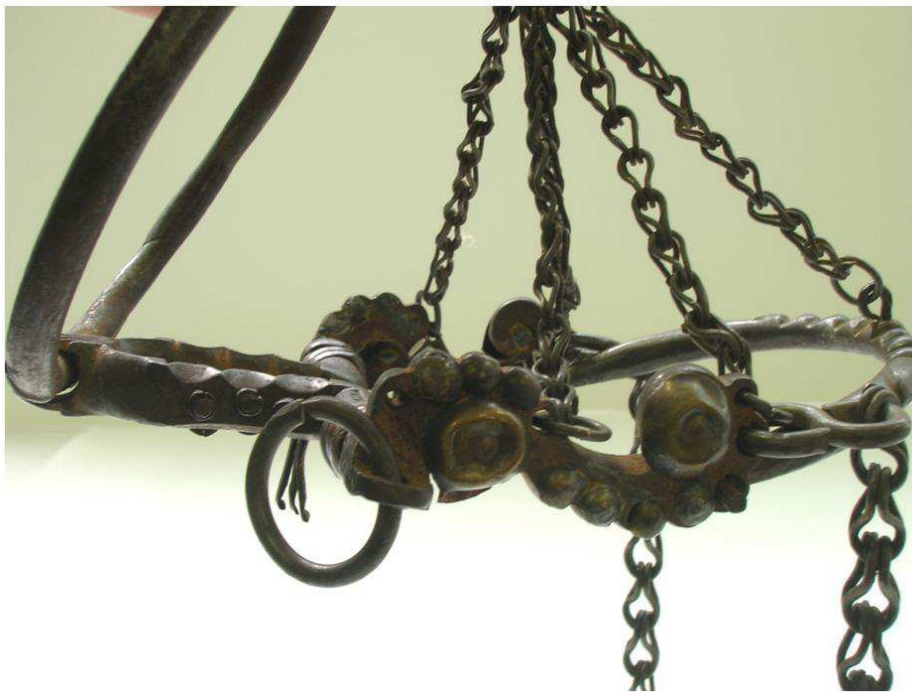
**A-VI-1**

Pièces de harnachement dans le Museo del Virreinato, Tepozotlán



Canon 9 cm en fer forgé ciselé avec des branches sculptées en forme de serpent. Date inconnue.

Inv 10-422045



Mors de bride en fer forgé ciselé avec plusieurs gourmettes, canon 10.7 cm. Date inconnue.

Inv 10-40119



Mors de bride en fer forgé, branches en forme de serpent, canon 9.7 cm. Date inconnue.  
Inv 10-40124



En haut. Eperon à rondelle de 4.3 cm en fer forgé décoré de figures zoomorphes. XVIII<sup>e</sup> siècle.  
Inv 10-241172

En bas. Eperon à étoile de 8.5 cm en fer forgé. XVIII<sup>e</sup> siècle.  
Inv 10-241174

A droite. Eperon à étoile de 7 cm en fer forgé avec des pierreries et argent. XVIII<sup>e</sup> siècle.  
Inv 10-241144

### A-VII-1

Prix comparé des esclaves et des chevaux entre 1525 et 1537 en pesos d'or

Année	Esclaves indiens	Esclaves africains	Chevaux
1525	6,6	160<200	150<400
1528	9<100 (femmes)	175<330 (femmes)	60<210
	2,6<7 (hommes)		
1537	20<200	81<110	8<31

Zavala : 1967b, 66-74

### A-VII-2

La législation sur les équidés et les Indiens en Nouvelle Espagne, 1529-1635

Date	Bât	Monte	Élevage	Source
1529		<b>Loi</b> : interdiction de donner ou de vendre des chevaux ou des juments aux Indiens car ils pourraient devenir d'experts cavaliers		<i>Cedulario Puga</i>
à partir de 1542 (lois nouvelles)	<b>Lois</b> réglementent l'usage des Indiens porteurs	<b>Licences</b> pour monter à cheval	<b>Licences</b> : juments pour la reproduction à la condition de vendre les naissances avant deux ans. <b>Loi</b> : les Indiens peuvent utiliser et élever tout type de bétails ( <i>mayor y menor</i> )	<i>Mercedes, S. Zavala</i>
1551-1552	<b>Licences</b> : chevaux de bât (<12), harnachement de bât ( <i>aderezo de carga</i> ), sans selle ni bride	<b>Licences</b> : jacas et chevaux sans selle, avec selle de bât ( <i>albarda</i> ) et bride		<i>Libro de asientos, R.L.R.I, livre VI, titre 1, loi 22</i>
1564	<b>Licence</b> générale promulguée par Luis de Velasco: diffusion des animaux de bât afin de porter le tribut à Mexico			Lettre d'Alonso de Buyça (AGI), citée dans J. del Río Moreno
1568; 1570		<b>Loi</b> : que les Indiens ne montent pas à cheval car en imitant les Espagnols ils entraînent des dépenses superflues	Juments, <i>ibid.</i>	<i>R.L.R.I, livre VI, titre 1, loi 23</i>



1574-1576	<b>Licences</b> pour marchands: chevaux et mules, bât ( <i>carga</i> ), arriería, produits agricoles ( <i>granjería</i> ) et marchandises, une mule avec bride et harnachement de bât ( <i>albarda</i> ).	<b>Licences</b> pour monter des mules ou des mulets avec selle et frein, parfois des chevaux	Juments, <i>ibid.</i> <b>Loi:</b> qu'aucun Métis, Indien, Mulâtre ou noir libre ne puisse avoir de cheval propre, sous peine de le perdre et de 200 coups de fouets	<i>Ordenanzas de Mesta</i> (chapitre 56), <i>General de Parte 1</i>
1579-1583	<b>Licences:</b> chevaux de bât à la condition de cultiver	<b>Licences</b> pour monter des jacas, des chevaux et des mulets de monte ( <i>machos de caballería</i> )	Juments, <i>ibid.</i>	<i>General de Parte 2</i> , Indios 2
1588-1589	<b>Loi:</b> Ordenanzas de las sementeras y arrias (5 février 1588): animaux de bât contre cultures	<b>Licences</b> pour monter des mules, des mulets, des chevaux, des jacas, avec selle et bride et parfois l'épée.	Juments, <i>ibid.</i>	Loi citées dans Indios 4, f. 81v-82r, texte original non trouvé
1590-1596	<b>Licences:</b> chevaux de bât (<12) pour l'arriería, transport de denrées agricoles. Quelques mules, juments et mulets. Selle et bride.	<b>Licences</b> pour monter des chevaux, des jacas, des juments. Avec selle, bride. Parfois, épée, dague et vêtement espagnol		<i>General de Parte 4</i> , Indios 3, 5, 6
1597/1607	<b>Loi :</b> ordenanza de arria: animaux de bât contre cultures			<i>Ordenanzas 2</i> , f. 189v-190r
1615-1622; 1629-1635	<b>Licences:</b> troupeaux de mules (recuas) de 6, 12, 15, 30 ou 50. Clochettes ( <i>esquilas y cascabeles</i> ), couteau et ciseaux ( <i>cuhillo y tijeras</i> ), <i>mozos arrieros</i> montent chevaux, mules ou mulets de selle avec selle, bride et éperons	<b>Licences</b> pour monter des chevaux avec selle, bride, éperons. Parfois l'épée, la dague et le vêtement espagnol		<i>Indios 7</i> , 8, 9, 10, 12
R.L.R.I: Recopilación de leyes de los reynos de las Indias				



**Que no tengan los yndios caualllos mullas ni  
 armas: so pena de muerte.**  
**H**abéis de defender y proibir, que ninguno sea osado de dar vendido ni da  
 do ni en otra manera q̄ pueda venir a su poder a ningún yndio de la dicha  
 f u tierra

ANNO DE M.D.XXIX.

**H**abéis de defender y proueer, que ninguno sea osado de dar vendido, ni  
 dado, ni en otra manera que pueda venir a su poder, a ningún yndio  
 de la dicha tierra, ni fuera della caualllo ni yegua por el in conuinien-  
 te, que dello podría suceder en hazer se los yndios diestros de andar a caualllo  
 so pena de muerte y perdimiento de bienes: y así mesmo proueeréis, que no a  
 ya mulas, porque todos tengan caualllos y terneys cuidado, que así se cum-  
 pla, y lo mesmo proueeréis en las armas por la vía y forma, q̄ a vos pareciere.

« Año de M.D.XXIX. [1529]

Que no tengan los indios caballos, mulas ni armas : so pena de muerte. Habéis de defender y  
 prohibir que ninguno sea osado de dar vendido, dado ni en otra manera que pueda venir a su  
 poder a ningún indio de la dicha tierra.

Año de M.D.XXIX.

Habéis de defender y proveer que ninguno sea osado de dar vendido ni dado ni en otra manera  
 que pueda venir a su poder, a ninguno indio de la dicha tierra, ni fuera della, caballo ni yegua,  
 por el inconveniente que por dello podría suceder en hacérselos indios diestros de andar a  
 caballo so pena de muerte y perdimiento de bienes : y así mismo proveeréis que no haya mulas  
 porque todos tengan caballos y tendréis cuidado que así se cumpla, y lo mismo proveeréis en las  
 armas por la vía y forma que a vos pareciere ».

Puga : 1985

*L'orthographe a été modernisée.*

#### A-VII-4

##### La cédula de 1568

« Primera Año de 568.

Segunda Año de 570.

[...] El Rey. Presidente y oidores de la nuestra audiencia real que reside en la ciudad de México de la Nueva España. A nos se ha hecho relación que algunos indios naturales de esta tierra andan a caballo de ordinario, y con mascarar haciendo de regocijos, y en otros actos imitando esto a los Españoles, de que redundar gran daño, por los gastos superfluos que hacen demás de no poder acudir ni atender en sus granjerías y cosas que les conviene, suplicándome lo mandase proveer como conviniese al bien y conservación suya, o como la nuestra merced fuese. Y porque como sabéis por nos está prohibido esto, y mandado que los dichos Indios no anden a caballo, y conviene que esto se guarde y cumpla. Vos mando que así lo hagáis, y proveáis y tengáis particular cuidado y vigilancia dello, porque por algunas causas que se nos han representado, viene mucho daño a los dichos Indios usar desta novedad así por ser ellos ociosos naturalmente, como por otros inconvenientes que desto resultan, a que no se ha de dar lugar. Fecha en Madrid, a diez y nueve de Junio, de mil y quinientos y sesenta y ocho años. Yo el Rey. Por mandado de su Majestad, Francisco de Eraso ».

Encinas : 1945<sup>833</sup>

*L'orthographe a été modernisée.*

---

<sup>833</sup> L'original se trouve à la Bibliothèque Nationale de Madrid dans la section « rares, n° 4300-4303 ». Le *Cedulario* est une compilation des principales lois promulguées dans les Indes au début du XVI<sup>e</sup> siècle par Diego de Encinas qui occupa à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle une office mineure dans le Conseil des Indes. Bien que ce *cedulario* ne fut pas reconnu comme compilation officielle par le Conseil des Indes, il apparaît, aux yeux de l'historien, d'une grande valeur car il reproduit les textes législatifs originaux dans leur intégralité, à la différence de la grande compilation de 1680.

## A-VII-5

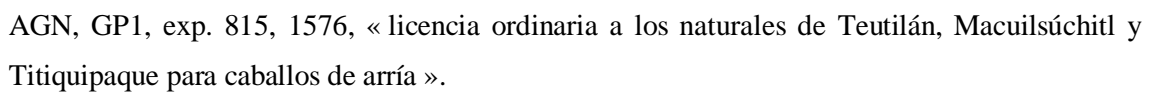
### Ordonnance sur les chevaux des officiers de la couronne en 1597

[marge] « Ordenanza de los cavallos que han de tener las justicias »

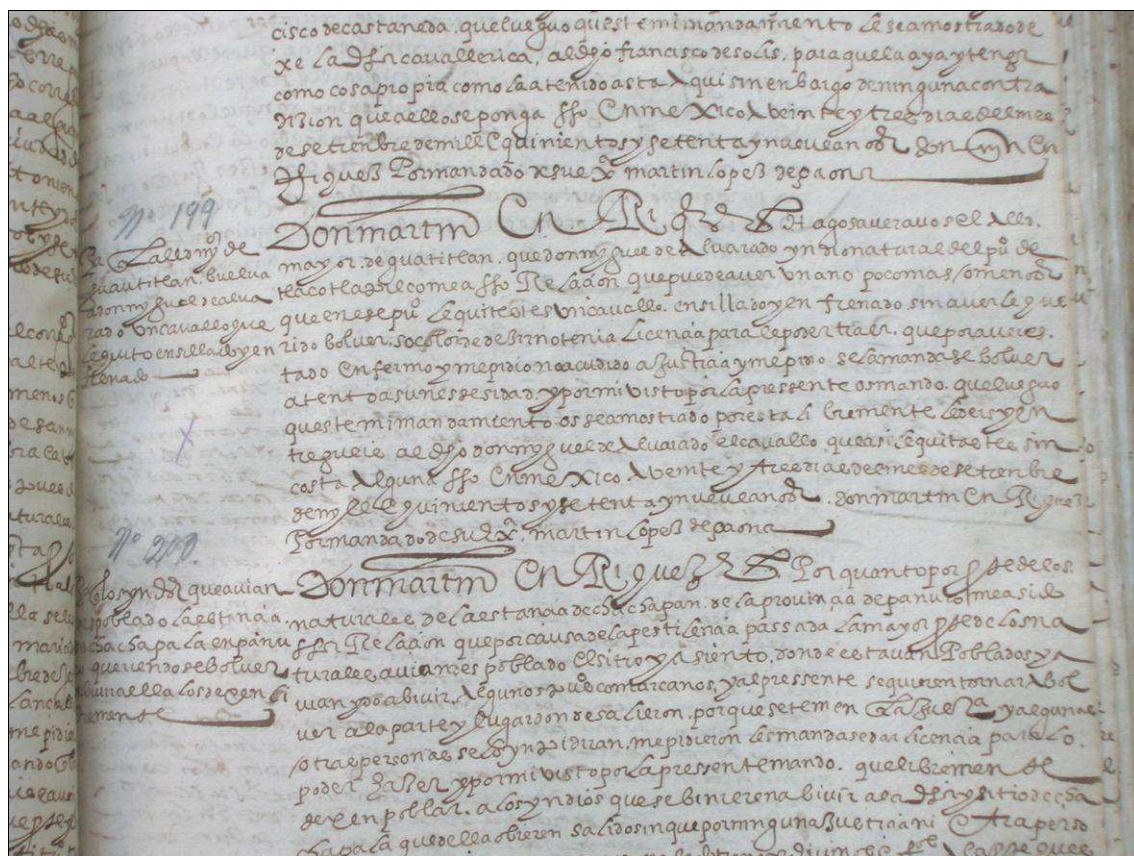
« Don Alvarado etc. Por parte del licenciado Eugenio de Salazar fiscal de Su Majestad en esta real audiencia por la defensa de los indios desta Nueva España me ha sido hecha relación que como es notorio los alcaldes mayores corregidores o justicias desta Nueva España los sacerdotes de las doctrinas dellos de ordinario tienen por granjería de criar y hacer potros y cavallos para vender con gran vejación a los naturales porque les piden y llevan muchos indios para el servicio de sus caballerizas y para que les traigan yerba y hacen que les den medida dello muy grande fuera de la traza y orden de cómo se dan a otras personas a quien la venden hoy Por el servicio que hacen no les pagan la mitad de lo que vale Lo cual no se debía permitir conforme a nuestra buena conciencia y me pidió mandase proveer generalmente que ningún alcalde mayor corregidor ni teniente ni otra justicia clérigo secular ni religioso pudiese tener granjería de hacer caballos y mulas ni pudiese tener para su servicio y personas que hasta dos bestias caballares o mulares y que los indios de los partidos no fuesen obligados a dar el servicio ni zacate – para las dichas dos bestias por su justo precio e por la medida que lo dan a los demás personas y por mi visto por la presente mando que ningún alcalde mayor ni corregidor ni sus tenientes ni clérigos ni religiosos en los pueblos de sus partidos e jurisdicción no puedan tener cada uno más de tres bestias caballares o mulares para su servicio y persona ni pidan ni tomen de los naturales hierba para más sustento de las dichas tres bestias y esto por la medida y precio que se da y vende a los seculares lo cual Paguen a los mismos indios que lo dieran y no a los alguaciles ni principales ni a otros por ellos so pena que pierdan las bestias que más tuvieren y paguen todo lo que dejaren de pagar a los indios (...) y en su cumplimiento no tenga más de las dichas tres bestias para su servicio y persona en toda su jurisdicción e para el servicio dellas no pida ni lleve a los indios más de dos medidas de hiervas de a cuatro varas y cuarta cada una que es la medida que se de en esta corte y por cada una pague un real de plata luego de constado como lo dieran la dicha yerba sin molestar los dichos indios lo cual haga y cumpla sin que en ello ponga excusa ni remisión alguna. Hecho en México a treinta días del mes de octubre de 1587 el marques por mandado de su excelencia Juan de Cueva ». (AGN, Reales Cédulas 3, *duplicado*, exp. 31, folios 15r-16r)

*L'orthographe a été modernisée.*

### Exemple de licences dans les *Livres du gouvernement*







AGN, GP 2, exp. 199, 1579.

[Marge] « Para que el Alcalde Mayor de Guautitlan buelva a don myguel de alvarado un cavallo que le quito ensillado y enfrenado »

« Don Martin Enriquez etc, ago saver a vos el Alcalde Mayor de Guatitlan que don Myguel de Alvarado yndio natural del pueblo de Tlacotlapilco [actual Hidalgo, au sud de Ixmiquilpan] me a hecho relacion que puede aver un año mas o menos que en ese pueblo le quitesies un cavallo ensillado y enfrenado sin averle querido bolber so color de dezir no tenia licencia parale poder traer que por aver estado enfermo no acudido a justicia y me pidio se le mandase bolber atento a su nessessidad y por me visto por la pressente os mando que luego que este mi mandamiento os sea mostrado por esta libremente le deis y entregueis al dicho don myguel de alvarado el cavallo que asi le quitastes sin costa alguna fecho en México a veinte y tres dias del mes de setembre de myle e quinientos y setenta y nueve años don martin de enRiquez Por mandado de su Exelencia martin Lopez de Gaona ».

## A-VII-7

### Répartition spatio-temporelle des licences entre 1550 et 1639

	Oaxaca	Gran Chichimeca	Michoacán	Puebla-Tlaxcala	Mexico	Total	%
1550-1551	23	8	29	16	14	90	11%
1575-1583	65	29	13	26	24	157	18%
<b>1589-1599</b>	142	57	54	98	67	<b>418</b>	<b>49%</b>
1600-1639	58	61	21	19	32	191	22%
Total	288	155	117	159	137	<b>856</b>	-
% 1589-1600	49%	37%	46%	62%	49%	49%	-

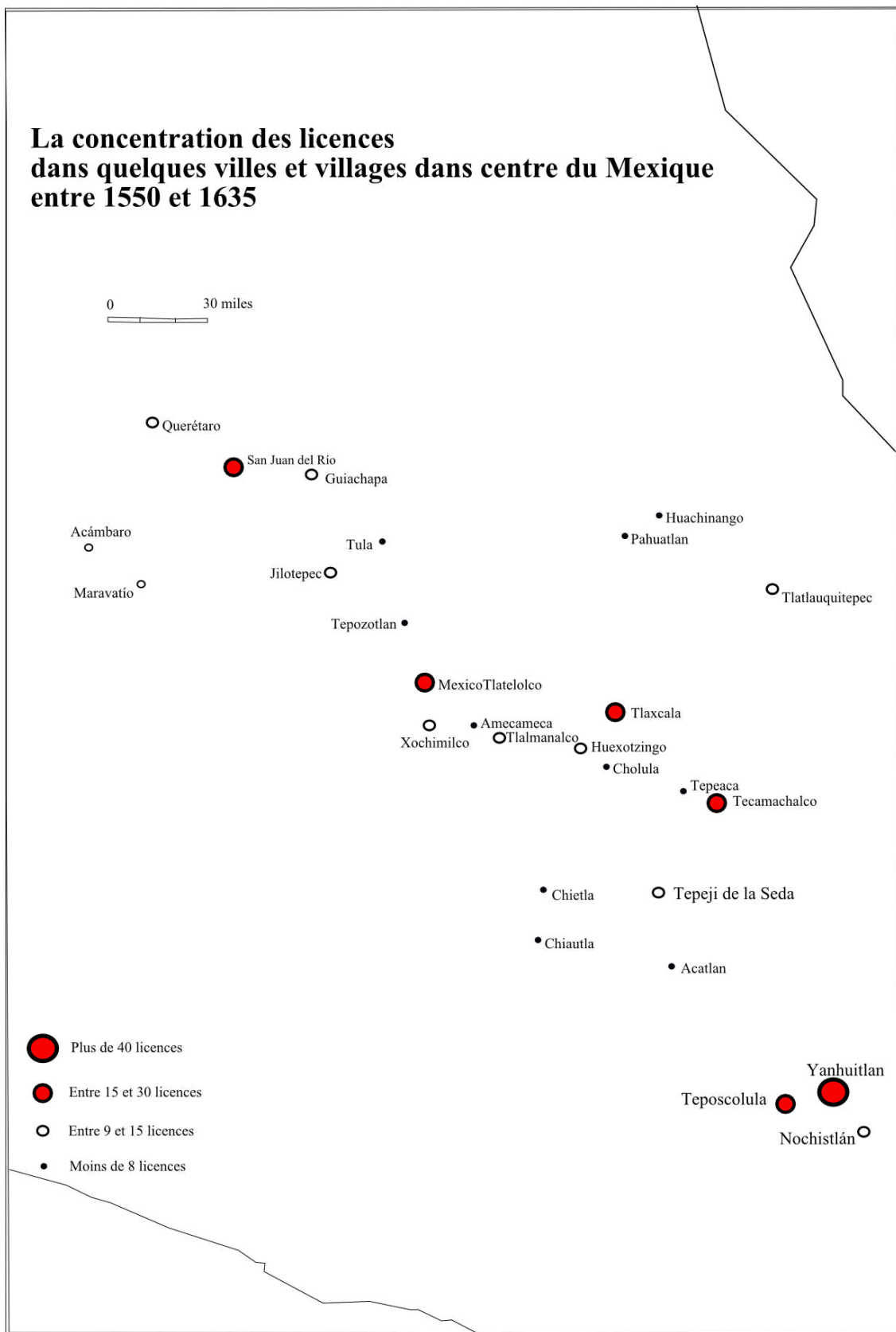
Sources : AGN, General de Parte, Indios

### % Monte (M), bat (B)

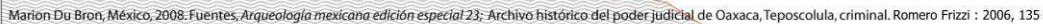
		Oaxaca	Gran Chichimeca	Michoacán	Puebla-Tlaxcala	Mexico
1550-1551	M	96%	100%	97%	100%	100%
	B	4%	~	3%	~	~
1575-1583	M	83%	97%	85%	73%	88%
	B	17%	3%	15%	27%	12%
1589-1599	M	95%	95%	98%	95%	97%
	B	5%	5%	2%	5%	3%
1600-1639	M	60%	77%	86%	95%	81%
	B	40%	23%	14%	5%	19%

## A-VII-8

La répartition des licences de monte entre 1550 et 1635



Carte de localisation des affaires de chevaux dans la Mixteca, 1566-1636





## A-VIII-2

La confession de Manuel López, voleur, le 30 décembre 1602

« Fue le preguntado como se llama y de donde es natural y que oficio y edad tiene y en que se ocupa en este pueblo y que tanto acuesta en él. Dijo que se llama Manuel López y que es de edad de hasta veinte años poco más o menos y que es natural de la Villa Madrid en los reinos de Castilla y que se solía ocupar en vender ropa de China y Castilla y que acuesta aquí cuatro meses esperando en que ocuparse para ganar de comer.

Fue preguntado si es verdad que hoy dicho día fue a la sabana deste pueblo y tomó un caballo a un indio llamado Mateo Hernández por fuerza y contra su voluntad y echándole la silla se lo llevó camino de Yanhuitlan. Respondió y dijo que lo que pasa es que faltándole a este confesante un caballo suyo vio que estaba un caballo junto a las casas de María de Cayas y sin saber cuyo era lo tomó para ir en busca del dicho su caballo y yendo en él encontró con Agustín López y le dijo ese caballo es mío, donde lo lleva a lo cual respondió este confesante si es de Vuestra Merced y lo aquí y se apeó del y se lo entregó y luego le dijo yo voy en busca de un caballo mío quería topar uno para – a buscarle a lo cual le dijo el dicho Agustín López aquí está este rocillo que es manso y es de un indio y podrá ir en él y este confesante le tomó y fue en busca del suyo y volviéndose ya a este pueblo topó con el dicho Agustín López que iba con vara de justicia y con mandamiento por este confesante y se vino con él hasta la cárcel donde lo dejó y que nunca tuvo intento de llevárselo al indio sino envolviendo pararle su alquiler.

Fuele preguntado porque causa y razón habiéndole sido avisado por el dicho alcalde mayor habrá tres meses porco más o menos que su señoría el señor virrey y tiene mandado por su mandamiento que ningún español viva en este pueblo pasados tres días no siendo casado o sirviendo alguna persona porque no se salió deste dicho pueblo y fue a buscar su vida cómo el dicho alcalde mayor se lo mandó deseando su bien pues no tenía en este pueblo entretenimiento dijo que es verdad que el dicho alcalde mayor le llamó secretamente en su casa y condoliéndose de su confesante le dijo todo lo que está y pregunta contiene habrá los tres meses que se le pregunta y le mandó se saliese deste pueblo con mucha brevedad y fuese a buscar mi vida a lo cual respondió que lo haría y que si no lo ha hecho por no tener caballo en que irse y que ahora está presto de salir deste pueblo aunque sea a pie y esto responde ». (T.P, 06/15)

### A-VIII-3

L'homme au chapeau blanc et la « gurupera », 1614

*La déclaration du plaignant, Antonio Martín, un Espagnol résident de Teposcolula :*

« Habrá dos meses poco más o menos que estando yo en la ciudad de Tlaxcala como a las ocho de la noche y teniendo un mozo mio mir[ando] un caballo ensillado y enfrenado de diestro llegó allí un hombre y sacó una daga y le quitó el caballo ensillado y enfrenado el cual hombre traía un sombrero blanco y ahora en el dicho pueblo de Achiutla yo halle en poder del dicho Juan Rodríguez una grupera [gurupera] que era la que yo traía en la silla que me hurtaron con el dicho caballo y el dicho Juan Rodríguez trae el sombrero blanco y es hombre de mal vivir (...) el que me hurtó mi caballo por lo cual y haberse concertado conmigo diciendo era la grupera que traía del caballo que me hurtaron en Tlaxcala se concertó conmigo en veinte pesos y después de haberse concertado conmigo los veinte pesos por el caballo sólo y que me volviera la silla me lo pagaría, se metió en la iglesia del dicho pueblo y no quiso saber della a cumplir el dicho concierto diciendo que estaba malo ». (09/32, folios 2r-2v)

*La déclaration du premier témoin, Juan Bautista, un Espagnol de Oaxaca :*

« Había un mes poco más o menos que estando el dicho Antonio Martín en la ciudad de Tlaxcala dejó en la plaza un caballo oscuro ensillado y enfrenado con una silla jineta y en guarda del dicho caballo a un indio criado suyo Diego y yendo este testigo con el dicho Antonio Martín hacía la plaza adonde dejó el caballo con el dicho indio andaba en busca del dicho Antonio Martín y cuando lo vio le dijo “señor aquí llegó un español que traía un sombrero blanco y sacó una daga y me amenazó con ella y me quitó tu caballo” y después – habrá como quince días que en el pueblo de Achiutla desta jurisdicción el dicho Antonio Martín en presencia deste testigo conoció la gurupera que tenía la silla que le hurtaron en poder de un español llamado Juan Rodríguez que este testigo no sabe de adonde es vecino y el dicho Antonio Martín le dijo “ esta gurupera es mía que me la hurtaron en Tlaxcala con una silla jineta y un caballo” y el dicho Juan Rodríguez respondió que en Tlaxcala – una tienda había comprado aquella gurupera con tres sillas y luego de ahí a un concierto entre razones

que tuvo el dicho Antonio Martín con él vio este testigo que volvió a decir que en el camino había feriado (¿)... la gurupera y diciendo el dicho testigo [a] Martín que lo había de pedir ante la justicia el dicho Juan Rodríguez le ofreció dar un burro por el caballo sólo y que la silla la pagaría o le daría otra porque [para que] no pidiese nada ante la justicia y no le contentando el burro al dicho Antonio Martín se vinieron a concertar en presencia deste testigo en que el dicho Juan Rodríguez por el caballo se lo daría al dicho Antonio Martín veinte pesos de oro común y luego se fue el dicho Juan Rodríguez a la iglesia diciendo que estaba malo [se sentía mal] y no quiso cumplir el concierto que hizo por lo que – y con traer el sombrero blanco que el dicho indio dijo le parece a este testigo que el dicho Juan Rodríguez hurtó el dicho caballo ». (T.P, 09/32, folios 3r-3v)

#### A-VIII-4

Baltazar Vásquez, un voleur *ladino*, octobre 1601.

*Le 12 octobre 1601, Francisco Luyano et Miguel López, deux Indiens de Tamazulapan, déposèrent ensemble une pétition contre Baltazar Vasquez, voleur présumé de leurs chevaux. La pétition se fit, à l'aide de Luis de Peralta, un Indien ladino et interprète de la langue chocho et mexicaine :*

« Dijeron que se querellaban y querellan criminalmente de Baltazar Vásquez indio naborio (que sirve como domestico) y de los demás que parecieren – en la persecución de la causa y contando el caso de su querella dijeron que estando el dicho indio Baltazar Vásquez en el dicho su pueblo de Tamazulapan la semana de Ramos pasada deste presente año 1601 el sábado víspera de Domingo de Ramos (en la noche) el dicho Miguel López echó a la sabana para que paciesen dos machos y un caballo rucio de los hierros del margen y asimismo echó junto con ellos el dicho (borrado) Luyano un macho tordillo y los dejaron (borrado) cuatro bestias juntas aquella noche en la sabana y luego el dicho Domingo de Ramos por la mañana las fueron a buscar y no las pudieron hallar ni al dicho indio Baltazar Vásquez por ser como era indio conocido forastero y que tenía un carillo hinchado y así sospecharon que el las había hurtado y andándolas a buscar aquel día y otros de la semana santa y el martes santo les dijeron Tomás Sánchez *tequitlato* y Francisco Pérez indios conocidos suyos del pueblo de Texupan como viniendo ellos de una estancia de San Miguel sujeta de Coixtlahuaca habían encontrado al dicho Baltazar Vásquez con otro indio que las llevaban los dichos machos y caballos por lo cual aunque hicieron diligencias para les hallar al dicho indio Baltazar Vásquez no han sido poderosos a hallarlo hasta que el Domingo pasado que se contaron siete días deste presente mes de octubre le vieron en el dicho pueblo de Tamazulapan en ser visto de un español arriero que traía bienes para vender y así dieron noticia a los alcaldes y lo prendieron y fueron al dicho pueblo de Texupan por los indios que le encontraron cuando llevaba los dichos machos y caballos hurtados para que conociera el dicho Baltazar López<sup>834</sup> los cuales dijeron que si por lo cual los dichos alcaldes del dicho su pueblo de Tamazulapan lo envían preso ante el dicho teniente. (T.P, 05/54, folios 2r-3r)

---

<sup>834</sup> Vásquez ? Erreur du notaire ?

*La seconde déclaration des plaignants, datée du 17 octobre 1601, n'éclaire pas à proprement parlé le vol des chevaux pendant le dimanche des Rameaux mais elle revient sur les événements antérieurs qui remontaient au Carême :*

« Francisco Luyano Miguel Pérez [López<sup>835</sup>] querellantes en la causa de querella que tenemos dada contra Baltasar Vásquez indio naborio en razón de nos haber hurtado tres machos y un caballo respondiendo a un escrito que la parte del susodicho presentó en respuesta de nuestra causa (de)cían dijimos que lo dicho y alegado por el dicho Baltasar Vásquez y lo contenido en su confesión es falso y contra la verdad y la dicha nuestra querella es verdadera y lo probado y averiguado contra el suso dicho por que el suso dicho delincuente cuando dice que vino de la ciudad de los Ángeles y estuvo en nuestro pueblo de Tamazulapan por la cuaresma pasada y al principio della es así que vino al dicho pueblo y fue consigo a un solo indio que llamaba don Pablo a quién decía servía y entonces vinieron de hacía la ciudad de Oaxaca y no de la de los Ángeles y trajeron con tres machos y diciendo ser suyos los vendieron el uno dellos a mí el dicho Miguel López de color bermejo que al presente tengo en mi poder y otro vendió a un indio de la estancia de San Andrés sujeta a esta cabecera de Teposcolula y el otro a un indio de la estancia de San Juan sujeta de la cabecera de Texupan y es dinero que dellos hicieron lo [illisible] la tierra en el tianguis deste pueblo de Teposcolula con la cual se fueron hacía Oaxaca donde decían eran naturales u al cabo de tres semanas poco más o menos por semana de ramos tornaron a volver el dicho Baltazar Vásquez y el dicho don Pablo indio que decía ser su amo y trajeron dos caballos muy flacos que venían y otro macho que vendieron en el dicho nuestro pueblo de Tamazulapan que se llama Gaspar y los dos caballos castaños trocaron a Juan de Ayala por un caballo rucio indio del dicho pueblo de Tamazulapan en cuya casa posaban y estuvieron has(ta) que el dicho sábado de ramos casi a media noche se fueron que es cuando nos faltó y llevaron hurtados los dichos nuestros tres machos y caballos rucio y se dejaron el dicho caballo rucio que habían trocado por los dos caballos castaño sin que vinieron en poder del dicho indio Juan de Ayala que pedimos y suplicamos a Vuestra Merced que para prueba y averiguación demuestra mucha verdad se le mande apremie al dicho Juan de Ayala (...) que los dichos Baltazar Vásquez y el indio que dicen llamarse don Pablo son ladrones públicos y deben de tener por trato y oficio hurtar mulas caballos en la provincia de Oaxaca de la Zapoteca y venir los a vender a la Mixteca y desta Mixteca hurtar bestias y

---

<sup>835</sup> Erreur du notaire.

llevarlas a vender a la dicha provincia Zapoteca como debieron de hacer con nuestros tres machos y caballo rucio por todo lo cual...». (T.P, 05/54, folios 11r-11v)

*La confession de Baltazar Vásquez, datée du 15 octobre 1601 dévoilait une version des faits toute différente :*

« Primeramente le fue preguntado a este confesante como se llama y de adonde es natural y que edad y oficio tiene dijo que se llama Baltazar Vasquez y que es indio natural de teutilan de la provincia de Oaxaca natural zapoteco aunque está ladino como es en lengua mexicana y que es casado en el dicho pueblo y que el oficio que tiene es arriero y así está en servicio de Juan Bautista español arriero en servicio estaba y está cuando lo prendieron y que es de edad de treinta y cinco años poco más o menos.

Fuele preguntado a este confesante si es verdad que el sábado de ramos antes de las semana santa pasada deste presente años de 1601 él y otro indio de Tamazulapan donde al presente le prendieron y si luego el domingo de ramos siguiente se fue del dicho pueblo y no ha vuelto a él en todo ese tiempo hasta que ahora el domingo próximo pasado hoy a nueve días le prendieron que lo diga, dijo que lo que pasa es que el miércoles de cenizas estuvo este confesante en la ciudad de los Ángeles que llaman la puebla y de semanas corridas de cuaresma paso por el dicho pueblo de Tamazulapan él y otros tres compañeros que el uno era su hermano que servía a un español llamado Alabes y otro indio llamado don Juan de la estancia de Jojocotlan sujeto a la villa de Cuilapan del estado del marqués del valle y otro llamado Sebastián natural de Yanhuatlán y estuvieron una noche en el dicho pueblo de Tamazulapan y por la mañana se fueron todos hacía Oaxa(ca) donde es natural como referido tiene.

Fue le preguntado a este confesante si – llegó al dicho pueblo de Tamazulapan con los dichos tres compañeros si venían con alguna recua y en que vinieron caballeros dijo este confesante que cuando llegó al dicho pueblo de Tamazulapan no venía con recua ninguna que había tres años y más que estaba en la puebla y más de dos que servía al dicho su amo con quién viene Juan Bautista vecino de Tepeji de la Seda y que venía en un caballo castaño del dicho su amo y su hermano en una morcillo de su amo Alabes y el dicho Juan de Jojocotlan y el indio de Yanhuatlán venían a preso y respondió a esta pregunta.

Fue le preguntado a este confesante si es verdad que el dicho Domingo de Ramos llevaron hurtados este confesante y uno de los dichos sus compañeros tres

machos casi pardos y uno tordillo y un caballo rucio y les toparon con ellos el dicho Domingo de ramos ya bien tarde a delante del pueblo de Coixtlahuaca como tres o cuatro leguas y adonde les llevaron y como se llamaba el indio que iba con este confesante que iba caballero en el dicho caballo rucio que lo diga; dijo que niega la dicha pregunta ». (T.P, 05/54, folios 6r-7r)

#### A-VIII-5

Comment Miguel Sánchez se fit dérober son cheval, novembre 1605.

*Déclaration de Diego Ruíz, un Espagnol résident à Mexico âgé de trente ans. Il ne signa pas. Miguel Sánchez était un Indien de Tlaxiaco.*

« Dijo que este testigo conoció al dicho Lorenzo de Aguilar contenido en la dicha querella de treinta días a esta parte que es el tiempo que aquel susodicho y este testigo se vieron en la estancia de Santo Tomás (¿) en la costa del Mar del Sur de donde vinieron juntos hasta el pueblo de Tlaxiaco donde llegaron podía haber veinte días y por venir este testigo enfermo hizo alto en el dicho pueblo donde el dicho Miguel Sánchez los hospedó y dio de comer y cenar y estando en el dicho pueblo el dicho Lorenzo de Aguilar pedía muchas veces al dicho Miguel Sánchez un caballo bayo cebruno cuatralbo del hierro contenido en el margen de la querella y diciendo era hombre de a caballo y que lo quería pasear y el dicho Miguel Sánchez se lo dio para que subiese en el, lo cual habiéndolo paseado dijo el dicho Lorenzo de Aguilar que era lindo caballo y que valía doscientos pesos y este testigo lo oyó – con otros españoles y los religiosos del dicho pueblo y podrá haber tiempo de doce días que queriéndose venir este testigo a este pueblo de Teposcolula dijo el dicho Lorenzo de Aguilar que trajese sus caballos para el dicho efecto que los tenían en el campo y para buscarlos el dicho Lorenzo de Aguilar se llegó al dicho Miguel Sánchez a pedirle un caballo prestado y el dicho Miguel Sánchez, vio este testigo, que se iba a oír misa y le dijo que tomase uno de los dos caballos que tenía en su caballería y así vio este testigo que el dicho Lorenzo de Aguilar fue y tomo el dicho caballo bayo contenido en la dicha querella y lo ensillo y subiendo en él se fue en busca de los dichos caballos y nunca más volvió y ha oído decir este testigo a algunas personas que lo vieron aquel mismo día al dicho Lorenzo de Aguilar en el pueblo de Mistepeque el cual iba en otro caballo y llevaba el dicho caballo bayo cebruno contenido en esta causa rabiado – y que el dicho Miguel Sánchez tuvo carta dello y aunque el susodicho ha hecho diligencias no lo ha podido alcanzar ni saber que viaje lleva y que el dicho Lorenzo de Aguilar dijo a este testigo que era vecino de la ciudad de los Ángeles ». (T.P, 07/25, folios 2r-2v)



#### A-VIII-6

Le périple de Francisco Hernandez et Diego Mejia, 1608

##### *La confession de Francisco Hernández :*

« Viniendo del pueblo de Tlacoahuaya junto a Oaxaca donde tiene a un hermano suyo en una hacienda de don Domingo de Palma cacique del dicho pueblo para él de Izucar adonde iba a ver a su madre se juntó con el dicho Diego Mejía el cual y este confesante traían un mismo viaje viniendo por los pueblos que llaman los aves que es estancia de Yanhuatlán que están en el mismo camino donde al dicho Diego Mejía se le cansó el caballo en que venía y el susodicho por no venir a pie estando allí cerca un caballo de color castaño oscuro atado con una soga larga fue y lo desató para venirse en él y en lugar del dicho caballo que tomó dejó el dicho Diego Mejía el que se le cansó que era un caballo castaño en el mismo lugar que había tomado el otro, y se vinieron a hacer noche al pueblo de Etlantongo y asimismo llegaron allí las bestias en que este confesante y el dicho Diego traían casi fatigados y porque no les hiciese falta cogió este confesante otro día de la sabana del dicho pueblo un caballo castaño y el dicho Diego otro caballo overo y pasaron por el pueblo de Yanhuatlán donde cogieron otro caballo rocillo de la sabana de él con intento de llevar caballos en que poder ir a su viaje y volverse en ellos y a la vuelta dejarlos donde los habían tomado y llegando al pueblo de Tejupan en la sabana del vieron un caballo de color castaño dosalbo y también lo cogieron y pasando hacía el pueblo de Santiago Tiñuhu habiendo llegado muy noche a una sabana junto a él durmieron allí y madrugando como a las tres horas de la mañana otro día después de la pascua de reyes pasando por el dicho pueblo de Santiago llevando arreando cuatro caballos salieron a ellos cinco indios alguaciles y los prendieron y trajeron al pueblo de Tamazulapan donde a la sazón estaba el dicho alcalde mayor y de allí los trajeron a la cárcel pública deste dicho pueblo donde al presente están presos » (T.P, 08/10: f. 2v, 3r)

##### *La confession de Diego Mejía :*

« Saliendo del pueblo de Tlacoahuaya junto a la ciudad de Oaxaca se topó con Francisco Hernández mozo español y que trabó amistad con él y como supo que venía hacía Izucar y que un hermano de él suso dicho estaba en una hacienda del cacique del

pueblo de Tlacoahuaya y que él iba para volver este confesante y él se concertaron de hacer el dicho viaje y que volverían a la dicha hacienda juntos con intento de estar en la dicha hacienda y viniendo juntos y con esta determinación llegaron este confesante y el dicho Francisco Hernández a los pueblos que llaman los ache que es junto al pueblo de Nochistlan donde a este confesante se le cansó su caballo castaño que tira alazán que no podía dar un paso y vio estar un caballo castaño oscuro atado con una soga larga en la sabana junto al camino y este confesante fue y lo desató y tomó y dejó el caballo que se le había cansado en su lugar y subiendo en él se vinieron al pueblo de Etlantongo donde les pareció a este confesante y al dicho Francisco Hernández de que para hacer presto su viaje porque también traía su cabalgadura fatigada cogiesen otros de aquel pueblo y así saliendo del cogieron dos caballos el uno castaño y el otro morcillo de la sabana este confesante y el dicho Francisco Hernández y se fueron hacía el pueblo de Yanhuitlán y pareciéndoles bien de talle un caballo de color rocillo de la casta y hierro de Zarate lo cogieron también y pasaron para el pueblo de Tejupan donde asimismo cogieron otro caballo castaño tresalbo y pasaron a dormir junto al pueblo de Santiago Tiñuhu y pararon en la sabana donde durmieron hasta que como a las tres de la mañana otro día después de la pasque de reyes partieron de él dicho presto y pasando por el dicho pueblo de Santiago Tiñuhu los prendieron cinco indios y alguaciles y los llevaron a este confesante y al dicho Francisco Hernández...» (T.P, 08/10, folios 4r-4v)

## A-X-1

### Le cerf dans le Codex de Florence

Fray Bernardino de Sahagún, Historia general de Nueva España

Libro undécimo, de las propiedades de los animales, aves, peces, árboles, yerbas,  
flores, metales y piedras, y de las colores

#### Capítulo I : De los animales

Párrafo sexto, de los ciervos y de diversas maneras de perros que estos naturales criaban

Hay ciervos en esta tierra, de muchas maneras. Viven en las montañas. Son altos de cuerpo. Tienen las piernas largas y bien hechas. Son de gran cuerpo, y gruesos. Tienen barriga. Tienen el pescuezo largo y el hucico largo y delgado. Y tienen las orejas largas y agudas y cóncavas. Tienen el hucico tierno y grasiento. Tiene las unas hendidas. Tienen pescuños. Son gruesos de la parte trasera. Tiene la cola corta, ancha. Son de comer. Tiene carne sabrosa. Son de color ceniciento. En naciendo, luego se levanta y anda como los corderos y potricos. Es muy ligero. Come maíz en yerba, y frisoles, y hoja de frisoles, y pace las yerbas y las hojas de los árboles, y come madero pudrido, y los gusanos que nacen de los maderos. Come heno y hojas de arbustos.

Los ciervos machos tienen cuernos de color de madero seco y blanquecino. Tiene los cuernos llenos de gajos. Muda los cuernos, metiéndolos en una horcada de árbol para despedirse dellos; tira hacia atrás y déxalos en el árbol: desta manera arranca los cuernos de su cabeza y vuélvese mozo o muchacho.

La cierva no tiene cuernos. Cuando es chiquillo, el ciervo o cierva es pintado de unas pintas blancas, espesas por todo el cuerpo.

El *temázatl* es cabra montesas.

Hay ciervo blanco. Dicen que éste es rey de los ciervos. Raramente parece. Júntanse a él los otros ciervos. El pelo no lo tiene del todo blanco, sino blanquecino oscuro y no muy blando.

Hay otra manera de ciervos que llaman *tlamacazcamázatl*. Es largo y alto, y la cara tiene manchada alrededor de los ojos, negro; y abaxo de los ojos tiene una veta de blanco que atraviesa por todo los hucicos.

Injc chiquacen parrafo: intechpa tlatoa in manenēque, in juhqui iehoatl Maçatl: yoã in oc cequjntin, çan no iuhque: njmãn iehoantin in chichime, in qujnnemjtiaia ie vecauh.

#### Maçatl:

No yoan itoca Acaxoch quauhtlamaçatl, quauhtla chane, quauhcholtic, teteponmemecatic, teteponcocoztic: tlaque, tlactomaoac hite, cuitlatomactic, quechviac, temmetlapiltic, tempitzaoac, tempitzaton, nacazviviatic, nacazvivitztic, nacazcôcopichtic: iacatzolchiac, iacatzolchiaoac, chochole in jjzti, itoca chôcholli, tzintopoltic, tzintopantic, cujtlapiltetepontic, velic, haviac, qualonj in jtomjo nexeoac.

Auh injc tlacati: çan njman moquetztivetzi, iuhqujn ichcatl ic tlacati, iuhqujn cavallo: tzomoctic, tzicujctic.

In jtlaqual: tonacaiutl, tlaolli, cintli, elotl, etl, eçoquilitl: yoãn in quauhcellotl, yoan quappalã, yoan quauhocuilin, yoan eloçacatl yoan tlacoxivtl.

In maçatl quaquave: ca oqujchtli, quaquauhtiticectic, quaquãmatzoltic. In olatziuh iquaquauh, moquaquauhtlaça: quãmaxac caquja, in jquaquauh: njman tzintlacça, vncã qujquappoztequj in jquaquauh: ic qujpilqujxtituih.

In maçatl: in amo quaquave, ca ciotl: in oc piltontli, in maçaconetl: cujcujlctic, iztacacujcujlctic, iuhquin temaçatl.

#### Iztac maçatl:

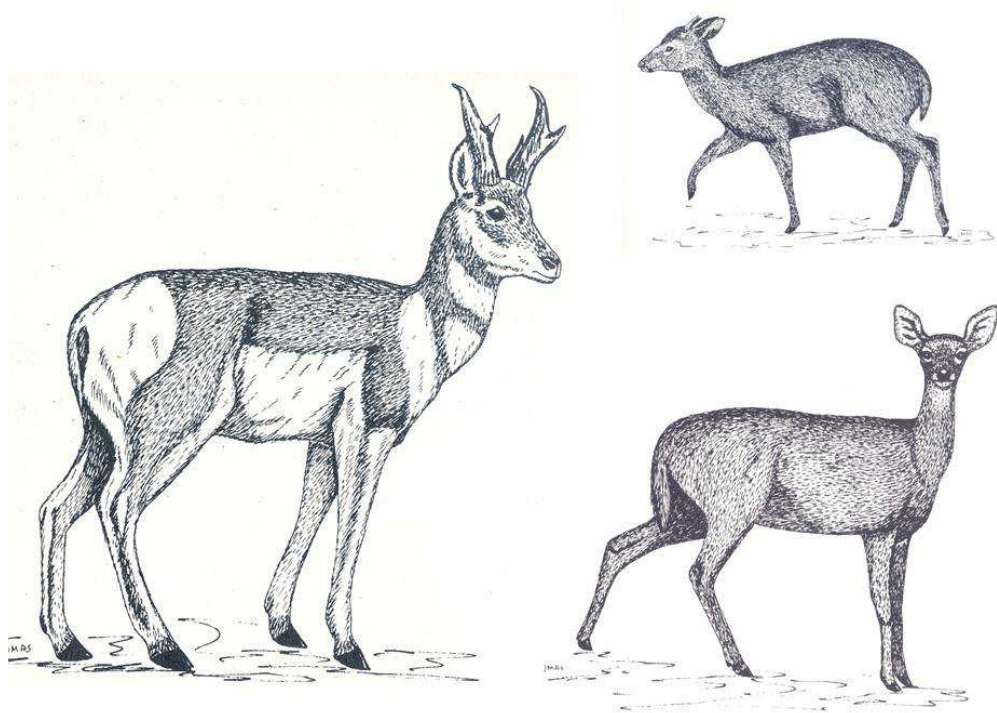
qujl intlatocauh in mamaça, çan tlaçonemj: cololhujtinemj in mamaça: amo nelly in ma vel ichcatlapochintic: çan ticeoac, nexiaiactic.

#### Tlamacazcamaçatl:

Vel veiac vel quauhtic: mjhichiuh, mjhixtetlilcomolo, no nexeoac.

## A-X-2

### Les cervidés en Amérique du Nord



*Antilocapra americana* (à gauche)

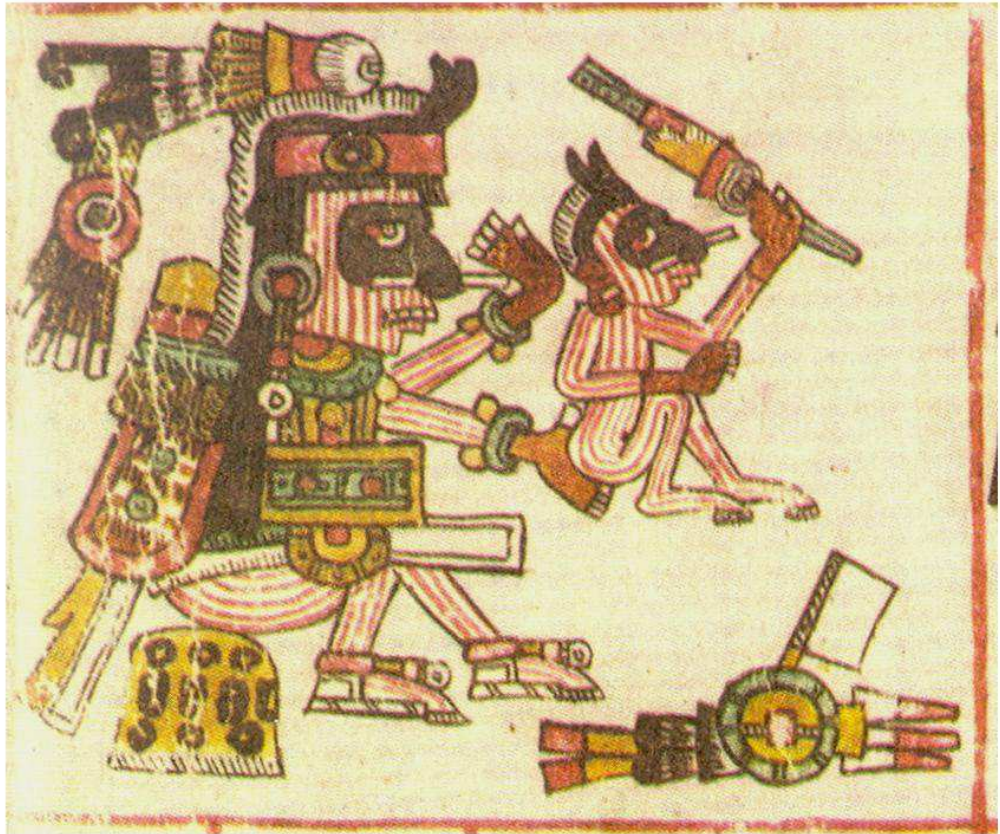
*Odocoileus virginianus* (en bas à droite)

*Mazama americana* (en haut à gauche)

Aranda Sánchez : 1981, 125, 129, 131.

**A-X-3**

Représentation de Mixcoátl, le dieu « serpent de nuages », *Codex Borgia*, folio. 15



**A-X-4**

Sacrifice de cerf par capture du coeur, *Codex Nuttall*, folio. 44



# A-XI-1

Tableau des sources iconographiques

Source	Date	Lieux	Type	Chevaux	Archives
documents datés					
<i>Relation de Michoacán</i>	1544	Michoacán	I.R	cheval du conquérant	El Escorial, Madrid
<i>Lienzo de Tlaxcala</i>	vers 1550, copie	Tlaxcala	H	chevaux de la Conquête	BNAH, Mexico
<i>Lienzo de Coacoatzintla</i>	vers 1555, copie?	Veracruz	H-C	cheval des juges	AGN, Mexico
<i>Carte de Santa Cruz</i>		Mexico	C	cheval des juges	Bibliothèque de l'université de Upsala, Suède
<i>Codex Sierra</i>	1550-1564	Texupan, Mixtèque	E	cheval colonial	Academia de Bellas Artes de Puebla
<i>Codex Telleriano-Remensis</i>	1562	Vallée de Mexico	A	cheval du conquérant	B.NF, Paris
<i>Codex de Tlatelolco</i>	1565	Tlatelolco	A	cheval du conquérant	BNAH, Mexico
<i>Codex Osuna</i>	1565	Mexico	E-H	cheval du conquérant, cheval des juges	Biblioteca Nacional, Madrid
Peinture murale Tecamachalco	1565	Puebla	P.M	chevaux de l'Apocalypse	ex couvent franciscain de Tecamachalco
Plan urbain de Quéréndaro	1567	Michoacán	P.U	cheval colonial	AGN, Mexico
Manuscrit de Zinapécuaro	1567	Michoacán	P.U	cheval colonial	AGN, Mexico
<i>Codex de Florence</i>	1550-1570	Tlatelolco	C.H	chevaux de la Conquête	Biblioteca Medicea Laurenziana, Florence
<i>Codex Aubin</i>	1576	Vallée de Mexico	A	cheval du conquérant	BNF, Paris
Plan et inventaire de biens de Xochimilco	1575-1576, copie?	Vallée de Mexico	E	cheval colonial	BNF, Paris
<i>Codex Durán</i>	1580	Mexico	I.R	cheval du conquérant	Biblioteca Nacional, Madrid
Peinture murale Puebla	1580	Puebla	P.M	sibylles	La maison du doyen, Puebla
Carte de Macuilsuchitl	1580	Oaxaca	C	cheval colonial	Biblioteca de la Real Academia de la Historia, Madrid
<i>Relation Géographique de Tlaxcala</i>	1584	Tlaxcala	C.H	chevaux de la Conquête	Glasgow University Library, Gasgow
<i>Lienzo de Huamantla</i>	1585	Puebla	H.C	cheval du conquérant	BNAH, Mexico



Peinture murale Ixmiuilpan	vers 1587	nord Mexico	P.M	centaure	Ixmiquilpan, Hidalgo
<i>Codex Azcatitlán</i>	fin XVIe	Vallée de Mexico	A	cheval du conquérant, cheval colonial	BNF, Paris
<i>Codex Ramírez</i>	fin XVIe	Vallée de Mexico	I.R	ange équestre	BNAH, Mexico
Documents non datés avec précision					
<i>Lienzo de Coixtlahuaca</i>	seconde moitié du XVIe siècle	Mixtèque	H.C	cheval des juges	BNAH, Mexico
<i>Codex Baranda</i>		Mixtèque	A	cheval du conquérant	BNAH, Mexico
<i>Codex en Croix</i>		Mexico	A	cheval du conquérant	BNF, Paris
<i>Codex Lucas Alemán</i>		Vallée de Mexico ?	E	cheval colonial	BNAH, Mexico ?
<i>Lienzo de Sevina</i>		Michoacán	C	cheval du conquérant	BNAH, Mexico
<i>Lienzo de Quauhquechollac</i>		Puebla	H-C	cheval du conquérant	BNAH, Mexico
<i>Lienzo de Quiotepec y Ciucatlan</i>		Mixtèque	H-C	cheval du conquérant	BNAH, Mexico
<i>Lienzo de Carapan</i>		Michoacán	H-C	cheval du conquérant	Museo regional, Morelia
<i>Lienzo de Pátzcuaro</i>		Michoacán	H-C	cheval du conquérant	collection privée
<i>Lienzo de San Lucas Yateo</i>		Oaxaca	H-C	cheval du conquérant	BNAH, Mexico
<i>Annales de Tula</i>		Mexico	A	cheval du conquérant	?

I.R : illustrations de *relations* ; H-C : document historique et cartographique ; C : document cartographique ; E : document économique ; A : annales ; C.H : chronique historique ; P.M : peinture murale ; P.U : plan urbain.

## A-XI-2

Diego Muñoz Camargo sur les chevaux de la Conquête

« Traen grandes animales, y bestias fieras y dragones, para que se coman y traguen las gentes ; dondequiera que pisan y huellan, tiembla la tierra y se va hundiendo. Tráenlos con hierros atraillados en las bocas, y tan domésticos que los gobiernan como quieren, y andan encima dellos, y los corren y hacen cosas espantosas ; tráenlos calzados de hierro. Finalmente es una gente que en el mundo no se han visto ; por donde colegimos que es llegada la fin del mundo ». (Muñoz Camargo : 2000, 106)

« Luego a los principios, en el pueblo y lugar de Tecoztzinco, entendían los naturales que el caballo y el hombre que iba encima era todo de una pieza, como los centauros u otra cosa monstruosa, ansí, daban ración, a los caballos, de gallinas, entendiendo que se sustentaban de pan y carne. El cual engaño duró muy poco, porque luego entendieron que eran animales irracionales y que se sustentaban de yerbas ; aunque también estuvieron mucho tiempo en opinión de que eran animales fieros que se comían las gentes, por cuya causa los hombres blancos les echaban frenos en las bocas y los traían con traíllas de hierro. Y, cuando acaso algún caballo traía la boca ensangrentada, decían que se había comido a algún hombre ; por manera, que sospechaban que eran de tanto entendimiento, que los mandaban los dioses para lo que hubiesen de hacer. Y, cuando relinchaban, decían que pedían de comer, y que se lo diesen, no se enojasen. Y, desta manera, procuraban de tener contentos a los caballos en darles de comer y de beber muy cumplidamente ». (Muñoz Camargo : 2000, 241)

## A-C-1

### Le cheval anglais de Thomas Gage

« Ce port de Tehuantepec est le meilleur de tous les ports du pays pour la pêche, de sorte que nous rencontrions quelquefois dans le chemin quatre-vingts ou cent mulets tous chargés de poissons salés pour Oaxaca, la ville des Anges, et Mexico (...) Ce qui n'empêche pourtant pas que cette campagne ne soit pleine de bétail, de chevaux et de cavalles, dont les uns sont sauvages, et les autres domestiques. Nous passâmes au travers de cette campagne déserte avec beaucoup de peine ; et j'y pensais finir ma vie : car le second jour faisant notre possible pour arriver à quelque bourgade, et mes compagnons étant bien devant moi, s'imaginant que je suivais se hâtaient le plus qu'ils pouvaient d'arriver au bourg, parce que la nuit s'approchait ; mais mon cheval commença de faire le rétif, et ne voulut plus marcher tant il était fatigué, et voulait à tout moment s'abattre sous moi et se coucher à terre.

Comme je croyais que le bourg ne devait pas être fort loin de là, je mis pies à terre pour marcher à pied et conduire mon cheval par la bride ; mais il ne voulut jamais faire un pas au-delà, et se coucha contre terre sans se vouloir relever.

Je me trouvai lors bien embarrassé ; car je voyais que si je m'hasardais d'aller tout seul chercher le bourg et laisser là mon cheval tout sellé, je courais risque de me perdre et lui aussi, et qu'encore que je fusse assez heureux pour rencontrer le bourg, lors que le lendemain matin je reviendrais pour chercher mon cheval, cette plaine était si vaste et si spacieuse qu'il me serait impossible de le trouver quelque peine que je prisse pour cela, parce qu'il n'y avait ni arbre ni arbrisseau pour l'attacher ou pour reconnaître le lieu à plus d'un mille de là.

Cela me fit résoudre à coucher dans ce désert avec mon cheval, et prendre garde seulement qu'il ne se perdit durant la nuit, en attendant que le jour fût venu, et que mes amis m'eussent envoyé chercher et savoir ce que j'étais devenu ; ce qu'ils ne firent pourtant pas ce jour-là, parce qu'ils croyaient que j'avais pris mon chemin vers un autre bourg qui n'est pas bien loin de là, où ils m'envoyèrent chercher le lendemain au matin.

Après avoir choisi un lieu commode pour me coucher sans souper sur la terre au milieu de cette campagne, je pris la selle de mon cheval pour me servir de chevet et le laissai paître à son aise, n'étant pas peu consolé de voir qu'il reprenait ses forces en mangeant, et que je pouvais espérer que par ce moyen-là il pourrait bien faire encore dix ou douze lieues le lendemain.

Il n'y avait pas une heure que je m'étais couché sans dormir, ayant toujours l'œil sur mon cheval, de peur qu'il s'égarât, que j'ouïs un si grand bruit de hurlements et d'aboiements, qu'on eût dit que c'était une troupe de chiens qui étaient venus dans ce désert pour se repaître de la carcasse de quelque cheval ou de quelque mulet.

Au commencement ce bruit semblait être assez éloigné ; mais plus j'y donnais d'attention et plus il semblait s'approcher de moi ; alors je remarquai que ça ne pouvait être des chiens, parce que j'entendais certaines voix confuses comme si c'était des hommes mêlés avec des bêtes sauvages.

Cette aventure fâcheuse, mais principalement à un homme qui se voyait tout seul au milieu d'un désert, me fit dresser les cheveux en la tête, et me remplit le cœur d'une si forte appréhension, que tout pantelant je me trouvai le corps couvert d'une sueur froide et mortelle n'attendant que la mort à tout moment.

Ne sachant donc ce que ce pouvait être, parfois je m'imaginai qu'il fallait que ce fussent des sorciers, des démons, ou des Indiens transfigurés en forme de bêtes comme ils font quelquefois, ou bien des bêtes sauvages ; de sorte que n'attendant que la mort des uns ou des autres, je recommandai mon âme à Dieu, pendant que je m'attendais à tout moment que mon corps devint la proie de quelque de ces bêtes féroces, ou de la rage de ce lion rugissant dont parle l'apôtre, qui cherche par tout de quoi dévorer.

Je ne trouvais point de sûreté à m'enfuir, ne croyant pas pouvoir éviter la mort de quelque côté que je me tournasse, de sorte que trouvant que le plus sûr pour moi était de demeurer au lieu où j'étais, comme il parut à la fin, sur la minuit ce bruit ayant cessé tout à coup je m'endormis peu à peu, et comme j'étais fatigué et de travail et de chagrin le sommeil ne me quitta qu'à la pointe du jour.

Comme je fus éveillé je louai Dieu, de ce qu'il m'avait délivré du péril où je m'étais trouvé pendant la nuit, et sellai mon cheval qui ne s'était pas fort éloigné du lieu où je l'avais laissé le soir auparavant, et montai dessus dans le dessein de sortir bien vite de ce désert, pour aller rencontrer mes compagnons et leur raconter ce qui m'étais arrivé

(...) Je suivis ce chemin là, et environ à deux cents cinquante pas je fus obligé de mettre pied à terre, et de mener mon cheval par la bride, mais comme j'étais en peine de me voir à pied et de ne savoir point le chemin, j'aperçus par bonheur une cabane d'un côté du chemin, et un homme à cheval de l'autre qui s'en vint à moi ; c'était un Indien de cette maison là qui était une ferme appartenant à un riche Indien Gouverneur d'un

prochain bourg : je lui demandai s'il y avait encore bien loin jusque au bourg d'Estepeque ; il me répondit en me montrant les arbres, qu'il était un peu au-delà, mais je ne le pouvais voir que je n'en fusse tout proche.

Cette heureuse rencontre m'ayant tout consolé, je montai derechef à cheval et piquai vivement jusqu'au arbres que j'avais vus, où mon cheval s'arrêta derechef et ne voulu jamais passer plus outre.

Voyant que je ne le pouvais pas faire passer plus avant, je lui ôtai sa selle que je cachai derrière un arbrisseau, et le laissai à sa liberté sans craindre qu'on me le dérobat.

Je m'en allais à pieds au bourg qui n'était qu'à cinq cents pas de là, où je trouvai mes trois compagnons qui m'attendaient, ayant été extrêmement en peine de moi, ne sachant ce que j'étais devenu après m'avoir envoyé chercher dans un autre bourg tout proche, ne s'étant jamais pu imaginer que j'eusse couché dans ce désert.

Lorsque je leur racontai les hurlements et les cris que j'avais ouï durant la nuit, les Indiens me dirent qu'ils avaient accoutumé de les entendre presque toutes les nuits, et que c'était des loups et des tigres dont ils n'avaient point de peur ; mais que souvent ils les rencontraient sur leur chemin, et les faisaient fuir facilement en criant ou leur montrant un bâton ; qui n'étaient dangereux que pour leur volaille, leurs poulains, leurs veaux, et leurs chevreaux.

Quelques heures après je retournai avec un Indien pour quérir ma selle et mon cheval Mexicain, qui était si fatigué qu'il n'en pouvait plus, que je vendis dans ce bourg, et en louai un autre pour aller à Ecatepeque, où nous fûmes tous quatre de compagnie, mes compagnons et moi ». (Gage : 1979, 100-108)

# Archives

## **Archivo General de la Nación (AGN)**

- Congregaciones 1
- Civil 714, tomo 1
- General de Parte 1, 1575-1577
- General de Parte 2, 1579-1581
- General de Parte 4, 1590-1591
- General de Parte 5, 1599-1601
- Indios 2, 1582-1583
- Indios 4, 1589-1591
- Indios 3, 1590-1591
- Indios 5, 1590-1591
- Indios 6, 1591-1597
- Inquisición 18, 1563
- Ordenanzas 1
- Ordenanzas 2
- Reales Cédulas 1, duplicado
- Reales Cédulas 3, duplicado
- Tierras 87, exp. 3, « Cacicazgo e inventarios de sus bienes ».

## **Archivo histórico de la ciudad de Pátzcuaro (AHCP)**

- Caja 2 bis
- Caja 3

- Caja 3 bis
- Caja 4
- Caja 5

### **Biblioteca del Museo Nacional de Antropología e historia (BNAH)**

- Serie Michoacán, rollo 1
- Serie Michoacán, rollo 2
- Serie Michoacán, rollo 3
- Serie Michoacán, rollo 4
  
- Códice Baranda
- Códice Conquista
- Códice Quiotepec y Cuicatlan
- Códice Tepectipac
- Lienzo Coixtlahuaca
- Lienzo de Sevina
- Lienzo de San Lucas Mateo

### **Archivo histórico del poder judicial, Oaxaca**

- T.P : sección criminal
- T.C : sección civil

### **Archivo histórico diocesano de San Cristóbal de las Casas**

- Comitán 1760-1786, « Libro de hierras anuales de haciendas ».

## Dictionnaires et grammaires

Carochi, Horacio

1983 *Arte de la lengua mexicana : con la declaracion de los adverbios della (1645)*, con un estudio introductorio de Miguel León-Portilla. México, UNAM.

Centre National de Ressources Textuelles et Lexicale

[www.cnrtl.fr](http://www.cnrtl.fr)

*Diccionarion Porrúa*

1976 *Diccionarion Porrúa*, México, Porrúa.

Favier, Jean

1993 *Dictionnaire de la France médiévale*. Paris, Fayard.

Frankle Hecht, Eleonor

1998 *Diccionario Hak'xub'al-Kastiya español-Jacalteko*. México, Potrerillos.

García Icazbalceta, Joaquín

1899 *Vocabulario de mexicanismos : comprobado con ejemplos y comparado con los de otros países hispano-americanos : propónense además algunas adiciones y enmiendas a la última edición (12ª) del diccionario de la Academia/ por Joaquín García Icazbalceta; obra postuma publicada por su hijo Luís García Pimentel*. México, Tip. Y Lit. La Europea, de J. Aguilar Vera.

Gilberti, Maturino

1997 *Vocabulario en lengua de Mechuacan*, transcripción paleográfica Agustín Jacinto Zavala. Zamora, El Colegio de Michoacan, Fideicomiso Teixidor.

Molina, Alonso de

1977 *Vocabulario en lengua castellana y mexicana, mexicana y castellana*, con un estudio preliminar de Miguel León-Portilla. México, Porrúa.

Pío Pérez, Juan



1866-1877 *Diccionario de la lengua maya*. Mérida de Yucatán, Imprenta literaria de Juan F. Molina Solís.

Real Academia Española

1963 *Diccionario de autoridades*. Madrid, Ed. Gredos.

2001 *Diccionario de la lengua española*. Madrid, Real Academia Española, Vigésima Edición.

Siméon, René

1977 *Diccionario de la lengua náhuatl o mexicana*. México, Siglo veintiuno.

Sullivan, Thelma D.

1988 *Compendio de la Gramática Náhuatl*. México, UNAM.

## Sources imprimées

Acosta, Joseph de

1998 *Historia natural y moral de las Indias*. Madrid, Ediciones de cultura hispánica.

Acuña, René

1984 *Relaciones Geográficas del siglo XVI. Antequera*. México, UNAM, Instituto de Investigaciones Antropológicas.

Aguilera García, Maria del Carmen

197? *Códice de Huamantla*, estudio iconográfico, cartográfico e histórico de Carmen Aguilera. Tlaxcala, Instituto Tlaxcalteca de la Cultura.

Alcala, Jerónimo de

2000 *Relación de las ceremonias y ritos y población y gobernación de los indios de la provincia de Michoacán*. México, El Colegio de Michoacán.

Alva Ixtlilxóchitl, Fernando de

1975 *Obras históricas*. México, UNAM, Instituto de Investigaciones Históricas.

Alvarado Tezozomoc, Hernando

1975 *Crónica mexicayotl*. México, UNAM.

1987 *Crónica Mexicana*. México, Porrúa.

*Anales de Tlatelolco*

2004 paleografía y traducción Rafael Tena. México, Conaculta, Dirección General de Publicaciones.

Anders, Ferdinand

1994 *El libro de Tezcatlipoca, Señor del tiempo, libro explicativo del llamado código Fejérvary-Mayer*, introducción y explicación Ferdinand Anders, Maarten Jansen, Gabina Aurora Pérez Jiménez. Austria, Akademische Druck und Verlagsanstalt. México, Fondo de Cultura Económica.

Anders, Ferdinand, Cansen, M., Reyes García, Luís

1993 *Los templos del cielo y de la oscuridad, oráculos y liturgia, libro explicativo del llamado Códice Borgia*. México, Sociedad Estatal Quinto Centenario, Fondo de Cultura Económica, Akademische Druck und verlagsanstalt.

Anderson, Arthur J. O., Berdan Frances, Lockhart, James

1976 *Beyond the codices, the nahua view of Colonial Mexico*. Berkeley and Los Angeles, University of California Press.

Arenas, Pedro de

1982 *Vocabulario, manual de las lenguas castellana y mexicana : edición facsimilar de la publicada por Henrico Martínez en la Ciudad de México*. México, UNAM, Instituto de Investigaciones Filológicas, Instituto de Investigaciones Históricas.

Barlow, R. H., Smisor, Georg T.

1943 *Nombre de Dios, Durango: two documents in náhuatl concerning its fondation: memorial of the Indians concerning thier services, c. 1563; agreement of the Mexicans and Michoacanos, 1585*, edited and translated with notes and appendices by R. H. Barlow and Georg T. Smisor. Sacramento, California, The House of Tlaloc.

Baudot, Georges, Todorov, Tzvetan

1983 *Récits aztèques de la Conquête*. Paris, Edition du Seuil.

Benavente, Toribio de (Motolinia)

1971 *Memoriales o Libro de las cosas de la Nueva España y de los naturales della*. México, UNAM, Instituto de Investigaciones Históricas.

1973 *Historia de los Indios de la Nueva-España*. México, Porrúa.

Bejarano, Ignacio

1889 *Actas de Cabildo de la Ciudad de México*. México, Edición del municipio libre.

Caso Alfonso, Jiménez Moreno, Wigberto

1966 El código Lucas Alamán, *Boletín INAH*. N° 24.

Celestino Solís, Eustaquio

1985 *Actas de cabildo de Tlaxcala, 1547-1567*. México, AGN, Ciesas.

Celestino Solís, Eustaquio, Reyes García, Luís

1992 *Anales de Tecamachalco, 1398-1590*. México, Ciesas, Gobierno del Estado de Puebla, Fondo de Cultura Económica.

Chávez Orozco, Luís

1956 *Papeles sobre la Mesta de la Nueva España, la organización de los ganaderos del siglo XVI*. México, Publicaciones del banco nacional de crédito agrícola y ganadero.

Chimalpahín, Domingo

1998 *Las ocho relaciones y el memorial de Colhuacan*, paleografía y traducción de Rafael Tena. México, Conaculta, Dirección general de Publicaciones.

2001 *Diario*, paleografía y traducción de Rafael Tena. México, Conaculta, Dirección general de Publicaciones.

Ciudad Real, Antonio de

1976 *Tratado curioso y docto de las grandezas de la Nueva España*. México, UNAM, Instituto de Investigaciones Históricas.

*Codex Azcatitlán*

1995 Edition de Roberty Barlow. Paris, Bibliothèque nationale, Société des américanistes.

*Códice Fejérvary-Mayer*

1985 *Tonalamatl de los pochtecas : código mesoamericano "Fejérvary-Mayer"*, estudio introductorio de Miguel León-Portilla. México, Celanese Mexicana.

*Códice de Huichapan*

2001 paleografía y traducción Lawrence Ecker, Yolanda Lastra, Doris Bartholomew. México, UNAM, Instituto de investigaciones Antropológicas.

*Códice Osuna*

1947 *El Código Osuna, reproducción facsimilar de la obra del mismo título editada en Madrid, 1878, acompañada de 158 paginas inéditas encontradas en el AGN por el profesor Luís Chávez Orozco*. México, Ediciones del instituto indigenista interamericano.

*Códice Sierra*

1933 traducción al español de su texto náhuatl y explicación de sus pinturas jeroglíficas por Nicolás León. México, Imprenta del museo nacional de arqueología, historia y etnografía.

1982 traducción al español de su texto náhuatl y explicación de sus pinturas jeroglíficas por Nicolás León. México, Innovación.

*Códice Zouche-Nuttall*

1992 *Crónica mixteca : el rey 8 venado, garra de jaguar y la dinastía de Teozacualco-Zaachila*, introducción y explicación Ferdinand Anders, Maarten Cansen, Luís Reyes García. México, Fondo de Cultura Económica.

*Colección de documentos para la historia de México*

1971 Publicado por Joaquín García Icazbalceta. México, Porrúa.

Cortés, Hernán

1983 *Cartas de relación*, nota preliminar de Manuel Alcala. México, Porrúa.

D.I.I

1864-1884 *Colección de documentos inéditos relativos al descubrimiento, conquista y organización de las antiguas posesiones españolas de América y Oceanía*: sacados en su mayor parte del Real Archivo de Indias. Madrid, M Bernardo de Quiroz.

Díaz del Castillo, Bernal

1977 *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*. México, Porrúa.

1980 *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*. Paris, La Découverte.

Dibble, Charles E., Anderson, Arthur J. O.,

1975 *The Florentine Codex*. Santa Fe, The University of UTA.

Dibble, Charles E.

1963 *Historia de la nación mexicana, Reproducción a todo color del Códice de 1576 (Códice Aubin)*. Madrid, Porrúa.

Dorantes de Carranza, Baltasar

1970 *Sumaria relación de las cosas de la Nueva España*. México, Museo Nacional de México.

Durán, Diego

2002 *Historia de las Indias de Nueva España e islas de Tierra Firme*. México, Cien de México.

*El código Pérez*

1949 traducción libre de Ermilo Solís Alcalá. Mérida, Imprenta Orienta.

El conquistador anónimo

1941 *Relación de algunas cosas de la Nueva España y de la gran ciudad de Temistitan Mexico. Escrita por un compañero de Hernán Cortés*. México, Editorial América.

Encinas, Diego de

1945 *El Cedulario Indiano* (1596). Madrid, Ediciones Cultura Hispánica.

Gage, Thomas

1979 *Nouvelle relation des Indes Occidentales*. Genève, Slatkine Reprints (fac-similé de l'édition de 1676 avec introduction de Paul Vernière).

García, Gregorio

1981 *Origen de los indios del nuevo mundo*. México, Fondo de Cultura Económica.

Ibn Hudayl

1977 *Gala de Caballeros. Blason de Paladines*, Madrid, Editoria nacional.

Kirchhoff, Paul, Odena Güemes, Lina, Reyes García, Luís

1976 *Historia tolteca-chichimeca*. México, INAH, Centro de Investigaciones Superiores.

Landa, Diego de

1982 *Relación de las cosas de Yucatán*. México, Porrúa.

Lehmann, Walter, Kutscher, Gerdt, Vollmer, Günter

1981 *Geschichte der Azteken*, Berlin, Gebr. Mann Verlag.

León-Portilla, Miguel

2005 El tonalámatl de los pochtecas (Códice Fejérváry-Mayer), *Arqueología mexicana, edición especial códices*. México, n ° 18.

*Libro de los guardianes y gobernadores de Cuauhtinchan (1519-1640)*

1995 paleografía, notas y introducción de Constantino Medina Lima. México, Ciesas

López de Gómara, Francisco de

1979 *Historia general de las Indias y vida de Hernán Cortés*. Caracas, Ayacucho.

Martínez, José Luis

1990 *Documentos Cortesianos*, T I, 1518-1528. México, UNAM, Fondo de Cultura Económica.

Martínez Baracs, Rodrigo et Espinosa Morales, Lydia

1999 *La vida michoacana en el siglo XVI, Catálogo de los documentos del siglo XVI del Archivo Histórico de la Ciudad de Pátzcuaro*. México, INAH.

Martyr d'Anghiera, Pierre

1964-1965 *Décadas del Nuevo Mundo*. México, Porrúa.

Medieta, Gerónimo de

1970 *Historia Eclesiástica*. México, Indiana, Biblioteca Porrúa.

Millares Carlo, Agustín

1946 *Cartas recibidas de España por Francisco Cervantes de Salazar (1569-1575)*. México, Porrúa.

*Mitos e historias de los antiguos nahuas*

2002 paleografía y traducciones Rafael Tena. México, Conaculta, Dirección General de Publicaciones.

Muñoz Camargo, Diego

2000 *Descripción de la ciudad y provincia de Tlaxcala*. San Luís Potosí, Edición de René Acuña.

Noyes, Ernest

1932 *Fray Alonso Ponce en Yucatán, 1588*. New Orleans, Dept. of Middle American Research, The Tulane University of Louisiana.

Humbolt, Alexander Von

1991 *Ensayo político sobre el reino de la Nueva España*. México, Porrúa.

O'Gorman, Edmundo

1970 *Guía de las actas de Cabildo de la ciudad de México, siglo XVI*. México, Fondo de Cultura Económica.

Paredes Martínez, Carlos

1994 *Y por mí visto... Mandamientos, ordenanzas, licencias y otras disposiciones virreinales sobre Michoacán en el siglo XVI*. México, Ciesas, Universidad Michoacana de San Nicolás Hidalgo.

Paso y Troncoso, Francisco,

1942 *Epistolario de Nueva España, 1505-1818*. México, Antigua librería Robredo.

1981 *Descripción histórica y exposición del código borbónico, edición facsimilar*. México, Siglo veintiuno.

*Poesía náhuatl*

1993 Paleografía, versión, introducción, notas y apéndices de Ángel Ma. Garibay K. México, UNAM, Instituto de Investigaciones Históricas.

Ponce, Alonso

1947 *Viaje a Nueva España*, selección y prólogo de Andrés Henestrosa. México, Secretaría de Educación Pública.

Puga, Vasco de

1985 *Cedulario de la Nueva España, facsímile del impreso original*. México, Condumex.

Quiñones Keber, Eloïse

1995 *The codex Telleriano-Remensis, ritual divination and a history in a pictorial azteca manuscript*. Hong Kong, University of Texas Press.

*Recopilación de leyes de los reynos de las Indias*

1997 México, Porrúa.

Remesal, Antonio de

1964-1966 *Historia de las Indias Occidentales y en particular de la Gobernación de Chiapa y Guatemala*. Madrid, Atlas.

Reyes García, Luís

1988a *Documentos sobre tierras y señoríos en Cuauhtinchan*. México, Ciesas, Estado de Puebla, Fondo de Cultura Económica.

1988b *Cuauhtinchan del siglo XII al XVI, formación y desarrollo histórico de un señorío prehispánico*. México, Ciesas, Fondo de Cultura Económica.



Rojas Rabiela, Teresa, Rea López, Elsa Leticia, Medina Lima, Constantino  
1999 *Vidas y bienes olvidados, Testamentos indígenas novohispanos*. México, Ciesas, CNCT.

Roys Ralph L.  
1973 *The book of Chilam Balam of Chumayel*. Norman, University of Oklahoma Press.

Sahagún, Bernardino de  
2001 *Historia de las cosas de la Nueva España*. Madrid, Edición de Juan Carlos Temprano, Dastin.  
1997 *Primeros memoriales*, paleography of Nahuatl text and English translation by Telma D. Sullivan. Norman, University of Oklahoma.  
1989 *Historia de las cosas de la Nueva España. Primera versión integra del texto castellano del manuscrito conocido como Códice Florentino*, paleografía, glosario y notas Alfredo López Austin y Josefina García Quintana. México, Conaculta, Alianza.

Salazar, Francisco Cervantes de  
1982 *México en 1554 y túmulo imperial*. México, Porrúa.  
2002 *México en 1554*. México, Planeta, Conaculta.

Spores, Ronald, Saldaña, Miguel  
1975 *Documentos para la etnohistoria del estado de Oaxaca, índice del ramo de indios del AGN*. Nashville, Tennessee, Vanderbilt University.

Solís, Eustaquio Celestino, Reyes García, Luís  
1992 *Anales de Tecamalchalco, 1398-1590*. Puebla, Ciesas, Fondo de Cultura Económica, Gobierno del Estado de Puebla.

Suárez de Peralta, Juan  
1949 *Tratado del descubrimiento de las Indias*. México, Secretaria de Educación Pública.  
1950 *Tractado de la cavallería, de la gineta y brida, en el cual se contienen muchos primores, assí en las señales de los cavallos, como en las condiciones, colores y talles, y como se ha de hacer un hombre de a cavallo de ambas sillas, y las posturas que ha de tener, y manera para enfrenar, y los frenos que en cada silla son menester, para que un cavallo ande bien enfrenada : y otros avisos muy principales y primos, tocantes y vigentes a este exercicio*. Sevilla, Reedición por José Alvarez del Villar...  
1953 *Libro de Albeitería*. México, Editorial Albeitería.

1990 *Tractado del descubrimiento de los Indias*. México, Conaculta.

Sullivan, Telma D.

1987 *Documentos tlaxcaltecas del siglo XVI*. México, UNAM.

*Thomas Gage's travels in the New World*

1969 edited and with an introduction by J. Eric. S. Thompson. Norman, University of Oklahoma Press.

Torre, Mariano de la (éd.)

1983 *El Lienzo de Tlaxcala*. México, Cartón y Papel de México.

Torquemada, Juan de

1986 *Monarquía indiana*, México, Editorial Porrúa.

Vásquez de Tapia, Bernardino

1973 *Relación de méritos y servicios del conquistador Bernardino Vásquez de Tapia, vecino y gran regidor de esta gran ciudad de tenustitlan, méxico*, estudio y notas de Jorge Gurriá Lacroix. México, UNAM, Dirección general de publicaciones.

Williams, John

2003 *The illustrated Beatus*. Oostlamp, Harve and millar Publishers

Zavala, Silvio

1982 *Libros de asientos de la gobernación de la Nueva España*. México, AGN.

## Ouvrages

Aguilera, Carmen

2001 *Códices de México*. México, CNCT.

Alberro Solange

1992 *Les Espagnols dans le Mexique colonial. Histoire d'une acculturation*. Paris, Armand Colin, EHESS.

Aranda Sánchez, Jaime Marcelo

1981 *Rastros de los mamíferos silvestres de México*. Jalapa, Manual de Campo, Instituto nacional de investigaciones sobre recursos bióticos.

Arredondo, Rosa C., Gurriá Lacroix, Jorge, Reyes Valerio, Constantino

1964 *Juan Gerson, tlacuilo de Tecamachalco*. México, INAH.

Ayala, Roselyne de (éd.)

2008 *Le cheval dans l'art*. Paris, Citadelles & Mazenod.

Baschet, Jérôme

2006 *La Civilisation féodale, de l'Amérique à la colonisation de l'Amérique*. Paris, Flammarion.

Baudez, Claude F.

2008 Le jaguar, sujet et objet du sacrifice maya, *Journal de la Société des Américanistes*. Paris, Au siège de la société, Musée du quai Branly, 94-1, 177-189.

Baudot, Georges

1977 *Utopie et histoire au Mexique, Les premiers chroniqueurs de la civilisation mexicaine (1520-1569)*, Toulouse, Privat.

Beaucage, Pierre

1990 Le bestiaire magique : catégorisation du monde animal par les maseuals (nahuas) de la Sierra Norte de Puebla, *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XX, N° 3-4, 3-18.

Benítez, Fernando

1984 *Historia de la Ciudad de México*. México, Salvat.

Bennasar, Bartolomé

1992 *Histoire des Espagnols, VI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Robert Laffont.

2002 *Hernán Cortés, el conquistador de lo imposible*. Madrid, Temas de hoy, Historia.

Bernand, Carmen

2008 Regards d'anthropologue sur l'ambiguïté des mélanges, *Planète métisse*. Paris, Musée du quai Branly, Actes sud.

Bernand, Carmen, Gruzinski, Serge

1991 *Histoire du Nouveau Monde*, tome I : *De la découverte à la conquête*. Paris, Fayard.

1993 *Histoire du Nouveau Monde*, tome I : *Les métissages*. Paris, Fayard.

Blazquez, Adrian, Calvo, Thomas

1992 *Guadalajara y el nuevo mundo Nuño Beltrán de Guzmán : semblanza de un conquistador*, Guadalajara, Institución Provincial de Cultura.

Boyd-Bowman, Meter

1985 *Índice geobiográfico de más de 56 mil pobladores de la América hispánica I. 1493-1519*. México, Fondo de Cultura Económica.

Calderón, Francisco R.

1988 *Historia económica de la Nueva España*. México, Fondo de Cultura Económica, Economía Latinoamericana.

Calvo, Thomas

1990 *Los albores de un nuevo mundo: siglos XVI y XVII*. México, Universidad de Guadalajara, CEMCA.

Campos, Araceli, Cardillac, Louis

2007 *Indios y cristianos. Como en México el santiago español se hizo indio*. México, Facultad de Filosofía y Letras de la UNAM, Itaca.

Carrillo Cazares, Alberto

2000 *El debate sobre la guerra chichimeca, 1531-1585 : derecho y política en Nueva España*. San Luís Potosí, El Colegio de San Luís, El Colegio de Michoacán.

Caso, Alfonso

1953 *El pueblo del sol*. México, Fondo de Cultura Económica.

1977 *Reyes y reinos de la Mixteca*. México, Fondo de Cultura Económica.

1989 *De la arqueología a la antropología*. México, UNAM, Instituto de Investigaciones Antropológicas.

Castañeda, Carmen

2006 Los caminos de México a Guadalajara, *Rutas de la Nueva España*. México, El Colegio de Michoacán, 263-274.

Cline, Howard F (éd.)

1975 *Handbook of Middle American Indian. Guide to ethnohistorical sources*, vols 14 & 15. London, University of Texas Press.

Cook, Sherburne F., Borah, Woodrow

1968 *The population of the Mixteca Alta, 1520-1960*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press.

Cramaussel, Chantal (éd.)

2006 *Rutas de Nueva España*. Zamora, El Colegio de Michoacán.

Criste, Yves

2008 Le cheval dans l'art médiéval, IV<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle, *Le cheval dans l'art*, Paris, Citadelles et Mazenod, 146-181.

Crosby, Alfred W.

1972 *The columbian Exchange, biological and cultural consequences of 1492*. Westport, Connecticut, Greenwood Press.

Cunninghame Graham, Robert Bontine

1949 *The horses of the Conquest*. Norman, University of Oklahoma Press.

Deffontaines, Pierre

1964 *Contribution à la géographie pastorale de l'Amérique Latine*. Rio de Janeiro, Universidade do Brasil.

Deloche, Jean

1986 *Le cheval et son harnachement dans l'art indien*. Lausanne, Caracole.

Desroches, Jean-Paul

1995 *Chine, des chevaux et des hommes*. Paris, Musée national des Arts asiatiques-Guimet.

Digard, Jean-Pierre

1990 *L'homme et les animaux domestiques. Anthropologie d'une passion*. Paris, Fayard.

1992 Un aspect méconnu de l'histoire de l'Amérique : la domestication des animaux, *L'Homme* 122-124, XXXII (2-3-4), 353-370.

2007 *Une histoire du cheval. Art, techniques, sociétés*. Paris, Actes Sud.

Digard, Jean-Pierre (éd.)

2002-2003 *Chevaux et cavaliers arabes dans les arts d'Orient et d'Occident*. Paris, I.M.A., Gallimard

Duverger, Christian

1983 *La flor letal : economía del sacrificio azteca*. México, Fondo de Cultura Económica

Eliot Morison, Samuel

1991 *El Almirante de la Mar Océano. Vida de Cristóbal Colón*. México, Fondo de Cultura Económica.

Eichler, Anja-Franziska

1999 *Albrecht Dürer (1471-1528)*. Köln, Könemann

Ewers, John C.

1955 *The horse in blackfoot indian culture*. Washington, Smithsonian institution, Bureau of american ethnology.

Faugère-Kalfon, Brigitte

1977 *Las representaciones rupestres del Centro-Norte de Michoacán*. México, CEMCA.

Fernández del Castillo, Francisco

1927 *Tres conquistadores y pobladores de la Nueva-España*, México, AGN.

Fernández Fuster, Fernández Truhán

« Génesis de los juegos de cañas como juegos de combate », <http://www.cafyd.com/HistDeporte/htm/pdf/3-5.pdf>.

Flores Hernández, Benjamín

1997 La jineta indiana en los textos de Juan Suárez de Peralta y Bernardo de Vargas Machuca, *Anuario de Estudios Americanos*. Sevilla, Vol. 54, n° 2.

Henri-Paul Francfort

2008 Le cheval dans les arts de l'ancien Orient, des origines aux Achéménides, *Le cheval dans l'art*. Paris, Citadelles & Mazenos, 66-99.

Franchini, Maria

2001 *Les Indiens d'Amérique et le cheval*. Paris, Zulma.

García Icazbalceta, Joaquín

1954 *Bibliografía mexicana del siglo XVI, catálogo razonado de libros impresos en México de 1539 a 1600*. México, Fondo de Cultura Económica.

García Martínez, Bernardo

2000 La creación de Nueva España, *Historia general de México*. México, El Colegio de México, 235-306.

Gibson, Charles

1964 *The aztecs under spanish rule. A history of the Indians of the valley of Mexico, 1519-1810*. Sanford, California, Stanford University.

1967 *Tlaxcala in the sixteenth Century*. Sanford, California, Stanford University Press.

Glass, John

1964 *Catálogo de la colección de códices del Museo de Antropología*. México, INAH.

Gómez de Orozco, Federico

1920 Los caballos de los conquistadores del Anahuac. *Sociedad científica Antonio Alzate*, México, 51-69.

González Torres, Yólotl

1985 *El sacrificio humano entre los mexicas*. México, Instituto Nacional de Antropología e Historia, Fondo de Cultura Económica.

Grube, Nikolai (éd.)

2000 *Les Mayas. Arts et civilisations*. Cologne, Könemann Verlagsgesellschaft mbH.

Grunberg, Bernard

1993 *L'univers des conquistadores*. Paris, L'Harmattan.

Gruzinski, Serge

1985 *Les Hommes-Dieux du Mexique. Pouvoir indigène et domination coloniale, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Editions des Archives Contemporaines.

1988a *La colonisation de l'imaginaire, Sociétés indigènes et occidentalisation dans le Mexique espagnol, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Gallimard, Bibliothèque des Histories.

1988b *Le destin brisé de l'empire aztèque*. Paris, Gallimard, 1988.

1988c *El poder sin límite, cuatro respuestas indígenas a la dominación española*. México, INAH, Instituto Francés de América Latina.

1990 *La guerre des images de Christophe Colomb à Blade Runner (1492-2019)*. Paris, Fayard.

1991 *L'Amérique de la Conquête peinte par les Indiens du Mexique*. Paris, Flammarion.

1994 *L'aigle et la sibylle, fresques indiennes des couvents mexicains*. Paris, Imprimerie Nationale.

1996 *Histoire de Mexico*. Paris, Fayard.

1999 *La pensée métisée*. Paris, Fayard.

2004 *Les Quatre parties du monde. Histoire d'une mondialisation*. Paris, Editions de la Martinières.

Guiteras Holmes, Calixta, Esponda Jimeno, Víctor Emanuel, Chapoy Liceaga, Efigenia María

1992 *Cancuc : etnografía de un pueblo tzeltal de los altos de Chiapas, 1944*. Tuxtla Gutiérrez, Gobierno del estado de Chiapas, Consejo Estatal de Fomento a la Investigación y Difusión de la Cultura, DIF-CHIAPAS, Instituto chiapaneco de cultura.

Haine, Francis

1938 Where did the plañís indians get thier horses?, *American Anthropologist*. Blackwell Publishing on behalf of the American Anthropological Asoociation, New Series, Vol. 40, No. 1, (Jan. –Mar.), 112-117.



Heyden, Doris

1983 *Mitología y simbolismo de la flora en el México prehispánico*. México, UNAM.

Hernández Vázquez, Ruiz Vicente, Rizo Estrada, Parra Arroyo, Rodríguez Menéndez

« Del Torneo Medieval al Juego de Cañas », [www.cafyd.com/HistDeporte](http://www.cafyd.com/HistDeporte).

*Historia general de España y América*

1986 Madrid, Ediciones Rialp, S.A.

*Historia general de México*

2000 México, El Colegio de México, Centro de Estudios Históricos.

*Índice biográfico de España, Portugal e Iberoamérica*

2000 München, Victor Herrero Mediavilla, K.G, Saur.

Irving, Leonard

1996 *Los libros del Conquistador*. México, Fondo de Cultura Económica.

Jiménez, Alfredo

2006 *El gran norte de México : una frontera imperial en la Nueva España*. Madrid, Tébar.

Johansson K., Patrick

1994 *Voces distantes de los aztecas, estudio sobre la expresión náhuatl prehispánica*. México, Fernández.

1999 La historia general de Sahagún. De la voz indígena al capítulo 15 del libro XII : las tribulaciones editoriales de un texto, *Estudios de cultura Náhuatl*. N° 29, 209-241.

2004 *La palabra, la imagen y el manuscrito. Lecturas indígenas de un texto pictórico en el siglo XVI*. México, UNAM, Instituto de Investigaciones Históricas.

Johnson, John

1943 The introduction of the horse into the western hemisphere, *The hispanic american historical review*. Vol. 23, n° 4, 587-610.

Knaut, Andrew L.

1995 *The Pueblo Revolt of 1680, Conquest and Resistance in XVII century New Mexico*. Norman, University of Oklahoma Press.

Langue, Frédérique

1992 *Mines, Terres et sociétés à Zacatecas de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle à l'indépendance*. Paris, Publications de la Sorbonne.

Leander, Brigitta

1981 *In xochitl in cuicatl, Flor y Canto, La poesía de los Aztecas*. México, Instituto Nacional Indígena, Secretaría de educación pública.

Lebedynsky, Iaroslav

2003 *Les peuples nomades de la steppe des origines aux invasions mongoles (IX<sup>e</sup> siècle av. J.-C. - XIII<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.)*. Paris, Editions Errance.

Lebreton, Sylvie, Tibo

2001 *Les cavaliers du mythe*. Paris, Hazan.

Le Clézio, Jean Marie G.

1988 *Le rêve mexicain ou la pensée interrompue*. Paris, Gallimard.

Le Goff, Jacques

1990 *El hombre Medieval*. Madrid, Alianza editorial.

León-Portilla, Miguel

1974 *La filosofía náhuatl, estudiada en sus fuentes*. México, UNAM, Instituto de investigaciones históricas.

1984 *Visión de los vencidos, relaciones indígenas de la conquista*. México, UNAM, Dirección General de Publicaciones.

1986 *Coloquios y doctrina cristiana con que los doce frailes de San Francisco, enviados por el papa Adriano VI y por el Emperador Carlos V, convirtieron a los Indios de Nueva España*. México, UNAM, Instituto de investigaciones filológicas, Fundación de investigaciones sociales.

1991 *Huehuehtlahtolli, testimonios de la antigua palabra*. México, Fondo de Cultura Económica.

1994 *Quince poetas del mundo náhuatl*. México, Diana.

1999 *Bernardino de Sahagún, pionero de la antropología*. México, UNAM, El Colegio Nacional.

2005 *Francisco Tenamaztle, primer guerrillero de América, defensor de los derechos humanos*. México, Diana.

Leroi-Gourhan, André

1971 *L'homme et la matière*. Paris, Albin Michel.

1985 *Les racines du monde. Entretiens avec Claude-Henri Rocquet*. Paris, Belfond

Le Roy Ladurie, Emmanuel

1975 *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324*. Paris, Gallimard.

Levi, Giovanni

1990 *La herencia inmaterial. La historia de un exorcista piamontés del siglo XVII*. Madrid, Nerea.

Lévi-Strauss, Claude

1962 *La pensée sauvage*, Paris, Plon.

1964-1971 *Mythologies*. Paris, Plon.

1991 *Histoire de Lynx*. Paris, Pocket.

Lizet, Bernadette

1996 *Le cheval dans la vie quotidienne, techniques et représentations du cheval de travail dans l'europe industrielle*. Paris, Jean-Michel Place.

Lira, Andrés, Muro, Luis

2000 El siglo de la integración, *Historia general de México*. México, El Colegio de México.

Lockhart, James

1991 *Nahuas and Spaniards, Postconquest Central Mexican, History and Philology*, Stanford, California, Stanford University Press.

1992 *The Nahuas after the Conquest*, Stanford, California, Stanford University Press.

1999 *Los nahuas después de la Conquista*, México, Fondo de Cultura Económica.

López Austin, Alfredo

1980 *Cuerpo humano e ideología, las concepciones de los antiguos nahuas*, México, UNAM, Instituto de Investigaciones Antropológicas.

1994 *Tamoanchan y Tlalocan*. México, Fondo de Cultura Económica.

1996 *Los mitos del Tlacuache, caminos de la mitología mesoamericana*. México, UNAM, Instituto de Investigaciones Antropológicas.

*Los siglos de Oro en los virreinos de América (1150-1700).*

1999-2000 Madrid, Museo de América.

Martínez Baracs, Rodrigo

1997 El vocabulario en lengua de Mechuacan (1559) de fray Maturino Gilberti como fuente de información histórica *Lengua y etnohistoria purépecha. Homenaje a J. Benedict Warren*, Paredes Martínez, Carlos (éd.), Morelia, Universidad Michoacana de San Nicolás Hidalgo, Ciesas.

Martínez Vargas, Enrique

2003 Zultépec-Tecoaque, sacrificios de españoles y sus aliados durante la Conquista, *Arqueología mexicana*, vol. XI, n° 63, 52-57.

Matesanz, José

1965 Introducción de la ganadería en Nueva España, *Historia Mexicana*, vol. XIV núm. 4, 533-566.

Matthew Laura E., et Oudijk, Michel R.

2007 *Indian conquistadors. Indigenous Allies in the Conquest of Mesoamerica*. Norman, University of Oklahoma Press.

Mauss, Marcel

1968 *Oeuvres*. Paris, Les éditions de Minuit.

Miranda, José

1958 Orígenes de la ganadería indígena en la Nueva España, *Miscellanea Paul Rivet, TII*. México, UNAM.

Morley, Sylvanus G., Brainerd, George W., Sharer, Robert J.

1983 *The ancient maya*. Stanford, California, Stanford University Press.

Moscoso Pastrana, Prudencio

1988 *La arriería en Chiapas, mulas y caballos famosos*, San Cristóbal de las Casas, Chiapas, Instituto chiapaneco de cultura.

Olivier, Guilhem

2007 ¿Modelos europeos o concepciones indígenas? El ejemplo de los animales en el libro XI del *códice florentino* de fray Bernardino de Sahagún, *El universo de Sahagún, pasado y presente, coloquio 2005*, México, UNAM, 125-139.

2008 Le cerf et le roi : modèle sacrificiel et rite d'intronisation dans l'ancien Mexique, *Journal de la Société des Américanistes*. 94-1, Paris, Au siège de la société, Musée du quai Branly, 191-230.

Oudijk, Michel R.

2008 Mixteca y zapotecos en la época prehispánica, *Arqueología mexicana*. Vol. XV, núm. 90.

Palau Claveras, Agustín

1973 *Bibliografía Hispanica de veterinaria y equitacion anterior a 1901*. Madrid, Universidad Complutense.

Pastoureau, Michel

1993 Les extravagants procès d'animaux, *L'histoire*, n° 172, 16-23.

Picon, François-René

1983 *Pasteurs du Nouveau Monde. Adoption de l'élevage chez les Indiens guajiros*. Paris, Editions de la Maison des sciences de l'Homme, CNRS.

Pérez Reverte, Arturo

1999 Los Cisneros de Zultepec, *Semanal*.

Poole, Stafford

2004 *Juan de Ovando governing the spanish Empire in the reign of Philip 2*. Norman, University of Oklahoma Press.

Porras Muñoz, Guillermo

1988 *Personas y lugares de la ciudad de México, siglo XVI*. México, UNAM.

Powell, Philip Wayne

1980 *Capitán mestizo: Miguel Caldera y la frontera norteña: la pacificación de los chichimecas (1548-1597)*. México, Fondo de Cultura Económica.

1977 *La Guerra Chichimeca (1550-1600)*. México, Fondo de Cultura Económica.

Prager, Christian

2000 La conquête espagnole du Yucatán et du Guatemala aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, *Les Mayas. Arts et civilisations*. Cologne, Könemann Verlagsgesellschaft mbH., 373-393.

Real Díaz, José Joaquín

1970 *Estudio diplomático del documento indiano*. Sevilla, Escuela de estudios hispano-americanos.

Restall, Matthew

2005 *Los siete mitos de la conquista*. Madrid, Paidós.

Ricard, Robert

1933 *La conquête spirituelle du Mexique, Essai sur l'apostolat et les méthodes missionnaires des Ordres Mendicants en Nouvelle-Espagne de 1523 à 1572*. Paris, Institut d'ethnologie.

Río Moreno, Justo del

1992 *Caballos y équidos españoles en la conquista y colonización de América (siglo XVI)*. Sevilla, Real Maestranza de Caballería, SAJA, ANCCE.

Robertson, Donald

1959 *Mexican manuscript painting of the early colonial period*. New Haven, Yale University Press.

Roche, Daniel

1993 *La France des Lumières*. Paris, Fayard.

2007 Le cheval et les loisirs (XIV<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle), *Ecuyers, amazones et cavaliers du XVI<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle*. Paris, Association pour l'académie d'art équestre de Versailles, 8-29.

2008a *La culture équestre de l'Occident, XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle, L'ombre du cheval. Tome premier, Le cheval moteur*. Paris, Fayard.

2008b Le cheval et la guerre, XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle, *Le cheval dans l'art*. Paris, Citadelles & Mazenod, 188-237.

Roche, Daniel (éd.)

2001 *Voitures, chevaux et attelages. Du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris-Versailles, Art équestre de Versailles, Etablissement public du musée et du domaine de Versailles.

Roche, Daniel, Reytier, Daniel (éd.)

2007 *Ecuyers, amazones et cavaliers du XVI<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle*. Paris, Association pour l'académie d'art équestre de Versailles.

Rodríguez G. de Ceballos, Alfonso

1999-2000 Usos y funciones de la imagen religiosa en los virreinos americanos, *Los siglos de Oro en los virreinos de América (1150-1700)*. Madrid, Museo de América, 89-105.

Romero Frizzi, María de los Ángeles

1989 La conquista en Oaxaca. Viejas interrogantes, nuevos caminos, *Antropología*. Núm. 26, 32-37.

1990 *Economía y vida de los españoles en la Mixteca Alta: 1519-1720*. México, Colección Regiones de México, Instituto Nacional de Antropología e Historia y Gobierno del Estado de Oaxaca.

1996 *El sol y la cruz, los pueblos indios de Oaxaca colonial*. México, Ciesas, Instituto Nacional Indígena.

2006 Los caminos de Oaxaca, *Rutas de la Nueva España*. México, El Colegio de Michoacán, 119-135.

Romero Frizzi, María de los Ángeles, Spores, Ronald

1976 Índice del archivo del juzgado de Teposcolula, Oaxaca, *Cuaderno de los centros*. Núm. 32, México, INAH.

Roskamp, Hans

1998 *La historiografía indígena de Michoacán*. Leiden, CNWS

1999-2000 Lienzo de Carapan, *Los siglos de Oro en los virreinos de América (1150-1700)*. Madrid, Museo de América, 192-194.

Rubio Mañé, José Ignacio

1983 *El virreinato I, Orígenes y jurisdicciones, y dinámica social de los virreyes*, México, Fondo de Cultura Económica, UNAM, Instituto de Investigaciones Históricas.

Russo, Alessandra

2005 *El realismo circular : tierras, espacios y paisajes. De la cartografía indígena novohispana, siglos XVI y XVII*. México, UNAM, Instituto de Investigaciones Antropológicas.

Sánchez-Albornoz, Claudio

1973 *La España musulmana*. Madrid, Editorial Espasa-calpe.

Sáenz, Justo P.

1946 *Los caballos de la conquista*. Buenos Aires, G. Kraft.

Sarabia Viejo, Maria Justina

1978 *Don Luís de Velasco virrey de Nueva-España, 1550-1564*. Sevilla, Escuela de estudios hispano-americanos.

Saumade, Frédéric

2001 Du taureau au dindon. Domestication du métissage dans le nouveau monde mexicain, *Etudes Rurales*, n° 157-158, 107-140.

2004 Animal de rente, animal de loisir. L'énigme de la monte du taureau au Mexique, *Anthropozoologica*, n° 39-1, 61-72.

2007 La "charreada" mexicaine. Loisir d'élite et représentation indigène du cheval, *Ecuyers, amazones et cavaliers du XVI<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Association pour l'académie d'art équestre de Versailles, 162-179.

2008 *Maçatl, Les transformations mexicaines des jeux taurins*. Pessac, Presses universitaires de Bordeaux.

Seler, Eduard

2004 *Las imágenes de animales en los manuscritos mexicanos y mayas*. México, Casa Juan Pablos.

1980 *Cometarios al Códice Borgia*. México, Fondo de Cultura Económica.

Severi, Carlos

2007 *Le principe de la Chimère*. Paris, Editions Rue d'Ulm, Presses de l'École Normale Supérieure.

Shimkin, Demetri B.

1986 The introduction of the Horse, *Handbook of North American Indians, Great Basin, TXI*. Washington, Smithsonian institution, 517-524.

Sobrino, José Manuel

1972 *La moneda mexicana, Su historia*. México, Banco de México.

Soustelle, Jacques



1955 *Les Aztèques à la veille de la conquête espagnole*. Paris, Hachette Littératures.

1959 *La vie quotidienne des Aztèques*. Paris, Édition du club du meilleur livre.

Spores, Ronald

2008 La mixteca y los mixtecos, 3000 años de adaptación cultural, *Arqueología mexicana*, vol. XV-núm 90, 28-33.

Stresser-Péan, Guy

2005 *Le Soleil-Dieu et le Christ. La christianisation des Indiens du Mexique vue de la Sierra de Puebla*. Paris, L'Harmattan

Thomas, Hugo

1994 *La Conquista de México*. Barcelona, Planeta, Barcelona.

Thompson, Rebecca Kirrily

2007 Le voyage du centaure : la monte à la lance en Espagne (XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle), *Ecuyers, amazones et cavaliers du XVI<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Association pour l'académie d'art équestre de Versailles, 194-209.

Terraciano, Kevin

2001 *The Mixtecs of colonial Oaxaca, Nudzahui History, Sixteenth through Eighteenth Centuries*. Stanford, California, Stanford University Press

Toribio Medina, José

1908-1912 *La imprenta en México, 1539-1821*. Santiago de Chili, Imprimé dans la maison de l'auteur.

Torrecilla, Marqués de la

1916-1921 *Índice de bibliografía hípica española y portuguesa*, Madrid, Biblioteca Nacional, Biblioteca del Real palacio, Escuela de Veterinaria, Madrid.

Tourre-Malen, Catherine

2007 Des amazones aux cavalières: avatar d'un loisir féminin, *Ecuyers, amazones et cavaliers du XVI<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle*. Paris, Association pour l'académie d'art équestre de Versailles, 224-241.

Toussaint, Manuel

1982 *Pintura colonial en México*. México, UNAM.

Tovar de Teresa, Guillermo

1992 Pintura y escultura en Nueva España (1557-1640). México, Azabache.

Tudela de la Orden, José

1993 *Historia de la ganadería hispanoamericana*. Madrid, Cultura Hispánica.

Valera Silva, J.

1986 *El libro de la charrería*. México, Gacela.

Valverde Valdès, Maria del Carmen

2005 El jaguar entre los mayas. Entidad oscura y ambivalente, *Arqueología*, vol. XII, n° 72, 46-51.

Van Doesburg, Sebastián

2003 El siglo XVI en los lienzos de Coixtlahuaca, *Journal de la société des américanistes*, Vol. 89-2, 67-96.

Vásquez, Juan Adolfo,

1983 The cosmic serpent in the Codex Branda, *Journal of Latin American Lore*, 9: 1, 3-15.

Vernay-Nouri, Annie

2002 Chevaux et pratiques équestres dans les manuscrits arabes, *Chevaux et cavaliers d'Orient et d'Occident*. Paris, I.M.A., Gallimard, 72-79.

Vialou, Denis

2008 Le cheval des artistes préhistoriques, *Le cheval dans l'art*. Paris, Citadelles & Mazenod, 50-65.

Wachtel, Nathan

1971 *La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole (1530-1570)*. Paris, Gallimard.

1990 *Le retour des ancêtres. Les Indiens Urus de Bolivie XX<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle. Essai d'histoire régressive*. Paris, Gallimard.

Wachtel, Nathan, Gruzinski, Serge

1996 *Le Nouveau Monde. Mondes Nouveaux*. Paris, ERC, Éditions de l'EHESS.

Warman, Arturo

1972 *La danza de moros y cristianos*. México, Secretaría de Educación Pública.

Warren, Benedict, Greenleaf, Richard E.

1991 *Gonzalo Gómez, primer poblador español de Guayangareo (Morelia), proceso inquisitorial*. Morelia, Fimax

Weigand, Phil C.

1997 La turquesa, *Arqueología mexicana*, vol. V, n° 27, 26-33.

Williams, John

1977 *Manuscripts du Haut Moyen Age*. Paris, Chêne.

Wissler, Clark

1914 The influence of the horse in the development of plains culture, *American Anthropologist*, Vol. 16, 1-25.

Yoneda, Keiko

2005 *Mapa de Cuauhtinchan n° 2*. México, Porrúa, Ciesas

Zavala, Silvio

1967 *El mundo americano en la época colonial*. México, Porrúa

1967b *Los esclavos indios en la Nueva España*. México, El Colegio Nacional

1985 *El servicio personal de los Indios en la Nueva España*. México, El Colegio de México, El Colegio Nacional

## Table des illustrations

Document It-1. Peinture murale, XX <sup>e</sup> siècle.....	p. 12
Les chevaux de l'Apocalypse de Agustín Cardenas Castro, Museo Regional de Morelia, Morelia.	
Document It-2. Peinture murale, 1562 .....	p. 12
Les chevaux de l'Apocalypse peints par Juan Gerson dans le vestibule de l'église de l'ex couvent franciscain de Tecamachalco, actuel état de Puebla, 1562.	
Document I-1 <i>Lienzo de Tlaxcala</i> .....	p. 29
Copie de Yllañes réalisée en 1773. BNAH, Mexico, bóveda de códices .	
Document I-2. <i>Lienzo de Tlaxcala</i> .....	p. 31
Copie de Yllañes réalisée en 1773. BNAH, Mexico, bóveda de códices.	
Document I-3. <i>Relation Géographique de Tlaxcala</i> , 1584.....	p. 32
Glasgow University Library, Glasgow, Special collections department, [Ms Hunter 242 (U. 3.15)].	
Document I-4. Miniature de l' <i>Apocalypse</i> de Cambrai, XIII <sup>e</sup> siècle.....	p. 37
Bibliothèque municipale de Cambrai, Cambrai.	
Document I-6. <i>Beatus</i> XI <sup>e</sup> siècle et XI <sup>e</sup> siècle.....	p. 42
<i>Beatus de Osma</i> : Archivo de la Catedral, Burgos de Osma [Ms 7]	
<i>Beatus de Silos</i> : British Library, Londres, [manuscrit ARD 1696].	
Document I-7. <i>Relation Géographique de Tlaxcala</i> , 1584.....	p. 45
Glasgow University Library, Glasgow, Special collections department, [Ms Hunter 242 (U. 3.15)].	
Document I-8. <i>Codex de Florence</i> , 1555-1570.....	p. 46
Biblioteca Medicea Laurenziana, Florence.	
Document II-1. <i>Codex Durán</i> , 1580.....	p. 58

Biblioteca Nacional, Madrid, [Cat. 26-11].

Document II-2. *Lienzo de Carapan*, fin du XVII<sup>e</sup> siècle.....p. 58

Conaculta, INAH, Museo Regional Michoacano, Morelia.

Document II-3. Paravent, vers 1660.....p. 61

Rodrigo Lake antigüedades, Mexico.

Document II-4. Manuel Dies, *Libro de Albeyteria*, début du XVI<sup>e</sup> siècle.....p. 64

Biblioteca General Universitaria, Salamanque.

Document III-1. Carte.....p. 72

Le périple de Alonso Ponce dans la péninsule du Yucatán entre juillet et septembre 1588.

Document III-2. Carte.....p. 74

Itinéraire de Thomas Gage en Nouvelle-Espagne entre 1625 et 1637.

Document III-3. Carte.....p. 77

Villages du Yucatán dans lesquels des cavaliers indiens reçoivent Alonso Ponce, 1588.

Document III-4. Carte.....p. 83

À la frontière chichimèque, le passage d'Alonso Ponce dans le Michoacán, 1586.

Document III-5. Le Centaure d'Ixmiquilpan, fin du XVI<sup>e</sup> siècle.....p. 89

Couvent Augustin d'Ixmiquilpan, actuel état d'Hidalgo.

Document III-6. Image composite.....p. 92

*Codex de Florence* : Biblioteca Medicea Laurenziana, Florence

Dessin de Alfred Jacob Millar, 1837. Yale University, Yale, The Beinecke Rare Book and Manuscript Lib. Western Americana Coll.

*Autobiographie de Tall Bear*, 1874. British Museum, Londres.

Document IV-1. *Manuscrit de Zinapécuaro*, 1566.....p. 96

AGN, México, Mapoteca.

Document IV-2. *Carte de Macuilsúchitl*, 1580.....p. 99

Biblioteca de la Real Academia de la Historia, Madrid [9254/4663 XIX].

Document IV-3. *Lienzo de Quiotepec y Cuicatlán*.....p. 104  
BNAH, Mexico, bóveda de códices.

Document IV-4. *Relation de Michoacán*, 1541.....p. 111  
Patrimonio Nacional, Real monasterio de San Lorenzo de el Escorial, Biblioteca [JV.C.5.].

Document IV-5. *Manuscrit de Zinapécuaro*, 1566.....p. 111  
AGN, México, Mapoteca.

Document IV-6. *Codex Madrid*.....p. 114  
Museo de América, Madrid.

Document IV-7 Plano urbano de Queréndaro, 1567.....p. 114  
AGN, México, Mapoteca.

Document V-1. Les élevages fameux dans la Mixteca Alta.....p. 123

Document V-2. « Le papier ».....p. 126  
BNAH, México, [sección Michoacán, rollo 1].

Document VI-1.....p. 144  
*Codex Baranda*, *Lienzo de San Lucas Yateo* et *Lienzo Quiotepec y Cuicatlán* : BNAH, Mexico, bóveda de códices.  
*Codex Durán* : *Historia de las Indias de Nueva España e Islas de Tierra Firme*. Biblioteca Nacional, Madrid, [Cat. 26-11].

Document VI-2. Dessin de Jacopo Bellini, XV<sup>e</sup> siècle.....p. 145  
*Album du Louvre*, Musée du Louvre, département des Arts graphiques.

Document VI-3. *Codex Sierra* (1550-1564).....p. 143  
Academia de Bellas Artes de Puebla.

Document VI-4. *Relation Géographique* de Diego Muñoz Camargo, 1584.....p. 149  
Glasgow University Library, Glasgow, Special collections department, [Ms Hunter 242 (U. 3.15)].

Document VI-5. Harnais de tête.....	p. 153
Manuscrit attribué à Ibn Akhî Nizâm (Egypte, 1470). Paris, BNF, ms. Arabe 2824, fol. 64.	
La sibylle Europe, <i>Casa del Deán</i> , Puebla, 1580.	
Document VI-6. <i>Lienzo de Huamantla</i> , Tlaxcala, 1585.....	p. 156
BNAH, Mexico, bóveda de códices.	
Document VI-7. Harnais de tête composé d'un licol.....	p. 157
<i>Lienzo de Coixtlahuaca</i> , seconde moitié du XVI <sup>e</sup> siècle, BNAH, México, salón de códices.	
Document VI-8. Tableau : La naissance d'un harnachement métis.....	p. 158
Document VI-9. Objets du harnachement au XVIII <sup>e</sup> siècle dans les collections du <i>Museo del</i> <i>Vierreinato</i> de Tepozotlán.....	p. 160
Éperon à étoile en fer forgé sculpté dans un décor animal et végétal : inv. 10-241157	
Étriers de type ottoman, en bois, sculptés dans un décor préhispanique : inv. 10-241262 et 10-240857.	
Document VII-1. <i>Lienzo de Sévina</i> , Michoacán, XVI <sup>e</sup> siècle.....	p. 170
BNAH, México, salón de códices.	
Document VII-2. <i>Lienzo de Coacoatzintla</i> , milieu du XVI <sup>e</sup> siècle.....	p. 172
AGN, México, Mapoteca	
Document VII-3. <i>Codex Osuna</i> , 1565.....	p. 174
Biblioteca Nacional, Madrid [Vit. 26-8]	
Document VII-4. <i>Codex Osuna</i> , 1565.....	p. 175
Biblioteca Nacional, Madrid [Vit. 26-8]	
Document VII-5. <i>Codex Sierra</i> , 1550-1564.....	p. 181
Academia de Bellas Artes de Puebla, Puebla	
Document VIII-1. Lettre en náhuatl, 1601.....	p. 214
Archivo Histórico del poder judicial, Oaxaca, [T.P, 05/46, folio 11v]	
Document IX-1. Schéma.....	p. 224

Les espaces de Melchor et de Bartolomé Hernández, 1602

Document IX-2. Schéma.....p. 229

Les rencontres sur le chemin royal, entre Oaxaca et Puebla entre 1603 et 1605

Document IX-3. Schéma.....p. 233

Les différentes étapes de la vie d'un cheval identifiées par Luis de Montesinos, 1603-1604

Document X-1. *Codex de Florence*, 1555-1570.....p. 242

Biblioteca Medicea Laurenziana, Florence

Document X-2. *Codex Fejérvary-Mayer*.....p. 244

Free Public Museum, Liverpool

Document X-3. *Codex Borgia*.....p. 247

Biblioteca Apostolica Vaticana, Rome

Document X-4. *Codex de Florence*, 1555-1570.....p. 266

Biblioteca Medicea Laurenziana, Florence

Document XI-1. *Codex Telleriano-Remensis*, 1562.....p. 272

Bibliothèque Nationale de France, Paris

Documents XI-2. *Codex Telleriano-Remensis*, 1562.....p. 274

Bibliothèque Nationale de France, Paris

Document XI-3. Les chevaux de l'Apocalypse de Dürer, 1497-1498.....p. 277

Cabinet des estampes, Staatliche Kunsthalle, Karlsruhe

Document XI-4. Peinture des cavaliers de l'Apocalypse de Juan Gerson, 1562.....p. 278

Église de l'ancien couvent franciscain de Tecamachalco, actuel état de Puebla

Document XI-5. *Codex de Florence*, 1555-1570.....p. 282

Biblioteca Medicea Laurenziana, Florence.

Document XI-6. *Codex de Florence*, 1555-1570.....p. 284

Biblioteca Medicea Laurenziana, Florence.



Document XI-7. <i>Codex de Florence</i> , 1555-1570.....	p. 285
Biblioteca Medicea Laurenziana, Florence.	
Document XI-8. <i>Codex de Florence</i> , 1555-1570.....	p. 286
Biblioteca Medicea Laurenziana, Florence.	
Document XI-9. <i>Codex Durán</i> , 1580.....	p. 287
Biblioteca Nacional, Madrid, [Cat. 26-11].	
Document XI-10. <i>Lienzo de Quiotepec y Cuicatlan</i> , seconde moitié du XVI <sup>e</sup> siècle.....	p. 289
BNAH, Mexico, bóveda de códices.	
Document XI-11. <i>Codex Baranda</i> , XVII <sup>e</sup> siècle, copie d'un document du XVI <sup>e</sup> siècle.....	p. 290
BNAH, Mexico, bóveda de códices.	
Document XI-12. Tonatiuh et le harnachement soleil.....	p. 293
<i>Codex Borgia</i> : Biblioteca Apostólica Vaticana, Rome	
<i>Codex Baranda</i> : BNAH, Mexico, bóveda de códices.	
Document XI-13. <i>Lienzo de Carapan</i> .....	p. 295
Conaculta, INAH, Museo Regional Michoacano, Morelia.	
Document XI-14. <i>Codex Azcatitlán</i> , fin du XVI <sup>e</sup> siècle.....	p. 296
Bibliothèque Nationale de France, Paris	
Document XII-15. <i>Plan et inventaire de biens</i> , Xochimilco, vers 1572.....	p. 297
Bibliothèque Nationale de France, Paris	
Document XI-16. <i>Codex Lucas Alemán</i> (XVI <sup>e</sup> siècle).....	p. 299
BNAH, Mexico, bóveda de códices.	
Document C-1. Le cheval de guerre indien, 1860.....	p. 302
<i>Bible Dakota de Berlin</i> .	
Document C-2. Ânes avec <i>fuste charro</i> , Teposcolula, Mixtèque, photo décembre 2008.....	p. 306

Document C-3. Carte postale du « Sub Comandante Marcos », années 2000.....p. 307

Document C-4. Affiche publicitaire pour la bière Dos Equis, David LaChapelle, 2009.....p. 308